

JOURNAL ASIATIQUE

DIXIÈME SÉRIE

TOME III



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH, R. BASSET
CHAVANNES, CLERMONT-GANNEAU, DROUIN, HALÉVY, MASPERO
OPPERT, RUBENS DUVAL, E. SENART, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE



DIXIÈME SÉRIE

TOME III

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

MDCCCCIV

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1904.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ARABE,

TROISIÈME ARTICLE.

ÉTUDE SUR LES CUIVRES DAMASQUINÉS ET LES VERRES ÉMAILLÉS, INSCRIPTIONS, MARQUES, ARMOIRIES,

PAR

M. MAX VAN BERCHEM.

I. L'EXPOSITION DES ARTS MUSULMANS ET LE RECUEIL DES INSCRIPTIONS ARABES MOBILIÈRES.

L'exposition des arts musulmans organisée en 1903 au pavillon de Marsan, sous le patronage de l'Union des arts décoratifs et par M. Migeon, conservateur au Musée du Louvre, a été un événement, non pour l'histoire de l'art seulement, mais aussi pour l'archéologie. En effet, les produits de cet art délicat offrent, en dehors de leur valeur esthétique, un très réel intérêt documentaire, car ils

portent, pour la plupart, des inscriptions arabes. Un grand nombre de ces textes, destinés à un rôle décoratif, ne renferment que des formules banales, ou du moins sans valeur historique : invocations, versets du Coran, vers ou bénédictions à l'adresse des possesseurs. Mais les autres fournissent des indications précises : dates, lieux de fabrication, noms de monuments, noms propres de souverains, de princes, de princesses, d'émirs et de fonctionnaires de tout rang, enfin des titres et des eulogies dont j'ai montré souvent la valeur politique. Comme les inscriptions monumentales, ces inscriptions *mobilières* ont un double intérêt. A l'histoire générale, elles apportent des témoignages trop brefs, mais précis, qui servent à contrôler les sources manuscrites. A l'histoire de l'art, ces textes sont indispensables pour classer les objets qui les portent, puis, subsidiairement et par comparaison, ceux qui sont dépourvus de tout état civil.

On a publié déjà bon nombre d'inscriptions mobilières, mais ces travaux, dispersés dans cent mémoires et périodiques, sont d'une valeur fort inégale et n'offrent aucune unité. D'ailleurs, si bien édité que soit un texte épigraphique, il n'acquiert tout son prix que dans un recueil où l'on peut le comparer à beaucoup d'autres. En histoire comme en biologie, les faits isolés ne sont rien par eux-mêmes; il faut les grouper pour en tirer des conclusions. Depuis le jour où j'ai entrepris de publier les inscriptions monumentales, je songeais à un recueil des textes

mobiliers[1]. Mais, pour en poser les bases, il fallait attendre qu'une occasion s'offrît de réunir un grand nombre d'objets, de les étudier, de les comparer et d'en tirer une synthèse provisoire, point de départ d'une nouvelle analyse. Cette occasion, nous la devons à l'Union des arts décoratifs et à ses zélés collaborateurs, qui ont su grouper, pour quelques semaines, et disposer avec un goût très sûr une partie des trésors des collections parisiennes et étrangères. Si ces trésors étaient connus de quelques initiés, on se doutait moins de ce fait inattendu : c'est qu'en plein Paris, de Passy jusqu'à Pantin, se cache toute une épigraphie sémitique, inédite et du plus haut intérêt. Grâce à cette exposition, grâce encore à l'extrême obligeance des collectionneurs parisiens, qui sont loin d'avoir exposé toutes leurs richesses, l'auteur de ces pages a pu réunir en quelques jours un faisceau de documents de première main qui, joints à ceux qu'il a recueillis dans les musées et dans les publications antérieures, formeront le noyau d'un recueil des inscriptions arabes mobilières.

En attendant le jour où ce recueil pourra paraître, je voudrais montrer, par deux exemples, les résultats inattendus de cette méthode comparative que l'exposition des arts musulmans a permis d'appliquer sur une vaste échelle à des œuvres d'art d'un accès difficile et dispersées dans le monde entier.

[1] Voir *C. I. A.* (mes *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*), I, index, à *inscriptions mobilières*, p. 835, col. 1.

II. MONUMENTS
ET INSCRIPTIONS RASSOULIDES.

Parmi les dynasties locales qui ont régné, durant le moyen âge, sur l'Arabie méridionale, il en est une qu'on appelle *Banû Rasûl* ou *rassoulide*, du nom de son fondateur, Muḥammad dit *Rasûl*, un ambassadeur (*rasûl*) du calife de Bagdad, qui vint plus tard s'établir au Caire. Quand Saladin envoya son frère Ṭugtakîn dans le Yémen, récemment conquis par son autre frère Tûrân-châh, le fils de Muḥammad, ʿAlî ibn Rasûl, accompagna Ṭugtakîn en qualité de général; plus tard, il fut gouverneur de la Mecque pour le dernier sultan ayoubite du Yémen, Malik Masʿûd Yûsuf. En 1223, partant pour le Caire, celui-ci laissa comme lieutenant au Yémen Nûr ad-dîn ʿUmar ibn ʿAlî ibn Rasûl. A la mort de Yûsuf, en 1228 ou 1229, ʿUmar devint sultan du Yémen; bientôt après, il prit les attributs de la souveraineté et, sur sa demande, obtint l'investiture du calife de Bagdad.

En somme, on connaît peu cette dynastie, qui dura plus de deux siècles et fit place, en 1446, à celle des Tahirides. Ce n'est pas que les sources fassent défaut[1]; c'est plutôt que l'histoire des Ras-

[1] L'écrivain le plus important sur l'histoire des Rassoulides est Khazradji, mort en 812 H., auteur de trois ouvrages principaux :

1° Une histoire du Yémen sous les Rassoulides, appelée *Al-ʿuqûd*, etc. La bibliothèque de l'India Office à Londres en possède un manuscrit, n° 710 du catalogue Loth, dont Redhouse prépa-

soulides offre un intérêt assez borné. Au milieu des querelles mesquines et des intérêts de clocher qui la remplissent, en ce pays que sa nature a toujours voué à une décentralisation complète, on ne voit guère surgir que trois phénomènes politiques d'une portée générale, à savoir les rapports de ces princes avec les imâms chiïtes du Yémen dits *zaidites* ou *rassides*, avec les villes saintes du Ḥidjâz et avec l'Égypte. Les antécédents de Rasûl, fonctionnaire du

rait une édition restée inachevée. Pour cet ouvrage, qui s'arrête à la mort du sultan Isma'îl en 803, Khazradji paraît avoir utilisé surtout les ouvrages suivants : la *Sîrah Muẓaffariyyah*, biographie du sultan Malik Muẓaffar Yûsuf (647-694), qu'on n'a pas retrouvée; le *'Iqd thamîn* de Muḥammad ibn Ḥâtim, qui paraît être l'ouvrage de cet auteur existant, sous un titre un peu différent et avec des variantes, à la bibliothèque du British Museum, n° MDLXXXIV du premier catalogue, volume conduisant l'histoire des Rassoulides jusqu'à la mort du sultan Yûsuf en 694; le dictionnaire biographique de Djanadi, intitulé *Kitâb as-sulûk*, etc., dont il existe un manuscrit à Paris, n° 2127 du catalogue de Slane, s'arrêtant à l'année 736; enfin les ouvrages encore inconnus du chérif Idrîs;

2° Une histoire en cinq livres des dynasties du Yémen, intitulée *Kifâyah*, etc. La bibliothèque de Leyde en possède un manuscrit, n° DCCCV du catalogue Dozy. L'histoire des Rassoulides commence au chapitre 6 du livre 5; ce chapitre est consacré au sultan 'Umar et chacun des suivants, jusqu'au chapitre 12, à l'un de ses successeurs, jusqu'au sultan Isma'îl, mort en 803;

3° Un dictionnaire biographique, composé pour ce même sultan Isma'îl et intitulé *Ṭirâz*, etc. La bibliothèque de Leyde possède un manuscrit, n° DCCCLXVIII, qui renferme une très petite partie de cet ouvrage.

Après Khazradji et ses sources, nommons encore : 1° La *Tuḥfah* de Ḥusain Ahdal, abrégé de Djanadi avec des additions jusqu'en 848; la bibliothèque du British Museum en possède un manuscrit, n° 670 du *Supplement* de Rieu; 2° une histoire de Zabîd, la *Bugyat*

calife de Bagdad, ceux de son fils et de son petit-fils, tous deux lieutenants et le dernier successeur des Ayoubites au Yémen, devaient faire des Rassoulides des princes orthodoxes. Sultans sunnites, de par le calife de Bagdad, et souverains d'un pays orienté fatalement vers le nord, ils ne pouvaient être que les ennemis déclarés des imâms chiîtes du Yémen, leurs rivaux politiques et religieux, et les protecteurs ambitieux des deux villes saintes, notamment de la Mecque. Leurs rapports avec l'Égypte

al-mustafîd par Ibn Daiba', écrite vers 900; Johannsen a donné, en 1828, une traduction latine très abrégée de cet ouvrage, dont il existe plusieurs manuscrits et diverses rédactions; 3° du même auteur, une histoire du Yémen jusqu'en 923, la *Qurrat al-'uyûn*, dont il existe aussi plusieurs manuscrits. Sur l'auteur, ses ouvrages et les manuscrits, voir surtout les sources citées dans Wüstenfeld, *Geschichtschreiber*, n° 518; Rieu, *Supplement to the catalogue of Arabic mss. in the British Museum*, n°s 586, 587.

Les chroniques mecquoises publiées par Wüstenfeld, les chroniques égyptiennes et générales, les dictionnaires biographiques, notamment Ibn Khaldûn, Abu l-fidâ', Nuwairi, Maqrîzi et Abu l-maḥâsin, enfin les manuels diplomatiques égyptiens donnent sur les Rassoulides des renseignements nombreux, mais très dispersés. Des voyageurs arabes, Ibn Baṭûṭah semble être le seul qui ait visité la cour des Rassoulides, vers le milieu du XIVe siècle. Il en a laissé une description curieuse, mais bien courte; éd. Defrémery, II, 172 et suiv. Parmi les auteurs européens, nommons Kay, *Yaman*, auquel j'emprunte une partie des notices bibliographiques données plus haut, mais qui parle peu des Rassoulides; le petit volume cité de Johannsen et les ouvrages de Lane-Poole, cités plus loin; Weil, *Geschichte der Chalifen*, IV et V; Snouck Hurgronje, *Mekka*. On trouvera dans Ritter, *Erdkunde*, XII, un bon résumé des anciennes relations de voyage au Yémen, dont la plus importante, au point de vue archéologique, est celle de Niebuhr, *Voyage en Arabie*; cf. sa *Description de l'Arabie*.

sont plus complexes et plus délicats. Pour les Ayoubites, qui prétendaient aussi à la suzeraineté des villes saintes et qu'ils avaient dépouillés du Yémen, les Rassoulides, alors à l'apogée de leur puissance, furent des rivaux souvent heureux dans le Hidjâz. Mais quand les Mamlouks eurent fait de l'Égypte un royaume puissant et centralisé, quand ils eurent conquis définitivement le protectorat des villes saintes, les Rassoulides se résignèrent à être leurs alliés respectueux[1]. Depuis Baibars, les rapports du Yémen avec l'Égypte prennent la forme d'ambassades, de tributs et d'échanges commerciaux; ces échanges, on va le voir, ne sont pas sans importance pour l'histoire des arts au Yémen[2].

Ainsi l'histoire des Rassoulides, bien qu'elle se déroule sur un théâtre restreint, touche en quelques points à l'histoire générale de l'Orient. Mais nous n'écrivons pas ici l'histoire des Rassoulides; après les avoir présentés sommairement, il suffit de rappeler les noms de ces sultans. La riche série des monnaies rassoulides du British Museum, comparée aux sources manuscrites, a permis d'en dresser la liste

[1] Sur la politique des sultans Mamlouks au Hidjâz, voir *C. I. A.*, I, 413 et suiv.

[2] Voir, par exemple, Khazradji, *Kifâyah*, ms. cité, *passim*; Abu l-fidâ', dans *Hist. or. des Crois.*, I, 160, où figure, parmi les objets d'un tribut envoyé par le sultan du Yémen au sultan Qalâwûn, de la porcelaine de Chine; cf. plus loin, p. 26, n. 1. Khazradji, ms. cité, 335, signale, en 788, l'arrivée au Yémen d'un présent de l'Égypte, accompagné d'ouvriers en soie d'Alexandrie.

complète[1], que je me borne à reproduire en précisant, d'après Khazradji et Ibn Daiba', la date de leur avènement et en ajoutant les surnoms en *ad-dîn*, qui jouent un rôle important en épigraphie. Rappelons que ces surnoms, dans les *inscriptions* de cette époque, prennent invariablement la forme souveraine en *ad-dunyâ wad-dîn*, tandis que les *monnaies* et les *manuscrits* se contentent, le plus souvent, de la forme courante en *ad-dîn*. Il suffit, pour s'en assurer, de parcourir les inscriptions publiées dans ce mémoire, et ce détail confirme une fois de plus ce que j'ai dit, à plusieurs reprises, de la valeur souveraine du surnom en *ad-dunyâ wad-dîn* à partir du XIIIe siècle[2].

1228 ou 1229...	Malik	Manṣûr Nûr ad-dîn 'Umar ibn 'Ali ibn Rasûl.
1250 (février)....	—	Muẓaffar Chams — Yûsuf ibn 'Umar.
1295 (juillet)....	—	Achraf Mumahhid — 'Umar II ibn Yûsuf.
1296 (novembre).	—	Mu'ayyad Hazbar — Dâwûd ibn Yûsuf.
1321 (décembre).	—	Mudjâhid Saif — 'Ali ibn Dâwûd.
1363 (mars).....	—	Afḍal Ḍirgâm — 'Abbâs ibn 'Ali.
1377 (janvier)...	—	Achraf Mumahhid — Isma'îl ibn 'Abbâs.
1400 (novembre).	—	Nâṣir Ṣalâḥ — Aḥmad ibn Isma'îl.
1424 (avril).....	—	Manṣûr 'Abdallâh ibn Aḥmad.
1427 (février)...	—	Achraf Isma'îl II ibn Aḥmad.
1428 (mars).....	—	Ẓâhir Yaḥyâ ibn Isma'îl Ier.
1439 (janvier)...	—	Achraf Isma'îl III ibn Yaḥyâ.
1442 (février)....	—	Muẓaffar Yûsuf II ibn 'Umar ibn Isma'îl Ier.

La plupart de ces princes eurent à lutter contre des rivaux sortis de leur propre famille et qui briguèrent, souvent avec succès, le pouvoir royal et le titre de sultan.

[1] Voir Lane-Poole, *Catalogue of Oriental coins in the British Museum*, V, 122; X, 55 et suiv.; *Mohammadan dynasties*, 99.

[2] Voir *C. I. A.*, I, 82, 124, 143, 436, 763 et *passim*, et mon *Épigraphie des Assassins*, 23, 29, 37 et *passim*.

Pour 'Umar Ier, que les monnaies et les auteurs appellent Nûr

Les historiens des Rassoulides vantent en eux des princes éclairés, cultivant les lettres, les sciences et les arts, par dessus tout, grands constructeurs. Ils énumèrent avec complaisance et décrivent par fois les monuments élevés sous leur règne, à la Mecque, à Zabîd, à Taʿizz, à Mahdjam et dans d'autres localités de leur royaume. Sous ce rapport, le Yémen sunnite des Rassoulides, à côté du Yémen chiïte des imâms zaidites, apparaît comme une petite Égypte des Mamlouks, où les monuments religieux procèdent des mêmes idées confessionnelles. Comme en Égypte, chaque prince y fait bâtir sa madrasah, pour un ou plusieurs des rites sunnites, en vue de l'étude du Coran, de l'exégèse, de la tradition et du droit musulmans, madrasah doublée, le plus souvent, d'un mausolée et désignée d'après l'un des surnoms du fondateur : la Nûriyyah (*masdjid nûri*) du sultan ʿUmar Ier, la Muẓaffariyyah du sultan Yûsuf Ier, l'Achrafiyyah du sultan ʿUmar II, la Muʾayyadiyyah du sultan Dâwûd, la Mudjâhidiyyah du sultan ʿAlî, l'Afḍaliyyah du sultan ʿAbbâs, etc. Leurs femmes et leurs principaux fonctionnaires les imitent à l'envi et le Yémen se couvre de mosquées, de

ad-dîn, la forme en *ad-dunyâ wad-dîn* n'est pas encore constatée officiellement, faute d'inscription; pour ses cinq successeurs, voir les inscriptions publiées ci-après; pour ʿAlî, les monnaies et les auteurs donnent Saif al-islâm, au lieu de Saif ad-dîn. Les surnoms en *ad-dîn* des derniers sultans semblent encore inconnus. Ajoutons que, d'après Ibn Daibaʿ, le dernier Rassoulide est le petit-fils d'Ismaʿîl Ier et non d'Ismaʿîl II, comme l'indique M. Lane-Poole, *loc. cit.*

madrasahs, de mausolées et de couvents [1]. Outre ces édifices religieux, qu'ils dotent de fondations [2], les Rassoulides bâtissent des palais, des caravansérails, des fontaines, des ponts, des châteaux, des tours, des enceintes, des portes et des rues entières. Cette activité fébrile ne s'arrête qu'à la mort de Yaḥyâ, dont la Ẓâhiriyyah passait pour un des plus beaux monuments du Yémen [3].

[1] On y trouve toutefois moins de couvents qu'en Égypte, peut-être parce que le soufisme y pénétra moins profondément que dans la vallée du Nil. En 795, le sultan Isma'îl fit compter les mosquées et les madrasahs de Zabîd; il y en avait plus de 230.

[2] De ces fondations ou waqfs, pour la plupart des dotations foncières, sortirent parfois de nouvelles villes, comme celles de Khânqâh en Égypte et de 'Ubbâd près Tlemcen; voir *C. I. A.*, I, 377; Marçais, *Monuments arabes de Tlemcen*, 228. Ainsi, quand le sultan 'Umar Ier bâtit une mosquée, appelée *masdjid nûri*, dans un lieu désert entre Zabîd et Ḥais, il constitua, pour l'entretien de cet édifice, des terrains et un personnel administratif qui furent l'origine d'une ville nouvelle; Khazradjî, ms. cité, 151; Ibn Daiba', Paris 5897, f° 33 v°. C'est probablement la localité marquée Miskit sur la carte de Niebuhr, à mi-route entre Zabîd et Ḥais, où le voyageur danois trouva une auberge *près d'une mosquée en ruine*; *Voyage en Arabie*, I, 281. Si ce rapprochement est juste, on observe ici le même phénomène qu'à Khânqâh : un nom générique d'édifice religieux devenu nom de lieu. En voici un autre exemple : sur la même carte, au sud de Yarîm, on trouve un village appelé Madrasah, où Niebuhr, *tom. cit.*, 317, signale une petite mosquée. Un fait qui frappe dans la description des monuments rassoulides, c'est le grand nombre de constructions élevées en dehors des villes, soit dans les faubourgs, soit en rase campagne. Ce phénomène tient peut-être à l'extrême décentralisation du Yémen, ou à la survivance des cultes locaux, comme en Syrie et au Maroc, par exemple.

[3] Ibn Daiba', ms. cité, f° 46 v°.

Ainsi la période productrice des Rassoulides, qui s'étend du milieu du XIIIe au milieu du XVe siècle, correspond à la plus belle époque de l'art arabe syro-égyptien, sous les Mamlouks. Dès lors, une question se pose : cette architecture du Yémen formait-elle une école à part, ou n'était-elle qu'une branche de l'école contemporaine en Égypte? Les relations politiques et commerciales de ces deux pays, l'analogie de leurs institutions et leurs contacts fréquents dans les villes saintes du Ḥidjâz, où leur influence rivale venait se rencontrer et où Mamlouks et Rassoulides faisaient bâtir à l'envi, tout semble trahir un rapport assez étroit dans les types et les plans d'édifices, qui procèdent surtout des institutions, mais une autre conception des formes et du style, qui dépendent plutôt du climat et des matériaux mis en œuvre. L'étude des monuments permettrait seule de trancher la question; cette étude est-elle encore possible? A la fin du XVIIIe siècle, Niebuhr a retrouvé de nombreux vestiges de cette époque, si l'on en juge par ses descriptions, malheureusement bien sèches et imparfaites. Des quelques inscriptions arabes qu'il a pris la peine de relever, aucune n'appartient aux Rassoulides; mais il en signale d'autres en passant et celles qu'il a publiées sont antérieures à cette époque. Il est donc fort possible que le Yémen ait conservé jusqu'à nos jours, sinon des monuments, du moins des ruines et des inscriptions rassoulides. Absorbés par d'autres soucis, les voyageurs qui l'ont suivi ont peu regardé les monuments

arabes et les renseignements que j'ai pu recueillir jusqu'ici se réduisent à fort peu de chose[1].

Quels qu'aient été les rapports de l'architecture des Rassoulides avec celle des Mamlouks, il était permis de supposer, par analogie, que leurs monuments étaient richement meublés, comme ceux des Mamlouks, et que le Yémen avait eu sa part dans le magnifique essor des arts mineurs du XIIIe au XVe siècle. De fait, on connaissait déjà quelques objets d'art provenant des Rassoulides. Dès 1895, M. Casanova signalait à Paris deux chandeliers de cuivre gravé, portant les noms, les titres et les armoiries des sultans Dâwûd et 'Alî[2]. En 1898, M. Schmoranz publiait une lampe en verre émaillé, portant les noms, les titres et les armoiries du sultan Dâwûd, et je rapprochais alors son inscription de celle du grand plat de cuivre du Musée du Louvre,

[1] Dans le récit de leur récente excursion au Yémen, Charmay et Deflers signalent et reproduisent une grande mosquée de Ta'izz qu'ils attribuent à un imân Mouzâfer; *Tour du Monde*, année 1898, 287. S'agirait-il du sultan rassoulide Malik Muẓaffar Yûsuf? L'échelle du dessin est trop petite pour donner une idée précise du style de cet édifice. M. Halévy m'écrit que les mosquées de Ṣan'â sont fort belles et renferment des inscriptions arabes. Mentionnons encore, d'après Khazradji, ms. cité, 131 et 147, les inscriptions que l'atâbak Sunqur, un fonctionnaire des sultans ayoubites du Yémen, fit placer sur ses monuments au Yémen et les décrets d'abolition d'impôts que le sultan rassoulide 'Umar Ier fit graver dans la Mosquée de la Mecque, près de la pierre noire.

[2] Voir son *Catalogue des cuivres arabes*, dans *Deuxième exposition des peintres orientalistes français*, 30; cf. plus loin, p. 49, n. 1, et 64, n. 2.

aux noms, titres et armoiries du sultan 'Alî[1]. Dès lors, on pouvait entrevoir l'existence d'un groupe rassoulide; aujourd'hui, ce groupe comprend treize à quinze objets que leurs inscriptions et leurs armoiries permettent d'attribuer avec certitude à cette dynastie[2].

A. INSCRIPTIONS SOUVERAINES.

MALIK MUẒAFFAR CHAMS AD-DÎN YÛSUF[3].

I. Grande aiguière en cuivre damasquiné d'argent, munie d'un couvercle, d'une anse et d'un goulot en col de cygne, décorée d'inscriptions, de rinceaux, d'entrelacs, de fleurons et de personnages dans des médaillons (*cc* du dessin); hauteur, environ 40[4]. Cette aiguière, qui provient de la collection Goupil, est au Musée des arts décoratifs à Paris[5].

[1] Voir *Altorientalische Glassgefässe*, 16; cf. plus loin, inscriptions n[os] VI et VIII.

[2] On en décrit treize dans ce mémoire et il en existe au moins quinze, si l'on compte à part les deux cuivres signalés par M. Casanova; voir plus loin, p. 49, n. 1, et 64, n. 2.

[3] Le British Museum possède un dirham de ce sultan, frappé à Zabid en 656, avec le protocole *as-sulṭân al-malik al-muẓaffar Chams ad-dîn Yûsuf ibn al-malik al-manṣûr 'Umar*; Lane-Poole, *Catalogue*, X, 55.

[4] Les chiffres relatifs aux dimensions expriment des centimètres.

[5] Voir Lavoix, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 2[e] période, XXXII, 300; *Catalogue de la collection Goupil*, n° 74; Migeon, *Les cuivres arabes* (extrait de la *Gazette*), 26.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Large bandeau circulaire autour de la panse; naskhi mamlouk ancien, grands[1] caractères, munis



[1] Pour les inscriptions mobilières, il y a lieu de modifier un peu le sens des termes *grand*, *moyen* et *petit*, tel qu'il a été fixé pour les inscriptions monumentales, dans *C. I. A.*, I, 8. Ici, *grand* désigne

de quelques points diacritiques. Inédite; voir le dessin, en *aa*[1].

عزّ لمولانا السلطان الملك المظفّر شمس الدنيا والدين يوسف
بن السلطان الملك المنصور عمر ۞

Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Muzaffar Chams ad-dunyâ wad-dîn Yûsuf, fils du sultan Al-Malik al-Manṣûr 'Umar.

Petit bandeau circulaire en *bb* autour de l'étranglement qui relie le col à la panse; même type, petits caractères cursifs. La damasquine ayant disparu, on les distingue avec peine, aux traits en pointillé gravés dans le cuivre.

نقش علىّ ابن حسين[2] ابن محمّد الموصلى بالقاهرة فى شهور
سنة أربع وسبعين وستّمائة ۞

Gravure de 'Ali, fils de Ḥusain, fils Muḥammad, de Mossoul. Fait au Caire, dans les mois de l'année 674 (1275-1276).

approximativement des caractères au-dessus de huit centimètres (pour les lettres à hampes); *moyen*, des caractères entre quatre et huit centimètres; *petit*, des caractères au-dessous de quatre centimètres.

[1] Les dessins de ce mémoire, faits sur des calques et des photographies, donnent une image réduite, mais exacte, des originaux.

[2] L'original paraît écrit يحيب, peut-être *Yaḥyâ*. Les caractères étant indistincts, il est permis d'adopter la leçon *Ḥusain*, fournie par la réplique du bassin de M. Piet-Lataudrie; voir plus loin, p. 21.

Plusieurs autres bandeaux sur le col et sur la panse ne renferment que des formules de bénédiction, en coufique décoratif à petits caractères. Ils sont coupés par un grand nombre de petits médaillons ou cartouches inscrivant une fleur à cinq pétales, rose ou marguerite; cet emblème, on le verra plus loin, paraît être les armoiries rassoulides.

Ce cuivre, que j'appellerai dorénavant « aiguière de Marsan[1] », constitue un document de premier ordre par le nombre inusité de ses indications :

1° Les noms et titres du sultan Yûsuf et de son père, le sultan ʿUmar.

2° Les armoiries rassoulides.

3° Le nom et la généalogie de l'artisan.

4° Son lieu d'origine.

5° Le lieu de fabrication.

6° La date exacte.

De cette abondance de témoignages précis, on peut déduire quelques vues générales sur l'art et le commerce des cuivres au XIIIe siècle.

La première question qui se pose est celle-ci : les objets d'art rassoulides ont-il été fabriqués au Yémen? Leur aspect général, le style du décor et des caractères, le travail un peu grossier des pièces les plus anciennes, bref, certains indices assez vagues semblent trahir, à première vue, une origine excentrique et provinciale et M. Casanova, le premier, a

[1] Par abréviation, le Musée des arts décoratifs étant installé au Louvre, à côté du pavillon de Marsan.

parlé d'une école du Yémen, qu'il rattache à l'école syro-égyptienne, en reconnaissant avec raison qu'elle en diffère très peu[1]. Mais voici une pièce authentique, offrant précisément, malgré la richesse de ses formes et de son décor, ces négligences de style qu'on pourrait attribuer à une école de province. Or, cette pièce est signée d'un artiste de Mossoul, comme plusieurs des plus beaux cuivres arabes ; bien plus, elle a été faite au Caire en 1275, c'est-à-dire en plein centre artistique, sous le règne du fameux sultan Baibars. Que conclure de ces témoignages irrécusables ?

1° Qu'à cette époque, les artisans de Mossoul étaient appelés au dehors, notamment au Caire et à Damas ; une série d'autres cuivres tout aussi précieux montrent bien qu'il ne s'agit pas là d'un fait isolé.

C'est d'abord un grand bassin de la collection de M. Piet-Lataudrie, à Paris, sur le rebord duquel on voit gravés les mots suivants, en naskhi mamlouk ancien à petits caractères :

نقش علىّ بن حسين الموصلى بالقاهرة [سنة] أربع وثمانين وستّمائة ۞

Gravure de 'Alî, fils de Ḥusain, de Mossoul. Fait au Caire, l'année 684 (1285-1286).

Voici un artiste de même nom que celui de l'aiguière de Marsan, le même probablement, puisque

[1] Voir son *Catalogue* déjà cité, 28.

dans les deux signatures on retrouve le même nom paternel et la même origine, qui travaille au Caire dix ans plus tard. Les autres inscriptions de ce bassin ne renfermant que des formules de bénédiction, le destinataire en demeure inconnu.

C'est ensuite une aiguière signalée par Lavoix, en 1878, à l'exposition du Trocadéro, aux noms et titres de Malik Nâṣir Yûsuf, sultan ayoubite d'Alep (celui du vase Barberini). Lavoix a lu sur le col, en caractères damasquinés : « Gravé par Ḥusain, fils de Muḥammad, de Mossoul, à Damas la bien gardée, l'année 659 (1261)[1]. » Voici un artiste qui pourrait bien être le père du précédent, puisque ce dernier s'appelle ʿAlî, fils de Ḥusain, fils de Muḥammad (aiguière de Marsan) et qu'il est, comme lui, originaire de Mossoul, qui travaille à Damas quinze et vingt-cinq ans avant lui.

C'est encore un chandelier du Musée arabe du Caire, qui porte les mots : « Décoré par Muḥammad, fils de Ḥasan, de Mossoul; qu'Allâh lui accorde sa grâce! Fait par lui-même au Caire, et cela en 6** de l'hégire (12**)[2]. »

C'est enfin le splendide guéridon du Musée arabe du Caire, aux noms et titres du sultan Muḥammad, fait en 728 (1327-1328), très probablement au

[1] Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 2e période, XVIII, 786; cf. Migeon, *Cuivres arabes*, 24. Cette aiguière n'a pas encore été retrouvée.

[2] Voir Migeon, *Cuivres arabes*, 26. Je n'ai pas vu ce chandelier, qui est entré récemment au Musée du Caire; l'indication est de M. Casanova.

Caire, bien que l'inscription ne le dise pas positivement, par le maître Muḥammad, fils de Sunqur, de Bagdad [1].

Outre ces objets, dont l'origine est certaine, il ne manque pas de cuivres signés, au XIIIe siècle, par des artisans de Mossoul, auxquels il est permis d'attribuer la même provenance égyptienne ou syrienne. Voici d'abord un grand bassin du Musée des arts décoratifs, provenant de la collection Goupil, décoré de rinceaux, d'animaux et de cavaliers, et signé : « Gravure de Dâwûd, fils de Salâmah, de Mossoul, en l'an 650 (1252-1253) [2]. » Cette signature ne renferme aucune indication sur la provenance du bassin. Mais sous le fond, au milieu de plusieurs noms de propriétaires gravés à la pointe, on lit les mots : « Fait pour l'émir Badr ad-dîn Baisari, le trésorier de Djamâl ad-dîn Muḥammad [3]. » Le seul émir de ce nom que j'aie rencontré dans les chroniques égyptiennes apparaît sur la scène précisément vers 650 et meurt en 698, après avoir joué un rôle important sous les premiers sultans Mamlouks. Il est donc permis de l'identifier avec le propriétaire du bassin, d'autant plus qu'il était fort généreux, toujours à court d'argent, malgré sa fortune, et grand amateur de choses

[1] Voir *C. I. A.*, I, 655.

[2] نَقْش داود ابن سلامة الموصلى ڧ سنة خمسين وستّمائة. Ce bassin a été signalé par Lavoix, dans *Gazette*, 2e période, XXXII, 298. Dans les inscriptions, le nom de Dâwûd est écrit tantôt داوود, tantôt داود ; on reproduit ici l'orthographe originale. Voir une observation analogue à propos du nom de Qalâwûn, dans *C. I. A.*, I, 87.

[3] برسم الامير بدر الدين بيسرى الخزندار الجمالى المحمدى.

d'art[1]. Le mot *bi-rasm*, *à l'usage de*, semble indiquer que le bassin a été fabriqué pour Baisari, autrement dit qu'il en fut le premier propriétaire. Or, en 650 et dans les années suivantes, on le trouve en Égypte et à Damas; il semble donc permis d'affirmer que le bassin de Baisari a été fabriqué au Caire ou à Damas.

[1] Sur Badr ad-dîn Baisari, voir les sources citées dans *C. I. A.*, I, 118. Sa biographie révèle plusieurs traits caractéristiques de nature à confirmer cette identification. Jamais on ne le vit boire deux fois dans le même vase; chaque fois qu'il voulait boire, il prenait un vase neuf dont il ne se servait plus ensuite. Ses libéralités étaient nombreuses et célèbres... Dans le magnifique palais qu'il se fit bâtir au Caire, en 659, on remarquait une porte dont les panneaux étaient parmi les plus beaux qui eussent été travaillés au Caire (il s'agit probablement de panneaux de menuiserie avec des revêtements de bronze ciselé, comme cette porte, de la même époque, publiée dans *C. I. A.*, n° 75); voir Maqrizi, *Khiṭaṭ*, II, 69, l. 23; *Sultans Mamlouks*, II b, 137 et suiv. Rappelons enfin que le British Museum possède un admirable brûle-parfum en cuivre damasquiné, aux noms et titres de l'émir Baisari, dont il sera question plus loin. On peut conclure de tous ces indices que Baisari était amateur de beaux cuivres d'art.

Reste à chercher qui était ce Djamâl ad-dîn Muḥammad dont Baisari était alors le trésorier, car c'est bien là le sens des derniers mots de la marque. Aucun sultan de cette époque ne portant ces deux noms (le sultan ayoubite de Ḥamâh, Muḥammad, s'appelait Nâṣir ad-dîn, d'après *Sultans Mamlouks*, II a, 77, note 78), je suppose qu'il s'agit de quelque prince pourvu, suivant l'usage de l'époque, d'une petite cour et d'un train de maison personnel, tel que Malik 'Azîz Muḥammad, un fils du sultan ayoubite de Damas, Malik Nâṣir Yûsuf. Baisari fut précisément quelque temps au service de Yûsuf, en 652 et 653; *Sultans Mamlouks*, I a, 57. Mais ce Muḥammad s'appelait-il Djamâl ad-dîn? Les auteurs paraissent muets sur ce point et les personnages appelés Djamâl ad-dîn Muḥammad que j'ai rencontrés à cette époque dans les chroniques sont trop obscurs pour être cités dans cette enquête.

Voici, encore au Musée des arts décoratifs, un très grand chandelier, provenant également de la collection Goupil, décoré de rinceaux et de sujets divers, signes du zodiaque, personnages et scènes religieuses chrétiennes. Ce cuivre, encore plus remarquable que le précédent, est signé du même artiste : « Œuvre de Dâwûd, fils de Salâmah, de Mossoul, en l'année 646 (1248-1249)[1]. » Sous le corps du chandelier, deux marques gravées à la pointe, assez grossièrement, apprennent qu'il a été fabriqué pour un eunuque dont le nom n'est pas très clair, et qu'il est devenu plus tard la propriété d'un certain ʿAbdallâh, fils de Yaḥyâ[2]. Il paraît bien difficile d'identifier ces personnages ; mais si le bassin de l'émir Baisari a été réellement fabriqué en Égypte ou en Syrie, comme on a essayé de le montrer tout à l'heure, il est permis d'attribuer la même origine à ce chandelier signé du même nom et daté de quatre ans plus tôt.

2° Qu'à cette époque, les sultans rassoulides faisaient des commandes au Caire ; cette constatation n'est pas sans intérêt pour l'histoire du commerce. Les caravanes et les bateaux qui portaient en Égypte

[1] عمل داوود ابن سلامة الموصلي في سنة ست وأربعين وستمائة. Ce chandelier a été signalé par Lavoix, dans *Gazette*, 2e période, XVIII, 786, et XXXII, 298 ; cf. Migeon, *Cuivres arabes*, 22.

[2] Je renonce à reproduire la première estampille, qui renferme trop de lettres douteuses. La deuxième est plus claire : الخصى إلا (*sic*) مُلك سيّدى عبد الله بن يحيى.

les produits du Yémen y rapportaient des objets manufacturés au Caire et ces relations commerciales ont dû jouer un rôle dans les relations politiques des deux États[1]. Bien que la fabrication d'objets d'art au Yémen ne soit nullement controuvée, il reste acquis que ce pays s'adressait à l'Égypte et, si l'on étend

[1] Voir plus haut, p. 11. Les auteurs arabes sont toujours avares de témoignages touchant les arts mineurs; toutefois j'ai trouvé, précisément sur les Rassoulides, quelques détails curieux à ce sujet. Ainsi en 632, le sultan 'Umar Ier envoya des lustres (*qanâdil*) d'or et d'argent à la Mecque, pour être suspendus dans la Ka'bah. En 703, sous le sultan Malik Mu'ayyad Dâwûd, on vit arriver au Yémen, du pays du Cathay, sur la route de la Chine, un marchand nommé 'Abd ar-Raḥim, fils de Manṣûr, d'Alep. Il apportait toute une fortune en ballots de soie, en musc renfermé *dans des vases de cuivre* (في أواني النحاس), en vaisselle de Chine (الفخار الصيني), *en vases de jade incrustés d'or* (الأواني اليشم المطوّقة بالذهب), *en grands plats*, en étoffes bariolées, etc. L'année suivante, un ambassadeur du sultan porte en Égypte des présents variés parmi lesquels on remarquait *des bassins*, *des aiguières*, *des plats*, *des encensoirs*, *des pommettes* (كالطشوت والأباريق والصلاحيّات والمجامر والأكَر), de la vaisselle de Chine, des étoffes et des matières précieuses diverses dont l'auteur donne une liste détaillée. En 708 fut achevée la construction d'un merveilleux palais que le même sultan faisait bâtir à Tha'bât, près de Ta'izz, et dont l'auteur donne une curieuse description. Au devant s'étendait un grand bassin dont les bords étaient décorés *de figures d'oiseaux et de bêtes sauvages en cuivre jaune*, qui lançaient de l'eau par la bouche (... بركة على حافاتها صِفة طيور ووحوش من صُفْر أصفر ترمى الماء من أفواهها); Khazradji, ms. cité, 143, 222, 223, 228 et *passim*; Abu l-maḥâsin, *Manhal*, Paris 2071, f° 189 r°. Ces passages semblent trahir l'existence d'une école du cuivre au Yémen. Ajoutons que la frappe des monnaies, dont cet auteur fait souvent mention, était pratiquée dans plusieurs villes, comme le prouve la collection du British Museum.

le problème à l'architecture, on peut se demander si les Rassoulides ne dépendaient pas en quelque mesure de l'Égypte ou de la Syrie pour la construction de leurs nombreux monuments.

Mais alors, pourquoi l'aiguière de Marsan, malgré la richesse et l'intérêt de son décor, n'offre-t-elle pas cette admirable perfection de travail qui distingue la plupart des cuivres souverains du XIIIe siècle? Puisque cette infériorité n'est pas le fait d'une école provinciale, est-il permis de la rattacher à l'époque où l'aiguière a été fabriquée? En d'autres termes, au lieu d'un problème de géographie, ne sommes-nous pas en face d'un problème d'histoire?

Les cuivres du XIIIe siècle, qu'on attribue généralement à une école dite de Mossoul[1], paraissent devoir être rattachés, provisoirement du moins, à deux groupes géographiques principaux :

1° Un groupe oriental, dont les plus anciens produits connus remontent à la fin du XIIe siècle, si l'on en croit une écritoire de la collection Sioufli, signée ʿUmar, fils d'Abu l-ʿalâ', fils d'Aḥmad, d'Ispahan, en 569 (1173-1174), et la petite buire de

[1] Sur les écoles du cuivre, voir surtout Lane-Poole, *The art of the Saracens*, 126, 151 et suiv., et les ouvrages cités de Lavoix, de Casanova et de Migeon. On me permettra d'observer une prudente réserve sur cette obscure question des écoles, qu'il serait prématuré de vouloir résoudre aujourd'hui; aussi bien, ce qui suit n'est pas une histoire des cuivres arabes, mais une liste d'objets pour la plupart datés ou attribuables, qui paraissent devoir former les jalons d'une étude ultérieure.

M. Piet-Lataudrie, qui porte un nom de propriétaire, ʿUthmân, fils de Sulaimân (ou Salmân), de Nakhtchiwân, et la date du mois de chaʿbân 586 (septembre 1190)[1]. Si ces indications sont exactes, nous voici conduits d'emblée très loin de Mossoul, en pleine Perse, et plus loin encore jusqu'au Khorassan, par quelques pièces moins anciennes signées d'artistes de Nichapour, notamment un astrolabe du Germanisches Museum, à Nuremberg[2], et une demi-sphère côtelée de la collection de M. Sarre, à Berlin, enfin par une petite coupe de M. Peytel, à Paris, faite pour un certain Amîrânchâh, que ses titres protocolaires semblent désigner comme un per-

[1] Signalée par Casanova, *Catalogue* cité, 26 et 30, et Migeon, *Cuivres arabes*, 10; cf. le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 65. Le mot qui contient l'indication de la provenance est écrit العحوان, groupe qu'il est difficile de lire autrement que النّخجوان, de Nakhtchiwân, comme patronymique du propriétaire. Bien que d'après Yâqût la forme habituelle de ce patronymique soit النَّشَوِى, dérivée d'une variante du nom de cette ville, نَشْوَى, l'épigraphie a déjà fourni la forme نَخْجُوانى, dérivée de la variante نَخْجُوان. Il est curieux de constater que les deux principaux monuments conservés à Nakhtchiwân sont datés de 557 (1162) et 582 (1186), c'est-à-dire à peu près contemporains de la buire de M. Piet; voir de Khanikoff, *Inscriptions musulmanes du Caucase*, dans *Journal asiatique*, 5e série, XX, 70 et 73; Hartmann, dans Jacobsthal, *Mittelalterliche Backsteinbauten zu Nachtschewân im Araxestal*, 20 et suiv. Quant à l'écritoire d'Ispahan, je ne la connais que par une note manuscrite de feu Siouffi, dont la collection, actuellement à Paris, paraît ne plus posséder cet objet.

[2] Voir mes *Notes d'archéologie*, II, 19, et les sources citées. Cet astrolabe ayant été fait pour l'un des sultans ayoubites de Ḥamâh, il serait plus juste de le rattacher au groupe syrien.

sonnage important du Khorassan; cette coupe, qui n'est ni signée ni datée, paraît remonter au début du XIIIe siècle, quand on la compare à une coupe de M. Sarre, mentionnée plus loin. Signalons enfin, du nord de la Perse, la belle sphère céleste du Louvre, signée de Muḥammad, fils de Maḥmûd, fils de ʿAlî, du Ṭabaristân, en 684 (1285-1286). C'est encore à ce groupe que semblent appartenir, en nous ramenant vers Mossoul, cette série d'aiguières et de chandeliers extraordinaires, les uns ornés de frises d'animaux modelés en haut-relief ou au repoussé, de rinceaux étranges et d'inscriptions à caractères dont les hampes s'épanouissent en têtes humaines; les autres décorés de personnages, d'animaux, de rinceaux et d'inscriptions damasquinées d'argent, et dont les musées et les collections de Paris, de Londres et de Berlin offrent de si curieux exemples[1]. Leurs inscriptions sont banales, pour la plupart, mais on peut les dater, approximativement et par échelons, de la fin du XIIe au milieu du XIIIe siècle, grâce à l'aiguière de Blacas, au British Museum, signée : « Gravure de Chudjâʿ, fils de Manʿah[2], de Mossoul, dans le mois

[1] Voir Migeon, *Cuivres arabes*, et *Exposition des arts musulmans*, portefeuille, pl. 9, 10 et 15; revue *Les Arts*, mai 1903, 14 à 16.

[2] Ce nom est écrit distinctement منعة, avec le point; or Man'ah est un nom connu; voir le *Register* de Wüstenfeld et son édition du *Ma'ârif* d'Ibn Qutaibah, 31. Il faut donc abandonner la leçon *Hanfar*, adoptée jusqu'ici; voir Reinaud, *Monuments... de Blacas*, II, 424; de Longpérier, *Œuvres*, I, 354; Lavoix, dans *Gazette*, 2e période, XVIII, 783; Lane-Poole, *op. cit.*, 170; Migeon, *Cuivres arabes*, 15; Lanci, *Trattato delle simboliche rappresentanze*, II, 131 (منعز).

d'Allâh béni, le mois de radjab de l'année 629 (avril-mai 1232), à Mossoul. » Non seulement cette pièce capitale donne le nom d'un artiste de Mossoul et la seule date exacte qu'on ait relevée à ce jour sur une aiguière de ce groupe, mais, détail piquant, c'est jusqu'ici la seule pièce dite mossoulienne dont nous puissions affirmer qu'elle a été faite à Mossoul même. Signalons encore les objets suivants :

Une grande coupe de M. Sarre, aux noms et titres de Malik Muʿazzam Maḥmûd, fils de Sandjar-châh, Atâbek zenguide de Mésopotamie (1208-12★★), qui rappelle assez, par sa forme et le style de ses caractères, la petite coupe de M. Peytel, signalée plus haut;

Une belle table astronomique du British Museum, signée : « Œuvre de Muḥammad, fils de Khutlukh, de Mossoul, en l'année 639 (1241-1242)[1] »;

Une petite boîte du British Museum, aux noms et titres de Malik Raḥîm Lu'lu', Atâbek zenguide de Mossoul (1233-1259), et deux plats aux noms et titres du même prince, l'un au Musée de Munich, l'autre que j'ai vu chez un marchand de Paris[2];

Un miroir de la collection de Blacas, aux noms et titres de Malik Muʿizz Urtuq-châh, prince ortokide de la branche de Kaifâ (milieu du XIIIe siècle)[3].

2° Un groupe occidental, peut-être déjà syro-égyptien, auquel on doit rattacher les beaux cuivres

[1] Signalée par Lavoix, *op. et pag. cit.*

[2] Voir Lane-Poole, *op. cit.*, 172; Migeon, *op. cit.*, 16; Lanci, *Trattato*, II, 169.

[3] Voir Reinaud, *op. cit.*, II, 405 et pl. X; Lanci, *Trattato*, I, 83.

ayoubites de la première moitié du XIII[e] siècle [1]. Citons un plateau de Malik Kâmil Muḥammad, sultan d'Égypte et de Damas (1218-1238) [2]; le bassin de M. Doistau, à Pantin, signé du graveur Aḥmad, fils de ʿUmar, surnommé Dakki ou Dikki [3], et la boîte du South Kensington Museum [4], tous deux aux noms et titres de Malik ʿAdil Abû Bakr, sultan d'Égypte et de Damas (1238-1240); le bassin du duc d'Aremberg, à Bruxelles, aux noms et titres de Malik Ṣâliḥ Ayyûb, sultan d'Égypte et de Damas (1240-1249) [5];

[1] Parmi les objets plus anciens, on peut rattacher à ce groupe ou au précédent le petit cadran de poche du Cabinet des Médailles, au nom de l'Atâbek Nûr ad-dîn Maḥmûd ibn Zangi, signé Abu l-faradj ʿÎsâ et daté 554 en lettres (1159), ainsi qu'une petite cuiller du British Museum, dont le manche se replie sur une charnière et qui porte une inscription en caractères coufiques d'un style un peu plus avancé que celui des caractères coufiques du cadran de Nûr ad-dîn; ce texte, malheureusement indistinct, paraît être au nom d'un prince de Mésopotamie ou de Syrie, au XII[e] siècle.

[2] Signalé par Lavoix, dans *Gazette*, 2[e] période, XVIII, 785; ce plateau n'a pas été retrouvé jusqu'ici.

[3] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 71; Migeon, *Exposition des arts musulmans*, portefeuille, pl. 13.

[4] Voir Lane-Poole, *op. cit.*, 173.

[5] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 70; Migeon, *Exposition*, pl. 11 et 12. Ce bassin porte un admirable décor d'inscriptions, de rinceaux, d'entrelacs, d'animaux et de personnages, chasseurs à cheval, saints debout dans des arcatures sur colonnettes et sujets empruntés à l'Évangile : la Cène, l'Annonciation, la Vierge et l'enfant, la résurrection de Lazare et l'entrée de Jésus à Jérusalem. J'ai signalé plus haut, p. 25, des sujets analogues sur un chandelier du Musée des arts décoratifs et le motif des saints debout se retrouve sur un plat de la collection de M. Piet-Lataudrie, signalé par Migeon, *Cuivres arabes*, 22, et sur une aiguière de la collection de M. Homberg à Paris, reproduite dans

le vase Barberini du Musée du Louvre[1] et l'aiguière du Trocadéro, signalée plus haut, p. 22, tous deux aux noms et titres de Malik Nâṣir Yûsuf, sultan d'Alep et de Damas (1236-1260)[2].

Migeon, *Exposition*, pl. 15. Il existe donc un groupe de cuivres fabriqués pour des princes musulmans, dont le décor s'inspire de l'art chrétien; cf. Lavoix, dans *Gazette*, 2e période, XVIII, 783. Si ce fait curieux ne prouve pas que tous ces cuivres soient l'ouvrage d'artistes chrétiens, il trahit du moins l'éclectisme de ces princes, en matière d'art. On peut rappeler, à ce propos, les rapports étroits, souvent amicaux, qui existaient alors entre les princes musulmans et les princes chrétiens de Syrie, et les tendances chrétiennes très marquées de plusieurs princes ayoubites; sur ce dernier point, cf. *Journal asiatique*, 9e série, XIX, 439.

[1] Voir Migeon, *Cuivres arabes*, 6 et suiv.; Lanci, *Trattato*, II, 161.

[2] Citons encore un cuivre de ce groupe dont l'attribution soulève un petit problème. C'est un très bel astrolabe du British Museum, décoré de rinceaux, de feuillages, d'animaux et d'un personnage burinés à jour, en plein cuivre, et de belles inscriptions damasquinées en coufique astronomique et signé : «Œuvre de 'Abd al-Karim, du Caire, le fabricant d'astrolabes, au Caire, de Malik Achraf, de Malik Mu'izz et de Chihâb (ad-dîn), en l'année 633 de l'hégire.»

صنعة عبد الكريم المصرى الاسطرلابى بمصر الملكى الأشرفى الملكى المعزّى

الشهابى فى سنة خلج مجرية عفا الله عنه.

M. Lane-Poole, *op. cit.*, 177, croit reconnaître dans Malik Achraf le sultan ayoubite Yûsuf, de Diyâr-Bakr, puis de Damas, et dans Malik Mu'izz, un prince de Mésopotamie qu'il ne désigne pas plus clairement. Mais l'astrolabe a été fait par un Cairote, astrolabier *au Caire*; il est difficile de ne pas tenir compte de cette indication précise. D'autre part, le relatif en *malaki* désignant, dans la règle, le prince régnant, on est conduit à supposer que cet artiste était au service de deux princes régnant ensemble en Égypte, car il n'y a aucun exemple d'un personnage se donnant pour le fonctionnaire de deux princes régnant dans deux pays différents. Si bizarre que paraisse cette conclusion, il se trouve que deux sultans, portant

Seule une minutieuse étude comparée de tous ces objets montrera si ces deux groupes ne forment qu'une école et, dans le cas contraire, quels sont leurs caractères distinctifs et auquel il faut rattacher quelques beaux cuivres de cette époque, signés ou datés, mais sans indice de provenance, tels que le baptistère de saint Louis, au Musée du Louvre, signé du maître Muḥammad, fils de Zain ad-dîn[1], ou l'encensoir du British Museum, daté de l'année 641 (1244-1246)[2], ou l'encrier de M. Kœchlin, signé Abu l-Qâsim, fils de Saʿd, fils de Muḥammad, fils de Djûdi, et daté de l'année 643 (1245-1246)[3],

précisément ces deux surnoms, on régné ensemble au Caire, de 648 à 650 : le dernier Ayoubite, Malik Achraf Mûsâ, et le premier Mamlouk, Malik Mu'izz Aibak; quant au relatif *chihâbi*, il désignerait un ancien propriétaire ou patron de l'artiste. Mais alors, il faut admettre une erreur dans la date, qui paraît clairement écrite خلج, c'est-à-dire 633, année qui tombe en Égypte sur le règne de Malik Kâmil Muḥammad.

Quant à l'écritoire à laquelle M. Lane-Poole, *op. cit.*, 185, attribue une origine syrienne, en s'appuyant sur le relatif *giyâthi*, qui désignerait un des sultans ayoubites de Syrie, son inscription est complètement anonyme. En effet, *giyâthi* est ici un *relatif de titre*, c'est-à-dire qu'il dépend de l'initial *djanâb* et qu'il est formé sur un titre composé, tel que *giyâth al-millah*, porté par des émirs, titre d'honneur générique et non personnel, qui n'a rien à voir avec le surnom en *ad-dîn*; voir *C. I. A.*, I, 453, n. 3. En somme, l'analyse de l'inscription ne fournit pas le moindre indice quant à la provenance ou au titulaire de ce cuivre.

[1] Voir Reinaud, *op. cit.*, II, 423 ; de Longpérier, *Œuvres*, I, 460 et suiv. ; Lièvre, *Les collections d'œuvres d'art*, pl. 47 et 48 ; Migeon, *Cuivres arabes*, 18 et suiv. ; Lane-Poole, *op. cit.*, 154 et 182.

[2] Voir Lane-Poole, *op. cit.*, 171.

[3] Voir le *Catalogue de la collection Schefer*, n° 131 ; Migeon, *Cuivres arabes*, 16.

ou encore ce groupe de bassins, pour la plupart en cuivre rouge, couverts de beaux rinceaux et d'inscriptions très élégantes renfermant des formules de bénédiction qui s'adressent, à la seconde personne, à un souverain anonyme[1].

En réservant toute question d'école et de répartition géographique, un fait chronologique paraît désormais certain : la série des pièces, datées directement ou indirectement, que l'on vient d'énumérer commence à la fin du XIIe siècle et s'arrête assez brusquement juste au milieu du XIIIe. L'invasion des Mongols, la chute du califat en 1258 et les troubles dans lesquels cette catastrophe plongea l'Asie occidentale, enfin le sac de Bagdad et de tant de cités riches et prospères, tous ces événements ne purent qu'entraver la production artistique[2]. C'est sur ces ruines que s'édifient de nouvelles dynasties et que Baibars fonde le royaume des Mamlouks. Bien que son règne marque une ère de construction intensive, il est évident que les exigences pratiques l'emportent sur les fantaisies de l'art, car il s'agissait avant tout de refaire un empire. Baibars a construit ou reconstruit un nombre incroyable de mosquées, d'écoles, de forteresses, de casernes,

[1] Les plus beaux exemplaires de ce groupe sont dans les deux grands musées de Londres. Dans cette revue rapide, j'ai laissé de côté les cuivres de provenance marocaine ou espagnole et la plupart des instruments astronomiques.

[2] Sur les effets désastreux de cette invasion dans d'autres domaines de l'art, voir, par exemple, Lavoix, dans *Gazette*, 2e période, XVIII, 789; de Khanikoff, *op. cit.*, 75.

d'arsenaux, de routes, de ponts, de canaux, d'édifices publics de tout genre, mais, en somme, peu de palais[1], et dans les vestiges conservés de cette intense production, si la construction même est de qualité supérieure, l'art proprement dit, malgré de très beaux morceaux, reste au second plan, surtout les arts mineurs, qui sont des arts de luxe et d'agrément. Voici d'ailleurs un détail significatif : à côté de tant d'inscriptions monumentales de Baibars retrouvées sur des mosquées, des forteresses et des ponts, je ne saurais lui attribuer, pour ma part, qu'un seul objet d'art[2], hormis une coupe magique du Musée du Louvre, objet grossier, de pure utilité pratique, dont l'inscription, d'ailleurs, inspire quelques doutes, car avec les titres souverains du sultan elle porte une date bien antérieure à son avènement[3].

[1] Rappelons à ce propos que lorsque l'émir Baisari, dont il est plusieurs fois question dans ce mémoire, bâtit au Caire son magnifique palais, le sultan Baibars le désapprouva formellement en lui reprochant ce luxe inutile. L'émir ne parvient à le désarmer que par une habile réponse; voir Maqrizi, *Khiṭaṭ*, II, 63 en haut, traduit dans *Sultans Mamlouks*, II b, 137, note.

[2] C'est la célèbre lampe de la collection Schefer, aujourd'hui dans celle du baron Edmond de Rothschild, à Paris. Elle a été attribuée par erreur à Baibars II et publiée souvent ; voir Prisse d'Avennes, *L'art arabe*, atlas, pl. 158 ; Lane-Poole, *op. cit.*, fig. 76 ; Le Bon, *La civilisation des Arabes*, fig. 190 ; Ebers, *Ægypten*, I, 282, enfin le *Catalogue de la collection Schefer*, n° 97.

[3] هذه الطاسة برسم السلطان الملك الظاهر بيبرس قسيم أمير المؤمنين
وذلك في مستهل رجب الفرد وكان الفراغ منها في سلخ رمضان المعظم
وذلك في يوم الجمعة ساعة الزهرة في سنة أحد وأربعين وستمائة فقط.
Suivent les maladies dont l'usage de la coupe assure la guérison.

C'est à cette éclipse passagère des métiers d'art, entre 1250 et 1270 environ, que je suis tenté d'attribuer les défaillances qu'on peut constater dans certains produits de cette époque. En effet, ce phénomène n'est pas le propre des objets rassoulides; il suffit, pour s'en assurer, d'examiner un grand plat de cuivre de Mme Édouard André, à Paris, aux noms et titres d'un émir Qulundjaq Ẓâhiri Saʿîdi[1]. Bien que cet objet ne soit ni signé, ni daté, les deux relatifs qui suivent le nom de ce personnage important le désignent comme un mamlouk des sultans Malik Ẓâhir Baibars et Malik Saʿîd Barakat-khân, son fils et successeur. Ce dernier ayant pris le titre de Malik Saʿîd en 667 (1268), c'est entre 1268 et 1277, date de la mort de Baibars, que le plat de l'émir Qulundjaq a été fabriqué[2]. Or cet objet, exactement contemporain de l'aiguière de Marsan

[1] Ce plat a figuré à l'exposition des arts musulmans, n° 962. Le nom propre est écrit قلنجق, une fois avec les points, une fois sans point. La leçon قُلُنْجُق (*kulunčak*, *petit poulain*) m'a été obligeamment suggérée par M. Houtsma.

[2] Il y a d'autres exemples épigraphiques de cette association des deux relatifs *ẓâhiri* et *saʿîdi* à la suite du nom d'un émir au service de ces deux sultans; voir, par exemple, mes *Inscriptions arabes de Syrie*, 68; *Z.D.P.V.*, *M.u.N.*, 1903, 46, et une inscription à Raʾs al-ʿAin près Baalbek (n° 10 du recueil Sobernheim, qui paraîtra sous peu); cf. une note suivante. En l'absence du complément *malaki*, ces deux relatifs ne désignent pas forcément des sultans régnants. On pourrait donc supposer que le plat a été fabriqué, après la mort de Baibars, sous le règne du seul Barakat-khân, et que l'inscription donne à Qulundjaq le relatif *ẓâhiri* en souvenir de son maître. Mais alors, il semble que ce relatif devrait prendre place *après saʿîdi*; voir un exemple dans mes *Inscriptions arabes de Syrie*, p. 50.

et sorti, lui aussi, des ateliers du Caire ou de la Syrie, trahit également la décadence passagère de l'art du cuivre. Comme l'aiguière de Marsan, il appartient encore à l'école ayoubite, par la disposition de son décor en zones concentriques, relevé par des sujets animés, personnages et signes du zodiaque; mais on y cherche en vain la grâce exquise des belles pièces ayoubites[1]. Le décor en est rude, le faire presque brutal, mais non sans énergie, comme si un souffle de ce grand dompteur d'hommes qu'était Baibars avait passé jusque dans les produits artistiques de son règne.

Mais cette éclipse est de courte durée et l'on retrouve bientôt des objets d'une admirable facture; ainsi le brûle-parfum du British Museum, aux noms et titres de l'émir Baisari Ẓâhiri Sa'îdi, objet contemporain de l'aiguière de Marsan et du plat de Mme André[2]. Puis Qalâwûn et ses successeurs inaugurent cette magnifique suite de monuments qui se prolonge jusqu'à la chute des Mamlouks et dont l'ameublement et la décoration feront, pendant plus de deux siècles, la fortune de tous les métiers d'art[3].

[1] Il y a tant d'analogie dans certains détails de ces deux cuivres que je me demande si le plat de Mme André n'est pas, lui aussi, l'œuvre de 'Alî de Mossoul ou de son école; il m'a été impossible d'y découvrir une signature.

[2] Voir Lane-Poole, *op. çit.*, 174. Il s'agit de l'émir Baisari dont il a été question plus haut, p. 23 et suiv. et 35, n. 1. Voici encore un exemple des deux relatifs *ẓâhiri* et *sa'idi*, expliqués dans une note précédente.

[3] C'est à Qalâwûn que remontent, notamment, les plus anciennes mosaïques de marbre conservées dans les monuments du Caire.

Son fils Khalîl, en achevant la déroute du royaume latin de Syrie, préside, on le verra tout à l'heure, à un nouvel essor de l'art du verre émaillé. L'art du cuivre se relève avec les autres et produit la belle école syro-égyptienne du XIVe et du XVe siècle, qu'on peut appeler l'école des Mamlouks et dont les produits sont si nombreux qu'il n'est pas encore possible de les compter, même approximativement. Ici encore, les initiateurs sont des artistes mésopotamiens. Dès 680 (1281-1282), Maḥmûd, fils de Sunqur, de Bagdad, signe une charmante petite boîte du British Museum. En 684 (1285-1286), ʿAlî, fils de Ḥusain, l'auteur présumé de l'aiguière de Marsan, signe au Caire le bassin de M. Piet-Lataudrie, décrit plus haut, dont l'exécution, si mes souvenirs sont exacts, est supérieure à celle de l'aiguière. C'est encore en 684, on l'a vu plus haut, que Muḥammad, fils d'Aḥmad, fils de ʿAlî, originaire du Ṭabaristân probablement, signe la sphère céleste du Louvre. L'année 686 est inscrite sur un chandelier de la collection du baron de Rotenhan, au château d'Eyrichshof (Bavière), signé ʿAlî, fils d'Abû Bakr, artisan dont les deux patronymiques, encore indéterminés, paraissent indiquer des noms de lieu en Perse ou en Mésopotamie. Quarante-deux ans plus tard, en 728 (1327-1328), Muḥammad, fils de Sunqur, signe le beau guéridon du Musée du Caire, aux noms et titres du sultan Malik Nâṣir Muḥammad[1]. D'autres objets,

[1] Voir plus haut, p. 22.

sans être signés, portent des noms de propriétaires bagdadiens : une petite coupe du British Museum, faite pour Aḥmad, fils de ʿAlî, de Bagdad (xivᵉ siècle); un chandelier de la collection Salting, déposé au South Kensington Museum, fait pour l'émir Rukn ad-dîn Muḥammad, de Bagdad (xivᵉ ou xvᵉ siècle). Cette renaissance mésopotamienne, qui inspire à l'ouest la nouvelle école syro-égyptienne, semble aussi faire surgir à l'est une nouvelle école persane. Les produits de cette école se reconnaissent principalement à leurs médaillons à personnages d'un style nouveau, parti décoratif abandonné par l'école syro-égyptienne, et à leurs inscriptions anonymes protocolaires, mais parfois déformées, aux titres des sultans mongols de Perse ou d'une autre dynastie asiatique. De ces deux écoles, qui se prolongent jusqu'à nos jours, se détachent enfin, vers le xviᵉ siècle, à l'est l'école hindoue, à l'ouest l'école vénitienne, dont les seuls produits intéressants pour l'épigraphie sont ceux signés du maître Maḥmûd le Kurde et du maître Qâsim [1].

Ces développements un peu longs ont paru nécessaires pour classer exactement le plus ancien des objets rassoulides et le plus important au point de vue documentaire. L'aiguière de Marsan, par son style, appartient encore à l'ancienne école syro-

[1] Voir Lavoix, dans *Gazette*, 2ᵉ période, XVI, 28; Casanova, *Catalogue* cité, 29; Lane-Poole, *op. cit.*, 158 et 170; Migeon, *Exposition*, pl. 26; *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, nᵒˢ 215 et 225; Lanci, *Trattato*, II, 119.

mésopotamienne des Ayoubites et, par sa date, à l'école naissante syro-égyptienne des Mamlouks. Faite au Caire, en 1275, par un artisan de Mossoul et pour un sultan du Yémen, elle touche aux points principaux du problème obscur des cuivres arabes.

II. Plat rond en cuivre gravé de rinceaux et d'inscriptions; diamètre, environ 40. Collection de M. Sivadjian, à Paris.

Sur le fond, bandeau circulaire en naskhi mamlouk ancien; caractères moyens, munis de quelques points. Inédite; voir le dessin.



عزّ لمولانا السلطان الملك المظفّر العالم العادل المجاهد
المرابط شمس الدنيا والدين يوسف ابن عمر ابن علىّ خليل
أمير المؤمنين

Gloire à notre maitre le sultan Al-Malik al-Muzaffar, le sage, le juste, le guerrier, le combattant, Chams ad-dunyâ wad-dîn Yûsuf, fils de 'Umar, fils de 'Alî, l'ami du prince des croyants.

Le protocole n'est pas le même que sur l'aiguière de Marsan. On remarquera l'absence des armoiries rassoulides et, parmi les titres sunnites, celui en *amîr al-mu'minîn;* c'est le premier exemple d'un titre de cette forme attribué à un Rassoulide. Ce détail est intéressant, puisque ces titres ne pouvaient, semble-t-il, être conférés que par un calife. De qui Yûsuf tenait-il le sien? Assurément pas des imâms zaidites du Yémen, puisqu'il était leur adversaire politique et religieux et que l'importance de ces petits califes locaux était presque nulle, mais probablement du calife abbasside. Ce simple titre soulève une série de problèmes historiques dont l'étude dépasserait le cadre de ces notes[1].

[1] On a vu plus haut, p. 8, que le sultan 'Umar I[er] avait obtenu l'investiture du calife de Bagdad. Voici, à ce sujet, quelques détails intéressants tirés de Khazradji, ms. cité, 142 et suiv., 160 et 169: Monté sur le trône à la mort du dernier sultan ayoubite, 'Umar avait, en 630, fait frapper la monnaie et réciter la prière en son nom dans tout le Yémen; on sait que c'étaient les deux attributs essentiels de la souveraineté. En 631, après avoir chassé de la Mecque une armée égyptienne, il envoie un beau présent au calife de Bagdad, Mustanṣir, *et lui demande l'investiture en qualité de sultan et de représentant (du calife), qu'il est d'usage d'accorder aux rois* (c'est-à-dire aux souverains temporels reconnaissant l'autorité du calife): وطلب منه تشريفه السلطنة والنيابة كما جرت العادة من الملوك. Le calife lui envoie le diplôme d'investiture par la caravane de la Mecque, mais celle-ci est arrêtée en route par les Bédouins. L'année suivante, le diplôme, précédé par un envoyé du calife, parvient au sultan par Baṣrah et la voie de mer. En 649, un envoyé du sultan Yûsuf, fils et successeur du précédent, présente au Saint-Siège de Bagdad une lettre de son maître. Le calife Musta'ṣim, après en avoir pris connaissance, accorde au sultan le titre royal de Malik Muẓaffar, lui fait rédiger un diplôme et lui confère

Mieux encore que l'aiguière de Marsan, ce plat trahit la défaillance passagère de l'art du cuivre à la-

sa délégation : تقدّم... بالرسالة الشريفة المظفّرية إلى المواقف المطهّرة ببغداد... فلمّا حضر مقام الخليفة ببغداد عرّف الكتاب فقراه الخليفة ودعا لمولانا بالملك المظفّر وأمر أن يكتب له منشورًا وولّاه العهد. Puis le calife règle avec son vizir la valeur du présent qu'il enverra au sultan et lui écrit une lettre dans laquelle il lui enjoint d'exterminer (باستيصال) l'imâm zaidite Aḥmad ibn Ḥusain. Alors l'envoyé du sultan s'en retourne au Yémen, accompagné d'un envoyé du calife, qui fait revêtir au sultan la robe d'honneur, lui lit le diplôme du calife, lui confère sa délégation et lui remet son présent. Quand l'imâm eût été mis à mort (en 656, à la suite d'une conspiration), le sultan écrivit au calife pour lui faire part de cet événement; mais son messager apprit en route la nouvelle du meurtre de Musta'ṣim et de l'entrée des Mongols à Bagdad. Plus loin (169), après avoir raconté le meurtre de l'imâm, l'auteur ajoute : «Le calife Musta'ṣim avait écrit au sultan Yûsuf pour lui donner des ordres au sujet de l'imâm, dont il avait appris l'élévation et le succès; en échange, *il lui promettait l'inféodation de l'Égypte :* ووعده على ذلك إقطاع مصر.»

Ces extraits montrent clairement la situation des Rassoulides, en particulier du sultan Yûsuf, vis-à-vis des califes abbassides : c'est celle de tous les souverains temporels qui reconnaissaient alors l'autorité religieuse du Saint-Siège de Bagdad et recevaient, en échange, une investiture qui était, pour l'Islam orthodoxe, la marque de leur légitimité; voir mon *Épigraphie des Assassins*, 23.

Le titre *khalîl amîr al-mu'minîn* semble donc indiquer que le plat de M. Sivadjian a été fabriqué avant l'année 656, date de la mort de Musta'ṣim et de la chute du califat de Bagdad; toutefois, cette conclusion serait prématurée. En effet, le califat abbasside fut restauré peu après au Caire, où il vécut à l'ombre des sultans Mamlouks jusqu'à la prise de l'Égypte par les Ottomans. Dès lors les Rassoulides, rivaux, puis tributaires des Mamlouks, reconnurent-ils le califat du Caire et lui demandèrent-ils leurs titres avec leur investiture?

Il est certain que les sultans Mamlouks, à partir de Baibars, reçurent leurs titres du calife du Caire. Du moins, le fait est prouvé

quelle j'ai cherché plus haut des causes historiques, plutôt que des raisons d'école ; ce caractère ne suffit donc pas à lui attribuer une origine yéménite.

pour leur titre de sultan, s'il ne l'est pas positivement pour leurs titres en *amîr al-mu'minîn; voir Zubdah*, éd. Ravaisse, 89; *C. I. A.*, I, 368, n. 1; 641, n. 1. Quant aux sultans d'autres dynasties, il semble bien qu'ils ne reconnussent pas le calife du Caire ou, du moins, qu'ils s'abstinssent de lui demander leurs titres. Bien que, d'après le texte cité de la *Zubdah*, tous les rois de l'Orient et de l'Occident ne pussent porter légitimement le titre de sultan qu'ensuite d'une investiture du calife du Caire, cette prétention théorique du droit public égyptien ne fut pas reconnue de fait par les sultans rivaux des Mamlouks, puisqu'elle semble avoir été un *casus belli;* voir *C. I. A.*, I, 688, n. 2. En ce qui concerne les titres en *amîr al-mu'minîn*, certains indices tendraient à prouver qu'après la chute du calife de Bagdad, ces sultans ne les demandaient pas au calife du Caire. Ainsi les Seldjoukides d'Asie Mineure portent, sur leurs monnaies et dans leurs inscriptions, des titres en *amîr al-mu'minîn*, qu'ils demandaient aux califes de Bagdad, puisque les noms de ces califes figurent sur leurs monnaies; voir Lane-Poole, *Catalogue of Oriental coins in the British Museum*, III, n°s 103, 104, 176, 231, 237, 245 et suiv. et 260 et suiv.; Ghalib Edhem, *Essai de numismatique seldjoukide*, n°s 12, 13, 81 et suiv., 95 et suiv.; Huart, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, p. 21 et n°s 8, 11 et suiv., 22 et suiv., 50 et suiv., 61, etc.; Grenard, dans *Journal asiatique*, 9e série, XVI, 453; XVII, 345, 549 à 554; Karabacek, dans Lanckoronski, *Pamphylie*, 32; Moritz, dans Sarre, *Reise in Kleinasien*, 40, 85 et suiv., 159, etc. Or, après la chute du califat de Bagdad, les monnaies de Kai-khusrau III portent, avec le titre *burhân amîr al-mu'minîn*, un nom de calife énigmatique, *al-imâm al-ma'ṣûm, l'imâm préservé* ou *intact*, désignant probablement, par une sorte de jeu de mots sur la racine *'aṣama*, le calife Musta'ṣim, comme pour indiquer qu'on le reconnaissait encore pour imâm, même après sa mort; voir Lane-Poole, *tom. cit.*, n°s 271 et suiv.; Ghalib Edhem, *op. cit.*, n°s 130 et suiv. En tous cas, ce surnom ne saurait s'appliquer à un calife du Caire.

Quant aux Rassoulides, leurs monnaies portent, depuis la chute de Bagdad jusqu'en plein xve siècle, le nom de l'imâm Musta'ṣim. Ce nom

MALIK ACHRAF MUMAHHID AD-DÎN ʿUMAR.

III. Petite lampe ovoïde en verre émaillé, ornée d'inscriptions, d'armoiries et d'un décor très sobre de rinceaux et de figures de poissons et de dauphins au trait rouge; hauteur. 13. Collection de Mme Delort de Gléon, à Paris[1].

Petit bandeau circulaire autour de la panse; naskhi mamlouk, petits caractères, munis de quelques

ne peut être que celui du dernier calife de Bagdad, mort en 1258, car c'est le seul qui figure sur ces monnaies depuis cette date et aucun des califes du Caire ne l'a porté. On peut en conclure que les Rassoulides ne reconnaissaient pas ces derniers et que le titre *khalîl amîr al-mu'minîn* a été conféré au sultan Yûsuf par le calife Mustaʿṣim. Mais la présence de ce titre sur le plat de M. Sivadjian ne prouve pas que ce plat soit antérieur à la mort de Mustaʿṣim, car Yûsuf peut avoir gardé ce titre après la mort du calife, de même que ses successeurs continuèrent longtemps à frapper sur leurs monnaies le nom de Mustaʿṣim, soit en souvenir du calife auquel ils devaient leur légitimité, soit plus précisément pour marquer qu'ils ne reconnaissaient pas les califes du Caire. Un fait curieux, qui semble confirmer ce dernier point, c'est que Khazradji, ms. cité, 194 et 197, donne à plusieurs reprises au sultan Yûsuf lui-même le titre de calife; cette insistance montre qu'il ne s'agit pas d'un simple *lapsus calami* de l'auteur ou du copiste. On peut encore rapprocher de ce fait la présence du titre d'imâm dans le protocole des derniers sultans Mamlouks; voir *C. I. A.*, I, 46; *Z. D. P. V.*, XVI, 100. Ces tentatives faites par de simples sultans pour s'approprier des titres de calife sont basées sur la théorie de l'*imamat par usurpation*, qui montre bien le désarroi dans lequel était tombé le droit public depuis la chute du califat de Bagdad.

[1] Ce charmant objet semble être un godet de lustre ou la panse d'une petite lampe privée de son col; voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 637.

points, réservés à filets rouges sur fond bleu turquoise. Inédite; voir le dessin.



عزّ لمولانا السلطان الملك الأشرف ممهّد الدنيا والدين أبى
الفتح عمر ولد السلطان الملك المظفّر يوسف بن عمر بن علىّ
بن رسول ☆

Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Achraf Mumahhid ad-dunyâ wad-dîn Abu l-fatḥ 'Umar, enfant du sultan Al-Malik al-Muẓaffar Yûsuf, fils de 'Umar, fils de 'Alî, fils de Rasûl.

Cette inscription est la seule qui donne la généalogie rassoulide jusqu'à l'émir Rasûl, le parrain de la dynastie.

Sur la panse, au-dessus du bandeau, trois cartouches inscrivent des armoiries figurant un réseau

de triangles alternativement blancs, noirs et rouges; c'est le seul exemple d'un blason rassoulide autre que la fleur de cinq pétales. La valeur documentaire de cette lampe est rehaussée par le fait qu'on ne possède aucune monnaie de 'Umar II, ce sultan n'ayant régné que seize mois[1]. La plus ancienne lampe que l'on puisse dater, celle du sultan Khalîl, au Musée arabe du Caire, a été faite en 1294 ou 1295[2]. Ainsi, la petite lampe rassoulide, faite entre juillet 1295 et novembre 1296, prend la deuxième place; jusqu'ici, ce sont les seuls verres datés appartenant au XIIIe siècle.

MALIK MU'AYYAD HAZBAR AD-DÎN DÂWÛD[3].

IV. *Grande écritoire en cuivre damasquiné d'or et d'argent, décorée d'inscriptions, d'armoiries, de médaillons à canards, de rinceaux et de fers à T;* dimensions, environ 35 × 8 × 10. South Kensington Museum, n° 370-1897.

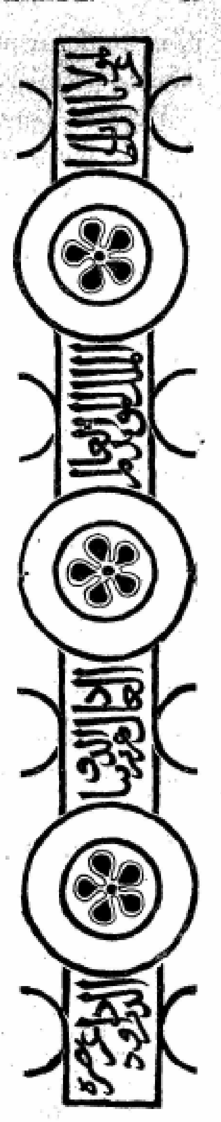
Bandeau sur les quatre côtés du couvercle; naskhi mamlouk, petits caractères, peu de points. Inédite; voir le dessin[4].

[1] Il semble pourtant qu'il en a fait frapper, car Khazradji, ms. cité, 204, l. 1, dit qu'il purifia les dirhams de leur alliage frauduleux.

[2] Voir *C.I.A.*, I, n° 461 et p. 650 et 680; cf. plus loin, p. 54.

[3] Le British Museum possède de ce sultan des dînârs frappés à Aden et des dirhams frappés à Zabîd et à Mahdjam, avec le protocole *as-sulṭân al-malik al-mu'ayyad Hazbar ad-dîn Dâwûd ibn al-malik al-muẓaffar Yûsuf;* Lane-Poole, *Catalogue*, V, 123; X, 56.

[4] Ce dessin reproduit le bandeau gravé *dans* le couvercle et signalé plus loin dans le texte.



(Devant) عزّ لمولانا السلطان الملك المؤيّد
العالم العادل المجاهد المرابط المثاغر هزبر
الدنيا والدين داوود (Côté gauche) بن
مولانا السلطان (ا)لشهيد (Derrière) الملك
المظفّر ابن مولانا السلطان الشهيد الملك
المنصور عزّ نصره (Côté droit) عُمِلَتْ في
سنة إثنين وسبعمائة ۞

Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Mu'ayyad, le savant, le juste, le guerrier, le combattant, le défenseur des frontières, Hazbar ad-dunyâ wad-dîn Dâwûd, fils de notre maître le sultan défunt Al-Malik al-Muẓaffar, fils de notre maître le sultan défunt Al-Malik al-Manṣûr, que sa victoire soit puissante! (Cette écritoire) a été faite[1] en l'année 702 (1302-1303).

Deux bandeaux, gravés l'un sur le couvercle et l'autre dedans, répètent les noms et les titres de Dâwûd et de son père, en plus grands caractères, mais fort abrégés et sans la date; il est inutile de reproduire ces deux textes, car

[1] Le texte porte *'umilat* au féminin, d'accord avec le sujet sous-entendu, *dawât*, *écritoire*.

ils ne renferment pas un seul mot qui ne figure déjà dans le premier.

Dans un bandeau gravé au fond de l'écritoire et dont la damasquine est admirablement conservée, on lit deux hémistiches en petits caractères, offrant un bon conseil à l'usage du possesseur[1].

Le riche décor de l'écritoire est rehaussé par trente-huit cartouches de différentes grandeurs, renfermant les armoiries rassoulides, c'est-à-dire la fleur de cinq pétales, qu'on étudiera plus loin.

Cette pièce somptueuse offrant une grande analogie de style avec les plus beaux cuivres damasquinés du règne du sultan d'Égypte Muḥammad, il est permis d'y voir un produit de l'école syro-égyptienne. Elle est contemporaine d'une écritoire du Musée du Louvre, plus simple, faite pour un personnage de rang inférieur et datée de l'année 704 (1304-1305); par le style et la richesse du décor, elle rappelle davantage la belle écritoire du Cabinet des Médailles, aux noms et titres du sultan Mamlouk Malik Kâmil Chaʿbân (1345-1346).

V. Chandelier de cuivre gravé d'inscriptions et

[1] إذا ما شئتَ أن تحيا حياةً سَهْلة المحيا
فلا تحسد ولا تحقد ولا تغتر بالدنيا

« Si tu veux vivre d'une vie aisée à parcourir, ne sois ni envieux, ni haineux, ni trompé par (les vanités de) ce monde. » M. Goldziher me rappelle que cet aphorisme fait allusion à divers passages du Coran, par exemple XXXI, 33, et XXXV, 5.

de rinceaux; hauteur, environ 35. Collection de M. Kraft, à Paris[1].

Bandeau circulaire autour de la base; naskhi mamlouk, grands caractères, quelques points. Inédite; voir le dessin.



عزّ لمولانا السلطان الملك المؤيّد العالم العادل المجاهد

المرابط المثاغر هزبر الدنيا والدين داوود عزّ نصره ۞

Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Mu'ayyad, le savant, le juste, le guerrier, le combattant, le défenseur des frontières, Hazbar ad-dunyâ wad-dîn Dâwûd, que sa victoire soit puissante!

[1] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 171 *bis*. Le fût, rapporté sur la base, est d'un autre style et porte une

La hauteur inusitée de la base par rapport à son diamètre, la bordure godronnée qui en décore le pourtour supérieur, enfin certains détails d'exécution pourraient être de légers indices en faveur d'une origine yéménite.

Deux marques de propriétaire ont été gravées à la pointe dans le champ des grands caractères de l'inscription. L'une porte les mots صاحبه عزّ الدين الفاضل « le propriétaire de cet objet est ʿIzz ad-dîn Fâḍil »; sur l'autre, le seul mot المهدى « le Mahdî » semble indiquer que ce chandelier a appartenu plus tard à l'un des imâms du Yémen qui ont porté ce surnom, au XVIIe ou au XVIIIe siècle[1].

VI. Bouteille à long col en verre émaillé, décorée d'inscriptions, de cartouches, de frises d'animaux et de rinceaux polychromes; hauteur 37. Cette bouteille, qui provient de la collection Spitzer, appartient aujourd'hui à M. Strauss, à Vienne[2].

Bandeau circulaire autour de la panse, non loin

inscription anonyme aux titres d'un fonctionnaire d'un sultan surnommé Malik Muẓaffar; cf. plus loin, p. 71, n. 1. Ce chandelier paraît être celui que M. Casanova signalait à l'exposition de 1895, au nom du même sultan et avec un fût rapporté; voir son *Catalogue* cité, n° 12 (collection Duseigneur). Toutefois, je n'ai pas remarqué, sur le chandelier de M. Kraft, les armoiries rassoulides qu'il a vues sur le chandelier Duseigneur et, d'autre part, il ne parle pas des marques de propriétaire qu'on voit sur le chandelier de M. Kraft.

[1] Voir Lane-Poole, *Mohammadan dynasties*, 103; cf. plus loin, p. 84.

[2] Voir Schmoranz, *Altorientalische Glassgefässe*, 16.

du col, divisé, par quatre cartouches, en quatre compartiments numérotés de 1 à 4. Naskhi mamlouk, petits caractères en émail foncé (bleu?); points nombreux, placés au hasard. Publiée dans Schmoranz, *loc. cit.*, auquel ce dessin est emprunté.

(1) مما عمل برسم السلطان الملك ا (2) المؤيد

هزبر الدنيا والدين د (3) داوود ابن يوسف

ابن (4) ابن (*sic*) عمر عز نصره وسلطانه ✿

Voici ce qui a été fait pour le sultan Al-Malik al-Mu'ayyad Hazbar ad-dunyâ wad-dîn Dâwûd, fils de Yûsuf, fils de 'Umar, que sa victoire et son sultanat soient puissants!

Cette inscription, qui trahit quelques négligences et repentirs de l'artiste, est coupée par quatre cartouches aux armes rassoulides : de gueules (émail rouge) à la fleur de cinq pétales d'argent (émail blanc crême). La polychromie du décor nous révèle ici les émaux du blason rassoulide, pour la première fois, puisque la lampe de Mme Delort porte d'autres armoiries.

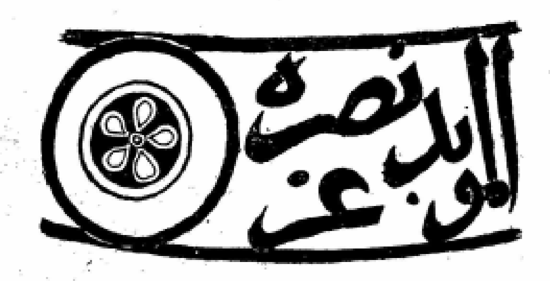
Deux autres bandeaux circulaires, au-dessus et au-dessous du précédent, à la



4.

base du col et autour de la panse, ne renferment que le mot العالم, *le savant*, répété tout autour. Ce mot, emprunté à un protocole souverain, mais qui n'est plus qu'un élément décoratif, se lit souvent, répété tout le long d'un bandeau circulaire, sur les verres émaillés; je crois le reconnaître, bien que très déformé, dans un ornement en bande, peint en bleu foncé sur un grand nombre de belles faïences hispano-moresques à reflets métalliques[1].

VII. Bassin en verre émaillé, décoré d'inscriptions, de cartouches et de rinceaux polychromes; diamètre, environ 30. Collection du marquis de Vogüé, à Paris[2].



Bandeau circulaire autour de la panse, divisé, par quatre cartouches, en quatre compartiments numé-

[1] Pour les verres émaillés, voir, par exemple, Schmoranz, *op. cit.*, pl. V, XIII, XXII et XXVII; pour les faïences à reflets métalliques, où ce mot est réduit aux lettres لعا répétées, voir Migeon, *Exposition*, pl. 57.

[2] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 655. L'autre bassin coté sous ce numéro et reproduit dans Migeon, *Expo-*

rotés de 1 à 4. Naskhi mamlouk, grands caractères allongés, en émail bleu; quelques points. Inédite; voir le dessin.

(1) مما عمل برسم السلطان (2) الملك العالم (3) العادل الملك (4) المؤيد عز نصره ۞

Voici ce qui a été fait pour le sultan, le roi savant, juste, Al-Malik al-Mu'ayyad, que sa victoire soit puissante!

Les quatre cartouches du bandeau et quatre autres plus petits, sur le bord du bassin, renferment les armes rassoulides, peintes aux mêmes émaux que sur la bouteille de M. Strauss.

Ce protocole ne renfermant pas de nom propre, les seuls éléments d'une attribution sont fournis par le surnom Malik Mu'ayyad et par les armes rassoulides. Ce surnom a été porté par un grand nombre de princes; le plus connu, dans l'histoire de l'art arabe, est Malik Mu'ayyad Chaikh, sultan Mamlouk d'Égypte, qui régna de 1412 à 1421 et bâtit plusieurs monuments en Égypte et en Syrie. Sa célèbre Mosquée du Caire devait être ornée d'un riche mobilier, si l'on en juge par les belles mosaïques de marbre qu'elle a conservées. L'attribution de ce bassin au sultan Chaikh, qui figure au catalogue de l'exposition des arts musulmans, paraissait d'autant plus vraisemblable qu'il existe, on va le voir, une lampe en verre émaillé au nom de ce

sition, pl. 68, ne porte qu'une courte inscription souveraine anonyme.

sultan. D'autre part, les verres émaillés de l'école syro-égyptienne appartiennent presque tous au XIV[e] siècle. Avant 1300, l'on ne connaît jusqu'ici, parmi les nombreux objets de ce genre que leur style permet d'attribuer au XIII[e] siècle, mais dont la date et le lieu d'origine ne sont pas déterminés, que *deux* verres émaillés remontant certainement à la fin du XIII[e] siècle : une lampe du Musée du Caire, faite pour le mausolée du sultan Khalîl après sa mort, c'est-à-dire vers l'année 1294, et la lampe de M[me] Delort, décrite plus haut, qui date de l'année 1295 ou 1296. J'ai montré ailleurs que trois autres pièces attribuées au XIII[e] siècle doivent être déclassées provisoirement, parce que rien, dans leurs armoiries ou leurs inscriptions, ne permet d'en déduire la date certaine[1]. Depuis lors, j'ai eu l'occasion d'étudier le petit flacon que Hakky Bey attribuait à un Ortokide de Diyâr-Bakr, vers l'année 1218, et qui fait aujourd'hui partie de la collection de M. Peytel, et la petite bouteille bleue de la collection Spitzer, aujourd'hui dans la collection du baron Alphonse de Rothschild, à Paris, qu'on attribuait au sultan Baibars; cet examen n'a fait que confirmer les réserves que j'avais formulées théoriquement[2]. Quant à la coupe de la collection Schefer, attribuée

[1] Voir *C.I.A.*, I, 650 et 680; cf. plus haut, p. 46.

[2] L'inscription de la bouteille est souveraine, mais *anonyme*, comme celle du flacon, et le lion est un emblème héraldique trop fréquent pour être attribué sans autre preuve à Baibars, dont le règne ne nous a laissé aucun verre émaillé d'attribution certaine.

sans preuve à un officier du sultan Baibars, elle a été vendue, paraît-il, en Amérique, et je n'ai pu la retrouver jusqu'ici[1].

Une enquête analogue, faite sur les lampes attribuées au xve siècle, m'avait conduit au même résultat. Aujourd'hui, je puis ajouter que l'attribution d'une de ces lampes au sultan Mamlouk Djaqmaq (1438-1453) est probablement erronée. Il s'agit d'une lampe de la collection Gavet, exposée au Trocadéro en 1878, aux surnoms Malik Ẓâhir Abû Sa'îd. Ces surnoms ont été portés, en effet, par le sultan Djaqmaq, mais aussi par le sultan Barqûq (1382-1399). Or, les nombreuses lampes de Barqûq portent invariablement ces deux surnoms ou le premier seul, mais *sans le nom propre;* cependant, leur attribution ne saurait être mise en doute, puisqu'elles proviennent, pour la plupart, de la madrasah de ce sultan au Caire, tandis qu'aucune lampe, à ma connaissance, n'a été retrouvée dans les monuments de Djaqmaq. L'attribution ne repose que sur une hypothèse de Lavoix, basée sur le style de la lampe Gavet[2]. Si j'insiste sur ce détail, c'est pour mettre

[1] L'attribution remonte à Lavoix, dans *Gazette,* 2e période, XVIII, 781.

[2] Dans *Gazette,* 2e période, XVIII, 779, Lavoix compare l'inscription de cette lampe avec celle d'une lampe de Barqûq dans une collection de Rothschild, puis avec celle d'un dessin qu'il attribue à Bellini, au Musée du Louvre, au nom du sultan Chaikh. Il constate que les caractères de la lampe Gavet ont plus d'analogie avec ceux du dessin du Louvre qu'avec ceux de la lampe de Rothschild et conclut que la lampe Gavet appartient à Djaqmaq, *parce que trente années seulement séparent son règne de celui de Chaikh.*

en garde contre les attributions par le style, surtout dans l'art du verre émaillé, dont la grande liberté d'allure échappe à une étroite classification. Avant de dater par le *style*, il faut épuiser les moyens d'information fournis par les *inscriptions* et par les *armoiries*. Il faut établir, par cette méthode rigoureuse, une série de jalons qui formeront comme le réseau trigonométrique d'une carte de géographie; alors seulement, il sera loisible de répartir, par comparaison, les pièces incertaines dans les mailles de ce filet.

En revanche, j'ai trouvé récemment dans la collection du baron Gustave de Rothschild, à Paris, une lampe dont l'inscription porte qu'elle « a été faite pour la madrasah du sultan Malik Mu'ayyad Abu n-naṣr Chaikh », c'est-à-dire probablement pour la célèbre Mosquée de ce sultan, au Caire, qui était aussi une madrasah[1]. Voici donc, jusqu'ici, *deux*

A supposer qu'il soit légitime de comparer les lettres d'une lampe à celles d'un dessin fait par un peintre inconnu d'après un original inconnu, l'argument de Lavoix porte à faux, puisque le règne de Chaikh, en bonne chronologie, est un peu plus rapproché du règne de Barqûq que du règne de Djaqmaq. Les attributions de Lavoix ayant passé dans Gerspach, *L'art de la verrerie*, 102 et 112, qui les reproduit sans en indiquer la source, puis dans Schmoranz, *op. cit.*, 47 et 48, il m'a paru nécessaire d'en montrer l'origine; que les mânes de Lavoix me pardonnent en souvenir des heures charmantes que j'ai passées en compagnie de cet aimable érudit.

[1] Voir *C.I.A.*, I, 339, n. 1. Je dis *probablement*, parce que Chaikh peut avoir bâti d'autres madrasahs; ainsi il a construit à Damas une mosquée que son inscription inaugurale appelle un *masdjid*, mais qui pouvait être subsidiairement une madrasah, comme la Mosquée du Caire. En tout cas, la lampe est au nom de Chaikh, c'est le point essentiel.

lampes émaillées de l'école syro-égyptienne, dont l'attribution au xve siècle ne saurait guère être mise en doute : celle que je viens de nommer et la lampe de l'émir Qânî-bây au Musée du Caire[1].

Ainsi, sur une *centaine*[2] de verres émaillés dont la date est dès aujourd'hui certaine, *deux* remontent à la fin du XIIIe siècle et *deux* à la première moitié du XVe; tous les autres appartiennent au XIVe. A quelle cause attribuer cette abondante richesse d'un seul siècle? Je crois l'avoir trouvée dans les événements historiques, en m'appuyant sur ce fait, récemment mis en lumière, que les verres émaillés de cette école ont été fabriqués principalement en Syrie : en

[1] Sur cette lampe et les lampes douteuses du XVe siècle, voir *C.I.A.*, I, n° 488, p. 670 et 679, n. 2. Encore la lampe de Qânî-bây, de facture grossière, pourrait-elle être de provenance vénitienne, comme l'unique lampe de Qâyt-bây; c'est l'avis de Yaqoub Artin Pacha, qui l'attribue par erreur à Qâyt-bây; voir plus loin, p. 76, n. 1.

[2] Ce chiffre approximatif est plutôt bas, car la liste de M. Schmoranz, qui comprend environ soixante-dix verres attribués, pourrait être considérablement accrue aujourd'hui. Ce chiffre ne comprend pas les verres émaillés qu'on peut dater à peu près par leur style. Parmi ces derniers figure un groupe important de verres, notamment des bouteilles, d'une belle eau dorée ou laiteuse, ou encore verdâtre, décorés de rinceaux, de personnages et de frises d'animaux d'une superbe allure, parfois d'ornements d'un style chinois bien prononcé, comme la bouteille de M. Bardac, à Paris; voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 647; Migeon, *Exposition*, pl. 66. J'ai quelque raison de croire que ces beaux verres sont les produits d'une école alépine ou mossoulienne au XIIIe ou au XIVe siècle. Mais ces objets étant invariablement anépigraphes (car on ne saurait donner le nom d'inscription à tel mot répété sur quelques-uns d'entre eux, à titre de simple décor), il vaut mieux n'en pas parler ici.

1291, la prise de Saint-Jean-d'Acre par le sultan Khalîl rend aux sultans Mamlouks la Syrie pacifiée et prospère; en 1400, l'invasion de Tamerlan porte un coup fatal à ses industries[1].

On le voit, lorsque l'attribution d'un verre émaillé de l'école syro-égyptienne exige quelques recherches, celles-ci doivent se porter tout d'abord sur le XIV[e] siècle. Or, le beau bassin du marquis de Vogüé appartient certainement à cette école. Parmi les princes du XIV[e] siècle qui ont porté le surnom Malik Mu'ayyad, le plus célèbre est l'historien Abu l-fidâ', autrement dit Malik Mu'ayyad Isma'îl, prince de Ḥamâh (1310-1332). Mais Abu l-fidâ', vassal du sultan Mamlouk, ne portait pas lui-même, officiellement du moins, ce titre de sultan qui figure sur le bassin[2]. Il faut donc chercher ailleurs et c'est le bassin même qui va nous guider : quatre grands cartouches, sur la panse, et quatre petits, sur le rebord, inscrivent les armes rassoulides : de gueules (émail rouge) à la fleur de cinq pétales d'argent (émail blanc crême). Le meuble et les émaux sont donc identiques à ceux de la bouteille de M. Strauss, qui donne, avec les surnoms du sultan Dâwûd, son nom propre et sa généalogie exacte. Enfin, si l'on parcourt la liste des sultans rassoulides, on n'y trouvera qu'un seul Malik Mu'ayyad : ce Dâwûd, dont le

[1] Voir *C.I.A.*, I, 680.

[2] Il ne le portait que sous la forme relative *maqâm sulṭâni, Excellence sultanienne*, ce qui n'est pas la même chose; voir *C.I.A.*, 451, n. 5.

règne (1296-1321) correspond précisément au plus beau moment de l'art du verre émaillé, dans l'école syro-égyptienne, et qui possède, à lui seul, trois autres objets d'art du petit groupe rassoulide : l'écritoire du South Kensington Museum, le chandelier de M. Kraft et la bouteille de M. Strauss. Devant ces faits, l'attribution du bassin du marquis de Vogüé ne saurait faire aucun doute, car l'absence du nom propre du sultan est un fait banal dans l'épigraphie mobilière[1].

Reste à savoir si les verres émaillés du groupe rassoulide sont le produit d'une école yéménite. En attendant une indication positive, il paraît plus prudent de les considérer, avec M. Schmoranz, comme des produits syro-égyptiens. On ne saurait objecter que des objets aussi fragiles ne pouvaient être transportés de Syrie ou d'Égypte au Yémen, car les auteurs arabes affirment que les verres émaillés d'Alep étaient exportés jusqu'en Chine et de fait, plusieurs de ces beaux verres que je suis tenté d'attribuer à une école alépine ou mossoulienne du XIIIe ou du XIVe siècle portent des ornements de style chinois; bien plus, quelques-uns proviennent de Chine et ont été vendus à Paris par des Chinois, d'après les

[1] Pour un cas analogue, voir l'inscription n° X. En outre, une étude nouvelle des objets d'art anonymes, aux titres souverains et au surnom en *malik*, montrerait peut-être que tel de ces objets, qu'on attribue couramment à un sultan Mamlouk, appartient en réalité à un Rassoulide. A l'appui de cette hypothèse, on remarquera que tous les surnoms en *malik* de ces sultans, à l'exception de deux, ont été portés chacun par plusieurs Mamlouks.

informations précises que je tiens de la bouche de quelques collectionneurs[1].

MALIK MUDJÂHID SAIF AD-DÎN ʿALÎ[2].

VIII. Grand plat rond en cuivre gravé, décoré de canards, d'inscriptions et de rinceaux; diamètre 77. Donné par M. Delort de Gléon au Musée du Louvre.



Sur le fond, grand bandeau circulaire divisé, par trois cartouches, en trois compartiments numérotés de 1 à 3. Naskhi mamlouk; très grands caractères; quelques points. Inédite; voir le dessin.

[1] Voir plus haut, p. 57, n. 2.

[2] Le British Museum possède de ce sultan des dînârs et des dirhams frappés à Aden et à Mahdjam, avec le protocole *as-sulṭân al-malik al-mudjâhid Saif al-islâm Abu l-Ḥasan ʿAlî ibn al-malik al-mu'ayyad Dâwûd ibn Yûsuf;* Lane-Poole, *Catalogue*, V, 124; X, 57. J'ai déjà noté, p. 12, n. 2, que les monnaies, d'accord avec les chroniques, donnent à ʿAlî le surnom de Saif al-islâm, tandis que les deux inscriptions nos VIII et IX l'appellent Saif ad-dunyâ wad-dîn.

(1) عزّ لمولانا ومالكنا ومالك عصرنا ورقابنا السلطان

(2) الملك المجاهد سيف الدنيا والدين علىّ بن السلطان ا

(3) لملك المؤيّد هزبر الدنيا والدين داوود حائز جلال

الرُّتْبَتَيْنِ السيف والقلم[1] ۞

Gloire à notre maître et à notre souverain, le souverain de notre âge et de nos nuques, le sultan Al-Malik al-Mudjâhid Saif ad-dunyâ wad-dîn 'Alî, fils du sultan Al-Malik al-Mu'ayyad Hazbar ad-dunyâ wad-dîn Dâwûd, lui qui réunit (ou qui possède) la gloire des deux dignités, celle de l'épée et celle de la plume.

Les cartouches du bandeau renferment, dans une guirlande de fleurs stylisées, les armoiries rassoulides, c'est-à-dire la fleur de cinq pétales, se détachant en cuivre rouge sur le cuivre jaune du fond.

Le protocole de cette inscription comprend quelques termes nouveaux. D'abord, le titre *mâlik ʿaṣrinâ wa-riqâbinâ, le maître de notre âge et de nos nuques*[2], puis les derniers mots, qui font allusion au dualisme bien connu du pouvoir militaire et civil[3].

[1] Faute de place, ce dernier mot a été gravé en caractères minuscules au-dessus du précédent.

[2] Le titre *mâlik riqâbinâ* est fréquent dans le protocole des sultans Mamlouks; voir *C. I. A.*, I, index; pour *mâlik 'aṣrinâ*, voir la note suivante.

[3] En étudiant cette inscription, avant d'apercevoir le petit mot final والقلم, j'avais cru pouvoir lire ici حائز جلال الرسّ(ا)بين (?) السيف *lui qui s'est approprié la majesté des Rassides par l'épée.* Cette interprétation s'appuyait sur une série d'observations qui la rendaient très plausible : 1° Les imâms alides du Yémen, appelés commu-

Par leur style et leur forme, les caractères de cette inscription rappellent assez ceux du chandelier de M. Kraft, auquel il m'a paru permis d'attribuer une origine yéménite. Toutefois, il faut avouer que le décor, notamment les fleurs stylisées entourant les cartouches, ressemble beaucoup à celui des cuivres

nément *zaidites*, du nom de leur ancêtre Zaid, sont appelés aussi Banû Rassi ou *rassiyyûn*, les Rassides, du nom d'un autre ancêtre, Qâsim Rassi. Le singulier *rassi*, *rasside*, qui figure souvent dans les auteurs (voir, par exemple, Kay, *Yaman*, 96 du texte et 128), se retrouve plus loin, dans l'inscription n° XIII. 2° Les Rassoulides, en qualité de souverains sunnites, étaient les ennemis naturels des Rassides, leurs rivaux politiques et religieux, contre lesquels tous ces sultans, notamment 'Alî, ont souvent porté leurs armes; voir Khazradji, ms. cité, *passim*, notamment, pour 'Alî, 264 et 300. 3° Le mot *djalâl*, *majesté*, figure dans le protocole officiel des lettres adressées par la chancellerie du Caire aux imâms rassides, précisément à l'époque du sultan 'Alî; voir 'Umari, *Ta'rîf*, éd. Caire, 1312 H., 13 en bas. 4° Les mots *qahran bis-saif* sont l'expression consacrée, dans Khazradji, l'historien des Rassoulides, pour désigner les conquêtes de ces sultans.

En réunissant tous ces indices et quelques autres encore, il paraissait bien naturel d'admettre que les mots qui font le sujet de cette note faisaient allusion à quelqu'une des victoires du sultan 'Alî sur les Rassides, dont Khazradji, on vient de le voir, a conservé le souvenir. Dès lors, le titre du début de l'inscription, *mâlik 'asrinâ*, *le maître de notre âge*, prenait un sens politique précis, car ce titre, qui ne figure dans aucun autre texte rassoulide, pouvait être rapproché des derniers mots de l'inscription. On sait que les imâms alides, notamment ceux qui affichaient des prétentions politiques, s'appelaient volontiers le maître ou l'imâm de leur époque, en vertu d'une tradition commune à toutes les sectes chiites, et j'ai montré l'exemple d'un calife fatimite prenant, dans une inscription, le titre d'imâm de son époque, titre inusité dans le protocole des inscriptions fatimites, comme pour répondre aux attaques dont il était l'objet, précisément à cette époque, de la part d'une secte rivale; voir *C. I. A.*, I, 710 et suiv.; Fraehn., *Opuscula*

égyptiens contemporains et qu'à première vue, rien ne distingue très nettement le plat du Louvre des grands plats au nom du sultan Mamlouk Muḥammad. D'ailleurs, il sera toujours délicat de déterminer la provenance d'un objet d'après son style ou sa facture, puisque les artistes changeaient volontiers de résidence.

postuma, II, 221. Le sultan 'Alî, voulant marquer sa victoire sur les Rassides, mais ne pouvant prendre le titre califal d'imâm, aurait choisi le titre sultanien de *mâlik*, *maître*, la formule *mâlik 'aṣrinâ* formant alors comme une réplique sunnite au titre d'imâm de l'époque, revendiqué probablement par l'imâm rasside.

En résumé, tout semblait justifier cette interprétation; seule, la paléographie faisait de timides réserves sur une leçon exigeant deux corrections dans le texte original; or, il se trouve une fois de plus que la paléographie avait raison. La découverte du petit mot final والقلم, faite au dernier moment sur un calque de l'original dû à l'obligeance de M. Migeon, introduisait un élément nouveau dans la discussion : le dualisme bien connu de l'*épée* et de la *plume*, autrement dit des pouvoirs militaire et civil, qui se reflète dans un grand nombre de titres; voir *C. I. A.*, I, 551, n. 2 à la fin; Goldziher, dans *W. Z. K. M.*, XIII, 321 et suiv.

Dès lors, le mot précédent devait cacher un de ces duels féminins très nombreux qui expriment ce double pouvoir et que M. Goldziher a magistralement expliqués. Précisément, le duel génitif الرُّتْبَتَيْن, *des deux dignités*, répond exactement aux exigences paléographiques; cette leçon, qui m'est suggérée par M. Goldziher lui-même, ne saurait faire aucun doute.

Ainsi s'écroule tout l'échafaudage élevé autour du nom des Rassides. Si j'ai cru devoir résumer néanmoins ces recherches désormais inutiles, c'est pour en tirer deux observations. D'abord, les suppositions les plus ingénieuses ne sauraient prévaloir contre les données brutales de la paléographie, et j'ai montré souvent avec quelle prudence il faut user de l'argument trop commode d'une *faute de graveur*. Ensuite, il se pourrait que malgré tout, les titres de cette inscription fassent une allusion, mais vague et générale seulement, aux luttes du sultan 'Alî contre les Rassides.

Sous le plat, une marque gravée à la pointe renferme les mots suivants, en petits caractères cursifs et grossiers :

برسم الخزانة الناصرية بدار النصر السعيد

A l'usage du garde-meuble de Malik Nâṣir, dans le palais de la victoire, d'heureux augure.

Le relatif *nâṣiriyyah,* dépendant de *khizânah*, paraît désigner le sultan Malik Nâṣir Aḥmad, le troisième successeur du sultan 'Alî. En effet, le nom de *dâr an-naṣr* ou *palais de la victoire* est celui de deux palais bâtis par le sultan Malik Achraf Isma'îl, père du sultan Aḥmad, l'un près de Zabîd en 780, l'autre à Zabîd même en 795[1].

IX. Chandelier de cuivre damasquiné d'argent, décoré d'inscriptions, de cartouches, de rinceaux et d'entrelacs; hauteur 30. Collection de Mme Delort de Gléon, à Paris[2].

Bandeau circulaire autour de la base, divisé, par deux cartouches, en deux compartiments nu-

[1] Voir Khazradji, ms. cité, 325 et 357; Ibn Daiba', ms. cité, f° 41 v°; cf. plus loin, p. 84.

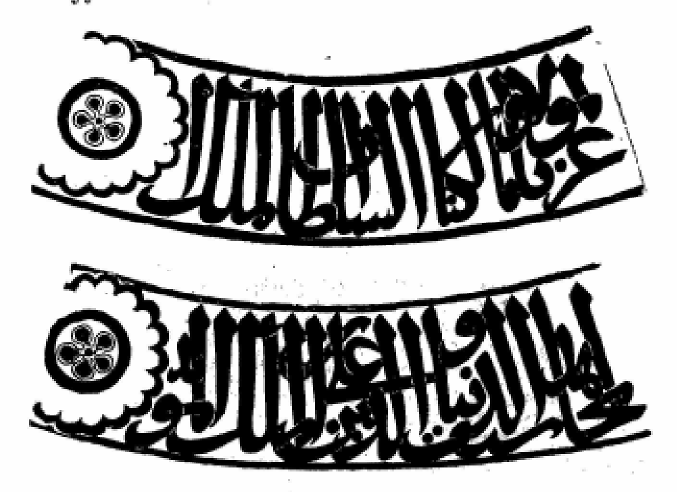
[2] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 150. Ce chandelier ne saurait être un flambleau de la collection Goupil, au nom d'un sultan Saif ad-dîn 'Alî et aux armes coupe sur coupe, signalé en 1885 par Lavoix, dans *Gazette*, 2° période, XXXII, 300. En revanche, est-ce le grand chandelier de la collection

mérotés 1 et 2. Naskhi mamlouk, grands caractères; quelques points. Inédite; voir le dessin.

(1) عزّ لمولانا ومالكنا السلطان الملك ا (2) لمجاهد سيف

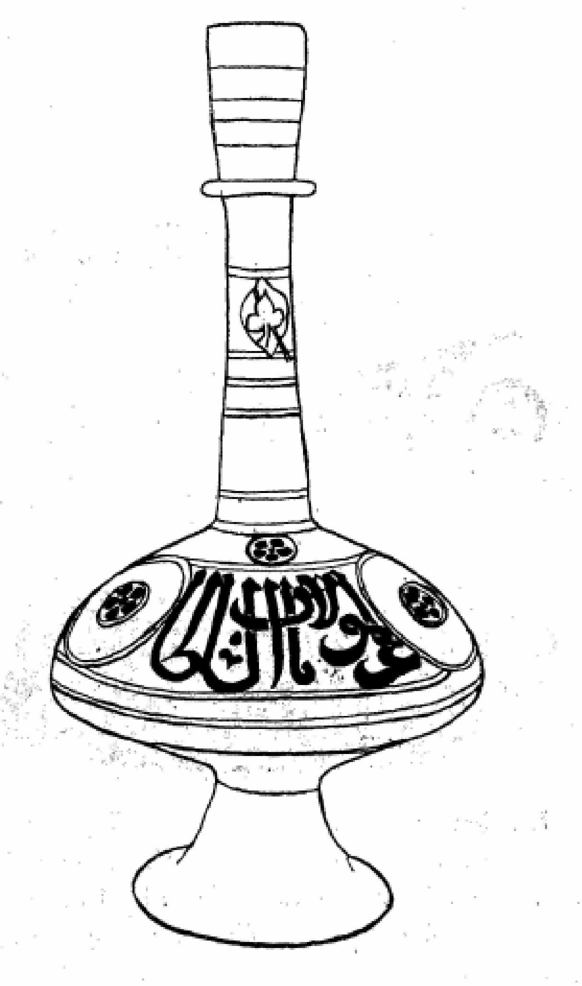
الدنيا والدين علىّ بن الملك المؤيّد ۞

Gloire à notre maître et notre souverain le sultan Al-Malik al-Mudjâhid Saif ad-dunyâ wad-dîn 'Alî, fils d'Al-Malik al-Mu'ayyad.



Les deux cartouches qui divisent l'inscription et deux autres plus petits, sur le dessus de la base, renferment les armes rassoulides : la fleur de cinq pétales, se détachant en cuivre rouge sur le cuivre jaune du fond.

Gérôme, au nom du sultan rassoulide 'Alî, signalé en 1895 par Casanova, *Catalogue* cité, n° 13 ? S'il s'agit bien de deux objets distincts, le second n'a pas encore été retrouvé.



X. Bouteille à long col en verre émaillé, décorée d'inscriptions, de cartouches, de fleurons et de rinceaux polychromes, d'une forme analogue à celle

de la bouteille de M. Strauss (n° VI). Collection du baron Gustave de Rothschild, à Paris[1].

Bandeau circulaire autour de la panse, divisé, par trois cartouches, en trois compartiments numérotés de 1 à 3. Naskhi mamlouk, grands caractères. Inédite; voir le dessin.

(1) عزّ لمولانا السلطان (2) الملك المجاهد (3) العالم العادل ۞

Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Mudjâhid, le savant, le juste.

Les trois cartouches du bandeau et trois autres, placés au-dessus, près de la base du col, renferment les armes rassoulides, comme sur la bouteille de M. Strauss et le bassin du marquis de Vogüé, mais avec des émaux renversés[2].

Les titres *malik*, *roi*, et *mudjâhid*, *guerrier*, figurant souvent, dans les protocoles souverains, à titre d'épithètes isolées et distinctes du surnom personnel en *malik*, on pourrait être tenté de traduire ici simplement *le roi guerrier, savant, juste*, et de voir dans ce texte une inscription souveraine anonyme. Mais le titre *mudjâhid*, comme épithète isolée, figure habituellement *au milieu d'une série d'épithètes analogues*

[1] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 650, et la revue *Les Arts*, mai 1903, 32.

[2] Du moins à en juger par la reproduction de la revue *Les Arts*, où la fleur se détache en foncé (rouge?) sur un fond blanc; j'ai oublié de noter ce détail au moment où j'avais l'original sous les yeux.

débutant par ʿâlim et précédée par le surnom personnel en malik[1]. Ainsi, les titres *malik* et *mudjâhid* forment ici le surnom personnel en *malik*, suivi de la série d'épithètes; cette série, il est vrai, est réduite à deux termes, mais il est très rare qu'elle soit complète. Il se peut que l'artiste chargé de décorer la bouteille, ayant pour modèle un protocole souverain complet, en ait copié les premiers mots et se soit arrêté au milieu, faute de place. En tout cas, le titulaire portait le surnom personnel Malik Mudjâhid, lequel, rapproché des armes rassoulides, permet d'attribuer cette bouteille au sultan ʿAlî, le seul Malik Mudjâhid de la dynastie rassoulide.

MALIK AFḌAL ḌIRGÂM AD-DÎN AL-ʿABBÂS[2].

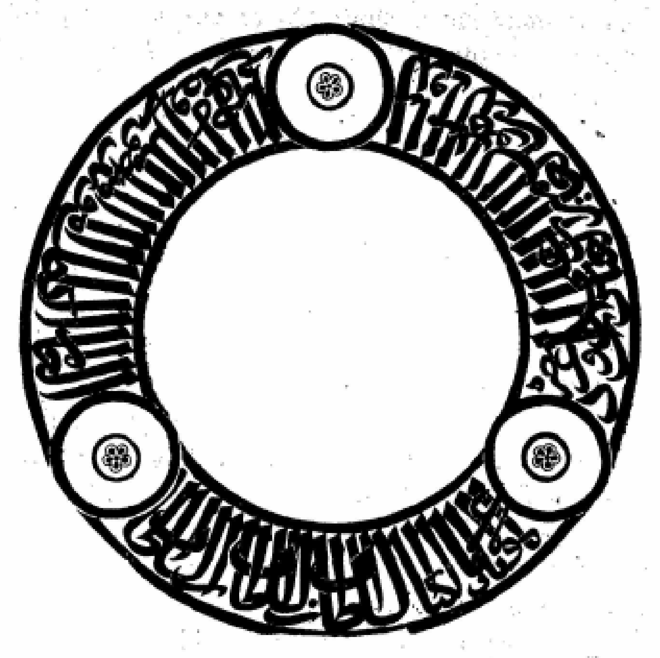
XI. Grand plat rond en cuivre damasquiné d'argent, décoré d'inscriptions, de cartouches et de rinceaux; diamètre, environ 40. Collection de M. Piet-Lataudrie, à Paris.

Sur le fond du plat, bandeau circulaire divisé, par trois cartouches, en trois compartiments numérotés de 1 à 3. Naskhi mamlouk, caractères moyens

[1] Voici la disposition de cette série complète: *sulṭân malik fulân ʿâlim ʿâmil ʿâdil mudjâhid murâbiṭ muthâgir muʾayyad muẓaffar manṣûr.* Il en existe un grand nombre de variantes; voir, par exemple, *C. I. A.*, I, nᵒˢ 74, 82, 95, 196, 251, 301, 388, 466, 467, 471, 476, 477, 498, etc.

[2] Le British Museum possède des dirhams de ce sultan, frappés à Aden, à Zabîd, à Mahdjam et à Thaʿbât, avec le protocole *as-sulṭân al-malik al-afḍal Ḍirgâm ad-dîn al-ʿAbbâs ibn al-malik al-mudjâhid ʿAlî;* Lane-Poole, *Catalogue*, X, 60.

recouverts d'une belle patine d'oxyde d'argent. Inédite ; voir le dessin.



(١) عزّ لمولانا ومالكنا السلطان ابن السلطان ابن السلــطـان

(٢) العالم الكامل المؤيّد المنصور الملك الأفـضـل ضـرغـام ا

(3) لدنيا والدين سيّد ملوك العالمين العبّاس بن علىّ ابـن

داود عزّ نصره ۞

Gloire à notre maître et notre souverain le sultan, fils du sultan, fils du sultan, le savant, le parfait, l'assisté (d'Allâh), le victorieux Al-Malik al-Afḍal Ḍirgâm ad-dunyâ wad-dîn, le seigneur des rois des mondes, Al-'Abbâs, fils de 'Alî, fils de Dâwûd, que sa victoire soit puissante !

Les trois cartouches renferment les armes rassoulides, la fleur de cinq pétales, se détachant en cuivre rouge sur le fond. On remarquera, dans le protocole, le titre *sultan, fils du sultan, fils du sultan*, qui parait emprunté à quelque dynastie asiatique, et le titre *sayyid mulûk al-ʿâlamîn*, très fréquent dans les protocoles égyptiens.

B. INSCRIPTIONS DE FONCTIONNAIRES.

Toutes les inscriptions que nous venons d'étudier sont souveraines et personnelles. Mais parmi les produits de l'école syro-égyptienne, il y en a qui portent des inscriptions souveraines anonymes, d'autres, des inscriptions personnelles aux noms et titres d'un fonctionnaire, d'autres enfin, et ce sont les plus nombreuses, des inscriptions anonymes aux titres génériques d'une certaine classe de fonctionnaires[1]. Pourquoi ne trouve-t-on pas dans la même proportion des inscriptions d'émirs rassoulides?

A ce fait, je vois d'emblée deux causes générales. D'abord, les émirs rassoulides ne pouvaient pas, sans doute, s'accorder les mêmes fantaisies que leurs collègues d'Égypte ou de Syrie, car les sultans du Yémen ne disposaient, pour doter leurs favoris, ni des gras domaines de la vallée du Nil, ni des revenus énormes que les impôts versaient au Trésor égyptien[2].

[1] Sur les inscriptions anonymes, voir *C. I. A.*, I, 689 et suiv.

[2] A ce propos, voir dans Khazradji, ms. cité, 113 et suiv., l'épi-

Ensuite, il se peut que maint titulaire dont le nom figure sur un objet, j'entends de ces personnages obscurs qu'on ne retrouve pas dans les chroniques égyptiennes, soit de fait un fonctionnaire yéménite. Bien plus, au regard du nombre considérable d'objets à inscriptions anonymes de fonctionnaire, il serait étonnant que quelques-uns de ces objets n'aient pas appartenu à des fonctionnaires rassoulides, puisqu'un courant commercial reliait le Yémen aux pays du nord[1]. Mais on en sera toujours réduit, pour les inscriptions anonymes, à des conjectures et, pour les textes personnels, à de rares certitudes, car les chroniques yéménites sont loin de fournir, pour l'identification des titulaires,

sode de Tûran-châh, le conquérant du Yémen, suppliant son frère Saladin de lui permettre de retourner en Syrie *parce que ce pays abonde en bonnes choses, tandis que le Yémen est une terre ingrate en comparaison de la Syrie :* هي كثيرة الخيرات واليمن أرض مجدبة بالنسبة الى الشام.

[1] Ainsi, une inscription anonyme telle que *maqarr achraf 'âli... malaki nâṣiri* ou *malaki achrafi*, qui désigne un grand fonctionnaire d'un sultan surnommé Malik Nâṣir ou Malik Achraf, peut s'appliquer à un émir d'un des sultans rassoulides Malik Nâṣir Aḥmad ou Malik Achraf Isma'îl. Il est vrai que la série des sultans Mamlouks offre plusieurs Malik Nâṣir et plusieurs Malik Achraf, parmi lesquels quelques-uns ont régné longtemps, et ce fait suffirait à expliquer le grand nombre d'inscriptions anonymes aux relatifs *malaki nâṣiri* et *malaki achrafi* que l'on trouve sur des objets d'art, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux Rassoulides. En revanche, il existe plusieurs inscriptions anonymes au relatif *malaki muẓaffari ;* or, les quatre Malik Muẓaffar d'Égypte ayant tous régné fort peu de temps, il est permis de songer ici aux deux Malik Muẓaffar du Yémen, dont le premier, Yûsuf Ier, a régné 45 ans.

les inépuisables ressources de la littérature égyptienne du XIIIe au XVIe siècle.

Toutefois, à défaut d'une attribution directe, certains indices pourront mettre sur la voie d'une provenance yéménite. Sans trop insister sur les nuances de style et de facture, dont il est difficile de tirer des conclusions sur la provenance d'un cuivre, puisque tant d'artistes ont travaillé dans plusieurs pays, on peut, dès à présent, signaler deux indices plus précis : les *cartouches à armoiries* et les *marques de propriétaire* gravées après coup sur certains cuivres. Voici, pour chacun de ces indices, un exemple qui fera comprendre ma pensée ; commençons par les armoiries.

ARMOIRIES RASSOULIDES.

XII. Chandelier de cuivre damasquiné, décoré d'inscriptions, de cartouches et de rinceaux. Collection de M. Piet-Lataudrie, à Paris.



Sur la base bandeau circulaire divisé, par trois cartouches, en trois compartiments numérotés de 1 à 3. Naskhi mamlouk, caractères moyens ; quelques points. Inédite ; voir le dessin.

(1) مما عُمل برسم الشيخ الأجلّ ا (2) لمحترم المخدوم عز الدين على (3) بن مسعود المباخ المجاهدى ۞

Voici ce qui a été fait pour le chaikh auguste, vénéré, le maître, 'Izz ad-dîn 'Alî, fils d'Al-Mas'ûd, le. . . (l'ancien esclave) du (sultan Malik) Mudjâhid ('Alî).

L'avant-dernier mot est écrit distinctement المباخ avec deux points, peut-être deux ornements. Placé comme il l'est dans le protocole, ce mot ne peut être qu'un surnom ou un titre de fonction du titulaire. Dans le premier cas, il faut traduire : 'Alî al-. . . (surnom), mamlouk, affranchi ou client d'un personnage portant un surnom tel que Mudjâhid ad-dîn ou Malik Mudjâhid. Dans le deuxième cas, le sens est celui-ci : 'Alî, le. . . . . (titre de fonction) d'un personnage, etc.[1]. Quel que soit le sens de ce mot, il n'y a rien, dans l'inscription, qui vise directement les Rassoulides. Mais les trois cartouches renferment leurs armoiries : la fleur de cinq pétales. Dès lors, il est permis d'attribuer le relatif *mudjâhidi*

[1] Les deux points du mot المباخ pouvant être aussi des ornements, il est permis de choisir entre les diverses combinaisons possibles du groupe المباح. Malgré cette latitude, je ne trouve aucun titre de fonction qui convienne ici. Comme surnom, on peut suggérer المناح, *le généreux*. Dans Khazradji, ms. cité, 252, il est question de mamlouks révoltés contre le sultan 'Alî, précisément, et que celui-ci *livre* à la populace. Le verbe employé ici est أباح (allemand *preisgeben*), dont le participe passé serait المباح ; mais on ne voit pas pourquoi un serviteur de ce sultan se vanterait d'un pareil traitement.

au sultan Malik Mudjâhid ʿAlî; le titulaire du plat du Louvre, du chandelier de Mme Delort et de la bouteille du baron Gustave de Rothschild, et de voir dans ce chaikh ʿAlî un serviteur ou un fonctionnaire de ce prince.

Cette conclusion soulève un problème obscur : quel est le sens, quelle est la valeur exacte de ces armoiries rassoulides? Autant demander tout de suite ce que sont, au juste, les armoiries musulmanes. Après d'autres travaux consacrés à cette étude, S. E. Yaqoub Artin Pacha vient de publier, sur le blason musulman, un livre rempli des documents les plus précieux; mais l'abondance même des matériaux qu'il renferme n'a fait que reculer la solution du problème[1]. Nous savons, par exemple, que quelques sultans et un grand nombre d'émirs portaient des armoiries, mais nous ignorons s'ils en portaient tous; nous ne savons pas si ces armoiries étaient personnelles, héréditaires ou simplement fonctionnelles, bien que nous ayions des raisons de croire qu'elles étaient tantôt ceci, tantôt cela. Ainsi, le lion de Baibars et le canard de Qalâwûn devaient être des armoiries personnelles, à titre d'armes parlantes, jouant sur le nom propre de ces deux sultans[2]. La fleur rassoulide était héréditaire, puisqu'elle

[1] *Contribution à l'étude du blason en Orient*, Londres, 1902.

[2] Pour le fauve appelé lion de Baibars, le fait est certain, car il s'appuie d'une part, sur des textes positifs cités par Quatremère dans *Sultans Mamlouks*, II a, 14, n. 12, et par Rogers Bey, *Le blason chez les princes musulmans*, dans *Bulletin Institut Égyptien*, année 1880, 96, et d'autre part, sur les nombreuses figures de lion

accompagne le nom de plusieurs sultans, et non seulement familiale, mais dynastique, puisqu'elle figure sur des objets portant un nom de fonctionnaire[1].

retrouvées sur les monuments et les monnaies du sultan et dont j'ai donné la liste dans *C. I. A.*, I, 523, n. 1. Encore ces armoiries n'étaient-elles pas strictement personnelles, puisque Rogers Bey, *tom. cit.*, 86, signale un dirham du sultan Malik Sa'îd, frappé en 678, c'est-à-dire après la mort de son père, et portant, comme les monnaies de celui-ci, un lion passant; cf. Lane-Poole, *Catalogue of Arabic coins in the Khedivial Library*, n° 1494. Quant au canard de Qalâwûn, le seul argument sérieux qu'on ait avancé jusqu'ici, c'est que ce nom propre aurait en mongol le sens de *canard* (*Sultans Mamlouks*, II a, 1, n. 1). Le seul texte cité jusqu'ici (par Quatremère et Rogers Bey, *loc. cit.*) où il soit question des armoiries de ce sultan est un passage d'Abu l-maḥâsin, dans lequel ces armoiries ne sont pas décrites. Les objets de cuivre signalés par S. E. Yaqoub Artin Pacha, *op. cit.*, 96, et sur lesquels figurent des canards, appartiennent non à Qalâwûn, mais à ses descendants Muḥammad et Cha'bân. Ces canards stylisés, affrontés ou groupés, qui figurent sur la plupart des cuivres du XIVe siècle, au milieu de rinceaux et d'autres ornements, ne sont pas des armoiries, mais un simple motif décoratif; il suffit d'un coup d'œil pour s'en assurer. On saurait à peine y voir la déformation d'un blason familial, car on les trouve sur des objets tout à fait étrangers à la dynastie de Qalâwûn, tels que l'écritoire rassoulide du South Kensington Museum (n° IV), le plat du Louvre (n° VIII) et ce plat rasside du Yémen dont il sera question plus loin (n° XIII). S'ils figurent en grand nombre sur les cuivres de la famille de Qalâwûn, c'est que la plus grande partie des cuivres du XIVe siècle appartiennent à des membres de cette famille ou à leurs émirs. Sans nier que le canard ait été le blason de Qalâwûn, puisqu'il en possédait un, je crois qu'il est permis de réserver la question pour une nouvelle étude, puisqu'on ne connaît, à ce jour, aucun texte décrivant ce blason, ni aucun cuivre au nom de ce sultan et qu'aucune de ses monnaies ne porte d'emblème blasonné.

[1] Voir les inscriptions n°s XII et XIII. Pour l'Égypte, Rogers Bey cite un exemple de blason royal porté par un des émirs du titulaire; *op. cit.*, 86, 119 et suiv. et fig. 33 et 34. Il s'agit d'ar

Enfin, la plupart des armoiries d'émirs passent pour fonctionnelles, parce qu'elles illustrent, plus ou moins clairement, la fonction remplie par le titulaire et qu'on a cru trouver, sur deux objets au nom d'un même personnage, deux armoiries différentes, apparemment parce qu'ils ont été fabriqués à deux époques distinctes de sa carrière[1]. Pour débrouiller

moiries figurant sur deux cuivres, l'un au nom du sultan Qâyt-bây, l'autre au nom d'un émir Djânbalâṭ. Rogers en conclut que c'est le blason du sultan, que l'émir avait le droit de porter; on pourrait, tout aussi bien, conclure avec Lavoix, dans *Gazette*, 2ᵉ période, XVIII, 777, que c'est le blason de l'émir, autorisé à graver, sur un de ses cuivres, le nom du sultan. En effet, les grands émirs à cette époque faisaient souvent sculpter, sur leurs monuments, le nom de leur maître; voir *C. I. A.*, I, nᵒˢ 334, 356, 364, 540 et 541, et les nombreux cartouches royaux à inscription signalés sur des monuments d'émir. Précisément, dans les armoiries signalées par Rogers, les meubles font allusion à des *fonctions* (coupes, cornes d'abondance, etc.), indiquant plutôt un blason de fonctionnaire. Enfin, il est douteux que les sultans Mamlouks de cette époque aient eu des armoiries figurées, car leurs monuments portent invariablement des cartouches à inscription.

[1] L'exemple cité par Yaqoub Artin Pacha, *op. cit.*, 43, n. 2, d'après un article de lui dans *Bulletin Institut Égyptien*, année 1880, 70, repose sur une attribution erronée de divers blasons au sultan Qâyt-bây. Le premier, reproduit d'après Rogers Bey, est celui dont il est question dans la note précédente et qui paraît appartenir plutôt à un émir. Le deuxième est celui de l'émir Qânî-bây Djarkasi, car il figure sur une lampe au nom de cet émir, publiée dans *C. I. A.*, I, nᵒ 488; l'attribution au sultan Qâyt-bây repose sur une lecture hâtée de l'inscription. Enfin le troisième est sur un cuivre au nom d'un émir Qâyt-bây, fonctionnaire de second rang désigné par le titre *djanâb* et qui n'a de commun avec le sultan que le nom propre, à moins qu'il ne s'appelle aussi Qânî-bây, ces deux noms identiques, à part les points, étant souvent confondus; voir *C. I. A.*, I, 383, n. 1.

On le voit, avant d'attribuer deux armoiries au même person-

cet écheveau, la première chose à faire sera de distinguer soigneusement, dans la masse des éléments iconographiques fournis par les monuments, les monnaies et les objets d'art, les armoiries proprement dites, c'est-à-dire ces nombreux emblèmes, in-

nage, il faut montrer d'abord que *les armoiries figurées sur un objet sont bien celles du titulaire de cet objet*, puis que *les deux objets comparés appartiennent bien au même personnage* et qu'il ne s'agit pas de deux homonymes. Or, si le premier point sera toujours difficile à démontrer péremptoirement, le second, qui paraît plus simple, exige encore une méthode rigoureuse. Voici, pour expliquer ma pensée, deux exemples d'identification; dans le premier, on se borne à appliquer la méthode et dans l'autre, on suggère une conclusion touchant la pluralité des armoiries.

1° L'émir Saif ad-dîn Ṭachtimur dit «pois vert» paraît sur la scène en Égypte vers 726 H., comme échanson du sultan Malik Nâṣir Muḥammad. Une inscription de son mausolée au Caire, datée de 735, l'appelle *maqarr... saifi Ṭachtimur sâqî nâṣiri*, c'est-à-dire échanson de Malik Nâṣir; voir *C. I. A.*, I, n° 531. Or, le South Kensington Museum possède un tesson de poterie, n° 892 A-1902, portant les mots [ال]سيفى طشتمر الساق[ى] الملكى]. Malgré l'état fragmentaire de ce texte, il est difficile de ne pas reconnaître Ṭachtimur pois vert sur ce tesson, le premier, soit dit en passant, où j'ai retrouvé le nom d'un personnage connu; ce fait lui donne une valeur documentaire et peut devenir le point de départ de nouvelles recherches sur les tessons du Caire.

D'autre part, le même musée possède une coupe sur pied en métal de cloche oxydé, d'environ 0 m. 30 de diamètre, n° 857-1901, au nom d'un personnage appelé *maqarr... saifi Ṭachtimur amir dawâdâr malaki achrafi*, c'est-à-dire secrétaire en chef d'un sultan surnommé Malik Achraf. En reprenant la biographie de Ṭachtimur pois vert, on constate qu'il a été nommé grand secrétaire (*dawâdâr kabîr*) à l'avènement de Malik Manṣûr Abû Bakr (fin 741), puis gouverneur d'Alep quelque temps après l'avènement de Malik Achraf Kudjuk, soit au cours de l'année 742. Si l'on rappelle enfin que le titre *dawâdâr kabîr* est l'équivalent de *amîr dawâdâr*, il est permis d'identifier Ṭachtimur pois vert avec le

scrits dans des cartouches, que l'on peut considérer comme des meubles sur un écu. Puis, dans ce premier choix, on dressera la liste de toutes les armoiries dont une inscription permet de déterminer le titulaire, avec son nom propre, sa position sociale

titulaire de la coupe de Londres, qui a été fabriquée sous le règne de Malik Achraf Kudjuk, c'est-à-dire en 742.

La coupe est ornée de quatre cartouches renfermant les armoiries dites hiéroglyphiques; mais le tesson, si mes souvenirs sont exacts, ne porte pas d'armoiries et j'ignore si le mausolée du Caire en possède. Si intéressante que soit cette identification, il n'y a donc pas lieu, pour le moment, d'en tirer de conclusion relative à la pluralité des armoiries.

2° A la même époque vivait au Caire un émir que les auteurs appellent 'Alâ' ad-dîn Aqbugâ 'Abd al-Wâḥid ou *min* 'Abd al-Wâḥid Nâṣiri, c'est-à-dire esclave amené au Caire par un marchand appelé 'Abd al-Wâḥid et vendu au sultan Malik Nâṣir Muḥammad (pour cette explication, cf. Maqrîzi, *Khiṭaṭ*, II, 384, l. 13 d'en bas, et Abu l-maḥâsin, *Manhal*, Paris 2068, f° 203 r°). Il est le fondateur d'une madrasah, bâtie au Caire de 734 à 740, dont les inscriptions, publiées dans *C. I. A.*, I, 183 suiv., sont au nom de *maqarr .... saifi Aqbugâ Auḥadi ustâdh ad-dâr al-'âliyah malaki nâṣiri*, c'est-à-dire grand majordome du sultan Malik Nâṣir Muḥammad. Remarquons d'abord que les textes épigraphiques l'appellent Saif ad-dîn, au lieu de 'Alâ' ad-dîn, et remplacent le nom de 'Abd al-Wâḥid par le relatif *auḥadi;* mais on peut négliger ces variantes, car il est certain d'autre part qu'il s'agit bien du même personnage. Or, le South Kensington Museum possède une petite demi-sphère en cuivre damasquiné, n° 576-1897, au nom de *maqarr .... saifi Aqbugâ ustâdh ad-dâr al-'âliyah malaki nâṣiri*. Si l'on compare ce texte avec celui des inscriptions du Caire, on reconnaîtra qu'il s'agit du même personnage.

D'autre part, le même musée possède une lampe en verre émaillé n° 1056-1869, publiée dans Lane-Poole, *The art of the Saracens*, 215, au nom de *djanâb ... saifi Saif ad-dîn Aqbugâ 'Abd al-Wâḥid malaki nâṣiri*. La présence du nom 'Abd al-Wâḥid, donné par les auteurs, montre qu'il s'agit encore du même personnage. Seulement

et sa fonction. Enfin, l'on rapprochera de cette liste tous les passages des auteurs relatifs au blason : je serais étonné que cette méthode, appliquée rigoureusement et sur une grande échelle, ne conduisît pas à des conclusions inédites.

ici, il est appelé *djanâb*, titre honorifique inférieur à *maqarr*, et il ne porte pas son titre de fonction de majordome. La conclusion à tirer de ces indices, c'est que la lampe est antérieure soit à la demi-sphère, soit à la madrasah du Caire, bien qu'il eût été tentant de la rattacher à cet édifice.

Or, les cartouches de la demi-sphère portent une fasce chargée d'une coupe, tandis que les armoiries de la lampe sont d'argent à la fasce de gueules chargée d'un losange d'argent. Il est permis d'en conclure que l'émir Aqbugâ porta d'abord ces dernières armoiries, qu'il échangea contre les premières quand il fut nommé majordome. Encore cette conclusion, fût-elle certaine, ne prouverait pas que les armoiries d'émir fussent rigoureusement fonctionnelles, car on pourrait les rattacher à quelque autre dignité du titulaire, par exemple à ses titres honorifiques (*djanâb* et *maqarr* dans le cas d'Aqbugâ). Enfin, cette hypothèse n'explique pas un cas d'ailleurs très rare : celui où deux blasons *différents* figurent *sur le même objet*. Rogers Bey, *op. cit.*, fig. 27 et 37, signale un plat de cuivre portant deux armoiries très différentes; mais l'inscription n'en étant plus lisible, il est difficile de tirer parti de cette observation.

Si la pluralité et la valeur fonctionnelle des armoiries d'émir ne paraissent pas suffisamment démontrées, il existe, en revanche, des cas certains *d'un même blason* figurant *sur plusieurs objets au nom du même titulaire*. Ainsi, je connais deux lampes, l'une au musée d'Édimbourg (de la collection Myers), l'autre dans la collection du baron Gustave de Rothschild (reproduite dans la revue *Les Arts*, mai 1903, 25), toutes deux aux noms et titres d'un fonctionnaire important nommé Nadjm ad-dîn Maḥmûd ibn Charwîn, personnage connu des chroniques. Ces lampes, qui datent de l'année 747, d'après les titres qu'on y lit, portent toutes deux pour armoiries d'argent à la fleur de lis de gueules. Ainsi encore, il existe plusieurs lampes de l'émir Chaikhû, faites vers 1355 et portant toutes

Quoi qu'il en soit, l'emblème rassoulide est à ce jour le seul dont on puisse dire qu'il était à la fois familial et dynastique. Enfin, comme il ne figure, à ma connaissance, sur aucun objet d'origine étrangère aux Rassoulides, il est permis de le considérer comme un emblème propre à cette seule dynastie. Mais il en existe plusieurs variantes : la fleur à six, à huit ou à un plus grand nombre de pétales. Or,

pour armoiries une fasce chargée d'une coupe, avec, dans les émaux, quelques nuances provenant peut-être d'altérations chimiques. Ainsi encore, le British Museum possède deux lampes aux noms et titres de Ṭuquzdimur, émir audiencier du sultan Malik Nâṣir (Muḥammad), portant pour armoiries de gueules à l'aigle éployée d'or, sur une coupe d'or; voir Lane-Poole, *op. cit.*, 217; Rogers Bey, *op. cit.*, 126 et fig. 45; Schmoranz, *op. cit.*, 48. Ces meubles se répètent, sans les émaux bien entendu, sur un chandelier de cuivre de la collection du comte Hoyòs à Vienne, publié par Karabacek, *Ein damascenischer Leuchter,* et sur un plat inédit de la collection Sioufi, tous deux au nom d'un émir Qasîm, majordome dudit émir Ṭuquztimur (avec *t* au lieu de *d*), audiencier de Malik Nâṣir. La similitude des titres prouve qu'il s'agit bien du même personnage, malgré la variante, d'ailleurs très fréquente, dans l'orthographe de son nom propre. Ces deux derniers objets semblent prouver, soit dit en passant, qu'un fonctionnaire de fonctionnaire portait les armes de son maître; j'y reviendrai à l'occasion.

Pour Maḥmûd et Ṭuquztimur, les inscriptions attribuent aux titulaires, avec les mêmes armoiries, *les mêmes fonctions;* en outre, ces armoiries ne semblent pas faire allusion à ces fonctions et les inscriptions de Chaikhû ne lui attribuent aucune fonction spéciale. On ne saurait donc tirer de ces exemples aucun argument décisif pour ou contre la pluralité et la valeur fonctionnelle des armoiries. En tout cas, les armes faisant une allusion très claire aux fonctions du titulaire sont encore bien rares, quoi qu'on ait dit.

Si je me suis étendu longuement sur des détails qui n'ont qu'un rapport indirect avec le sujet de ce mémoire, c'est pour montrer à quel point il faut être circonspect en matière de blason musulman, tant qu'on n'en aura pas entrepris l'étude critique.

les monnaies rassoulides offrant plusieurs de ces variantes[1], on peut se demander si les objets d'art portant la fleur à six pétales, par exemple, qui est la variante la plus commune, sont d'origine rassoulide. Parmi ces objets, je n'en citerai qu'un seul, parce que je l'ai vu moi-même et qu'il porte un texte explicite : c'est une lampe en verre émaillé du South Kensington Museum, n° 6820-1860, qui porte sur le col et sur la panse deux bandeaux circulaires divisés, ici par trois anses, et là par trois cartouches, en six compartiments numérotés de 1 à 6. Naskhî mamlouk, caractères moyens, émaillés en bleu sur le col et réservés à filets rouges sur la panse.

(1) ممّا عمل برسم الجناب (2) العالى ॥ (3) المولوى الشبلى

(4) كافور الرومى الخز (5) ندار الملكى ॥ (6) الصالحى أعزّ

أنصاره ✿

Voici ce qui a été fait pour Son Excellence notre maître Chibl ad-dîn Kâfûr le Grec, le trésorier de Malik Ṣâliḥ, que ses victoires soient rendues puissantes[2].

[1] Voici les variantes que j'ai relevées, avec divers types dérivés, sur les monnaies du British Museum : une figure à quatre lobes; une petite fleur à cinq pétales, répétée et disposée en bordure circulaire; une petite fleur à six pétales; une étoile hexagone; une fleur à huit pétales; une bordure à huit lobes; une roue à huit rayons; voir Lane-Poole, *Catalogue, loc. cit.* Enfin, j'ai trouvé au Cabinet des Médailles un dirham non classé, portant au droit une fleur à six pétales, entourée d'une légende effacée, et au revers les mots *as-sulṭân al-malik an-nâṣir*, qui me paraissent désigner le sultan rassoulide Malik Nâṣir Aḥmad, dont il existe un grand nombre de monnaies à Londres.

[2] Voir Lane-Poole, *The art of the Saracens*, 214. Les leçons

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les trois cartouches du col et trois autres sous la panse renferment des armoiries identiques à celles de la bouteille de M. Strauss et du bassin du marquis de Vogüé : même meuble et mêmes émaux, le cœur et les pétales émaillés en blanc crême et séparés du fond rouge par un filet réservé. La seule différence est dans le nombre des pétales : six au lieu de cinq. Est-ce l'emblème rassoulide ?

Le nom de Kâfûr était porté par des eunuques, parmi lesquels on choisissait volontiers les trésoriers appelés *khâzindâr*[1]; en outre, un grand nombre de ces personnages étant d'origine grecque ou chrétienne, le relatif *rûmi* leur est souvent attribué[2]. Ainsi, malgré l'abondance des indices personnels, il est difficile d'identifier immédiatement le titulaire. Son surnom Chibl ad-dîn, *lion de la religion*, rappelle les surnoms Hazbar ad-dîn et Ḍirgâm ad-dîn des sultans rassoulides Dâwûd et ʿAbbâs, surnoms inspirés sans doute, chez ces princes de race arabe épris de littérature, par les souvenirs de la poésie épique. Mais le surnom Chibl ad-dîn n'est pas inconnu en Égypte et aucun sultan rassoulide n'a porté le surnom

inédites *chibli* et *khâzindâr* sont paléographiquement inattaquables. Seul le premier mot, écrit الشبلى, pourrait prêter à d'autres combinaisons; mais comme le protocole exige ici un relatif formé sur le premier terme d'un surnom en *ad-dîn* (voir *C. I. A.*, I, 76, 185, 449, 451 et *passim*), je ne vois pas d'autre leçon que *chibli*, de Chibl ad-dîn, surnom qui convient bien au titulaire.

[1] Voir *C. I. A.*, I, 311, n. 3, où l'on peut ajouter à la liste des noms d'eunuques ceux de Kâfûr (*camphre*) et Lu'lu' (*perle*).

[2] Voir *C. I. A.*, index, à *rûmi*.

Malik Ṣâliḥ. Ce dernier argument est péremptoire : Chiblî ad-dîn Kâfûr était probablement le trésorier d'un des trois sultans Mamlouks du XIVe siècle qui ont porté le surnom Malik Ṣâliḥ et les armoiries de la lampe lui appartiennent[1]. Quant aux autres objets portant la fleur à six ou à un plus grand nombre de pétales, je n'en trouve aucun, jusqu'ici, que l'on puisse attribuer aux Rassoulides, à part les monnaies citées plus haut[2]. J'en conclus pour le moment que, sur les objets d'art, la fleur à cinq pétales, et celle-ci seulement, est spécifiquement rassoulide. Cela dit, revenons au chandelier de M. Piet.

La base de son fût porte, gravés à la pointe, les

[1] Ibn Iyâs, I, 262, mentionne en 786 la mort d'un émir Kâfûr Hindi Chiblî, un mamlouk du sultan Muḥammad, qui fut grand eunuque du palais sous le sultan Ḥasan. Ce ne peut être le même, car celui-ci était Hindou et non Grec; d'ailleurs, *chiblî* est ici relatif d'appartenance, comme *hindi*, et non relatif de titre.

[2] Yaqoub Artin Pacha, *op. cit.*, 172, cite, notamment, un vase en verre émaillé de la collection de S. E. Tigrane Pacha, au Caire; ce beau vase, publié par Schmoranz, *op. cit.*, 30 et pl. V, porte, en effet, des armoiries identiques à celles de la lampe de Kâfûr. Aux exemples donnés par l'auteur, on peut ajouter celui de la porte de bronze de la grande Mosquée de Damas (reproduite par l'auteur, p. 116, sans commentaire), au nom de l'émir Chaikh et des sultans Malik Nâṣir (Faradj) et Malik Manṣûr 'Abd al-'Azîz, c'est-à-dire vers 1405, et celui d'une partie de housse, malheureusement anépigraphe, de la collection de Mme Delort; voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 258; Migeon, *Exposition*, pl. 67. Ces deux objets offrent chacun, simultanément, plusieurs exemplaires d'une fleur à six pétales et d'une autre à pétales multiples. Enfin, la fleur à huit pétales est fréquente sur les cuivres; on la trouve, notamment, sur un chandelier de M. Piet et sur le bassin de M. Doistau, signalé plus haut, p. 31.

mots برسم السيّد « pour le seigneur ». C'est la marque d'un propriétaire plus récent que le titulaire de l'inscription ; mais de qui s'agit-il ? Cette question m'amène au second indice d'une origine yéménite, celui que fournissent les marques de propriétaire.

MARQUES YÉMÉNITES.

Un grand nombre de cuivres portent, gravés à la pointe sur une partie peu apparente de l'objet, le plus souvent en dessous, le nom d'un magasin ou d'un propriétaire subséquent. Ainsi, plusieurs des beaux cuivres du groupe ayoubite sont marqués au nom d'un garde-meuble (*khizânah*) ou d'un cellier (*ṭichtkhânah*) royal. Malgré l'intérêt de ces marques, je dois me borner à signaler ici celles qui trahissent une origine yéménite.

On a vu que le grand plat du Louvre (n° VIII) porte au revers les mots : « A l'usage du garde-meuble de Malik Nâṣir (Aḥmad), dans le palais de la victoire, d'heureux augure. » Cette marque, gravée pour un successeur du titulaire, est d'origine rassoulide, comme le plat. D'autre part, on a vu que le chandelier de M. Kraft (n° V) est marqué *al-mahdî*, surnom qui a été porté par plusieurs imâms zaidites du Yémen, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les résidences de ces imâms, Ṣaʿdah et Ṣanʿâ, étant très voisines des principales villes rassoulides, Zabîd et Taʿizz, il est permis de supposer qu'après la chute des Rassoulides, les débris de leur mobilier sont tombés, par

une voie directe ou détournée, aux mains des imâms chiïtes de Ṣan'â. Ainsi s'expliquerait encore la marque *bi-rasm as-sayyid*, « à l'usage du seigneur », gravée sur le chandelier de M. Piet (n° XII) : il s'agit d'un imâm de Ṣan'â ou d'un membre de la famille zaidite, le titre *sayyid* étant porté par les imâms et par leurs parents.

Ainsi, à défaut d'une inscription originale, toute marque renfermant des titres ou des surnoms portés par les imâms du Yémen fournit, non pas une preuve certaine, mais une présomption en faveur de l'origine yéménite de l'objet qui la porte. Dès 1895, M. Casanova signalait, sur un grand plat de la collection Gérôme, la marque : « pour l'émir des croyants le Mahdî; 1165 (1752) », et sur un chandelier de la même collection, la marque : « à l'usage du seigneur Ḥusain, fils du Mahdî; 1210 (1796) ». Grâce à ces dates précises, il identifiait ces personnages avec deux membres de la famille zaidite[1]. Dans son intéressant mais trop succint exposé, fait à l'usage d'un public d'exposition, le savant arabisant ne dit pas si ces deux objets portaient des inscriptions originales; si tel est le cas, il faudra chercher dans ces textes, quand on retrouvera ces deux cuivres, des personnages yéménites, soit rassoulides, soit zaidites.

Je dis rassoulides ou zaidites : tous les objets d'art yéménites étudiés jusqu'ici, avec ou sans marque,

[1] Voir son *Catalogue* cité, n°s 6 et 9.

étant d'origine rassoulide, en existe-t-il qui furent fabriqués, *dès l'origine*, pour des imâms zaidites ou pour des personnes de leur famille?

Si l'on songe que dans la masse énorme des produits de l'école syro-égyptienne, on n'en a trouvé jusqu'ici qu'un seul aux noms et titres d'un calife abbasside d'Égypte[1]; si l'on ajoute que les imâms zaidites étaient pauvres et querelleurs comme de vrais Arabes d'Arabie, sans puissance et sans durée, et que leur histoire est tellement obscure que nous sommes loin d'en posséder la liste exacte et complète, on avouera que les chances de retrouver un objet proprement zaidite paraissent bien faibles. Et pourtant, Paris nous réservait encore cette surprise.

XIII. Grand plat de cuivre décoré d'inscriptions, de rinceaux, de fers à T, de canards et de chasseurs à cheval dans des médaillons; diamètre, environ 60. Collection de M. Kraft, à Paris[2].



Sur le fond, grand bandeau circulaire divisé, par trois médaillons, en trois compartiments numérotés de 1 à 3. Naskhi mamlouk, grands caractères. Inédite; voir le dessin.

[1] Le bassin du baron Edmond de Rothschild, signalé dans une note suivante.

[2] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 140.

(1) الجناب العالى العالمى المولوى الما (2) لكى المتعنى
المخدومى الأفضلي السيّدي الافتخارى (3) السَنَدي الهمامى
الأوحدى الأكملى الرتّى القطبى دام رفعته ✿

Son Excellence. . . . le Rasside Quṭb ad-din, que son élévation soit durable !

Cette inscription protocolaire, intraduisible en français, comprend : 1° un titre initial *djanâb*, *Excellence;* 2° une série de relatifs formés sur des titres simples ou composés et dont le dernier, suivant la règle, est formé sur le surnom en *ad-dîn*, ici *quṭbi* = Quṭb ad-dîn ; 3° une eulogie inusitée, semble-t-il, dans les protocoles syro-égyptiens. Ce faible indice ne suffirait pas à attribuer à ce plat une origine yéménite. Mais, l'envers porte les mots suivants, gravés à la pointe en petits caractères cursifs et grossiers; voir le dessin.

برسم سيّدى المراد والد أمير المؤمنين المنصور

A l'usage de Sidi Al-Murâd, le père de l'émir des croyants Al-Manṣûr.

Cette marque désigne évidemment le père d'un imâm du Yémen. Outre qu'aucun calife abbasside

MM. Hartmann et Soberheim ont bien voulu me communiquer une photographie de ce plat, dont l'intérêt particulier m'avait échappé au moment de la rédaction précipitée du *Catalogue*.

du Caire n'a porté le surnom Al-Manṣûr, on trouve à Ṣan'â, au XVIIIe siècle, au moins deux imâms de ce nom [1]. Revenons maintenant à l'inscription protocolaire : le dernier relatif de titre avant *quṭbi* est écrit الرسى. Tandis que tous les relatifs précédents ont une origine bien claire et figurent souvent dans les protocoles syro-égyptiens, celui-ci n'offre à première vue aucune explication plausible. On ne saurait le lire الزينى, *az-zaini*=Zain ad-dîn, car, bien que certains personnages aient porté, exceptionnellement, deux surnoms en *ad-dîn*, jamais ces deux surnoms ne figurent ensemble dans la même inscription. On ne peut songer davantage à الزينبى, *az-zainabi*, car ce terme ne peut être qu'un relatif d'origine ou d'appartenance et, comme tel, sa place est après le nom propre [2]. D'ailleurs, le mot est écrit bien distinctement الرسى ; dès lors, puisque nous sommes au Yémen, pourquoi ne pas lire tout simplement الرّسّى, *ar-rassi* ? On a vu que la famille des imâms du Yémen s'appelait Banû Rassi, du nom de son ancêtre Qâsim Rassi, et que le relatif *rassi*, *rasside*, formé sur le patronymique Rassi, figure souvent dans les auteurs [3].

Ce relatif au second degré fonctionne ici comme relatif de titre, puisqu'il dépend, comme les autres, de l'initial *djanâb*. Il faut donc traduire : « Son Excel-

[1] Voir Lane-Poole, *Mohammadan dynasties*, 103.

[2] Voir, par exemple, *C. I. A.*, I, nos 58 et 460.

[3] Voir plus haut, p. 61, n. 3. Le patronymique Rassi est formé lui-même sur un nom de lieu, Rass près Médine; voir Kay, *Yaman*, 314.

lence . . *rasside* », c'est-à-dire appartenant à la famille des Rassides. Il s'agit bien d'un membre de cette famille et non d'un mamlouk, serviteur ou fonctionnaire des Rassides, car dans ce cas *rassi* serait un relatif d'appartenance et, comme tel, il figurerait après le nom propre, représenté ici par le relatif *quṭbi* = Quṭb ad-dîn [1]. En résumé, le titulaire est un personnage de second rang, comme l'indique l'initial *djanâb*, surnommé Quṭb ad-dîn et d'origine rasside;

[1] Sur les relatifs de titre et d'appartenance, leur valeur et leur place dans le protocole, voir *C. I. A.*, I, 76, 185, 248, 442 et suiv. et *passim*. Voici un cas presque identique, emprunté à la dynastie des califes abbassides du Caire. Le baron Edmond de Rothschild possède un grand bassin de cuivre jaune, à bords dentelés, n° 154 du *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*. Il est décoré d'un bandeau portant une inscription protocolaire dont M. Hartmann, qui en a le premier reconnu la valeur, nous donnera, je l'espère, une édition complète; il suffit d'en transcrire ici les termes indispensables au rapprochement qui fait le sujet de cette note : . . . *bâb 'azîz* . . . (relatifs de titre) *'abbâsi mustandjidi* . . . *amîr al-mu'minîn abu l-maḥâsin Yûsuf*. Le titre *amîr al-mu'minîn*, qui se répète dans des cartouches coupant le bandeau, montre qu'il s'agit certainement d'un calife; en outre, le style du bassin trahissant le xv° siècle, ce doit être un calife abbasside du Caire. Précisément, dans le style de la chancellerie des sultans Mamlouks, le titre initial *bâb*, *porte*, suivi de l'épithète *'azîz*, *puissant*, s'adresse au calife abbasside; voir 'Umari, *Ta'rîf*, 5 et *passim*. Maintenant, jetons les yeux sur la série des Abbassides du Caire : le calife Abu l-maḥâsin Yûsuf al-Mustandjid billâh a régné de 859 à 884.

Sans tirer de ce texte toutes les conclusions qu'il comporte, bornons-nous à constater que le relatif de titre *'abbâsi* joue ici le même rôle que le relatif de titre *rassi* dans l'inscription n° XIII, avec la seule différence qu'il s'agit ici de l'imâm lui-même, désigné d'autre part par ses noms et titres, et là, d'un membre de la famille imamienne.

voilà tout ce que l'inscription nous apprend. Elle ne nous dit en aucune façon au service de quel prince était ce Quṭb ad-dîn. A première vue, il semble naturel qu'il fût au service de son parent, l'imâm rasside alors en titre. Mais si l'on observe que le style du plat trahit le XIVe siècle, c'est-à-dire la plus belle époque des Rassoulides, et que ces princes eurent souvent à leur service des membres de la famille rasside[1], on admettra que Quṭb ad-dîn aît pu être un fonctionnaire rassoulide. Or, le plat est décoré d'un grand et de quatre petits cartouches renfermant les armoiries rassoulides : la fleur de cinq pétales[2]. On peut en conclure que le Rasside Quṭb ad-dîn était fonctionnaire de second ordre auprès d'un sultan rassoulide du XIVe siècle.

III. DEUX CLEFS DE LA MECQUE.

La seule énumération de tous les textes mobiliers recueillis à l'occasion de l'exposition des arts musulmans dépasserait le cadre de ce mémoire. Toutefois, je ne puis résister au désir de publier encore

[1] Voir Khazradji, ms. cité, *passim*.

[2] Le cartouche reproduit sur le dessin est le plus grand, celui qui figure au milieu du plat; on observera que les cinq pétales se terminent en pointe. Cette disposition se retrouve dans les quatre petits cartouches, où l'on distingue, en outre, de petites pointes entre les cinq pétales, comme si l'on avait voulu représenter une fleur double. Malgré ces variantes, il est probable qu'il s'agit ici de l'emblème rassoulide, puisque les monnaies offrent des variantes plus importantes encore; voir p. 81, n. 1.

deux inscriptions inédites qui ouvrent un nouvel horizon à l'épigraphie arabe.

M. J. Peytel, à Paris, possède une grande clef de bronze, de forme originale, comprenant une poignée annulaire mobile, tournant sur un pivot fixe qui se prolonge, par plusieurs boutons de formes variées, en une tige droite terminée par quatre crochets destinés à ouvrir la serrure[1]. La clef est couverte d'inscriptions incrustées en or dans le bronze, en naskhi mamlouk à petits caractères cursifs. Les inscriptions de la tige, des boutons et de la poignée renferment des versets du Coran, notamment sur la tige (XLVIII, 1-2, et le début de VI, 73), et des invocations, à moitié effacées, à Allâh et à Mahomet. Sur le bouton à facettes qui sert de pivot à la poignée, on lit l'invocation suivante, dont la première partie est fruste en plusieurs endroits :

اللّهمّ انصر حـ[un mot] شريعة المسلمين و[4 à 5 mots] ببقاء
عبدك مولانا السلطان الملك الناصر فرج ابن عبدك مولانا
السلطان المرحوم الملك الظاهر برقوق رحمه الله.

Allâh ! porte secours à... la loi des musulmans et... en conservant ton serviteur, notre maître le sultan Al-Malik an-Nâṣir Faradj, fils de ton serviteur, notre maître le défunt sultan Al-Malik aẓ-Ẓâhir Barqûq, qu'Allâh aie pitié de lui !

[1] Voir le *Catalogue de l'exposition des arts musulmans*, n° 152; Migeon, *Exposition*, pl. 18; revue *Les Arts*, mai 1903, 12.

Cette invocation, suivant une formule fréquente en épigraphie[1], s'adresse au sultan Mamlouk Faradj, qui régna de 1399 à 1412; la clef date ainsi de cette époque. Mais quelle en est la provenance? Le sultan Faradj a laissé au Caire deux monuments conservés jusqu'à ce jour : une petite mosquée située au centre de la ville, vis-à-vis de la grande porte fatimite appelée Bâb Zuwailah, et le célèbre mausolée du désert, élevé par lui, pour la sépulture de son père, et connu généralement sous le nom de tombeau de Barqûq[2]. A première vue, la clef pouvait provenir de l'un ou de l'autre de ces édifices; mais la richesse et les dimensions de cet objet de luxe et les termes explicites dont l'inscription se sert pour désigner le défunt sultan Barqûq semblaient indiquer qu'il provenait du mausolée de ce sultan, dont les inscriptions, bien que pour la plupart au nom de Faradj, comme celle de la clef, donnent une importance inusitée aux titres paternels, à ce *défunt* sultan Barqûq pour la sépulture duquel le mausolée fut élevé[3]. Je m'arrêtai donc à cette hypothèse, provisoirement, sans attacher d'importance à une indication, d'ailleurs assez vague, d'après laquelle cette clef proviendrait de la grande Mosquée de la

[1] Voir, par exemple, *C. I. A.*, I, n[os] 169, 275, 301, 309, 318, 328, 329, 356, 383, 541, etc.

[2] Voir *C. I. A.*, I, 316 à 333.

[3] Voir ces inscriptions dans *C. I. A.*, *loc. cit.*, où l'on remarquera que le sultan Barqûq est désigné souvent par le terme *chahîd*, *défunt*, et une fois, au n° 217, par celui de *marhûm*, comme sur la clef.

Mecque, et bien qu'aucun objet de ce genre, il faut le dire, n'ait été signalé en Égypte.

L'exposition des arts musulmans n'avait pas fermé ses portes que M. Peytel saisissait l'occasion d'ajouter à sa belle collection une autre clef semblable à celle qu'on vient de décrire, en bronze damasquiné d'argent. Bien que plus simple et privée de sa poignée mobile, cette clef offre sur l'autre la supériorité d'une parfaite conservation de ses caractères, dessinés d'un style plus pur, et d'une indication très précise au sujet de sa date et de sa provenance.

La tige munie de crochets porte, sur ses quatre faces, des versets du Coran, notamment XLVIII, 1-4, et III, 90-92. On remarquera que le premier passage fait allusion à l'usage de la clef et le deuxième, à la grande Mosquée de la Mecque et au pèlerinage. Sur un des boutons sont gravés quelques mots paraphrasant un verset du Coran et figurant sur un grand nombre de monnaies musulmanes[1]. Enfin, sur les quatre côtés des deux autres boutons, numérotés ici A et B et de 1 à 4, se lisent les mots suivants, en charmants petits caractères, très bien conservés :

(A) [1] مما عمل لِبَيْت الله [2] الحرام فى أُيّام مو [3] لانا السلطان [4] الملك الأشرف الا (*sic*) (B) [1] شعبان بن

[1] محمد رسول الله أرسله بالهدى ودين الحق ليظهره على الدين كله, paraphrase de *C.*, IX, 33, ou XLVIII, 28, ou LXI, 9.

حسين [2] فى سنة خمس وستّين [3] وسبع مائة العزّ
[4] لله لا إله إلّا الله ۞

Voici ce qui a été fait pour la maison d'Allâh, la sacrée, sous le règne de notre maître le sultan Al-Malik al-Achraf Cha'bân, fils de Ḥusain, en l'année 765 (1363-1364). La puissance est à Allâh; il n'y a d'autre dieu qu'Allâh.

Le terme de *bait Allâh al-ḥarâm* étant un nom spécifique de l'édicule de la Ka'bah, dans la cour de la Mosquée de la Mecque[1], il ne saurait y avoir aucun doute sur la provenance de cette clef. Or, si l'on consulte les chroniques mecquoises, on verra qu'en 766, le sultan Cha'bân fit réparer le pavé de la cour de la Mosquée, *autour de la Ka'bah*. C'est sans doute à ce travail que se rattache la clef de M. Peytel, *la propre clef de la Ka'bah* depuis le XIV[e] siècle[2].

[1] Voir, par exemple, *C. I. A.*, I, 346 et 348, notes.

[2] Dans son *Histoire de la Mecque*, le *Kitâb al-muntaqâ*, Fâkihi s'exprime ainsi : « L'emplacement sur lequel on tourne (autour de la Ka'bah), situé entre la Ka'bah et la station d'Abraham, ainsi que le terrain avoisinant, de tous les côtés de la Ka'bah, est pavé de pierres de taille tout autour de la Ka'bah, sur toutes ses faces. Ce travail a été exécuté par étapes (دفعات). La dernière, qui l'a conduit à l'état actuel, remonte à l'année 766, durant laquelle on en a fait une grande partie, à l'instigation de Malik Achraf Cha'bân, le maître de l'Égypte. » Suivent les noms d'autres princes qui s'étaient occupés auparavant de cette construction et dont les noms, ajoute l'auteur, figurent dans des inscriptions gravées sur les murs de la Ka'bah, notamment près de la porte d'entrée. Il est donc probable que le nom de Cha'bân y figurait aussi et que c'est à cette occasion qu'on a fait une clef neuve

L'origine certaine de cette clef et son analogie avec celle de Faradj me rappelèrent l'indication qui m'avait été donnée sur la provenance mecquoise de celle-ci. En consultant les chroniques de la Mecque, j'y lus qu'en l'année 800, la grande Mosquée fut détruite en partie par deux cataclysmes successifs, une inondation, puis un incendie. En 803, le sultan Faradj envoya, par la caravane d'Égypte, l'ordre de la rebâtir. Elle fut reprise depuis les fondations et la toiture n'en fut achevée qu'en 807[1]. Il est permis de rattacher à ces travaux la première clef de M. Peytel et de lui donner pour date l'année 1405 environ.

Tandis que les chroniques mecquoises signalent souvent les inscriptions inaugurales ou administratives sculptées sur les monuments de la cité sainte par les innombrables princes musulmans qui y ont exercé, par politique ou par piété sincère, leur pouvoir direct ou du moins leur influence, nous ne possédions à ce jour aucun texte épigraphique relevé sur ces monuments. En effet, les voyageurs audacieux qui sont entrés à la Mecque au péril de

à la porte de la Ka'bah; voir Fâkihi, dans Wüstenfeld, *Chroniken der Stadt Mekka*, II, 98; cf. les sources citées dans Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 4, n. 3. Je passe sous silence les autres travaux exécutés par Cha'bân, un peu plus tard, dans la Mosquée de la Mecque, et qui ne paraissent pas aussi directement en rapport avec la clef de la Ka'bah; voir Wüstenfeld, *tom. cit.*, 132.

[1] Voir Quṭb ad-dîn, dans Wüstenfeld, *op. cit.*, III, 191 à 196; IV, 264 et suiv.; Khazradji, ms. cité, 380; Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 15.

leur vie n'auraient pu se livrer à ce travail et, d'ailleurs, leurs préoccupations se portaient ailleurs[1]. Ainsi, c'est encore Paris qui devait nous initier à l'épigraphie mecquoise.

[1] Le seul de ces explorateurs, à ma connaissance, qui se soit occupé d'épigraphie, c'est le baron de Maltzan. Dans sa curieuse description de la grande Mosquée, il signale des inscriptions coufiques et arrondies sur les chapiteaux des colonnes formant les portiques de la cour. Il raconte plaisamment comment, ayant copié un de ces textes au péril de sa vie et l'ayant rapporté soigneusement en Europe, il finit par y déchiffrer... la confession de foi musulmane, qu'il avait dû réciter plus de cent fois par jour, durant son séjour à la Mecque. Je ne doute pas, ajoute-t-il, que d'autres inscriptions ne fassent allusion à d'importants événements historiques; voir *Meine Wallfahrt nach Mekka*, II, 16 et suiv. Pour lui donner raison, il suffit de parcourir les chroniques publiées par Wüstenfeld.

UNE PARTICULARITÉ DE L'ÉCRITURE CHINOISE.

LES CARACTÈRES RENVERSÉS,

PAR

A. VISSIÈRE.

Nous consacrerons les remarques qui suivent à quelques caractères chinois qui offrent cette particularité de ne pouvoir être tracés dans un texte qu'à la condition de retourner de haut en bas la feuille de papier sur laquelle on écrit. Nous avons relevé ces mots, au nombre de six (peut-être y en a-t-il davantage), dans les dictionnaires indigènes, où ils constituent une véritable anomalie. L'impossibilité où se trouvent les poils du pinceau servant à écrire d'en reproduire les traits avec vérité sans que l'écrivain ait fait préalablement effectuer au papier une évolution demi-circulaire atteste, d'ailleurs, l'antiquité de ces signes graphiques. Jamais, en effet, le scribe déjà en possession du pinceau de poils ne les eût imaginés et leur invention est forcément antérieure à l'adoption de cet instrument, c'est-à-dire au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ils auraient pu disparaître de la langue au moment où le pinceau flexible, courant sur un papier souple, se substitua au poinçon métal-

IMPRIMERIE NATIONALE.

lique (錐 *tchoŭei*), gravant son empreinte sur des planchettes de bambou (簡 ou 柬 *kièn*, 方 *fāng*, 策 *ts'ŏ*, 冊 *ts'ŏ*, 專 *tchouăn*, 札 *tchâ*, 箚 *tchâ*, 牒 *tiĕ*, 牘 *toù*, 版 ou 板 *pàn*, 牋 ou 箋 *tsiēn*, 狀 *tchouàng* 畢 *pi*, 籍 *tsi*, 簿 *poú*)[1]. Ils subsistent cependant, en dépit des variantes, d'un dessin plus facile, qui leur ont été attribuées, dans presque tous les cas, et, si le lecteur ne les rencontre pas dans la littérature d'intérêt général, ils ont droit à une place dans les lexiques qui se piquent d'être complets, parmi ces groupes archaïques que les Chinois interprètent à la moderne du bout de leur pinceau. Ils se distinguent néanmoins des autres par le « renversement » qui leur est propre. Voici ces

[1] 簡札牒畢同物而異名 (*K'āng-hi*, à 札). Le bambou destiné à recevoir l'écriture était choisi *vert* et *suant sa sève* (汗青 *hán ts'ing*), fraîchement coupé, afin qu'il fût plus mou et se gravât plus aisément. On grattait les erreurs ou on introduisait des modifications en creusant la surface du bois à l'aide d'un petit couteau, 削 *sió* (*siuĕ* ou *siaŏ*).

Le texte écrit sur le bambou était appelé 篇 *p'iēn*.

La langue chinoise est encore tout imprégnée du souvenir des planchettes à écrire. On dit : 一篇兒 *yi p'iĕ'eul*, Une page (de livre, de cahier); 一篇文章 *yi p'iēn wên tchāng*, Une composition de style; 書札 *choū-tchâ*, Épître, Lettre; 札子 *tchâ-dzeu*, Ordre, Instructions écrites; 公牘 *kōng toù*, Lettre officielle; 尺牘 *tch'è toù*, Lettre (d'un pied de long), etc. C'est en vertu d'une tradition analogue que les mots chinois qui signifient Calcul, Calculer, Supputer, contiennent un élément graphique, ⺮, le Bambou (ex. : 算, 筭, 笇, 策, 籌), rappelant les anciennes fiches ou baguettes de bambou qui servaient à effectuer toutes les opérations arithmétiques avant que se fût répandu l'usage de l'abaque.

caractères, qui offrent l'inversion voulue de trois éléments graphiques, de trois mots d'un très fréquent usage, jadis et encore de nos jours :

1. [illegible] *pôu*
2. [illegible] *foû*
3. [illegible] *pí*
4. [illegible] *pí*

où figurent deux 或, l'un en haut, écrit normalement, et l'autre en bas, écrit à l'envers;

5. 𠄏 *tiào*, formé de 了 *leào* retourné,

et 6. [illegible] *houán*, formé de 于 *yû* retourné.

Nous nous sommes préoccupé de rechercher si les lettrés chinois avaient découvert quelque expédient qui leur permît d'écrire ces mots tels quels, sans changer la position du papier, s'ils avaient pu discipliner le pinceau de façon à lui faire peindre des traits qui lui sont étrangers dans l'écriture usuelle et auxquels il répugne et si les six caractères ci-dessus ne donnaient pas lieu à des formes singulières, à des inflexions spéciales telles que celles auxquelles le pinceau se prête pour tracer l'écriture *li* 隸. La réponse fut toujours négative. Les traits élémentaires de la graphie actuelle sont le résultat même imposé par leur générateur, le pinceau. On appelle encore volontiers celui-ci de la désignation métaphorique

de Poinçon de poils, 毛 錐 *mâo-tchoûei*[1]. C'est lui qui, de l'écriture antique sans nombre limité de traits, a fait l'écriture *li* et qui a modifié celle-ci jusqu'à la fondre, élément par élément, dans le *k'ài* 楷 actuel. L'écriture *li* écrasait certaines lignes, les relevait en pointes fugitives vers la droite, marquait brusquement certaines articulations, mais retourner un 戈 est au-dessus des ressources du pinceau, comme on le tient pour écrire. Force est donc de s'arrêter au milieu d'une rédaction ou d'une copie, lorsqu'on veut y insérer l'un des monstres reproduits ci-dessus, de mettre son papier la tête en bas et de lui faire reprendre sa position première, quand est terminé le groupe de traits que les anciens ont voulu mettre sens dessus dessous en donnant à cette inversion, — comme nous allons le constater, — sa signification propre.

Lorsque nous parlons d'impossibilité, nous ne voulons pas faire entendre que celle-ci soit absolue, matériellement. Un Chinois pourrait, à la rigueur, dessiner avec son pinceau un 或 renversé : [illegible] ; mais l'écriture n'est plus pour lui, comme aux premiers âges, un dessin. Il écrit au courant du pinceau comme nous écrivons au courant de la plume, suivant un petit nombre de directions usuelles, et le fait rapidement. Obligé de tracer à l'envers un caractère familier, il retournera donc, au moment voulu,

[1] Terme opposé au nom de 刀 筆 *taō-pi*, « pinceau-couteau », donné au poinçon (aiguille ou burin métallique) d'autrefois.

le papier qu'il a devant lui, de la même façon que nous nous y croirions contraints, si nous avions à écrire ainsi ces mots français :

ɹǝsɹǝʌuǝꓤ, Zigbvz, Somnɹnquʍʌisme.

Dans l'exposé fait, en tête du dictionnaire *Tséu houéi* 字彙, de l'économie (凡例) de cet ouvrage, bien souvent remanié, l'auteur, Mêi Yîng-tsóu 梅膺祚, à qui cette partie préliminaire semble bien appartenir en propre, déclare, dès le principe, qu'il se refuse, contrairement à l'exemple du *P'iēn hài* 篇海, à y admettre tous les caractères « étranges et rares » tels que 蠹, 乚, 丄 et autres. Des éditeurs plus récents ont vu une raison de revenir sur cette décision, au moins en ce qui concerne 乚.

L'érudit Tchāng Tséu-lié 張自烈 exclut aussi de son *Tchéng tseú t'ōng* les caractères renversés. On ne doit donc guère s'étonner de ce que ces mots soient peu connus en Chine, en dehors des personnes qui ont fait de la morphologie de la langue une étude approfondie. Mais la commission impériale chargée de compiler le *K'āng-hī tseú tièn* 康熙字典 n'eut garde de les omettre et c'est du lexique officiel que nous extrairons la matière des notes suivantes les concernant. Ils y sont classés parmi les Additions (增 *tsēng*), sous chacune des clefs qui leur convient individuellement. Le Dictionnaire de

K'ăng-hī a pris, en effet, pour base de son classement, tout en le modifiant parfois, celui du *Tséu houéi*[1], dont le monarque considérait, d'ailleurs, les explications comme trop sommaires, et du *Tchéng tseú t'ōng*, auquel il reprochait sa prolixité[2]. Ajoutons que le *K'āng-hī tséu tièn* accuse un progrès réel sur ses prédécesseurs, grâce à une méthode plus rigoureuse et à une plus grande clarté. Ces avantages sont

[1] Il est à remarquer que l'on chercherait en vain, dans le catalogue bibliographique *Sséu k'où*, une notice consacrée au *Tséu houéi*, bien que ce dictionnaire s'y trouve mentionné incidemment, à cinq ou six reprises, à propos d'autres ouvrages. C'est, de la part de la commission de rédaction nommée par l'empereur K'iên-lông, trop de dédain et l'effet d'un loyalisme exagéré. Les auteurs ont voulu mettre, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, en relief les grandes publications ordonnées par les souverains de la dynastie régnante, notamment le *P'éi-wên yûn foù* 佩文韻府 et le *K'āng-hī tséu tièn* 康熙字典, et ils ont sous-estimé, ou même passé sous silence, les livres qui les avaient précédés ou leur avaient servi de modèle. Le *Tséu houéi*, qui date de 1615, contient un remaniement complet des caractères chinois (au nombre de 33,179) et a le mérite d'avoir facilité les recherches en réduisant à 214 la liste des *clefs* ou classes entre lesquelles sont répartis tous les mots de la langue (字部).

[2] Le *Tchéng tséu t'ōng* 正字通 fut rédigé, pendant les dernières années de la dynastie Ming, par Tchāng Tséu-lié, de Nân-tch'āng (Kiāng-sī). Un préfet de Nân-k'āng-foù, dans la même province, en acheta le manuscrit et le publia sous son propre nom : Leáo Wên-yīng 廖文英, en y ajoutant un chapitre sur les lettres et la prononciation mantchoues. La commission impériale chargée de la composition du catalogue *Sséu k'où*, très brève sur ce dictionnaire, fait cependant œuvre de justice en restituant à Tchāng la paternité de son travail, remarquable au point de vue de la critique et des détails. Le *K'āng-hī* n'a pas su toujours en éviter la prolixité; c'est ainsi qu'il lui emprunte, au mot 佛 Fô, une longue dissertation sur les origines du bouddhisme en Chine.

augmentés par une disposition heureuse dans l'impression, qui met en évidence les autorités citées, sépare les diverses acceptions d'un même mot et isole nettement les additions ou les remarques propres aux auteurs du lexique impérial.

Des caractères ci-dessus, les quatre premiers sont associés entre eux, forment une sorte de famille signalée par l'élément commun 或. Les anciens dictionnaires auxquels se réfère celui de K'āng-hī donnent à ce mot, pris isolément, deux prononciations : l'une qui est représentée aujourd'hui à Pékin par *yú* et l'autre par *houó*. A la première est attaché le sens de Contrée, Pays, État (邦也), que lui donne le *Chouō wên* 說文. Cet ouvrage définit ainsi la composition de 或：从口、从戈以守一、一地也。« Formé de 口 (ou 囗, Espace circonscrit) et de 戈 (Arme, Lance), servant à garder 一, qui figure la terre ». C'est un État politique, ayant sa force armée pour garder son territoire. Cette signification a été précisée dans le synonyme 域 *yú*, Contrée, par l'adjonction du groupe 土 Terre à 或, qui n'apparaît plus, dans ce composé secondaire, que comme une simple phonétique[1]. Elle l'a été également dans cet autre : 國

[1] Des formes anciennes du même mot contiennent, à la place de l'élément Terre, ceux qui signifient Champ, Plaine et Muraille : ⿰田或, ⿰阝或 et ⿰𩫖或.

kouó, Contrée, par l'addition de 囗, Espace circonscrit, à l'intérieur duquel 或, phonétique, figure, cette fois avec sa seconde prononciation, approximativement. Peut-être donc le groupe simple avait-il déjà ce son dans le sens de Contrée. Il semble bien, d'ailleurs, que dans 或, la Lance 戈 *kō* (tchéng-yīn : *kouō*) ait eu simultanément un rôle phonétique.

Mais nous remontons ainsi plus haut que le Dictionnaire de *K'āng-hī* qui, citant ses prédécesseurs, se borne à ne voir dans 或 prononcé *hoaó* que le sens de Doute, de Manque de certitude (疑也。凡或人、或曰、皆闕疑之辭, ou, dans Tchoū Hī : 疑而未定之辭). Ce mot est ainsi considéré comme synonyme de 惑 *hoaó*, Doute, Douter, S'étonner de (怪也). Et les compilateurs du *K'āng-hī* ajoutent : « Il est à remarquer que, parmi les six sortes de caractères, il y a ceux qui sont employés par voie d'*emprunt*[1]. Le caractère 或 représentait primitivement l'idée de Contrée 邦. Il fut emprunté pour signifier le Doute. La postérité ajouta à 或 l'élément 土 Terre

[1] 假借 *Kià-tsié;* et non de *faux* emprunt. Les deux termes sont synonymes : Emprunter. On sait qu'il s'agit des caractères qui reçurent une signification supplémentaire, parce qu'une idée non encore représentée dans l'écriture leur *emprunta* leur forme graphique.

pour former 域 Contrée et, d'autre part, l'élément 心 Cœur pour former 惑 le Doute. Quant au mot 或, on ne lui donne plus que l'emploi qu'il a dans les locutions 或人, Certains hommes, Des personnes indéterminées, ou 或曰, Certains disent, Peut-être dit-on, qui s'est ajouté à ses significations primitives, tandis qu'on oublia celles-ci. »

Indépendamment de 㦰, que K'āng-hī insère comme forme antique (古文) de 或, les dérivés graphiques de ce caractère sont nombreux et se partagent les prononciations *houo* ou *kouo* et *yu*, en général. Sous la clef 戈 elle-même, nous trouvons dans K'āng-hī : 𢧢, forme ancienne de 蠢 *tch'ouèn*, Mouvements des insectes, S'agiter; ⿱或土, forme ancienne de 國 *kouô*, Contrée; ⿰有或 *yú*, Aspect morbide; ⿰享或, forme ancienne de 域 *yú*, Contrée; et surtout ⿱𢦏音, dérivé auquel nous nous arrêterons.

1. ⿱𢦏音 est indiqué dans *K'āng-hī*, d'après le Dictionnaire *Tsî yún*, datant de l'époque des *Sóng*[1],

[1] Le 集韻 *Tsî yún* ou Recueil des rimes, grand dictionnaire tonique de l'époque des Sóng, composé par ordre impérial, est l'œuvre de plusieurs lettrés à la tête desquels on place 丁度 Tīng Toú. L'illustre historien et homme d'État 司馬光 Sseū-mà Kouāng y mit la dernière main et l'ouvrage fut présenté à l'empereur 英宗 Yīng-tsōng en 1067. Le ton égal y est, pour la première fois, divisé en deux sections, « supérieure » et « inférieure » (上下平). Ces deux sections, dans les dictionnaires toniques (韻書),

comme forme antique de 誖 *poú*, auquel le lecteur est renvoyé. Ce mot signifie, selon le *Choué wên* : Confusion, Désordre (亂也) et, selon le *T'âng yún* : Troubler par des paroles, ou Désordre dans le langage (言亂); il a aussi le sens de Doute (惑), de Perversion (乖), de Démence (癡) et d'Opposition (逆). Il se prononce également *péi*, *foú* et *féi* et s'écrit encore 悖, 哱, 咈, 愂, [illegible] et 怫, tandis que 茀 *foû* lui est parfois substitué comme synonyme.

Aux diverses significations énumérées ci-dessus répond bien la figuration antique : le signe du doute, de l'alternative, placé dans la position normale, puis dans celle qui lui est opposée. Le caractère idéographique 或 passe par la phase d'emprunt, qui le neutralise comme simple phonétique, et redevient, par son redoublement inverse, nettement idéographique. L'inversion donne l'idée nouvelle; celle qui s'attache aux attributs généraux d'une

résultent d'une simple question de classement et ne répondent pas, comme dans la prononciation moderne, à deux tonalités différentes, l'une sourde et longue (陰), l'autre claire et brève (陽). Le *Tsí yún* est le dictionnaire chinois qui donne la nomenclature de caractères la plus nombreuse : 53,525. On y trouve les mots de structure *tchouán* et *tcheóu*, ce qui explique une telle abondance, et aussi, — ajoutent les auteurs du grand catalogue 四庫全書總目 *Sséu k'oú ts'iuân choū tsòng moú*, — «à la fois, des formes correctes et des vulgaires; on y constate des répétitions, ce qui le rapproche des dictionnaires par clefs (字書); il possède ainsi un développement qui ne devait pas exister...».

Contrée, — terre circonscrite et armée, — a disparu.

Si nous nous reportons au mot 悖 *poú* ou *péi*, dans le lexique impérial, nous y lisons l'intéressante note finale que voici : « A l'origine, on écrivait 誖, formé à l'aide de 言 ; ou bien, on employait 心 et on faisait 悖, ou encore 口 et on faisait 哱. L'écriture *tchéou*[1] eut recours à deux 或 et forma 𢧢. Ces deux éléments tracés dans des sens inverses, en haut et en bas, avaient la signification d'un doute formé à l'égard de quelque chose (皆相惑); c'est pourquoi on en fit l'idée de 誖. Les princes de Leâng, en considération du fait que le mot 佛 (Bouddha) avait la prononciation de 悖 (Doute, Confusion), *poú*, changèrent celle de *poú* 悖 en *péi*, comme 背 *péi*, le Dos. Plus tard, la plupart des mots qui devaient être lus au ton

[1] Inventée par 史籒 Chè Tchéou, principal secrétaire du roi 宣王 Siuān-wâng (827-780 av. J.-C.) des Tcheōu. Cette écriture, dont les principaux spécimens figurent sur les Tambours de pierre, était différente des formes *koù wên* et *tá tchouán*, aussi la postérité lui donna-t-elle le nom de son inventeur : *Tchéou wên*. Le dessin en fut qualifié d'hétéroclite (鄙奇字也). Lorsque 李斯 Lì Ssēu eut imaginé une nouvelle écriture désignée comme Petit *tchouán*, on considéra les caractères *tchéou* comme du Grand *tchouán* (大篆). Si l'affirmation donnée ci-dessus par *K'āng-hī* est fondée, la note qui la contient a ceci de particulièrement précieux qu'elle précise comme appartenant à l'*écriture tchéou* le mot formé de deux 或 superposés en sens inverse et, sans doute, ses dérivés et similaires.

entrant le furent au ton partant. » C'est-à-dire que, pour éviter l'emploi fréquent de mots qui se prononçaient comme le nom vénéré de Bouddha, on leur donna une autre intonation; la syllabe *péi* n'a pas le ton entrant, que sa longueur exclut, et peut être considérée, dans un certain ordre d'idées, comme le ton partant de *pĕ*, *pŏ*, *poŭ*, comme *yīn* 因 est le ton égal de *yĭ* 一, ou 僧 *sēng* celui de 塞 *sĕ*.

2. Du groupe ci-dessus dérive 黻, classé sous la clef 攴 *poū*, Frapper de petits coups, dont la variante 攵 a été consacrée par le texte des livres canoniques gravés sur des tables de pierre.

Le Dictionnaire de K'āng-hī se réfère ici encore au *Tsí yún*, qui indique 黻 comme une forme facultative de 黻 *foû*, dont la prononciation officielle était, sous les T'âng et sous les Sóng, la même que celle de la première syllabe du nom de Bouddha, 佛, aujourd'hui *fô* ou *fouô*, à Pékin. Le dictionnaire *Yú p'iēn* 玉篇 donne le sens de Raison (理也) au mot *foû*, qui s'écrit aussi 敷, ou 揿, avec la signification de Briser (破也), d'après la même autorité. Ainsi s'explique la composition du caractère idéo-phonétique 黻 *foû*, auquel 攴 apporte l'idée de Frapper et 黹 *poú* sa prononciation approximative; à moins toutefois que nous ne soyons en pré-

sence d'un de ces ingénieux caractères à idées réunies (會意), où chaque élément signifie, et que la Raison ne soit ce qui frappe le désordre, le doute, la perversion, la démence ou l'opposition. Nous n'osons insister sur cette analyse, qui fait du caractère dont nous nous occupons un idéogramme complet. Cependant, nous ne voyons pas de motif pour la repousser, puisqu'elle n'est pas plus forcée que l'interprétation de beaucoup de mots chinois de structure analogue dont l'étymologie est incontestable.

3. Le mot [illegible] figure, dans le Dictionnaire de K'āng-hī, sous la clef 148, 角 Corne, aux « Additions » comportant seize traits ajoutés au radical. Ce caractère bizarre (nous avons dû, pour le tracer, former un premier 或 normal, retourner le papier pour inscrire le même groupe à l'envers, puis faire reprendre au papier sa position initiale afin de terminer le caractère à l'aide du 角 qui en forme la base) est donné par le *Chouō wén* comme l'orthographe primitive de 觱. D'après le *Supplément au Tseú houéi* 字彙補, il a une variante d'une exécution moins compliquée : [illegible]. On ne doit, d'ailleurs, pas confondre cette dernière avec 䚨 *hoû*, Corne de bœuf.

觱 se prononce *pi* et est ainsi défini par le *Chouō wén* : « C'est le *t'oû pi* (cornet de boucher) en corne

dans lequel les K'iāng (anciens Tartares occidentaux ou Thibétains) soufflent pour effrayer les chevaux. » Le composé 觱沸 *pi foú* indique le Bouillonnement d'une source à sa sortie, comme une allusion, peut-être, à son mugissement. L'ouvrage *Lieóu choū tchéng ngó* 六書正譌, ou « Correction des erreurs relatives aux six sortes de caractères », nous fournit l'étymologie suivante : « Tout ce que l'on souffle rend le son de la corne; c'est pourquoi le mot 角, Corne, entre dans la composition de ce caractère. 𠭊 est la forme antique de 誖 (*poú*, *péi*, *foú*, *féi*) et est incorporé ici comme prononciation[1]. Mais on ne connaît plus aujourd'hui que 觱. »

4. Au composé que nous venons d'examiner a été préfixée la clef de l'eau de façon à constituer un mot indépendant, dont le son et le sens nous sont fournis par *K'āng-hī*, sur la foi du *Tsí yún* : [illegible] *pi*, Écoulement de l'eau d'une source (泉沸也). On simplifie ce caractère en l'écrivant [illegible] ou 滭. Synonyme de 觱 *pi*, dans l'expression 觱沸 *pi-foú*, Bouillonnement d'une source, 滭 forme aussi

[1] 諧聲 *hiâi chēng*; c'est la définition même des caractères idéo-phonétiques (unir les sons), moins bonne, à la vérité, que celle de 形聲 *híng chēng* (forme et son), qui groupe les deux éléments, une *clef* qui signifie et une *phonétique*.

cette autre : 渒沸 *pi-foû*, Aspect d'abondance (盛貌).

5. La prononciation de [illegible] est indiquée par le *K'āng-hī tseú tièn*, d'après le *Kouàng yún* et le *Tsî yún*, comme étant *tiào*, c'est-à-dire celle qu'avait autrefois le mot 鳥, Oiseau. Ce n'est, en effet, qu'à l'époque des Ming que nous voyons le dictionnaire *Hông-woù tchéng yún* 洪武正韻[1] inaugurer pour

[1] Ce dictionnaire fut publié, en 1375, sur l'initiative du fondateur de la dynastie Mîng, par un certain nombre d'académiciens, entre autres Sóng Lién 宋濂, qui en composa la préface. C'était avec le désir bien arrêté de substituer, comme prononciation officielle pour tout l'empire, celle de la Chine centrale (中原, le Hô-nân actuel et ses environs) à celle de l'ancien État de Woû, ou *Woû-yīn* 吳音, en particulier de Woû-hīng 吳興 (aujourd'hui 湖州府 Hoû-tcheōu-foù, dans le Tchó-kiāng), patrie de Chèn Yô 沈約, le plus célèbre des initiateurs de la phonologie chinoise. Cette révolution intéressante ne survécut pas au règne des Mîng et la dynastie régnante est revenue au système du *Thesaurus Yún foù kiūn yú* 韻府羣玉, datant de l'époque mongole, c'est-à-dire aux 107 rimes de P'îng-chouèi (平水韻), résultant de la condensation effectuée, sous les Sóng, par Lieôu Yuān 劉淵, en 1252, moins une de ces rimes, qui était 拯 *tchèng* (*tchìng*). On conçoit, par suite, que les auteurs de la bibliographie impériale *Sséu k'où* se soient montrés sévères pour le dictionnaire officiel des Mîng, régulateur de la prosodie sous cette dynastie. Après avoir constaté, à la fin de la notice critique qu'ils lui consacrent, que T'ái-tsoù, ayant reconnu lui-même, dès 1390, les imperfections du livre, en avait fait faire une revision qui parut sous le titre de *Hông-woù t'ōng yún* 洪武通韻, ils ajoutent : «Cet ouvrage ne méritait pas d'être mentionné ici. Considérant toutefois qu'il contient la réglementation propre à toute la littérature de l'époque des Mîng et que, si nous le supprimions, l'histoire de la science phonétique se trouverait

l'Oiseau la prononciation, générale aujourd'hui, de *niào* (尼了切).

Le caractère 𠄏 se présente comme le renversement de 了 *leào*, Décider, Perspicace, Finir, dont l'usage s'est développé au point d'en faire un des mots les plus fréquents de la langue parlée. Nous ne pensons pas, cependant, qu'il y ait entre eux d'autre rapport qu'une ressemblance graphique, et la remarque que l'un forme le contraste de l'autre ne semble pas avoir influé sur leur signification. 𠄏 apparaît comme un caractère figuratif, l'image d'un objet suspendu à un crochet, et signifie : Suspendre, Être suspendu (懸也).

Mêi Yīng-tsóu, ainsi qu'il a été mentionné plus haut, avait exclu ce mot, comme tous ceux du même genre, de son *Tseú hoúei*. Des éditeurs plus récents n'ont pas maintenu cette élimination et nous lisons dans le *Tsēng poù hoúei hài Tseú houéi* 增補會海字彙, imprimé à Pékin, ce commentaire placé à la suite de 𠄏, rétabli, comme dans le *K'āng-hī*, sous la clef du crochet 亅, qu'il est naturel de lui assigner : « Se prononce comme 鳥. Aspect d'un objet suspendu (懸物貌). Dans

incomplète, nous l'avons conservé en souvenir des institutions d'une dynastie antérieure. Quoique son système soit des plus défectueux, il en sera certainement fait mention dans les livres historiques et nous ne saurions en détruire la trace ; ce qui priverait la postérité du moyen d'être informée de ce qui le concerne. »

une poésie descriptive de Wâng-souēn 王孫賦, il est dit :

𠄏瓜懸而瓠垂

« Suspendues, les courges pendent et les calebasses sont en suspens. »

« Nous ferons remarquer que ce caractère, considéré dans les *fân li* (économie) du *Tseú hoúei* comme étrange et rare (怪僻), avait été supprimé. Comme il se voit heureusement dans les poèmes descriptifs de l'époque des Hán, il nous a semblé qu'on ne pouvait le retrancher aussi sommairement. »

Le langage moderne emploie *tiáo* 弔 pour Suspendre.

6. Sous le même radical 亅, en y comptant trois traits additionnels, le Dictionnaire de K'āng-hī a classé enfin le mot 𠄔, qu'accompagne la note suivante : « D'après la *Chouō wên*, caractère primitif de 幻. On écrit aujourd'hui 幻, comme équivalent. »

Si nous nous reportons à ce dernier caractère, nous lisons que 幻, en écriture *koù wên* : 𠄔, se prononce *houán* (comme 患) et est ainsi défini par le *Chouō wên* : « Formé de 予 retourné; User envers quelqu'un de ruse et de tromperie (从反予、

IMPRIMERIE NATIONALE.

相詐惑也). » Autres sens : Transformer (化也), Arts magiques (妖術也). Synonyme : 眩 *houán*, Tromper, mot qui a donné leur nom aux 眩人 *houán jên*, Magiciens, Prestidigitateurs, mentionnés dans le *Chè ki* et l'*Histoire des Hàn.* Le Dictionnaire de K'āng-hī rappelle, à ce propos, les textes de ces deux ouvrages où il est question des magiciens de 犛靬 Lî-kiēn ou 黎軒 Lî-hiēn, ville que M. Hirth a identifiée avec Rekem ou Pétra, au nord de la mer Rouge. Un commentaire explique ainsi l'un de ces passages : « La lecture de 眩 est la même que celle de 幻 (*houán* et non *hiuán*). Tels sont aujourd'hui ceux qui avalent des couteaux, exhalent du feu, font pousser des courges, sèment des arbres, tuent des hommes ou arrêtent des chevaux. »

Peut-être faut-il admettre, pour expliquer la structure de 𠄔, que l'antiquité vit une figuration adéquate de l'idée de duperie, de transformation prestigieuse, dans le renversement du mot usuel 予 *yû*, Donner (synonyme de 與), Je, moi (synonyme et homophone de 余).

UNE
TRADUCTION INTERLINÉAIRE MALAISE
DE
LA 'AQĪDAH D'AL-SENŪSĪ,

PAR ANTOINE CABATON.

Le texte malais inédit qui fait l'objet de ce travail a été copié l'an 1311 de l'hégire (1893 de J.-C.), par Al-Hajj Ismā'īl, imâm malais originaire de Châu-đốc (Cochinchine)[1], dans le dessein de ramener à un islamisme plus éclairé ses coreligionnaires chams de l'Annam. Tandis que ces Chams, par un lent retour à la barbarie, pratiquent soit un vague brâhmanisme, soit un islamisme corrompu[2], les Malais, établis depuis des siècles dans nos provinces indo-chinoises et spécialement en Cochinchine et au Cambodge, forment des agglomérations vivaces occupées de négoce, de culture, de pêche, de cabotage, et qui s'entretiennent dans l'orthodoxie musulmane par la lecture du Coran et par le pèlerinage à la Mecque[3]. S'il ne m'a pas

[1-3] Population malaise de la province de Châu-đốc en 1900 : 3,254 hab. — Voir nos *Nouvelles recherches sur les Chams*, p. 4-6.

[2] Voir pour plus de détails : Moura (J.), *Le royaume du Cambodge*, Paris, Leroux, 1883, 2 vol. gr. 8°, t. I, p. 456-463. —

été donné d'y rencontrer un seul exemplaire du Coran traduit en malais dont parle Moura, on trouve toutefois chez eux un certain nombre de manuscrits contenant presque tous des *Ḥādith* généralement écourtés et remaniés, des recueils de préceptes moraux connus sous le nom de كتاب اڬام اسلام *kitāb agāma islām* ou de چريت نبى محمد *čarīta nabī moḥammad*, des commentaires du Coran ou كتاب تفسير *kitāb tapsīr* et de nombreux Corans lithographiés dans l'Inde, en Égypte ou à Constantinople.

Le manuscrit d'Al-Hajj Ismā'īl renferme le texte arabe, assez correct au début, plein de fautes d'orthographe à la fin, plus une version malaise interlinéaire, de la *ʿAqīdah*, ou profession de foi d'Al-Senūsī. Cet opuscule, dont le vrai titre est أمّ البراهين *omm al-barāhīn*, « Mère (ou source) des preuves », porte encore ceux de الدرّة الفاخرة *al-dorrat al-fākhirah*, « La perle magnifique », الدرّة *al-dorrat*, « La perle », عقيدة الصغرى *ʿaqīdat al-çoghrā*, « Petite profession de foi », عقيدة اهل التوحيد *ʿaqīdat āhl al-tawīd*, « Profession de foi des Unitaires », ou simplement عقيدة *ʿaqīdah*, « La profession de foi », etc., ce qui, en faisant la part de l'emphase orientale, montre en quelle estime les musulmans tiennent ce petit traité de théologie scolastique.

Il m'a encore paru intéressant à un autre point de vue : cet ouvrage, que j'ai recueilli dans une de

JEANNEAU (G.), *Œuvres*... réimprimées à l'imprimerie du protectorat... — Phnom-Penh, 1898, in-fol., p. 64-66.

nos colonies asiatiques et qui a pour auteur un Algérien, sert de base, dit Cherbonneau, à l'enseignement de la théologie dans la medarsa de Sidi 'l-Kettany à Constantine.

Je crois inutile de reproduire le texte arabe, bien qu'il diffère en plusieurs points de celui publié par M. Wolff en 1848[1], parce qu'il est identique à celui qui a été imprimé au Caire en 1901 avec un commentaire d'Al-Baijūrī qui fut cheïkh al-islām en Égypte, et des notes d'Al-Anbābī, ancien cheïkh de la mosquée d'Al-Ahzar au Caire, mort le 3 avril 1896 en cette ville, où il jouissait d'une grande réputation de science et de sainteté[2]. Il en existe aussi plusieurs copies à la Bibliothèque nationale. Nous constaterons seulement que les manuscrits maghrébins mentionnent tous le nom de l'auteur, généralement sous cette forme :

۞ قال الشيخ الامام العالم الولي العارف ۞

۞ ابو عبد الله محمد بن يوسف السنوسي الحسني[3] ۞

et que les copies orientales — la nôtre en particulier — sont souvent anonymes.

La vie d'Al-Senūsī a fourni la matière d'un long

[1] Wolff (D[r] M.), *El-Senusi's Begriffsentwicklung des muhammedanischen Glaubensbekenntnisses, arabisch und deutsch*..., Leipzig, 1848, in-8°, VIII-22-10 pages.

[2] حاشية... الشيخ ابراهيم البيجوري على متن السنوسية للامام ابي عبد الله محمد السنوسي في التوحيد مطرزا هامشها بتقريرات... الشيخ محمد الانبابي...، Le Caire, 1901, in-4°, 52 pages. Une édition précédente a paru à Boulaq en 1866, petit in-4°, 80 pages.

[3] Ms. arabe 1061 de la Bibliothèque nationale, fol. 204 v°.

article[1], aussi me bornerai-je à donner une courte biographie inédite de cet écrivain et empruntée au commentaire d'Al-Anbābī[2] :

L'auteur (de l'*Omm al-Barāhīn*) est le cheïkh, l'imâm, le savant, le savantissisme Abū 'Abd Allah Moḥammad ben Yūsof Al-Senūsī, c'est-à-dire originaire de la tribu des Beni Senūs[3] connue en Algérie, et non à cause de la ville où il grandit et qui s'appelle Senusat; il porte encore le nom d'Al-Ḥasanī, car il est un des fils d'Al-Ḥasan ibn 'Alī ibn Abī Ṭāleb : il est donc de noble lignée. On dit que la noblesse lui a été assurée par la mère de son père et Al-Senūsī est de ceux par qui Dieu a fait triompher la religion et en a assis les fondements. Il approfondit toutes les sciences dont il atteignit l'extrême limite. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, car leur nombre n'est pas inférieur à 45. Il mourut après le déclin du soleil, le dimanche du 18 de jumādā 'l-ukhrā l'an 895 (1489 de J.-C.), à l'âge de 63 ans[4]. Son tombeau est célèbre à Tlemcen, il est visité, il exhale l'odeur du musc et il est difficile d'en trouver un semblable dans tout l'univers[5]. Les œuvres d'Al-Senūsī sont utiles, elles apprennent, surtout la profession de foi, à connaître Dieu — qu'Il est grand ! — par les preuves décisives et dans le moins de temps possible. Un vérificateur[6] la lisait en une séance (en une fois) à l'assemblée chaque vendredi et disait qu'elle

[1] Cherbonneau (A.), *Documents inédits sur Es-Senouci, son caractère et ses écrits* (*Journal asiatique*, févr. 1854, p. 175).

[2] حاشية, p. 1.

[3] Les Beni-Senous ou Snous, tribu composée de Berbères, pasteurs et cultivateurs, occupant la vallée que forme le Haut Tafna à 25 kil. S.-O. de Tlemcen.

[4] D'après Aḥmad Bābā, cité par Cherbonneau, Al-Senūsī, né en 830 (1425-1426), mourut en 892 (1487).

[5] Ce tombeau se voit à Sidi-bou-Médine ou El-'Eubbâd (العبّاد), à 2 kil. S.-E. de Tlemcen.

[6] محقّق, celui qui, en matière religieuse, examine si une chose est vraie, si elle est telle qu'elle doit être ou qu'on l'a déclarée.

était indispensable aux débutants. Un disciple d'Al-Senūsī, ʿAbd Allah, a écrit tout un volume où il relate ses vertus. Il y rapporte que son maître lui raconta que son ami Mohammed vit un savant de ses amis après sa mort, il lui demanda ce qui lui était arrivé lors de la visite de Mounker et de Nakīr et cet ami lui dit : « Ils m'ont questionné sur ma religion et sur les livres que j'avais lus ayant trait à la croyance à l'unité de Dieu. Je leur répondis que je connaissais les traités de tel et de tel. Et ils me dirent avec colère et menace : « Pourquoi n'as-tu pas lu celui d'Al-Senūsī ? » Je ne pus que répondre : « J'ai lu d'autres professions de foi. » A quoi ils ripostèrent : « Que ne l'as-tu lu! il t'aurait dispensé des autres. » Puis ils me frappèrent par trois fois avec une verge de fer. Le blâme et les coups me furent donnés parce que je n'avais pas lu la *ʿAqīdah*, bien que je susse la profession de foi en l'unité de Dieu. Qu'arrivera-t-il aux imposteurs et aux ignorants ? »

La *ʿAqīdah* d'Al-Senūsī, assez rare dans nos possessions indo-chinoises, est par contre très répandue à Java. Il faut attribuer, sans doute, sa diffusion dans cette île à la présence des nombreux Arabes qui l'habitent et à la fréquence du pèlerinage à la Mecque chez les Malais et Javanais. Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'Al-Senūsī se rencontre souvent à deux ou trois exemplaires dans la collection de manuels religieux des pieux indigènes musulmans. Il en existe une adaptation malaise parfois plus concise que l'original, parfois aussi enrichie d'explications vraisemblablement empruntées à un commentaire ou tirées de gloses arabes disparates et en désordre[1].

[1] Consulter à ce sujet les intéressants mémoires suivants : *Een en ander over het inlandsch onderwijs in de Padangsche Bovenlanden*,

Notre manuscrit, au contraire, qui reproduit servilement l'original arabe, est un spécimen curieux de ces nombreuses traductions interlinéaires d'ouvrages arabes dues aux Malais. Si la syntaxe est de ce fait un peu tourmentée, il n'en résulte aucune obscurité; les termes techniques arabes, il est vrai, sont conservés dans notre version, mais on a eu soin, presque toujours, de les rendre par des équivalents malais précédés du mot ارتين *artīña*, « c'est-à-dire ». J'ai rencontré aussi quelques graphies dialectales; en voici des exemples : امفام *umpāma* (écrit *umfama*), pour اڤام; فوج *pūča* (écrit *fūča*), pour ڤوج *pūja*; بشر *bešar*, pour بسر *besar*; مڠكوه *meṅkuh* et مڠكوت *meṅkūt*, pour مڠيكت *meṅīkat*; منڠاي *menupāya* (écrit *menufāya*), pour مڠڤاي *meṅapāya*; سوچ *sūči*, pour سوچي *sūči*, etc. La lettre ى porte toujours deux points souscrits (ي). Quant aux mots sanskrits leur nombre ne dépasse pas une trentaine; notons les suivants : اڤام *upāma, s. upama;* كات *kāta, s. kathā;* كارن *kār[a]na, s. karaṇa;* كتيك *kotīka, s. ghaṭīkā;* چهاي *č[a]hāya, s. chaya;* چدرا *čidrā, s. chidra;* دست *dusta, s. duṣṭa;* نام *nāma, s. nāma;* دچاي

door Dr C. Snouck Hurgronje (Bijdrage tot taal-, land- en volkenkunde van Nederlandsch-Indië [numéro publié à l'occasion du 6e Congrès des Orientalistes tenu à Leyde, partie intitulée *Land- en Volkenkunde*, p. 81-83], -s' Gravenhage, 1883), et *Het mohammedaansche godsdienstonderwijs op Java en Madoera en de daarbij gebruikte arabische boeken*, door Mr. L. W. C. van der Berg (Tijdschrift voor indische taal-, land- en volkenkunde uitgegeven door het Bataviaasch genotschap van kunsten en wetenschappen... Deel XXXI, 1886, p. 358.)

niscāya, s. *niçcaya*; ڤوج *pūja*, s. *pūjā*; ڤول *pūla*, s. *punar* (?); ڤرچاي *percāya*, s. *pratyaya*; ڤهال *p[a]hāla*, s. *phala*; مانسي *mānusīa*, s. *manuṣya*; مها *mahā*, s. *mahā*; رهسي *rahasīa*, s. *rahasya*; سوى *sāma*, s. *sama*; سوچي *sūci*, s. *çuci*; سمڤرن *sempurna*, s. *sampūrṇa*, etc. Un seul mot, probablement d'origine indienne, سدى *sadīa*, est employé pour traduire un terme technique arabe (قِدَم « préexistence, antériorité »). M. V. Henry, que j'ai consulté, me propose obligeamment de l'expliquer, faute de mieux, par un comparatif analogique sanskrit **sādīyas* « qui est davantage au commencement ».

PROFESSION DE FOI DES UNITAIRES.

Au nom de Dieu clément et miséricodieux. Que la prière et le salut soient sur l'apôtre de Dieu!

Sache que le jugement rationnel se résume en trois parties : le nécessaire, l'impossible et le possible. Le nécessaire est ce dont l'intelligence ne peut concevoir la non-existence; l'impossible est ce dont la raison n'imagine pas l'existence, et le possible est ce dont la raison peut admettre l'existence et la non-existence.

Il est obligatoire à tout fidèle[1] de connaître ce qui est nécessaire à l'endroit de Notre Seigneur — qu'Il est grand et puissant! — ce qui est impossible

[1] مكلّف litt. le musulman arrivé à l'âge de puberté, responsable de ses actes et astreint à la pratique de la loi religieuse.

et ce qui est possible; il doit être renseigné de même en ce qui regarde les prophètes — sur eux soient la prière et le salut!

En ce qui concerne Notre Seigneur — qu'Il est grand et puissant! — il a vingt attributs, qui sont : l'existence, la préexistence, l'éternité, la qualité d'être différent des créatures, celle d'être par lui-même, c'est-à-dire qu'il n'a besoin ni d'un lieu ni d'un spécifiant, l'unité, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'associé[1], ni en son essence, ni en ses qualités, ni en ses actes. De ces six attributs le premier est positif : l'existence; les cinq autres sont négatifs. Puis il Lui faut encore — qu'Il est grand et puissant! — sept attributs appelés attributs spirituels (litt. idéaux)[2], savoir : la puissance, la volonté, qui se rattachent tous les deux à l'ensemble des choses possibles; la science qui se rattache à toutes les choses nécessaires, possibles et impossibles; la vie qui ne se rattache à rien; l'ouïe et la vue qui se rattachent à toutes les choses qui existent; le verbe, qui n'est ni lettre ni son, dépend de la science comme tout ce qui s'y rattache. Viennent ensuite sept attributs, nommés attributs spirituels[3], qui découlent nécessairement des sept premiers. Ils indiquent que Dieu est puissant, voulant, sachant, vivant, entendant, voyant et parlant.

A ce qu'il est impossible de concevoir en Dieu se rapportent vingt attributs qui sont les contraires des

[1] Mot à mot : « de second ». — [2] صفات المعنى. — [3] صفات معنوية.

vingt premiers, savoir : la non-existence, la nouveauté, l'annihilation inopinée, la ressemblance avec les choses créées, en sorte que Dieu soit un corps, c'est-à-dire que sa sublime substance puisse occuper une certaine quantité de vide, être un accident, avoir une superficie contiguë à la superficie d'un corps, ou en être elle-même la superficie, qu'Il soit contenu dans un lieu ou dans un temps ou que sa sublime substance puisse être affectée par les accidents (naturels), qu'on Lui attribue la petitesse ou la grandeur ou qu'on Lui prête un parti pris dans ses actes ou dans ses jugements. De même il est impossible à Dieu — qu'Il est grand et puissant ! — de ne pas être par lui-même, d'être un attribut ayant besoin d'un lieu ou d'un spécifiant[1].

Il lui est impossible aussi — qu'Il est grand et puissant ! — de ne pas être un, c'est-à-dire d'être composé en son essence, il ne peut y avoir non plus un être qui lui ressemble dans son essence ou dans ses attributs, ou exister à côté de lui dans la création et impressionner un de ses actes. On ne peut davantage admettre que Dieu soit impuissant à faire des choses possibles, ou à créer en ce monde quelque chose dont l'existence ne lui agrée point, soit par oubli, soit par mégarde, soit pour une raison quelconque, soit par sa nature.

A Dieu — qu'Il est grand et puissant! — est impossible l'ignorance, ou tout ce qui lui ressemble

[1] مُخَصِّص.

parmi les choses connues, comme la mort, la surdité, la cécité, la mutité et les contraires des attributs significatifs qui sont clairement indiqués par les attributs des sens.

Il appartient aussi à Dieu — qu'Il est grand! — de faire ou de ne pas faire ce qui est possible. La preuve de son existence, c'est la création du monde, car si le monde n'avait pas de créateur mais qu'il se fût créé lui-même, l'un des deux termes (créateur et création), égaux d'ailleurs, l'emporterait sur l'autre, ce qui est contradictoire. Et la preuve de la création du monde, c'est qu'il est sous la dépendance des accidents qui surviennent, comme le mouvement, l'inertie et autres semblables; ce qui dépend de la créature est accident lui-même, et la preuve de la nouveauté des accidents, c'est la vue de leur évolution de néant à existence et d'existence à néant.

La preuve de la préexistence de Dieu, c'est que s'il n'était pas éternel, il aurait pris naissance dans le temps, et se renouvellerait sans cesse par une création continuée[1].

La preuve de la nécessité de Dieu — qu'Il est grand! — c'est que s'il pouvait être anéanti, la préexistence devrait lui être déniée, car son existence serait alors possible et non nécessaire, et ce qui est possible n'existe qu'accidentellement. Mais comment cela pourrait-il être? puisque la nécessité de sa préexistence vient d'être prouvée à l'instant.

[1] Le texte arabe porte : ويلزم الدور والتسلسل.

La preuve qu'il ne peut y avoir aucune relation entre Dieu — qu'Il est grand ! — et les accidents naturels, c'est que s'il était semblable à l'un d'eux, il serait accidentel et cela est impossible après ce que tu viens d'apprendre précédemment sur la nécessité de la préexistence et de l'éternité de Dieu.

La preuve que Dieu — qu'Il est grand ! — existe par lui-même, c'est que s'il avait besoin d'un lieu il serait un attribut; or un attribut ne peut lui-même recevoir d'attribut des sens ou significatif, donc Notre Seigneur — qu'Il est grand et puissant ! — à qui l'on doit les accorder, n'est pas un attribut. Et si Dieu avait besoin de quelqu'un qui les lui décerne, il serait nouveau (créé) et comment cela pourrait-il être ? puisque la nécessité de sa préexistence et de son éternité a été prouvée.

La preuve que Dieu — qu'Il est grand ! — est unique, c'est que s'il ne l'était pas, rien de ce monde n'existerait, parce que Dieu serait inévitablement affecté d'impuissance.

La preuve que les attributs de puissance, de volonté et de science peuvent être donnés à Dieu, c'est que si l'un deux lui manquait aucune des choses créées n'existerait.

La preuve de la nécessité pour Dieu — qu'Il est grand ! — d'avoir l'ouïe, la vue et le verbe est fournie par le Livre (le Coran), la tradition et l'accord de tous les savants[1].

[1] اجماع سكل علماء. L'arabe a seulement والاجماع.

En outre si Dieu ne possédait pas ces attributs, il aurait les contraires qui sont les défauts et un défaut chez Lui — qu'Il est grand! — est impossible.

La preuve qu'il est au pouvoir de Dieu de faire des choses possibles ou de s'en abstenir, c'est que s'il y avait été contraint, le possible serait logiquement devenu le nécessaire ou l'impossible, et cela est absurde.

Quant aux envoyés (de Dieu) — sur eux soient le salut et la prière! — ce qu'il est indispensable d'admettre à leur endroit, c'est leur véracité, leur fidélité, et qu'ils ont transmis ce qui leur a été ordonné de transmettre aux hommes. Il est impossible aussi que ces envoyés aient les contraires de ces qualités, savoir : le mensonge, la duplicité, c'est-à-dire qu'ils aient pu faire une chose défendue, soit illicite[1], soit désagréable (à Dieu)[2] et enfin cacher quelque partie de ce qu'ils avaient charge de communiquer aux hommes.

Ce qu'il est possible d'admettre à l'égard des envoyés de Dieu — sur eux soient le salut et la prière! — ce sont les accidents humains, comme la maladie et ce qui y ressemble, lesquels n'impliquent nul amoindrissement de leur haute dignité[3].

La preuve de la véracité des envoyés de Dieu — sur eux soient le salut et la prière! — c'est que s'ils n'étaient pas véridiques, la parole de Dieu —

[1] مُحَرَّم. — [2] مكروه «ce qui est odieux et inconvenant». Se dit d'un acte dont l'illégitimité n'est pas absolument établie, mais qui doit être évité comme inconvenant ou malséant. — [3] مرتبة.

qu'Il est grand! — serait mensongère, puisque l'attestation de leur véracité est ce don des miracles par lequel Dieu semblait dire : « Mon serviteur est véridique en tout ce qu'il rapporte de ma part. »

La preuve de la nécessité de leur fidélité — sur eux soient la prière et le salut! — c'est que s'ils se rendaient infidèles en faisant une chose défendue ou désagréable à Dieu, cette chose défendue ou désagréable à Dieu deviendrait une obligation pour nous (litt. obéissance), car Dieu — qu'Il est grand et puissant! — nous a ordonné de suivre l'exemple de leur parole et de leurs actes, or Dieu n'ordonne pas de faire ce qui est défendu ou lui est désagréable, et ceci est même la preuve de la nécessité du troisième (argument).

La preuve de la possibilité des accidents humains sur les envoyés (de Dieu) — sur eux soient le salut et la prière! — c'est de voir qu'ils y sont soumis, soit pour augmenter leur récompense, soit pour servir d'exemple, soit pour leur faire mépriser ce monde terrestre, son peu de valeur pour Dieu qui ne saurait en faire le séjour de récompense de ses prophètes et de ses saints — sur eux soient le salut et la prière! — Lui qui sait comment ils y ont vécu[1].

Le sens de tous ces dogmes se résume dans : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu ». Car le propre de la divinité est que Dieu se passe de tout ce qui est hors de lui,

[1] Mot à mot : « prenant en considération leur condition dans ce séjour ».

et tout ce qui est hors de lui a besoin de lui. « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu » signifie que seul, Dieu — qu'Il est grand ! — peut se passer de ce qui est hors de Lui ou en a besoin. Ce pouvoir de se passer de tout ce qui est hors de Lui implique nécessairement l'existence, la préexistence, l'éternité, la qualité d'être distinct des créatures, l'indépendance, la perfection pure, à quoi il faut ajouter la vue et le verbe, car si ces qualités ne lui étaient pas inhérentes, il aurait besoin d'un créateur, de quelqu'un qui le perfectionnât et qui écartât de lui les imperfections. — Et il ressort de ces qualités conférées par le pouvoir qu'il a de se passer de tout, qu'il est au-dessus des partis pris dans ses actes et dans ses jugements, faute de quoi il aurait nécessairement besoin d'une qualité de plus pour remplir son but et comment cela se pourrait-il? puisque Dieu — qu'Il est grand ! — est celui qui se passe de tout ce qui n'est pas lui.

Et si l'on en déduit encore que Dieu n'est pas obligé de faire des choses possibles ou de s'en abstenir, parce que, si une chose, telle que la récompense par exemple, lui était nécessaire, il aurait logiquement besoin de cette chose pour que son but fût accompli, car il ne fait que ce qui est parfait. Comment cela se pourrait-il aussi? puisque Dieu — qu'Il est grand et puissant — se passe de tout ce qui n'est pas lui.

Le besoin qu'a de Lui tout ce qui est hors de Lui rend nécessaire à Dieu la vie, l'omnipotence, la

volonté et la science ; car si l'un de ces attributs lui était dénié, rien n'existerait du monde et rien n'aurait besoin de lui. Comment cela serait-il admissible ? puisqu'il est celui dont tout ce qui est hors de lui a besoin. Ce besoin implique aussi pour Dieu — qu'Il est grand et puissant ! — l'unité, car s'il avait un associé aucune chose n'aurait besoin de lui, à cause de l'impuissance nécessaire de deux dieux. Comment cela se pourrait-il ? puisque Dieu est celui dont a besoin tout ce qui n'est pas lui.

La nouveauté (la création) de l'univers entier s'en déduit aussi ; car si quelque chose de sa substance était antérieur (à la création), ce quelque chose se passerait de Dieu — qu'Il est grand ! — Et comment cela pourrait-il être ? puisqu'Il est celui dont on a besoin de tout ce qui n'est pas lui.

De même aucune des choses existantes n'exerce d'influence sur quoi que ce soit, sinon cette chose pourrait se passer de Notre Seigneur. Et comment cela pourrait-il avoir lieu ? puisque Dieu est celui dont on a besoin tout ce qui n'est pas lui en général et en toutes circonstances.

Et même si tu supposes qu'une des choses créées puisse d'elle-même exercer une action sur une autre, même en admettant qu'elle tienne ce pouvoir de Dieu, comme le prétendent un grand nombre d'ignorants, cela est inadmissible, car alors Notre Seigneur — qu'Il est grand et puissant ! — se trouverait avoir besoin, pour accomplir certains actes, d'un intermédiaire, ce qui est absurde puisque tu

IMPRIMERIE NATIONALE.

connais la nécessité pour Dieu de se passer de tout ce qui n'est pas lui.

Donc apparaissent clairement pour toi par l'expression : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu » les trois articles (de foi) que tout fidèle doit connaître à l'endroit de Notre Seigneur — qu'Il est grand ! — savoir : ce qu'il est nécessaire (de connaître) en ce qui regarde Dieu ; ce qui est impossible et ce qui est possible.

Quant à notre expression : « Mahomet est l'envoyé de Dieu, que Dieu le bénisse et le protège », elle implique la croyance à tous les prophètes, aux anges, aux livres descendus du ciel et au jugement dernier. Car Mahomet — sur lui soient la prière et le salut ! — nous a confirmé toutes ces choses. De la sorte il nous a démontré la véracité des prophètes — que la prière et le salut soient sur eux ! — et l'impossibilité du mensonge en eux, faute de quoi ils ne pourraient être des envoyés fidèles de Dieu qui connaît les choses cachées.

Elle démontre aussi l'impossibilité où sont les prophètes de faire les choses illicites puisqu'ils ont été envoyés pour instruire les hommes par leurs paroles, par leurs actes et par leur silence. Il est donc indispensable qu'il n'y ait rien en eux de contradictoire à l'ordre de Notre Seigneur — qu'Il est grand ! — qui les a choisis de préférence à toutes ses créatures pour leur conférer le secret de sa révélation. Il s'en déduit aussi pour eux la possibilité des accidents humains sans que ceux-ci permettent de

douter de leur mission et de leur éminente dignité auprès de Dieu — qu'Il est grand! — au contraire elles en sont rehaussées.

Il te devient ainsi évident que les deux formules de la profession de foi, malgré son petit nombre de lettres, comprennent tout ce qu'un homme responsable de ses actes doit connaître sur les dogmes qui regardent Dieu et ses envoyés — sur eux soient la prière et le salut! — C'est peut-être à cause de leur brièveté et de leur contenu, que la loi divine les a instituées comme le moyen d'expression de l'islamisme (de la résignation en Dieu) qui se trouve au fond du cœur. Nulle profession de foi n'est agréée sans elles, c'est pourquoi tout homme intelligent doit les répéter le plus possible pour évoquer les croyances qu'elles contiennent, les incorporer à son sang et à sa chair, car elles renferment malgré leur concision des mystères et des prodiges incalculables qu'il y trouvera si Dieu le veut.

Et en Dieu est le secours; il n'est point d'autre Dieu que Lui, ni d'autre objet d'admiration que Dieu. Nous le prions — qu'Il soit exalté! — de nous compter à l'heure de notre mort ainsi que ceux que nous aimons, au nombre de ceux qui profèrent ces actes de foi en pleine connaissance.

Puisse Dieu bénir notre maître Mahomet toutes les fois que les hommes de fidèle mémoire s'en souviennent et que les négligents l'oublient.

Puisse Dieu avoir pour agréables tous les compagnons de son envoyé et leurs suivants, qu'Il leur

accorde ses bienfaits au Jour du jugement! Que la paix soit sur les envoyés de Dieu! Gloire à Dieu maître de l'univers!

عقيدة اهل التوحيد[1]

دڠن نما الله يڠ امت موره لاك يڠ مڠسهاني

برمول سكل ڤوج بك الله دان رحمة الله دان سلامڽ

اتس ڤسوره الله

كتهوى الهم بهوسڽ حكم يڠ بڠسكن ڤد عقل ترسمڤن اي ڤد تيك بهكي ڤرتما وجب، دان كدوا مستحيل دان كتيك هارس مك برمول يڠ وجب ايت، يائيت برڠيڠ تياد داڤت ڤد عقل اوله عدمڽ دان يڠ مستحيل ايت برڠيڠ تياد داڤت درڤد عقل اوله اداڽ، دان يڠ جائز ايت برڠيڠ صح ڤد عقل دان اداڽ دان تياداڽ۞ دان وجب اتس تيو٢ مكلف ڤد شرع بهوا مڠتهوي اي، اكن برڠيڠ وجب ڤد حق توهن كيت يڠ مهابشر دان يڠ مها ملياء، دان برڠيڠ مستحيل دان برڠيڠ هارس اي۞ دان دمكينڽ لاك وجب اتس بهوا مڠتهوي اكن سوڤا يڠ دمكين ايت، ڤد حق سكل رسول اتس مريكئيت رحمة الله دان سلامڽ۞ مك ستڠه درڤد برڠيڠ

[1] Ce titre manque dans l'original.

وجب بك توهن كيت يڠ مهابشر دان مها مليا دواڤوله صفة، دان يائيت ادا دان سدى دان ككل، دان برسلاهن يڠ مها تڠݢي بك سكل يڠ بهارو دان برديري الله تعالي دڠن سنديري، ارتين تياد برکهندق اي کڤد ذات[1] دان تياد برکهندق کڤد فعل يڠ منجديكن دي، دان اسا ارتين تياد مندوا اي بݢين ڤد ذاتڽ، دان تياد ڤد سكل صفتڽ، دان تياد ڤد سكل فعالڽ ۞ مك انيله انم صفة برمول يڠ ڤرتماڽ صفة نفسيه دان يائيت وجود، دان يڠ ليما كمديننڽ ايت صفة سلبيه سماڽ ۞ كمدين وجب بك الله تعالي توجه صفة يڠ دڠاي اكندي صفة معاني دان يائيت قدرة ارتين كواس، دان ارادة ارتين برکهندق يڠ تعلق كدواڽ ايت دڠن سكل ممكين، دان علم ارتين تهو يڠ تعلق اي دڠن سكل يڠ وجب، دان سكل يڠ هرس دان سكل يڠ مستحيل، دان حيات ارتين هيدڤ دان يائيت تياد تعلق سواة، دان سمع ارتين منڠر دان بصر ارتين مليهت يڠ تعلق كدواڽ ايت دڠن سكل يڠ موجودات، دان كلام ارتين بركات[2] يڠ تياد اي دڠن حرف دان تياد سوارا، دان تعلق اي كڤد برڠيڠ دتعلق دڠنديى اوله علم درڤد سكل تمڤت تعلقڽ ۞ كمدين مك توجه صفة يڠ دنماي اكندي صفة معنوية، دان يائيت ملازمكن اي بك

[1] Lire تمفت, mot qui traduit exactement l'arabe مَحَلّ.

توجه صفة فرتما، دان يائيت كأداتن الله تعالي يغ كواس دان
يغ بركهندق دان يغ تاهو دان يغ هيدف دان يغ مندغر دان
يغ مليهت دان يغ بركات ۞ دان سنتغه درفد برغيغ مستحيل
فد حق الله تعالي دوافوله صفة دان يائيت سكل لاونن
دوا فوله سفة يغ فرتما، دان بائيت تياد دان بهرو دان
كداتغي اوله عدم، دان برسمأن دغن سكل بهرو دغن بهو
ادا اي جرم ارتين مغمبل ذاتن يغ مها تغكي ايت اكن قدار
درفد لافغ، اتو ادا اي عرض يغ بيرديري[1] اي دغن جرم اتو
ادا اي فد فهق بك جرم اتو ادا بكين يائيت فهق اتو ترتنتو
اي دغن تمفت اتو فد ماس اتو برصفة ذاتن بغمها تغكى ايت
دغن سكل يغ بهرو، اتو برصفة دغن كچيل اتو بشر اتو برصفة
اي دغن عرض يعني مغهيل فثله فد سكل فربواتنن، دان
سكل حكمن، دان دمكين لاك مستحيل اتس الله تعالي بهو
تياد ادا اي برديري دغن سنديرين دغن بهو ادا اي صفة يغ
برديري اي دغن تمفة، اتو بركهندق اي كفد يغ منجدي
كنديي ۞ دان دمكين لاك مستحيل اتس الله تعالي بهو تياد
ادا اي اسا دغن بهو ادا اي برسوسن فد ذاتن، اتو ادا اي
بكين يغ بجاي برسمأن بك سكل يغ بهيرو[2] فد ذاتن اتو فد

[1] Lire برديري. — [2] Ce mot est douteux; peut-être faut-il lire باهير.

سكل صفتهن ، اتو ادا اي شرتان فد وجود يغ ممبري بكس
فد سوات فربواتنن درفد سكل فربواتنن ۞ دان دمكين لاك
مستحيل اتس الله تعالي لمه درفد بربوة سكل ممكن برغ ممكن
ادا اي دان مغداكن سوات درفد عالم ، شرتا بنچي اي بك
ادان ارتين تياد بركهندقن الله تعالي اتو شرتا لوفا ، اتو لالي
اتو دغن علت اتو دغن طبيعة ۞ دان دمكين لاك مستحيل
اتس الله تعالي جهيل ، دان برغيغ فد معنان دغن يغ معلوم
اداي دان ماتي دان تولي دان بوتا دان كلو ۞ دان برمول سكل
لاونن صفة معنوية ايت برلبه ، يتاي درفد سكل لاوان صفة
معاني اين ۞ دان ادافون يغ هارس فد حق الله تعالي مك
يائيت بربوت تيف٢ ممكن ، اتو منغكلكندي ۞ ادافون تندا
ادا الله تعالي مك يائيت بهارو سكل عالم اين كارن بهوسن
جكلو تياد ادا بكين يغ ممبهرو دي تتاف بهرو اي بك
سنديرين نسچيا ، لازمله بهو ادا سله سوات درفد دوا فكرجأن
ايت ، يغ برسمأن كدوان ، حال يغ مهاي اي جك تسولنن لاك
يغ ملبهي اتسن دغن تياد سبب دان يائيت مستحيل ۞ دان
برمول دليل بهرو عالم يائيت ملازمكن اي بك سكل عرض يغ
بهرو درفد كرق دان ديم دان لاينن درفد كدوان ، دان يغ
ملازمكن بك يغ بهرو فول ۞ دان برمول دليل بهرو سكل عرض
ايت ، مك يائيت يتا دفندغ بروبه٢ن درفد تياد كفد ادا ،

دان درڤد ادا كڤد تياد ۞ دان اداڤون تندا وجب قدم بݢ الله تعالي ، مك ديركارن بهوسڽ جكلو تياد ادا اي سديا نسچاي ادا له اي بهرو مك بركهندق له اي كڤد ممبهرو كندي ، مك لازمله اوله دور اتو تسلسل ۞ دان اداڤون تندا وجب بقاء بݢ الله تعالي مك دبري كارن بهوسڽ جكلو داڤت بهو دهبوڠ اي اوله عدم نسچاي نفيله اي درڤداڽ قدم ، دبري كارن كأدا أن وجودڽ ڤد كتيك ايت حأيز تياد واجب ، دان يڠ هارس ايت تياد ادا وجودڽ ملينكن بهرو جوأ بتڤا صح يڠدمكين ايت ، دان سڽ تله تردهلو ڤد واجب قدمڽ الله تعالي دان بقاڽ ۞ دان اداڤون تندا واجب برسلاهن الله تعالي بݢ سكل يڠ بهرو، مك كارن بهوسڽ جكلو مڽماي الله اكن سوات درڤداڽ سكل يڠ بهرو نسچاي ادا له اي بهرو سأمڽان دان يڠدمكين ايت مستحيل بݢ برغيڠ تله اڠكو كتهوي دهلو درڤد واجب قدمڽ الله تعالي دان بقاڽ ۞ دان اداڤون تندا واجب بردبري الله تعالي دڠن سنديرين ، مك كارن بهرسڽ الله تعالي جكلو بركهندق اي كڤد ذات نسچاي اداله اي صفة، دان صفة ايت تياد برصفة اي دڠن سكل صفة معاني دان تياد برصفة اي دڠن سكل صفة معنويه ، دان برمول توهن كيت يڠ مهابشر دان مهامليا واجب برصفة اي دڠن كدواڽ مك بوكنله اي دڠن صفة دان جكلو

بركهندق اي كڤد فعل يڠ منجديكنديي نسچاي اداله اي
بهرو بتڠا مع كيران ۞ دان سڠكهن تله برديري دهلو تندا
اتس واجب قدم الله تعالي ۞ دان بقاءن دان ادافون تندا
وجب اسا بك الله تعالي مك كارن بهوسن جكلو تياد ادا اي
اسا نسچاي لازمله بهو تياد دڤروله سسوان[1] درڤد عالم اين ،
كارن لازمله لمهن ڤد كتيك ايت ۞ دان ادافون تندا واجب
برصفة الله تعالي دڠن قدرة ، دان ارادة دان علم دان حيات
مك در كارن بهوسن جكلو نڠي سسوات درڤدان نسچاي تياد
دڤروله سسوات درڤد سكل يڠ بهرو ۞ دان ادافون تندا وجب
سمع بك الله تعالي دان بصر دان كلام مك ياٴيت كتاب دان
سنة يعنى حديث دان اجماع سكل علما ، دان لاك جكلو تياد
برصفة اي دڠن دي نسچاي لازمله بهو برصفة اي دڠن سكل
لاونن ، دان ياٴيت ككوراڠن ، دان ككوراڠن-اتسن الله تعالي
مستحيل ۞ دان ادافون تندا كاٴدا الله تعالي بربوه[2] سكل
ممكين اتو منڠكلكنديي ايت هارس ڤد حق الله تعالي ، مك
كارن بهوسن جكلو وجب اتس الله تعالي سسوات درڤدان
ڤد عقل مستحيل ڤد عقل نسچاي برتوكرله اي ممكين ايت
كڤد واجب ، اتو مستحيل دان يڠ دمكين ايت تياد تريما
اوله عقل ۞

[1] Lire سبسوات. — [2] Lire بربوت.

دان اداڤون سكل رسل اتس مريكئيت رحمة الله دان سلامڽ
مك وجب ڤد حق مريكئيت بنر دان كڤرچهيأن دان
مڽمڤيكن برڠيڠ دسوروهكن مريكئيت دان مڽمڤيكن دان بك
سكل مخلوق ۞ دان مستحيل ڤد حق مريكئيت اتس مريكئيت
رحمة الله دان سلامڽ سكل لاون اين صفة، دان ياءيت
دستا، دان خيانة دڠن بربوات سوات برڠيڠ دتڬهكن
درڤدان دڠن تڬه يڠ حرام اتو تڬه مكروه، دان ممبوڽيكن
سسوات درڤد برڠيڠ دسوروهكن مريكئيت دڠن مڽمڤيكن دي
بك مخلوق ۞ دان هارس ڤد حق مريكئيت اتس مريكئيت
رحمة الله دان سلامڽ بارڠيڠ ياءيت درڤد سكل ڤرڠي توبوه
مانسي يڠ تياد ممباوأ اي كڤد ككوراڠن ڤد مرتبة مريكئيت
يڠ مها تڠڬي سڤرت ساكة دان سأڤان ۞ اداڤون تندا واجب
بنر مريكئيت مك كارن بهوسڽ مريكئيت جكلو تياد بنر
مريكئيت نسچاي لازمله دستا، ڤد خبرڽ الله تعالي دركارن
ممبنركن الله تعالي جك مريكئيت دڠن معجزة يڠ تورن
منمڤاتي ڤد تمڤة فرمانڽ يڠ مها تڠڬي تله بنر همباكو ڤد
تيڤ٢ برڠيڠ مڽمڤيكن ايت اڤي درڤد اكو ۞ دان اداڤون
تندا واجب كڤرچيأن بك مريكئيت اتس مريكئيت رحمة الله
دان سلامڽ، مك كارن بهوسڽ مريكئيت جكلو خيانة
مريكئيت دڠن بربوات سوات يڠ دحرمكن اتو يڠ دمكروهكن

نچاي منوکرکن يڠ حرم اتو مکرة ايت اکن طاعة يعني
سوره، فد حق مريکئيت اتس مريکئيت رحمة الله دان
سلامن، کارن بهوسڽ الله تعالي مپورهکن کيت دڠن
مڠکوت مريکئيت فد سکل فرکتأن مريکئيت دان سکل
فربواتن مريکئيت دان تياد مپوره الله تعالي اکن کيت دڠن
بربوات يڠ دحرمکن دان تياد يڠ دمکروهکن، دان برمول يڠ
ترسبة اين دڠن پتان يائت تنداء واجب يڠ کنيک تبليغ ۞
دان ادافون تنداء هرس فرڠي نوبه مانسي اتس مريکئيت مک
يائت پتافندڠن جنهن فد مريکئيت، ادا کلاين کارن
ممبشرکن فهلا مريکئت، اتو کارن مپتاکن شريعت اتو کارن
مڠاصلکن صبر درفد دنيا کارن منجکاکن مريکئت بک
ککوراڠن قدر دنيا کفد الله تعالي، دان کتيدأن رضا الله
دڠن دنياالين اکن تکري تمفت ممبلس بک سکل انبيا دان
سکل اوليان دڠن سکيرا٢ اعتبار مپتاکن کنفد ککلون
مريکئت دلمن اتس مريکئت رحمه الله دان سلامن ۞

دان مڠهمفون اکن سکل معنا عقائد سکليئن، فد کتا لا اله
الا الله محمد الرسول[1] الله کارن معنا کتهاض ايت بائيب کاي
توهن درفد تيف٢ برڤيڠ لاينڽ، دان برکهندق تيف٢ برڤيڠ
لاين کفدان مک معنا لا اله الا الله تياد يڠ کاي درفد تيف٢

[1] Lire رسول.

برڠيڠ لاينڽ دان بركهندق كڤدان تيڤ٢ برڠيڠ لاينڽ ملينكن الله تعالي ۞ اداڤون كاي الله تعالي يڠ مها بشر دان مها مليا درڤد تيڤ٢ برڠيڠ لاينڽ مك يائيت مڠواجبكن بكين الله تعالي ، ايت وجود دان قدم ، دان بقاء ، دان برسلاهن بك يڠ بهرو ، دان برديري ، دڠن سنديريڽ دان مهاسوچ الله درڤد ككوراڠن ۞ دان ماسق ڤد يڠ دمكين ايت وجب مندڠر بكين الله تعالي ، دان ملهت دان بركتاديري كارن جكلو تياد وجب بك الله تعالي سكل صفة اين نسچاي اداله بركهندق كڤد يڠ ممبهرو كيدى اتو كڤد ذات اتو كڤد منولقكناي درڤد ككوراڠن ۞ دان امبل درڤدان مهاسوچ الله تعالي درڤد سكل عرض[1] ڤد سكل ڤربواتنڽ دان سكل حكمڽ ، دان حك تياد مكين نسچاي لازمله بركهندق الله تعالي كڤد بارڠيڠ مڠحاصلكن اي اكن عرض[2] بتاڤ ڤريڽ ، دان يائيت توهن كيت يڠ مهابشر دان يڠ مها مليا يڠ كاي اي درڤد تيڤ ٢ برڠيڠ لاينڽ ، دان امبل درڤدڽ ڤول بهواسڽ تياه واجب ، اتس الله تعالي بربوات سوات درڤد سكل ممكن دان تياد وجب منڠككنديري كارن جكلو وجب اتس الله تعالي سوات درڤدان عقل ، سڤرت ممبري ڤهلا اڤاڽ نسچاي اداله الله تعالي يڠ مها بشر

[1-2] Lire غرض.

دان يڠ مها مليا ايت يڠ کهندق کڤد يڠ دمکين ايت سوات
سڤاي سمڤرنا اي دڠندي اوله غرضن درکارن تياد يڠ واجب
ڤد حق الله تعالي ملينکن برڠيڠ اي کسمڤرناءن بکين بکين
بتاڤ مع يڠ دمکين ايت ، دان يائيت ڤد حال الله تعالي يڠ
مها بشر دان يڠ مها مليا اي جو يڠ کاي درڤد تيڤ٢ برڠيڠ
لاينڽ دان اداڤون برکهندق تيڤ٢ برڠيڠ لاينڽ کڤدان يڠ
مها بشر دان يڠ مها مليا مک يائيت معوا جبکن اي بک الله
تعالي برصفة حيات دان عموم قدرتڽ ، دان ارادتڽ دان علموڽ
درکارن جکلو نفي سوات دارڤد سکل صفة ايت نسچاي تياد
داڤت بهوا دڤروله سوات درڤد سکل يڠ بهرو ، مک تيادله
برکهندق کڤدان سوات بتاڤ مع دان دمکين ايت ، دان يائيت
يڠ برکهندق کڤدان تيڤ٢ برڠيڠ لاينڽ ۞ دان مواجبکن بک
الله تعالي ڤول يڠ اسا درکارن جکلو ادا اي شرتان يڠ مندواي ڤد
کتهانن[1] نسچاي تيادله برکهندق کڤدان سوات جوڤون درکارن
لرمکنله لمه کدوان ڤد کتيک ايت ، بتاڤ کيران دان يائيت يڠ
برکهندق کڤدان تيڤ٢ برڠيڠ لاينڽ ۞ دان دامبل درڤدان
ڤول بهرو سکل عالم اين دڠن سکلينن کارن جکلو ادا سوات
درڤدان ايت قديم نسچاي ادا دمکين سوات ايت کاي اي
درڤدان ، الله تعالي بتاڤ کيران دان يائيت يڠ واجب بهوا يڠ

[1] Lire کتوهانن.

برکهندق کفدان تیف۲ برغیغ لاینن دان دامبل درفدان
فول بهو تیاد ممبري بکس بك سوات درفد سکل کائنات فد
سوات بکس برغ بکس ادااي ، دان جك تیاد نسچاي لازمله
بهرکاي دمکین بکس ایت درفد توهن کیت یغ مها بشر ،
دان یغ مها مليا بتنفاکیران دان بائت یغ وجب برکهندق
کفدان تیف۲ برغیغ لاینن حال کادانن عموم فد کل صفهن
دان اتس تیف۲ حال وجودن برمول ایت حال اغکو تقدیرکن
بهوسن سوات درفد کائنات ممبري بکس دغن طبعتنۃ دان
ادافون جك دتقدیرکن یغ ممبري بکس دغن قوت یغ دجد
یکندي الله تعالي ددالمن سفرت مبغکا اوله کلبیأکن درفد
اورغ یغ جهیل مك یغ دمکین ایت مستحیل فول ، کارن
بهوسن جدیله فد کیتکایت توهن کیب یغ مهابشر دان یغ
مها مليا یغ برکهندق فد مجدیکن سنتغه سکل فربواتن
کفد منغاهي[1] ، دان دمکین ایت باطل بك برغیغ تله اغکو[2]
کتهوي درفد واجب کاین توهن یغ مهابشر دان یغ مها مليا
درفد تیف۲ برغیغ لاینۃ

مك سن تله پتاله بکو مغندوغ کات مو تیاد توهن ملینکن
الله ، بك سکل بهکین یغ تیك یغ واجب اتس مکلف ،
مغتهوي اکندی فد حق توهن کیت یغ مهابشر دان یغ مها

[1] Lire مغفای. — [2] Lire اغکو.

مليا دان ياڽت برڠيڠ وجب ڤد حق الله تعالي دان برڠيڠ مستحيل ۞ دان برڠيڠ هارس دان اداڤون ڤد کتا کيت محمد رسول الله صلى الله مليه وسلم مك ماسق ڤداڽ براءيمان دڠن سکلينڽ انبياء دان سکلين ملائکت دان سکلين کتاب يڠ دتورنکن در لاڠت دان هري يڠ کمدين کارن بهوسڽ اتسڽ رحمة الله دان سلامڽ ، تله داتڠ اي دڠن ممبنرکن سکلين يڠ دمکين ايت سکلينڽ ۞ دان امبل درڤداڽ دان وجب بنر سکل رسل اتس مريکئيت رحمة الله دان سلامڽ ، دان مستحيل دوستا اتس مريکئيت دان جك تياد نچاي تياد ادا مريکئيت ڤسوره يڠ کڤرچيأن[1] بك توهن کيت يڠ مڠتهوي دڠن سکلين يڠ تربوڽي[2] جل وعز دان مستحيل ڤربوات سکلين يڠ دياله سکلينڽ کارن بهوسڽ مريکئيت دسورهکن مريکئيت مڠاجر مريکئيت اکن کل مخلوق دڠن ڤرکتاأن مريکئيت دان ڤربواتن مريکئيت ، دان ديم مريکئيت ، مك لازمله بهو تياد ادا مريکئيت ڤد سکينڽ برسلاهن بك سوره توهن کيت يڠ مها بشر دان يڠ مها مليا يڠ ممليه اکن مريکيت اتس سکلين کجدينڽ ، دان کڤرچياأن مريکئيت اتس رهسي وحيڽ ۞ دان امبل درڤداڽ هارس سکل عرض بسريه اتس مراکئيت درکارڽ دمکين ايت تياد ممبري چدا ارڤد رسلة مريکيت ، دان

[1] Lire کڤرچياءن. — [2] Lire تربوڽي.

كتغكين مرتبة مريكئيت درفد الله تعالي يتاف يغ دمكين ايت برڠيغ برتمبه فدان۞ مك سن تله ڤتاله بكيم مغدوغ دوا كلمه شهادة شرتا سديكت حروفن فدان بك سكلين برڠيغ واجب اتس مكلف مغتهوي اكندي درفد عقائد الايمان فد حق الله تعالي دان حق رسولن اتس مريكئيت رحمة الله دان سلامن، دان مدهداهن كام دترها ايمان كام كارن سديكت لغظن شرتا ملغكافين اتس برڠيغ كام سبتكن اكندي تله منجديكن اوله شرع جروبهسا اتس برڠيغ دالم هاتي، درفد اسلام، دان تياد تريما الله تعالي درفد سؤرغ اكن ايمانن ملينكن دغن دي مك سيكيا اتس اورغ يغ برعقل بهو مباڤقكن اي درفد ميبة اكندي فد حال مغاحضكن بك برڠيغ ملغكافي كلمه ايت اتسن درفد عقائد الايمان، هغكا برجهفرله شرتا معنان دغن داكنغن دان درهن مك بهوسن مليهت اي درفد براف رهسيا، دان عجب[2] جك دكهندق الله تعالي برڠيغ تياد ماسق دباوهن كيران، دان دغن الله برولة فرتنجق تياد توهن يغ لاينن دان تياد يغ دسبهيغ لاينن۞ كام ممنتأكن دالله سبحانه وتعالي بهو منجديكن الله اكن كامي دان كسيه اكن كامي تتكال هندق ماتي يغ بركات مريكئيت، دغن كلمه سهادة[1] يغ مغتهوي مريكئيت دغن دي

[1] Lire شهادة.

دان رحمة الله اتس فغهلوكيت محمد، فد تيف[٢] برغيغ ميبت اكندي اوله سكلين يغ ميبت مريكيئت، دان لوفا درفد ميبوت اوله سكلين اورغ يغ لوفا دان رضي الله تعالي درفد سكل صحبة رسول الله سكليننن، دان تابعين يعني سكل مريكيئت دغن كبجيكن سمفي كفد هاري قيامة، دان ججهتر اتس سكليننن فسوره دان سكل فوج بك الله توهن سكليننن عالم ۞

تمت

IMPRIMERIE NATIONALE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU VENDREDI 8 JANVIER 1904.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Senart, *vice-président;* Allotte de la Fuye, Aymonier, Basmadjian, Bouvat, Carra de Vaux, l'abbé Chabot, Rubens Duval, Grenard, Halévy, l'abbé Labourt, Leroux, Mayer-Lambert, Meillet, Specht, *membres;* Chavannes, *secrétaire.*

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 11 décembre 1903; la rédaction en est adoptée.

M. Barbier de Meynard présente à la Société les deux ouvrages suivants de M. J.-B. Périer, professeur d'arabe à l'École des lettres d'Alger : *Nouvelle grammaire arabe;* et *Petits exercices arabes* (1re partie, *morphologie*), Paris, Leroux, 1903.

Le Président, après avoir rappelé les services rendus à la Société par M. Ed. Drouin, que l'état de sa santé empêchera désormais d'assister à nos séances, propose de le remplacer par M. Cl. Huart dans la Commission des fonds, et de donner le titre de *secrétaire adjoint* et *bibliothécaire* à M. L. Bouvat. Il propose en outre que la Commission du Journal, dont font partie de droit les membres du bureau, soit composée de MM. Barbier de Meynard, *président;* Maspero et Senart, *vice-présidents;* Chavannes, *secrétaire;* Rubens Duval, Oppert,

Houdas, Barth, Sylvain Lévi, *membres élus*. Ces choix seront soumis à la ratification de l'Assemblée générale.

M. Barbier de Meynard adresse, au nom de la Société, des remerciements à M. Cabaton qui a bien voulu se charger de dresser le catalogue des manuscrits et des livres provenant du legs Antony Landes, ancien résident de première classe en Annam et au Tonkin, mort à Saïgon le 23 février 1893. Le *Journal asiatique* publiera les indications les plus importantes de ce catalogue.

M. Barbier de Meynard rappelle que l'état fort prospère des finances de la Société permettrait de faire de nouvelles publications dans la collection des auteurs orientaux : il signale en particulier l'intérêt que présenterait une traduction annotée des géographes arabes dont le texte a été publié par M. de Goeje; il exprime le vœu que les ressources dont nous disposons en ce moment puissent être employées à des impressions d'ouvrages qui contribuent à maintenir le bon renom scientifique de la Société.

La séance est levée à 5 heures et quart.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 8 janvier 1904.)

Par l'India Office : *Annual Report of the Archæological Survey, Bengal Circles*. Calcutta, 1903; in-fol.

— *Annual Report of the search for Hindi manuscripts*, for the year 1900. Calcutta, 1903; in-fol.

Par la Société : *The Geographical Journal*, December 1903-January 1904. London; in-8°.

— *The Journal of the Anthropological Society of Bombay*. 1903; in-8°.

— *Journal asiatique*, sept.-oct. 1903. Paris; in-8°.

— *Transactions and Proceedings of the Japan Society*, Vol. VI. London, 1903; in-8°.

Par la Société : *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903. Hanoï; in-4°.

— *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, sept.-oct. 1903. Paris; in-8°.

— *Revue de l'histoire des religions*, sept.-oct. 1903. Paris; in-8°.

— *Recueil de matériaux pour la géographie et l'ethnographie du Caucase* (en russe), 32e fasc. Tiflis, 1903; in-4°.

Par les éditeurs : *Revue critique*, nos 49-50. Paris, 1903; in 8°.

— *Al-Machriq*, Calendrier pour 1904. Beyrouth; in-8°.

— *Revue africaine*, n° 250, 3e trimestre 1903. Alger; in-8°.

— *Bessarione*, Sett.-Ott. 1903. Roma; in-8°.

— *Bolletino*, n° 34, Ottobre 1903. Firenze.

— *The Korea Review*, November 1903. Séoul; in-8°.

— *Le Museon*. N. S., Vol. IV, n° 4. Louvain, 1903; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, nov.-déc. 1903; in-8°.

— *Journal des Savants*, décembre 1903; in-4°.

Par les auteurs : M. J. A. van Chijs, *Proeve eener Ned. indische Bibliographie* (1659-1670), Supplément II. Batavia, 1903; in-8°.

— J. Halévy, *Revue sémitique*, janvier 1904. Paris; in-8°.

— Paul Pelliot, *Documents chinois sur le Fou-nan*. Hanoï, 1903; in-4°.

— A. Barth, *Inscription sanscrite de Phou Lokhon* (*Laos*). Hanoï, 1903; in-4°.

— C. Piehl, *Sphinx*, vol. VII, fasc. 4. Upsala, 1903; in-8°.

— Ferd. Hahn, *Kurukh* (*Oraõ*)-*English Dictionary*, Part I. Calcutta, 1903; in-8°.

— Ch. Virolleaud, *Di-Tilla*, textes juridiques chaldéens de la seconde dynastie d'Our transcrits et traduits. Poitiers, 1903; in-8°.

— W. Geiger et E. Kuhn, *Grundriss der iranischen Philologie*, II Band, 5 Lief. Strassburg, 1904; in-8°.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1904.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Senart, *vice-président;* Allotte de la Fuye, Aymonier, Basmadjian, Bouvat, Cabaton, Carra de Vaux, l'abbé Chabot, de Charencey, Dussaud, Rubens Duval, Farjenel, Fossey, Grenard, Halévy, Cl. Huart, l'abbé Labourt, Macler, l'abbé Martin, Mayer-Lambert, Oppert, Schwab, Tamamcheff, Thureau-Dangin, Vinson, *membres;* Chavannes, *secrétaire.*

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 8 janvier; la rédaction en est adoptée.

Le Président rend un dernier hommage à la mémoire de M. Drouin en prononçant l'allocution suivante :

« Vous savez tous, Messieurs, la perte très sensible que notre Société vient de faire en la personne d'un de ses membres les plus anciens et les plus dévoués. Notre secrétaire-adjoint M. Drouin a été enlevé récemment à nos travaux et je puis ajouter à notre affection, après une douloureuse maladie qui, depuis un an, le condamnait à une retraite absolue. — Je n'ai pas besoin de vous rappeler les services que notre regretté Confrère a rendus à la Société d'abord, dont il a été pendant ces dix dernières années un des membres les plus actifs, et aussi à tous ceux d'entre nous qui ont eu recours à ses profondes connaissances en numismatique et à son érudition étendue.

« Drouin était un des doyens de la Société : son admission date, si je ne me trompe, de l'année 1861. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je le retrouve ponctuel à nos séances mensuelles, même à l'époque où ses devoirs profes-

sionnels, tout à fait étrangers à nos études, ne lui laissaient pas le loisir de collaborer au *Journal asiatique*. Mais c'est surtout depuis sa nomination comme secrétaire-adjoint, bibliothécaire, membre de la Commission des fonds et de la Commission du Journal, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, qu'il se voua de tout cœur aux intérêts scientifiques en même temps qu'à l'administration de notre Société.

« L'éloge du numismate n'est plus à faire; personne d'entre nous n'ignore sa haute compétence en ce qui concerne la série des rois indo-scythes, les monnaies de la Sogdiane, celles à légende pehlvie et pehlvi-arabe, etc. Vous savez, Messieurs, combien ses travaux ont contribué à éclaircir la chronologie et l'histoire des dynasties Arsacides et Sassanides et quelles utiles contributions ils ont fournies à l'étude des rapports entre les Huns Ephthalites et la Perse, c'est-à-dire à la période encore si confuse de la lutte entre l'Iran et le Touran. Non moins assidue et utile que sa collaboration scientifique fut l'application qu'il apporta aux intérêts matériels de la Société, et en particulier à la reconstitution et au développement de notre Bibliothèque. Il avait pour ainsi dire élu domicile ici; deux ou trois fois par semaine il donnait une partie de ses journées à mettre en ordre la correspondance de la Société, classait nos livres nouveaux, provoquait de nouveaux dons, complétait notre Catalogue et maintenait nos bons rapports avec les sociétés étrangères et les corps savants qui échangent leurs publications avec les nôtres. L'empressement aimable, je devrais dire le plaisir qu'il avait à rendre service à ceux qui venaient le consulter, lui avaient acquis toutes les sympathies, et c'est à bon droit que nous pouvons dire qu'en même temps qu'un collaborateur dévoué nous avons perdu un véritable ami.

« Sa mémoire vivra et restera chère parmi nous et je suis sûr, Messieurs, d'être votre interprète à tous en adressant au cher absent un adieu ému, à la famille qui le pleure la sincère expression de nos regrets et de notre reconnaissance pour les services rendus. »

Est reçu membre de la Société :

M. 'ABD EL-'AZIZ ZÉNAGUI, répétiteur à l'École des langues orientales, rue de Lille, 45, Paris, présenté par MM. Barbier de Meynard et Houdas.

M. CL. HUART offre à la Société, au nom de M[lle] MÉNANT, un livre de Jivanji Jamshedji Modi, intitulé *The Parsees at the court of Akbar and Dastur Meherjee Rânâ.*

M. AYMONIER présente les trois volumes de son grand ouvrage sur le Cambodge.

Le PRÉSIDENT annonce que le rapport complet de M. A. STEIN sur ses recherches archéologiques dans le Turkestan chinois paraîtra au printemps de l'année 1905. Il donne en outre lecture d'une circulaire du Ministre de l'Instruction publique relative au Congrès international d'archéologie qui se réunira à Athènes en 1905.

M. THUREAU-DANGIN fait une communication sur un texte cunéiforme récemment découvert à Tello, qui prouve que la ville de Lagash a été détruite au commencement du quatrième millénaire par les habitants d'une ville voisine. Ce document fournit en même temps un synchronisme entre Urukagina, roi de Lagash, et Lugalzaggisi, roi d'Ourouk, ce dernier étant connu par une inscription trouvée à Niffer.

M. GRENARD expose le résultat de ses recherches sur les Kyzyl-bâch, secte religieuse d'Asie Mineure, dont les adeptes, au nombre de plus d'un million, sont répandus des environs d'Erzeroum à ceux d'Aïdin. Bien que cette secte considère Ali comme une incarnation de la Divinité, elle paraît être d'origine chrétienne.

M. DE CHARENCEY étudie quelques mots basques qu'il croit être apparentés aux langues sémitiques.

Après quelques observations de MM. VINSON et OPPERT, la séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 12 février 1904.)

Par l'India Office : *Bibliotheca Indica*, nos 49-57. Calcutta, 1903; in-8°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Tijdschrift*, Deel XLVI, Afl. 6. Batavia, 1903; in-8°.

— *Notulen*, Deel XLI, Afl. 2-3. Batavia, 1903; in-8°.

Par la Société : *Revue religieuse internationale*, janvier 1904; in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 57 Band, fasc. 4. Leipzig, 1903; in-8°.

— *Actes de la Société philologique*, Année 1903; in-8°.

— Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* (270-275), par Léon Homo. Paris, 1904; in-8°.

— *Zeitschrift der hebräischen Bibliographie*, Nov.-Dec. 1903. Frankfurt a. M.; in-8°.

— *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, Tome XI. Paris, 1903; in-8°.

— *The Journal of the Royal Asiatic Society*, January 1904. London; in-8°.

— *Bibliothèque de l'École des hautes études*, 180e fasc. G. Salmon, *L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh*. Paris, 1904; in-8°.

— *Revue de l'Orient chrétien*, n° 4. Paris, 1904; in-8°.

— *Journal des Savants*, janvier 1904. Paris; in-4°.

— *The Journal of the Anthropological Society*, Vol. VI, n° 7. Bombay, 1903; in-8°.

Par les éditeurs : *Le Turc*, journal politique, scientifique et littéraire, nos 1-4. Le Caire, 1903.

— *Revue critique*, n° 1-6, 1904. Paris; in-8°.

Par les éditeurs : *Šarqi Rous*, journal en turc azéri, N°s 104-109. Tiflis, 1903.

— *Revue archéologique*, nov.-déc. 1903. Paris, 1903; in-8°.

— *Orientalische Bibliographie*, 3e Heft, 1902. Berlin, 1903; in-8°.

— *Al-Machriq*, 1-15 janvier 1904. Beyrouth; in-8°.

— *American Journal of Semitic languages and literatures* (*Hebraica*). Chicago, 1903; in-8°.

— *Bessarione*, Nov.-Déc. 1903. Roma; in-8°.

— *The Geographical Journal*, February 1904. London; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, 1903. Paris; in-8°.

— *Bolletino*, n° 37, Gennaio 1904. Firenze; in-8°.

— *The Korea Rewiew*, Dec. 1903. Seoul, in-8°.

Par les auteurs : J. Goldziher, *Le livre de Mohammed ibn Toumert, Mahdi des Almohades*. Texte arabe accompagné de notices lexicologiques et d'une introduction. Alger, 1903; in-8°.

— J.-B. Périer, *Nouvelle grammaire arabe*. Paris, 1903; in-8°.

— A. Barth, *Les doublets de la stèle de Say-Fong*. Hanoï, 1904; in-4°.

— C. Alphonso Nallino, *Al-Battani sive Al-Batenii Opus Astronomicum*, ad fidem codicis Escurialensis arabice editum, latine versum, adnotationibus instructum. Pars prima, versio capitum cum animadversionibus. Mediolani Insubrum, 1903; in-4°.

— De Charencey, *De quelques noms de boissons*. Paris, 1902; in-8°.

— Le même, *Sur les idiomes kolariens*. Caen, 1902; in-8°.

— Le même, *La gynécocratie religieuse chez les Toltèques*. Paris, 1902; in-8°.

— Le même, *Philologie euscarienne*. Paris, 1903; in-8°.

Par les auteurs : Alb. Löwy, *A critical Examination of the so called Moabite Inscription in the Louvre*. London, 1903; in-8°. — S. Reinach, *Rapport fait au nom de la Commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1903, et lu dans la séance du 10 juillet 1903.* Paris; in-8°.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 12 février 1904.)

QUELQUES MOTS BASQUES D'ORIGINE SÉMITIQUE.

Dans une précédente communication, nous avions cherché à établir l'origine sémitique de quelques termes basques. Un examen plus approfondi nous a amené à constater que la plupart de ces derniers avaient dû passer par l'espagnol. A peine deux ou trois ont-ils été l'objet d'un emprunt direct. En voici la liste :

I. Burdin «fer», qui devient *burni* en Guipuzcoan, avec mutation du *d* en *n* comme dans *arno* «vin», pour *ardo*, et *burdugn* en Souletin, n'offre qu'une ressemblance fortuite, à coup sûr, avec le Wotièque *kort* «fer»; — Zyriène, *kært* — Ostyak, *karti* (Voir Ahlqvist, *Die Kulturwœrter in den West-finnischen Sprachen* et M. Schrader, *Urgeschichte und Sprachvergleichung*), non plus qu'avec le Zend *kharéto*; — Ossète, *khared* «couteau de fer»; — Lithuanien, *kárdas* «épée», peut-être d'origine ougro-finnoise comme les précédents.

Nous ne rapprocherons pas davantage *bardin* du Persan *poulâd* «acier»; — Arménien, *polowat*; — Russe, *boloton*, dont Miklosich n'indique pas l'étymologie.

Laissons également de côté, l'hébreu בַּרְזֶל *barzel* «fer» de la rac. בָּרַז *barz* «transfodit, fidit» d'où, peut-être, le latin *ferrum* (pour *fersum?*).

M. Brugsch (Voir *Des noms de métaux en basque*, t. X, n° 3; p. 46 du *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*)

nous indiquera la piste à suivre. Ce savant a reconnu que vers le VIIe siècle avant notre ère, le terme égyptien *ba en bært*, litt. «substance, article de Beyrouth», tendait à être employé concurremment avec le vieux mot indigène *ba en pé*, litt. «substance du ciel», pour désigner le fer. Tout cela suppose une forme sémitique *bærti* «Beyrouthin», d'où l'Amharique ብረት *biraet* «fer» et le Ghéez, ብርት *birt* «bronze, laiton». Beyrouth servait d'entrepôt pour les métaux, de même que Byblos pour le papyrus. Le passage de *bærti* à *burdin* s'expliquerait sans difficulté. N'oublions pas que le fer ne fut connu en Europe que bien des siècles après le cuivre. Avant l'époque de la guerre de Troie, les Grecs ne l'employaient pas encore (Voir Hésiode, *les Travaux et les jours* vers 149 et 150). D'autre part, Homère mentionne le fer comme un métal précieux et, par conséquent, rare (Voir *Iliade*, chant 6, vers 47 et 48 et chant 23, vers 826 à 835) En Gaule et, par suite, en Espagne, l'usage de ce métal ne paraît pas antérieur au VIe siècle avant notre ère. Rien d'étonnant que les Phéniciens y aient porté le nom avec l'objet lui-même.

II. Nagusi «maître», qui devient *nausi* en Biscayen et *nąbusi* en bas-Navarrais, rappelle à la fois l'Amharique ንጉሥ *negousch* «roi», de la racine ነገሠ *naegaesch* «regnavit» et le Ghéez ንጉሥ *négousch*, même sens (racine ነገሠ «regnavit»), aussi bien que l'hébreu נוֹגֵשׂ *noges* «maître, chef»; (rac. נָגַשׂ *nagas* «regnavit, imperavit»). Les Basques l'auraient-ils pris aux Phéniciens? Cela reste bien douteux. Depuis le XIIe siècle de notre ère, les montagnards pyrénéens furent de hardis navigateurs. Ils ont bien pu aller jusqu'en Éthiopie d'où ils auront rapporté ce nom du chef, du maître. Nous expliquerions volontiers de la même façon la présence dans le lexique basque d'un certain nombre de mots offrant une analogie formelle avec leurs correspondants dans les dialectes de l'Europe orientale : cf. Basque *sage* «serpent» et Esthonien (dialecte de Dorpat) *siug* «serpent»; — *sagur* «pomme»,

où le *r* final joue un rôle de dérivatif, et le Tcherkesse ضاغا *shaga* «fruit»; — *sagu* «souris, une» et Géorgien თაგჳ *thagwi* (m. s.). N'avons-nous pas en français des noms d'animaux très communs pris à une époque, sans doute, pas très reculée, à des idiomes étrangers; cf. notre mot *dogue* de l'Anglais *dog* «chien»; — *hase* ou «femelle de lièvre» de l'Allemand *hase* «lièvre».

III. Katabuta «bière, cercueil» en dialecte d'Irun, comme l'a constaté le prince Louis-Lucien Bonaparte, devient *katabota* en Labourdin, *kataburua* en dialecte de Lézo, et enfin *katabua* en Guipuzcoan proprement dit. Il nous présente à l'initiale le préfixe ou élément péjoratif *ka*, *ga* ou *kat*, que nous retrouvons par exemple dans *gahamu* «hameçon», du latin *hamus*; — *katardo* «écureuil» visiblement à rapprocher du Portugais et vieil Espagnol *harda*, *arda*, m. s., d'où la forme de l'Espagnol moderne *ardilla*. Cf. à ce propos les préfixes péjoratifs du Français *ca*, *cali*, *car*, par exemple dans *camus*, *camouflet*, *cahutte*, *caliborgnon*, *califourchon*, *carabosse*, litt. «vilaine bosse». Au préfixe en question se trouve joint le terme arabe التابوت *attabut* «coffre», de la racine *tb* qu'offre l'hébreu *teba* «arche, coffre». Dozy reconnaît, à juste titre d'ailleurs, dans ce mot arabe, la source de l'espagnol *ataud* «bière, cercueil». On pourrait se demander, au reste, s'il n'a pas existé en vieil espagnol une forme *atabut* d'où dériverait directement le mot basque. En tout cas, elle ne nous a point été conservée et l'origine première du mot ici étudié n'en reste pas moins, à coup sûr, sémitique.

De Charencey.

UN CONTRAT HÉBREU DE VENTE, DU XIVe SIÈCLE.

Maître Angias Loubet — un ancêtre plus ou moins certain du Président de la République — était notaire royal au XIVe siècle à Girone, en Catalogne. Comme tel, il a dressé un acte de vente d'immeubles, cédés par En-Astrug Schalem

aux époux En-Maïmon, le mari Abram Halévi et la femme Ester, à la date du 21 mars 1365. En ce même jour, soit le 27 Adar II 5125, deux actes sont rédigés en hébreu, conformément aux règles du droit rabbinique, pour confirmer l'acte de vente rédigé par le susdit notaire en langue « des gentils ». Était-il écrit en latin ou en catalan? On l'ignore, puisque le terme hébreu est assez vague, et que ce même texte vulgaire a sans doute disparu. L'expédition d'acte en hébreu est donc curieuse.

Un professeur à la faculté des lettres de Montpellier, M. J. Calmette, lors d'un récent voyage en Catalogne, a trouvé ce document hébreu aux Archives des finances de Girone; il en a pris une photographie, qui reproduit les textes hébreux. On verra dans ces textes un modèle de pièce juridique à cette époque, et quelle phraséologie fournissent les deux actes, se référant au même objet, séparés par un espace en blanc, en travers duquel on lit le n° 1495.

Les premières lignes manquent, ainsi que des mots à droite et à gauche des lignes sur les deux tiers de la première partie. Une surcharge de lettres minuscules, au-dessus de la première ligne, serait illisible si l'on ne retrouvait pas les mêmes mots à la fin de l'avant-dernière ligne de la même partie.

C'était durant la période de calme pour les Juifs d'Espagne, un quart de siècle avant les massacres de 1391. Le texte, avec traduction, a été donné à la *Revue d'études juives* (XLVII, 57). M. SCHWAB.

BIBLIOGRAPHIE.

L'INTRODUCTION TOPOGRAPHIQUE À L'HISTOIRE DE BAGDÂDH, D'ABOÛ BAKR AḤMAD IBN THÂBIT AL-KHAṬÎB AL-BAGDÂDHÎ (392-463 H. = 1002-1071 J.-C.) par Georges SALMON, élève diplômé de l'École des hautes études. Paris, librairie Émile Bouillon, 1904.

Al-Khatib al-Bagdâdi a fait précéder son dictionnaire biographique des hommes célèbres qui ont vécu à Bagdad

ou qui l'ont visitée, d'une introduction historique et topographique de cette capitale. C'est une des sources les plus importantes pour la connaissance de Bagdad, et elle a été plusieurs fois mise à contribution : la première fois, si je ne me trompe, par M. Houtsma, il y a plus d'un quart de siècle, dans un mémoire sur la topographie historique de la ville (ce travail, couronné d'or par l'Université de Leide, n'a jamais été publié), puis récemment par MM. Le Strange et Streck. M. G. Salmon a eu l'idée heureuse de publier la dernière moitié, qui est la plus importante, du texte d'al-Khatîb d'après les manuscrits de Paris, de Londres et du Caire.

Quant à la première partie, il s'est contenté d'en donner une analyse, parce qu'elle « ne présente aucun intérêt pour la topographie de Bagdâdh et n'ajoute rien de nouveau à nos connaissances sur la région de l'Irâk ». Je ne partage pas entièrement l'opinion de M. Salmon. Non seulement il n'est pas sans intérêt de savoir quelles traditions étaient considérées comme authentiques par al-Khatîb, mais ces chapitres contiennent quelques détails qui méritent bien d'être connus, comme tout ce qui s'y trouve sur l'expédition d'al-Mothannâ, sur les Nabathéens et sur le nom de Bagdad. Si M. Salmon avait publié ce qu'al-Khatîb dit sur l'orthographe du nom de la capitale, il n'eût pas adopté la prononciation avec le ذ (*dh*), mais eût suivi « l'orthographe la plus usitée » (note 1 sur page ٣ du texte). En effet, al-Khatîb assure que la prononciation avec le ذ est la plus rare et que *Bagdâd* et *Bagdân* sont les formes employées ordinairement (Voir *Tabari*, III, ٨٧٢, note c et les Add. et Em. sur cette note, p. DCCLXVI).

Mais M. Salmon a parfaitement raison de dire que l'intérêt de la première partie est bien inférieur à celui de la seconde. M. Houtsma, lui aussi, s'était contenté de faire des extraits de cette dernière. Il avait eu la bonté de me les céder, et étant à Londres, je profitai de l'occasion pour les collationner sur les deux manuscrits du Musée Britannique. La possession de ce travail m'a mis en état de contrôler en partie le texte publié par M. Salmon. Le résultat est que ce

texte est généralement correct et que l'éditeur a droit à nos éloges pour le soin qu'il a mis à le constituer. Voici cependant quelques corrections que j'ai à lui soumettre :

Page ۲, ligne dernière, جهد est une faute pour اجهد ; comp. p. ۲۰, 1; ۴۰, 1.

۳, 3, lire طالعها avec AB. — 4, lire وانصباب « et l'affluence » et وفقر الناس « le besoin des hommes » ; — 6, lire يتبسّم avec AB.

۴, 2, lire بالهَجْر « l'abandon, la rupture des liaisons » ; — 5, au lieu de قِاد, il faut lire قِار comme p. ۳۰, 4.

۷, 12, les mots que l'éditeur a lus en marge du ms. B. N. se trouvent en A après لاصقتها et y sont à leur place ; — 13, lire يقطع sans *teshdîd*, comme aussi p. ۸, 9, وعدده.

۸, ligne dernière et page ۹, 1, lire تنقلناه « nous abandonnâmes cette dimension ». M. Salmon a traduit p. 84 « nous cimentâmes », mais il paraît ne pas être satisfait de cette interprétation.

۹, 5, lire قِطعة, ou bien lire قُطَيْعة « un petit morceau ». Le passage n'est pas dans les extraits de M. Houtsma.

۱۰, 3, la leçon de AB معانٍ سوي est plus correcte ; — 9, lire المنازل « mais il donna l'ordre de construire des maisons à l'intérieur du second *faṣîl*, le long du mur, parce que cela rendrait le mur plus solide » (comp. p. 86, n. 4).

۱۳, ligne dernière, lire خمسة avec les manuscrits, car il faut suppléer ابواب.

۱۴, 1, il n'y a pas de raison pour substituer اقام au صير des manuscrits.

۱۹, 2, lire من قُبّين. A Qobbîn, situé au-dessus d'al-Anbâr, se trouvaient des écluses pour empêcher l'eau de l'Euphrate, lors de la crue, d'inonder les terres situées sur le Dodjaïl et le Nahr 'Isa. Voir *Marâçid*, II, ۳۸۸. M. Le Strange, *Bagdad*, p. 44, a bien traduit le passage d'al-Khatib — 4 a f., le mètre exige قلّدهُ et la grammaire عشرون.

١٧, 3 a f., lire مُتَقَوِّسًا.

١٨, 2, lire عُدَّنِي «compte-moi, considère-moi»; — 6, la leçon العُجَيْمِيّ paraît préférable. Dans la traduction, p. 95 et 96, il faut lire Abou'l-Aïnâ; — 4 a f., lire الاوليين.

١٩, 8, A a بشميس, B بشمس «il envoya» (non pas «il se tourna vers»); — 9, il faut lire deux fois لي au lieu de الى «que l'on me prolonge».

٢٢, 3, lire مسجد avec AB; — 8, ici et plusieurs fois ailleurs il faut lire الحرشي; v. l'Index de Tabari s. v. سعيد بن عمرو.

٢٣, 1, A a aussi الى, leçon qui peut être bonne, c'est-à-dire «en abandonnant le parti d'al-Amîn»; — 3, lire ازاء sans و; — 8, lire مغيض السِفَل «le lieu où affluent les gens ignobles». L'auteur ajoute qu'al-Wâqidî ne veut pas parler du Karkh entier, mais particulièrement des endroits où se rassemblent les hérétiques» (la traduction de M. Salmon, p. 101, n'est pas tout à fait exacte); — ligne finale, lire احمد بن محمود الشَرَوي.

٢٤, 3, lire بناه المهدي.

٢٥, 3, lire القَيْهَري; — 6 et note 4, la leçon des manuscrits اعلى est la seule qui soit admissible. Comp. Wright (3ᵉ édition), II, 134 D; — 7, lire ورَبَّع avec A.

٢٦, 1, lire قدموا «de gens qui venaient de Djerash (ville du nord du Yémen) et qu'elle (al-Khaïzorân) était métisse»; — 7, A donne ترجمان من بلخ, leçon qui semble préférable. Ce faubourg n'est pas identique au faubourg d'Abou Aïyoub al-Khouzi. comme on conclurait de la traduction; — 8, il faut écrire واج sans *hamza*; j'indique cette orthographe parce que l'éditeur, dans sa note 1, p. 105, semble attacher quelque valeur à la leçon fautive de l'édition de Yaqout; — ligne dernière, A a القاساني «originaire de Qâsân», leçon qui semble préférable.

٢٧, 2, lire شَرْفانية et ligne 3, deux fois الجَوْن (comp. p. ٩٨ ligne dernière). Voir Le Strange, p. 129, où nous lisons correctement Abou'l-Jawn (non pas Djoun comme dans la

note 1, p. 101); — 8, lire بالنصيرية. La leçon بالنصرية doit être une faute d'impression, comme aussi وما, p. ٢٨, 2, pour واما.

٢٨, 8, lire حمزة. C'est Hamza ibn Mâlik al-Khozâ'î et il n'a rien de commun avec le poète ancien Hommara ibn Mâlik (*Moschtabih*, ١٧٢, n. 6).

٢٩, 3, lire غمدتهم ; — 8, B a الاستخراج, leçon préférable. Il dut exister là un bureau de percepteur d'impôts.

٣٠, ligne dernière, lire نحلته «qu'elle avait nommée».

٣١, 2, lire صالح. Çâlih al-Meskîn était fils du khalife al-Mançour; — 3, lire ظهير. Les mots qui ont embarrassé le traducteur p. 110, signifient «dum concubuit cum puella»; — 6, lire من الازد, v. Belâdhori. ٢٩٩, 4.

٣٣, 7, lire ويتيمّن «et de tirer bon augure de leur présence», avec AB.

٣٤, 8, AB ont بيقر, Yaqout بيقر (la leçon Samarra, p. 115, ne peut être bonne). La famille Nahik (non pas Nahaik. Chez Le Strange, p. 128, il faut corriger Nahayk en Nahik) est bien connue. Le mot عُمّال ne doit pas être rendu par «ouvriers», mais par «administrateurs».

٣٦, 1, lire الجعابي. C'est Mohammed ibn 'Omar al-Dji'âbi, † 355 (la traduction a la bonne leçon).

٣٧, 1, lire الصينيات avec AB comme p. ٩٩, 4 et Le Strange, p. 148; — 7, les manuscrits A et B ont زريق comme Le Strange, p. 75 et 76 et comme Yaqout, IV, ١٤٠, le prescrit.

٣٩, 3, B met وعيسى, mais M. Salmon a raison lorsqu'il dit que لعيسى serait mieux. Le sens est : «le Qaçr 'Isa est nommé ainsi d'après 'Isa ibn Dja'far et ce Dja'far était le fils (lire ابن) d'Abou Dja'far (al-Mançour)».

٤٠, 10. Çâlih a construit le meçallâ qui n'est pas un oratoire (p. 121), mais la grande place ouverte au dehors de la

ville, destinée pour le service religieux à l'occasion des deux grandes fêtes annuelles. J'ai cherché en vain jusqu'ici une description de ce moçallâ à Bagdad, mais la construction doit avoir été considérable et coûteuse parce qu'elle a valu à Çâlih le qualificatif qui accompagne toujours son nom. Au lieu de الخِذاء (p. 121 «vieux vêtements»), il faut lire الجِرار «des poteries», c'est-à-dire de la porcelaine. Yaqoubî, ٢٥٣, 21, appelle ce marché «la mine des nouveautés chinoises»; — ligne antépén., lire جفّاء. Mais il y a ici une lacune dans le texte. Le grand-père du vézir s'appelait *Yasâr* et celui-ci était maulâ d'Abdallah ibn 'Idhâh al-Ash'arî, cf. Ibn Khallikân, n. 840; — ligne pén., lire القصيب. A la page ٣٢, 7, la véritable leçon est aussi دار عمار بن ابي القصيب, mais al-Khatib paraît avoir écrit قَارة, car Yaqout, II, ٥٣١, 21, a la même leçon. On aura confondu دار قار et دار قَارة (p. ٣٢, 5 a f.). Comp. Le Strange, p. 227.

٣١, 1, et 3 a f. et suiv., الجُرجي est une faute pour الحرَكي, voir ma note sur p. ٢٢, 8; — 3 et 5, lire النَضر. Le nom نصر n'a jamais l'article.

٣٢, ligne pén., lire deux fois العبّاسة. L'auteur parle d'al-'Abbâsa, fille d'al-Mahdî et sœur d'Hâroun as-Rashîd.

٣٣, 10, بحر est de trop; c'est une altération de يزيد. Le sens des paroles d'Ibn Doraïd est : «un descendant de Yazîd ibn Mokharrim était le fondateur du Mokharrim à Bagdad». Ce Yazîd est nommé par Tabarî, I, ٣٥٥, 4, où il faut corriger محرم en مخرِّم; — 13, M. Salmon a traduit le dire d'Ibn Hanbal par «le Mokharrim, c'est l'endroit où des chemins se séparent» avec la note : «mot à mot : le carquois de la route; en topographie, c'est ce que l'on appelle «une patte d'oie». Je crois qu'il y a là une erreur et qu'il faut traduire simplement : «le Mokharrim est le carquois de la Sonna», comme nous dirions en employant une autre image «le rempart de la Sonna», c'est-à-dire que c'est là le quartier des fakîh's, comme le Karkh est appelé مغيض السفل (v. ma note sur

p. ٢٣, 8); — ligne pén., lire بن شُرَيْح (Belâdh., ٢٩٥, etc.). La faute a été corrigée tacitement dans la traduction.

٢٤, 11, مستقرّة est une faute d'impression pour مستقرة.

٢٥, 5, lire الفزاري «de la tribu de Fazâra», avec AB (Yaqout, IV, ٢١); — ligne pén., lire الثَّغْرة.

٢٦, ligne pén., lire تباشَرَتْ.

٢٧, 2, lire يُجْشِي الفُؤادَ; — 4, lire زِدْتنا; — n. 3 à biffer, car les mots se trouvent en A.

٢٩, 1, lire الجريدة «le rôle, la liste»; — 2, وكذا ne veut pas dire «autant», mais «tant et tant» pour faire entendre un nombre qu'on n'exprime pas; — 7, فذهب علينا signifie «mais nous oubliâmes», non pas «il nous vint alors à l'idée» (p. 132).

٥٠, 5, العجّلة est une faute d'impression pour العجلة.

٥٢, 11, lire البَجِنّاتيّة (بَجِنّا n'est pas connu); — 4 a f. et n. 3, le pluriel بِجاخ est aussi correct.

٥٣, 8, la traduction, p. 137, «des pigeons qui...les flairaient» n'est pas bonne. Le mot قُطعان signifie «troupes». Par «animaux sauvages» il faut entendre des antilopes, gazelles, cerfs, etc.

٥٤, 1, شبة est une faute d'impression pour شَبَه; — 2, il faut prononcer خِلال, non pas *khoulâl* (p. 138). Le mot veut dire «vertes, pas encore colorées»; — 3, مقنّع est, selon M. Salmon, p. 138, n. 3, une variété d'orange. J'avais noté le mot dans mon dictionnaire comme signifiant une espèce de citron; — n. 4, la phrase est correcte si on lit خَبَبًا «sur une ligne dans le carrousel (ناورد) trottant et galopant».

٥٥, 6, الشروخ ne signifie pas «des épées» (p. 140). C'est une espèce de javeline = le persan ناچخ.

٥٨, 3, la bonne leçon est celle de B, mais il faut lire من au lieu de في : « il voulait faire descendre le niveau de l'hip-

podrome de quelques aunes »; — 6, lire دفعتين sans و; — 4 a f., lire ولا نبات.

٦٣, 5, a f., lire قايما et traduire : « et cela devint une coutume qui existe encore à présent » (p. 148, « cette mosquée fut bâtie sur un second plan »).

٦٦, 7 a f., lire الطاهري; — 4 a f. lire قُبَيصَة (non pas Koubaïḍa, p. 153).

٦٧, 2, صاق « se resserre contre » (p. 154) n'est pas bon. Lire صار avec B, mais ajoutez الي avant باب سويقة, d'après Ibn Serapion; — 3, ligne antépén., lire القيّاريين; — ligne pén., lire منه هناك.

٦٨, 2, lire منه au lieu de منها; — ligne pén., lire يمر الي دكّان avec A. Les Abnâ dont il est question ici sont les descendants des officiers khorasâniens du temps d'Abou Moslim; voir le Gloss. de Tabari sous بني.

٦٩, n. 1, la leçon de A est بين النهرين, de B من نهرين; — ligne dernière, il y a probablement une lacune entre ويمر et في qu'il faut combler en partie, d'après Ibn Serapion, p. 22, ligne 2 et suiv., de cette manière : ويمر [في الشارع الي المخرّم ويصبّ] في دجلة.

٧٠, 4, A a العرش comme Ibn Serapion. Comp. Le Strange, p. 22; — 8 et n. 4, Ibn Serapion a باب ابرز comme plus d'une fois Yaqout. La leçon بيبرز ne se trouve que chez Yaqout, I, ٧٧٣, 20, et il faut la restituer chez le même auteur, IV, ٨٢٥, ligne dernière, au lieu de باب بيبي, d'après le *Merâcid*, III, ٢٥٣, 1.

٧٢, 4, العزّية, la conjecture de M. Salmon, p. 159, n. 5, qu'il faut lire الدار المعزّية, ou bien attribuer le palais au prince 'Izz addaula, semble acceptable, mais A porte الغربه, B الغربية « le palais occidental ».

٧٣, 2, lire plutôt العاج dépendant de ك; — 5, lire برقّة.

٧٤, 2, lire وحسده avec AB.

٧٨, 3, au lieu de وجسمانة B a وسبعانة وخمسين, ce qui est la véritable leçon; — 9, lire رامين, voir Yaqout, I, ٢٣٢, 17.

٨٠, n. 3, doit être supprimé. Il faut prononcer نور — قبورهم «les tombeaux des ensevelis illuminent en l'honneur de l'arrivée de cet homme parmi eux»; — ligne antépén., grammaticalement حلتان.

٨٣, 3, lire بطيرته «parce que je connaissais la crainte qu'il avait des mauvais présages». Yaqout, IV, ٢٩, 3, a le synonyme بتطيّره.

٨٩, 3, lire وجوّل «il fit le tour du monde».

٩٠, 7 lire جبّس.

٩٢, 1, lire الحيصيّ, v. *Moschtabih*, ١٠٩, ligne pén.

M. Salmon a fait précéder sa traduction d'une introduction dont le premier chapitre donne un aperçu de la vie d'al-Khatib et une liste de ses œuvres; le second traite de ceux qui ont écrit l'histoire de Bagdad avant al-Khatib, et de son propre dictionnaire biographique. Ce chapitre contient l'analyse de la première moitié de l'introduction historique de ce livre. Le troisième parle d'al-Khatib et de ses autorités. Je me permettrai une observation sur ce qu'on y lit p. 29 : «Nous citerons en première ligne 'Alî ibn Abî 'Alî Al-Mou'addal at-Tanoûkhî, célèbre ḳâḍi né à Basra en 327 de l'hégire, mort à Bagdâdh en 384, et qui fut l'auteur du livre intitulé : *Al-Faradj ba'd ash-shidda*». Al-Khatib, qui est né en 392, ne peut pas avoir reçu directement des traditions de l'auteur du livre connu *Post nubila Phœbus* qui est mort en 384. D'ailleurs cet auteur ne se nommait pas Alî ibn Abî Alî (Mohammed) al-Mo'addal, mais Abou Alî al-Mohassin ibn Alî, et son fils le qâdhî Abou'l-Qâsim Alî ibn al-Mohassin († 447) était très lié avec al-Khatib qui le cite maintes fois (p. ٥, 1, ٦١, 2, etc.). M. Salmon eût pu trouver tout cela chez Ibn Khallikân.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur passe à la description du Sawâd et du système hydrographique de la Babylonie. Je dois avouer que la lecture de ce chapitre ne m'a pas satisfait. La définition du Sawâd (p. 33) souffre d'un manque de clarté. M. Salmon donne d'abord la traduction d'un passage de Yaqout; elle est exacte sauf l'addition « la rivière » avant 'Odhaïb. Il n'y a qu'un petit cours d'eau à 'Odhaïb auquel cette station doit son nom. Selon ce passage, le Sawâd dépasse en longueur ce qu'on appelait ordinairement (بالعرف) l'Irâq. Puis M. Salmon ajoute : « le Sawâd est donc à peu près la province que les Orientaux appelaient *Mésène* ou *Maisân*, comme nous le rapporte Pline, qui l'identifie avec la Parapotamie des Grecs, traduction exacte de كورة الدجلة, nom de cette subdivision administrative chez les premiers khalifes 'abbâsides ». La كورة دجلة (car il faut biffer l'article) n'est qu'un des douze districts du Sawâd et désigne la contrée située entre Basra et Wâsit, qui s'appelle aussi *Kaskar* et *Maisân*, et cette définition s'accorde avec celle de Pline. Mais quel sens attacher alors à ce « à peu près » ? Il ne convient pas même à la définition de l'Irâq donnée par Yaqout. Quant à ce dernier nom, il n'a pas eu toujours la même signification. M. Salmon dit que M. Barbier de Meynard, dans sa traduction du livre d'Ibn Khordâdbeh, a lu par *lapsus calami* « cœur de l''Iraḳ » au lieu de « cœur de l'Irân ». Si M. Salmon avait pris la peine de comparer le texte d'Ibn Khordâdbeh, il se serait bien gardé d'écrire cette note. Ce texte est : ثم ابتدئ بذكر السواد اذ كانت ملوك الفرس تسميه دل ايرانشهر اي قلب العراق. *Irâq*, étant considéré par plusieurs savants comme la forme arabisée de *'Irân*, se prenait anciennement dans le sens d'*Eranshahr*, c'est-à-dire de l'empire persan (Comp. Streck, I, p. 4). Voyez la définition du célèbre historien al-Madâïnî chez Ibn al-Fakih, p. ١٤١, ligne dernière et suiv. (= Yaqout, III, ٦٣٠, 20 et suiv.). Chez plusieurs auteurs les noms du Sawâd et de l'Irâq sont identiques (cf. Masoudi, *Tanbîh*, ٣٨, 11; Yaqout, ٦٣٠, 15). Quelques-uns restreignent le nom de l'Irâq à la province de Babel (Yaqout, ٦٢٩, 12; ٦٣٠,

ligne dernière). M. Salmon ajoute ensuite : « Nous retrouvons d'ailleurs dans le grec Μεσένη (Maisân) l'idée qui est contenue dans le terme جزيرة « île », nom donné à la partie de la Mésopotamie enserrée entre les deux fleuves, et dans celui de ميان رودان donné par Yakout au territoire d''Abbadân, et dont le sens est بين الانهر « entre les rivières ». Cette assertion est très confuse : Je ne connais pas l'origine du nom Μεσένη, mais je crois avec Reinaud (*Mémoire sur la Mésène et la Characène*, p. 3) que c'est une dénomination indigène. M. Salmon lui-même paraît rattacher ce nom à celui de « Mas » qu'il a trouvé « dans les inscriptions cunéiformes du temps d'Antiochus ».

Un examen critique de tous les passages concernant les changements du cours de l'Euphrate et du Tigre est un desideratum. M. Salmon s'est contenté de citer un passage du *Tanbîh* de Masoudi. Mais il le cite d'après un mémoire de Saint-Martin de 1838 où quelques noms ont été dénaturés, entre autres celui de Djoukha, qui est écrit ici Djerkhy (p. 23, Djarkhy). Cette altération à elle seule enlève toute valeur à la citation.

M. Salmon donne ensuite une esquisse du réseau de canalisation à l'époque d'Ibn Serapion. Au temps de cet auteur, il y avait encore un canal considérable qui apportait les eaux de l'Euphrate à Bagdad, à une latitude plus haute que le Nahr 'Isa, c'est-à-dire le Dodjaïl (voir Le Strange, p. 49, Streck, I, p. 24). L'auteur ne fait mention que du Dodjaïl postérieur qui ne communiquait plus avec l'Euphrate.

Parlant du siège d'al-Amin par Tâhir, M. Salmon dit avec raison (p. 49) que, pour bien comprendre cette campagne, il faudrait connaître l'emplacement exact du lieu appelé jardin de Tâhir. Le passage de Masoudi (*Moroudj*, VI, 445) qu'il cite pourra contribuer probablement à élucider cette question. Je crois qu'il faut le rendre ainsi : « le jardin connu près de la porte du Konâs (appelé) le Tâhirî ». Konâs est une autre forme de Konâsa (comp. Dozy ; M. Le Strange, p. 151, a substitué simplement Bâb-al-Kunâsah). Il y avait là aussi un cimetière selon al-Khatîb, p. ٨١, 1, où nous lisons

que ce cimetière était du côté de Barâtha. Yaqoubi, ٢٥٤, 14, appelle le même cimetière celui d'Al-Konâsa. Avec ces données nous pouvons fixer l'emplacement du jardin, comme M. Salmon l'a vu exactement. Mais il a eu tort de nommer dans cette discussion le Harim at-Tâhiri et le Dâr ar-raqiq. Quant à ce lieu, sa situation n'est pas si incertaine qu'on pourrait le conclure des paroles de l'auteur. Voir Le Strange, p. 123 et suiv., Streck, I, p. 104. La note 6, p. 49, devrait être rédigée autrement, car ici il y a eu sans doute un *lapsus calami*, la traduction « le grenier de farine », se rapportant à دار الدقيق comme on lit plus d'une fois dans les manuscrits (comp. Le Strange, p. 123, n. 1).

Dans les notes sur la traduction, M. Salmon a donné plusieurs éclaircissements utiles; mais il n'a pas toujours apporté à ses recherches le même soin. Je me borne à citer un seul exemple. P. 108, n° 3, parlant du Boustân al-Qoss (jardin du Prêtre), il dit : « c'est cet endroit sans doute que Yaqout écrit دار القزّ (Maison de la soie). Si on veut comparer ce que M. Le Strange a dit p. 132, note, et p. 136 avec p. 137 et suiv., on verra qu'il n'y a aucune raison pour identifier ces deux localités.

Mais il est temps de clore cet examen. M. Salmon ne doit pas conclure de ce qui précède que je ne trouve pas beaucoup plus à louer qu'à blâmer dans son livre; car dans ce dernier cas, je n'en aurais pas fait mention. Au contraire, j'ai la conviction que ce premier essai promet beaucoup et que le titre d'élève diplômé de l'École des hautes études, que ce mémoire a valu à l'auteur, est bien mérité.

M.-J. de Goeje.

Chota Nagpore, a little known province of the Empire, by F. E. Bradley-Birt. London, 1903, in-8°, xvi-310 pages, 44 planches hors texte et une carte.

Le Chota-Nagpore, comme écrivent les Anglais, « petite région du serpent », est un territoire annexé depuis un

temps relativement récent au vaste empire des Indes. Il forme, à quelque soixante lieues au nord-est de Calcutta, un quadrilatère d'environ 350 milles (560 kilom.) carrés, constitué par un vaste plateau élevé de sept cents mètres au dessus du niveau de la mer. On y trouve quelques villes (Ranchi, Hazaribagh, Daltonganj, Chambara) et de nombreux villages. Les routes y sont rares; le chemin de fer ne le traverse point; le sol est en grande partie couvert de forêts épaisses.

M. Bradley-Birt a parcouru ce pays en touriste curieux de savoir; il ne nous donne aucun chiffre statistique, aucun détail matériel, aucune indication mercantile ou pédante. Son livre nous parle simplement des populations du Chota-Nagpore, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs légendes; et ce livre est d'une lecture attachante.

C'est que les populations dont il s'agit sont aussi variées que peu connues. Elles appartiennent à ces races primitives qui parlent soit quelqu'une des langues dravidiennes les moins cultivées, soit quelques dialectes des si originales langues dites *kolariennes* : les Santalis, les Mundas, les Hos, les Bhumijs, les Kerrias, les Uraons, etc. Leur grammaire est compliquée, leur vocabulaire est pauvre, leurs besoins sont modestes, leur mentalité est inférieure; ils sont agriculteurs, mais leur principale passion est la chasse. Leurs religions se réduisent à des contes et à la crainte d'êtres malfaisants. Ils rappellent évidemment les débuts de l'humanité.

Plusieurs de leurs coutumes ont une naïveté charmante : « La fiancée va remplir sa cruche au ruisseau ou au puits le plus voisin et en revient, plaçant sur sa tête la cruche pleine d'eau qu'elle soutient de la main gauche. Le fiancé vient derrière elle, et, appuyant sa main sur l'épaule de la jeune fille, lance une flèche sur le sentier à travers l'ouverture formée par le bras replié. La fiancée continue sa marche; arrivée à l'endroit où la flèche est tombée, elle la saisit avec le pied, tandis que la cruche continue à se balancer sur sa tête; la flèche passe gracieusement du pied dans la main, et

est alors remise au jeune homme, ce qui veut dire que la fiancée est toute prête à accomplir exactement tous ses devoirs domestiques et se met, des pieds et des mains, au service de son futur mari. Celui-ci, en lançant la flèche devant elle, a voulu faire voir qu'il était capable de la protéger et d'écarter les obstacles de sa route. »

Les dessins photographiques qui accompagnent le texte sont fort bien faits et particulièrement *suggestifs*.

Julien Vinson.

Tria opuscula auctore Abu Othman Amr ibn Bahr al-Djahiz Basrensi, quæ edidit G. van Vloten (opus posthumum). Un vol. in-8°, II-١٥٧ pages. Leyde, E. J. Brill, 1903.

L'illustre orientaliste de Leyde, M. de Goeje, n'a pas voulu que la publication des œuvres d'El-Djâḥizh, confiée aux mains expertes de Gerolf van Vloten par le baron de Rosen, fût entravée par la fin malheureuse du jeune orientaliste qui était son aide comme *interpres legati Warneriani*, et il s'est mis courageusement à l'œuvre pour achever le volume qui est aujourd'hui présenté au public. Ainsi qu'il le raconte très simplement dans une préface émue, écrite dans ce latin très correct dont le secret se perd de jour en jour, M. de Goeje, quand la fatale nouvelle lui parvint, se trouvait en présence d'un travail déjà fort avancé, cent vingt pages imprimées, les corrections de la seizième feuille déjà faites, mais non encore revues par le chef d'école; celui-ci nous donne actuellement le manuscrit de l'auteur, tel qu'il était prêt, en corrigeant seulement les fautes évidentes. La préface porte la date du 20 avril 1903 : un mois juste a donc suffi pour mettre au net l'œuvre laissée inachevée par van Vloten.

Le premier des opuscules d'El-Djâḥizh est un panégyrique de la soldatesque des khalifes abbasides, milice turbulente et inquiète, composée d'esclaves turcs pris dans les razzias

opérées au delà de l'Oxus. Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'il a la forme d'une épître adressée à El-Fatḥ ben Khâqân, qui fut plus tard ministre du khalife Motawakkil : or El-Fatḥ, comme on le sait, fut précisément assassiné par cette même milice turque en 861. Mais l'opuscule a été écrit au début de cette institution, sous le règne de Mo'taçim, qui venait de créer cette garde particulière et qui n'avait pas prévu les ennuis qu'il allait causer à ses successeurs. Les troupes des khalifes comprenaient des soldats d'origine fort diverse; il y avait des Arabes, des Iraniens du Khorasan, des affranchis provenant de l'ancienne population araméenne des plaines de l'Euphrate et du Tigre, des descendants de la vieille noblesse perse. Les Khorasaniens, à l'aide desquels les Abbassides avaient vaincu les Oméyyades, grâce aux victoires d'Abou-Moslim, avaient eu pendant longtemps part prépondérante aux affaires et s'en vantaient. C'est en grande partie pour échapper à leur morgue et à leurs exigences que les khalifes de Bagdad s'entourèrent de gardes turcs, tombant ainsi de Charybde en Scylla, ainsi qu'on le leur fit bien voir. El-Djâḥizh, meilleur littérateur que logicien, donne des raisons bizarres de la préférence accordée aux Turcs : ceux-ci proviennent du Khorasan et sont des esclaves affranchis; ils doivent donc participer aux vertus qui distinguent ces deux classes de la société d'alors. On loue leur force, leur résolution, leur persévérance, leur habileté à tirer à cheval, leur rapidité à lancer des flèches : «Ils ont quatre yeux, deux par devant et deux par derrière.» Le Turc tire aussi bien en fuyant qu'en chargeant; il soigne son cheval mieux qu'un vétérinaire, le dresse à répondre à l'appel de la voix, passe sur son dos ses journées entières. Ce qu'il dit de son endurance n'a rien d'extraordinaire, mais le paraissait à la population quelque peu amollie de la grande vallée historique. Au campement, alors que tout le monde était épuisé par la marche, il suffisait qu'un de ces gens vit un lièvre, une gazelle, un gibier quelconque, pour se mettre incontinent à courir. Bref, l'auteur nous donne l'impression d'un corps de nation

très discipliné, très obéissant, accomplissant scrupuleusement son devoir, mais enclin à la rapine, pour laquelle il a une véritable passion.

Le second traité (p. 57-85) soutient une gageure plus fantaisiste, celle de la supériorité des noirs sur les blancs. D'abord la couleur : écrivant sous les Abbassides, dont les drapeaux et les vêtements étaient noirs, l'auteur ne pouvait que vanter l'emploi du noir au détriment du blanc. Mais il pousse son paradoxe beaucoup plus loin. Paraissent les nègres célèbres, le sage Loqmân, le traditionniste Sa'îd ben Djobaïr, l'abyssin Bilâl, muezzin du Prophète. Puis les femmes : le poète Férazdaq, qui les connaissait bien et avait une grande expérience en cette matière, préférait les négresses. Cela n'allait pas sans quelque péril : A'châ de Soléïm avait pour femme Dénânir, fille du nègre Ka'bawaïhi, et les enfants couraient après lui en l'appelant le nègre, de sorte qu'il fut obligé de la répudier. Les Indiennes étaient recherchées par les habitants de Bassora, les Abyssines par les Yéménites. La preuve que le noir est agréable à l'œil, c'est que, quand on souffre des yeux, le médecin vous enferme dans une chambre obscure (p. 79). L'emploi de garnisaires, pour opérer la rentrée de l'impôt pacifiquement dans l'île de Java, est un détail intéressant (p. 80).

Le troisième traité (p. 86-157) ne peut être considéré que comme une conversation à bâtons rompus sur une foule de sujets, ayant plus ou moins rapport avec le titre : *Du carré et du cercle*. On s'attendrait à une conférence d'esthétique sur le parallèle de la forme carrée et de la forme ronde; mais on y rencontre bien d'autres choses : l'auteur y traite de la préférence à accorder aux tailles longues ou courtes, et se prononce pour la moyenne; il parle des origines de l'amitié et de la haine; il pose une série de questions touchant à l'histoire mythique de l'Arabie et de la Perse, ainsi qu'à l'histoire naturelle (on reconnaît bien là l'auteur du *Kitâb el-Ḥayawân*); il s'amuse à rapporter des plaisanteries de gens

réputés généralement comme sérieux, tels que le Prophète ou le fameux El-Ḥaddjâdj. Aucune méthode, mais une abondance effroyable d'érudition : on dirait l'œuvre d'un artiste cherchant à étonner le bourgeois qui l'écoute. Il est clair qu'il avait trouvé un auditoire composé d'esprits bien éveillés, curieux et chercheurs, et qu'il l'éblouissait de sa faconde intarissable.

Pour parler de la constitution du texte, que de mots, surtout dans la dernière partie, restent sans points diacritiques, par suite inintelligibles! Les annotations promises, qui auraient éclairci nombre de difficultés de détail, ont disparu dans le désastre qui a interrompu quelque temps la publication. A côté des lacunes qu'offre le texte et que n'a pu combler l'érudition bien connue de l'école de Leyde, qu'importent quelques rares fautes typographiques échappées à l'attention soutenue des correcteurs, comme وآخرة, page 10, ligne 7, pour وآخِرَة, et كُنْتَ p. 23, l. 17, pour كنت? Si elle ne provient pas du fait d'un copiste, l'expression صاحب الدولة, appliquée au général Abou-Moslim (p. 14, l. 9), est curieuse, au lieu de l'épithète habituelle صاحب الدعوة. Quoi qu'il en soit, rien de ce qui se rattache à El-Djâḥizh ne peut être indifférent à l'arabisant, et nous savons le plus grand gré à l'école hollandaise d'avoir exhumé de la poussière des bibliothèques ces trois opuscules, témoins irréfragables de la bonne langue écrite au IIIe siècle de l'hégire.

Cl. Huart.

Mundari grammar, by the Rev. J. Hoffmann. Calcutta, Bengal Secretariat Press, 1903, gr. in-8°, (IV)-LIX-222-XIV-XI pages.

Ce livre est certainement le meilleur qui ait encore été publié sur les langues dites *kolariennes*, que M. G. Grierson voudrait appeler *mundas* et qui n'ont pas de nom propre et original. Les indigènes ne séparent pas « l'homme » du « lan-

gage »; le mot *horo* (pluriel *horoko*) sert également chez eux pour l'un et l'autre, ce qui montre qu'ils ont le sentiment de la seule chose qui distingue l'homme de l'animal.

On sait que les langues kolariennes, qui sont essentiellement agglutinantes, soulèvent un fort intéressant problème ethnographique, du moins pour ceux qui se préocupent des questions d'origines et de parentés. Placées sporadiquement, et formant une sorte de chaîne continue, dans la région qui sépare les idiomes indo-européens des dravidiens, elles ne sont apparentées ni aux uns ni aux autres; on a bien suggéré qu'elles se rattachent au dravidien; mais cette opinion ne soutient pas l'examen : le *santali*, le *mundari*, le *ho*, le *bhumij*, etc., n'ont aucun rapport avec le tamoul, le canara ou le télinga. Leur vocabulaire est absolument particulier et leur grammaire est d'une complication qui rappelle celle des langues américaines; la physionomie d'un texte santali est en apparence celle d'un récit algonquin, iroquois ou timucuan. Ces langues en effet sont non seulement agglutinantes, mais encore incorporantes : une seule expression verbale, par exemple, exprime le pronom sujet, le pronom régime direct, le pronom régime indirect, le mode, le temps, la personne, le nombre, le genre, etc. Les nuances de nombre comprennent le duel, l'inclusif et l'exclusif. Le grand mérite du livre de M. Hoffmann est de très nettement montrer le véritable caractère de ces langues : la lecture de son attachante introduction est à cet égard très instructive. Je ne donnerai ici que quelques exemples : *baba-ing-om-ako-tan-a* « je suis à leur donner du riz non décortiqué » où *baba* est le régime direct, *ing* le sujet, *om* la racine verbale, *ako* le régime indirect, *tan* le signe du temps et *a* ce que l'auteur appelle *la copule* c'est-à-dire l'élément qui verbalise, si cette expression m'est permise, un radical adjectif, substantif ou verbal. Car tout peut être verbalisé en mundari : *ranchiriña* veut dire « je demeure à Ranchi », *hasatanam* « tu es malade », *dalled'-ko-niá-ọrá-re-ko-á* « ils sont dans la maison de celui qui les a frappés d'abord ».

M. Hoffmann, en comparant au mundari le grec, par exemple, qu'il prend pour type des langues indo-européennes, fait voir que dans celles-ci les syllabes isolées n'ont pas ou n'ont plus de signification propre et indépendante, tandis que dans les mots mundaris chacune des formatives a son sens particulier et joue un rôle spécial. Mais l'auteur se laisse aller aussi à d'autres comparaisons avec certains idiomes agglutinants d'Europe et d'Asie qui tendent à faire supposer qu'il admettrait l'idée d'une parenté éloignée, d'une communauté d'origine, entre ces idiomes et les langues kolariennes.

Chemin faisant, nous rencontrons de très intéressants détails sur la mythologie du pays, sur le système de numération (on sait que les Kolariens comptent par vingt comme les Basques), sur les coutumes des Mundas, *etc.* Les quatorze pages de textes, avec traduction littérale à côté, sont fort bien choisies et pourront être très utiles.

Julien VINSON.

GAZALI, par le Bon CARRA DE VAUX (de la collection des *Grands philosophes* dirigée par M. Clodius Piat), 1 vol. in-8°, VIII-323 pages, Paris, Félix Alcan, 1902.

S'il est un homme qui ait abusé de la permission d'être ondoyant et divers, c'est à coup sûr le théologien et philosophe musulman Abou-Ḥâmid el-Ghazâlî, tour à tour croyant et sceptique, et qui finit par verser dans la recherche de l'extase mystique. Mais il a une excuse : c'est la vérité qu'il a cherchée toute sa vie, et s'il ne l'a point rencontrée au milieu des contradictions de toutes les écoles philosophiques et religieuses de son temps, c'est qu'il lui manquait, pour se guider dans l'obscurité de ce labyrinthe, la méthode inaugurée, sous l'influence de l'hellénisme renaissant, par l'école scientifique italienne qui précède Bacon. Une question beaucoup plus grave se pose, c'est celle de sa sincérité. Était-il convaincu ? Il paraît l'avoir été successivement de bien des

doctrines contraires, mais le fut-il jamais réellement? Ne fut-il pas plutôt un rhéteur de génie, habile avocat qui aimait à faire triompher la cause qu'il soutenait momentanément, travaillant par ordre «pour combattre l'affaiblissement des croyances» (*Mounqidh*, p. 79), et qui, en catimini, riait de son œuvre? Ne fut-il pas toujours l'éternel sceptique, le pyrrhonien endurci que nous a représenté Salomon Munk en quelques pages excellentes, mais devenues aujourd'hui bien insuffisantes? N'aurait-il pas fourni lui-même, comme l'ont prétendu Averrhoès et Moïse de Narbonne, les arguments nécessaires pour contredire son propre *Tahâfot el-Félâsifa*, dans un opuscule dont on a une traduction hébraïque conservée à la Bibliothèque nationale? Fut-il un grand théologien achevant l'œuvre de la dogmatique musulmane et lui donnant une forme à peu près définitive, ou un auteur qui n'écrivait guère de son propre mouvement et qui attendait pour cela d'y être sollicité par l'autorité politique? Voilà deux aspects bien différents sous lesquels peut se présenter le rôle de Ghazâlî; où est la vérité? Il y a là une question inquiétante sur laquelle on aimerait à posséder quelque lumière, et il faut reconnaître que l'étude de M. Carra de Vaux nous en apporte bien peu sur ce sujet. Il ne suffit pas d'écarter le problème par une note dédaigneuse (p. 53, *ad calcem*) sur les armes que peuvent essayer de trouver les personnes jalouses d'attaquer une gloire qui paraît à l'auteur solide et légitime; il faudrait d'abord démontrer que les textes auxquels il est fait discrètement allusion ne sont pas authentiques.

C'est en effet un tout autre homme qu'un sceptique que l'on est appelé à admirer dans le livre que lui a consacré le jeune professeur d'arabe à l'Institut catholique. Ghazâlî, chez son nouvel historien, paraît une grande figure dominée par le sentiment moral, auquel il donne le pas sur la dialectique; ce sentiment moral proviendrait, mais bien inconsciemment, de la doctrine chrétienne dont l'enseignement s'était maintenu, dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate, entre les murs des églises et des monastères échappés aux destructions

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la conquête musulmane, et qui aurait, petit à petit, pénétré les classes de la société mahométane et surtout le monde des mystiques, qui prêchaient en effet — je ne dis pas : pratiquaient — une morale en général supérieure à celle de cette société très mélangée, formée d'éléments hétérogènes, dont la vie était bien relâchée. A son époque, la moralité des docteurs (*'oulamâ*) musulmans était très basse, leurs croyances nulles; ils vivaient dans l'impiété : « L'un ne fait pas la prière, l'autre boit du vin », dit le *Mounqidh* (p. 75); il n'y avait qu'un pas à franchir pour s'approprier l'héritage des orphelins et dilapider le trésor public ou plus exactement le *béït-oul-mâl*, ce fonds commun d'assurances de la société musulmane. Au milieu de cette corruption ambiante, on conçoit qu'un honnête homme se tournât volontiers vers les calmes retraites des religieux çoufis, admirât leur détachement du monde et leurs exercices pieux.

Il est positif que le rôle de Ghazâlî comme théologien fut infiniment plus grand, dans le monde musulman, que celui de philosophe et de moraliste; c'est à lui que l'Islam doit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le code définitif de sa dogmatique, et c'est en fournissant aux adeptes de la religion de Mahomet les arguments péremptoires dont elle avait besoin à la suite des attaques des incrédules, qu'il a mérité le beau titre de *Ḥodjdjet oul-Islâm* (l'argument décisif de l'islamisme) que lui a décerné l'admiration de l'Orient. C'est une grande œuvre qu'il a accomplie là, et certes on a pu le comparer, dans le Levant même, à un second prophète, à un Mahomet *redivivus*. Au point de vue de l'histoire du développement de la pensée humaine, il faut reconnaître que son action fut mauvaise et son inspiration funeste; après lui, toute lumière disparaît des contrées islamiques, la clarté répandue un moment sur les bords du Tigre sous l'influence de la science grecque s'efface, et le sombre Moyen Âge s'étend sur les contrées orientales, pour lesquelles l'heure de la renaissance n'a pas encore sonné.

Au point de vue moral, son action fut au contraire bonne et bienfaisante, si c'est à lui qu'il faut attribuer l'introduction de ce qu'il y avait de bon au fond du çoufisme dans l'enseignement du catéchisme musulman, bien sec et rigide entre les mains de ces doctrinaires, plus jurisconsultes encore que théologiens, qui, à force de commenter le Qor'ân, avaient fait de l'Islam des premiers temps une religion toute de pratique extérieure et de casuistique puérile. L'homme pouvait commettre les plus grands crimes : sa conscience était en repos s'il avait accompli les cinq prières journalières en s'assurant de la pureté rituelle de l'eau employée dans les ablutions. Il est resté beaucoup de cette rigidité en même temps que de cette absorption par les minuties des rites dans le mahométisme des temps postérieurs. Honneur donc à Ghazâlî qui sut prendre le bon côté des aspirations mystiques des çoufis et qui rédigea la morale de l'*Ihyâ 'oloûm ed-dîn !* Le beau volume de M. Carra de Vaux, s'il ne satisfait pas entièrement le critique avide de preuves, est un hommage rendu au grand théologien et philosophe arabe, en même temps qu'un exposé fort bien fait du mouvement des idées en Orient avant et après lui.

Quelques légères inexactitudes ont échappé à l'attention de l'auteur. Page 29 : « Turcs du Déïlem. » On pourrait être embarrassé de trouver des Turcs dans le Déïlem ; ce groupe de montagnes, au sud du Gîlân, est toujours resté fermé aux invasions étrangères. — P. 51. L'auteur connaît l'excellente traduction donnée du *Mounqidh* par M. Barbier de Meynard ; pourquoi ne la cite-t-il pas à côté du texte, au lieu du travail vieilli de Schmölders ? — On ne peut nier le scepticisme de Ghazâlî dans le *Tahâfot*, et M. Carra de Vaux le reconnaît lui-même (p. 73). La démolition des preuves de la spiritualité de l'âme données par les philosophes aboutit à ceci que « la science réside dans l'atome individuel » ; on est bien près de la monade de Leibnitz. — P. 89. « Il n'est pas permis de s'exposer au dommage en négligeant les moyens de

satisfaire les besoins (créés tous les deux par Dieu). Remarquons comme cette pensée est peu fataliste et comme elle porte le caractère chrétien. » Ce serait exact si les musulmans étaient fatalistes ; mais ils ne le sont point. S'abandonner à la volonté de Dieu (c'est ce que veut dire le mot *islâm*) n'est point le fatalisme : ce n'est point une négation de la volonté humaine et du libre arbitre ; cela n'exclut pas l'application de l'adage formulé par le fabuliste : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. L'exposé de la théorie du libre arbitre chez Ghazâlî (p. 103) est remarquable par sa clarté. La difficulté de concilier la volonté de Dieu et le libre arbitre de l'homme n'est pas spéciale à l'islamisme, et il n'est point de philosophie qui la résolve entièrement, quelle que soit l'ingéniosité avec laquelle on a attaqué ce difficile problème. — P. 156. Je ne crois pas que ce soit « par manière d'opposition » que Ghazâlî a traité, après l'amitié, de la haine selon Dieu ; c'est un sujet qu'il ne pouvait se dispenser d'aborder ; on connaît les haines vigoureuses réservées aux mécréants, dans lesquels l'Islam ne saurait jamais voir des frères, qu'ils soient païens, Gens du Livre ou hérétiques. — P. 178 : *labasa es-souf*. Lisez *labisa's-souf*. — Sur la question de savoir si les çoufis ont été panthéistes dès le début, il faut voir, dans le *Livre de la Création et de l'histoire*, t. II, p. 81, comment l'auteur (Moṭahhar ben Ṭâhir el-Maqdisî) se rend auprès d'un de ces gens et capte sa confiance, jusqu'au jour où, étant jugé digne d'être admis à la connaissance des mystères de la secte, on lui montre le reflet de l'image de l'homme dans la pupille de l'œil de son interlocuteur comme une preuve que l'homme et Dieu ne font qu'un : procédé grossier et à peine croyable. La déclaration d'Abou-Yézid Basṭâmi y est très nette : « C'est moi qui le suis (Dieu) », analogue au fameux mot d'Abou-Mançoûr Ḥallâdj marchant au supplice انا الحقّ « C'est moi la vérité suprême ». Il n'y avait pas encore cent ans, lors de la composition de cet ouvrage, que Basṭâmi était mort, et il y en avait à peine cinquante qu'Abou-Mançoûr Ḥallâdj avait été exécuté à Bagdad. Tous les deux avaient des Mazdéens pour

grands-pères. Ces traits auraient permis d'affirmer plus énergiquement le panthéisme du çoufisme à ses débuts (cf. p. 199). — Je ne comprends pas ce que veut dire l'auteur dans sa note de la page 261 : «Il y a ici un jeu de mots sur *ansân*, prunelle de l'œil, et *insân*, homme.» C'est *insân* qui a ces deux sens : *ansân* n'existe pas. — P. 284, note. Il était inutile de répéter une fois de plus l'étymologie populaire absurde qui explique *sîmourgh* par «trente oiseaux». Le Sîmourgh est l'oiseau mythique Çaêna (*çaênô mereghô* de l'Avesta, notamment Yt. 14, 41), le faucon ou aigle fabuleux (*çyena*) qui, dans la mythologie indienne, enlève le *soma*; en pehlevi *sên murv*, comme on lit maintenant (P. Horn, *Neupersische Schriftsprache*, dans *Grundriss der iranisch. Philol.*, t. I, 2e part., p. 58), au lieu de la transcription pazende du Minokhired *çînamrû* (Fr. Spiegel, *Eran. Alterthumsk.*, t. II, p. 118) ou *çīnmra* (Fr. Justi, *Handbuch*, s. v°) : déjà, en 1851, Spiegel avait admis la parenté de ce dernier mot avec *sîmourgh* (*Gramm. d. Pârsisprache*, p. 198).

Cl. Huart.

Theophil Gubler, *Die Patronymica im Alt-Indischen.* Leipzig, Harrassowitz, 1903.

Il eût été loisible à M. Th. Gubler d'ajouter au titre de son travail la mention suivante : *Erklärung zu* Pāṇini, IV, 1, 92-178. Il ne s'est en effet proposé, et ne pouvait se proposer, que d'expliquer et d'illustrer par des exemples les sûtras où Pāṇini lui-même traite des patronymiques. Quand il s'agit de grammaire sanscrite, c'est toujours le maître indigène qu'il faut choisir comme guide. C'est pourquoi, des trois parties dont se compose la monographie de M. Gubler, la dernière est à la fois la plus étendue et la plus intéressante.

Il convient cependant de ne pas anticiper. Une courte introduction, de trois pages seulement, mais concises et savantes, indique la façon dont s'obtiennent les noms patro-

nymiques dans les principaux groupes de langues aryennes : en éranien, en grec, en italique, en slave et en germanique.

L'ouvrage proprement dit débute par l'emploi des patronymiques dans la prose indoue antérieure à l'époque classique. Dans cette première partie, les exemples se succèdent, nombreux et variés. Ils sont empruntés aux Brāhmaṇas et aux Upaniṣads, et sont rangés par ordre alphabétique dans des catégories d'où se dégage une règle générale. Un appendice spécial est consacré aux patronymiques dans le Rig-Véda.

La seconde partie est une simple classification des quatre (respectivement cinq) espèces de patronymiques distinguées par Pāṇini.

La troisième partie enfin, la plus longue (elle forme à elle seule près des deux tiers de l'ouvrage) et la plus solide, traite de la formation des patronymiques en sanscrit. L'auteur analyse chacun des sûtras de Pāṇini afférents à son sujet et les appuie de copieux exemples pris, soit dans les textes de toutes les époques, soit dans les commentaires dont l'œuvre du célèbre grammairien a été l'occasion. L'ordre était ici tout indiqué. Il suffisait d'étudier les différents suffixes qui, joints à la racine d'un mot plus ou moins modifiée, engendrent les noms patronymiques. Il est ainsi question, dans autant de paragraphes distincts, des suffixes *á*, *a*, *i*, *ya*, *yá*, *ṭya*, *ēya*, *āyana*, *āyanya*, *ká*, *iká*, *īna*, etc. Quelques-uns d'entre eux, ceux dont le rôle est le plus considérable et le plus caractéristique, donnent lieu à des remarques de grammaire comparée; c'est le cas, par exemple, des suffixes *i*, *ya*, *ēya* et *āyana*. Enfin deux brèves notices (trop brèves peut-être) sont consacrées aux suffixes qui désignent le *gōtra* et le *yavan*.

On pourra discuter l'économie et la méthode du livre de M. Th. Gubler. A plus d'un lecteur, les divisions qu'il a jugé utile d'introduire paraîtront superflues. Il lui eût été possible de partager son travail en autant de chapitres que Pāṇini distingue de sortes de patronymiques. Dans chacun de ces chapitres, il eût cité les exemples qui confirment les règles

établies par le grammairien indou, et signalé les exceptions qu'on relève dans les textes anciens, antérieurs à la période classique; en même temps il eût fait les rapprochements de grammaire comparée, disséminés dans l'introduction et dans les remarques complémentaires de la troisième partie. De cette façon, il eût traité son sujet avec plus d'ampleur et d'unité. Quoi qu'il en soit, son ouvrage constitue une riche et savante monographie dont la lecture est très profitable et qu'on sera très heureux de pouvoir consulter le cas échéant.

A. Guérinot.

XIVe CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES.

ALGER, 1905.

HAUT PATRONAGE DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

M. Jonnart, député, gouverneur général.

COMITÉ D'APPUI.

MM.

Barbier de Meynard, ✠ O., ✿ I., membre de l'Institut, administrateur de l'École des langues orientales, professeur au Collège de France, rue de Lille, 2; Paris.

Barth, ✠, membre de l'Institut, rue Garancière, 10; Paris.

Berger (Philippe), ✠ O., ✿ I., membre de l'Institut, professeur au Collège de France, quai Voltaire, 3; Paris.

Bréal, ✠ C., ✿ I., membre de l'Institut, professeur au Collège de France, boulevard Saint-Michel, 87.

Cagnat, ✠ O., ✿ I., membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue Stanislas, 10; Paris.

Chavannes, ✠, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue des Écoles, 1; Fontenay-aux-Roses.

Cordier, ✠, ✿ I., professeur à l'École des langues orientales, rue Nicolo, 54; Paris.

Diehl, ✠, ✿ I., correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, rue de Seine, 67; Paris.

Houdas, ✠, ✿ I., professeur à l'École des langues orientales, avenue de Wagram, 29; Paris.

Maspero, ✠ C., ✪ I., membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24; Paris.

Senart, ✠, ✪ I., membre de l'Institut, rue François-Ier, 18; Paris.

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT DE L'ALGÉRIE.

M. le Commandant Lacroix, ✠, ✪ A., chef du service des Affaires indigènes et du Personnel militaire au Gouvernement général de l'Algérie.

COMITÉ D'ORGANISATION.

Président : M. Basset (René), ✠, ✪ I., correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des lettres, rue Michelet, 77; Mustapha.

Vice-présidents : MM. Luciani (J.-D.), ✪ I., directeur du service des Affaires indigènes au Gouvernement général de l'Algérie; Mesplé, ✪ I., professeur à l'École supérieure des lettres, rue Saint-Augustin, 17; Alger; Bou Kandoura, ✠, mufti hanéfite d'Alger, mosquée de la Pêcherie.

Secrétaire général : M. Doutté (Edmond), ✪ A., chargé de cours à l'École supérieure des lettres, parc de Fontaine-Bleue; Mustapha supérieur.

Secrétaires adjoints : MM. Chambige, ✪ A., administrateur de commune mixte, chef de bureau au service des Affaires indigènes du Gouvernement général de l'Algérie; Yver, chargé de cours à l'École supérieure des lettres, rue Clauzel, 21 *ter*; Mustapha; Cherchali, ✪ A., rédacteur au *Mobacher*.

Trésorier : M. David, ✪ A., chef du Secrétariat particulier de M. le Gouverneur général de l'Algérie, au Palais d'Hiver.

Trésorier adjoint : M. Ettori, ✪ A., chef du service du matériel au Gouvernement général de l'Algérie.

Membres du Comité : MM. Delphin, ✪ I., directeur de la Médersa d'Alger, boulevard Bugeaud, 25; Alger; Gsell, ✠, ✪ I., correspondant de l'Institut, professeur à l'École supérieure des lettres, directeur du Musée d'Alger, rue Michelet, 77; Mustapha; Commandant Lacroix, ✠, ✪ A., chef du service des Affaires indigènes et du Personnel militaire du Gouvernement général de l'Algérie, rue Bourlon, 12; Mustapha; Waille, ✪ I., professeur à l'École supérieure des lettres, rue Dupuch, 30; Alger; Ben Cheneb, ✪ A., professeur à la Médersa d'Alger; Ben Smaïa, ✪ A., professeur à la Médersa d'Alger.

SECRÉTAIRES CORRESPONDANTS.

A Paris : M. Gaudefroy-Demombynes, ✪ A., secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 2; Paris.

A Tlemcen : M. Marçais, ✪ A., directeur de la Médersa.

A Constantine : M. de Calassanti-Motylinski, ✠, ✪ I., directeur de la Médersa.

A Tunis : M. Serres (Victor), consul de France, attaché à la Résidence générale.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS.

A Paris : M. Leroux, ✠, ✪ I., rue Bonaparte, 28.

A Leyde : M. de Stoppelaar, maison Brill, Oude Rijin (Hollande).

TABLEAU DES SECTIONS.

I. — Inde (langues aryennes et langues de l'Inde).

Président : M. Senart, ✠, ✪ I., membre de l'Institut, rue François Ier, 18; Paris.

Secrétaire : M. Henry (V.), ✠, professeur à la Faculté des lettres de Paris, rue Houdan, 95; Sceaux (Seine).

II. — Langues sémitiques.

Président : M. Berger (Philippe), ✠ O., ✿ I., membre de l'Institut, professeur au Collège de France, quai Voltaire, 3; Paris.

Secrétaire : M. Fossey, avenue de l'Observatoire, 1; Paris.

III. — Langues musulmanes (Arabe, Turc, Persan).

Président : M. Basset (René), ✠, ✿ I., correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, rue Michelet, 77; Mustapha.

Secrétaire : M. Delphin, ✿ I., directeur de la Médersa d'Alger, boulevard Bugeaud, 25; Alger.

IV. — Égypte (Langues africaines); Madagascar.

Président : M. Lefébure, ✿ I., chargé de cours à l'École supérieure des lettres d'Alger, rue de Lyon, 94; Mustapha-Belcourt.

Secrétaires : MM. Héricy, ✿ I., professeur au lycée d'Alger; Boulifa, répétiteur de langue kabyle à l'École supérieure des lettres d'Alger.

V. — Extrême-Orient.

Président : M. Cordier, ✠, ✿ I., professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Nicolo, 54; Paris.

Secrétaire : M. Courant, ✿ I., maître de conférences à l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3; Écully (Rhône).

VI. — Grèce et Orient.

Président : M. Diehl, ✤, ✪ I., correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, rue de Seine, 67.

Secrétaire : M. Bréhier, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

VII. — Archéologie africaine et art musulman.

Président : M. Gsell, ✤, ✪ I., correspondant de l'Institut, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, directeur du Musée d'Alger, rue Michelet, 77, Mustapha.

Secrétaire : M. le baron de Vialar, directeur adjoint au Musée d'Alger.

Les titres des communications scientifiques destinées à être lues au Congrès devront être envoyés, soit au Président de la section à laquelle elles ressortissent, soit au Secrétaire général ou aux Secrétaires adjoints.

Le montant de la cotisation est fixé à 20 francs; les femmes ou parentes de congressistes accompagnant ceux-ci auront droit à une *carte de dame* du prix de 10 francs.

Les correspondances et les demandes de renseignements touchant le Congrès devront être adressées au Secrétaire général ou aux Secrétaires adjoints.

Les adhésions peuvent dès maintenant être adressées au Trésorier ou, à Paris, à M. Leroux, libraire, rue Bonaparte, 28, VI[e].

Le gérant :
Rubens Duval.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1904.

NUMISMATIQUE DES ROIS DE NABATÈNE,

PAR

M. RENÉ DUSSAUD.

En rédigeant la *Description des médailles et antiquités composant le cabinet de M. le baron Behr*, François Lenormant proposa d'attribuer deux pièces d'argent et une de bronze aux rois de Pétra[1]. Cette indication éveilla l'attention du duc de Luynes et le conduisit à identifier tout un lot de monnaies[2]. Ainsi ce savant fut le premier à réussir le déchiffrement des monnaies nabatéennes et à en présenter un classement. Son mérite était d'autant plus grand qu'il travaillait avant les précieuses découvertes de Waddington et de M. de Vogüé dans le Ḥaurân.

[1] Fr. Lenormant, *Description...*, Paris, Hoffmann, 1857, p. 147.

[2] De Luynes, *Monnaies des Nabatéens*, in *Rev. numismatique*, 1858, p. 292-316 et 362-385, pl. xiv-xvi. — Dans sa *Numismatique des Arabes avant l'Islamisme* (Paris, 1859), V. Langlois s'est, en somme, contenté de réimprimer le mémoire du duc de Luynes; toutefois, il a fait dessiner les monnaies à nouveau et par la main expérimentée de Dardel.

Dix ans plus tard, M. de Vogüé ajoutait huit monnaies à celles publiées par son prédécesseur. Mais surtout, mettant en œuvre les textes épigraphiques nouvellement rapportés d'Orient, et grâce à sa profonde connaissance du nabatéen, le savant archéologue rectifia heureusement plusieurs lectures et parvint à établir quelques points fixes dans la chronologie, jusqu'alors indécise, des rois nabatéens[1].

A la suite de sa *Numismatique de la Terre-Sainte*, Fr. de Saulcy fut naturellement amené à reprendre par le détail l'étude des monnaies nabatéennes : il aboutit à quelques modifications et additions importantes[2]. Son classement est encore adopté[3]. Nous nous serions borné à y insérer les vingt-six pièces inédites qui nous ont été fournies par le Cabinet des Médailles, le British Museum, les Cabinets de Berlin, de Vienne et de Gotha, par la collection

[1] De Vogüé, *Monnaies des rois de Nabatène*, in *Rev. numismatique*, 1868, p. 153-168, pl. V, réimprimé dans *Mélanges d'archéologie orientale*, appendice. Nous citerons d'après cette réimpression.

[2] De Saulcy, *Numismatique des rois nabatéens de Pétra*, in *Annuaire de la Société franç. de numism. et d'arch.*, t. IV (1873), p. 1-35, pl. I-II; cf. *ibid.*, t. V, p. 462-463, et *Mélanges de numism.*, t. III (1882), p. 193-197. A. v. Gutschmid, *Verzeichniss der Nabatäischen Könige*, dans J. Euting, *Nabat. Inschriften aus Arabien*, p. 81-89, a proposé quelques corrections de dates. MM. Sorlin-Dorigny et E. Babelon, *Rev. numism.*, 1887, p. 369-377 (cf. E. Babelon, *Mélanges numism.*, 1re série, p. 75-81), ont fait connaître des monnaies nouvelles.

[3] Notamment par A. v. Gutschmid, par les éditeurs du *Corpus inscript. semit.*, pars II, par M. Barclay V. Head, *Hist. numor.*, p. 685 et suiv.

Hamburger et celle du marquis de Vogüé[1], si nous ne nous étions rapidement convaincu que le système de M. de Saulcy appelait de notables modifications. Nous avons été ainsi entraîné à essayer un nouveau classement dont M. E. Babelon notait la nécessité dès 1887[2].

Pour éviter toute confusion, nous présentons immédiatement le tableau des rois de Nabatène, non seulement tel qu'il résulte des textes et des inscriptions, mais encore avec les modifications auxquelles l'étude des monnaies nous a conduit[3]. Les rois dont on possède des monnaies ont leur nom précédé d'un astérisque. Nous citerons constamment les rois nabatéens d'après les numéros d'ordre de ce tableau.

[1] Nous prions les savants conservateurs de ces collections publiques, ainsi que Mme veuve Hamburger et le marquis de Vogüé d'agréer nos sentiments de gratitude pour la parfaite obligeance avec laquelle ils nous ont facilité cette étude. Nous devons aussi de vifs remerciements aux collectionneurs dont on trouvera les noms plus loin et dont les renseignements nous ont permis de dresser une statistique des monnaies nabatéennes. Nous n'avons pu retrouver aucune des monnaies de l'ancienne collection de Saulcy.

[2] BABELON, *Mélanges numism.*, 1re série, p. 75.

[3] Cette liste, à quelques dates près qui seront justifiées en note, et à part l'introduction d'un Obodas entre Arétas III et Malichus I, est conforme à celle que nous avons proposée et discutée dans notre *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 69 et suiv. On trouvera un bon résumé des renseignements historiques concernant les rois nabatéens dans le mémoire de A. v. Gutschmid cité plus haut, dans VINCENT, *Les Nabatéens*, in *Rev. biblique*, 1898, p. 567-588 et dans Emil SCHÜRER, *Gesch. der nabatäischen Könige*, dans *Gesch. der jüd. Volkes*, 3e et 4e éditions t. I, p. 726-744.

ARÉTAS I
169 av. J.-C.

ARÉTAS II[1]
(= Erotimus)
vers 110-96.

OBODAS I
vers 90.

RABBEL I
fils du précédent,
vers 87.

* ARÉTAS III
Philhellène,
frère du précédent,
vers 87-62.

* OBODAS II[2]
fils du précédent,
vers 62-47.

* MALICHUS I[3]
fils du précédent,
vers 47-30.

* OBODAS III
fils du précédent,
30-9.

* ARÉTAS IV
Philopatris, frère du précédent[4]; femmes : la reine Houldou, puis la reine Chaqilat; 9 av. J.-C.-40 ap. J.-C.

* MALICHUS II
fils du précédent; femme : la reine Chaqilat; vers 40-75.

* RABBEL II
Soter, fils du précédent; régence de la reine Chaqilat, sa mère, puis règne avec sa femme Gamilat; 75-101[5].

MALICHUS III
101-106.

(1-5) [1] Nous avons proposé (*Mission*, p. 70) de reconnaître dans Erotimus une corruption d'Arétas, sans savoir que ce rapprochement avait été fait par M. Winckler; cf. *ibid.*, p. 339. En réalité, F. de Saulcy avait déjà reconnu l'identité des deux noms (*Ann. de la Soc. franç. de numism.*, t. IV, p. 6), mais il se trompait de personnage. La déformation onomastique est d'autant plus certaine que ce nom nous est fourni par Justin. Cet Arétas, paraît être le fondateur de la dynastie nabatéenne. Les sept cents fils que lui attribue Justin, et grâce auxquels il établit son pouvoir, n'étaient pas ses fils, mais les guerriers de sa tribu, les Banou-Ḥârith. — [2] L'intercalation de ce roi sera justifiée plus loin, n° 6. — [3] Le rang de ce Malichus dépend de la discussion qui va suivre; mais nous en avions escompté le résultat dans notre *Mission*. — [4] CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, t. II, p. 377-378. — [5] L'inscription de Dmeir (CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, t. I, p. 66) permet de fixer en 75 de J.-C. le début du règne de Rabbel II, et nous avons des textes datés jusqu'en l'an 26 du règne.

M. de Saulcy a institué, sur le vu d'une monnaie unique, de poids ptolémaïque, un Malichus I qui aurait vécu vers l'an 145 avant notre ère. De là, il sautait à Obodas I, à qui il attribuait une monnaie d'argent de poids ptolémaïque comme la précédente. Il classait quelques monnaies à Arétas III Philhellène, puis en arrivait au roi que nous désignons comme Obodas III. Ainsi, de l'an 145 jusque vers 90, puis de l'an 62 à l'an 30 avant notre ère, nous ne possèderions aucune monnaie nabatéenne. Le savant numismate rangeait les monnaies d'après leur poids. Il composait une première classe au poids moyen de 6 gr. 75, visiblement imitée des didrachmes ptolémaïques. Il l'estimait la plus ancienne et antérieure à Arétas III. Sous ce dernier et ses successeurs, le poids aurait été abaissé aux deux tiers des didrachmes précédents, en moyenne à 4 gr. 50, puis aurait diminué jusqu'à ne plus atteindre que 3 gr. 40 en moyenne[1].

Qu'il y ait plusieurs étapes dans la numismatique nabatéenne, le poids des monnaies l'atteste nettement; mais l'interprétation que M. de Saulcy en a donnée demande à être rectifiée. En premier lieu, et cela constitue le point faible du système, il est tout à fait arbitraire de reporter avant Arétas III les monnaies de poids ptolémaïque. Ensuite, il n'est pas admissible que les monnaies de 4 gr. 50 soient des didrachmes ptolémaïques à faux poids.

[1] De Saulcy, *Ann. de la Soc. franç. de numism.*, t. V, p. 462 et suiv.

Le didrachme ptolémaïque ou de poids phénicien, portant l'aigle au revers, fut introduit en Syrie par les rois d'Égypte et maintenu par les rois de Syrie dans les régions qui, comme les villes phéniciennes, entretenaient d'actives relations de commerce avec l'Égypte et usaient de la même unité pondérale[1]. L'aigle ptolémaïque se maintint comme simple marque de valeur sur les didrachmes phéniciens de Tyr jusqu'en 57 après J.-C.[2], et sur ceux de Sidon jusqu'en 43 de notre ère[3]. On sait l'importance de cette monnaie tyrienne. S'il n'est pas impossible (nous verrons que cela ne fut pas) que les Nabatéens aient frappé de bonne heure des monnaies au type ptolémaïque, il est douteux qu'ils aient renoncé, sous Arétas III, à un numéraire qui avait cours dans toute la Syrie et en Égypte, deux pays avec lesquels ils commerçaient activement. La monnaie de 4 gr. 50 en moyenne n'est nullement une contrefaçon des didrachmes ptolémaïques puisqu'elle ne porte pas au revers l'aigle caractéristique : c'est une drachme de poids attique[4].

Pour déterminer la date des monnaies nabatéennes, M. de Saulcy disposait des nombreux témoignages épigraphiques dont M. de Vogüé avait tiré

[1] E. Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. CXXV et suiv.

[2] E. Babelon, *Les Perses achéménides*, p. 310, n° 2112, et J. Rouvier, *Numismatique des villes de la Phénicie*, p. 387, n° 2121.

[3] J. Rouvier, *op. cit.*, p. 262, n° 1328.

[4] Les éditeurs du *C. I. S.*, II, 198, l. 9, l'ont reconnu. Cette relation est plus nette encore avec les chiffres rectifiés qu'on trouvera ci-après.

un si heureux parti. « Ces points fixes manquaient à M. de Luynes qui, ayant à choisir entre les divers Arétas et Malchus dont parle l'histoire, s'est arrêté à ceux qui vivaient dans le premier siècle avant notre ère. Les considérations numismatiques sur lesquelles il s'appuyait ne sont pas sans valeur, mais elles doivent céder, je crois, devant la paléographie[1]. » Ces observations peuvent également s'appliquer au mémoire de M. de Saulcy dont le classement revient, sur certains points, au système du duc de Luynes et ne constitue pas, en cela, un progrès sur celui de M. de Vogüé. Il nous faut y insister puisque la classification des monnaies nabatéennes tient à ce débat.

M. de Saulcy écarte toute préoccupation paléographique, et il s'en explique en quelques mots. M. de Vogüé aurait, à tort, « refusé d'attribuer à l'âge de l'écriture nabatéenne une ancienneté que rien, à mon avis, dit-il, ne rend impossible. De ce qu'une écriture paraît déjà en décadence à une date donnée, on ne peut pas conclure que cette décadence est toute récente. Il est certain, du reste, que cette écriture reste la même sur toutes les monnaies de la dynastie nabatéenne, et nous verrons que ces monnaies se répartissent sur près de deux siècles[2]. »

Cette argumentation n'est pas satisfaisante. L'écriture des monnaies nabatéennes varie peu, en effet,

[1] De Vogüé, *Monnaies des rois de Nabatène*, dans *Mélanges d'arch. orient.*, appendice, p. 22.

[2] De Saulcy, *Annuaire de la Soc. franç. de numism.*, t. IV, p. 22-23.

mais c'est la preuve que ces monnaies sont apparues quand l'écriture nabatéenne était complètement formée. Ces monnaies sont postérieures aux plus anciennes inscriptions nabatéennes[1].

Si, comme le pensait M. de Saulcy, le didrachme de Malichus I (Pl. I, 6) devait être reporté vers 145 avant notre ère, il devrait offrir une écriture moins cursive. Or, les caractères en sont identiques à ceux des inscriptions gravées dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère. Il faut donc faire descendre d'un siècle environ la date à laquelle M. de Saulcy attribue le didrachme de Malichus I, et cela avec d'autant plus d'assurance que l'histoire ne connaît pas de roi nabatéen du nom de Malichus antérieur à celui qui régna vers 47-30. C'est pendant ce siècle d'écart que l'écriture nabatéenne s'est élaborée; elle se maintiendra ensuite pendant des siècles, avec de faibles variations, pour se déformer de nouveau et aboutir à l'écriture arabe.

La démonstration est complète, mais il se trouve que ce même didrachme nous offre un autre élément de comparaison qui confirme la date relativement basse à laquelle nous proposons de le rapporter. Au revers sont très nettement gravées trois lettres grecques bouletées IKC. Nous discuterons plus loin leur signification. Pour l'instant, nous ne retiendrons qu'un fait indiscutable et qui, à lui seul,

[1] Par exemple, à l'inscription de la statue de Rabbel I, *C. I. S.*, II, 349; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil*, t. II, p. 221 et suiv.; *Album d'antiquités orient.*, pl. XLV.

serait décisif : l'emploi du sigma carré dans une région reculée de la Syrie, acceptable un demi-siècle avant notre ère, ne peut remonter jusqu'au milieu du second siècle avant notre ère. Les monnaies des rois de Syrie n'en offrent aucun exemple [1].

On ne peut donc hésiter à reconnaître dans le Malichus de ce didrachme le successeur d'Arétas III. Les monnaies similaires, de poids ptolémaïque, doivent former groupe avec lui. Les pièces d'argent de poids attique, attribuées jusqu'ici à Arétas III, doivent être reportées à Arétas IV. En somme, nous ne possédons aucune monnaie antérieure à Arétas III, et nous ne connaissons, au nom de ce roi, que des bronzes, simples copies des monnaies contemporaines de Damas. Cela s'explique aisément.

Quand les Arabes musulmans occupèrent Damas et la Syrie, ils conservèrent le numéraire en usage dans le pays ou, du moins, ils ne modifièrent les types qu'insensiblement. Ainsi la monnaie des khalifes de Damas sortit de la monnaie byzantine. La première monnaie musulmane frappée à Damas conserve, d'un côté, l'effigie d'Héraclius avec tous les insignes du christianisme; au revers, le monogramme du Christ. Seule, la date ANNO XVII, comptée d'après l'hégire, révèle le nouvel état politique [2]. On conçoit que, de même, les rois nabatéens n'eurent à frapper monnaie qu'en prenant possession de Damas,

[1] Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. CLXXXVII.

[2] Henri Lavoix, *Catal. des monnaies musulm. de la Bibl. nat.: Khalifes orient.*, p. XII.

après la mort d'Antiochus XII, c'est-à-dire vers 85 avant notre ère, au début du règne d'Arétas III.

A cette époque, Damas paraît avoir porté le nom de Démétrias, en l'honneur de Démétrius III Eucaerus (95-88 av. J.-C.), car les monnaies frappées à Damas par Arétas III sont identiques aux monnaies de Démétrius frappées à Démétrias[1] : au droit, la tête diadémée du roi; au revers, soit une divinité assise sur un rocher de la base duquel sort un jeune dieu-fleuve nageant[2], soit la Victoire debout. Mêmes types du revers, même disposition de la légende grecque, mêmes dimensions[3], et, sur certains exemplaires, les lettres bouletées jusqu'à l'empâtement[4],

[1] Le raprochement est dû à Sestini qui concluait à l'existence d'une ville de Démétrias en Coelé-Syrie, voisine de Damas. Cette opinion a généralement été adoptée, bien que mise en doute par M. de Saulcy; cf. Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. clxxi. — M. W. Wroth (*Catalogue*, *Galatia*, etc., p. lxxvi) se range aussi à cet avis «quoiqu'on ne puisse pas rejeter complètement la supposition que Démétrias fut simplement, en réalité, un nom passager porté par Damas».

[2] W. Wroth (*ibid.*, p. 289) reconnaît la Tyché de Damas sur une monnaie de Démétrius. Sur l'exemplaire du Cabinet des médailles (Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. clxxi et n° 1578), il n'y a aucun doute qu'Apollon nu, symbole des rois de Syrie, ait été assez bizarrement substitué à la Tyché de Damas : le dieu-fleuve a été conservé.

[3] Les deux dimensions de bronzes connus de Démétrius III (Wroth, cf. *ibid.*, p. xxxv, 10 et 12) se retrouvent dans la série d'Arétas III; cf. notre planche I, 1-3.

[4] Cf. Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. clxxxvii : «Cette mode (des lettres bouletées) s'accentue de plus en plus, et, vers la fin de la dynastie, les lettres bouletées et à gros traits empâtés, venant s'aligner dans des légendes très compactes, contribuent à augmenter les difficultés de lecture.»

tout nous paraît démontrer jusqu'à l'évidence qu'Arétas III se contenta d'apposer son effigie et son nom sur les monnaies frappées à Damas-Démétrias par Démétrius III.

La Tyché de Damas qui nous est connue par ces monnaies est imitée de la Tyché d'Antioche, mais elle s'en distingue aisément. La comparaison est facile sur les espèces frappées par Tigrane le Grand à Antioche et à Damas[1]. La Tyché d'Antioche, voilée, tient une palme; celle de Damas étend la main droite et porte une corne d'abondance dans le bras gauche. On peut noter que la Tyché de Damas est postérieure à l'œuvre célèbre d'Eutychidès de Sicyone, l'élève de Lysippe, mais antérieure au règne de Démétrius III. Ce type réapparaît sur les bronzes de l'époque romaine frappés à Damas[2] : sa localisation est donc certaine.

Sous Antiochus XII et jusqu'à l'entrée d'Arétas III, Damas conserva ses fonctions de capitale. L'importance qu'elle eut alors nous incline à lui attribuer la frappe du célèbre tétradrachme du Musée de Dresde, au nom d'Antiochus XII, portant au revers l'idole d'un dieu debout, un épi dans la main, accosté de deux taureaux[3]. On a rapproché cette représentation des divinités de Rhosus, Héliopolis, etc., qui tiennent

[1] Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. ccii et suiv., pl. XXIX.

[2] De Saulcy, *Numism. de la Terre-Sainte*, pl. II, 4-5, 7; Wroth, *ibid.*, pl. XXXIV, 7 et 10.

[3] On trouvera une reproduction de cette monnaie dans Babelon, *Les Rois de Syrie*, p. clxxiii.

leurs attributs de Hadad[1]. Mais l'identité n'est pas complète. On ne peut non plus songer à Hiérapolis, car nous savons qu'à Hiérapolis, Hadad était figuré assis. Par éliminations successives le dieu du tétradrachme de Dresde ne peut être que l'idole de Hadad à Damas. On en déduirait aisément que sa parèdre, l'Atargatis de Damas, est la déesse voilée et radiée dont le *xoanon* figure au revers des tétradrachmes de Démétrius III Eucaerus[2].

On ne connaît pas, nous l'avons dit, de pièces d'argent au nom d'Arétas III. Si ce roi en a frappé, ce ne peut être qu'au type ptolémaïque comme ses successeurs immédiats. Quelques années avant notre ère, Obodas III, à l'instigation sans doute de son tout-puissant ministre Syllaeus[3], abandonne le didrachme ptolémaïque pour la drachme attique. C'est cette monnaie que frappera constamment Arétas IV durant son long règne et que les inscriptions nabatéennes désignent alors sous le nom de סלעין חרתי « drachmes d'Arétas[4] ». Sous Malichus II et

[1] Cf. nos *Notes de mythologie syrienne*, p. 48.

[2] Cf. BABELON, *Les rois de Syrie*, p. CLXX et suiv., n[os] 1567-1569. Dans le champ, à gauche, les lettres N ou N et A qu'on retrouve sur les pièces de Tigrane frappées à Damas; cf. plus bas, p. 208.

[3] M. DE SAULCY (*Mélanges de numism.*, t. III, p. 194 et suiv.) a cru reconnaître le nom de Syllaeus sur des monnaies nabatéennes. C'est là une hypothèse inadmissible; cf. BABELON, *Mélanges numism.*, t. I, p. 81.

[4] Cf. *C.I.S.*, II, 198, l. 9. Cette inscription, la plus ancienne de celles portant mention de cette monnaie, est de l'an 9 d'Arétas IV. La lecture *Hareticus* est due à Noeldeke. Les éditeurs du *Corpus* pensent qu'il est question de drachmes frappées par Arétas III.

Rabbel II, nous trouvons, ainsi qu'on en jugera par le tableau ci-après, des monnaies d'argent d'un poids moindre : 3 gr. 80 en moyenne et 3 gr. 30. Les éditeurs du *Corpus inscriptionum semiticarum* ont admis qu'elles avaient été frappées conformément aux deniers d'argent romains[1]. Mais les drachmes frappées par Malichus II sont d'un poids notablement supérieur à celui des deniers romains. Il semble donc plutôt que ce roi ait adopté la drachme que les auteurs appellent « la drachme tyrienne[2] ». Par là, en somme, on revenait à l'ancien système pondéral, avec cette différence que la frappe comportait des drachmes et non plus des didrachmes. Sous Rabbel II, l'influence des deniers romains en circulation fait abaisser le poids des monnaies nabatéennes.

Nous reconnaissons donc quatre systèmes monétaires dans l'émission des monnaies nabatéennes d'argent qui s'espace de 62 environ avant notre ère à 101 après J.-C. Ces espèces durent être assez abondantes et rester un assez long temps en circulation. Ce sont elles, en effet, que nous trouvons en usage dans la portion de Coelé-Syrie colonisée par les Nabatéens, à Salkhad et à Motana (Imtân), jusqu'en 350 de notre ère sous le nom de δραχμαὶ Σύραι[3], par oppo-

[1] *C. I. S.*, II, *ibid.*

[2] Cf. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 502 et suiv.

[3] Waddington, *Inscript. gr. et lat. de Syrie*, 1994 et 2037. A propos de cette dernière, le savant numismate remarque : « au quatrième siècle l'emploi de cette expression s'explique difficilement ».

sition aux δραχμαὶ Ἀττικαί[1]. Waddington, commentant le texte de Palmyre qui mentionne des drachmes attiques et les textes du Ḥaurân qui évaluent en drachmes syriennes, s'étonnait de rencontrer ces termes à une basse époque. Car, dès le premier siècle de notre ère, tous les tétradrachmes circulant en Syrie, de poids attique ou de poids phénicien, furent assimilés à quatre deniers romains[2]. Il était facile de le décréter à l'ouest du Jourdain. Mais les populations de la Palmyrène et de la Nabatène jouirent pendant longtemps d'une assez grande autonomie. De plus, en rapports directs avec la Perse, l'Arabie et l'Égypte, elles devaient tenir compte de la valeur de l'argent dans ces pays et, par suite, elles étaient amenées à maintenir la distinction entre drachmes syriennes et drachmes attiques. Il est tout à fait typique que l'habitude de compter en drachmes se maintienne en Syrie, aux IIe, IIIe et IVe siècles, mais seulement en Palmyrène et dans l'Auranitide. Les éléments manquent pour établir dans ces régions le rapport entre drachmes syriennes ou drachmes attiques et deniers romains[3].

[1] Waddington, 2601 = Vogüé 17, à Palmyre, octobre 254 de notre ère.

[2] Fr. Lenormant, dans *Dict. des antiq.*, s. v. Drachma Tyria, avec la réserve que Pompée n'arrêta pas le monnayage de Tyr et de Sidon; cf. plus haut, p. 194.

[3] A la même époque, on compte en drachmes ou en deniers. Il n'y a pas lieu d'attribuer, comme le tente Waddington, 2096, une antiquité plus grande aux textes mentionnant des drachmes. La plus ancienne inscription du Ḥaurân portant une valeur en deniers nous paraît être, Wadd., 1962, à El-Qourayyé (Est de Boṣrâ), datée de

Pour permettre de saisir d'un coup d'œil les curieuses variations de la monnaie d'argent chez les Nabatéens, nous avons dressé le tableau suivant :

Obodas II....	עבדת מלכא מלך נבטו	an 2 — an 3.	6 gr. 77.
Malichus I....	מלכו מלכא מלך נבטו	sans date.	6 gr. 51.
Obodas III....	עבדת מלכא מלך נבטו	an 3 — an 5.	6 gr. 72.
Le même.....	עבדת מלך נבטו (l'année)	an 10 — an 20.	4 gr. 38.
Arétas IV.... et Houldou.....	חרתת מלך נבטו רחם עמה חלדו מלכת נבטו (l'année)	an 1 — an 16.	4 gr. 42.
Le même..... et Chaqîlat.....	חרתת מלך נבטו רחם עמה שקילת מלכת נבטו (l'année)	an 23 — an 48.	4 gr. 06.
Malichus II... et Chaqîlat.....	מלכו מלכא מלך נבטו (l'année) שקילת אחתה מלכת נבטו	an 9 — an 17.	3 gr. 80
Rabbel II.... et Gamilat......	רבאל מלכא מלך נבטו (l'année) גמלת אחתה מלכת נבטו	an 20[1].	3 gr. 30.

En face du nom de chaque roi, on trouve le protocole donné par les monnaies d'argent, les années de règne extrêmes entre lesquelles ces monnaies ont

l'an 34 de Bostra, 139 de notre ère. Aux exemples de comptes en drachmes relevés par J.-B. Chabot dans son index de l'ouvrage de Waddington, ajouter R. Dussaud et Fr. Macler, *Mission dans les rég. désert. de la Syrie moyenne*, p. 256, n° 45 (Qaiṣama).

[1] La plupart des légendes sont frustes ou portent en dehors du flan.

été frappées et leur poids moyen. Rappelons que le didrachme ptolémaïque ou phénicien a un poids théorique d'environ 7 gr. 20, ce qui donne pour la drachme tyrienne ou syrienne un poids de 3 gr. 60. On sait que la drachme attique pèse 4 gr. 36 et le denier de Néron un peu moins que la drachme tyrienne, soit théoriquement 3 gr. 41[1].

Les premières monnaies d'argent sont des didrachmes, puis on ne frappe plus que des drachmes et des demi-drachmes. L'obole et la demi-obole d'argent étaient représentées par des pièces de cuivre[2].

Il est assez curieux de voir apparaître avec Obodas III l'effigie de la reine et sous Arétas IV, cette effigie accompagnée d'une légende. On doit en conclure que dorénavant la reine était reine par droit de naissance et non plus seulement comme épouse du roi. En d'autres termes, à l'exemple de l'Égypte et d'autres dynasties hellénistiques, le roi épousait une de ses sœurs ou de ses cousines germaines. Le titre de « sœur », qui rappelle l'*ἀδελφή* des Lagides, n'apparaît qu'à partir de Malichus II, peut-être par la nécessité de distinguer Chaqîlat, sœur d'Arétas IV[3] et belle-mère de Malichus II, d'avec la reine Chaqîlat, femme de Malichus II; mais le droit à l'effigie suffisait à spécifier que la reine était de la famille royale de Nabatène.

Nous croyons avoir suffisamment justifié, dans

[1] Babelon, *Traité*, t. I, p. 406 et 548.
[2] Cf. plus bas, n° 33.
[3] *C. I. S.*, II, 354.

l'ensemble, le classement que nous proposons pour les monnaies nabatéennes; nous nous réservons de présenter quelques menues observations en les décrivant.

Arétas III Philhellène.

1. Tête diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ en deux lignes (à droite); ΦΙΛΕ—ΛΛΗΝΟΣ (à gauche). Victoire tourelée, debout, à gauche, tendant une couronne de la main droite et tenant une palme de la gauche. Dans le champ, à gauche, les lettres ΑΡ.

Æ. 20 mill. Cabinet des médailles; 19 mill. collect. Hamburger; 18 mill. collect. Allotte de la Füye. De Luynes, *Rev. Num.*, 1858, p. 293, n° 2 et pl. XIV, 2; Langlois, *Num. des Arabes av. l'Islamisme*, p. 18, n° 2, pl. I, 2; de Saulcy, *Ann. de la Soc. fr. de Num.*, t. IV, p. 11-12, n° 1 et pl. I, 4. — Planche I, 1.

2. Variété de coin. La troisième ligne est coupée ΦΙΛ—ΕΛΛΗΝΟΣ par le bras étendu. M. de Saulcy signale dans le champ l'absence des lettres ΑΡ; nous croyons, au contraire, discerner des traces de la seconde lettre.

Æ. 19 mill. British Museum. De Saulcy, *ibid.*, p. 12.

3. Tête diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ en deux lignes (à dr.); ΦΙΛΕ—ΛΛΗΝΟΣ (à g.). Tyché tourelée de Damas assise, à gauche, sur un rocher de la base duquel

sort un dieu-fleuve nageant. La déesse étend la main droite et, dans la gauche, elle tient une corne d'abondance. Dans le champ, les lettres AP.

Æ. 19 mill. Cabinet des médailles, quatre exemplaires; cabinet de Berlin, deux ex.; cabinet de Vienne, deux ex.; collect. Hamburger. Inédite. — Planche I, 2.

4. Variété de coin. Avec la coupe ΦΙΛ—ΕΛΛΗΝΟΣ. Dans le champ, les lettres AP, plus ou moins frustes.

Æ. 19 mill. Cabinet des médailles; 18 mill. British Museum; collect. Hamburger. De Luynes, *l. c.*, p. 293 et suiv., pl. XIV, 3; Langlois, *op. c.*, p. 18, n° 3, pl. I, 3; de Saulcy, *l. c.*, p. 12, n° 2, pl. I, 5. Ces auteurs ne signalent pas les lettres dans le champ.

5. Tête diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ (à dr.), ΑΡΕ—ΤΟΥ (à g.). Déesse debout, à gauche, tendant de la main droite une couronne (?) et s'appuyant de la gauche à une haste. Dans le champ, à gauche, les lettres AP.

Æ. 15 mill. Un exemplaire au Cabinet des médailles, un autre appartenait à M. de Saulcy. De Luynes, *ibid.*, p. 294, n° 3 *bis;* Langlois, *op. c.*, p. 18, n° 3; de Saulcy, *l. c.*, p. 12, n° 3. Cette monnaie a été décrite, mais jamais reproduite. Elle est particulièrement intéressante, comme nous l'avons dit plus haut, pour la comparaison à établir avec les monnaies de Démétrias-Damas. — Planche I, 3.

La signification des lettres AP gravées dans le champ du revers des monnaies frappées par Arétas III est difficile à préciser. Un fait nous paraît

établi : toutes les monnaies frappées par Arétas III portent ces lettres. Il en résulte qu'elles ne peuvent représenter une date comme l'ont pensé Sestini et le duc de Luynes[1]. L'hypothèse d'une seule émission n'est pas admissible en présence du nombre assez grand de ces bronzes et surtout de leurs variétés. D'autre part, on ne voit pas quel rapport direct le sigle AP peut avoir avec l'atelier monétaire de Damas. Il est peu probable aussi qu'il constitue une marque de valeur. Serait-ce le même sigle qui apparaît sur les monnaies à légende nabatéenne sous la forme ח ou חר, parfois en ligature? Il serait alors assez tentant de l'expliquer par le nom d'Arétas dont on a des abréviations en ח ou חר[2]. Mais, d'autre part, il était inutile de graver à côté du nom royal en toutes lettres, l'abréviation de ce même nom. Il serait aventuré de supposer que l'atelier monétaire prit pour différent, l'abréviation du nom royal. Il est plus conforme aux habitudes des graveurs monétaires d'interpréter le monogramme AP par *ἱερᾶς* que l'on trouve exprimé à Tyr[3] par $\overset{\mathrm{A}}{\mathrm{PE}}$. On peut faire valoir que les monnaies de Démétrias-Damas portent la légende ΔΗΜΗΤΡΙΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ et que ce titre de *ἱερᾶς* paraît s'être maintenu sur une monnaie de Malichus I[4]. Toutefois, on ne saurait rien affirmer.

[1] De Luynes, *Rev. Num.*, 1858, p. 311.

[2] Cf. les nos 53-55. C'était l'opinion de Visconti, *Iconogr. gr.*, t. III, Suppl. p. 322, suivi par Langlois, *op. c.*, p. 19-20.

[3] Babelon, *Les rois de Syrie*, p. cxxxiv et clxxvii.

[4] Cf. ci-après, n° 8.

Les monnaies de Tigrane le Grand frappées à Damas vers la même époque et au même type du revers portent les lettres N et A ou simplement A qu'il est aussi malaisé d'interpréter[1].

Plus tard apparaissent d'autres différents, sorte de O, qu'on trouve associé au ח, les lettres פץ (cf. n°s 26, 55, 57) qui restent inexpliquées, ou encore ש, שם et שלם.

Le nom d'Arétas III fut gravé sur une monnaie romaine. Presque simultanément, les troupes de Pompée réduisirent les Juifs et les Nabatéens. Pour commémorer son raid vers Pétra, en 62 avant notre ère, M. Aemilius Scaurus, devenu édile curule, frappa, en 58, une monnaie sur laquelle Arétas, tenant en main un chameau, plie le genou en tendant une palme. L'identité du personnage est assurée par l'inscription : *Rex Aretas, M. Scaur. aed. cur., ex S. C.*[2]. Aulus Plautius, voulant commémorer la soumission des Juifs par Pompée, copia, en 54 avant J.-C., le revers des deniers de Scaurus et y inscrivit *Bacchius Judaeus*, désignant ainsi, comme l'a montré M. Babelon, le grand prêtre des Juifs[3].

[1] BABELON, *Les Rois de Syrie*, p. 214, n°s 16, 17, 18.

[2] BABELON, *Monnaies de la République romaine*, t. I, p. 120 et suiv.

[3] BABELON, *ibid.*, p. 324 et *Mélanges numismatiques*, t. I, p. 145-164. Le grand prêtre ainsi représenté est Aristobule comme l'avait conjecturé le duc de Luynes.

Obodas II.

6. Buste diadémé, à droite; physionomie âgée. Grènetis.

℞. מלך נבטו (à dr.), עבדת מלכא (à g.); *le roi Obodas, roi de Nabatène.* Aigle debout, à gauche. Dans le champ : שנת תרתין ; *l'an 2*. Grènetis.

Æ. 6 gr. 76. Cabinet des médailles. Inédite. Planche I, 4.

Cette monnaie soulève une question délicate. Il est incontestable que le type du droit offre l'image d'un homme mûr avec cheveux courts absolument différent du type jeune à cheveux longs qui apparaît sur les monnaies (n[os] 9 et suiv.) que nous classons sous le nom d'Obodas III. D'autre part, le type du revers si semblable à celui du didrachme de Malichus I, la forme des lettres si voisine, nous obligent à ne pas nous écarter beaucoup du règne de Malichus I. Or, comme l'a fait observer M. Clermont-Ganneau, il y a entre Arétas III et Malichus I, une lacune assez considérable d'environ une quinzaine d'années. Le savant professeur du Collège de France s'appuyant sur la transmission du nom du grand-père au petit-fils, par primogéniture, avait conclu que le roi à intercaler s'était nommé Obodas[1]. La monnaie que nous publions ici fournit à cette conjecture une excellente confirmation.

[1] Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, t. II, p. 376 et suiv.

7. Buste diadémé, à droite. La physionomie est âgée.

℞. מלך נבטו (à dr.), עבדת מלכ(א) (à g.); *le roi Obodas, roi de Nabatène.* Aigle debout, à gauche. Dans le champ : שנת תלת; *l'an 3.* Grènetis.

Æ. 6 gr. 78. Collect. du prince Ernest de Windisch-Graetz. De Saulcy, *l. c.*, p. 18-19, n° 22, pl. I, 2; M. A. Levy et Karabacek, *Numism. Zeitschr.*, 1871, p. 445-447; J. Scholz, *Collect. Ernst Prinz zu Windisch-Grätz*, n° 2769. Nous devons le moulage qui nous a servi à reproduire cette monnaie à l'obligeance de M. Imhoof-Blumer. — Planche I, 5.

De Saulcy n'a pas signalé que cette monnaie était datée de l'an 3 et la lecture de Levy et Karabacek n'est pas satisfaisante. On trouvera sous Obodas III un didrachme (n° 9) daté aussi de l'an 3. La comparaison des types du droit montre qu'il faut les attribuer à des rois différents.

Malichus I.

8. Tête diadémée, à droite, cheveux calamistrés. Grènetis.

℞. מלך נבטו (à dr.), מלכו מלכא (à g.); *le roi Malichus, roi de Nabatène.* Aigle debout, à gauche. Dans le champ, à droite, IKC en lettres bouletées; à gauche un ח et au-dessus O. Grènetis.

Æ. 6 gr. 51. British Museum. De Saulcy, *l. c.*, p. 32-34, pl. I, 1. — Planche I, 6.

Cette monnaie fut trouvée par M. Clermont-Ganneau dans la Moabitide et communiquée par lui à M. de Saulcy. Elle était alors munie d'une belière et faisait partie du collier d'une bédouine. M. de Saulcy avait conjecturé que son poids atteignait 6 gr. 80.

Nous avons invoqué plus haut la basse époque attestée aussi bien par l'allure cursive des caractères nabatéens que par la forme carrée du sigma. Il nous reste à proposer une explication pour les caractères IKC. Ils ne peuvent exprimer une date. M. de Saulcy l'a reconnu lui-même, car toutes les combinaisons qu'il a essayées n'ont abouti à aucun résultat acceptable. Indiscutablement, ces caractères sont grecs. Nous croyons devoir écarter l'hypothèse d'une abréviation incorrecte de Ἱ(ερᾶς) κ(αὶ) (ἀ)σ(ύλου), car ces titres ne sont valables que pour une ville. En occupant Damas, Arétas III devenait roi de Coelé-Syrie; il est naturel de trouver sur les monnaies d'un de ses successeurs le nom de cette province : Ἱ(ερᾶς) Κ(οίλης) Σ(υρίας). Cette lecture confirmerait le classement adopté par nous puisque, antérieurement à Arétas III, les Nabatéens ne possédaient pas la Coelé-Syrie. Ce serait encore un indice de l'occupation sinon de Damas même, du moins de tout le Ḥaurân. Et, en effet, les éditeurs du *Corpus* ont, avec beaucoup de vraisemblance, attribué au règne de ce roi, une dédicace de Bostra datée de l'an 11, soit de 40 environ avant notre ère[1].

[1] *C. I. S.*, II, 174.

Obodas III.

9. Deux bustes jeunes et diadémés accolés, à droite. Devant, ה nabatéen.

℞. מלך נבטו (à dr.), עבדת מלכא (à g.); *le roi Obodas, roi de Nabatène*. Aigle debout, à gauche. Dans le champ : שנת תלת; *l'an 3*. Au-dessus un ה nabatéen et ס qui, ici, affecte une forme de samech nabatéen. Grènetis.

Æ. 6 gr. 54. British Museum. Inédite. — Planche I, 7.

Cette monnaie se distingue nettement des monnaies d'Obodas II par le type du droit. Nous avons ici les deux bustes accolés du roi et de la reine et ce type se maintiendra pendant tout le règne d'Obodas III même après l'adoption de la drachme de poids attique. A cette occasion, l'aigle du revers sera remplacé par la tête du roi; cf. n° 11.

10. Deux bustes accolés, à droite. Grènetis.

℞. מלך נבטו (à dr.), עבדת מלכ[א] (à g.); *le roi Obodas, roi de Nabatène*. Aigle debout, à gauche. Dans le champ : שנת חמש; *l'an 5*. Grènetis.

Æ. 6 gr. 90. Cabinet des médailles. Babelon, *Mél. de Num.*, 1re série, p. 76 et suiv., pl. IV, 1; *Répertoire d'épigraphie sémitique*, n° 54, 1. — Planche I, 8.

Les caractères nabatéens affectent une forme tout à fait cursive, attestant leur basse époque.

11. Deux bustes accolés, à droite. Grènetis.

℞. שנת עשר (à g.), עבדת מלך נ[בטו] (à dr.); *Obodas, roi de Nabatène, l'an 10.* Tête imberbe et diadémée, de physionomie assez jeune, avec de longs cheveux bouclés. Grènetis.

Æ. 4 gr. 50. Ancienne collection de Saulcy. D'après ce savant, *l. c.*, p. 19, n° 23, pl. I, 8. Cf. Babelon, *l. c.*, p. 77.

Nous ne nous trouvons pas en présence d'une monnaie dégénérée puisque M. de Saulcy a lui-même noté : « le titre de l'argent est très bon ». Entre l'an 5 et l'an 10 de son règne, donc vers 25-20 avant J.-C., Obodas III abandonne le didrachme ptolémaïque pour la drachme attique. Cela entraînait la disparition de l'aigle au revers. On lui substitua, sans grands frais d'imagination, la tête du roi. L'inscription devient entièrement circulaire; le protocole royal en est légèrement modifié.

Nous insistons sur cette détermination du droit et du revers — inverse de celle adoptée; — elle force à reconnaître le roi et la reine dans les bustes accolés, et non, comme on l'a dit, ceux des héritiers présomptifs.

12. Deux bustes accolés, à droite. Le buste du second plan a porté en dehors du flan. Derrière, un ה nabatéen. Grènetis.

℞. שנת 16 (à g.), עבד[ת מלך נבטו (à dr.); *Obodas, roi de Nabatène, l'an 16.* Tête diadémée, à droite. Derrière, un ה nabatéen. Grènetis.

Æ. 4 gr. 28. Collect. du marquis de Vogüé. De Vogüé, *Mél.*, appendice, p. 25, n° 2, pl. XII, 2; de Saulcy, *Ann. Num.*, t. IV, p. 13, n° 5, et p. 23, pl. I, 7. — PLANCHE I, 9.

Ces deux savants reconnaissent au droit une tête de femme voilée. En réalité, la tête ainsi désignée est la tête diadémée du roi (la tête de la reine se devine avec peine au second plan). Ils attribuent cette monnaie à Arétas III et lisent l'an 31, 32 ou 33. A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 83, maintient l'attribution à Arétas III et lit la date 17 ou 18. La comparaison avec la pièce suivante a été faite par M. de Vogüé lors d'un reclassement de sa collection.

13. Bustes accolés, à droite. Derrière, חר en ligature. Grènetis.

℞. 18 שנת (à g.), עבדת מלך נבטו (à dr.); *Obodas, roi de Nabatène, l'an 18.* Tête diadémée, à droite. Derrière, un ח nabatéen. Grènetis.

Æ. 4 gr. 42. Cabinet des médailles. Inédite. — PLANCHE I, 10.

14. Bustes accolés du roi et de la reine. Grènetis.

℞. 20 שנת (à g.), עבדת מלך נבטו (à dr.); *Obodas, roi de Nabatène, l'an 20.* Tête diadémée, à droite. Derrière, un ח nabatéen. Grènetis.

Æ. 4 gr. 35. British Museum. Inédite. — PLANCHE I, 11.

15. Bustes accolés du roi et de la reine. Derrière, un ח nabatéen. Grènetis.

℞. . . . . (à g.), עבדת מלך נבטו (à dr.); *Obodas, roi de Nabatène,* . . . . Tête diadémée, à droite. Derrière, un ת nabatéen. Grènetis.

Ꜷ. 4 gr. 38. British Museum. Inédite. Pièce percée. — PLANCHE I, 12.

16. Tête laurée. Derrière la tête, un ת nabatéen. Grènetis.

℞. עבדת מלכ[א מל]ך נבטו; *le roi Obodas, roi de Nabatène.* Déesse debout, à gauche, levant la main droite.

Æ. 17 mill. Ancienne collect. de Saulcy. D'après de Saulcy, *Ann. Num.*, t. IV, p. 19, n° 24 et pl. I, 9. Lecture rectifiée par Babelon, *Mél. Num.*, 1re série, p. 77-78. A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 84, avait reconnu qu'on ne devait lire aucune date sur cette monnaie.

ARÉTAS IV PHILOPATRIS.

17. רחם עמה (à g.), ח]רתת מלך נבטו] (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple.* Tête laurée, à droite. Devant, o. Grènetis.

℞. נבטו שנת ı̄ (à g.), חלדו מלכת (à dr.); *Ḥouldou, reine de Nabatène, l'an 1.* Buste de femme voilée, à droite, entre ת nabatéen et o. Grènetis.

Ꜷ. 4 gr. 71. Cabinet des médailles. Inédite. PLANCHE II, 1.

Toutes les monnaies d'argent frappées sous Arétas IV du vivant de sa première femme, la reine Ḥouldou, offrent la tête du roi au droit et le buste de la reine au revers, avec la date.

18. Variété. עמה [רחם] (à g.), חרת[ת מלך נבטו; *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple.* Tête laurée, à droite. Dans le champ, ח nabatéen et o. Grènetis.

℞. נבטו שנת I (à g.), ח[לדו מלכת (à dr.); *Ḥouldou, reine de Nabatène, l'an 1.* Buste de femme voilée, à droite. Dans le champ, ח nabatéen et o. Grènetis.

Æ. 4 gr. 70. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, n° 7; Langlois, *op. c.*, p. 25-26, n° 8, pl. I, 6; de Vogüé, *l. c.*, p. 30, n° 4; de Saulcy, *l. c.*, p. 13-14, n° 6. PLANCHE II, 2.

M. de Saulcy dit à tort que M. de Vogüé a lu la date XI. M. de Vogüé lisait l'an 2. Nous préférons avec A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 85, lire l'an 1, car le second trait paraît appartenir au ח gravé derrière le buste.

19. ... (à g.), ח[רתת מלך נבטו (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène* ... Tête diadémée, à droite. Grènetis. Une partie importante du coin a porté hors du flan.

℞. שנת תרתין (à g.), מ[לכת נב[טו] ..... (à dr.); ..., *reine de Nabatène, l'an 2.* Buste de la reine voilée, à droite. Derrière, un ח nabatéen. Grènetis.

Æ. 4 gr. 32. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 224, n° 4, pl. XIV, 1; Langlois, *op. c.*, p. 19, n° 5, pl. I, 4; lecture par de Vogüé, *l. c.*, p. 25, n° 1, pl. XII, 1; de Saulcy, *l. c.*, p. 13, n° 4, pl. I, 6. — PLANCHE II, 3.

La tête du roi, en partie fruste, il est vrai, semble s'écarter des types voisins. Mais la légende répond

au même protocole. Le revers — le nom de la reine est complètement effacé — nous offre le buste de Houldou.

20. [עמה] (à g.), חרת[ת מלך נבטו רחם (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime (son peuple)*. Tête laurée, à droite. Grènetis. La gauche du coin a porté en dehors du flan.

℞. ב שנת (à g.)...; ...*l'an 2*. Buste voilé, à droite. Derrière ח. Grènetis.

Æ. 4 gr. 54. Cabinet de Berlin. Inédite. PLANCHE II, 4.

21. [ר]חם עמה (à g.), [נבטו] ח[רתת מלך (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple*. Tête laurée, à droite.

℞. 3 שנת (à g.), ... מלכת נבטו (à dr.); ..., *reine de Nabatène, l'an 3*. Buste voilé, à droite, entre ח nabatéen et o.

Æ. 4 gr. 60. Collect. Hamburger. Inédite. Cf. le n° 37.

22. [נב]טו רחם [עמה] (à g.), חר[תת מלך (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple*. Tête laurée, à droite.

℞. 4 נבטו שנת (à g.), ...; ... *de Nabatène, l'an 4*. Buste un peu fruste de la reine voilée, à droite. Grènetis.

Æ. 4 gr. 19. British Museum. Inédite. — PLANCHE II, 5.

23. Tête laurée, à droite. Devant, o. Grènetis. Au-dessus de la tête, contremarque.

℞. $\overline{4}$ נבטו שנת (à dr.), חרתת מלך (à g.); *Arétas, roi de Nabatène, l'an 4.* Femme voilée, debout, à gauche, levant la main droite. Dans le champ, un ח nabatéen et o. Grènetis.

Æ. 17 mill. sur 19. Cabinet des médailles. De Saulcy, *l. c.*, p. 16, n° 15; Babelon, *l. c.*, p. 79, pl. IV, 4. La date, qui a prêté à beaucoup d'hésitations, est certainement le chiffre 4, comme l'ont reconnu A. v. Gutschmid, *op. c.*, p. 86 et Clermont-Ganneau, *Répert. d'épigr. sémitique*, n° 54, 3°. — PLANCHE II, 6.

24. Autre exemplaire. Tête laurée, à droite, sans contremarque. Derrière, ח. Cabinet de Gotha. Inédite.

25. Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. $\overline{4}$ נבטו שנת (à dr.), מלך ... (à g.); ..., *roi de Nabatène, l'an 4.* Personnage debout, à droite, levant la main droite et tenant dans la gauche une palme. La tête paraît tourelée. Grènetis.

Æ. 18 mill. Cabinet des médailles. Babelon, *l. c.*, p. 80, pl. IV, 5; *Répert. d'épigr., sém.*, n° 54, 4°. Ici encore, la date est certaine. — PLANCHE II, 7.

26. Tête laurée, à droite. Dans le champ, ח nabatéen et o. Grènetis.

℞. $\overline{5}$ עמה שנת (à g.), חרתת מלך נ[בטו רחם] (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple, l'an 5.*

Dans le nom d'Arétas, le ח et le ר sont liés. Femme debout, à gauche, levant la main droite. Dans le champ, à droite, ח nabatéen, à gauche o et au-dessous פצ.

Æ. 18 à 19 mill. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 295 et suiv., pl. XV, 12; Langlois, *op. c.*, p. 26-27, n° 11, pl. I, n° 9; de Vogüé, *l. c.*, p. 30, n° 5; de Saulcy, *l. c.*, p. 15, n° 13, pl. I, 11. — PLANCHE II, 8.

La date a été lue, l'an 10, par le duc de Luynes et l'an 2 par M. de Vogüé suivi par M. de Saulcy. M. de Vogüé a proposé de reconnaître dans les deux lettres du champ בצ l'abréviation de בצרא, Bostra; mais la première lettre est un *phé* plutôt qu'un *beth*.

27. Variété de coin. Tête laurée, à droite. Derrière, ח nabatéen. Grènetis.

℞. 5 נבטו שנת (à dr.), חרתת מלך (à g.); *Arétas, roi de Nabatène, l'an 5.* Femme debout, à gauche, levant la main droite. Dans le champ, ח nabatéen et o. Grènetis.

Æ. 18 mill. Cabinet des médailles, deux exemplaires; cabinet de Berlin, deux ex.; collect. Hamburger; collect. Arthur Löbbecke; ancienne collect. de Saulcy; ma collect., deux ex. De Saulcy, *l. c.*, p. 16, n° 14, où ce savant confond cette monnaie avec les trois suivantes. — PLANCHE II, 9.

28. Tête laurée, à droite, entre ח nabatéen et o. Grènetis.

℞. 6 [נב]טו שנת (à dr.), חרתת מלך (à g.); *Arétas,*

roi de Nabatène, l'an 6. Femme debout, à gauche, levant la main droite. Dans le champ, ח nabatéen et ס. Grènetis.

Æ. 19 mill. Cabinet des médailles. De Saulcy, *l. c.*, p. 16, n° 14 (deuxième exemplaire, ancienne collect. Lagoy), hésite entre l'an 2 et l'an 12. — PLANCHE II, 10.

29. Tête laurée, à droite, entre ח nabatéen et ס. Grènetis.

℞. 8 נבטו שנת (à dr.), חר[תת מלך (à g.); *Arétas, roi de Nabatène, l'an 8* (?). Femme debout, à gauche, levant la main droite; la partie supérieure fruste. Dans le champ, ח nabatéen et ס. Grènetis.

Æ. 18 mill. Cabinet des médailles. De Saulcy, *ibid.*, p. 16, n° 14 (premier exemplaire décrit). Il y a doute sur la date.

30. Tête laurée, à droite; devant, ס. Grènetis.

℞. . . . . נבטו (à dr.), חרתת מלך (à g.); *Arétas, roi de Nabatène*, . . . Femme debout, à gauche, levant la main droite. Dans le champ, ס est seul visible. Grènetis.

Æ. 18 mill. British Museum. De Saulcy, *ibid.*, p. 16, n° 14. La date est entièrement effacée.

31. Même type. Au revers : חרתת מלך (à g.); *Arétas, roi de* . . . La légende a porté, à droite, en dehors du flan.

Æ. 19 mill. Cabinet de Berlin. Inédite.

Même type. Au revers : מלך נבטו . . . (à g.), . . .שנת (à dr.); . . . *roi de Nabatène, l'an* . . . Le chiffre de la date est complètement effacé.

Æ. 19 mill. Collect. Hamburger. Inédite.

32. רחם עמה (à g.), [חרתת מ[לך נבטו (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple.* Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. 10 שנת (à dr.), חץ כסף (à g.); *demi (-obole) d'argent, l'an 10.* Aigle debout, à gauche. Grènetis.

Æ. 19 mill. Cabinet des médailles, deux exemplaires. Duc de Luynes, *l. c.*, p. 296, n° 13, pl. XV, 13; Langlois, *op. c.*, p. 27, n° 12, pl. I, 10; de Saulcy, *l. c.*, p. 21-22, n° 35, pl. I, 10. Le meilleur exemplaire, qui ne laisse plus de doute sur l'attribution et que nous reproduisons, est inédit. Pour la valeur notée sur cette monnaie, voir la suivante. — Planche II, 11.

33. עמה מעה כסף (à g.), [ח[רת]ת מלך נבטו רחם (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple, obole d'argent.* Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. שנת עשר (à g.), חלדו מלכת נבטו (à dr.); *Houldou, reine de Nabatène, l'an 10.* Buste voilé et lauré de la reine, à droite. Grènetis.

Æ. 20 mill. sur 23. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 295, pl. XV, 11; Langlois, *op. c.*, p. 26, n° 10, pl. I 8; de Saulcy, *l. c.*, p. 14, n° 9, pl. II, 1. — Planche II, 12.

Autre exemplaire. Collect. Hamburger. Le coin a mal porté, de sorte qu'il manque tout un côté des légendes.

Ce bronze avait donc une valeur double du précédent. Leur poids respectif est 9 gr. 20 et 5 gr. 35. Le duc de Luynes a parfaitement traduit les mots מעה כסף par « obole d'argent ». Précisément, en plein Haurân, à es-Souwaidâ, ville qui s'enorgueillissait d'avoir été fondée par Dusarès-Dionysos, une inscription mentionne l'ὀβολὸς ἀργυρικός[1]. Waddington ne pouvait expliquer ce terme assez étrange. M. Babelon a pressenti la solution : « L'étymologie du mot nous porte à croire qu'il s'agit d'une taxe qui doit être perçue en argent et non point en billon ou en bronze. Nous avons vu, en effet, qu'en Égypte on établissait une différence entre les payements en argent et en bronze pour la même somme, et qu'une drachme de bronze valait six oboles, tandis qu'une drachme d'argent comptait pour sept oboles. Dans l'inscription de Sueida, l'obole prélevée par le *μισθωτής* devait être en argent, c'est-à-dire le 1/6[e] d'une drachme d'argent et non point d'une drachme de bronze[2]. »

En réalité, nous sommes en présence de deux solutions. Ou bien le fermier exigeait que sa part lui fût payée en espèces et non en nature, ou bien il exigeait le payement en argent et non en monnaie de cuivre. Le texte n'est pas assez explicite pour nous permettre de choisir entre ces deux hypothèses. La dernière est rendue vraisemblable par les dichalques d'Arétas IV de 9 gr. 20 avec cours forcé d'une

[1] Waddington, 2311.

[2] Babelon, *Traité des monnaies gr. et rom.*, t. I, p. 429.

obole d'argent, alors que dans le reste de la Syrie, à l'époque romaine, on admettait que l'obole d'argent valait huit chalques[1]. Il se peut que, dans l'Auranitide, le rapport du cuivre à l'argent ait été ainsi faussé pour longtemps. Sous la domination romaine le fermier des impôts d'es-Souwaidâ tenait, peut-être, à prévenir par une inscription, gravée à la porte de son bureau[2], qu'il refusait la monnaie de cuivre portant la mention « obole d'argent » ou tout au moins qu'il ne l'acceptait que pour sa valeur réelle. Ce texte fournirait une nouvelle preuve de la complexité des divers numéraires que conservaient les populations voisines du désert.

34. Variété de coin. חר]תת מלך נבטו רחם (à dr.), עמה מעה כס[ף (à g.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple, obole d'argent.* Tête laurée, à droite. Devant, un ה nabatéen en contremarque.

℞. שנת ע]שר (à g.), מלכת נבטו . . (à dr.); . . ., *reine de Nabatène, l'an 10.* Tête voilée, à droite.

Æ. 21 sur 23 mill. Collect. Hamburger. Inédite.

[1] Nous admettons que le bronze de 5 gr. 35 est un chalque, car les chalques des rois de Syrie atteignent à peine 6 gr. Agrippa II émit des chalques de poids très faible; cf. Babelon, *op. c.*, t. I, p. 462. Dans le même ouvrage, p. 603-604, M. Babelon cite un bronze pesant 15 gr. 30, à l'effigie de Sévère Alexandre, représentant *deux assaria* et portant au revers OBO, c'est-à-dire *ὀϐολός*.

[2] Waddington, 2311, donne les indications suivantes : « Dans une maison près de la mosquée; inscription encadrée et très bien conservée ». A notre connaissance, ce texte n'a pas été revu depuis.

35. ר[חם עמה (à g.) . . . ; . . . *qui aime son peuple.* Buste lauré, à droite. Devant, ה. Grènetis.

℞. נבטו שנת 10 (à g.), חלדו מלכת (à dr.); *Houldou, reine de Nabatène, l'an 10.* Tête voilée, à droite. Devant, ה. Grènetis. Il se pourrait que la date ne fût pas complète.

Æ. 4 gr. 79. Cabinet de Berlin. Inédite. PLANCHE III, 1.

36. Tête virile, à droite. Derrière, une lettre nabatéenne.

℞. Aigle debout, à droite. Dans le champ, ה et ש nabatéens.

Æ. 2 gr. 25. Ancienne collection de Saulcy. D'après cet auteur, *Annuaire de la Soc. fr. de num.*, t. V, p. 462.

M. de Saulcy ne fournit pas de reproduction de cette demi-drachme et se contente de dire qu'elle est semblable à la monnaie de cuivre que nous décrivons sous le n° 32. Mais alors, l'aigle doit regarder à gauche. D'autres détails seraient à vérifier.

37. . . . ,חרתת מלך נבטו; *Arétas, roi de Nabatène*. . . Buste lauré, à droite. Grènetis.

℞. חלדו מלכת נבטו שנת 13(?); *Houldou, reine de Nabatène, l'an 13* (?). Buste voilé, à droite. Devant, le signe ○. Grènetis.

Æ. 4 gr. 20. Ancienne collection de Saulcy, provenant de la collection Wigan. D'après de Saulcy, *Ann. Num.*, t. IV, p. 14, n° 8, pl. II, 2. A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 85, pense

qu'il faut lire l'an *3* et avec raison si l'on en juge par la reproduction fournie par de Saulcy. Dans ce cas nous aurions une variété de coin du n° 21.

38. נב[טו רחם עמה] (à g.), חרתת מלך (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple.* Buste un peu fruste, à droite. Grènetis.

℞. 16 נבטו שנת (à g.), חלדו מלכת (à dr.); *Ḥouldou, reine de Nabatène, l'an 16.* Buste voilé de la reine, à droite. Devant, ח et ר en ligature. Grènetis.

Æ. 4 gr. 50. Bristish Museum. De Luynes, *l. c.*, n° 8, pl. XV, 8; Langlois, *op. c.*, p. 26, n° 9, pl. I, 7; de Vogüé, *l. c.*, p. 31-32, lit l'an *12*; de Saulcy, *l. c.*, p. 14, n° 7. — Planche III, 2.

Autre exemplaire, 4 gr. 40. Cabinet de Berlin. Cité par A. v. Gutschmid, *op. c.*, p. 85. Un autre, 4 gr. 20; collect. Allotte de la Füye.

39. Au droit on ne distingue plus que עמ]ה. . .
Tête laurée, à droite.

℞. (?) 24 שנת . . ., *l'an 24* (?). Tête voilée à droite. Le chiffre des unités est douteux et le nom de la reine est fruste sur l'empreinte que nous avons étudiée; toutefois, nous croyons voir des traces du nom de Chaqîlat et le revers rappelle celui du n° 41.

Æ. 4 gr. 30. Collect. Hamburger. Inédite.

40. רחם עמה (à g.). . .; . . . *qui aime son peuple.* Tête, à droite. Grènetis.

℞. 23 ou 25 נבטו שנת (à g.), שקילת מלכת (à dr.); *Chaqîlat, reine de Nabatène, l'an 23* ou *25*. Tête voilée, à droite.

Æ. 4 gr. 25. Bristish Museum. Inédite. PLANCHE III, 3.

La date offre, comme la précédente, une incertitude portant sur le chiffre des unités. Toutefois, ces monnaies sont les plus anciennes que l'on possède au nom de Chaqîlat. Elles assurent la restitution de ce nom, jusqu'ici un peu hypothétique, dans l'inscription d'El-Mer (Pétra), datée de l'an 29 d'Arétas IV[1]. On doit lire le nom de cette reine sur toutes les monnaies suivantes.

41. . . . חרתת מלך נבטו (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène* . . . Buste du roi, à droite. Grènetis.

℞. 28 נבטו שנת (à g.), . . .; . . . *de Nabatène*,

[1] *C. I. S.*, II, 354; cf. DE VOGÜÉ, *Journ. asiat.*, 1898, t. I, p. 132 et suiv.; CLERMONT-GANNEAU, *Recueil*, t. II, p. 370 et suiv. Nous croyons trouver une nouvelle mention de la reine Chaqîlat dans l'inscription d'el-Madras (Pétra) publiée par M. de Vogüé (*Journ. asiat.*, 1898, t. I, p. 136 et suiv. = *C. I. S.*, II, 442), et pour laquelle il faut tenir compte des observations de M. Clermont-Ganneau (*Recueil*, t. II, p. 379 et suiv.). Ce texte, à notre avis, n'est pas daté de l'an 16 d'Arétas III, mais de l'an 26 d'Arétas IV, fils de Malichus. Nous lisons ainsi les lignes 4-7 :

. . . על חיו (5) חרתת [בר מלכ]ו מלך נבטו (6) [וש]קילת .
[מלכת נבטו בירח א]ב (7) שנת 26 [לחרתת מלכא]

. . . pour le salut d'Arétas, fils de Malichus, roi de Nabatène et de Chaqîlat, reine de Nabatène, au mois de Ab de l'an 26 du roi Arétas. Ces restitutions s'accordent avec la copie des PP. Lagrange et Vincent.

l'an 28. Buste voilé de la reine, à droite. Devant, le signe o.

Æ. 3 gr. 80. Cabinet des médailles. Babelon, *l. c.*, p. 78-79, pl. IV, 2; *Répert. d'épigr. sémit.*, n° 54, 2°. La date n'est pas *43*, mais certainement 28. — PLANCHE III, 4.

42. רחם עמה (à g.), [נבטו] חרתת מלך (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène, qui aime son peuple*. Buste lauré, à droite.

℞. 30 נב]טו שנת ...; ... *de Nabatène, l'an 30.* Bustes accolés du roi (lauré) et de la reine.

Æ. 4 gr. 53. Bristish Museum. De Luynes, *l. c.*, p. 294, n° 5, pl. XV, 5; Langlois, *o. c.*, p. 25, n° 6, pl. I, 5; de Vogüé, *l. c.*, p. 32, avec une bonne lecture du nom de la reine et de la date; de Saulcy, *l. c.*, p. 15, n° 10, pl II, 3. — PLANCHE III, 5.

Autre exemplaire. 3 gr. 70. Collection Allotte de la Füye. On distingue les dernières lettres du nom de Chaqîlat.

43. רחם עמה (à g.) ...; ... *qui aime son peuple.* Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. 40 נב]טו שנת ...;... *de Nabatène, l'an 40.* Deux bustes accolés, à droite. Grènetis.

Æ. 4 gr. 23. Bristish Museum. De Luynes, *l. c.*, p. 294, n° 6, pl. XV, 6; Langlois, *o. c.*, p. 25, n° 7; de Saulcy, *l. c.*, p. 15, à la suite du n° 10, n'a pas déterminé la date. — PLANCHE III, 6.

Autre exemplaire. 4 gr. Collection du marquis de Vogüé. La légende du droit est entièrement lisible. De Vogüé, *l. c.*, p. 31, n° 6, pl. XII, 4; de Saulcy, *l. c.*, p. 15, n° 11.

44. Tête diadémée, à droite, cheveux calamistrés. Grènetis.

℞. מלך נבטו (à dr.), מלכא . . . (à g.); *le roi. . . roi de Nabatène.* Corne d'abondance ornée d'une bandelette. Dans le champ : $\overline{43}$ שנת; *l'an 43.* Grènetis.

Æ. 23 mill. Dichalque. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 293, n° 1, pl. XIV, 1; Langlois, *o. c.*, p. 14, n° 1, pl. I, 1; de Vogüé, *l. c.*, p. 22-23 et p. 26, pl. XII, 3, avec lecture rectifiée; de Saulcy, *l. c.*, p. 21, n° 34, et p. 28 et suiv., pl. II, 10. — PLANCHE III, 7.

Ce dernier savant dit que cette monnaie a été surfrappée et signale des lettres grecques dont nous n'avons pas trouvé trace. L'attribution à Arétas IV a été proposée pour la première fois par Clermont-Ganneau, *Recueil*, t. II, p. 203. Ce bronze est identique comme poids et comme dimension au n° 30, type institué par Arétas IV; par suite, sa valeur est d'une obole d'argent.

45. רחם ע]מה (à g.) . . . . ; . . . *qui aime son peuple.* Tête laurée à droite.

℞. $\overline{46}$ שנת . . . ; . . . *l'an 46.* Deux bustes accolés dont le second peu visible.

Æ. 3 gr. 90. Collect. du marquis de Vogüé. Inédite. — PLANCHE III, 8.

46. . . . חרתת מלך נבטו; *Arétas, roi de Nabatène* . . . Buste lauré, à droite. Grènetis.

℞. 48 שנת . . . ; . . . *l'an 48.* Deux bustes accolés, à droite. Grènetis.

Æ. 3 gr. 68. Collection du marquis de Vogüé. De Vogüé, *l. c.*, p. 31, n° 7, pl. XII, 5; de Saulcy, *l. c.*, p. 15, n° 12. La date est bien *48*, comme l'a signalé A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 85. — PLANCHE III, 9.

47. חרתת מלך נבטו (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène* . . . Tête laurée, à droite.

℞. . . . שקילת מל[כת (à dr.); *Chaqîlat, reine de* . . . Double buste, à droite.

Æ. 4 gr. 20. Collect. Hamburger. Inédite.

48. . . . חרתת מלך נבטו (à dr.); *Arétas, roi de Nabatène* . . . Tête, à droite. Grènetis.

℞. Deux bustes accolés, à droite. La date est fruste, peut-être 30 plus des unités.

Æ. 4 gr. 14. Bristish Museum. Inédite. — PLANCHE III, 10.

49. Buste du roi (lauré) et de la reine accolés, à droite. Le roi porte la moustache. Dans le champ, devant les bustes, un ש nabatéen, ou bien, dans d'autres exemplaires, le signe ○; derrière, ח nabatéen. Grènetis.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, en sautoir. Entre elles, en trois lignes : חרתת שקי־לת; *Arétas, Chaqîlat.*

Æ. 18 sur 17 mill. Chalque. Cabinet des médailles, 7 exempl.; Bristish Museum, 3 ex.; Cabinet de Berlin, 5 ex.; Musée de l'Ermitage, 3 ex.; Cabinet de Gotha; Cabinet de Vienne, 5 ex.; ancienne collect. de Saulcy; collect. Hamburger; collect. Arthur Löbbecke; collect. Allotte de la Füye, 3 ex.; collect. Adrien Blanchet; ma collection, 3 ex. De Luynes, *l. c.*, p. 296, pl. XV, 14-18; Langlois, *o. c.*, p. 27, n° 13, pl. I, 11; de Saulcy, *l. c.*, p. 16, n° 16, pl. II, 4. — Planche III, 12.

50. Variété de coin. Au-dessus des deux bustes est gravé le mot שלם, *paix*.

Æ. 17 mill. Chalque. Deux exemplaires dans la collection du marquis de Vogüé; un autre dans la collect. Allotte de la Füye. De Vogüé, *l. c.*, p. 31, n° 8, pl. XII, 6; de Saulcy, *l. c.*, p. 17, n°s 17 et 18.

51. Variété. Au-dessus des deux bustes : שם.

Æ. 17 mill. Chalque. Ma collection. Inédite. — Planche III, 11.

52. Même droit et même revers que le n° 49.

Æ. 15 sur 13 mill. Hémi-chalque. Ma collection. Inédite.

53. Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, en sautoir. Entre elles : חר. Certainement l'abréviation de חר(תת), *Arétas*.

Æ. Ancienne collection de Saulcy; 13 mill., collect. Hamburger, 4 exempl.; Saulcy, *Mél. de numism.*, t. III (1882), p. 193.

54. Variété de coin. ℞. Les lettres חר, entre les cornes d'abondance, sont en ligature.

Æ. 13 à 14 mill. Hémi-chalque. Collect. Hamburger, 4 exempl. Inédite.

55. Tête laurée, à droite. Devant, ח. Grènetis.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, en sautoir. Entre elles, la lettre ח que l'on peut tenir pour l'abréviation de ח(רתת), *Arétas*. Dans le champ, à droite, on aperçoit la partie supérieure des lettres פץ.

Æ. 12 sur 13 mill. Hémi-chalque. Collect. Hamburger. Inédite.

56. Tête laurée, à droite.

℞. Les deux cornes d'abondance n'ont aucune lettre entre elles. Dans le champ, à droite, חר en ligature; à gauche, amorce de ש.

Æ. 14 mill. Hémi-chalque. Cabinet de Gotha. Inédite.

57. Tête laurée, à droite. Grènetis.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, remplies de fleurs; à côté, une palme. Dans le champ, les lettres nabatéennes פץ.

Æ. Hémi-chalque. Cabinet des médailles. Babelon, *l. c.*, p. 80; *Répert. d'épigr. sém.*, n° 54, 5°. — Planche IV, 1.

Cette monnaie a été attribuée, avec beaucoup de perspicacité, par M. E. Babelon à Arétas IV. On y retrouve les lettres פצ avec *phé* certain; cf. n° 26.

Il semble qu'Arétas IV ait, le premier des rois nabatéens, frappé la monnaie de cuivre nabatéenne au type des deux cornes d'abondance en sautoir. La frappe aurait commencé à l'avènement de Chaqîlat. Les plus anciennes seraient celles où figurent seuls et la tête et le nom du roi (n°s 53-57). Les plus récentes seraient les monnaies au double buste et aux noms d'Arétas et de Chaqîlat (n°s 49-52).

Malichus II.

58. [נב]טו שנת 9̄ (à g.), [מלכו מלכא מלך] (à dr.); *le roi Malichus, roi de Nabatène, l'an 9.* Buste lauré, à droite. Grènetis.

℞. מל]כת נבטו (à g.), שקילת אח]תה (à dr.); *Chaqîlat, sa sœur, reine de Nabatène.* Buste voilé, à droite. Grènetis.

Æ. 3 gr. 84. Bristish Museum. De Luynes, *l. c.*, n° 19, pl. XVI, 19; Langlois, *o. c.*, p. 23, n° 15, pl. I, 13; de Vogüé, *l. c.*, p. 25 et 34, avec bonne lecture du nom de la reine; de Saulcy, *l. c.*, p. 17, n° 19. La date a été rectifiée par A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 86. — Planche IV, 2.

Il est souvent difficile de distinguer les monnaies de Malichus II de celles d'Arétas IV quand elles présentent du fruste. Les types sont voisins et, de part et d'autre, nous avons un même nom de reine Chaqîlat. Mais le protocole des légendes est heureusement différent. Sur les drachmes d'Arétas IV la date est inscrite après le nom et le titre de la reine,

donc au revers; sur les monnaies de Malichus II, la date est gravée au droit.

59. $\overline{17}$ נבטו שנת (à g.) ...; ... *de Nabatène, l'an 17*. Buste, à droite.

℞. ... (à g.), שקילת אחתה (à dr.); *Chaqilat, sa sœur* ... Buste voilé, à droite. Grènetis.

Æ. 3 gr. 60. Collect. du marquis de Vogüé, *l. c.*, p. 34, pl. XII, 7; de Saulcy, *l. c.*, p. 18, n° 21. La date nous paraît être l'an *17*. A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 86, lisait l'an *23*.

60. ... (à g.), מלכו מלכא מ[לך (à dr.); *le roi Malichus, roi de* ... Buste lauré, à droite.

℞. מלכת נבטו (à g.), שקילה אחתה (à dr.); *Chaqilat, sa sœur, reine de Nabatène*. Buste voilé, à droite. Grènetis.

Æ. 3 gr. 98. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 296, n° 20; Langlois, *o. c.*, p. 32, n° 16, pl. I, 14; de Saulcy, *l. c.*, p. 18, n° 20, pl. II, 5 : lecture du droit incorrecte. — Planche IV, 3.

61. ... (à g), מלכא מלך ... (à dr.); *le roi* ... *roi de* ... Buste lauré, à droite.

℞. מלכת נבטו (à g.) ...; ... *reine de Nabatène*. Buste voilé, à droite. Grènetis.

Æ. 2 gr. 86. Bristish Museum. Inédite. Planche IV, 4.

62. ... נבטו (à g.), מלכא מלך ... (à dr.); *le roi* ..., *roi de Nabatène* .... Tête laurée, à droite. Grènetis. Fruste; la lecture très douteuse.

℞. נבטו[ן . . . ; . . . *de Nabatène*. Buste voilé, à droite.

Æ. 2 gr. 88. Bristish Museum. Inédite. Fruste; attribution douteuse.

63. . . . נבטו שנת . . .; . . . *de Nabatène, l'an* . . . Tête de femme laurée.

℞. . . . מלכ]ת . . . ; . . . *reine de* . . . Tête voilée.

Æ. 3 gr. 95. Ancienne collection de Saulcy, d'après ce savant, *l. c.*, p. 22 et 31, n° 36, pl. II, 11.

Cette monnaie, classée par M. de Saulcy aux incertaines, paraît appartenir à Malichus II; mais on doit, comme nous l'avons fait, inverser le droit et le revers.

64. Buste du roi (lauré) et de la reine accolés, à droite. Grènetis.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, en sautoir. Entre elles, en trois lignes : מלכו שקילת; *Malichus, Chaqilat*. Grènetis.

Æ. 13 à 15 mill., presque polygonales. Hémi-chalque. British Museum; collect. du marquis de Vogüé; collect. Hamburger; ma collection, 3 ex. Sorlin-Dorigny, *Rev. Num.*, 1887, p. 369 et suiv., pl. X, 3. — Planche IV, 5.

Rabbel II.

65. Deux têtes laurées accolées, à droite.

℞. Deux cornes d'abondance diadémées, en sau-

toir. Entre elles et en trois lignes : רבאל שקילת אמה ; *Rabbel, Chaqîlat, sa mère.*

Æ. 15 mill. Collect. du marquis de Vogüé, 2 exempl.; ma collection. De Vogüé, *l. c.*, p. 35, n° 18, pl. XII, 8; de Saulcy *l. c.*, p. 19, n° 25, pl. II, 6. — PLANCHE IV, 6.

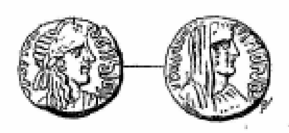
La mention de la mère du roi, au lieu de sa femme, prouve qu'à la mort de Malichus II, Rabbel était mineur. La reine Chaqîlat prend la régence et gouverne avec l'aide d'un épitrope du nom de Onaichou qui reçoit le titre de « frère » de la reine[1].

66. $\overline{20}$ שנת . . ; . . . *l'an 20* (?). Buste, à droite.

℞. [מל]כת נבטו (à g.), [אחתה] גמלת (à dr.); *Gamilat, sa sœur, reine de Nabatène.* Buste voilé, à droite.

Æ. 3 gr. 55. Cabinet des médailles. De Luynes, p. 296, pl. XVI, 22; de Saulcy, *l. c.*, p. 20, n° 27, lit l'an 22, pl. II, 7; A. v. Gutschmid, *l. c.*, p. 86, l'an 10 ou 11. — PLANCHE IV, 7.

Autre exemplaire, mieux conservé, que nous avons fait graver ci-dessous :



(?) $\overline{20}$ נבטו שנת (à g.), רבאל מלכא מלך (à dr.); *le roi Rabbel, roi de Nabatène, l'an 20* (?). Buste, à droite.

[1] Ce point a été mis en évidence par M. Clermont-Ganneau, *Recueil*, t. II, p. 380 et suiv.; cf. *C. I. S.*, II, 351.

℞. מלכת נבטו (à g.), גמלת אחתה (à dr.); *Gamilat, sa sœur, reine de Nabatène.* Tête voilée, à droite.

Æ. 3 gr. 45. Collection Allotte de la Füye.

Cet exemplaire fixe le protocole de Gamilat jusqu'ici incomplètement connu.

67. . . . (à g.), רב]אל מלכא מלך (à dr.); *le roi Rabbel, roi de . . .* Tête laurée, à droite.

℞. . . . (à g.); . . . גמלת (à dr.); *Gamilat . . .* Tête voilée, à droite.

Æ. 3 gr. 15. Collection du marquis de Vogüé. Publiée par lui, *l. c.*, p. 35, n° 11, pl. XII, 9; de Saulcy, *l. c.*, p. 20, n° 29. — Planche IV, 8.

68. . . . (à g.), ר]באל מלכא מלך (à dr.); *le roi Rabbel, roi de . . .* Tête laurée, à droite.

℞. מלכת נבטו (à g.), . . . ; . . .*reine de Nabatène.* Buste voilé, à droite. Grènetis.

Æ. 3 gr. 48. British Museum. De Luynes, *l. c.*, p. 297, n° 21, pl. XVI, 21; lecture de M. de Vogüé, *o. c.*, p. 35; de Saulcy, *l. c.*, p. 19, n° 26. — Planche IV, 9.

69. . . . (à g.), רבאל מלכא מלך (à dr.); *le roi Rabbel, roi de . . .* Tête, à droite. Grènetis.

℞. Fruste.

Æ. 3 gr. 45. Cabinet des médailles. De Luynes, *l. c.*, p. 297, pl. XVI, 23; Langlois, *o. c.*, p. 35, n° 17, pl. II, 15; de Saulcy, *l. c.*, p. 20, n° 28. — Planche IV, 10.

70. . . . ר]באל מלכא מלך ; *le roi Rabbel, roi de . . .* Tête virile laurée.

℞. ג]מלת אחתה] מלכת נבטו; *Gamilat, sa sœur, reine de Nabatène.* Tête voilée.

Æ. 3 gr. 15. Ancienne collection de Saulcy. D'après ce savant, *l. c.*, p. 20, n° 30. Nous complétons le protocole de la reine.

Autre exemplaire déclaré identique par de Saulcy, *ibid.;* 3 gr. 22. De sa collection.

71. . . . (à g.), מ]לך נבט]ו . . . (à dr.); . . . *roi de Nabatène* . . . Tête à droite.

℞. La légende a porté en dehors du flan. Buste voilé, à droite.

Æ. 2 gr. 95. Collect. du marquis de Vogüé. Inédite.

72. Tête laurée du roi seul, à droite.

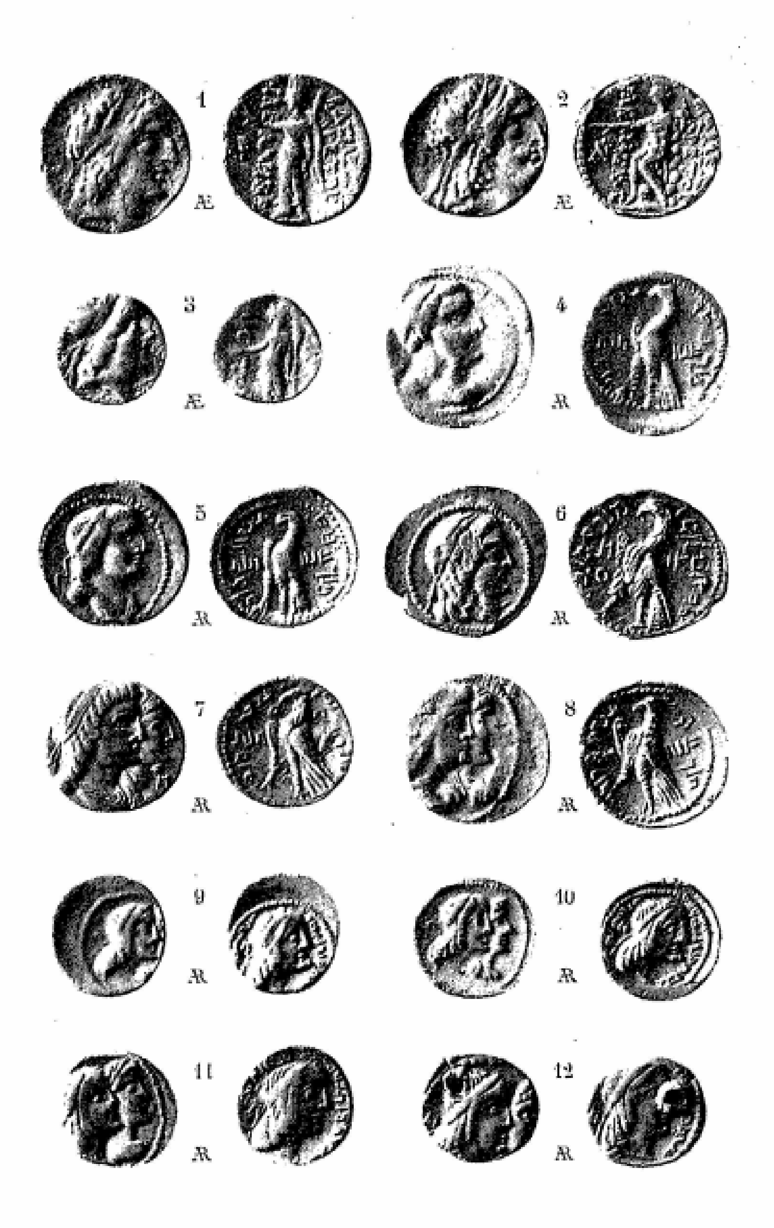
℞. Deux cornes d'abondance en sautoir. Entre elles et en deux lignes : רבאל גמלת; *Rabbel, Gamilat.*

Æ. 15 mill. Cabinet des médailles; ma collect.; ces exemplaires sont peut-être à classer au numéro suivant. Collect. Allotte de la Füye, exemplaire certain. De Luynes, *o. c.*, p. 297, pl. XVI, 24; Langlois, *o. c.*, p. 35, n° 18, pl. II, 16; de Saulcy, *l. c.*, p. 20, n° 31.

73. Têtes laurées et accolées, à droite, du roi et de la reine.

℞. Deux cornes d'abondance en sautoir. Entre elles et en deux lignes : רבאל גמלת; *Rabbel, Gamilat.*

Æ. 15 mill. Cabinet des médailles; British Museum; Cabinet de Berlin, 3 ex.; Musée de l'Ermitage; Cabinet de Gotha; Cabinet de Vienne, 3 ex.; collect. du marquis de Vogüé, 5 ex.; ancienne collect. de Saulcy, 5 ex.; collect. Hamburger, 4 ex.; collect. Arthur Löbbecke, 2 ex.; ma collection, 2 ex. De Luynes, *l. c.*, p. 297, pl. XVI, n[os] 24-27; Langlois, *o. c.*, p. 35, n° 19, pl. II, 17-18; de Vogüé, *l. c.*, p. 35, n[os] 12 et 13, pl. XII, 10-13; de Saulcy, *l. c.*, p. 20-21, n[os] 32-33, pl. II, 8-9. — PLANCHE IV, 11-12.



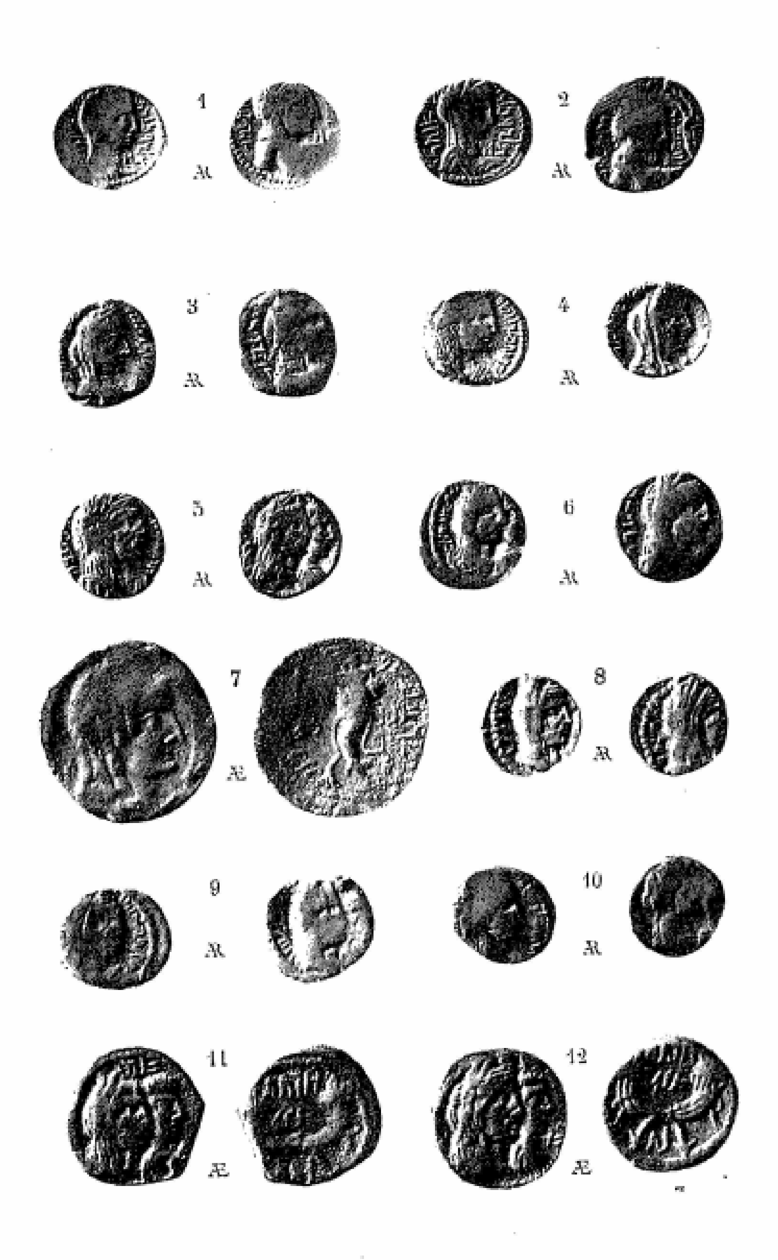
E. Leroux, Édit. Phototypie Berthaud, Paris



E. Leroux, Édit.

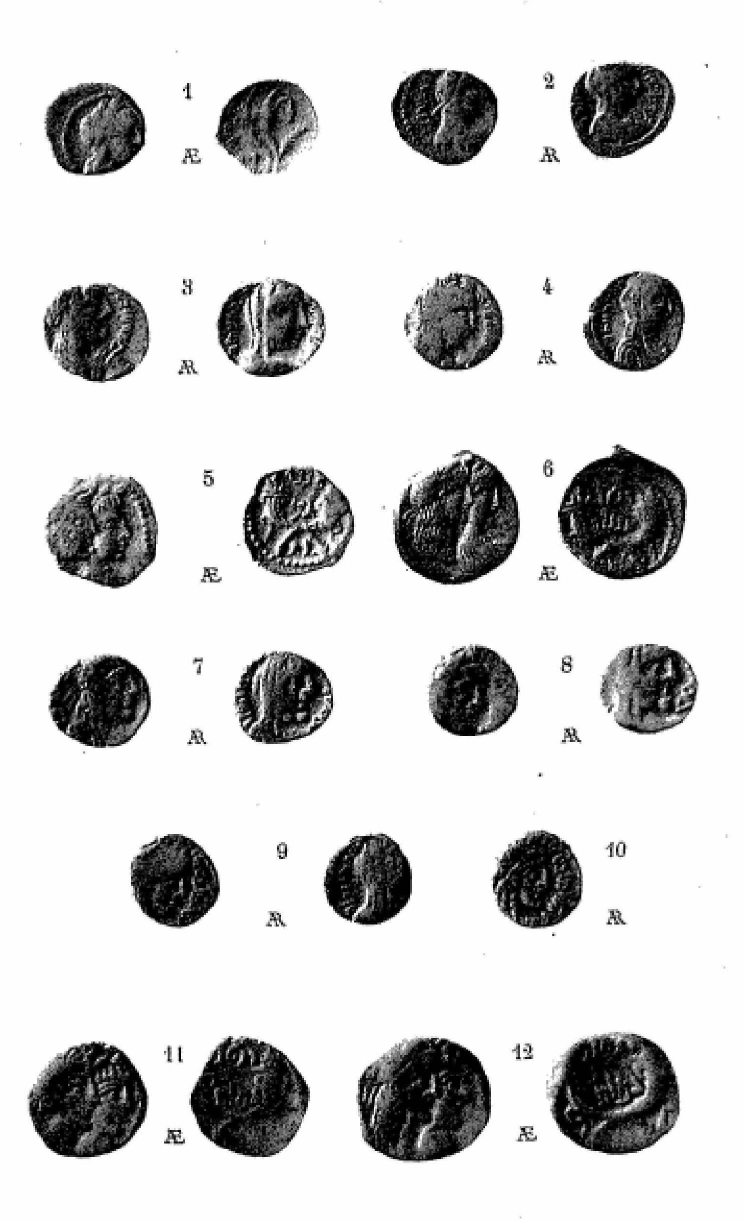
Phototypie Berthaud, Paris





E. Leroux, Édit.

Phototypie Berthaud, Paris



E. Leroux, Édit.

Phototypie Berthaud, Paris

LES BIJOUX INDIENS DU PAYS TAMOUL (PONDICHÉRY),

PAR

M. JULIEN VINSON.

En parcourant, il y a quelque temps, les papiers de M. Édouard Ariel, ancien Secrétaire du Gouvernement de Pondichéry (mort en 1854), qui, après avoir été légués à la Société asiatique, sont conservés à la Bibliothèque nationale, j'ai trouvé la note que je reproduis ci-après, et qui est accompagnée de dessins figuratifs :

« Quelques bijoux de femmes. 28 octobre 1852.

« Collier de grains d'or, ... மணி *maṇi*.

« காசுமாலை *kâçumâlei*, collier de pièces, de bijoux divers.

« பலாக்காய்த்தாயித்து *palâkkâyttâyittu*, partie du காசுமாலை, cylindre tout en or en forme d'un fruit du jacquier (*artocarpus integrifolia*).

« பச்சைக்கல்லுத்தாயித்து *pacceikkallattâyittu*, idem, cylindre or et vert jouant l'émeraude.

« சந்தனவில்லை *çandanavillei*, idem, cadre d'or et fond de vert émeraude (plat).

« கொடிவில்லை *koḍivillei*, idem, cadre d'or entouré d'une sorte de liane (plat).

« வாழைமூக்கு *vâjeimâkku*, sorte de poire ou de fleur de banane en or arrondi.

« மாங்காய்வில்லை *mângâyvillei*, bijou plat en forme de mangue avec bordure en or avec fond violet en verre.

« கொப்புச்சங்கிலி *kòppuçangili* = மயிர்மாட்டி *mayir-mâṭṭi;* சடைபிலி *çaḍeipili;* குச்சிக்கொப்பி *kuccikkoppi;* ornements de tresses de cheveux. »

Il m'a paru à cette occasion qu'il serait intéressant d'avoir une liste aussi complète que possible des bijoux indiens. J'ai écrit en conséquence à un de mes anciens élèves, M. G. Barrigue de Fontainieu, qui, depuis deux ans, est dans l'Inde tamoule. Chargé d'une mission spéciale du Gouvernement, il s'occupe d'études et de recherches sur le langage, les mœurs, les coutumes, les traditions des Dravidiens. M. de Fontainieu a pris aussitôt les renseignements nécessaires et m'a envoyé la liste suivante :

பெண்முஸ்திப்பு *peṇmustippu.*

« Attirail féminin. »

I. தலைநகைகள் *taleinageigaḷ.*

« Ornements de tête. »

சராசரி *çarâçari;* நெற்றிச்சுட்டி *net't'iccuṭṭi;* நெற்றிமாலை *net't'imâlei;* bandeaux de front qui suivent la ligne des cheveux;

பதக்கம் *padakkam*, médaille qui se porte au milieu du front, suspendue au சாசரி;

சுட்டி *çuṭṭi*, bandeau qui suit la ligne des cheveux au-dessus de la tête;

சூரியப்பிறை *çûriyappir'ei*, disque du soleil qui s'applique sur les cheveux à droite du சுட்டி;

சந்திரப்பிறை *çandirappir'ei*, disque de la lune, à gauche du சுட்டி;

ஐராவதம் *airâvadam*, se place verticalement sur la tête (au-dessus de la calotte du crâne);

சடைவில்லை *çaḍeivillei*, calotte d'or ou de pierreries qui se porte sur la tête, un peu en arrière;

பிறை *pir'ei*, bijou en forme de croissant; se place au-dessus du précédent;

சடைநாகம் *çaḍeinâgam*, bijou en forme de serpent capelle qui s'applique le long de la tresse de cheveux;

சலங்கைகட்டினநாகம் *çalaṅgeikaṭṭin'anâgam*, le même, muni de grelots;

திருவுபில்லை *tiruvapillei*, calotte d'or qui se visse sur le chignon;

அன்னத்திருவுபில்லை *an'n'attiruvupillei*, même bijou en forme de cygne;

கொடித்திருவுபில்லை *koḍittiruvapillei*, le même en forme de liane;

சாமந்திப்பூப்பில்லை *çâmandippûppillei*, le même ayant la forme de la fleur du சாமந்தி (chrysanthemum indicum);

சைனப்பூ *çain'âppû*, bijou imitant une fleur, récent et porté seulement par les femmes des basses castes;

குப்பி *kappi*, en forme de couvercle; se place au-dessus du பிறை;

தாழம்பூ *tâjampû*, bijou imitant la fleur du *pandanus;* s'adapte au chignon;

குச்சுக்குப்பி *kaccukkappi*, bijou en forme de couvercle; s'adapte à la tresse;

கிளிக்குச்சி *kiḷikkucci*, bouton en or, surmonté d'un perroquet, que l'on met sur le devant des cheveux, un peu de côté;

கிளி *kiḷi*, bijou en forme de perroquet; se place à côté du précédent;

கிருதா *kirudâ*, bijou qui se place le long de l'oreille, en avant, au-dessous de la tempe;

ஜம்புத்திகா *djambattigâ*, se place à côté du précédent;

நெற்றிப்பொட்டு *net't'ippoṭṭu* ou திலகம் *tilagam*, petit disque en or, en pierreries ou autres matières précieuses, qui s'applique au milieu du front, entre les deux yeux;

நெற்றிப்பட்டம் *net't'ippaṭṭam*, lames d'or que l'on attache autour du front, à l'aide de cordons, pendant les cérémonies du mariage seulement; ce sont des fétiches qui doivent rendre la mariée successivement mère, grand'mère, tante, belle-sœur, etc.

II. காதுநகைகள் *kâdanageigaḷ*.

« Ornements d'oreilles. »

கொப்பு *koppu*, ornement d'oreille; se place dans le premier trou, tout en haut;

முத்துக்கொப்பு *muttakkoppu*, le même avec des pendentifs de perles;

மயிர்மாட்டி *mayirmâṭṭi*, chaînette (pierreries ou perles) qui retient le கொப்பு et s'accroche aux cheveux;

பச்சைக்கல்முருகு *pacceikkalmurugu*, ou simplement முருகு *murugu*, émeraude de forme conique qui se place à la partie supérieure de l'oreille, au deuxième trou;

கத்தரிப்பாவல் *kattarippâval*, bijou de pierreries qui se porte au troisième trou;

கர்ணப்பொகுடி *karṇappoguḍi*, ou simplement கர்ணப்பூ *karṇappû*, bijou de pierreries qui se porte au quatrième trou;

பாவலி *pâvali*, bijou de pierreries remplaçant le கத்தரிப்பாவல், et qui est plus petit;

கம்மல் *kammal*, காதோலை *kâdôlei*, தோடு *tôḍu*, se portent au lobe de l'oreille;

ஜிமிச்சி *djimicci*, pendeloque de pierreries;

ஜம்பூல் *djambûl*, bijou qui recouvre le pavillon de l'oreille de haut en bas et s'accroche aux pendants;

குருடு *kuruḍu*, se place au petit cartilage de l'oreille, contre la joue;

குருட்டுச்சங்கிலி *kuruṭṭuccangili*, chaînette du bijou précédent, qui se rattache à la partie inférieure de l'oreille;

நாவடம் *nâvaḍam*, sorte de pendant d'oreille employé dans les pays méridionaux;

முத்திரிவி *muttirivi*, pendant d'oreille en forme de cylindre, porté par les veuves;

பூச்சக்கூடு *pûccakkûḍu*, தண்டொட்டி *taṇḍutti*, சவிலி *çavili*, சில்லிறை *çillir'ei*, diverses sortes de pendants d'oreille.

III. மூக்குநகைகள் *mûkkanageigaḷ*.

«Ornements de nez.»

மூக்குத்திருகாணி *mûkkattirukâṇi*, vis de nez en or (sans pierreries);

மூக்குத்தி *mûkkutti*, petit bijou qui se porte généralement à l'aile droite du nez;

பேசர் *pêsar*, le même que le précédent, de forme ronde;

நத்து *nattu*, bijou en forme de conque ou d'éventail qui se porte généralement à l'aile gauche du nez;

பலாக்கு *palâkku*, bijou de pierreries avec pendentif, qui s'accroche à la cloison médiane du nez;

மூக்குப்பிறை *mûkkuppir'ei*, bijou en forme de croissant, qui se place un peu au-dessous du மூக்குத்தி.

(Sauf le premier, tous ces bijoux sont ornés de pierreries.)

IV. கழுத்துநகைகள் *kajuttunageigaḷ*.

«Ornements de cou.»

1. அட்டிக்கை *aṭṭikkei*, chaînettes de diverses espèces :

இரட்டைக்குண்டு அட்டிக்கை *iraṭṭeikkuṇḍu aṭṭikkei*, சரட்டட்டிக்கை *çaraṭṭaṭṭikkei*, கெஜ்ஜலட்டிக்கை *kedjdjalaṭṭikkei*, கொள்ளுக்காவட்டிக்கை *koḷḷakkâvaṭṭikkei*, தளக்கட்டிக்கை *taḷakkaṭṭikkei*; chaînettes de cou formées de petits disques d'or;

வயிர அட்டிக்கை *vayira aṭṭikkei*, chaînette en diamants;

கல்லிழைத்த அட்டிக்கை *kallijeitta aṭṭikkei*, chaînette en rubis;

கிள்ளட்டிக்கை *kiḷḷaṭṭikkei*, chaînette en or;

கிரைமணி அட்டிக்கை *kireimaṇi aṭṭikkei*, chaînette en or avec des grains de verre;

ஒற்றைச்சலங்கு அட்டிக்கை *ot't'eiccalaṅgu aṭṭikkei;*

புறு அட்டிக்கை *pun'â aṭṭikkei;*

புதுச்சேரி அட்டிக்கை *paduccêri aṭṭikkei*, chaînette de Pondichéry, employée jusqu'à Madras, très recherchée;

2. மாலை *mâlei*, colliers de diverses espèces :

மங்கலியமாலை *maṅgaliyamâlei*, cordon auquel est attaché le தாலி (voir plus loin);

காசமாலை *kâçumâlei* ou மோராமாலை *môrâmâlei*, collier de pièces d'or;

முத்துமாலை *muttumâlei*, collier de perles;

பவழமாலை *pavajamâlei*, collier de corail;

கல்லிழைத்தமாலை *kallijeittamâlei*, collier de rubis;

குண்டுபவழம் *kuṇḍupavajam*, collier d'or et de corail (porté par les femmes chrétiennes de la caste des கவரை *kavarei*, fabricants de bracelets de verre, télingas d'origine);

காரை *kârei*, collier en fil d'or épais avec de gros grains d'or;

ரத்தினக்கண்டி *rattin'akkaṇḍi*, collier de diverses sortes de pierres précieuses;

தாயித்து *tâyittu*, bijou en forme de pilon à broyer;

அரிநெல்லிக்காய்மணி *arinellikkâymaṇi*, collier de fruits de l'*arinelli* (sicca disticha) en or;

கடலைக்காய்மணி *kaḍaleikkâymaṇi*, collier de pois chiches en or;

சத்திராஹாரம் *çattirâhâram*, bijou musulman;

அவுல்சரப்பளி *avulçarappaḷi*, autre bijou musulman;

முன்னூல் *mun'n'ûl*, triple cordon en or descendant du cou jusqu'à la hanche;

உத்திரஞ்சம் *uttirañdjam*, cordon large;

ஒற்றைச்சரடு *ot't'eiccaraḍu*, fil unique;

பொட்டுச்சரடு *poṭṭuccaraḍu*, fil à points;

நவமணிமாலை *navamaṇimâlei*, collier des neuf sortes de pierres précieuses;

கெடியாரச்சங்கிலி *kéḍiyâraccaṅgili*, chaînette (d'usage très moderne);

கண்டசரம் *kaṇḍaçaram*, பூலாஹாரம் *pûlâhâram*, மகர கண்டி *magaragaṇḍi*, பொட்டு *poṭṭu*, சரடு *çaraḍu*, கெண்டை *keṇḍei*, ornements de fantaisie;

மார்படகம் *mârpaḍagam*, médaillon de poitrine;

3. புஜக்கிருது *pudjakkiradu*, couvre-épaules;

4. உத்திரசஞ்சம் *uttiraçañdjam*, collier d'or qui se porte en bandoulière.

V. இடுப்புநகைகள் *iḍuppunageigaḷ*.

« Ornements de ceinture. »

அரைமூடி *areimûḍi*, bijou plat en forme de cœur porté par les petites filles; remplace la feuille de vigne; on en fait en verre de couleur, en plomb, en argent, en or avec incrustations de pierreries;

ஒட்டியாணம் *oṭṭiyâṇam*, ceinture d'or ou de pierreries;

சாவிமடல் *çâvimaḍal*, bijou en argent pour retenir le trousseau de clefs; se suspend à l'ஒட்டியாணம்;

தாயித்து *tâyittu*, bijou en forme de pilon; நாய்க்காசு *nâykkâçu*, médaille avec l'image d'un chien; நரிபல்லு *naripallu*, dent de renard (contre le mauvais œil); பிறை *pir'ei*, bijou en forme de croissant; qui se suspendent au cordon des reins.

VI. கைதைகள் *keideigaḷ*.

«Bracelets.»

வங்கி *vaṅgi*, gros bracelet rappelant assez la forme de la bague dite «bayadère», en or massif enrichi de pierreries; s'adapte au bras à l'endroit où finit la manche du ரவிக்கை *ravikkei*, corsage court très serré à manches courtes et très étroites;

நாக ஒத்து *nâga ottu*, bracelet ayant la forme du serpent capelle;

திருப்பாடகம் *tiruppâḍagam*, autre bracelet en forme d'anneau;

காப்பு *kâppu*, anneaux, qui sont de deux espèces : போல்காப்பு *pôlkâppu*, anneaux creux, et கெட்டிக்காப்பு *keṭṭikkâppu*, anneaux massifs;

கொலுசு *koluçu*, bracelets-chaînettes, de plusieurs espèces : போல்கொலுசு *pôlkoluçu*, creux; சுருள்கொலுசு *çuruḷkoluçu*, chaînette en fils d'or tordus; கெட்டிக்கொலுசு *keṭṭikkoluçu*, massif; முப்பட்டைகொலுசு *muppaṭṭei-koluçu*, chaînette à trois rangs de fils d'or tressés; ஆனைகொலுசு *ân'eikoluçu*, grosse chaînette; புதுச்சேரி

கொலுசு *puduccérikoluçu*, chaînette de Pondichéry, célèbre dans tout le sud de l'Inde;

வளையல் *vaḷeiyal*, bracelets ciselés, de plusieurs espèces : அவல்வளையல் *avulvaḷeiyal*, bracelet dont la ciselure représente des grains de riz (non décortiqué) grillés; வங்கிவளையல் *vaṅgivaḷeiyal*, en forme de வங்கி; பூவளையல் *pûvaḷeiyal*, ciselé de fleurs; நகுதாவளையல் *nagudâvaḷeiyal*, ciselé; பொட்டுவளையல் *poṭṭuvaḷeiyal*, marqué de gros points; கல்லிழைத்தவளையல் *kallijeitta-vaḷeiyal*, orné de pierres précieuses;

கங்கணம் *kaṅgaṇam*, gros bracelet qui se porte au-dessus des bracelets ordinaires;

போஞ்சு *pôñdju*, bracelet représentant des fleurs enfilées sur un cordon;

பாட்டியல் *pâṭṭiyal*, bracelet à faces prismatiques;

கடகம் *kaḍagam* et தோடா *tôḍâ*, gros bracelets;

சரி *çari*, bracelets de pierreries;

அஸ்தம் *astam* et கைமூடி *kaimûḍi*, bijoux qui recouvrent le dos de la main;

மோதிரம் *môdiram*, bagues, parmi lesquelles on cite : நாகமோதிரம் *nâgamôdiram*, représentant un serpent capelle; பிறைமோதிரம் *pir'eimôdiram*, un croissant; அவல்மோதிரம் *avulmôdiram*, des grains grillés; மீன்மோதிரம் *mîn'môdiram*, en forme de poisson; கைப்பிடிமோதிரம் *kaippiḍimôdiram*, en forme de poing fermé avec l'index étendu; காசுமோதிரம் *kâçumôdiram*, montée d'une pièce d'or de cinq francs; சில்மோதிரம் *çîlmôdiram*, bagues à cacheter;

நெளி *néḷi*, bague « bayadère »;

பவுத்திரம் *pavuttiram*, bague ronde ornée de pierreries;

நெகத்திருவாணி *négattiravâṇi*, vis à tête de diamant qui se plaçait autrefois dans les ongles.

Se portent à l'annulaire : le நாகமோதிரம், l'அவுல், le மீன், le பவுத்திரம், le நெளி;

Se portent à l'index : le பிறை et le சில்;

Se porte au petit doigt : le காசு.

Le மீன் n'est pas porté par les femmes des hautes castes.

Toutes ces bagues se portent généralement à la main gauche, mais certaines femmes riches et les bayadères se chargent de bagues les doigts des deux mains.

VII. கால்நகைகள் *kâlnageigaḷ*.

«Ornements de pieds.»

காப்பு *kâppu*, anneaux : போல்காப்பு *pôlkâppu*, creux; கெட்டிகாப்பு *keṭṭikâppu*, massif; கோணகாப்பு *kôṇakappu*, brisé; சுருள்காப்பு *çuruḷkâppu*, en fils d'argent tordus.

கொலுசு *koluçu*, chaînettes : கெஜ்ஜல்கொலுசு *kedjdjal-koluçu*, avec des petites boules tout autour; முப்பட்டைகொலுசு *muppaṭṭeikoluçu*, சுருள்கொளுசு *çuruḷkoḷuçu*, tordues; அத்துகாய்கொலுசு *attukâykoluçu*, avec des figues; ஆனைகொலுசு *ân'eikoluçu*, grosse chaînette; மேலங்காய்கொலுசு *mélaṅkâykoluçu*, avec des fruits d'acacia; ரோஜாப்பூகொலுசு *rôdjâppûkoluçu*, avec des feuilles de roses; தாமரைப்பூகொலுசு *tâmareippûkoluçu*, avec des feuilles de nénuphar; பொத்தான்கொலுசு *pottân'-koluçu*, avec des boutons; வெள்ளிப்பூண்டுகொலுசு *veḷ-*

ḷeippâṇḍakoluçu, avec des aulx; பட்டடைகொலுசு *paṭṭa-ḍeikoluçu*, réseau de mailles; அரடாகொலுசு *araḍâko-luçu* (?); அரிநெல்லிகாகொலுசு *arinellikâkoluçu*, avec des cerises; பட்டைகொலுசு *paṭṭeikoluçu*, avec des bandes;

பாடகம் *pâḍagam*, gros anneaux : மிட்டாய்பாடகம் *miṭṭâypâḍagam*, anneaux emboîtés les uns dans les autres; கம்பிபாடகம் *kambipâḍagam*, anneau divisé par des raies; அவராக்காய்பாடகம் *avarâkkâypâḍagam*, anneaux en forme de grains de haricots; பூபாடகம் *pûpâ-ḍagam*, anneaux de fleurs;

தண்டை *taṇḍei* et சிலம்பு *çilambu*, anneaux creux avec des cailloux formant grelots à l'intérieur; le சிலம்பு est aujourd'hui spécialement porté par les bayadères;

பாதசரம் *pâdaçaram*, anneau du même genre;

கால்மூடி *kâlmûḍi*, bijou qui couvre le pied;

உருட்டு *uruṭṭu*, anneau d'orteil;

மோதிரம் *môdiram*, anneau : மீன்மோதிரம் *mîn'môdi-ram*, en forme de poisson; அவுல்மோதிரம் *avulmô-diram*, anneaux de grains grillés;

மெட்டி *meṭṭi* et ஆணைமெட்டு *âṇ'eimeṭṭu*, gros anneaux;

பீலி *pîli*, anneaux ciselés : முத்துபீலி *muttupîli*, avec des perles; எஸ்பீலி *éspîli* (?); மீன்பீலி *mîn'pîli*, avec des poissons; கொப்புளிக்காய்பீலி *koppuḷikkâypîli*, avec des gonflements; கோதுமைபீலி *kôdumeipîli*, avec des épis; தளுக்குபீலி *taḷakkupîli*, avec des points; கெண்டைபீலி *keṇḍeipîli*, avec des carpes.

La plupart de ces bijoux sont en argent.

VIII. தாலி உருவுகள் *tâli uruvugaḷ.*

[Formes diverses du தாலி *tâli* «bijou nuptial» que l'époux attache au cou de la femme et qu'on lui enlève dès qu'elle devient veuve.]

வாழைமொக்கு *vâjeimokku*, bouton de bananier;
மாங்காய் *mâṅgây*, mangue;
பச்சைமிளகாய் *pacceimiḷagây*, piment vert;
அவரைக்காய் *avareikkây*, haricot;
கத்தரிக்காய் *kattarikkây*, aubergine;
கொத்துக்கிளாக்காய் *kottakkiḷâkkây*, grappe de carissa;
மணத்தக்காளிக்காய் *maṇattakkâḷikkây*, plante potagère à petites fleurs blanches;
கொடிமுந்திரிக்காய் *koḍimundirikkây*, raisin;
முத்துச்சோளம் *muttuccôḷam*, maïs;
முந்திரிக்காய் *mundirikkây*, pomme d'acajou;
தேங்காய் *têṅgây*, coco;
பன்னீர்சொம்பு *pan'n'îrçombu*, vase pour asperger d'eau de senteur;
தும்பைமணி *tumbeimaṇi*, grains de தும்பை *tumbei* (phlomis);
சந்தனக்கிண்ணம் *çandan'akkiṇṇam*, vase pour le sandal;
பலாக்காய் *palâkkây*, fruit du jacquier;
அழகுகுளிசம் *ajagukaḷiçam*, amulette;
தாழம்பூ *tâjampû*, fleur du pandanus;
செண்பகமொக்கு *çeṇbagamokku*, bouton de campaka;

உருத்திராக்ஷமடல் *uruttirâkṣamaḍal*, branche de *elæocarpus* (œil de Rudra);

செங்கலிர் *çêṅkalir*, fleur rouge dite செங்கலிர்;

வில்வக்கிளை *vilvakkiḷei*, branche de vilva (ægle marmelos);

ஜாதிக்காய் *djâdikkây*, muscade;

பீர்க்கங்காய் *pîrkkaṅkây*, fruit du concombre;

அன்னாசிக்காய் *an'n'âçikkây*, ananas;

அன்னாசிமொக்கு *an'n'âçimokku*, bouton d'ananas;

பொம்பளிமாசிக்காய் *pombaḷimâçikkây*, pamplemousse;

தாழங்காய் *tâjaṅkây*, fruit du pandanus;

வாதுமைக்கொட்டை *vâdumeikkoṭṭei*, amande;

மனோரஞ்சிதம் *man'ôrañdjidam*, fleur qui donne, paraît-il, toutes les odeurs que l'on désire;

சடைப்பனை *çaḍeippan'ei*, branche en forme de tresse d'une espèce de palmier;

மொராட்டிமொக்கு *morâṭṭimokku*, bouton de la fleur de l'alangium hexapetalum;

திப்பிலிக்காய் *tippilikkây*, poivre long;

ஆரிதழ்காய் *âridajkây*, fruit du figuier (?);

கொடிக்காய் *koḍikkây*, fruit du bétel;

ஏலக்காய் *êlakkây*, cardamome;

மாதளங்காய் *mâdaḷaṅkây*, grenade;

தாமரைமொக்கு *tâmareimokku*, bouton de nénuphar;

ஜம்மங்கி *djammaṅgi*, நல்லஜம்மங்கி *nalladjammaṅgi*, கொடிஜம்மங்கி *koḍidjammaṅgi*, fruits du *cassia* (?)

கிளிஞ்சல்காய் *kiḷiñdjalkây*, fruit en forme de coquille;

ரோஜாப்பூ *rôdjâppu*, rose;

வலம்புரிக்காய் *valamburikkây* et இடம்புரிக்காய் *idamburikkây*, fruits en forme de coquillage à volutes à droite ou à gauche;

மல்லிகைமொக்கு *malligeimokku*, bouton de jasmin;

துத்திக்காய் *tuttikkây*, fruit de la guimauve;

தேட்டாங்கோட்டை *têṭṭâṅkôṭṭei*, espèce de noix pour purifier l'eau;

எடுக்கம்பூ *êḍukkampû*, fleur de (?);

கிளிக்காய் *kiḷikkây*, fruit et perroquet;

மாசிக்காய் *mâçikkây*, fruit de février;

குடைமல்லி *kuḍeimalli*, jasmin en forme de parasol;

லோட்டா *lôṭṭâ*, vase en cuivre pour boire;

கூடை *kûḍei*, panier;

முச்சில் *muccil*, petit van;

விசிறி *viçiri*, éventail;

இரண்டுதாயித்து *iraṇḍutâyittu*, deux pilons à broyer;

மகாலக்ஷிமிபொட்டு *magâlakṣimipoṭṭu*, marque du front de Lakṣmî.

ஆண்முஸ்திப்பு *âṇmustippu*.

« Bijoux d'hommes. »

I. தலைநகைகள் *taleinageigaḷ*.

« Ornements de tête. »

கலிக்கு *kalikku* et தோரா *tôrâ*, bandeaux de front, toujours réunis, l'un horizontal, l'autre vertical terminé par une aigrette;

முத்துக்குஞ்சம் *muttukkuñdjam*, bouquet de perles qui pend du front.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II. காதுநகைகள் *kâdunageigaḷ*.

« Ornements d'oreilles. »

கடுக்கன் *kaḍukkan'*, pendants d'oreilles;

வண்டிக்கடுக்கன் *vaṇḍikkaḍukkan'*, roue de voiture (?);

முருகு *murugu*, émeraude conique que l'on suspend à la partie supérieure de l'oreille droite;

குண்டலம் *kuṇḍalam*, pendeloques.

III. கழுத்துநகைகள் *kaḻuttunageigaḷ*.

« Ornements de cou. »

பதக்கம் *padakkam*, médaillon.

மகரிப்பதக்கம் *magarippadakkam*, médaillon à double étage;

கண்டாபரணம் *kaṇḍâbaraṇam*, collier d'or garni de pierreries;

ரத்தினக்கண்டி *rattin'akkaṇḍi*, collier composé des neuf sortes de pierres précieuses;

முத்தாரம் *muttâram*, collier de perles;

உத்தரஞ்சம் *uttarañdjam*, collier composé de six cordons d'or, qui se porte en bandoulière.

IV. கைநகைகள் *kainageigaḷ*.

« Ornements de bras. »

தோடா *tôḍâ*, gros bracelet qui se porte au poignet;

காட்பு *kâṭpu*, bracelet qui se place avant le précédent, plus près de la main;

கொலுசு *koluçu*, bracelet en torsades;

பாஜிபந்து *pâdjipandu*, gros bracelet qui s'attache au bras;

மோதிரங்கள் *môdirangaḷ*, anneaux de doigts (tous les anneaux et toutes les bagues portés par les femmes, excepté le தெனி et le நாகமோதிரம், le sont également par les hommes).

V. இடுப்புநகைகள் *iḍuppunageigaḷ*.

«Ornements de ceinture.»

அருணாகயிறு *aruṇâkayir'u*, cordon d'or autour des reins;

குஞ்சுமணிசலங்கை *kuñdjumaṇiçalangei* et அரசலங்கை *araçalangei*, grelots et amulettes que portent les enfants autour de la région lombaire;

கட்டாரி *kaṭṭâri*, cimeterre;

கச்சை *kaccei*, ceinture en fils d'or.

VI. கால்நகைகள *kâlnageigaḷ*.

«Ornements de pieds.»

காப்பு *kâppu*, bracelet;

கொலுசு *koluçu*, chaînette;

மிஞ்சி *miñdji*, anneau que le frère ou la sœur de la mariée met au pied de l'époux, au deuxième doigt, le jour du mariage, l'époux tenant son pied sur la pierre à broyer. A son tour, l'époux passe une bague au doigt de la main de son beau-frère ou de sa belle-sœur, le tout suivant un cérémonial spécial.

Des erreurs ont dû se glisser dans la liste ci-dessus, qui n'est évidemment pas complète; aussi serais-je très reconnaissant qu'on voulût bien m'envoyer telles rectifications et telles indications qui paraîtront nécessaires.

Dans les papiers de mon père, qui a été, de 1856 à 1861, président du tribunal de Karikal, je trouve une note relative à un procès intéressant plaidé devant ce tribunal en 1859. Il s'agissait d'une demande de pension alimentaire formée par Valamballe, fille de Râmassâmi-ayer, veuve de Souprayacouttisâstriâr, contre son beau-père Vaittianâdasâstriâr. Elle déclarait que mariée très jeune, suivant l'usage, avec un très jeune mari, elle était restée chez ses parents, ne devant être réunie à son mari qu'à sa nubilité, mais que celui-ci était mort avant cette époque. Dans ce cas, on ne devait d'ailleurs lui couper les cheveux et ne lui enlever ses bijoux qu'à sa nubilité. Les bijoux qui lui avaient été donnés lors du mariage et dont la valeur était estimée à 900 roupies (2,250 francs), étaient énumérés dans la requête; c'étaient :

En argent : une paire de பாதசரம் *pâdaçâram*, sorte d'anneau de cheville, aujourd'hui passé de mode; une paire de தண்டை *taṇḍei*, anneau de pied, creux, à l'intérieur duquel on met des grains de sable ou de petits cailloux qui le font résonner quand on marche; une paire de பாடகம் *pâḍagam*, anneau de cheville fait d'une lame souple en forme de spirale aplatie;

En or : un ரக்குடி *rakkuḍi*, nom vulgaire, usité spécialement à Karikal, du கடைவில்லை (voir ci-dessus; ornements de tête); un தாழம்பூ *tâjampû*, fleur de pandanus s'attachant à la tresse de cheveux; un சடை-நாகம் *çaḍeinâgam*, chaperon du serpent capelle qui s'attache à la tresse de cheveux; un குப்பி *kuppi*, pompon ou frange attaché au குச்சி (voir ci-dessus); un collier de வயிரமணி *vayiramaṇi*, petits grains d'or en forme de petits diamants; une paire de கம்மல் *kammal* et une paire de சிமிக்கி *çimikki*, ornements d'oreilles (voir ci-dessus); et le *tâli*.

Le beau-père répondait en offrant de recevoir sa bru, de la nourrir et de la loger; d'ailleurs, disait-il, les usages recommandent à une bramine veuve de vivre dans la médiocrité, de se vêtir de blanc, de se raser la tête « pour se rendre laide aux yeux du public », de faire un seul repas par jour et même de jeûner absolument cinq ou six jours par mois. Dans un cas analogue, on avait alloué une pension consistant en 18 gallons (864 litres) de nelli (நெல் *nel* « riz non décortiqué ») et 30 fanons de Madras (30 francs) par an. La dépense suffisante était évaluée à 2 roupies (5 francs) par mois.

Je ne sais quel a été le jugement.

L'AVARE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

DE MÎRZÂ FÈTH'ALÎ ÂKHÔNDZÂDÈ,

TEXTE AZÉRI

PUBLIÉ ET TRADUIT

PAR LUCIEN BOUVAT.

Voici la traduction d'une des comédies d'Âkhôndzâdè. On sait que ces comédies, d'un grand intérêt au point de vue de la langue et des mœurs des musulmans du Caucase, avaient reçu le meilleur accueil des savants européens, mais que, jusqu'ici, les compatriotes de l'auteur semblaient avoir peu goûté ces curieuses productions. Leur dédain a cessé aujourd'hui. Pour la première fois, et après cinquante ans d'attente, l'une des comédies d'Âkhôndzâdè, *Le Vizir du khân de Sèrâb*, a été mise à la scène, et cette tentative a pleinement réussi. Joué à Tiflis le 1er/15 novembre dernier par des artistes musulmans, le chef-d'œuvre de notre auteur a excité un grand enthousiasme et, d'après l'*Orient russe*, fondé par M. Mohammed Schahtakhtinsky, auquel j'emprunte ces détails (voir, dans le n° 92, du 5/19 novembre 1903, le compte rendu de cette représentation, signé : L'un des artistes, et, dans le n° 95, du 12/26 novembre, l'article de M. Vartan Tchokadjian), les musulmans de Tiflis, encouragés par ce premier succès, auront désormais leur théâtre où seront représentées des pièces composées par des auteurs indigènes ou traduites d'auteurs européens.

Cette publication ayant surtout un intérêt philologique, j'ai jugé nécessaire de la faire suivre d'un glossaire composé sur le même plan que celui qui termine l'*Histoire de Yoûsouf Châh*. Comme pour celui-ci, la version persane de Mîrzâ Dja'far m'a été d'un grand secours. J'ai également tiré parti de l'excellent travail donné dernièrement par M. le docteur Karl Foy, professeur au Séminaire des langues orientales de Berlin, dans les *Mittheilungen* de cet établissement et sous ce titre : *Azerbajǵanische Studien mit einer Charakteristik des Südtürkischen* (VI, II, *Westasiatische Studien*, p. 126-193. La deuxième partie de ce travail, comprenant un choix de textes avec traduction et glossaire, paraîtra ultérieurement). Je dois tous mes remerciements à mon savant maître, M. Barbier de Meynard, ainsi qu'à M. A. Guérinot, docteur ès lettres, correcteur à l'Imprimerie nationale, qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils et me fournir plusieurs renseignements dont j'avais besoin pour ce glossaire.

بسم الله الرّحمن الرّحيم

الحمد لله ربّ العالمين والصّلوة على خير المرسلين

تصنيف قاپوتان ميرزا فتحعلى آخوندزاده

فى سنة ١٢٦٩ تفليسده

سرگذشت مرد خسيس

تمثيل گذارش عجيب كه كيفيتى بش مجلسده بيان اولوب اتمامه يتر

AU NOM D'ALLÂH
AR-RAHMÂN LE MISÉRICORDIEUX!
LA LOUANGE SOIT À ALLÂH, LE MAÎTRE DES MONDES,
ET LA PRIÈRE SUR LE MEILLEUR DES ENVOYÉS!
ÉCRIT
PAR LE CAPITAINE MÎRZÂ FÈTH'ALÎ ÂKHÔNDZÂDÈ,
EN L'ANNÉE 1269 [1], À TIFLIS.

L'AVENTURE DE L'HOMME AVARE,

PIÈCE DONT L'ACTION SINGULIÈRE SE DÉROULE ENTIÈREMENT
EN CINQ ACTES.

[1] Du 15 octobre 1852 au 13 octobre 1853.

افراد اهل مجالس

حیدر بک

عسکر بک

صفر بک

صونا خانم حیدر بگك آداقلوسی

طیّبه خانم صونا خانمك آناسی

حاجی قرا سوداگر

توکز اونك آروادی

بدل اونك اوغلی

کرم علی اونك نوکری

خداوردی مؤذّن

اوهان قراوللرك یوزباشی سی

سرکز قهرمان قرابت وباشقه آلتی قراول

مکردیج وآراکیل طوغ اکنچیلری

مووراو

نچالنك

خلیل یوز باشی مووراو یاننده

مووراوك ونچالنکك عمله‌سی

یساول

PERSONNAGES.

Haïdèr Bèy.
'Askèr Bèy.
Safar Bèy.
Sona Khânoum, fiancée de Haïdèr Bèy.
Tayyibè Khânoum, mère de Sona Khânoum.
Hâdjî Kara, marchand.
Toukèz, sa femme.
Bèdèl, son fils.
Kèrèm 'Alî, son domestique.
Khoudâvérdi, muezzin.
Ohan, capitaine de la milice.
Sarkis, Kahramân, Karapet, et six autres miliciens.
Mkirdidj et Arakel, cultivateurs.
Le juge de paix.
Le commandant du district.
Khalîl, capitaine, accompagnant le juge de paix.
Suite du juge de paix et du commandant.
Un garde.

اوّلجی مجلس

واقع اولور حیدر بگك اوباسنده کنار بر بیوك پالوط آغاجنك دیبنده آیدینلوق گیجه‌ده صفر بگ قیوراق گیمش یاراقلو اسبابلو اوتوروب داش اوسته حیدر بگ قباقنده هابیله یاراقلو اسبابلو قیوراق گیمش ملال ایله دانشر

حیدر بگ پروردگارا بو نجه عصردر بو نجه زمانه‌در نه آت چاپماقك قیمتی وار نه تفنك آتماقك حرمتی وار صباحدن آخشامه‌دك آخشامدن صباحه‌دك آرواد کمی گرك دوستاق آلاچوقك ایچنده اوتوراسن دولت دخی هاردن اولسون آخ گچن گونلر گچن دورلر هر هفته‌ده هر آیده بر کاروان

ACTE PREMIER.

La scène est dans le village de Haïdèr Bèy, au pied d'un grand chêne, par une nuit claire. Safar Bèy, légèrement vêtu, armé et équipé, est assis sur une pierre, faisant face à Haïdèr Bèy, également armé, équipé et légèrement vêtu, qui parle avec tristesse.

HAÏDÈR BÈY. Ô Créateur! quel siècle! quel temps! On ne désire plus monter à cheval, on ne se soucie plus de tirer des coups de fusil! Du matin au soir, du soir au matin, il faut que, tel qu'une femme, tu restes prisonnier dans la tente. Désormais d'où viendra le bonheur? D'où viendra la fortune? Hélas!

چاپماق اولوردی بر اوردو داغتماق اولوردی ایندی نه کاروان
چاپماق اولور نه اوردو داغتماق اولور نه قزلباش دوگوشی وار
نه عثمانلو دوگوشی وار اگر قوشونا گتمك ایستهسندە گرك
آنجاق چلپاق لزگیلرك اوستنه گیدەسن اگر یوز مین
زحمتیله بریسنی داغلارك دلك دیشکندن چخارتسن بر
داغارجوق بر کورکدن باشقه الگا بر زاد دوشمیەجك هانی
قزلباش وعثمانلو دوگوشی که تمام قراباغی قزل گوموشه بوپادی
اصلان دوزك چاپقوننددن اینديەدكده چوق اولر آباددر امیر
اصلان بگك اولادی گنه دوننده آغجه بدیع بازارنده ددەلری

Dans les jours passés, dans les temps passés, on avait chaque semaine, chaque mois, une caravane à assaillir, un campement à piller. Maintenant plus de combats avec les Kizil-Bachs, plus de campements à piller! Plus de caravanes à assaillir, plus de combats avec les Ottomans! Veux-tu aller à l'armée? Tu n'auras affaire qu'à des Lezguiens nus. Si, au prix de cent mille difficultés, tu déloges un ennemi de son repaire dans les montagnes, tu n'y gagneras qu'un sac de cuir (giberne) ou qu'une pelisse fourrée. Où sont ces combats avec les Kizil-Bachs et les Ottomans qui doraient et argentaient tout le Karabâgh? Depuis les exploits d'Aslan Douz jusqu'au temps présent, bien des maisons furent prospères. Hier encore les fils de l'émir Aslan Bèy vendaient au marché d'Âgh-

عثمانلوده کسیب ایتدوکی گومش رختلردن صاتردیلر بر
بیله دوگوش اولسون هامیدن ایرولو دستنه باشنده گیدن
من اولم بر هنر گوسترم که رستم داستانده گوسترممش اولا
منم ایشم بودر که نچالنك منی چاغردوب دیر حیدر بگ
راحت دور اوتور قولدورلوق ایتمه یول کسمه اوغورلوقه گتمه
پشیمان اولدم دیدم که نچالنك بزده بو امره راغب دگلوك
امّا سزه لازمدر که بزم کمی نجیب کمسنه‌لره بر چورك یولی
گوسترەسگز قولاغ آس گور مگا نه جواب ویردی حیدر بگ
جوت اك باغ بجر آلش ویرش ایله گویا که من بانازور ارمنی‌سیم

---

tchè Bèdî' les harnais garnis d'argent enlevés aux Ottomans par leurs ancêtres. Qu'on revoie un de ces combats, et je mourrai à la tête des miens, le premier à aborder l'ennemi, après avoir accompli des exploits comme il n'y en a pas dans l'histoire de Roustem! Mais voici en quoi consiste mon affaire : le commandant m'a fait appeler pour me dire : « Haïdèr Bèy, tiens-toi tranquille, ne te livre pas au brigandage, n'arrête pas les passants, ne vole pas. » Je lui ai répondu tristement : « Commandant, nous aussi, nous n'aimons pas cela; mais alors indiquez à des hommes tels que nous le moyen de se procurer du pain. » Écoute maintenant sa réponse : « Haïdèr Bèy, ensemence la terre, cultive ton jardin, fais du commerce. » Suis-je donc un imbécile d'Ar-

که گرك سوندوز آخشامهدك گوتان سورم یا لنبرنلویم که
قورت بسلیم ویا لکم که کندلرده چرچیلك ایدم عرض
ایلهدم که نچالنك هیچ وقت جوانشیردن کوتانچی وگوچی
گوروکمیوب منم آتام قربان بگ اونی ایتمیوب من که اونك
اوغلی حیدر بگم منده ایتمیهجکم قاش قباقلو اوزین
چووروب آتین سوردی

صفر بگ بو سوزلردن فایده یوخدر هرکس هر نه دیر
دیسون اوغورلوق ات یمیوب آت منمیندن صکره دنیاده

---

ménien, pour pousser la charrue chaque jour jusqu'à ce que le soir vienne? Ou bien un porteur de sac, pour élever des vers à soie? Ou bien un..., pour faire le colporteur dans les villages? J'ai répliqué : « Commandant, jamais on n'a vu un vaillant jeune homme pousser la charrue et travailler la terre. Mon père Kourbân Bèy ne l'a pas fait; moi, son fils Haïdèr Bèy, je ne le ferai pas non plus. » Alors il a froncé le sourcil, détourné la tête et poussé son cheval en avant.

Safar Bèy. Ces paroles ne signifient rien. Que chacun dise ce qu'il voudra. Celui qui ne mange pas la viande qu'il se procure par le brigandage et ne monte pas à cheval, quelle satisfaction trouvera-t-il dans la vie? Mais la nuit s'écoule, et je ne sais

گزمکلك نه لذّتی وار گیجه گیجه‌دی عسکر بگ بهرم نیه
یوبانه‌دی ها اودر (بو حالده عسکر بگ یتشر)

عسکر بگ حیدر بگ من‌ده حاضرام گیدرسکز بسم الله یوله
دوشك نیه بیله غمکین وفکرلو گورکرسن

حیدر بگ آکشی بهرم هانسی آغزی داغنق تچالنکه منی
نشان ویروبدر محالی گزمکه چخمش ایمش بو گون اوبانك
قراقنده اوتنده منی چاغردوب دیر که حیدر بگ قولدورلوق
اوغورلوق ایله

صفر بگ یعنی آجندن اول

---

pourquoi ʿAskèr Bèy est en retard. Ah! le voici qui vient. (A ce moment arrive ʿAskèr Bèy.)

ʿAskèr Bèy. Haïdèr Bèy, me voici. Vous alliez partir? Au nom de Dieu, mettons-nous en route! Pourquoi as-tu un air si triste et si soucieux?

Haïdèr Bèy. Ah mon ami! Je ne sais quel bavard est allé attirer sur moi l'attention du commandant. Ce matin, en faisant sa tournée, il est venu près du village et m'a fait appeler pour me dire : « Haïdèr Bèy, ne te livre plus au brigandage. »

Safar Bèy. C'est-à-dire : meurs de faim!

حیدر بگ البتّه ایله دیمکدر گویا که بو تون قراباغده داناداولوق اوغروسی بر حیدر بگدر اگر او ال چکسه اولکه فراغت اولور داناداولوق اوغورلاماقده بزه چتین اولوبدر ایندی معطّل قالمشم اگر قزی گیدوب گتورسك قورخرام آنا آناسی شکایت ایده گرك گنه تازه‌دن قاچاق اولام

عسکر بگ حیدر بگ تمام قراباغ بلرکه او قزی آتا آناسی سکّا ویروبلر بلمرم سونوروب قاچماقکّا سبب ندر

حیدر بگ سبب که پول تاپمرام خرجین چکوب طویین

Haïdèr Bèy. Voilà bien en effet ce que cela signifie. Ne dirait-on pas que, cette nuit, Haïdèr Bèy est le seul voleur de bétail du Karabâgh et que, s'il renonçait au brigandage, le pays serait tranquille? Mais il nous serait difficile de voler le moindre bétail. Maintenant je suis bien embarrassé. Je crains les plaintes du père et de la mère de cette jeune fille, dans le cas où nous l'enlèverions. Je serais obligé de prendre de nouveau la fuite.

ʿAskèr Bèy. Haïdèr Bèy, tout le Karabâgh sait que son père et sa mère t'ont accordé cette jeune fille. Je ne vois pas quelle raison tu aurais de prendre la fuite.

Haïdèr Bèy. En voici la raison. Je n'ai pas trouvé

ایدوب گوتوروم اوندن اوتری صفر بگ مصلحت گورر که
گتوروم قاچام طوی خرجی آرالوقده اینسون امّا بو ایش مگا
اولمدن بتر گورونر که دیه‌جکلر قربان بگلك اوغلی پول تاپمادی
طوی ایده نشانلوسین گوتوردی قاچدی چون صفر بگ
دیدی که قورخوگدن بو بهانه‌نی گتوررسن اونك ایچون آجقا
دوشوب سنی چاغرتدم که سن ده مگا یولداشلوق ایده‌سن

صفر بگ منم ایچون تفاوت یوخدر منم یانمده اوف توف
ایلدون که ایکی ایلدر آداقلوگی طوی ایدوب گتوره بلمرسن
من دیدم که ایسترسن گلم گیدك قاچوراق گتورك ایندی
اوزك بیل

---

l'argent nécessaire aux frais du mariage; aussi Safar Bèy m'a-t-il conseillé d'enlever ma fiancée, en attendant d'avoir l'argent nécessaire. Mais ce serait pour moi une chose pire que la mort si les gens disaient : « Le fils de Kourbân Bèy n'a pas trouvé l'argent nécessaire pour épouser sa fiancée, et il l'a enlevée. » Quand Safar Bèy m'a dit : « C'est la crainte qui te fait donner ce prétexte », j'ai été pris de colère et je t'ai fait venir pour m'accompagner.

Safar Bèy. Je suis d'accord avec toi. Tu m'as dit : « Fi donc! Quelle honte si, après deux ans, tu ne pouvais épouser ta fiancée! » Je t'ai répondu : « Si tu le veux, je t'accompagnerai, et nous irons l'enlever. » Vois ce que tu as à faire.

IMPRIMERIE NATIONALE.

عسکر بگ حیدر بگ بونیّتدن دوش مگا بر اون بش گون مهلت ویر من سگا طوی خرجی حاضر ایدم عقللو باشلو طوی ایله آداقلوگی گتور

حیدر بگ طوی خرجنی هاردان حاضر ایده جکسن

عسکر بگ اون بش گونه دك تبریزه گیدروك قایداروق قاچاق مال گتورروك بره بر قازاناروق اونك قزانجی ایله طویگی ایلرسن

حیدر بگ آوازك یاخشی گلر اوخودوقك قران اولسه مگر تبریزده مفته مال توکوبلر گیدوب یغشدروب گوتورك گلك

ʿAskèr Bèy. Haïdèr Bèy, renonce à ce projet. Accorde-moi un délai de quinze jours, et je t'apporterai l'argent nécessaire au mariage. Épouse ta fiancée d'une manière raisonnable et digne.

Haïdèr Bèy. Où te procureras-tu l'argent nécessaire au mariage?

ʿAskèr Bèy. D'ici quinze jours nous irons à Tebrîz, nous reviendrons, nous apporterons des marchandises de contrebande et, grâce au gain que chacun de nous réalisera, tu te marieras.

Haïdèr Bèy. Tes paroles me font plaisir. Si ce que tu dis pouvait arriver! . . . A Tebrîz, on a pour rien des marchandises. Je me joindrai à vous pour aller en chercher.

عسکر بگ البتّه مفته مال هاردا ایدی پول ایله صاتون آللوق

حیدر بگ عجب دانشرسن من پولی هاردا آلم

عسکر بگ مگر منم اوزومك پولم وار من دیدوکوم بودر که حاجی قارا آغجه بدیعلودن که سوداگر ودولتلو کشیدر پول گوتورروك گیدروك مال گتورروك صاتاروق اونك پولنی اوزینه ردّ ایدروك قازانجی بزه قالور

حیدر بگ حاجی قارا دیرلر چوخ خسیس در او آدامه پول ویرر

ʿAskèr Bèy. Où trouve-t-on des marchandises pour rien? Nous les achèterons.

Haïdèr Bèy. Tu dis de singulières choses! Où trouverai-je de l'argent?

ʿAskèr Bèy. Je n'en ai pas moi-même. Voici ce que je veux dire : nous emprunterons de l'argent à Hâdjî Kara d'Âghtchè Bèdîʿ, qui est un riche marchand; nous irons chercher des marchandises, nous les vendrons, nous lui rendrons son argent et le gain nous restera.

Haïdèr Bèy. On dit que Hâdjî Kara est très avare. Il donnerait de l'argent à quelqu'un?

عسکر بک من اونك اوزینی‌ده توولاشدروب اوزومزه شریك ایده بلّم طمع‌کار آدامدر اوندن اوتری بزه‌ده پول ویرر اوزی‌ده بزم ایله گیدر

حیدر بک یاخشی اگر اوزگا گمانك گلرسه من راضیم امّا گرکدر که اوّل بو قز ایله گوروشوب احوالاتی بلدرم چونکه سوز ویرمشم بو گجه منی گوزلیر

عسکر بک وصفر بک چوخ عجب چوخ گوزل

حیدر بک دی بس سز گیدون صکره من گلّم سز ایله گوروشوم برابر گیدروك حاجی قرانك یاننه

ʿAskèr Bèy. Je saurai gagner sa confiance et en faire notre associé. C'est un homme cupide; donc il nous donnera de l'argent et viendra avec nous.

Haïdèr Bèy. Bien. Si tes prévisions se réalisent, cela me fera plaisir. Mais il faut d'abord que je voie cette jeune fille pour l'en informer, car je lui ai promis qu'elle me venait cette nuit.

ʿAskèr Bèy et Safar Bèy. Très bien! Parfait!

Haïdèr Bèy. Maintenant parlez. J'irai plus tard vous rejoindre, et nous irons ensemble chez Hâdjî Kara.

عسكر بك وصفر بك سلامت اول گیدروك امّا صبح تزدن گل (گیدرلر)

بو حالده مجلس دگشلر اوزاقده بر آلاچوق گورونر آلاچوقدان اون قدم کنار گولك دالداسنده صونا خانم قشنك سفر پالتارینی گیمش ایپك چادرشبی باشنده او یانا بو یانا باخر قالخر اوتورر

صونا خانم الله گوره‌سن گنه نه اولدی گلمدی گیجه یارودان اوتوبدر هله اینديه‌دك گوروكمیردان بری آغاروب صباح اینديجه آچلور بلمرم نجه ایدمر بر آز اجوقده گوزتلم اگر گلمسه چاره یوخدر گرك آلاچوقه قایدام (قالخر ایاغه او یانا بو یانا باخر) خیر گلمدی یقین که دق

ʿAskèr Bèy et Safar Bèy. Adieu! Nous partons, mais demain viens de bonne heure. (Ils partent.)

A ce moment la scène change. On voit au loin une tente. A dix pas de cette tente, derrière des arbustes, Sona Khânoum, en élégant costume de voyage, couverte d'un grand manteau de soie, regarde de côté et d'autre, tantôt marche, tantôt s'arrête.

Sona Khânoum. Ô Dieu! Soyez-nous favorable! Que lui est-il arrivé? Il n'est pas venu! La moitié de la nuit s'est écoulée, et il ne se montre pas. Le jour commence à paraître; voici le matin, et je ne sais que faire. Je vais rester encore un peu dehors pour l'attendre; s'il ne vient pas, il me faudra revenir à la tente. (Elle marche en regardant de côté et d'autre.)

گلمز شكّ يوخدر كه گلميه‌جك گوره‌سن گنه هانسی دلی
قودورموشا راست گلدی توولیوب آت مال اوغورلوقینه
گوتوروب گتدی یوخسه بو وقته‌دك گرك ایدی گلیدی
عهده‌سندن گله بلمرم اگر بو سفرده تانیالار گرك گنه
تازه‌دن قاچاق اوله منم گونومی قارا ایده گنه ایکی ایل ایوده
منی دوستاق ایلیه والله دخی گوزلمنم هیچ وقت دخی اونك
یولنده بو قدر اوتورمانام گیدرم اوزگه‌سنه اونك فكری بودر
كه آتام ایونده منم برچكمی آغاردا (اوتورر بره صگره) اخ نه
وسوسه‌لر گلر كوكلومه انشا الله گتمز مكّا آند ایچوبدر كه

Non, il n'est pas venu. Il est certain qu'il ne viendra pas. Tu vois qu'il aura rencontré quelque fou furieux qui, l'ayant circonvenu, l'aura emmené voler des chevaux. Mais peut-être n'a-t-il pu venir jusqu'à présent. Je ne puis manquer à la parole donnée. Si on venait à connaître cette aventure, il lui faudrait de nouveau prendre la fuite; quel triste jour pour moi! On me tiendrait encore deux ans prisonnière à la maison. Par Allâh! je ne l'attendrai pas davantage! Je ne resterai pas un instant de plus sur son chemin! Tu en épouseras une autre. Sa pensée était de me laisser blanchir dans la maison de mon père. (Elle s'arrête, puis :) Oh! quelle idée m'est venue à l'esprit! Dieu veuille qu'elle en disparaisse! Il m'a fait ce serment : « Jusqu'à ce que je vienne te cher-

سنی آپارانەدك هیچ بر قوزی اوغورلوقنەدە گتمنم شکّسز یوبانماقنە باشقە سبب وار آخ ایندی بو گولك دالندن قولاغ آسوب ایشدیدی کە من دیرم گیدرم اوزگەسنە گورەسن ایناناردی می البتّە ایناناماجاقدی چونکە بلر یالان دیرم حوصلم دارالوب آغزمە گلنی سویلرم بی شقّلتی گلر (بو حالدە گولك دالوسندە حیدر بگ آتلو اوزە چخر آتدن انر)

حیدر بگ صونا خانم

صونا خانم حیدر سن سن

حیدر بك منم

صونا خانم یالقوز سن بس هانی یولداشلرك

---

cher, je n'irai pas voler un seul agneau. » Sans doute son retard a un autre motif. Oh! si, derrière cet étang, il m'avait entendue dire : « Tu en épouseras une autre, » et s'il l'avait cru! Non, il n'aura pu le croire, il aura bien compris que je mentais. J'étouffe, j'ai de la peine à parler. Sans doute il vient. (A ce moment Haïdèr Bèy arrive à cheval de derrière les arbustes, et met pied à terre.)

Haïdèr Bèy. Sona Khânoum!

Sona Khânoum. Haïdèr! Toi! Toi!

Haïdèr Bèy. C'est moi.

Sona Khânoum. Es-tu seul? Ou bien quels compagnons as-tu avec toi?

حیدر بگ یولداشم یوخدر یالقوز گلمشم

صونا خانم بو نه سوز دیرسن یالقوز نیه گلوبسن آتام ده قارداشلارم ده آلاچوقده یاترلار بیله که گیج گلوبسن ایندیجه صباح آچلاجاق منی آلاچوقده گورمیوب دویاجاقلار شکّسز دالوجه آتلانوب آتك ایزیله گلوب منی الگدن آلاجاقلار صگره دخی منم اوزومی قیامتەدك گورمزسن

حیدر بگ هله سنی آپارماقا گلمەمشم قورخما

صونا خانم نجه آپارماقا گلمەمشم نه سویلیرسن

Haïdèr Bèy. Je n'ai pas de compagnons. Je suis venu seul.

Sona Khânoum. Que dis-tu là? Pourquoi es-tu venu seul? Mon père et mes frères dorment dans la tente; tu es venu tard et le jour va paraître; en ne me voyant plus dans la tente, mon père et mes frères comprendront tout; ils se mettront à ma poursuite, suivront les traces de ton cheval, m'enlèveront à toi, et je ne te reverrai plus avant le jour de la résurrection.

Haïdèr Bèy. Ne crains rien. Je ne suis pas venu t'enlever.

Sona Khânoum. Comment, tu n'es pas venu m'enlever? Que dis-tu?

حیدر بگ باشقا مصلحت وار قولاغ آس

صونا خانم هیچ مصلحت یوخدر آتی بری چك گیده‌جکم دخی من آلاچوقه قایدا بلمم

حیدر بگ بر دایان سوز دیرم

صونا خانم (آتك جلوندن یاپوشوب) قولاغ آسمرام هله اوزنگینی باس سوزکی یولدا دیرسن

حیدر بگ (اونك قولندن توتوب) آغز بر گور نه دیرم آخر تلسمه

صونا خانم صباح آچلر دایانماق وقتی دگل سوزکی صکره دی

HAÏDÈR BÈY. Il s'agit d'autre chose. Écoute-moi.

SONA KHÂNOUM. Il n'y a pas autre chose à faire! Fais avancer un peu le cheval, que je parte. Je ne peux plus retourner à la tente.

HAÏDÈR BÈY. Je parle sérieusement.

SONA KHÂNOUM, saisissant la bride du cheval. Je ne t'écoute pas! Allons, abaisse l'étrier. Tu me diras en chemin ce que tu as à dire.

HAÏDÈR BÈY, la prenant par le bras. Ma chère, ne t'impatiente pas. Écoute-moi. Vois ce que j'ai à te dire.

SONA KHÂNOUM. Le jour paraît; ce n'est pas le moment de s'attarder. Tu me le diras plus tard.

حیدر بگ آقز بیله پول تاپمشام عقللو باشلو ایللر عادتنجه
طوی ایدەجکم دخی سنی نیه گوتورم قاچم سنی کە المدن
آلان یوخدر

صونا خانم یالان دیرسن پول تاپان بو ایکی ایلدە تاپاردی من
طوی ایستمرم ایله طویسز گیدەجکم قوشولوب قاچان
اوّلکەدە کە بر من دگلم گوندە یوزی قوشولوب قاچر نە عایب
زاددر ایگرمی قزدن بریسنه طوی اولمر

حیدر بگ آجانم او قوشولوب قاچانلارك آتا آناسی ویرمر
قزگدە چارەسی کسلر قوشولوب قاچر آخر سنك آتاك آناك

Haïdèr Bèy. Ma chère, j'ai trouvé l'argent. Je t'épouserai d'une manière raisonnable et digne. Pourquoi donc t'enlever et prendre la fuite quand nul ne peut te ravir à moi?

Sona Khânoum. Tu mens. Celui qui aurait voulu trouver l'argent l'aurait trouvé dans ces deux années. Je ne veux pas de ce mariage. Je prendrai la fuite avec toi, et je ne serai pas la première à agir ainsi. Chaque jour, cent jeunes filles s'enfuient de même. Quel mal y a-t-il à cela? Sur vingt jeunes filles, il y en a bien une dont le mariage n'est pas célébré.

Haïdèr Bèy. Ma chère, les jeunes filles qui se font enlever sont celles que leur père et leur mère refusent de donner; alors elles ne voient pas d'autre

که سنی مکا اوزلری ویرر دیمزلرمی اوتانماز دی بو نه حرکت ایدی ایتدون بزی رسوای ایلدون اونده نه جواب ویرم

صونا خانم (بر آز فکر ایدوب) پولی هاردان تاپوپسن

حیدر بک دی بر یره اوتور قولاغ آس دیم که هاردان تاپمشم

صونا خانم (یره اوتوروب) یاخشی سویله گورم

حیدر بک سن بلرسن می که قاچاق مال نجه بهادر نجه قزانجلودر

---

parti à prendre que la fuite. Mais ton père et ta mère t'ont donnée à moi; ne me diraient-ils pas : « N'as-tu pas honte! Qu'as-tu fait? Tu nous as déshonorés! » Alors quelle réponse donner?

Sona Khânoum, après un moment de réflexion. Où as-tu trouvé l'argent?

Haïdèr Bèy. Voyons, reste en place, écoute-moi; je te dirai où je l'ai trouvé.

Sona Khânoum, restant en place. Bien. Voyons, parle.

Haïdèr Bèy. Tu sais combien les marchandises de contrebande sont précieuses, combien on gagne dessus.

صونا خانم قاچاق ماليله نه آلوب ويره‌جكك وار سوداگر كه دگل‌سن بو حسابلرى يوخلرسن دى گورم نه قدر پول تاپوپسن

حيدر بگ آخر بر قولاغ وير كه نه ديرم روس فرنك چيتنى قدغن ايدوبدر هيچ كس قورخودان گيدوب گتوره بلمز مگر هانده بر رشيد وقوچاق آدم جرئت ايدوب بر يوك ايكى يوك گتوره‌بله

صونا خانم آكشى منم نه وجمه كه روس فرنك مالنى قدغن ايدوبدر الله وار ايرلر ديبلو چيت گيمكى خلقه قدغن ايده سوزگى دى گورم پولى كيمدن آلدون

Sona Kânoum. Quel commerce veux-tu faire avec les marchandises de contrebande? Tu n'es pas un marchand, et tu n'en as que faire. Voyons, dis-moi combien d'argent tu as trouvé?

Haïdèr Bèy. Écoute enfin ce que j'ai à te dire. La Russie a prohibé les indiennes fabriquées en Europe, et nul n'ose aller en chercher. Mais un homme bien inspiré et courageux pourrait, avec de l'audace, aller en chercher un ou deux ballots.

Sona Khânoum. Mon ami, que m'importe que la Russie ait interdit les marchandises d'Europe? Dieu veuille que l'on interdise absolument aux gens de porter de ces étoffes! Voyons, dis-moi de qui tu as reçu l'argent.

حیدر بک آقز قویمازسن بر سوزمی تمام ایدم امّا بورانک خلقی بیله فرنك چیتنه حریصدر که اونی گورنده آل یاشلك اوزینه باخمیرلار عسکر بک دیر که هم اوجوزدر وهم گوچکدر هم‌ده رنگی سوملر آروادلار بیله چیتلردن اوتری بی اختیاردرلر هیچ روس چیتنی تانمرلار

صونا خانم آخر منّا نه فرنك چیتی ایکیسیده جهنّم اولسون سوزنی دی

حیدر بک بیله تحالنکك آروادی‌ده دیرلر ارینـدن خلوت

Haïdèr Bèy. Ma chère, tu ne me laisses pas achever ce que j'ai à dire. Les gens d'ici recherchent tant les indiennes d'Europe que, lorsqu'ils en voient, ils dédaignent la soie. ʿAskèr Bèy dit qu'elles sont à bon marché et superbes. La couleur n'en passe pas, les femmes en sont folles et ne font aucun cas des indiennes de Russie.

Sona Khânoum. Enfin que m'importent les étoffes d'Europe? Que toutes les deux aillent en enfer! Dis-moi ce que tu as à dire.

Haïdèr Bèy. On prétend même que la femme du commandant, en cachette de son mari, achète et porte toujours des indiennes d'Europe. Dernière-

همیشه فرنك چیتی آلر گیر حاق عزیز بو یاخونده ایگرمی تومنلوك اوگا فرنك چیتی صاتوبدر

صونا خانم جهنّمه صاتسون گوره صاتسون بلمرم چیت سوزی هاردان بونك بیننه دوشوبدر حیدر عقلك چاشوب نه‌لر سویلرسن

حیدر بگ هر نه ایسه باشه دوشرسن‌می که بورده فرنك چتی نجه عزیزدر

صونا خانم نیمه گرکدر باشه دوشم فرنك چیتی آلوب صاتانام

---

ment Hâdjî ʿAzîz lui en aurait vendu pour vingt tomans.

Sona Khânoum. Qu'il les vende pour l'enfer! Qu'il les vende pour son tombeau! Je ne sais comment ce projet de commerce d'indiennes t'est venu à l'idée. Haïdèr, tu as l'esprit dérangé. Quelles choses dis-tu là?

Haïdèr Bèy. Quoi qu'il en soit, n'as-tu pas appris combien les indiennes d'Europe sont recherchées ici?

Sona Khânoum. Que m'importe de le savoir? Je ne fais pas le commerce des indiennes d'Europe.

حیدربگ چوخ یاخشی دی ایندی قولاغ آس من بر یول گیدوب فرنك چیتی گتوروب سوداگرلره ویرسم ایکی طویلك خرج چخار

صونا خانم ایله بابا خدان برو حقّانا حقّانا بونی دیه‌جکیدون بارك الله من ده دیرم که بس اوغلان دوغرودان پول تاپوب در فرنك مالی دیه‌سن چولده ایمش بوگیدوب یغشدروب گتوره دورآیاغه گیدك بسدر ایندیجه صباح آچلور

حیدربگ پول تاپمشم یالان دیمرم

Haïdèr Bèy. Très bien. Ecoute-moi maintenant. Je ferai un voyage, j'irai chercher des indiennes d'Europe, je les apporterai aux marchands et j'aurai deux fois l'argent nécessaire au mariage.

Sona Khânoum. Voilà tout ce que tu as trouvé à dire jusqu'ici! Assez! Assez! Dieu nous bénisse! A mon tour de te dire qu'un enfant aurait bien trouvé cet argent. Ne dirait-on pas que les marchandises d'Europe sont semées çà et là, et qu'on n'a qu'à aller les prendre? Allons, lève-toi, et partons. Le jour va paraître.

Haïdèr Bèy. J'ai trouvé l'argent. Je mentais.

صونا خانم پول تاپوبسن طویکی ایله دخی فرنک مالنه نیه ویرسن

حیدر بک آخر بورج آلمشم بیه‌سی بو شرطیله مکا ویرر که فرنك مالی گتورم قزانجنی یاری پولك یوخسه ویرمز که طوی ایدم

صونا خانم من ایله قزانجیله طوی ایستمرم دور گیدك آگر فرنك مالنده بیله قزانج وار دخی پول بیه‌سی سنکله نیه بولر گیدوب اوزی گتوروب هامی خیرنی اوزی گورسیه

Sona Khânoum. Tu as trouvé l'argent? Alors épouse-moi. À quoi te serviraient les marchandises d'Europe?

Haïdèr Bèy. J'ai fini par trouver à l'emprunter, mais c'était à la condition d'aller chercher des marchandises d'Europe. La moitié du profit sera pour moi, et je t'épouserai.

Sona Khânoum. Je ne veux pas me marier grâce à un gain pareil! Lève-toi, et partons. S'il y a tant de profit sur les marchandises d'Europe, comment celui qui t'a prêté de l'argent pourrait-il partager avec toi le bénéfice? Ne devrait-il pas aller chercher lui-même ces marchandises, afin d'en avoir tout le profit?

حیدر بگ اوزی سوداگر تجك كشیدر تامنم مكی آدامه یاناشماسه نه كارهدر كه آرازك اوتاینه آیاغ باسه بله قزاقلار اونك توكین دٌدرلر

صونا خانم قزاقلر سنكده توكنی دُده بلمزلرمی

حیدر بگ من اوغورلوقا قولدورلوقا گتمش آدامام یوز تولكی فندی بلرم قزاقلارك گوزینه گوروكرم‌می كه منم توكمی دُدهلر

صونا خانم سن ایله اوغورلوقا قولدورلوقاده گیدنده دیردون كه منی گورن تانیان اولماز امّا گنه گورردیلر تانیردیلر ایكی ایل قاچاق گزوب ایو اوزی گورمدون ایندی اوزه

Haïdèr Bèy. C'est un marchand tadjik, et il doit m'accompagner. Sans cela comment pourrait-il traverser l'Aras? Les Cosaques le saisiraient par les cheveux.

Sona Khânoum. Et toi, les Cosaques ne pourraient pas te saisir par les cheveux?

Haïdèr Bèy. Je suis un homme qui est allé faire du brigandage. Je connais mille ruses de renard. Irais-je donc me montrer aux Cosaques pour qu'ils me saisissent par les cheveux?

Sona Khânoum. Tu dis : « Étant allé faire du brigandage, personne ne me verra ni ne s'apercevra de ma présence. » Non! On te verra, on te reconnaîtra, tu seras forcé de prendre la fuite et de te cacher, et

چخوبسن ایسترسن گنه بر ایش توتاسن قاچاق اولاسن منی آغلیا آغلیا قویاسن من راضی دگلم دورگیدك من طوی ایستمرم

حیدر بگ دیك که طوی ایستمدون آخر گرگمزمی که منم بر قزانج یولم اوله چورك ایستمزسن می

صونا خانم الله کریمدر آج که قالمیاجا یوق

حیدر بگ نجه آج قالمانوق دیرسن اوغورلوقا قولدورلوقا گتمه چورك باجادان که دوشمز

---

tu ne reverras pas ta maison avant deux ans. Maintenant tu veux encore t'enfuir et me laisser dans le désespoir. Je ne veux pas! Allons, partons! Je ne veux pas de mariage.

Haïdèr Bèy. Soit! Tu n'as pas voulu du mariage! Mais devons-nous encore renoncer à une affaire avantageuse? Tu ne veux donc pas avoir de pain?

Sona Khânoum. Dieu est généreux! Il ne nous laissera pas affamés.

Haïdèr Bèy. Comment, nous n'aurons pas faim? Tu me dis : « Ne fais pas de brigandage, ne va pas chercher de marchandises de contrebande. » Le pain nous tombera-t-il donc du ciel?

صونا خانم صباح آچلر هله دورگدك منی آپار اویگده قوی ایکی هفته‌دن صگره ایسته‌سن گیت قاچاق ماله

حیدر بگ چونکه رخصت ویررسن ایکی هفته آناك ایونده اوتوراگر صگره سگا طوی ایدوب آپارماسام مندن اکسوك آدام یوخدر

صونا خانم ایسته‌مرم من ایندی گیده‌جکم دور سیدك (قالخر آیاغه)

حیدر بگ بیله باشگا دونم قاداك آلم آیاغگدن اویم

Sona Khânoum. Le jour paraît. Debout, partons, emmène-moi chez toi! Dans deux semaines tu iras, si tu veux, faire de la contrebande.

Haïdèr Bèy. Puisque tu le permets, reste deux semaines chez ton père. Si je ne viens pas ensuite te chercher, c'est qu'il n'y a pas d'homme plus vil que moi.

Sona Khânoum. Je ne veux pas! Je ne veux pas! Maintenant je m'en vais. Lève-toi, partons. (Elle frappe le sol du pied.)

Haïdèr Bèy. Puissé-je tourner autour de toi[1]! être

[1] Littéralement : *Que je tourne autour de ta tête!* «C'est une formule d'origine persane qui exprime le respect, la vénération, comme en éprouvent les pèlerins qui tournent autour du temple sacré de la Mekke.» Barbier de Meynard, *L'Ours et le Voleur*, p. 83, n. 4.

يالواريرام ايكى هفته صبر ايت ايكى هفتهدن صكره والله طوى ايله سنى آپاررام سنى طويسز آپارماق مكّا اولومدن بدتر گورونر آتاك آناك ياننده منى خجل ايلمه

صونا خانم ايكى هفته صبر ايلمك جهنّم عذابندن آرتوقدر دخى دايانا بلمنم دور گيدك

حيدر بك اللّهى سيورسن سوزمه قولاغ آس

صونا خانم (باشلير آغلاماقه) حيدر گوروكرکه مندن سويميورسن

حيدر بگ صونا خانم اورمكى داغلاما چونکه تابلاشا بلمرسن

---

chargé de tes fautes! baiser tes pieds! Je t'en supplie, patiente deux semaines : je viendrai ensuite te chercher pour t'épouser. Te prendre sans mariage me semble pire que la mort! Ne me fais pas mépriser de ton père et de ta mère.

Sona Khânoum. Patienter deux semaines me semble pire que le châtiment de l'enfer. Je ne puis attendre davantage. Debout, partons!

Haïdèr Bèy. Pour l'amour de Dieu, écoute-moi!

Sona Khânoum, se mettant à pleurer. Haïdèr, il paraît que tu ne m'aimes plus.

Haïdèr Bèy. Sona Khânoum, ne me déchire pas le cœur. Puisque tu ne veux pas attendre, monte à

آتی مین گیدك (صونا خانم ایستر آیاغین اوزنگیه قویا بو حالده دان یری آغاروب صونا خانمك آناسی)

طیّبه خانم (آلاچوقدان چخر چاغرر) صونا صونا صونا هوی

صونا خانم وای ددم وای آنام چاغرر گیده بلمنم (تز قسلر یره)

حیدر بگ آقز بس من نجه ایدم

صونا خانم دخی بوردہ دورما گیت آنام ایندیجه بو طرفه گلور

حیدر بك ها وقت بس گلم

صونا خانم هیچ وقت گیت دخی منی گورمزسن

---

cheval et partons. (Sona Khânoum va mettre le pied à l'étrier. A ce moment le jour paraît et la mère de Sona Khânoum.)

Tayyibè Khânoum, sortant de la tente, crie et appelle. Sona! Sona! Sona!

Sona Khânoum. Oh! Voici ma mère qui m'appelle! Je ne peux plus partir. (Elle se hâte de mettre pied à terre.)

Haïdèr Bèy. Ma chère, que vais-je faire?

Sona Khânoum. Tu ne peux pas rester ici. Sors avant que ma mère n'arrive de ce côté.

Haïdèr Bèy. Encore un moment et je partirai.

Sona Khânoum. Pas une minute! Pars, sinon tu ne me reverras plus.

حیدر بگ صونا سوزگی دگش یوخسه بو خنجری چاخارام اور مَمَكْ باشنه اوزمی اولدوررم

صونا خانم یوخ یوخ اللّهی سیورسن گیت قاچاق ماله صگره گل طویگی ایله گیت گیت آنام سنی گورمسون

حیدر بگ (اونك بوینیں قوجاقلیوب اوزیندن اوپر) بو ساعتده گیدرم قاداك آلم درد ایله باخ اوزك اذن ویردون

طیّبه خانم آقز صونا هارداسن (حیدر بگ تز آت منوب تلسك اوزاخلاشر)

Haïdèr Bèy. Sona, change de ton, ou je tire ce poignard, je me l'enfonce dans le cœur jusqu'à la garde, et je me tue!

Sona Khânoum. Non! Non! Pour l'amour de Dieu, pars faire de la contrebande. Tu reviendras ensuite pour le mariage. Pars! Pars! Que ma mère ne te voie pas!

Haïdèr Bèy (Il la prend par le cou et l'embrasse). Je pars à l'instant. Que tes fautes retombent sur moi! Ne te chagrine pas! Ainsi tu m'en as donné la permission?

Tayyibè Khânoum. Ma fille, Sona, où es-tu? (Haïdèr Bèy se hâte de monter à cheval et de s'éloigner.)

صونا خانم ای آنا بورداىام گلرم

طيّبه خانم (ياخونلاشوب) آقز چولده نه قايررسن بو قدر وقت

صونا خانم آی آنا گوندوز بوردا خالچا سالوب اوتورمشدم گيجه يادمه دوشدی كه خالچه بوردا قالوبدر بيردن قالخوب گلدم گوتوروم كه تزدن صغرچيه بزاوچيه راست گلوب آپارمسون خالچه‌نی گوتوروب گلوردم باشماقك تای آياغمدن سورچوب چخدی قارانلوقده آختاردم تاپمرام (آگلوب باشماقين آختارر)

Sona Khânoum. Ma mère, je suis ici. Je viens.

Tayyibè Khânoum, s'approchant. Oh! Ma fille, pourquoi es-tu restée si longtemps dehors?

Sona Khânoum. Ma mère, pendant la journée j'avais étendu ici une natte et je m'étais assise. La nuit venue, j'ai oublié la natte, qui est restée ici. Craignant qu'elle ne fût volée par les bouviers ou les vachers, je suis revenue la prendre en toute hâte. Je revenais avec, quand une de mes chaussures s'est détachée; je l'ai perdue, et il m'a été impossible de la retrouver dans l'obscurité. (Elle se baisse et cherche sa chaussure.)

طیّبه خانم آیاغڭی دوز یره باسا بیلمرسن هانسی طرفده دوشدی

صونا خانم ایله بورَدهجه دوشدی (الین یره سورتو)

طیّبه خانم (یره اگلوب) بس هانی اگر بورادا دوشوبدر

صونا خانم باخ بودر تاپدم (باشماقڭ دایی النده گورسدر)

طیّبه خانم دی گی آیاغڭا گیدك (صونا خانم باشماق گییوب آناسی ایله گیدر)

پرده سالنر

TAYYIBÈ KHÂNOUM. Maintenant tu ne peux pas marcher droit. De quel côté est-elle tombée ?

SONA KHÂNOUM. C'est par ici qu'elle est tombée. Ah ! (Elle passe la main sur le sol.)

TAYYIBÈ KHÂNOUM, se baissant. Où donc est-elle, si elle est tombée par ici ?

SONA KHÂNOUM. La voici ! Je l'ai trouvée ! (Elle montre sa chaussure, qu'elle tient dans sa main.)

TAYYIBÈ KHÂNOUM. Remets-la, et partons. (Sona Khânoum remet sa chaussure et part avec sa mère.)

Le rideau tombe.

ایکنجی مجلس

آغجه بدیع کندنده واقع اولور بازارك بر کنجنده تکلش دکّانك ایچنده قدکدن بزّدن شلّه‌دن آلجاق چیتلردن تکولویدر حاجی قارا یارم آرشون النده بیکیف اوتورویدر

حاجی قارا الله کسسون بیله بازاری آلش ویرشی ایت اوغلی قدك شلّه ویره‌نك الی قورقوشوم ایمش اوچ آیدر قلعه‌ده آلمشم گتوروب بش طوپ صاتمامشم هیچ کس مالك اوزینه باخمر دیه‌سن دولتدن قرلانلارك سوخاسیدر هیچ کس بیووقنه

ACTE II.

La scène est dans le village d'Âghtchè Bèdî', à l'intérieur d'une boutique située au coin du marché et remplie de percales, de toiles, de coupons de drap et d'indiennes communes. Hâdjî Kara, une demi-aune à la main, est assis, inquiet.

Hâdjî Kara. Que Dieu anéantisse un pareil marché, un pareil commerce! Fils de chien! En faisant le commerce des étoffes, ta main s'est changée en plomb! Voici trois mois que j'ai apporté cinq ballots d'étoffes à la forteresse, et je n'ai pas pu les vendre. Personne ne fait attention à ta marchandise! Décidément le gouvernement a anéanti le commerce[1]! Personne ne vient par ici. Dans un

[1] Le texte porte اولتدن, qui ne donne pas de sens et doit être corrigé en دولتدن. La version persane ne laisse d'ailleurs aucun doute sur la nécessité de cette correction.

گلمیر بو بازار ایله من بر ایلەدکدە بولاری صاتوب قورتارا
بلمیەجکم ایوم یخلدی گیتدی بو نه ایش ایدی منم باشمه
گلدی بش یوز مُنات نقد پول ویرەسن فایدەسندن
قازانجندن ال چکەسن مایاگدە الگا گلمیه بو هاردە
گورولوبدر ایوك داغلسون چیت صاتان قاپوك چرپلسون
شلّه ویرن چادرە ویرن سنی گورم هیچ اوغروکا خیر گلمسون
ساغ سلامت صاتدوقك مالك قازانجین یمیەسن اوف اوف (الین
دیزنه چرپر) ظالم اوغلی ظالم یوز پول قرآنه پیغمبره آند
ایچدی که چوخ رواج مالدر آغجه بدیع بازارندە اوچ

---

an d'ici je n'aurai pu vendre ma marchandise et me tirer d'affaire. Ma maison est ruinée, perdue! Quelle affaire m'arrive! Tu as dépensé cinq cents roubles; elles ne te rapporteront rien et tu ne retrouveras pas ton capital! Où a-t-on jamais vu pareille chose? Ta maison soit ruinée! Marchand d'indiennes, que ta porte soit enfoncée! Marchand d'étoffes et de *tchâdras*, tu verras que désormais il n'y aura plus de bonheur pour toi! Tu as vendu ta prospérité! Tu ne réaliseras aucun profit! Hélas! Hélas! (Il frappe ses genoux.) Fils de vaurien! Vaurien! Mille fois il a juré par le Coran et le Prophète que cette marchandise aurait un excellent débit! En trois jours tu devais tout vendre au marché d'Âghtchè Bèdî'! Trois jours! Il y aura bientôt trois mois, et

گونده هامسین صاتارسن اوچ گون ایندی اوچ آی اولوبدر
اوچ ای دگل که بو مال اوچ ایلهده صاتماز یاخشی منی
آلاتدی بو حسابیله دوز یوز مُنات ضررم وار بو درد منی
شکّسز اولدوره‌جك (بو حالده خداویردی مؤذّن بتشوب غفلتا)

خداویردی سلام علیك حاجی آتاکُزك اسم شریفی ندر

حاجی قارا علیك السّلام ناشورك تونی نجیه‌در

خداویردی خیر من سوروشوزام که مرحوم آتاگزك آدی ندر

حاجی قارا نیکّا لازمدر عزیزم

---

tu ne vendrais pas cette marchandise en trois ans ! Comme il m'a trompé ! A ce compte je perds bien cent roubles ! Ce chagrin me tuera, il n'en faut pas douter ! (A ce moment le muezzin Khoudâvérdi arrive à l'improviste.)

KHOUDÂVÉRDI. Le salut soit sur vous, Hâdjî ! Quel est le noble nom de votre père?

HÂDJÎ KARA. Sur vous soit le salut ! Quelle douleur pour nous ! Combien prenez-vous de pièces d'étoffe ?

KHOUDÂVÉRDI. Je n'en prends pas. Je vous demande simplement le nom de feu votre père.

HÂDJÎ KARA. Que t'importe, mon cher?

خداویردی نجه نیمه لازمدر آخر بر سورهٔ جمعه اوخومشم ایسترم آتاکزك آدینه تاپشورام

حاجی قارا چوخ چوخ راضیم عزیزم بو خیر ایش هاردان سزك خیال شریفکزه دوشدی

خداویردی نجه هاردان دوشدی بوگون سحردن بزم ایوك قباقندن کچنده بنده‌زاده‌کزه اوزکز بیورمیوبسکزمی که آتاك آدی بوگون بر جمعه سوره‌سی منم آتاما اوخوسون گلسون بر عبّاسی ویرّم

Khoudâvérdi. Comment, que m'importe? Après avoir récité la prière du vendredi, j'ai prié pour votre père.

Hâdjî Kara. J'en suis très content, mon cher, oui, très content! Comment cette excellente idée est-elle venue à votre noble esprit?

Khoudâvérdi. Comment elle m'est venue? Aujourd'hui, en passant de grand matin devant notre maison, n'avez-vous pas vous-même donné cet ordre au fils de votre serviteur : « Dis à ton père de réciter aujourd'hui une prière au nom du mien. Qu'il vienne, et je lui donnerai un ʿabbâsî[1]. »

[1] Le *ʿabbâsi*, monnaie persane d'argent datant de Châh ʿAbbâs Ier, vaut quatre *châhis*. Cette dernière monnaie, qui valait autrefois dix centimes, n'en vaut plus que quatre aujourd'hui.

حاجی قارا من نجه نه دانشرسن دلی اولوبسن

خداویردی حاجی هله دلی اولماقا بر سبب یوخدر سن دیوبسن اوغلومده مکّا خبر ویروبدر سورهٔنی‌ده اوخومشم ایندی عبّاسنی ویرمسن بلکه اونده دلو اولام

حاجی قارا کشی اوز باشکّا سکّا نه لازم اولمشدی منم آتاما قرآن اوخوباسن

خداویردی من اوز باشما اوخومامشم سن دیمسن من اوخومشم

حاجی قارا من هیچ وقتده بیله سوزی دیمنم بو هیچ اولان ایش

Hâdjî Kara. Comment, moi? Que dis-tu? Es-tu fou?

Khoudâvérdi. Hâdjî, je n'ai aucune raison d'être fou. Tu as dit cela à mon fils, qui me l'a répété, et j'ai récité la prière. Mais si tu ne me donnes pas mon ʿabbâsî, alors je deviendrai fou!

Hâdjî Kara. Mon ami, qu'avais-tu besoin de réciter le Coran pour mon père?

Khoudâvérdi. Ce n'est pas de mon propre mouvement que je l'ai récité, mais bien parce que tu l'avais dit.

Hâdjî Kara. Jamais je n'ai dit pareille chose. Rien de semblable ne s'est passé. C'est toujours moi qui

دگل من همیشه اوزم آتاما قرآن اوخورام پول ایله من عمرمده قرآن اوخوتدوقوم یوخدر

خداویردی حاجی بر عبّاسی نه اولاجاق درکه بو قدر دانشرسن اولسن‌ده بر عبّاسی شفقّت اۆیله گیدم اگرچه اوغلوم نشان به نشان سنی دیردی

حاجی قارا عزیزم اوغلوك یاڭلوبدر اولور که اوزگه‌سی دیمش اوله گیت آختار تاپ عبّاسنی آل بو کساد بازارده منم بر شاهی قازانجم یوخدر عبّاسنی هاردان آلرام سڭا ویرم اللّهی

---

récite le Coran pour mon père, et de ma vie je n'ai pensé à te donner de l'argent pour le réciter.

Khoudâvérdi. Hâdjî, qu'est-ce donc qu'un ʿabbâsî? À quoi bon tant discuter? Admettons que tu n'as rien dit, et sois assez bon pour me donner mon ʿabbâsî, bien que mon fils m'ait averti de ta part.

Hâdjî Kara. Mon cher, ton fils se sera trompé. Il se peut qu'un autre lui ait dit cela. Va-t'en, et tâche de trouver ton ʿabbâsî. Dans ce marché sans clientèle je n'ai pas gagné un châhî[1]; où donc prendre un ʿabbâsî pour te le donner? Pour l'amour de Dieu,

[1] Voir p. 296, n. 1.

سیورسن دکّانك قباقین کسمه مشتری دلر (خداویردی کیدر بو
حالده عسکر بگ صفر بگ حیدر بگ یتشرلو)

عسکر بگ سلام علیکم حاجی

حاجی قارا (باشین یوخارو گتوروب) واه علیکم السّلام حاجی
بیله سزك قاداگزی آلسون بیورون ایچرو اگلشون (بگلر دکّانه
گروب اوتوررلر) خوش گلدگز اغرگزی آلم صفا گتوردگز بو دکّان
سزه پیشکش‌در چوبوق‌می چکرسگز قلیان‌می ایسترسگز

عسکر بگ قالیان چکروك

حاجی قارا بو ساعتده قاداگز مگا گلسون (تز قلیانی دولدورر)

---

ne reste pas devant la boutique; voici un client. (Khoudâvérdi part. A ce moment arrivent ʿAskèr Bèy, Safar Bèy et Haïdèr Bèy.)

ʿAskèr Bèy. Le salut soit sur vous, Hâdjì!

Hâdjî Kara, levant la tête. Ah! Sur vous soit le salut! Que vos fautes retombent sur Hâdjî! Veuillez entrer! (Les bèys entrent dans la boutique et prennent place.) Vous êtes les bienvenus! Votre douleur soit pour moi! Vous apportez la paix! Cette boutique est à vous! Fumez-vous la pipe, ou bien voulez-vous le kalyoun?

ʿAskèr Bèy. Nous fumons le kalyoun.

Hâdjî Kara. A l'instant. Que vos fautes retombent sur moi! (Il se hâte de remplir le kalyoun.)

عسکر بک حاجی بازارگز نجه‌در آلش‌ویرش یاخشی‌درمی

حاجی قارا الله برکت ویرسون آغرك آلم مال كه ياخشى اولدی بازار هيچ وقت كساد اولماز اوزك بيلمرسن كه من دكّانه بس مال قويمانام گون بگون صاتلردونن دکّان لاپ بوشالمشدی قلعه‌یه سفارش ایلمشدم قول بچه‌گز بو مالی تازه گوندروپدر ایله بوگون یغوب دولدورمشم (قلیانی ویروب الینی اوزادر قدکدن ثلّه‌دن توكر بگلرك قباغنه) حاجی قاداگزی آلسون هر نه قدر ایسترسگز سیچون گیتدوکم کعبهٔ بیت الله حقّی قرآنه

ʿAskèr Bèy. Hâdjî, comment est votre marché? Les affaires vont-elles bien?

Hâdjî Kara. Que Dieu vous accorde sa bénédiction! Ta douleur soit pour moi! Une marchandise excellente ne manque jamais d'acheteurs. Tu ne sais pas combien j'avais entassé de marchandises dans cette boutique; chaque jour elles étaient enlevées. Hier la boutique était complètement vide, et j'ai dû envoyer le fils de votre serviteur à la ville chercher de nouvelles marchandises. Le fils de votre serviteur me les a envoyées; aussi la boutique est-elle pleine aujourd'hui. (Il donne le kalyoun, puis étale devant les bèys les percales et les coupons d'étoffe.) Que vos fautes retombent sur Hâdjî! Choisissez ce que vous voudrez! Je le jure par la Kaʿba, demeure d'Allâh, où je suis allé en

آنده اولسون پیغمبر حقی اوغلوم بدلك طوییني گورمیم یالان دیرمسه تمام آغچه بدیعده بوندن یاخشی قدك وچیت هیچ کیمده تاپمازسگز بولارك قاشی اوزگه قماشدر مشتری مجال ویرمز گوگده گوتورر صباح بورا گلدارگز دوشسه بولارك یرینده گورمزسگز آلون آپارون

عسکر بگ نیمزه گرکدر حاجی زحمت چکوب پارچه‌لری توکوب داغتما

حاجی قارا (تعجب وملال ایله) نجه نیگزه گرکدر بس سودا ایلمیه‌جکسگز بایرام آغزیدر یالاواشلوق ایستمسگزمی

pèlerinage, par le Coran et le Prophète; puissé-je ne pas voir le mariage de mon fils Bèdèl, si je ne dis pas la vérité! Vous ne trouverez nulle part, chez qui que ce soit, à Âghtchè Bèdî', des percales et des toiles de meilleure qualité. Les étoffes vendues par mes confrères sont bien différentes. Celles-ci, y en eût-il jusqu'au ciel, ne suffiront pas aux demandes des clients. Si vous étiez venus un jour plus tard, vous n'en auriez plus vu dans la boutique. Prenez! Emportez!

'Askèr Bèy. Que nous importe, Hâdjî! Ne prends pas la peine de défaire les coupons.

Hâdjî Kara, *surpris et contrarié.* Comment, que vous importe? Vous n'achetez rien? Voici l'ouverture du Baïram, et vous ne voulez pas être mis convenablement?

IMPRIMERIE NATIONALE.

عسکر بک خیر حاجی یالاواشلوق ایچون گلمشوق بر آیرو مطلبمز وار

حاجی قارا اگر نقد پولکز یوخ ایسه من یاغ ایله‌ده سودا ایدرم بشرطیکه خالص اینك یاغی اوله

حیدر بک آکشی یاغ اولسه اوزمز ییه‌روك نه اینك یاغی وار نه قویون یاغی قولاغ آس گور عسکر بک نه دیر

حاجی قارا (قاش قباقیله) اللهی سیورسکز ایندی زحمت چکون

ʿAskèr Bèy. Non, Hâdjî. Ce n'est pas pour être bien mis que nous sommes venus. Nous avons un autre projet.

Hâdjî Kara. Si vous n'avez pas d'argent disponible, j'accepterai de la graisse en payement, à la condition que ce soit de bonne graisse de bœuf.

Haïdèr Bèy. Mon ami, si nous avions de la graisse, nous la mangerions. Mais nous n'avons de graisse ni de bœuf, ni de mouton. Voyons, écoute ce que ʿAskèr Bèy va dire.

Hâdjî Kara, *fronçant le sourcil.* Pour l'amour de Dieu, ne prenez pas cette peine maintenant! Vous

گیدون بر اوزگه وقت گلورسگز دانشاروق مشتریننك گلن زمانیدر دكّانك قباقین كسمسگز

عسكر بگ حاجی بر چوخ واجب ایش واردر آلش ویرش بر آز صگره اولسون آخر بز سنی دیوب گلمشوق

حاجی قارا والله ایندی مجالم یوخدر صگره دانشاروق هله زحمت چكون گیدون

حیدر بگ آ كشی بزی قوومیاجاقسن كه نه طور آدامسن

حاجی قارا آباشگا دونم من كه قوومرام توقّع ایدرم آخر

---

reviendrez une autre fois, et nous causerons. Voici le moment où viennent les clients; ne restez pas devant la boutique!

'Askèr Bèy. Hâdjî, il s'agit d'une affaire très importante. Nous sommes venus pour t'en parler; la vente sera pour un peu plus tard.

Hâdjî Kara. Par Allâh! cela m'est impossible en ce moment. Nous causerons plus tard. Veuillez vous retirer..

Haïdèr Bèy. Mon ami, tu nous chasses! Quel homme es-tu donc?

Hâdjî Kara. Oh! puissé-je tourner autour de toi! Je ne vous chasse pas, je vous fais une prière. Après

کاسب آدامم سز منم ضررمه راضی گرك اولمیه‌سگز ایندیه‌دك سزگلمسیدگزبش اون توب چیت قدك صاتمشدم

حیدر بگ عسکر بگ عجب آدام یاننه گتوردی بزی دورون گیدك بوندن فایده یوخدر

عسکر بگ حیدر بگ سنی الله سن دیمه حاجی اینجیمه بر قالیان ویرجکك بو ساعتده گیدروك

حاجی قارا اوغلوم اولسون که دق کیسه‌ده تنبکی یوخدر ایله آخری ایدی که سلکدم دولدوردم خوش گلدگز

---

tout, je suis un homme qui cherche à réaliser des profits, et il faut que vous preniez plaisir à me nuire. Si vous n'étiez pas venus, j'aurais, à l'heure qu'il est, vendu dix pièces de toile ou de percale.

Haïdèr Bèy. Chez quel singulier personnage nous a conduits ʿAskèr Bèy! Allons, partons. Il n'y a rien à faire ici.

ʿAskèr Bèy. Haïdèr Bèy, pour Dieu! ne parle pas ainsi, ne blesse pas Hâdjî. Achève de fumer le kalyoun, et nous partirons aussitôt.

Hâdjî Kara. Que mon fils meure, s'il ne reste pas de tabac dans la bourse! Je vais en remplir le kalyoun. Vous êtes les bienvenus!

عسکر بگ حاجی دوغرو دیرمشلر که بر آدمدن الله آلسا بنده ویرمکیله دولت اولماز من که بلرم سن آغجه بدیعده اوچ آیدر اوچ توب چیت قدك صاتمیوبسن دریا ضررك واردر بز گلمشدوك که اون بش کونك ایچنده سکا یوز مُنات خیر یتورك چه فایده بختك ایشلمدی خدا حافظ (ایاغه دوروب چوزلولو گیتمکه)

حاجی قارا بورا باخك گورم نه دیرسگز نجه اون بش گونك ایچنده یوز مَنات

عسکر بگ دخی نه دیك سن که قولاغ آسمادون بزی آشکارا قوودون

ʿAskèr Bèy. Hâdjî, on avait raison de le dire : l'homme n'a rien à donner quand Dieu s'est emparé de lui. Je sais, moi, que depuis trois mois que tu es à Âghtchè Bèdiʿ tu n'as pas vendu trois pièces de toile ou de percale, et que ta perte est aussi grande que la mer. Nous étions venus pour te faire gagner cent roubles en quinze jours. Tant pis pour toi si tu ne profites pas de cette aubaine! Dieu te garde! (Tous se lèvent et s'apprêtent à partir.)

Hâdjî Kara. Restez! Voyons, que dites-vous? Comment cela : cent roubles en quinze jours?

ʿAskèr Bèy. Que dire de plus? Tu ne nous a pas écoutés, et tu nous as bel et bien chassés.

حاجی قارا آکشی نه وقت من سزی قوودم اوتوزون آشاقه اللّهی سیورسکز جهنّم اولسون آلش ویرش اوتوزون آشاقه من بیلمدم که سز اینجمیه‌جکسکز یوخسه یوز تومن ضرره دوشیدمده سزه گیت دیمزدم مندن بر کمسنه گلدن آغر سوز ایشتدوکی یوخدر

عسکر بگ اینديکه بیله‌در باش اوسته اوتوراق دیك مطلب ندر (هامیسی تازه‌دن اوتورلار)

حاجی قارا دی سویلیون گورم حاج قاداگزی آلسون یوز مُنات خیر هاردان یتشه‌جك بو خیری یتورن کیمدر

Hâdjî Kara. Mon ami, quand donc vous ai-je chassés? Pour l'amour de Dieu, prenez place! Au diable la vente! Je ne croyais pas vous avoir blessés. Même pour éviter une perte de cent tomans[1], je ne vous aurais pas dit de partir. Jamais je n'ai dit à qui que ce fût une parole plus dure que la feuille d'une rose.

ʿAskèr Bèy. Puisqu'il en est ainsi, nous prendrons volontiers place pour t'exposer notre affaire. (Tous prennent place de nouveau.)

Hâdjî Kara. Voyons, parlez! Que vos fautes retombent sur Hâdjî! Comment gagner cent roubles? Qui me les fera gagner?

[1] Monnaie persane d'or dont la valeur est réduite à huit francs à l'époque actuelle.

عسکر بگ بو خیر یتوورن حیدر بگ‌در (اشاره ایدر حیدر بگه)

حاجی قارا (تلسك) هارادان یتورجك بای سنك قاداك آلم حیدر بگ قالیان دولدورمی آغرك مکا گلسون

حیدر بگ تنبکی یوخدر ندن دولدوراجقسن

حاجی قارا توربادا وار سن تکی قالیان چك (تز الیبی اوزادوب توربادان تنبکی چخاروب قالیانی دولدوروب حیدر بگه تواضع ایدر اوزینی چورر عسکر بگه) دی سویله گورم نجه یتورجك

عسکر بگ حاجی بوقدر مال که بورا توکوبسن هیچ بر قوروش بوندان قازانج واری

ʿAskèr Bèy. Qui te les fera gagner? Haïdèr Bèy. (Il désigne Haïdèr Bèy.)

Hâdjî Kara, avec précipitation. Comment les gagner? Ô Haïdèr Bèy, que tes fautes retombent sur moi! Dois-je remplir le kalyoun? Que ta douleur soit pour moi!

Haïdèr Bèy. Il n'y a pas de tabac. Avec quoi le rempliras-tu?

Hâdjî Kara. Il y en a dans la bourse. Tire quelques bouffées du kalyoun. (Il allonge rapidement la main, prend du tabac dans la bourse et remplit le kalyoun, qu'il présente à Haïdèr Bèy. Puis, s'adressant à ʿAskèr Bèy:) Voyons, parle, dis-moi comment je les gagnerai.

ʿAskèr Bèy. Hâdjî, gagneras-tu une seule piastre sur toutes les marchandises que tu as entassées ici?

حاجی قارا نه بلم وارمی یوخمی سوزگّی دی

عسکر بك حاجی حیدر بگكٔ قوچاقلغنی سن بلرسنمی

حاجی قارا بلی دیرلرکه قوچاق آدامدر

عسکر بگ هامی بلرکه قاراباغده حیدر بگكٔ آدی گلنده قوش قورخوسندن قنات سالار

حاجی قارا بو زمانه‌ده چوق قوچاقلوقدان ایسه آغرك آلم آدامك جیبی پول ایله دولو اولسه یاخشیدر

عسکر بگ قوچاقلوقده اولماسا پول اولماز حاجی سوزمه قولاغ

Hâdjî Kara. Que sais-je ? Peut-être que oui, peut-être que non. Dis ce que tu as à dire.

'Askèr Bèy. Hâdjî, connais-tu la bravoure de Haïdèr Bèy ?

Hâdjî Kara. Oui. On dit que c'est un brave.

'Askèr Bèy. Chacun sait, dans le Karabâgh, que le seul nom de Haïdèr Bèy donne à tout venant, pour fuir, des ailes d'oiseau.

Hâdjî Kara. Que ta douleur soit pour moi ! En ce moment, il est plus avantageux d'avoir sa poche pleine d'argent que d'être si brave.

'Askèr Bèy. Sans bravoure pas d'argent. Hâdjî, écoute-moi. Ne vois-tu combien les marchandises

آس ایندی فرنك مالی گورسن نجه بها اولوب تبریزده
آرشونی بر عبّاسیه آلنان چیت بورده آلتی شاهی‌یه صاتلر
کروانکه‌سی بر مُناته آلنان چای بورده مُنات یارومه گوگده
گیدر هیچ بلرسن‌می بونك سببی ندر

حاجی قارا خیر بلمرم

عسکر بگ سببی اودر که قراباغلولرك ارمنی یساوللرینك
گمرکخانه قراوللرینك وقزاقلارك قورخوسندن قوش
قوشلوقیله آرازك اوتاینه سکه بلمز

حاجی قارا یاخشی سز ایسترسگز که قوشداندە زیرك اولوب
آرازك اوتاینه سکه سگز

---

d'Europe ont de valeur? A Tèbrîz on a l'aune de toile pour un ʿabbâsî; ici elle se vend six châhîs, tandis que le thé de caravane, qui vaut ici une demi-rouble et dont les amas montent jusqu'au ciel, s'y vend une rouble. N'en connais-tu pas la raison?

Hâdjî Kara. Non, je ne la connais pas.

ʿAskèr Bèy. La voici. On a, dans le Karabâgh, une telle crainte de la milice arménienne, des douaniers et des Cosaques, qu'un oiseau lui-même n'oserait franchir l'Aras.

Hâdjî Kara. Bien. Plus agiles que des oiseaux, vous franchirez l'Aras?

عسکر بك البتّه بزم آراز عاشقمزدن در گرتو بوقزدن حیدر بك كه بزم یانمزده اولا قاراول یساول بزه نه ایلیه بلور

حاجی قارا اولان قراوللّری یساوللّری قِراقه قوی قازاقلار اولماسا والله آیده ایکی یول تبریزه گیدوب قایدارام قراول یساول مکّا نه ایلیه‌جك من اللّهك لطفیله یالقوز اولارك ایگرمیسینك عهده‌سندن گلّم آنجاق روس آدی گلنده باغرم یارلر اولارك قِلیج تفنکی او قدر منی قورخوتمز که سلستی آپارگتوری جانمه ولوله سالر دوغروسی قازاقلاردان چوخ خطا وار.

ʿAskèr Bèy. Sans doute. L'Aras est de nos amis, et Haïdèr Bèy veillera sur nous. L'ayant avec nous, que pourront nous faire douaniers et miliciens?

Hâdjî Kara. Ne te préoccupe donc pas des douaniers et des miliciens? Sans les Cosaques, je ferais deux fois dans le mois le voyage de Tèbrîz. Que me feraient les douaniers et les miliciens? Avec la faveur de Dieu, j'aurais raison, étant seul, de vingt d'entre eux. Au seul mot de « Russe », j'ai le cœur serré. Leurs sabres et leurs fusils, quel qu'en soit le nombre, me font moins peur que leurs tribunaux, qui me remplissent de trouble. En vérité, les Cosaques commettent bien des fautes!

عسکر بگ ایج بز اللّی یولوم بلورك قازاقلاری آلّادوب ایله یردن گچروك که ایزیمزی گورمزلر

حاجی قارا بس ایندی منم یانمه گلمکدن غرضگز ندر

عسکر بگ غرضمز اودر که مرچك گوزگا قوناقوناسن بورَدا. نه قازاناجاقسن دور چوخلو پول گوتور بزه‌ده ویر اوزون‌ده ساخلا گیدك بزم آلش ویرشدن باشمز چخماز تبریزده سن بزده اوزگاده خرید ایله بزده سنی ساغ سلامت مالك ایله

ʿAskèr Bèy. Oh! Nous connaissons cinquante chemins; nous échapperons aux Cosaques et nous passerons par un endroit où ils ne pourront suivre notre piste.

Hâdjî Kara. Maintenant dites-moi dans quel but vous êtes venus chez moi.

ʿAskèr Bèy. Voici notre but. Que gagnes-tu à rester ici, si ce n'est d'avoir des fourmis jusque dans les yeux? Viens, confie-nous une forte somme sur laquelle tu veilleras, et partons. Nous ne pensons qu'à faire du commerce. Viens avec nous acheter des marchandises à Tèbrîz, et nous te ramènerons ici sain et sauf avec ton bien. On peut, en quinze jours, avec cent pièces d'or, en gagner six. Donne-nous

گتورك بوزا چقارداق اون بش گونه بوز قرلا آلتی قزل قازانج اولور بزه ویردوکون پولك قازانجین اوزك گوتور

حاجی قارا یاخشی سزه ویردوکوم پولك فایداسی نجه اولسون

عسکر بگ آخر فایداسنك عوضنه بزده سکا یاخشیلوق ایدروك سنی قولدوردان اوتورروك قازانج یتورروك داخی آرتوق نه ایسترسن اون بش گونه بزده پولکا فایده ایستمك سکا عایب دگلمی بز سز که سن نه گیده بلورسن نه مال گتوره بلورسن

حاجی قارا نیه گیده بلمرم ایستسم بو گون گیدرم هیچ کسده

---

notre part du gain réalisé avec l'argent que tu nous auras confié, et tu prendras aussi la tienne.

Hâdjì Kara. Bien. Quels intérêts me rapportera l'argent que je vous confierai?

ʿAskèr Bèy. En guise d'intérêts, nous te ferons du bien, nous te protégerons contre les brigands, nous te ferons réaliser des bénéfices. Que veux-tu de plus? Comment oses-tu nous demander des intérêts pour l'argent que tu nous auras confié quinze jours? Sans nous, pourrais-tu partir chercher des marchandises?

Hâdjì Kara. Pourquoi ne pourrais-je pas partir? Si je le voulais, je partirais aujourd'hui même, et

مندن بر چوب آلا بلمز من اوزم نجه یول قولدوورا راست گلمشم دعوا ایلمشم

عسکر بک آجانم یوز اژدها اولاسن بو یوله یالغوز گیدوب گله بلمزسن بزکه سنك رشیدلقکی دامروق

حاجی قارا دوغروسی من فایداسز پول ویرمکه اورگنمشم اگر پوللك فایداسون چخارسکز سوزکزه قولاغ آسارام

عسکر بک آدامه یوز قزل ویرسن اون بش گونه نه قدر فایدا ایستیه جکسن

---

nul ne pourrait me prendre le moindre objet. Quand donc ai-je rencontré des brigands? A Dieu ne plaise!

'Askèr Bèy. Ah mon ami! Quand tu vaudrais, à toi seul, cent dragons, tu ne pourrais faire seul ce voyage, si nous refusions de te faire suivre la bonne voie.

Hàdjì Kara. En vérité, je n'ai pas appris à confier de l'argent sans intérêts. Si vous consentez à m'en donner, je vous écoute.

'Askèr Bèy. Si tu confiais cent pièces d'or à quelqu'un, quels intérêts lui demanderais-tu pour quinze jours?

حاجی قارا بش قزل یوز قزله فایدا گوتوروم آرتوق هر نه قازانسگز سزك اولسون

عسکر بگ (حیدر بگه صفر بگه اوزین چوروب) بولداشلر نه دیرسگز راضی‌سگزمی

حیدر بگ وصفر بگ داخی نه ایلیك راضیوق

عسکر بگ حاجی دی پول حاضر ایله

حاجی قارا ها وقت گیدرسگز

عسکر بگ بو آخشام گرك یولا دوشك

حاجی قارا چوخ یاخشی پول حاضردر گیدون گینون آخشام

Hâdjî Kara. Je veux gagner cinq pièces d'or pour cent. Tout le reste du bénéfice sera pour vous.

ʿAskèr Bèy, se tournant vers Haïdèr Bèy et Safar Bèy. Mes amis, que dites-vous? Acceptez-vous?

Haïdèr Bèy et Safar Bèy. Que faire de plus? Nous acceptons.

ʿAskèr Bèy. Allons, Hâdjî, prépare l'argent.

Hâdjî Kara. Un moment! Vous partez?

ʿAskèr Bèy. Il faut que ce soir nous nous mettions en route.

Hâdjî Kara. Très bien. L'argent est prêt. Allez

چاغی گلون بزم ایوه منده آتمی اسبابمی تدارك ایدم یوله دوشمك

بگلر (آیاغه دوروب) خدا حافظ حاق (گیدرلر)

حاق قارا (دالالرنجه) خوش گلدگز آخشام وقتلو قایدون

بگلر خاطر جمع اول (اوزاقلاشرلر)

حاق قارا آکشی جانم جهدی دخ بو کوبك اوغلینك مالینك اوستنده اوتورماقدان قیامتهدك بو صاتمیاجاقدر دیرلر فرنك مالی آلوب صاتمه سوداگرلك ایلرسن قزلباش روس مالی آل

---

faire vos préparatifs. Revenez ce soir à la maison; mon cheval et mes bagages seront prêts, et nous nous mettrons en route.

LES BÈYS, se levant. Dieu te garde, Hâdjî! (Ils partent.)

HÂDJÎ KARA, derrière eux. Vous aurez été les bienvenus! Revenez ce soir.

LES BÈYS. Sois tranquille. (Ils s'éloignent.)

HÂDJÎ KARA. Ah mon ami! Me voilà transporté! Si tu avais continué de t'occuper de ces marchandises d'un fils de chien, tu n'aurais pas réussi à les vendre d'ici au jour de la résurrection! On te dit: « Ne fais pas le commerce des marchandises d'Europe; achète et vends les marchandises des Kizil-Bachs et des Russes. »

صات من باشمه نه كول توكم بو قزلباش روس مالی بس نیه
صاتلمر خیر ایله ایش اولماسا من بو ضرری اوّلنجه چخاردا
بلمیه‌جكم دورم گیدم ایوه تدارکمی گورم بر بیله خیر آز الـه
دوشر یوخسه غصّه‌دن درد جرّ اوللّام (دكّانی یغشدروب باغلیوب
گیدر)

بو وقتده مجلسك وضعی دكلشوب حاجی قارانك ایوی نظره گلر حاجی قارا
النده آچار صندوقین آغزین آچر تاوربادان قزل چخاردر اوچ یوز قزل
سانیوب علیحدّه كیسه‌لره قویر صكره گیدر تفنك طپانچه‌سنی خنجرینی
قلیجینی گتورر یغر قباقنه بو حالده آروادی تكذ یتشر

تكذ آكشی نه قایررسن بو یراق اسبابی قباقنه نیه توكوبسن

Pourquoi me couvrir la tête de cendres? Pourquoi aussi les marchandises des Russes et des Kizil-Bachs ne se vendent-elles pas? Sans cette affaire, je n'aurais pu supporter ce dommage. Je pars, je vais à la maison faire mes préparatifs. Si un pareil bonheur venait à m'échapper, j'en mourrais de dépit et de chagrin. (Il met la boutique en ordre, la ferme et part.)

A ce moment, la scène change. On voit la maison de Hâdjî Kara. Celui-ci, une clef à la main, ouvre un coffre et tire des pièces d'or d'un sac. Il en compte trois cents, qu'il met avec soin dans des bourses. Puis il va prendre un fusil, un pistolet, un poignard et un sabre, qu'il dépose devant lui. A ce moment arrive la femme de Hâdjî Kara.

Toukèz. Mon ami, que veux-tu faire? Pourquoi as-tu déposé ces armes devant toi?

حاجی قارا سفرم وار یولا چخاجاقام

تکذ دی گورم هارا گیده‌جکسن

حاجی قارا سکا دیملو دگل

تکذ نجه دیملو دگل قولدورلوقا که گتمرسن مندن گیزلرسن

حاجی قارا ایله بر ایله زاددر

تکذ بس ایله زاد ایسه هیچ وقت گیده بلمزسن دور آیاغه
گیت دکانکا مالکی صات (یراقلاری یغشدرر)

Hâdjî Kara. J'ai un voyage à faire. Je vais me mettre en route.

Toukèz. Voyons, dis-moi où tu vas.

Hâdjî Kara. Il n'est pas nécessaire de te le dire.

Toukèz. Comment, il n'est pas nécessaire de me le dire! Tu vas donc faire du brigandage, puisque tu te défies de moi?

Hâdjî Kara. Quelque chose de ce genre.

Toukèz. Puisqu'il en est ainsi, je ne te laisserai jamais partir. Allons, retourne à ta boutique vendre tes marchandises. (Elle prend les armes.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

حاجی قارا دکّانی الله باتورسون مالی یوخا چخسون صاتلر مگر قویمازسن باشمك چاراسین گورم

تکذ آکشی باشگا نه گلوبدر چاراسین گورهسن نه دانشرسن

حاجی قارا دخی نه گلهجك ایوم یخلوب گیدوب دوز یوز مُنات ایندیهدك ضررم وار بوغازما چورك گیتمز

تکذ سنی گورم بوغازك ایله توتولسون كه سوده اوتمسون آی کوگرمش اوشاق آشوق یغان کمی بو قدر پولی یغوب نه

HÂDJÎ KARA. Que Dieu détruise la boutique! Qu'il anéantisse ces marchandises qu'on ne peut vendre! Finis; sinon je vais y mettre ordre!

TOUKÈZ. Mon ami, que t'est-il arrivé? Que prétends-tu faire? Que dis-tu?

HÂDJÎ KARA. Que veux-tu qu'il m'arrive de pire? J'ai ruiné ma maison! Jusqu'ici, j'ai bien perdu cent roubles, et j'ai la gorge tellement contractée, que je ne puis manger du pain.

TOUKÈZ. Je voudrais qu'elle fût contractée au point de ne pas te permettre de boire de l'eau! Enragé! Que feras-tu de tout cet argent que tu as entassé comme les enfants entassent des osselets?

ایلیه‌جکسن یوز ایل عمرك اوله ییه‌سن گیه‌سن ایچه‌سن سنك پولك توکنمز یوز مُنات ضرردن اوتری نه اوزڭی اولدوررسن

حاجی قارا میں کرّه سکّا دیمشم که سن آرواد سن گیت آروادلوقڭا مکّا اوگوت نصیحت ویرمه (الین اوزادوب تفنك طپانچه‌نی دارتوب آلر)

تکذ یعنی سن بو یاراقلاری قورشانوب اولار ایله آدام قورخوداجاقسن بو تفنك طپانچه‌نك ایگرمی‌سین اوستنگا گوتوره‌سن من بو آروادلوقم ایله سندن قورخمانام تورپاخ سنك باشڭا (ایکی اللو باشنه قارپر)

Quand tu aurais encore cent ans à vivre, tu pourrais boire, manger, te procurer des vêtements sans épuiser ton argent. Qu'est donc pour toi une perte de cent roubles? Ne vas-tu pas te tuer?

HÂDJÎ KARA. Je te l'ai dit mille fois : tu n'es qu'une femme! Occupe-toi de ce qui concerne les femmes! Ne me donne pas de conseils! Laisse les armes! (Il allonge la main et saisit le fusil et le pistolet.)

TOUKÈZ. Cela veut dire que tu te serviras de ces armes pour faire peur aux gens. Mais, quand même tu aurais sur toi vingt fusils ou pistolets semblables, toute femme que je suis, je ne te craindrais pas! Que la terre soit sur ta tête! (Elle prend sa tête entre ses mains.)

حاق قارا سنی لعنته گلەسن آرواد توخومگز یر اوزندن گوتورولسون ایتل بوردان

تکذ کشی دلو اولوبسن من ایومدن هارا ایتلەجکم دی گورم هارا گیدرسن

حاق قارا جهنّمه گوره ال چکمزسن نه ایسترسن مندن

تکذ کاش جهنّمه گوره ایندیەدك گتمش اولیدون اوگونی گوررمی طوی بایرام ایدم چه فایده عزرائیلك یولی یومرولسون که سنك کمی مرداری بر اوزنده قویوب گوزل جوانلری قارا تورپاج آلتنه یوللیر

Hâdjî Kara. Sois maudite, femme! Que votre engeance disparaisse de la terre! Hors d'ici!

Toukèz. Mon ami, tu es devenu fou! Où aller hors de ma maison? Voyons, dis-moi où tu vas?

Hâdjî Kara. En enfer! Au tombeau! N'en finiras-tu pas? Que veux-tu de moi?

Toukèz. Plût à Dieu que ce fût en enfer, au tombeau! Si tu étais mort plus tôt, verrais-je un pareil jour pour l'ouverture du Baïram? Qu'elle s'engage dans la voie d'ʿAzrâ'îl, celle qui a mis au monde un être aussi répugnant que toi, au lieu de mettre sur cette terre de beaux jeunes gens!

حاجی قارا یر اوزندن قالان مردارلرك بری سن اوزگسن كه طوق لعنت اولوب گیچویسن منم بوغازمه من عمردن بر كمسنه اینجتمشم بر كمسیه بر ضرر یتورمشم من نیه مردار اولورام

تكذ بر كمسیه ضرر یتورمسن خیرده ویرمسن اوندن اوتری مردارسن كه اوز مالگی نه اوزك ییوب ایچرسن نه عیالگا مصرف ایدرسن سن اولسن هیچ اولماسا آرواد اوشاقك دوینجه چورك ییر

حاجی قارا آرواد اوشاق زهر مار یسون

Hâdjî Kara. Tu en es, toi, des êtres répugnants de cette terre, toi qui profères de telles malédictions! De ma vie ma bouche n'a offensé qui que ce fût; je n'ai fait de tort à personne. Comment donc serais-je un être répugnant?

Toukèz. Tu n'as fait de tort à personne; mais tu n'as pas fait de bien non plus. Tu es un être répugnant, car tu ne dépenses ton argent ni pour ta nourriture, ni pour ta boisson, ni pour les besoins de ta famille. Qu'arriverait-il si tu mourais? Ta femme et ton fils mangeraient à leur faim.

Hâdjî Kara. Que ma femme et son fils mangent du fiel de serpent!

تکذ سنك ايونده زهر مارده تاپولماز اولسيده اونيده بزه قويوب ويرمزدون

(بو حالده) بگلر (چاغرر) حاجی حاجی

حاجی قارا آرواد چگل گیت آداملار گلیر (تکذ تز اوزاخلاشوب قاپونك دالوسندن قولاغ آسر)

بگلر (گیمش ایچرو کررلر) سلام علیك حاجی

حاجی قارا علیکم السّلام حاجی قاداگزی آلسون بُیوزون آگلشون

عسکر بگ حاجی حاضرسن‌می

Toukèz. Dans ta maison il n'y a pas même du fiel de serpent et, s'il y en avait, tu ne nous le donnerais pas!

À ce moment, Les Bèys appellent : Hâdjî! Hâdjî!

Hâdjî Kara. Femme, retire-toi, pars; des hommes viennent. (Toukèz s'éloigne promptement et va écouter derrière la porte.)

Les Bèys, prêts à partir, entrent. Le salut soit sur toi, Hâdjî!

Hâdjî Kara. Sur vous tous soit le salut! Que vos fautes retombent sur Hâdjî! Veuillez vous asseoir.

ʿAskèr Bèy. Hâdji, es-tu prêt?

حاجی قارا بلی باشگا دونم حاضرام پوللاری‌ده بودر آیرمشام
امّا حاجی آغرگ آلسون اوچ یوز قزلی من اوزم تبریزده گوزگزك
قباقنده چایه پارچیه ویرزم الگزه تاپشورام گتورسگز

عسکر بگ ایله نیه حاجی بورده تاپشورنده نه اولور

حاجی قارا او یاخشی‌در قاداك آلم هیچ تفاوتی یوخدر

عسکر بگ عیبی یوخدر اولسون دی دورگیدك

حاجی قارا بر آز دایانون قول بچه‌گزی گوندرمشم آتلارمی
نوکرمی گتورمکه

Hâdjî Kara. Oui. Puissé-je tourner autour de toi! Je suis prêt; l'argent aussi est prêt, je l'avais mis de côté. Mais que votre douleur soit pour Hâdjî! A Tèbrîz, je consacrerai devant vous trois cents pièces d'or à acheter du thé et des pièces d'étoffe que je vous remettrai et que vous emporterez.

'Askèr Bèy. Pourquoi cela, Hâdjî? Pourquoi ne pas nous confier l'argent ici.

Hâdjî Kara. Cela vaut mieux. Que tes fautes retombent sur moi! Cela d'ailleurs ne changera rien.

'Askèr Bèy. Il n'y a pas d'inconvénient à cela. Soit! Allons, viens, partons.

Hâdjî Kara. Attendez un peu. J'ai envoyé le fils de votre serviteur chercher mes chevaux et mon domestique.

عسکر بگ نچه آت گتوررسن حاجی

حاجی قارا اوچ آت آغرك آلم برین قول بچه‌گز منه‌جك برین اوزم برینی‌ده یوکلروك نوگر باشین چکر سز نچه آت کوتوررسگز

عسکر بگ بزمده هر برمزك ایکی آتی وار بری یوك بری منك ایچون بو یراق اسباب سنگدر حاجی

حاجی قارا بلی

عسکر بگ چوخ یاخشی دی بس گین

ʿAskèr Bèy. Combien prends-tu de chevaux, Hâdjî ?

Hâdjî Kara. Trois. Ta douleur soit pour moi ! Le fils de votre serviteur prendra l'un d'eux; j'en prendrai un autre, et le domestique est occupé à charger le troisième des bagages. Et vous, combien de chevaux emmenez-vous ?

ʿAskèr Bèy. Chacun de nous a deux chevaux, l'un de selle, l'autre pour les bagages. Ces armes sont à toi, Hâdjî ?

Hâdjî Kara, Oui.

ʿAskèr Bèy. Très bien ! Allons, apprête-toi.

حیدر بك والله حاجی سنی تانیمیان آدام اولسا کورنده باغری یارلاجاق

صفر بك والله منم حاجیه بو گمانم یوخیدی

حاجی قارا آدام ایش وقتنده تانیلور قاداك آلم سز منی ایله آرشون اولچن بلوب سایه سالمیرسکز امّا انشا الله گورسکز که من قورخاقلاردان دگلم تعجّب ایدرم در پاره قاچاقچیلره که هر یولدن اوتنلره مالارینی ویروب بوش قایدرلار

صفر بك حاجی مال توتانلار بلمرسن نجه حیله‌کاردرلر یساول

Haïdèr Bèy. Par Allâh! Si Hâdjî ne te connaissait pas, son cœur se briserait!

Safar Bèy. Par Allâh! Je ne crois pas cela de Hâdjî!

Hâdjî Kara. C'est quand l'occasion s'en présente que l'on connaît les gens. Que tes fautes retombent sur moi! En ce moment, vous n'êtes pas à une coudée de mon ombre; mais, s'il plaît à Dieu, vous verrez que je ne suis pas un poltron! Je m'étonne de voir des contrebandiers, sur toutes les routes, abandonner leurs marchandises au premier venu et revenir les mains vides.

Safar Bèy. Hâdjî, tu ne sais pas combien les voleurs sont rusés. Certains prennent l'uniforme de

قراول لباسنده كه آدامك گوزینه گوروُنمزلر گوررسن كه بعضی
وقت یا پالانلو آت یا ایشك منوب بعضی وقت پیاده یاراقسز
اسبابسز قباقگا راست گلرلر نه بلهسن دیرسن كه فقیر
یولداں اوتندر ایله كه قاپاقاپ یوووقلاشانده یاراق اسباب
بلمرسن كه هارادان تاپولدی دخ ال آچماقا هیچ مجال اولمز
سویرلار هر نیك وار آلرلار

حاجی قارا بولار تمام قورخاقلوقدان واحتیاطسزلقدن آدمك
باشنه گلر هیچ كسی گرك آدام اوزینه یووق قویماسون ایستر
هر لباسده اولسادا برجه مڭا راست گلهلر گورهلر اولارك

---

garde ou de douanier pour ne pas éveiller la défiance; tu pourrais en voir d'autres, montés sur des chevaux de bât ou des ânes, ou bien allant à pied, sans être armés ni équipés; ne te doutant de rien, tu dirais : « C'est quelque pauvre diable qui passe son chemin », quand, tout à coup, il se rapprocherait de toi et te montrerait des armes sans que tu saches où il a pu les prendre. Tu ne pourrais faire aucune résistance; on te dépouillerait et on t'enlèverait tout ce que tu posséderais ayant quelque valeur.

Hâdjî Kara. Voilà bien le comble de la poltronnerie et de l'imprudence! On ne doit laisser personne s'approcher de soi, sous quel costume que ce soit.

باشنه نه گتوررم هامیسنه توپالاتما ویررم که دخی هیچ قاچاقچی‌نك قباقین کسمسونلر

صفر بگ بلی دوغرو دیرسن آدام گرك قورخاق اولمیا احتیاطنی الدن قویمیا (بو حالده کرم علی حاجینك نوکری واوغلی بدل ایچرو گررلر)

کرم علی آغا آتلار حاضردر هارا گیدجکسن

حاجی قارا تبریزه

کرم علی تبریزه منی‌ده ایسترسن آپاراسن

حاجی قارا بلی

Ceux qui s'aviseraient de venir près de moi et de me regarder, je leur enlèverai l'envie d'attaquer les contrebandiers.

Safar Bèy. Oui, tu dis vrai. L'homme ne doit ni être poltron, ni négliger la prudence. (A ce moment, le domestique de Hâdjî Kara, Kèrèm ʿAlî, et son fils Bèdèl entrent.)

Kèrèm ʿAlî. Maître, les chevaux sont prêts. Où vas-tu?

Hâdjî Kara. A Tèbrîz.

Kèrèm ʿAlî. M'emmènes-tu aussi à Tèbrîz?

Hâdjî Kara. Oui.

کرم علی ندن اوتری گیدرسن آغا

حاجی قارا سنك نه ویجگا

کرم علی نجه ویجمه دگل آخر دیرسن سنیده آپاررام بس بلمم که من نیه گرکم

حاجی قارا گیدرم خریده مال آلوب آته یوکلیه‌جکم سن چکه چکه گتوره‌جکسن

کرم علی آی آغا ها وقت باشبورت آلدون که تبریزه گیدرسن

عسکربگ باش‌بورت لاز دگل

Kèrèm ʿAlî. Pourquoi pars-tu, maître?

Hâdjî Kara. Que t'importe?

Kèrèm ʿAlî. Comment, que m'importe? Tu me dirais : « Je t'emmène », sans que je sache ce que je dois faire?

Hâdjî Kara. Je vais acheter des marchandises que tu chargeras sur le cheval et que tu ramèneras à petites journées.

Kèrèm ʿAlî. Un moment, maître! As-tu pris un passeport pour aller à Tèbrîz?

ʿAskèr Bèy. Le passeport n'est pas nécessaire.

کرم علی ایله اولسا من گیتمنم من بر یول بورادان سالیانا بلیطسز گتمشدم مورووف او قدر دوگدوردی که ایندیده آغرسی یادمدان چخمیوبدر

عسکر بک قورخما مورووف هیچ وقت بزم گیتدوکمزی بلمز

کرم علی دوغریسی منم وعدم یاخونلاشوبدر چخوب اوزگیه نوکر دوراجاقام حاق چوخ آز مزد ویرر برده قارنم دویمر من گیدنده دگلم

عسکر بک سن بو سفرگیت یولدا قارنك توتدوقجه بز سنگا چورك ویرروك هر برمزده بر توپ چیت باغشلاروق

Kèrèm ʿAlî. S'il en est ainsi, je ne pars pas. Pour être allé une fois d'ici à Sâlyân sans laissez-passer, le juge de paix m'a fait infliger une telle correction, que j'en ressens encore la douleur.

ʿAskèr Bèy. Ne crains rien. Jamais le juge de paix ne connaîtra notre voyage.

Kèrèm ʿAlî. En vérité, je vais rompre mon engagement et devenir le domestique d'un autre. Hâdjî me donne des gages très modiques et jamais je ne suis rassasié. Je ne pars pas!

ʿAskèr Bèy. Fais donc ce voyage. En route, tu auras le ventre plein, et nous ne te laisserons pas manquer de pain. De plus, chacun de nous te fera cadeau d'une pièce de toile.

كرم على حاجى ده باغشلارمى

حاجى قارا يوكى ساغ سلامت گتوروب چخارسن مندە چالشارام سنك خيرك ايچون سكّا ويرلن چيتلرى چوخ بها صاتارام

كرم على اولسون

حاجى قارا (بگلره) يورون گيدك (هاميسى چوله چخرلار صكره)

تكز (مجلسه گلر يالقوز) باى ايوگزى الله يخسون كشيكى

KÈRÈM ʿALÎ. Et Hâdjî, me fera-t-il aussi un cadeau?

HÂDJÎ KARA. Quand tu seras revenu avec ton chargement intact, moi aussi je te ferai du bien. Je vendrai à ton profit, et fort cher, les toiles qu'on t'aura données.

KÈRÈM ʿALÎ. Soit!

HÂDJÎ KARA, aux Bèys. Allons, en route. (Tous sortent, puis :)

TOUKÈZ, paraissant seule sur la scène. Oh! Que Dieu ruine vos maisons[1]! Vous avez circonvenu cet imbécile! Vous l'emmenez chercher des marchandises de

[1] Locution injurieuse d'origine persane. Cf. BARBIER DE MEYNARD, *L'Ours et le Voleur*, p. 61, note.

تووليوب قاچاق مالا آپارديلر باشنه بر ايش گلسه اوشاخلارجقم يتيم قالاجاق واى واى (ديزنه چرپر گيدر)

پرده سالنر

---

contrebande! Il en résulte que mes pauvres enfants resteront orphelins! Hélas! hélas! (Elle frappe ses genoux et part.)

Le rideau tombe.

(La suite au prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 11 MARS 1904.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Senart, *vice-président;* Allotte de la Fuÿe, Basmadjian, Bouvat, Carra de Vaux, l'abbé Chabot, de Charencey, Rubens Duval, Fossey, Grenard, Grimault, Halévy, Cl. Huart, l'abbé Labourt, Sylvain Lévi, Mondon-Vidailhet, Schwab, Thureau-Dangin, *membres;* Chavannes, *secrétaire.*

Lecture est donnée d'une lettre de M. Parisot annonçant la mort du docteur Liétard, survenue à Plombières en février 1904. M. Senart, après avoir exprimé les regrets de la Société, rappelle que le docteur Liétard avait fait des recherches sur l'histoire de la médecine dans l'Inde et se rattachait par là aux études de la Société asiatique.

Après avoir donné lecture d'une circulaire envoyée par le Comité d'organisation du XIV[e] Congrès des Orientalistes à Alger, M. Barbier de Meynard propose que la Société adhère à ce congrès et s'y fasse représenter par un délégué. M. Chavannes, secrétaire de la Société, est désigné à l'unanimité pour cette délégation et reçoit les remerciements du Conseil.

M. Schwab offre, au nom de l'auteur, un volume intitulé : *L'Ancien Testament et la langue française au moyen âge, VIII[e]-XV[e] siècles; étude sur le rôle de l'élément biblique dans l'histoire de la langue, des origines à la fin du XV[e] siècle,* par J. Trénel. Cette thèse de doctorat ès lettres n'est pas

seulement d'un grand intérêt pour la philologie française; elle touche aux études sémitiques par la première section de la première partie, consacrée aux mots hébreux, et par toute la troisième partie, qui est un examen complet et grammatical des hébraïsmes.

M. Halévy présente quelques observations sur les noms de la divinité chez les Hébreux, sur la valeur de l'expression «ton compagnon» dans la législation du Décalogue, et sur le mot éthiopien *'enzîrâ*. Il rectifie la traduction traditionnelle de deux passages, l'un tiré des Juges (v, 30), l'autre du livre intitulé : *Jubilés* (xxxviii, 5).

M. Carra de Vaux expose et cherche à justifier par des exemples la méthode dont il s'est servi dans tout un ensemble de considérations tendant à démontrer que l'étrusque peut être rattaché aux langues turques et que la civilisation hellénique a été précédée par une civilisation turque qui a laissé des traces dans les langues, dans la mythologie et dans la toponymie.

La séance est levée à 6 heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 11 mars 1904.)

Par l'India Office : *Indian Antiquary*, December 1903. Bombay; gr. in-4°.

Par le Ministère de l'Instruction publique : Mission Pavie, Indo-Chine, 1879-1895. *Études diverses*. III. *Recherches sur l'histoire naturelle de l'Indo-Chine orientale*, par Auguste Pavie. Paris, 1904; gr. in-4°.

— *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, oct.-déc. 1903. Hanoï; gr. in-8°.

Par la Société : *Actes de la Société de philologie*. Année 1903. Paris; in-8°.

Par la Société : *Giornale della Societa asiatica italiana.* Vol. 16, parte 2. Firenze, 1903; in-8°.

— *Journal des Savants,* janv. et févr. 1904. Paris; in-4°.

— *Bulletin de littérature ecclésiastique,* mai 1902. Paris; in-8°.

— *Bulletin de la Société de géographie,* janv. 1904. Paris; in-8°.

— *Atti della Reale Accademia dei Lincei.* Vol. XI, parte 2, fasc. 8 et 9. Roma, 1903; in-4°.

Par les éditeurs : Ét. Aymonier, *Le Cambodge : I. Le Royaume actuel.* Paris, 1900; in-8°.

— Le même, *Le Cambodge : II. Les Provinces siamoises.* Paris, 1901; in-8°.

— Le même, *Le Cambodge : III. Le groupe d'Angkor et l'histoire.* Paris, 1904; in-8°.

— *Recueil de poésies kabyles* (texte zouaoua), par Si Ammar ben Saïd *dit* Boulifa. Alger, 1904; in-8°.

— *International Correspondence* (revue), janv. 1904. Paris; in-8°.

— *Bulletin de littérature ecclésiastique,* mai 1902. Paris; in-8°.

— *Revue critique,* n°s 6-12. Paris, 1904; in-8°.

— *Al Machriq,* févr. 1904. Beyrouth; in-8°.

— *Annual Reports,* 1902-1903. Norwood; in-8°.

— *Revue de l'histoire des religions,* nov.-déc. 1903. Paris; in-8°.

— *Polybiblion,* partie technique et littéraire, févr. 1904. Paris; in-8°.

Par les auteurs : M. J. de Goeje, *Liber poesis et poetarum.* Lugduni Batavorum, 1904; in-8°.

— É. Aymonier, *Le Cambodge : I. Le Royaume actuel.* Paris, 1900; in-8°.

— Le même, *Le Cambodge : II. Les Provinces siamoises.* Paris, 1901; in-8°.

Par les auteurs : É. Aymonier, *Le Cambodge : III. Le groupe d'Angkor et l'histoire*. Paris, 1904; in-8°.

— H. Sâstrî, *Descriptive Catalogue of Sanskrit manuscripts in the Library of the Calcutta Sanskrit College*, N°s 17-18. Calcutta, 1903; in-8°.

— J. Jamshedji Modi, *The Parsees at the Court of Akbar*. Two papers. Bombay, 1903; in-8°.

— Ditlef Nielsen, *Die altarabische Mondreligion und die mosaïsche Ueberlieferung*. Strassburg, 1904; in-8°.

— A. Barth, *De l'origine et de la propagation des fables* (extrait). Paris, 1903-1904; in-4°.

— Ed. G. Browne, *Part II of the «Lababu-l-albâb» from Mohammed 'Awfi*. London, 1903; in-8°.

— B. Kersjesen C. den Hamer, *De Tjandi Mendoet voor de Restauratie*. Batavia, 1903; in-fol.

— Cl. Huart, *Le Livre de la Création et de l'histoire de Moṭahhar ben Ṭâhir el Maqdisi*. T. III. Paris, 1903; in-8°.

— Karl Piehl, *Sphinx*. Vol. VII, fasc. 4. Upsala, 1903; in-8°.

— L. de Milloué, *Conférences au Musée Guimet*, 1899-1901. Paris; in-8°.

SÉANCE DU 15 AVRIL 1904.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Senart, *vice-président;* Basmadjian, Bouvat, Cabaton, Carra de Vaux, de Charencey, Decourdemanche, Dussaud, Ferrand, Gaudefroy-Demombynes, Halévy, Huart, Macler, l'abbé Martin, Mayer-Lambert, Mersier, Schwab, Thureau-Dangin, Vinson, Zénagui, *membres;* Chavannes, *secrétaire*.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Est nommé membre de la Société :

M. le D[r] P. GUIGUES, professeur à la Faculté française de médecine de Beyrouth, présenté par MM. Philippe Berger et Houdas.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort d'un des membres de la Société, M. Franck VINCENT, décédé le 29 mars 1904 à l'âge de 33 ans; il regrette que cette fin prématurée ait interrompu une carrière qui promettait d'être utile à la science.

En présentant le numéro de janvier-février du *Journal asiatique*, M. BARBIER DE MEYNARD adresse un pressant appel à la bonne volonté des membres en les priant de ne pas attendre au dernier moment pour lui donner le manuscrit des travaux qu'ils destinent au *Journal*.

Après avoir pris connaissance d'une lettre de M. Victor HENRY, professeur à la Sorbonne, qui se propose de publier, en collaboration avec M. W. CALAND, professeur à Utrecht, une description complète et détaillée d'un service divin du rituel védique, et après avoir entendu les observations de MM. SENART, HALÉVY et DECOURDEMANCHE, la Société, sur la proposition de M. BARBIER DE MEYNARD, décide d'accorder une subvention de 1,200 francs par volume à cette publication, qui comprendra deux volumes de 400 pages environ.

M. DE CHARENCEY signale certaines affinités linguistiques entre le Nouveau et l'Ancien Monde et les explique par la présence de colons asiatiques en Amérique.

M. BASMADJIAN lit une note dans laquelle il cherche à établir une parenté entre l'arménien et l'étrusque.

M. CARRA DE VAUX maintient la thèse qu'il avait soutenue dans la précédente séance. M. l'abbé MARTIN expose ses idées personnelles sur l'interprétation de quelques mots étrusques.

La séance est levée à 5 heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.
(Séance du 15 avril 1904.)

Par l'India Office : *Indian Antiquary*. January 1904. Bombay; gr. in-4°.

— Jas. Burgess, *Digambara Jaina Iconography*. Bombay; in-4°.

— Impérial Library, *Catalogue of books*. Calcutta, 1903; in-4°.

Par le Ministère de l'Instruction publique : *Mission scientifique en Perse*, par J. de Morgan. T. V, *Études linguistiques: Dialectes kurdes. Langues et dialectes du nord de la Perse*. Paris, 1904; gr. in 4°.

Par la Société : *Anallecta Bollandiana*. Tomus XXIII, fasc. I. Bruxellis, 1904; in-4°.

— *Journal asiatique*, nov.-déc. 1903; in-8°.

— *Bulletin de la Société de géographie*, févr. 1904. Paris; in-8°.

— *The Geographical Journal*, March-April 1904. London; in-8°.

— *Bollettino*, n[os] 38-39. Firenze, 1904; in-8°.

— *Revue archéologique*, janv.-févr. 1904. Paris; in-8°.

— *Journal of the American Oriental Society*, 24[th] vol., second half. New Haven, 1903; in-8°.

— *Bessarione*, gennajo-febrajo 1904. Roma; in-8°.

— *Journal des Savants*, mars 1904. Paris; in-4°.

Par les éditeurs : *Annuaire de l'École des hautes études*. Paris, 1903; in-8°.

— *Revue critique*, n[os] 10-14. Paris, 1904; in-8°.

— *Al-Machriq*, 1[er] et 15 mars 1904. Beyrouth, 1904; in-8°.

— *Bulletin de littérature ecclésiastique*, févr.-mars 1904. Paris; in-8°.

Par les éditeurs : *Bibliothèque égyptologique*, publiée sous la direction de M. G. Maspero. Paris, 1904; in 8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, mars 1904. Paris, 1904; in-8°.

— *Zeitschrift für hebräische Bibliographie*, janv.-févr. 1904, N° 1. Frankfurt a. M., 1904; in-8°.

— *Revue de l'histoire des religions*, janv.-févr. 1904. Paris; in-8°.

Par les auteurs : CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'archéologie orientale*. T. VI, livr. 3-4. Paris; in-8°.

— Stéphane VALOT, *Les héros de Richard Wagner*. Paris, 1903; in-8°.

— M.-A. LUNCZ, *Jérusalem*, Annuaire 1903; in-8°.

— Le général DE BEYLIÉ, *Le palais d'Angkor Vat*. Hanoï, 1904; in-4°.

— J.-F. MARQUES PEREIRA, *Ta-ssi-yang-Kuo*. Seria II; vol. IV, n° 6. Lisboa, 1903; gr. in-8°.

— Dr M. GHAZARIAN, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*. Marburg, 1903; in-8°.

— G. MILLET, J. PARGOIRE et L. PETIT, *Recueil des inscriptions chrétiennes du mont Athos*, 1re partie. Paris 1904; in-8°.

— J. HALÉVY, *Revue sémitique*, avril 1904. Paris; in-8°.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 11 mars 1904.)

I

ELOAH.

Dieu se dit ordinairement en hébreu אֱלֹהִים, forme plurielle usitée comme singulier et supposant ainsi l'antériorité du singulier אֱלֹהַּ. Ce dernier correspond à l'araméen אֱלָה dont le pluriel אֱלָהִין conserve toujours son sens naturel et ne

s'applique jamais à une seule divinité. Dans la famille du sud, on note l'arabe إِلَاه « dieu », إِلَاهَة « déesse » et le sabéen אלה « dieu » et אלהת « déesse ». J'ai démontré dernièrement que le nom arabe du vrai dieu *Allâh* اللّٰه, contracté de ال-إِلَاه était inconnu des Arabes païens. La possession du vocable אלה par la majorité des peuples sémitiques invalide d'abord la prétention de quelques critiques que l'hébreu אֱלֹהַּ est un mot de basse époque, voire même une addition artificielle abstraite du pluriel אֱלֹהִים. Le contraire est d'ailleurs garanti par la présence du terme אלה dans les textes hétéens et araméens de Panamou et de Bar-rekoub qui datent du VIII[e] siècle avant l'ère vulgaire.

Un point se laisse cependant vérifier par l'expérience : en hébreu il n'existe pas un seul nom propre composé avec אלה ; on a bien entre tant d'autres עזריאל et פלטיאל, אליעזר et אליפלט — je laisse de côté l'élément (יה(וה, יְהוֹ, יְהוֹ, יוֹ — jamais עזריאלה, פלטיאלה; אלהיעזר, אלהיפלט. C'est aussi le cas des anciens noms araméens; mais depuis l'ère chrétienne les noms composés avec אלה deviennent de plus en plus nombreux. La cause semble résider dans le fait que l'ancien terme pour dieu, אֵל, avait disparu de l'usage, de sorte que le mot אלה seul put servir à la composition de noms théophores. Voilà un indice chronologique à noter. Quant à la substance même du mot, je ne crois pas que le ה de אֱלֹהַּ, אֱלָה soit une ancienne marque du pluriel (opinion de M. Wellhausen); il fait simplement office de support de trilitéralité. אלה est à l'égard de אֵל comme גבה « être haut, élevé » à l'égard de גַּב « hauteur, élévation », ou l'arabe مَاء par rapport à مَا « eau » et d'autres formations analogues qui remontent à une très haute antiquité.

II

UN MOT IMPORTANT DANS LE DÉCALOGUE.

Le plus ancien résumé des lois constitutionnelles d'Israël, le Décalogue, se divise notoirement en quatre catégories dis-

tinctes : 1° Devoirs envers Dieu : culte de Yahwé sauveur, défense d'adorer d'autres dieux représentés par des objets matériels ou fabriqués, interdiction du parjure, sanctification du sabbat (commandements 1 à 4); 2° Devoirs envers la famille : Honorer le père et la mère (commandement 5); 3° Devoirs envers les autres (commandements 6 à 10) : Interdiction du meurtre, de l'adultère, du vol, du faux témoignage, de la convoitise à l'égard de la femme ou des biens d'autrui. On remarquera que, tandis que les huit premiers commandements présentent des actes bons ou mauvais d'une manière absolue, le neuvième et le dixième envisagent des actes dont la culpabilité n'est pas en eux-mêmes, mais dans leur rapport à l'intérêt des autres; et c'est pour ce rapport que le législateur emploie le terme רֵעַ pour désigner la partie lésée : « Ne dépose pas un faux témoignage contre ton רֵעַ; ne convoite pas la maison de ton רֵעַ, ne convoite pas la femme de ton רֵעַ, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni toute autre chose qui appartient à ton רֵעַ ». A première vue, la quadruple répétition de ce terme dans ces trois courts versets semble oiseuse; à la réflexion, on se convainc que l'auteur, en ce faisant, avait un but didactique de l'ordre le plus élevé, savoir, celui d'introduire dans le code officiel une conception nouvelle concernant les rapports des hommes entre eux, conception qui n'existait pas jusqu'alors dans le langage du droit public. En effet, la relation entre deux personnes est exprimée dans le code Hammurabi par *amela ana ameli*, *homo homini* « homme à homme », expression qui se borne à constater la ressemblance physique des personnes intéressées. L'innovation du législateur hébreu prend soin de noter leur relation psychique et morale; il dit : אִישׁ אֶל רֵעֵהוּ « homme à son compagnon, son ami ». C'est même plus spirituel que le parallèle אִישׁ אֶל אָחִיו « homme à son frère » qui rappelle une parenté de naissance fortuite sans impliquer nécessairement une égalité de caractère. Le compagnon, l'ami est un parent librement choisi par une sympathie acquise par l'expérience et les mé-

rites réciproques. Voilà à quelle hauteur le législateur hébreu a porté le principe de la mutualité humaine. Fait remarquable, aucune des anciennes législations n'a approché cette façon de voir. Héritiers de la pensée grecque et latine, nous disons encore aujourd'hui «l'un à l'autre» (*alius alii*, ἀλλήλοις). Les expressions solennelles «notre semblable, notre prochain» découlent de la version des Septante ou de l'Itala et n'ont été employées chez les auteurs classiques qu'à une époque très récente.

III

JUGES, V, 30.

La mère du général chananéen Sisera trouve fâcheux le retard de son fils à rentrer. Les dames de sa suite cherchent à la rassurer en disant : «Certes, ils (les vainqueurs d'Israël) ont trouvé opportun de partager le butin, רחם רחמתים par tête d'homme, etc.». Déjà par la charpente consonnantique, ces mots signifiant littéralement «une matrice, deux matrices» ne peuvent désigner que des femmes capturées. Cependant un critique récent, au cours d'une longue étude sur le chant de Débora, a cherché à prouver que le mot רחם est l'altération d'une ancienne leçon פְּרָדֹת «mules», leçon qui aurait existé dans le texte hébreu traduit par le Syrien. En effet, la Pešiṭta offre : «...et il distribue des mules aux chefs des hommes (ܘܦܠܓ ܟܘܕܢܝܐ ܠܪܫܝ ܓܒܪܐ)». Mais étant donné que la leçon massorétique forme aussi la base de la version grecque (φιλιάζοντα φίλοις), la raison de la traduction syriaque doit être cherchée ailleurs. Il me paraît assez vraisemblable que sous l'épithète de «mules» on entendait les serves, conformément à l'usage talmudique où מְכֻדָּן signifie «réduit à l'état de servage». En tout cas le sens de «serve» pour le רחם hébreu est confirmé par la ligne 17 de l'inscription de Mêša' où [עבדן] ורחמת «[des serfs] et des serves» fait parallèle à [גברן] וגברת «[des hommes libres] et des femmes libres».

IV

PROVERBES, XIX, 18.

Ce verset porte : יסר בנך כי יֵשׁ תִּקְוָה ואל הֲמִיתוֹ אל תשׂא נפשך, et on le traduit couramment par : « Châtie ton fils car il y a espérance, mais pour le tuer ne porte pas ton âme, ta volonté ». On reconnaitra que la liaison des idées laisse bien à désirer : quelle espérance que la correction de l'enfant fait naitre, le proverbe ne le dit pas; puis le conseil donné au père de ne pas tuer son enfant pour un léger écart n'est-il pas bien singulier? La tournure imprimée à la première partie de la phrase : *Erudi filium tuum, ne desperes,* n'est pas plus claire et la partie *b* reste insignifiante dans toutes les traductions, y compris celle des Septante qui ont changé המיתו en חרפתו (*εἰς δὲ ὕϐριν αὐτοῦ*) « à ses injures ». Peut-être fera-t-on bien d'admettre provisoirement la modification suivante : יסר בנך כי יְשַׁתְּקֻהוּ ואל הֲמְיָתוֹ אל תשא נפשך « Châtie ton fils lorsque (les gens) lui disent de se taire (parce qu'il a proféré de vilains mots) et ne fais pas attention à ses cris ». La forme active שִׁתֵּק « faire taire, dire de se taire » n'est constatée que dans la Mišna, mais son existence est garantie par l'usage du *qal* שָׁתַק dans la Bible (Psaume CVII, 30; Jonas I, 12). המיה désigne aussi des cris de douleur et de plainte (Psaume LXXVII, 4; LV, 18). Il est toutefois possible de prendre הֶמְיָה dans le sens de cris de joie exubérante (Isaïe XIV, 11), mais alors il faudrait attribuer à la phrase אל תשא נפשך le sens de « ne sois pas indulgent ». (Cf. II Samuël XIV, 14.) Cette dernière tournure me paraît plus vraisemblable.

V

JUBILÉS, XXXVIII.

Ésaü et ses fils, avec le secours de divers auxiliaires, assiègent la ville d'Hébron dans l'intention d'exterminer la famille de Jacob qui se défend en tirant des flèches contre les assail-

lants. « Alors Jacob tendit son arc et tira une flèche, transperça son frère Ésaü, au bouton de la mamelle droite, et l'étendit à terre. Puis, il lança une autre flèche et atteignit l'Araméen Adoram au bouton de la mamelle gauche, le mit en fuite et le tua. » Jusqu'à présent on semble considérer Adoram comme un nom fictif emprunté au personnage nommé אֲדֹרָם dans I Rois, XII, 18. Mais ceci ne s'accorde guère avec ce qui est raconté quelques lignes plus bas : « Siméon, Benjamin et Hénoch, fils de Reüben, sortirent à l'ouest de la tour, accompagnés de 50 hommes et tuèrent d'Édom et des Chorites 400 hommes vaillants et guerriers. Six cents hommes s'enfuirent, et les quatre fils d'Ésaü fuirent avec eux et laissèrent leur père mort là où il était tombé (savoir), sur la colline est en Aduram. Et les enfants de Jacob les poursuivirent jusqu'au mont Séir. Puis Jacob enterra son frère Ésaü sur la colline qui est en Aduram et retourna dans sa maison. » Comme on le voit Adoram est deux fois qualifié comme un nom de lieu, ce qui rend certain que le nom d'homme n'est que la personnification du nom topique, et non pas l'inverse. Si je ne me trompe, le nom en question est celui du bourg iduméen de « Adora » connu par la résistance qu'il opposa à Jean Hyrcan. Il est situé à deux heures au sud-ouest d'Hébron. On objectera qu'Adoram est qualifié de « Araméen » et que cette qualification se retrouve au début du récit où les enfants disent à Ésaü : « Maintenant, écoute-nous, nous enverrons (des messagers) à Aram, aux Philistins, à Moab et à Ammon, nous choisir des hommes vaillants et braves dans le combat..... Et ils envoyèrent à Aram et à Aduram, l'ami de leur père, et enrôlèrent chez eux 1000 hommes guerriers choisis, etc. » Cette quadruple mention d'Aram à côté d'Adoram repose sur une faute de lecture, il est facile de le prouver. Le narrateur remarque clairement que « Aram-Adoram était l'ami de leur père »; or les peuples alliés habitaient dans le voisinage de l'Idumée, domaine des enfants d'Ésaü; tels sont les Philistins et les peuples transjordaniques, Moab et Ammon. Le pays d'Aram, la Damascène et la Coelésyrie se dérobent à l'horizon

de l'Idumée, et l'auteur n'aurait pas pu faire d'Adoram un ami particulier d'Ésaü. Il me paraît que la leçon de l'original portait partout אדם, אדמי «Édom, Iduméen» et que la transcription grecque Ἀραμ, Ἀραμαῖος est due à la confusion de ד avec ר. Toute la situation s'éclaircit maintenant. Adoram, personnifie la ville iduméenne d'Adora et il est naturellement l'ami intime d'Esaü qui porte aussi le surnom d'Édom (Genèse, XXXVI, 1). Ésaü est enterré sur une colline d'Adora qui fait partie de son domaine. Fait à noter, le narrateur distingua à bon droit entre les Iduméens dont le chef-lieu était Adora et les Iduméens qui habitaient le mont Séir avec les Chorites dont la capitale était Pétra, conformément à Genèse, XXXVI, 20-30. Du temps de l'auteur, une partie de ce peuple habitait le Negeb de Juda et une autre partie était restée à Pétra sous la domination des Nabatéens, déguisée sous l'appellation de Chorites. Après l'époque de la conversion des Iduméens du Negeb, il n'y avait plus trace d'Iduméens à Pétra, ce qui favorise la pensée que la composition du livre des Jubilés est antérieure à cet événement. Quant à la donnée suivant laquelle «les fils d'Ésaü n'ont pas cessé de payer tribut aux enfants de Jacob, jusqu'à ce jour», elle n'a aucune valeur historique; l'expression «jusqu'à ce jour» se rapporte à la descente en Égypte de Jacob et de ses enfants et non pas aux époques suivantes.

VI

عُنْصُر

L'arabe عُنْصُر (pl. عَنَاصِر) désigne les éléments dont les corps sont composés. A ce que je sache, il n'a pas encore été expliqué. Je le rapproche de l'éthiopien ዕንዚራ *'ënzîrâ* «instrument musical à cordes, harpe». La mutation de *ṣ* et *z* est des plus fréquentes en langue gueez. La conception des éléments est certainement empruntée à la science grecque qui fait usage dans ce sens du mot *στοιχεῖα*. La signification propre du *στοιχεῖον* est «une chose entre plusieurs rangées

ensemble », puis « principe constitutif, élément », etc. Cette dernière signification, d'ordre purement scientifique, a pu être appliquée par les Arabes au terme qui — l'éthiopien l'indique assez clairement — signifie chez les Sémites du sud un instrument à plusieurs rangées de cordes musicales. عُنْصُر viendrait ainsi de عصر « serrer, presser »; le *n* serait un infixe purement adventice.

J. Halévy.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 15 avril 1900.)

SUR QUELQUES MOTS AMÉRICAINS D'ORIGINE ASIATIQUE.

Un missionnaire, qui a longtemps évangélisé les tribus de race Athabaskane, signale l'existence de relations commerciales suivies entre les populations des deux rives opposées du détroit de Béhring. (Voir le R. P. E. Petitot, *Vocabulaire français-esquimau [dialecte des Tchiglits]*, monographie, p. xiv, Paris, 1876.) Mais là ne se sont pas bornés, à coup sûr, les rapports entre Asiatiques et Américains. On ne saurait douter aujourd'hui que les Kolouches, si différents au point de vue physique des peuplades cuivrées qui les entourent, ne soient des Mongols à peu près purs et, par conséquent, venus d'Asie à une époque inconnue. Les populations Dénné-Dindjiées, aujourd'hui fixées à l'est des Montagnes Rocheuses, et spécialement les Chippéwayans, se rappellent encore l'époque où leurs aïeux quittèrent leur patrie primitive pour traverser ensuite un grand lac semé d'écueils qui pourrait bien n'être que le détroit de Béhring, et abordèrent enfin sur les rives du lac de Cuivre. (Voir Mackensie, *Voyages*, trad. de Castéra, t. I, p. 278-279, Paris, an x: et le R. P. E. Petitot, *De l'origine asiatique des Indiens de l'Amérique arctique*, p. 41 et suiv. du tome XII des *Actes de la Société philologique*, Alençon, 1883.)

Par contre, l'idiome des Tschouktchis nomades ou *Namolles* des rives du golfe d'Anadyr constitue évidemment un dialecte Esquimau de provenance américaine et n'offrant rien de commun (Voir Klaproth, *Asia polyglotta*) avec les langues dites Touraniennes ou Altaïques.

Enfin, un savant anthropologiste russe, M. le Dr Maïnof, signale des traces incontestables de croisement avec des hommes de race cuivrée chez les Tongouses et même les Yacoutes des bords de l'océan Arctique, qui cependant font usage d'un dialecte Turk.

Toutes ces migrations, tous ces mélanges de races ont forcément dû entraîner, au moins, certains emprunts lexicographiques. Malheureusement, les recherches tentées pour les déterminer ne semblent pas avoir été couronnées jusqu'à ce jour, de beaucoup de succès. C'est que les investigateurs un peu trop dépourvus d'esprit critique péchaient généralement par défaut de méthode. Sans doute, en comparant au hasard les vocabulaires des idiomes les plus différents, on est certain, à l'avance, de constater entre eux certaines analogies. Ces dernières, toutefois, peuvent fort bien n'être que purement fortuites et n'indiquent pas nécessairement un emprunt.

L'action du hasard serait, à coup sûr, beaucoup moins à redouter, si l'on s'en tenait à certaines catégories de mots nettement déterminées, par exemple aux noms d'animaux. C'est à ce titre que nous nous permettons de soumettre ici au lecteur quelques rapprochements entre les dialectes de l'Amérique du Nord et ceux de l'Asie boréale.

I. Atik «renne» en Algonkin, et spécialement *cariboa* ou «grand renne des forêts», *attik* en Cri, m. s., et *attik* «daim» en Chippéwayan, ne nous rappellent-ils pas étrangement le *até* «renne», du Samoyède-Ostyak (dialectes de Narym et Karassine); *ati*, m. s. (dialecte Ketsch); *Âte* en dialecte de l'Ob? Ajoutons que ce mot pourrait bien figurer au nombre de ceux que les idiomes du nord de l'Asie ont emprunté à

la souche indo-européenne; cf. par exemple : Sanskrit, इडिक्क *iḍikka* « chèvre sauvage, bouquetin » ; — Grec, Ἀττηγος « bouc ». On remarquera même que les formes américaines se seraient conservées avec moins d'altération que celles des dialectes sibériens, puisque la gutturale de la dernière syllabe s'y est maintenue.

II. Tᴀ indique, en Dakotah ou Sioux, un animal de la famille des Ruminants. De là le nom de *ta-tanka*, litt. « grand ruminant », pour désigner le bison ou *Bos americanus*. Rappelons qu'en Tawgy, dialecte Samoyède des rives de la mer Blanche, *ta* veut dire « renne ». C'est le *tia* (même sens) du Samoyède-Iénisséien.

III. Conviendrait-il, par hasard, de voir dans le *cicib* (prononcez *chichib*), synonyme en Algonkin de « canard », un redoublement de *chipä* « canard » des Samoyèdes-Ostyaks?

IV. Un terme qui nous a paru également intéressant à relever, c'est celui de *miko*, signifiant « chef, seigneur » dans plusieurs dialectes de la famille Chahta-Maskokie, par exemple Creek, Séminole et Alìmabu ou Alimabon. C'est certainement la forme primitive. Les autres membres du même groupe lui font, à la vérité, subir quelques altérations, mais on reconnait sans peine que l'on a affaire au même mot; cf. *mingo* « chef » en Chahta; — *minko* en Chikassais; — *mikou* en Kaussati ou Cussitaw; — enfin *miki* dans le parler des Hitchitas et des Mikasukis.

N'oublions pas, par parenthèse, que le savant et regretté L. Angrand (voir Papiers manuscrits) nous avait déjà signalé la similitude de ces termes *minko*, *mingo* avec le mot *Inca* ou *Ynga*, synonyme d'« empereur » en Qquichua ou Péruvien proprement dit. Il y voyait même une confirmation de ses théories relatives à l'origine Toltèque-Orientale ou Floridienne de la civilisation incacique. Certaines affinités peuvent effectivement être signalées entre les institutions et coutumes

de plusieurs tribus louisianaises, les Natchez, par exemple, et celles des Péruviens. De part et d'autre, nous rencontrons des chefs à la fois politiques et religieux et jouissant d'une autorité absolue en leur qualité de fils du Soleil. Rien ici qui nous rappelle le système à la fois fédératif et triarchique, la monarchie élective en vogue à Mexico, au Guatémala et en bien d'autres régions encore où dominait l'influence Toltèque Occidentale ou Californienne.

En tout cas, ce qui nous intéresse le plus quant à présent, c'est l'identité de ce terme *miko* avec le ミコ *miko* désignant en Japonais un chef d'ordre moins élevé que le 王 *wang* ou « prince », d'après M. Metschnikoff (*Le Japon*), mais que M. Hepburn (*A Japanese and English Dictionary*), traduit par : « Prince, son of mikado ». Serait-ce le pur hasard qui aurait amené ici une telle coïncidence et pour le sens et pour la forme entre ces vocables? Nous hésiterions à le penser.

Bien entendu, à mesure que l'on quitte la partie boréale de l'Amérique du Nord pour s'avancer vers le Midi, les relations entre les deux hémisphères ont dû se faire bien plus rares, sinon cesser absolument. Aussi ne mentionnerons-nous qu'à titre de pure curiosité les rapprochements suivants :

Maya ou Yucatèque, *yuc* « chèvre »; Aïno de Yésso, *yukf* « cerf »; — Quiché ou Guatémaltèque, *kar* « poisson » et *karé, karhé*, m. s. en Samoyède-Iénisséïque (dialecte Chantique), etc.

DE CHARENCEY.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LETTRE
DE M. HABÎB ZAYAT, À M. BARBIER DE MEYNARD.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je viens répondre en partie à la demande que vous m'avez adressée, le 21 juin dernier, concernant les deux manuscrits تاريخ الذيل واخبار الزمان dont je vous avais annoncé la découverte. Diverses circonstances m'ont empêché de le faire avant ce jour; le choléra qui a sévi longtemps dans notre ville et a fait d'assez grands ravages autour de nous, nous a tenus, M. Kahil et moi, loin de notre bibliothèque et nous a mis dans l'impossibilité d'entreprendre aucune étude sérieuse. Comme M. Kahil m'a promis de mettre à ma disposition son manuscrit, je ne manquerai pas de vous signaler le résultat de mon enquête, et de vous communiquer aussi quelques extraits à l'appui, pour vous permettre d'apprécier vous-même la valeur de l'ouvrage.

Voici pour le moment les détails que vous m'avez demandés sur mon exemplaire du تاريخ الذيل.

Ce manuscrit provient de la bibliothèque de feu Macaire Hadad, évêque administrateur de Damas. C'est le même que j'ai annoncé dans mon ouvrage arabe, *Les bibliothèques de Damas et de ses environs*, p. 94, et que j'ai pu acquérir, l'an dernier, dans une visite au couvent des Grecs melchites au Mont Liban.

Parmi d'autres manuscrits que le susdit évêque avait sans doute recueillis au monastère du Saint-Sauveur près de Saïda, se trouvait un recueil historique incomplet au commencement et à la fin, qui avait été mis à ma disposition par l'abbé J. Cadi et que j'ai reconnu être l'Histoire des patriarches d'Antioche avant leur transfert à Damas, par l'archidiacre Paul, d'Alep, l'auteur du *Voyage du patriarche Macaire*, traduit en anglais par F. C. Belfour (1829-1836), et en russe par M. G. Morcos (1896-1900).

Avant d'entreprendre la rédaction de cette histoire, l'archidiacre Paul avait parcouru en compagnie de son père, le patriarche Macaire, les paroisses, églises et couvents relevant du Siège d'Antioche, et recueilli tout ce qu'il avait pu y trouver en fait de manuscrits rares et documents ecclésiastiques. Appelé, en 1652, à suivre aussi son père en Russie, il put enrichir sa collection, de nouvelles trouvailles, et s'empressa, à son retour, d'utiliser ces nombreux matériaux, dans ses deux Histoires des patriarches d'Antioche, avant et après leur transfert à Damas. Deux missionnaires Européens, un Capucin et un Jésuite, qui résidaient alors dans cette dernière ville, lui traduisirent les passages qui l'intéressaient dans les historiens ecclésiastiques occidentaux.

C'est dans cette compilation arabe, où l'on trouve réuni pêle-mêle tout ce qui se rattache à l'histoire religieuse et civile du patriarcat d'Antioche, que j'ai découvert la continuation des Annales d'Eutychius, par Saïd Ben Yahia Al-Antaqui, intitulée تاريخ الذيل et que l'évêque Macaire avait détachée pour en faire un volume à part.

De même que le recueil d'où il a été tiré, ce fragment mesure 0 m. 19 de hauteur sur 0 m. 14 de largeur. Il renferme 210 pages de 22 lignes chacune. Son écriture belle et régulière est du genre que nous appelons « ecclésiastique », parce qu'il était propre aux gens d'église. La vocalisation, souvent erronée et capricieuse, dénote l'ignorance du copiste, auquel doivent être imputées aussi, sans doute, les fautes d'orthographe et de grammaire, qu'on rencontre assez souvent dans le texte et qu'il ne serait pas difficile de redresser.

A en juger par l'écriture et le papier, il ne serait pas téméraire d'assigner la fin du XVII[e] siècle comme date à ce manuscrit. Deux notes que nous lisons au commencement et à la fin nous apprennent que l'archidiacre Paul a reproduit dans cet exemplaire le texte d'une ancienne copie qu'il avait trouvée à Tripoli, pendant la première visite pastorale que fit son père le patriarche Macaire à ses éparchies, et qu'il considérait comme très ancienne (نسخة قديمة جدًّا) quoiqu'elle

ne fût datée que du 20 Zil-Hijjé de l'an 690 de l'hégire (1291 J.-C.). Elle étaite écrite par Aboul-Haçan, fils de Aboul-Majde, connu sous le nom de *Massihi*, le diacre de l'église de Saint-Michel, au Caire.

Après avoir cité quelque peu en abrégé les dernières pages des Annales d'Eutychius, à partir du passage وشعثوا كنائس كنيسة للملكية وهدموا كنيسة النسطورية, le compilateur commence le texte de la Continuation de Yahia qu'il fait précéder de la note à laquelle nous venons de faire allusion, et qui était conçue en ces termes :

هذا ما انهتى الينا من كتاب تاريخ سعيد بن بطريق المتطبّب وهو ابن افتيشيوس الملكي المذهب لبطريرك مدينة الاسكندرية رحمنا الله بصلواته فلنبدأ الان في ذيل تاريخ سعيد ابن بطريق وهو تاريخ لطيف وجمع يحيى بن سعيد بن يحيى الانطاكي، وهو كتاب تاريخ صحيح جدًا رحم الله مصنّفه، هذا كنا وجدناه لما كنا صحبة الوالد بمدينة طرابلس لما كان على ابرشيته في ابتداء بطركيته نسخة قديمة جدًا رثةً فأحييناها واظهرناها للوجود،

On serait porté à croire, d'après cette note, que l'archidiacre Paul n'a fait que transcrire le texte du ذيل tel qu'il l'a trouvé dans la copie de Tripoli, sans y apporter aucune modification. Mais la manière dont il traita la préface qu'il tronqua dans trois passages différents — ainsi qu'il a soin de nous en avertir par ces mots حذف حذف كثير inscrits en marge, vis-à-vis de ces abréviations — prouve, au contraire, qu'il n'a pas su non plus respecter le re-te de l'ouvrage. Nous savons d'ailleurs, par les extraits qu'il donna des Annales d'Eutychius et de différents autres auteurs, qu'il se contentait souvent de citer les passages qui intéressaient son sujet, et ne s'attachait en général qu'à ce qui touchait de près ou de loin à l'histoire de la Syrie, sa patrie.

Un aveu qui vient corroborer ce point et couper court à toute hésitation, se trouve consigné dans une glose marginale que le compilateur a ajoutée à côté de la souscription, et qui

porte ce qui suit : هذا ما امكنني تقطيفه (اقتطافه) من الاخبار المناسبة المختصة ببلادنا وكنائسها وديورها واخبار بطاركتها.

Tels sont les extraits utiles que j'ai pu donner des événements relatifs à nos contrées, ses églises, ses couvents et à l'histoire de ses patriarches.

Il eût été nécessaire d'indiquer d'une manière plus précise la portée et la valeur de ces abréviations étudiées d'après les deux manuscrits de Paris et de Moscou. Mais n'ayant à ma disposition que les seuls extraits de cette chronique publiés, en 1883, à Saint-Pétersbourg, par le savant orientaliste M. le baron V. Rosen, je me suis contenté de collationner les parties de ma copie qui y correspondent, et je crois pouvoir affirmer que les passages supprimés dans cette dernière ne doivent pas dépasser plus de 10 pages en tout. Il s'y trouve, en outre, quelques lacunes et omissions de date assez rares et peu importantes. Par contre, elle contient certaines additions, dont la plus intéressante comme la plus considérable est de 25 lignes représentées dans les extraits de Saint-Pétersbourg par une lacune d'une page, venant après ces mots : وقبض على نعمه واحواله ولم يزل الخ (voir p. ۴۳, n. 12).

Poursuivant toujours le même but qui l'avait porté à insérer le texte de cette chronique dans son Histoire des patriarches d'Antioche, l'archidiacre Paul voulut encore appuyer quelquefois ce texte, ou le compléter, là où il lui semblait utile de le faire, par des citations qu'il puisait, soit dans Baronius et les «histoires ecclésiastiques occidentales», soit dans des ouvrages qu'il avait traduits du grec en collaboration avec son père le patriarche Macaire, tels que الدُرّ المنظوم في اخبار ملوك الروم، تاريخ الرومي العجيب الجديد، السنكسار المستخرج من الرومي, soit aussi dans divers auteurs grecs et arabes qu'il avait pu collectionnner, et dont j'ai relevé les noms suivants :

الشيخ ابو الياس ابن العجيد في تاريخه، جرجس كدينوس صاحب تاريخ الجنابي الجديد، تاريخ القاضي ابن الملا الحلبي، كتاب القديس نيكن

الثاني المسمّى السيبيكون الصغير، تاريخ النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة لتغري بردي العلّامة ابو المظفر بن قزاُغلي في تاريخه مرآة الزمان، الحافظ ابو عبد الله الذهبي تاريخه القضاعي (صاحب عيون المعارف)، ابن خلكان في تاريخه ابن الشحنه في تاريخه،

Une biographie du patriarche Christofore martyrisé à Alep en 967 et que Yahia a mise à contribution dans sa Chronique, occupe encore 14 feuillets entiers. D'après une note qui lui sert d'introduction, l'archidiacre Paul, aurait trouvé cette copie unique vers le commencement de l'épiscopat de son père à Alep, dans un manuscrit très vieux, rongé par les vers, d'une mauvaise écriture et sans points diacritiques. Elle aurait été écrite d'abord en grec, puis traduite en arabe par Ibrahim, fils de Jean.

On trouve aussi, disséminées dans le texte ou inscrites en marge, une quinzaine de notes du compilateur et deux d'un ancien possesseur du manuscrit, contenant des explications ou des renseignements qui ne manquent pas parfois d'intérêt.

Toutes ces interpolations, qui font souvent perdre de vue le texte original de Yahia, occupent 74 pages environ. Sans elles, la chronique proprement dite serait réduite à 136 pages seulement.

Le plus grand avantage de cet exemplaire consisterait donc dans les additions qu'il présente sur les deux manuscrits de Paris et de Moscou, lesquels s'arrêtent, comme on le sait, vers la fin du règne de l'empereur Constantin VIII et un peu avant sa mort, survenue le 12 novembre 1028.

Quinze lignes dans son manuscrit complètent le détail de cette mort, ainsi que du mariage de l'empereur Romain Argyre. Le chapitre suivant de 23 pages est consacré aussi par l'auteur à l'histoire de ce dernier (419-425 de l'hégire). Ses expéditions contre les Musulmans, ses revers et ses succès, comme les principaux événements qui ont marqué son temps, ou précédé les négociations de la trêve qu'il a essayé de conclure avec le calife fatimite Ad-Daher, sont racontées avec

le même intérêt qui distingue le reste de cette précieuse chronique.

Le récit de la mort de Romain Argyre, termine ce dernier chapitre. Voici en quels termes il nous est rapporté :

وتوفى رومانوس الملك يوم الخميس الكبير وهو حادى عشر نيسان سنة ١٣٤٥
للاسكندر ولثمانى عشر (لثمان عشر) ليلة خلت من جمادى الاولى سنة ٤٢٥
بعلّة السلّ، وكان بيوم وفاته قد جلس من اوّل النهار الى ستة (ست)
ساعات مضت منه يرزق اصحاب المراتب الملكية، وقُبِض يوم زهاء خمسماية
نفسا ودخل الحمّام واستحمّ ومات فيه بغتةً، وكان حليمًا حسن العشرو
وثيق الدين كثير الصدقة، وكان قد انشأ فى مدينة ملكه اعنى داخل
القسطنطينية ديرًا عظيمًا وعُنى بعمارته واصلاح آلاته اتم عنايته، وبنى فيه
بيمارستان (بيمارستانًا) للمرضى وموضعًا آخر تنزل فيه الغرباء واوقف
عليه نعمةً ضخمةً تنصرف فى مصالحه، وتأوّل على جماعتهم (جماعته ?) فى اخذ
نعمتهم وعوّل على اضافتها اليه وجدّد فى ايامه رسومًا جائرةً فى سائر بلاده
فثقلت وطأته على جميع من تحويه مملكته واستبشر بموته الخاصّ والعام
منهم، ودُفن فى جُرن اعدّه لنفسه فى ديره، وكان مدّة ملكه خمسة (خمس)
سنين وخمسة اشهر،

Dans la souscription qui suit, et dont mention a été déjà faite précédemment, l'archidiacre Paul nous avertit qu'en cet endroit s'arrêtait le texte du manuscrit qu'il avait trouvé à Tripoli (هذا آخر ما وجدناه من كتاب الذيل), nous donnant à supposer par là que l'édition originale de la chronique pouvait bien avoir encore d'autre suite. Un coup d'œil jeté sur les deux dernières pages suffit heureusement à nous prouver la justesse de cette hypothèse. En effet, l'auteur, en parlant des conditions débattues entre les délégués du calife fatimite Ad-Daher et l'empereur Romain Argyre, pour la conclusion d'un armistice, ajoute ce qui suit :

ولم يزعن رومانوس الملك عن (الى) الرجوع عمّا اشترطه فى معنى حلب
واجزم (وجزم) انه لا يقعد الهدنة الّا عليه وتردّدت المكاتبة بين الجهتين

في هذا المعنى في ايامه وايام ميخايل الملك بعده مدّة ثلثة (ثلاث)
سنين ونصف الى ان استقر الامر فيها على ما يأتي فيها بعد ذكره،

Cette promesse de faire connaitre ultérieurement les résultats de ces négociations entre les deux empires, n'a pas été réalisé dans mon exemplaire, mais elle est une preuve bien décisive que la rédaction originale de la Continuation, contenait le récit des événements jusqu'en 429, c'est-à-dire trois ans et demi après la mort de Romain Argyre et l'avènement de Michel Paphlagonien. Peut-être aussi s'étendait-elle au delà de cette date. La découverte seule d'un quatrième exemplaire plus complet pourrait trancher cette question et nous donner le dernier mot sur cette importante chronique.

Tels sont, Monsieur le Président, les renseignements que jai cru utile de vous donner, au sujet de ce manuscrit; veuillez en publier ce qui vous paraîtra intéressant pour les lecteurs du *Journal asiatique*, tout en excusant le grand retard que j'ai mis à vous les communiquer. Quant à la publication du texte arabe à l'imprimerie catholique de Beyrouth, M. l'abbé J. Chabot l'a confiée à M. le baron Carra de Vaux en collaboration avec moi. Elle fera partie, ainsi qu'il me l'a écrit, de son *Corpus scriptorum Orientalium*.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, avec mes excuses réitérées, l'assurance de mon dévouement le plus sincère.

H. Zayat.

BIBLIOGRAPHIE.

George Zaydân, *Tarîkh al-tamaddoni 'l-islâmi* (*Histoire de la civilisation musulmane*), t. I, 1902; t. II, 1903. Le Caire, Imprimerie du *Hilâl*.

M. George Zaydân, l'éditeur du journal égyptien bien connu *al-Hilâl*, a entrepris un travail très utile, celui

d'écrire pour ses compatriotes une histoire de la civilisation musulmane au moyen âge. « La connaissance de cette histoire, dit-il, est du plus grand intérêt pour eux, vu qu'il s'agit de leur langue, de leur pays, de l'étude de leur civilisation, de leur littérature, de leurs us et coutumes. L'histoire véritable d'un peuple ne consiste pas dans le récit de ses batailles et de ses conquêtes, mais dans le développement des causes de sa prospérité et de sa décadence. » L'ouvrage entier formera quatre volumes. Le premier, qui sert de base aux autres, commence par des chapitres d'introduction contenant une esquisse de l'état des Arabes anciens et de leur civilisation avant l'Islam; du réveil qui précéda la prédication du prophète; de la progression de l'Islam et des grandes conquêtes; enfin un abrégé de l'histoire des dynasties (les Fatimides inclus). Le reste du volume (p. ٧٥-٢٠٣) contient la description de l'empire islamique et de son étendue, des institutions fondamentales du gouvernement, des principaux fonctionnaires, etc. Les chapitres qui traitent de l'armée remplissent presque cinquante pages. Le deuxième volume est consacré tout entier au développement croissant de l'empire depuis le commencement jusqu'à la fin du règne d'Al-Motaçim et des causes qui l'ont produit. Le troisième volume traitera des arts et des sciences; le quatrième donnera un tableau général de la civilisation au temps de la plus grande prospérité. Une comparaison de la civilisation musulmane avec celle de l'Europe formera la conclusion de l'ouvrage.

Les deux volumes que j'ai sous les yeux prouvent que M. Zaydân a étudié avec profit les travaux des savants européens, spécialement ceux de feu le Baron von Kremer, et qu'il s'est donné beaucoup de peine pour amasser et coordonner ses matériaux. Il se montre admirablement libre de préjugés et son appréciation des choses et des personnes est généralement modérée et juste. Il est très désirable que son livre soit bien accueilli de ceux auxquels il est destiné. Quant à son utilité pour les lecteurs européens, elle consiste particulièrement dans les comparaisons que l'auteur établit partout

entre l'état des choses de l'ancien Empire musulman et celui du temps actuel. Les statistiques financières, par exemple, qu'il a données suffisent bien pour illustrer le tableau général, mais elles ne sont pas traitées avec toute l'exactitude qu'elles exigent. On doit en dire autant du tableau que le Baron von Kremer en a dressé dans sa *Culturgeschichte* et dont il reconnait lui-même le caractère imprécis. Il y serait revenu sans doute, si sa vie laborieuse se fut prolongée. Ce que nous avons à faire avant toutes choses, c'est d'amasser le plus de matériaux possible.

Quant aux observations critiques de M. Zaydân sur la table d'Ibn Khaldoun, II, p. ٣٩ et suiv., les corrections de كسكر, الرويان, دماوند et الريان avaient été faites déjà par le Baron von Kremer. Celle de ماهين au lieu de مابين a échappé à ce savant lorsqu'il dressa la liste I, p. 356, ce qui est surprenant parce qu'il l'avait adoptée tacitement p. 330. M. de Kremer pensait que la table datait du temps d'Al-Mahdî. Je me range sans hésiter du côté de M. Zaydân qui la place sous le règne d'Al-Mamoun, entre 204 et 210 de l'hégire.

Tabarî, III, p. ١٦٨٥, ١ et suiv., dit qu'on évalua, en l'année 252, la somme nécessaire au payement annuel des troupes, et qu'elle se montait à 200 millions de dinars, c'est-à-dire au double des revenus de l'Empire. M. Zaydân fait observer à juste titre que ce chiffre ne saurait être exact et propose, II, p. ١٠٠, de lire *dirhems* au lieu de *dinars*. M. de Kremer (I, p. 273, n. 1), citant le même détail d'après Abou 'l-Mahâsin, I, p. ٧٩٩, avait proposé la même correction. Mais comme, d'après Zaydân, II, p. ٦٣, le total des revenus au milieu du IIIe siècle était à peu près 300 millions de dirhems, la correction reste insuffisante. Il me semble qu'il faudra corriger en même temps لسنتين en لثلثين «pour deux tiers». En effet, une dépense annuelle pour l'armée de deux fois le revenu est tout à fait inadmissible. Il est déjà énorme qu'elle absorbe les deux tiers du budget.

Je ne veux pas faire de reproches à M Zaydân de ce qu'il a pris (I, p. ٢٥) pour historique la tradition chî'ite, selon

laquelle le prophète aurait déclaré Alî «mon frère, mon mandataire, mon lieutenant», et cela dans la première période de sa mission, lorsqu'Alî était encore enfant; ni de ce qu'il place (I, p. ٢٥, ٥٣) la bataille du Yarmouk en 13; ni de ce que son jugement sur les Omayades porte l'empreinte des calomnies dont leurs ennemis implacables, les Abbasides, les ont accablés; ce qui se lit aussi chez plus d'un auteur européen. Mais il aurait dû éviter l'erreur de nommer Abou-Sofyân le capitaine des Mecquois à Bedr (I, p. ٣٧, ١٣٤) et d'appeler Salmân al-Fârisi *Solaymân* (I, p. ٣٩). Sa dérivation du mot *tarif* de جزيرة طريف en Espagne (I, p. ١٧٧) n'est pas heureuse, d'autant moins que celle de تعريفة (ou تعريف) ne lui était pas inconnue. L'auteur dit (II, p. ٢٥) que l'expression «les deux Omar» signifie Omar ibn al-Khattâb et Omar ibn Abdulaziz. La signification ordinaire est Abou Bekr et Omar.

Le texte de M. Zaydân est assez correct. J'ai noté trois ou quatre fautes comme : I, ٩٠, ligne avant-dernière, et II, ٩٥, 9, يزيدا, au lieu de يزيدَ; I, ١٣٩, 10, et II, ٣٢, الصميرة, au lieu de الصيمرة; I, ١٣٩, 18, طلح, au lieu de طلخ; I, ١٣٠, 13, خميس, au lieu de خمسين; II, ١٥٤, 1, وسامين, au lieu de وشاحين; II, ٧١, ligne antépénultième, il faut lire جنيه, au lieu de دينار, puisque le montant en dinars, d'après l'évaluation de l'auteur même, serait de 60 millions.

Mais ces critiques ne concernent que de menus détails et ne diminuent en rien l'opinion décidément favorable que j'ai sur le travail de M. Zaydân. Je lui souhaite tout le succès qu'il me semble mériter.

M. J. de Goeje.

Nân-tchâo yè-chè «Histoire particulière du Nân-tchâo». Traduction d'une histoire de l'ancien Yûn-nân, par Camille Sainson, vice-consul de France à Hô-k'eòu. Un vol. in-8°, accompagné d'une carte et d'un lexique géographique et historique. (*Public. de l'École des langues orientales vivantes.* V° série, tome IV.)

Yâng Chén 楊 愼, Chinois du Sséu-tch'ouān, qui, après avoir longtemps résidé au Yûn-nân, où il avait été envoyé

en pénitence pour quelque faute administrative, composa l'*Histoire particulière du Nân-tchâo*, reconnaît, dans sa préface datée de 1550, quatre qualités à son livre : « Il expose les divisions géographiques du pays, il fait l'examen des coutumes, il traite volontiers des antiquités, enfin il transmet l'histoire de la contrée aux générations à venir. » Nous pouvons y ajouter aujourd'hui un avantage que M. Sainson n'a pas manqué de relever : celui d'avoir été écrit à une époque « où les souvenirs de l'ancien Yûn-nân n'étaient pas encore trop oubliés ». Nombreux sont les documents que la littérature chinoise nous offre sur cette province, sur son rattachement, toujours précaire, aux domaines extrêmes des dynasties impériales, depuis que Woù-ti des Hán créa, en 109 avant J.-C., à la pointe sud du lac de Yûn-nân-foù, le chef-lieu du département ou kiún de Yi-tcheōu (益州郡), jusqu'à la conquête définitive du pays, — le Caraian de Marco Polo, — par les armées mongoles de Mangou Khan, en 1253. Les vastes compilations historiques et géographiques dont la Chine peut à bon droit s'enorgueillir comme d'une mine féconde de renseignements de tout genre, qui s'ouvre de plus en plus à la science occidentale, contiennent d'amples données sur le passé du Yûn-nân, sur les familles qui s'y sont succédé au pouvoir (vassales et tributaires de la Chine ou franchement indépendantes) et sur les royaumes d'appellations diverses auxquels celle de *Nân-tchâo* est restée comme un résumé de la domination thai dans cette contrée. Il fallait choisir, — ou se livrer au laborieux dépouillement de cette masse d'information, en se plaçant au point de vue de la continuité de la race indigène (ou, du moins, antérieure à l'influx chinois) et faire revivre, en quelque sorte, le Yûn-nân primitif dans un ouvrage de synthèse originale. M. Sainson s'aperçut que c'était chose faite : Yâng Chén l'avait accomplie dès le XVIe siècle et son *Histoire particulière*, augmentée et revue par le hoûnânais Hoû Wéi 胡蔚, en 1775, n'était pas inconnue des sinologues occidentaux. Les Chinois, de leur côté, venaient d'en publier une réédition

qu'il a fort bien fait de mettre à profit. M. Sainson, qui réside depuis dix ans dans le Yûn-nân et qui a senti naître en lui une véritable passion pour le pays où il exerce ses fonctions consulaires, a préféré, — étant donné que les Thai de ce coin de la Chine, tout en ayant été « vraisemblablement pourvus d'un alphabet d'origine hindoue, ne nous ont malheureusement laissé aucun ouvrage historique », — faire en sorte que celui de l'auteur chinois parlât de lui-même et fournît au lecteur européen, à travers une traduction intégrale et fidèle, tout le détail de sa documentation. Notre École des langues orientales a rendu un juste hommage à son patient et consciencieux labeur en le comprenant dans la série de ses publications. Les remarques personnelles du traducteur, ses éclaircissements viennent en augmenter la valeur par l'apport de connaissances puisées ailleurs. Le temps n'est pas encore venu, lorsqu'il s'agit de la Chine et des faits multiples enregistrés par elle au sujet des nations asiatiques qui furent ses voisines, où le chercheur pourra renoncer à faire œuvre de traduction; la science veut, de jour en jour davantage, être étayée sur des textes et ne juger qu'à bon escient. C'est dans la pensée que la méthode de travail adoptée par M. Sainson n'a pas cessé d'être indispensable que j'ai été personnellement heureux de lui prêter mon concours de collègue dans l'impression de son livre, dont son éloignement ne lui permettait pas de revoir les épreuves.

Tout en faisant bon marché des « récits mensongers des bonzes et des disciples de Lào-tseù », Yâng emprunte au *Pâi-kòu-ki* la légende d'après laquelle le roi indien du Magadha, Açoka, eut un petit-fils, nommé en chinois Mông-tsiû-foú-lô, qui devint l'ancêtre des Seize royaumes des Barbares du sud-ouest, c'est-à-dire du Yûn-nân et des pays Chan, tandis que, aux huit frères de celui-ci remonterait l'origine des Thibétains, des Chinois, des Man, des *Mong*, des Annamites, etc. Rien de plus précis ne nous est révélé sur le berceau et sur les migrations premières des Thai du Nân-tchâo et fort peu de chose est connu sur les principautés

primitives, même sur ce royaume de Tiēn (滇國) qui a légué au Yùn-nân chinois sa désignation littéraire la plus usitée. L'influence chinoise, implantée par Woû-tí, fut affirmée, en l'an 69 de notre ère, par l'établissement d'un nouveau centre administratif, le Yóng-tch'āng-kiún (永昌郡), préfecture qui a conservé le même nom jusqu'à présent et qui devait devenir, sur les marches de la Birmanie, le Vocian de Marco Polo. L'expédition victorieuse de Tchoū-kò Leáng laissa dans le pays des traces profondes qui ne sont point encore effacées. Puis apparait Sí-nôu-lò 細奴邏 (649-674), le premier roi Mòng (蒙氏) du Nàn-tchào, réputé descendant d'Açoka à la trente-huitième génération, et avec ses successeurs commence cette période de plus de cinq siècles pendant laquelle des actes de vassalité, des envois irréguliers de tributs viennent parfois atténuer l'indépendance de la nation thai vis-à-vis de la Chine, dispensatrice intermittente des brevets d'investiture et des titres posthumes des souverains nationaux. Il faut lire dans l'*Histoire* de Yàng Chén le récit de la révolte de Kô-lô-fóng 閣邏鳳 contre la cour des T'âng, son alliance avec les Thibétains et ses victoires, qui impressionnèrent à ce point les Chinois que, — malgré une évolution politique des Mòng vers l'empire, de nouveaux hommages, la dénonciation de l'alliance thibétaine et l'érection d'une stèle d'humble justification, — le premier empereur Sóng, restaurateur de l'unité de l'empire, au faîte de la gloire militaire, refusa, deux cents ans plus tard, de toucher à l'indépendance du royaume de Tá-lì, héritier du Nàn-tchào, sous la dynastie indigène des Touán (段氏), et traça la limite de la Chine aux frontières des États de celle-ci. Lorsqu'on vit, au nord-ouest, venir du Thibet les armées mongoles, ces mêmes Touán sollicitèrent l'appui des Sóng, dont le règne allait finir, et leur firent hommage; mais le torrent mongol les renversa et ils ne durent qu'à la générosité de Mangou de demeurer gouverneurs (總官) de leurs anciens domaines, sous la tutelle des conquérants. Les Mîng ne supportèrent pas la continuation de cet état de

chose; la constitution du Yûn-nân en province chinoise fut réalisée par eux et les gouverneurs indigènes disparurent. La dynastie mantchoue a poursuivi l'œuvre d'assimilation et a augmenté, aux dépens de la province voisine (le Sséu-tch'ouān), le territoire du Yûn-nân par l'adjonction de la pointe avancée que forment, au nord-est, les deux départements de Tōng-tch'ouān (l'ancien Woū-mông-foù 烏蒙府) et de Tchāo-t'ōng.

Très méthodique, le livre de Yâng Chén mérite aussi d'arrêter l'attention du lecteur par les détails ethnographiques qu'il donne sur les populations *barbares* du Nân-tcháo, telles que l'écrivain chinois pouvait les observer au XVIᵉ siècle. Ces détails remplissent une trentaine de pages de la traduction et pourront être, avec fruit, mis en parallèle avec les notices que G. Devéria a consacrées aux races yûnnânaises dans sa *Frontière sino-annamite.*

A M. Sainson nous devons une liste très bien faite des souverains indigènes, dont on chercherait en vain, je crois, l'équivalent dans les ouvrages chinois. Ceux qui s'intéressent à l'histoire ancienne de cette province limitrophe de notre Tonkin, — et leur nombre ne saurait manquer d'aller croissant parmi nos compatriotes, — lui sauront gré, en outre, de les avoir mis en possession d'une carte comparative où sont indiqués, avec les centres administratifs actuels, l'emplacement des six tcháo qui occupaient, aux premiers âges, le pays de Tiēn.

A. Vissière.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE,

PUBLIÉ PAR M. CLERMONT-GANNEAU.

(PARIS, E. LEROUX.)

TOME VI, LIVRAISONS 1-12.

SOMMAIRE.

ERRATUM.

Fascicule de novembre-décembre 1903, p. 480, l. 25. Au lieu de سبّابة *soubbâba*, lire شبابة *chabbaba*.

Le gérant :

RUBENS DUVAL.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1904.

L'AVARE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

DE MÎRZÂ FÈTH'ALÎ ÂKHÔNDZÂDÈ,

TEXTE AZÉRI

PUBLIÉ ET TRADUIT

PAR LUCIEN BOUVAT.

(Fin[1].)

اوچنجی مجلس

واقع اولور آرازك كنارنده قزلباش سمتنده بگلر وحاجی قارا تبریزدن قاچاق مال آلوب قایدوبلار آرازك كنارنده پیاده‌لنوب یغشوبلر قراقه آراز قزهاقز آخر دومانلو گیجه‌در گاه گاه ایلدرم شاخیر

حیدر بگ بوردان ایندی گیچمك اولماز گرك بر دورت ورس

ACTE III.

La scène est au bord de l'Aras, du côté des Kizil-Bachs. Les Bèys et Hâdjî Kara, revenus de Tèbrîz avec des marchandises de contrebande, ont mis pied à terre et se sont installés au bord de l'Aras, qui coule à grand fracas. La nuit est sombre, et des éclairs brillent par moments.

Haïdèr Bèy. Maintenant il est impossible de passer de ce côté. Il faut nous éloigner de trois ou quatre

[1] Voir le numéro de mars-avril 1904, p. 259-331.

آشاقاده گو وقالماقال تمام آشاقه انسونلر صگره قایدوب
بوردان گیچك

عسکر بگ آکشی ایندی بو دومانده چسکنده قازاقلار تمام
دام آلتنه یغشوبلر آرازك قراقنده جنده تاپولماز گلمشکن
گیچك

حیدر بگ هیچ وقت اولماز من آرازدان بوتایه چوخ اوغورلوقا
گلمشم قازاقلارك همیشه آرازك قراقنده بوسقوسی اولر

حاجی قارا حیدر بگ دوغرو دیر احتیاطی الدن قویماماق
گرك اودین کمی ایدك

---

verstes. Allons causer plus loin; une fois les Cosaques partis, nous reviendrons et nous passerons.

ʿAskèr Bèy. Mon ami, avec un brouillard pareil, tous les Cosaques restent sous leur toit. On ne trouverait pas même un génie sur les bords de l'Aras. Puisque nous sommes venus ici, traversons.

Haïdèr Bèy. Ce n'est pas le moment. En faisant du brigandage, je suis souvent venu sur cette rive de l'Aras, et toujours j'y ai trouvé des Cosaques en embuscade.

Hâdji Kara. Haïdèr Bèy dit vrai. Il ne faut pas manquer de prudence. Faisons ce qu'il dit.

صفر بگ حاجی‌نڭ سوزی دوغرودر گیدك آشاقه‌ده گوو سالاق حاجی سن بوکلرڭ یاننده قال (بگلر اوزاخلاشرلار آشاقه بر آزدن صڭره گوو وقالماقال قوپر بوخارودن قازاقلار یراقلو اسبابلو باشلیولو بش بر اوچ بر آشاقه اینمکه)

قازاقلاردن بریسی آخ ملعونلر یقین قولدوردلار آت قووب گتوروب گیچرمك ایسترلر

ایکنجیسی من بیله بلرم قاچاقچیدرلر

اوچنجیسی هر کیم اولسا حقّنه فکر چکروك (قازاقلارڭ داغی کسلو بر آزدن صڭره قالماقال ساکت اولر بگلر حاجی قارانڭ یاننده اولرلر)

SAFAR BÈY. Ce que dit Hâdjî est juste. Allons causer plus loin. Toi, Hâdjî, reste près des bagages. (Les Bèys s'éloignent. Au bout de quelque temps, on entend de nouveau causer, et les Cosaques, armés et équipés, s'approchent par groupes de deux ou de quatre.)

L'UN DES COSAQUES. Ah! les maudits! Ce sont certainement des brigands! Ils ont emmené leurs chevaux et cherchent à passer le fleuve.

SECOND COSAQUE. Moi, je pense que ce sont des contrebandiers.

TROISIÈME COSAQUE. Quels qu'ils soient, nous devons nous en défier. (Les Cosaques se dispersent. Au bout d'un instant la conversation cesse, et les Bèys reviennent près de Hâdjî Kara.)

حیدر بگ دی تز اولون گیچون دایانماق وقتی دگل (هامیسی توکولولر آرازه اورتاسنده حاجی قارانك آتی بودریر حاجی قارا آتدن اوینیوب دوشر سویه آخر کناردن سویه اوزانان سوگوت آغاجنك بوتاقنه ایکی اللو یاپوشوب سالانر چاغرر)

حاجی قارا آی آمان حیدر بگ عسکر بگ صفر بگ منم دادمه ینوشون من بوغولدم

حیدر بگ حاجی هاردا سن

حاجی قارا بورَدا سوگوت آغاجنه یاپوشوب سالانمشم

حیدر بگ آی ایوك یخلسون بر ایله درین یره دوشوبسن که سنی چخارماق هیچ ممکن دگل

HAÏDÈR BÈY. Allons, dépêchez-vous. Passons. Ce n'est pas le moment de s'attarder. (Tous entrent dans l'Aras Le cheval de Hâdjî Kara fait la culbute. Désarçonné, Hâdjî Kara tombe dans l'eau et saisit des deux mains la branche d'un saule qui, de l'autre rive, s'étend sur le fleuve, s'y accroche et appelle.)

HÂDJÎ KARA. Au secours! Haïder Bèy! ʿAskèr Bèy! Safar Bèy! Venez à mon aide! Je me noie!

HAÏDÈR BÈY. Hâdjî, où es-tu?

HÂDJÎ KARA. Ici. J'ai saisi une branche de saule.

HAÏDÈR BÈY. Oh! Périsse ta maison! Tu es tombé à un endroit si profond, qu'il est impossible de t'en retirer!

بدل آباشگزه دونم آتامی چخاردون

کرم علی آکده قوی بوغولسون مالی دولتی توکولسون قالسون بش گون یيون ایچون کیف ایدون نیگا گرکدر قایدینه قالرسن

عسکر بگ کده سارساق دانشما خورجندن چتمی چخارت بورا ویر (کرم علی چتمی تز چخاردوب ویرر)

حیدر بگ عسکر بگ تز چتمی گتور (عسکر بگ چتمی یتورر) حاجی چتمی آتروق توت

Bèdèl. Oh! Puissé-je tourner autour de vous! Sauvez mon père!

Kèrèm 'Alî. Laisse-le donc, mon enfant! Qu'il se noie! Qu'il perde ses marchandises et son argent! Qu'il reste où il est! Restons cinq jours à manger, à boire et à nous réjouir! Qu'as-tu besoin de le ramener?

'Askèr Bèy. Mon enfant, ne dis pas de sottises. Tire la corde de la sacoche et apporte-la ici. (Kèrèm 'Alî se hâte de prendre la corde et de la donner.)

Haïdèr Bèy. 'Askèr Bèy, apporte vite la corde. ('Askèr Bèy lui passe la corde.) Hâdjî, nous lançons la corde. Saisis-la!

حاجی قارا آی قربانگز اولوم توتا بلمنم المی بوتاقدن اوزسم
سو گوجلودر منی آپاراجاق حلقه ایدون آتون بلمه دوشسون
(حیدر بگ عجمی حلقه ایدوب توللییر دوشر حاجی قارانك بوغازینه چکر
حاجی قارا ایکی اللو عجمدن یاپوشوب بوغولا بوغولا قیراغه چخر سوین
سیلنر) ایوك یخلسون منی بو گونه سالان قاپوك چرپلسون
منی دکّانمدن آواره قوبان

حیدر بگ حاجی سفرده آدمك باشنه چوخ ایش دلور گرك
دارلماق سویلمك وقتی دگل ایندی اوستمزه توکولورلر تز گرك
قراقدان اوزاخلاشاق قاموشلقده گزلنك گیجه یاروسی آدام

Hâdjî Kara. Oh! Puissé-je me sacrifier pour vous! Je ne puis la saisir. Si je lâche la branche, le courant, qui est fort, m'entraînera. Faites un nœud et lancez-le de manière qu'il me passe autour du corps. (Haïdèr Bèy noue la corde et la lance. Elle vient entourer la gorge de Hâdjî Kara, qui la prend des deux mains et, tout en étouffant, gagne la rive et secoue l'eau de ses vêtements.) Que ta maison périsse! Quel jour tu m'as fait voir! Que ta porte soit enfoncée! C'est pour mon malheur que tu m'as tiré de ma boutique!

Haïdèr Bèy. Hâdjî, en voyage on a bien des aventures, et ce n'est pas le moment de récriminer. Maintenant, on pourrait nous tomber dessus; il faut nous éloigner promptement de la rive et nous

یاتان وقتده یوله دوشلك (هامیسی تیز قراقدن اوزاقلاشوب گوزدن
ایترلر صکره اون نفر یراقلو اسبابلو ارمنیلر بو یان طرفدن یتشرلر)

اوهان (ارمنیلرك یوز باشیسی) قوچّوم سرکز قوچّوم قرابت
قوچّوم قهرمان سز منم یانمده دوروڭ قباقده تفنكلرڭزی
حاضر ایدوڭ من ها وقت دیرم او ساعتده آتوڭ وورون من
سزی آه با آده مووراوه نشان ویروب ایستهشم سز منم
یانمده اولاندن صکره یوز قاچاقچی‌یه اولسه عهده‌سندن
كلرم آی قالان اوشاقلار سز بزم دالمزده اولون قورقمیون انشا

---

cacher dans les roseaux. A minuit, quand tout le monde dormira, nous nous mettrons en route. (Tous s'éloignent promptement de la rive, et on les perd de vue. Puis dix Arméniens armés et équipés arrivent à cet endroit.)

Ohan, capitaine des Arméniens. Sarkis, mon brave; Karapet, mon brave; Kahramân, mon brave, restez à mes côtés et tenez vos fusils prêts. Ah! Quand le moment sera venu, je vous dirai : Feu! faites feu! Je veux attirer sur vous l'attention du juge de paix. Vous ayant à mes côtés, j'aurais raison de cent contrebandiers. Vous, mes autres enfants, suivez-nous; ne craignez rien. S'il plaît à Dieu, les contrebandiers, dès qu'ils nous verront, prendront la fuite en nous abandonnant leurs marchandises, ou bien,

الله بزی گورن گمی یوکلری توکوب قاچاقلار قاچاسالار ال
آچسالار الله بلر هامِسنی جنگل گمی دوغریاجاقام

سرکز آیوز باشی هانِسی طرفدن گلهجکلر

اوهان باخ ایله قباقِزدن گلهجکلر قاصد خبر گتوروب که
بورَدان باشقه گلسی بولاری یوخدر سرکز مغایات اول الله
قویسا بو یوکلردن آدامه اللّی مُنـاتـدان آرتوق بخشایش
یتشهجك

سرکز آیوز باشی ایله هامی یوکلرینی آلاجاقسن

اوهان الله بلر که خورجینلرینهدك آلاجاقام

---

s'ils ne s'enfuient pas, ils se rendront. Dieu le sait, je les ferai plier comme des broussailles!

Sarkis. Capitaine, de quel côté sont-ils allés?

Ohan. Vois, ils s'enfuiront à notre approche! L'un des leurs ira aux informations et verra qu'il n'y a pas d'autre chemin à suivre. Sarkis, prends bien garde! A Dieu ne plaise! Avec un pareil chargement, il y aura pour chacun plus de cinquante roubles de gratification!

Sarkis. Capitaine, vas-tu donc prendre tout leur chargement?

Ohan. Dieu le sait, je prendrai jusqu'à leurs sacoches!

سرکز آیوز باشی یازیق دگللری هر نجه اولسه آخر قراباغلودرلر بز اولارك طرفین ساخلاماساق کیم ساخلیاجاق گرك گنه بر زاد اوزلرینه قویاق قالسون یوخسه بددعا ییه‌سی اوللوق

اوهان اولان نه دانشرسن طرف ساخلاماق بزه‌می دوشوبدر طرف ساخلاماق قراباغلولقی گوزتله‌سن بددعا قورخسان قوللوق یاراشدورا بلمزسن

سرکز یوز باشی بر ایره‌لو گیدم باخم گورم گللرمی

اوهان یاخشی احتیاطلو اول قورخودوب گرو قاچورما

Sarkis. Capitaine, sont-ce réellement des malfaiteurs? Quoi qu'il en soit, ce sont des gens du Karabâgh. Si nous n'avons pas pitié d'eux, qui en aura pitié? Il faut leur laisser quelque chose pour éviter leurs malédictions.

Ohan. Que dis-tu là? Est-ce à nous d'en avoir pitié? Tu en as pitié, toi! Tu te soucies de leur qualité de gens du Karabâgh! Tu crains leurs malédictions! Tu es incapable de faire ton service!

Sarkis. Capitaine, je vais en avant pour voir s'ils arrivent.

Ohan. Bien. Sois prudent; mais n'aie pas peur et ne te sauve pas!

سرکز خیر هیچ گوزلرینه گوروکمم (گیدر)

اوهان اوشاقلار سر حساب اولون (باشلیر آداملاری دوزمکه صگره)

سرکز (قایدوب) یوز باشی ایوکا اود دوشسون قاچاقچیلار گلرلر اما قباقلارنجه بر اوجا بویلو قیوراق گیمش یراقلو اسبابلو اوغلان گلر که چوخ هیبتلو گوزلرندن قان دامر

اوهان دوغرو دیرسن

سرکز الله بلر که دوغرو دیرم

اوهان دی که سن اولهسن

Sarkis. Non. Je ne me montrerai pas à eux. (Il part.)

Ohan. Mes enfants, tenez-vous prêts! (Les Arméniens commencent à s'aligner, quand)

Sarkis, de retour. Capitaine, que la foudre tombe sur ta maison! Les contrebandiers arrivent. Ils sont précédés par un jeune homme de haute taille, légèrement vêtu, armé et équipé, qui a un air terrible et des yeux injectés de sang.

Ohan. Dis-tu vrai?

Sarkis. Dieu le sait, si je dis vrai!

Ohan. Dis : « Puisses-tu mourir, si je ne dis pas la vérité! »

سرکز سن اوله‌سن سنك باشك ایچون

اوهان اوستنده دوغرودان تفنك وطپانچه گوردون

سرکز والله گوردم

اوهان نچه ایدیلر

سرکز هامیسی اوچ آدام نظره گلدی امّا او بر اوغلان هیچ
بریسنه بنزه‌مز

اوهان هیچ قورخو یوخدر قوی گلسونلر امّا سرکز چوخ ایره‌لو
دورمشوق بو یرده قاپاقاپ اوستمزه چخارلار بر آز گرو دورساق

Sarkis. Puisses-tu mourir, si je ne dis pas la vérité! Je le jure sur ta tête!

Ohan. As-tu bien vu s'ils avaient sur eux des fusils et des pistolets?

Sarkis. Par Dieu, je l'ai vu!

Ohan. Combien étaient-ils?

Sarkis. J'en ai vu trois en tout. Mais ce jeune homme ne ressemblait à aucun d'eux.

Ohan. Il n'y a rien à craindre. Mais, Sarkis, nous nous sommes trop avancés, et ils pourraient nous surprendre. Retournons un peu en arrière; il est bon

باخشیدورکه سروقت اولاق (آداملاری گرو دورقوز بو حالده بگلر قباقجه دالالرنجه حاق قارا ویوکلر بتشرلر)

حیدر بگ (النده تفنك ایره‌لو یُرُیر) آی نه آتلوسگز یولی نیه کسویسگز نچون یولدان

اوهان با اولان یولدان نیه چخروق سن کیم سن که بیله اورکلو دانشرسن

حیدر بك قرشمال قاراسورانسن راهدار سن بزم یولمزی کسدرویسن سگا نه کیمم دیمرم نچون یولدان دولدورومی قارنگی توسدیله (تفنکی قالخزر) آکده عسکر بگ صغر بگ

---

de se tenir sur ses gardes. (Les Arméniens reviennent sur leurs pas et s'alignent. A ce moment arrivent les Bèys, l'un suivant l'autre, puis Hâdjî Kara avec les marchandises.)

HAÏDÈR BÈY, s'avançant le fusil à la main. Cavaliers, qui êtes-vous? Pourquoi barrez-vous ce chemin? Sortez-en!

OHAN. Bah! Pourquoi sortirions-nous de ce chemin. Qui es-tu, pour parler d'un ton si menaçant?

HAÏDÈR BÈY. Tu es, toi, un coureur de femmes, un mouchard, un coupeur de routes! Tu barres notre chemin. A quoi bon te dire qui je suis? Sortez de ce chemin. Est-ce que je le remplis, moi? Je vais te crever le ventre! (Il brandit son fusil.) Mes enfants,

نیه دورویسگز نیه بولاری قیرمیسگز ووریساگز بولاری یخالالار

اوهان (یولداشلریله یولدان یان دوروب) اولان دلو اولویسگز غودورویسگز ناحقّ غان ایلمکه گمانام چوخ اورکنویسگز امّا بالام بز غِرلاسی آداملار دگلوك

حیدر بگ قرشمال سز یعنی نه قوچاق آداملارسگز که قرلمیاسگز آل گلدی (تفنگی اوزادر)

اوهان آبالام دلو اولمه باخ بزگیدروك گل یولگله دوز جخ گیت

ʿAskèr Bèy, Safar Bèy, qu'attendez-vous? Pourquoi n'anéantissez-vous pas ces gens-là? Pourquoi ne tirez-vous pas sur eux? Pourquoi ne les exterminez-vous pas?

Ohan (Il se place, ainsi que ses hommes, sur le bord de la route.) Êtes-vous fous? Êtes-vous enragés? Vous avez, je crois, l'habitude de répandre injustement le sang; mais, mon enfant, nous ne sommes pas des gens à tuer!

Haïdèr Bèy. Vous êtes des coureurs de femmes! J'entends par là ceux qui ne sont braves qu'avec les femmes! Tiens, reçois! (Il allonge son fusil.)

Ohan. Mon enfant, ne fais pas le fou! Vois, nous partons. Suis ton chemin, va, pars! Pour l'amour

اللّٰهی سیورسن ناحقّ غان بیهسی اولمه بزم سز ایله ایشمز یوخدر

حیدر بگ اولماز قرشمال او اوگنمکهسنی اولدورمش قویمیاجاقام

اوهان آجانم من که غوجاقلوقدن اوتری دیمردم که بز غرلاسی آدم دگلوق من دیدوکوم اودر که بزی مووراو گوندروب بزی اولدورسگز مووراوه نه جواب ویررسگز

حیدر بك قرشمال اوزمز بللوك مووراوه نه جواب ویرروك

---

de Dieu, ne répands pas injustement le sang. Nous n'avons pas de sujet de nous quereller.

Haïdèr Bèy. Impossible! Il faut que je tue ce coureur de femmes pour sa jactance!

Ohan. Ô mon âme! ce n'est pas par jactance que j'ai dit : « Nous ne sommes pas des gens à tuer. » Je voulais dire : « C'est le juge de paix qui nous a envoyés. » Si tu nous tues, quelle réponse lui ferons-nous?

Haïdèr Bèy. Coureur de femmes! Nous savons, nous, quelle réponse faire au juge de paix. Quelle obligation as-tu? Tu nous interroges; es-tu donc un

سنك نه بورجكدر سوروشرسن سلستچی سن چخون یولدان یوخسه بو ساعتده هامگزی یارپاق کمی توکرم

اوهان چخروق چخروق دارچما بالام سرکز قارابت قهرمان قایدون بالام بونلاردان غان ایسی دلر

سرکز آیوز باشی بس موورا‌وه نه دیك

اوهان اولان نه دیه‌جیك گورمورسن بولار غولدوردولار غاچاقچی بیله اولور غاچاقچی یارم آغاجلوقدان غارالتو گورنده مالین توکر غاچر بولار ها بزیده سویماق غرماق

---

magistrat pour agir ainsi? Sortez de ce chemin; sinon je vous broie tous à l'instant comme une feuille!

Ohan. Nous sortons, nous sortons. Ne te mets pas en colère. Mes enfants, Sarkis, Karapet, Kahramân, allons, revenons. Mon enfant, ne sois pas altéré de leur sang!

Sarkis. Capitaine, qu'allons-nous dire au juge de paix?

Ohan. Que veux-tu que nous lui disions? Ne vois-tu pas que ces gens-là sont des brigands? Les contrebandiers, eux, quand ils voient le moindre point noir à la distance d'un demi-parasange, abandonnent leurs marchandises et se sauvent. Ces hommes veu-

ایسترلر سارساق کوپك اوغلی غاصد بولاری ناحقّ یره غاچاقچی حساب ایدوب خبر گتورویدر (قایدرلار)

سرکز آبوز باشی مووراو سوروشسا که هیچ بر آدمه راست گلدگزمی نه دیك

اوهان دیروك که هیچ قاچاقچی‌یه راست گلمدوك

سرکز بس دیك‌می غولدوره راست گلدوك

اوهان بالام نه ایشمز وار دیروك دوه گوردون غِغین‌ده گورمدم

---

lent nous dépouiller et nous exterminer. Partons! Ce fils de chien irait prévenir les contrebandiers. (Les Arméniens reviennent sur leurs pas.)

SARKIS. Capitaine, si le juge de paix nous demande : « N'avez-vous rencontré personne? » que répondrons-nous?

OHAN. Nous répondrons : « Nous n'avons rencontré aucun contrebandier. »

SARKIS. Mais lui dirons-nous : « Nous avons rencontré un brigand »?

OHAN. Mon enfant, quelle affaire pour nous! Nous dirons : « Tu as vu un chameau; je n'ai pas vu sa fiente. »

قارابت خير يوز باشى ديروك قولدوره راست گلدوك چوخ ايديلر گريشه بلمدوك

اوهان ياخشى اونى صكره فكر ايدروك هله گل

سركز قوى بر بولاردان سوروشم كه قاچاق مالكز وارمى (گرو دونر)

حيدر بگ ارمنى گنه گرو دونرسن والله سزك اجلكز يتوب من سزى قرماسام سز بوردان ايتلمزسكز (ارمنيلرك اوسته حركت ايدر بو حالده سركزك پاپاق قاچدوق يرده باشندن دوشر)

اوهان (دلتنك) آكده سركز بو يانا دون بزى غانا چالخاما

Karapet. Non, capitaine. Nous dirons : « Nous avons rencontré des brigands ; mais ils étaient trop nombreux, et nous n'avons pu en avoir raison. »

Ohan. Bien. Nous y penserons plus tard. Allons, viens.

Sarkis. Laisse-moi voir s'ils ont des marchandises de contrebande. (Il repart.)

Haïdèr Bèy. Tu reviens, l'Arménien ! Par Dieu, votre fin est proche. Je vais vous exterminer, si vous ne disparaissez pas d'ici ! (Il s'avance vers les Arméniens. À ce moment le bonnet de Sarkis tombe à terre.)

Ohan, contrarié. Mon enfant, reviens par ici ! Ne fais pas répandre notre sang !

IMPRIMERIE NATIONALE.

سرکز یوز باشی پاپاقم دوشویدر قوی بر اکلم گوتورم

اوهان (دارغش) آکده غوی گل غوی غالسون (سرکز تیز دونر هامیسی گیدرلر)

حیدر بک (دالدارنجه) آی آتامك گوری حقّی آگر بزی گوردکزی بر یرده دیرسکز خبر ویررسکز صکره ایوکزك ایچنده بشکدکی اوشاقلارکزه دك تمام کلّم قرّام اوزکز بلون

اوهان (اوزاخدان) اولان نه دانشرسن بر ایللو دگلوك اوز اوزه گلیه جیك نه ایشمز وار خبر ویرروك سن ایله بلرسن سزك اوستکزه گلمشدوك یالاندان سزه ساتاشردوق که بزی موورداو

Sarkis. Capitaine, mon bonnet est tombé. Laisse-moi le prendre, je reviens.

Ohan, furieux. Mon enfant, laisse-le! Reviens! Laisse-le! (Sarkis se hâte de revenir, et tous s'en vont.)

Haïdèr Bèy, derrière eux. Par le tombeau de mon père! si vous allez dire en quel lieu que ce soit ce que vous avez vu, si vous en parlez, j'irai dans vos maisons exterminer jusqu'au dernier de vos enfants au berceau, sachez-le bien!

Ohan, de loin. Que dis-tu là? Nous ne sommes pas en état de vous tenir tête. Qu'avons-nous besoin de parler de cette affaire? Tu sais bien que si nous sommes tombés sur vous, nous ne disions pas la

گوندوروب گورك سز نه دیرسگز بز هادروتلوبوق گلمشدوك شاهسونلردن جاموش آلماقا سودامز باش توتمادی قایدوب گیدروك

حیدر بك یاخشی دی گیدون (حیدر بك غیظیله اباغیین یره چرپوب) تز تز گیدون (ارمنیلر قدملرین یکن گوترلر اوزاخلاشوب گوزدن ایترلر بوندن صگره)

---

vérité en prétendant que nous étions envoyés par le juge de paix prendre des informations. Nous sommes des gens de Hadarout (?); nous étions allés acheter des buffles aux Châhsèvèns[1], mais le marché n'a pu se conclure. Alors nous sommes revenus.

HAÏDÈR BÈY. Bien. Allons, partez. (Haïdèr Bèy, de colère, frappe le sol du pied. Les Arméniens se mettent en marche. Ils s'éloignent et on les perd de vue. Puis)

[1] Tribu formée par Châh 'Abbâs Ier dans le but de réprimer l'ambition des Kizil-Bachs et de contrebalancer leur influence, et à laquelle il aurait donné lui-même ce nom turc de شاهسون *Châhsèvèn* «aimant le roi», dont le les Persans firent شاهسوند *Châhsèvènd*. Formé de volontaires de toutes les tribus, le clan des Châhsèvèns comptait, le jour même de sa fondation, 10,000 hommes, et comprit plus tard jusqu'à 100,000 familles. Sujets persans, les Châhsèvèns, au commencement de l'automne, traversent l'Aras pour gagner leurs campements d'hiver situés sur le territoire russe. Cf. MALCOM, *Histoire de la Perse*, traduct. franç., II, 348-349, et BERGÉ, *Dictionnaire persan-français*, 338.

حاجی قارا (ایرهلو یُریوب یولداشلرینه) آکشی نییه ارمنیلری بوراخدیگز نیه قوللارین باغلیوب بو قاموشلوقا سالمادیگز

حیدر بگ ندن اوتری حاجی

حاجی قارا اوندن اوتری که گیدوب اوستمزه قازاق گندرمسونلر

حیدر بگ جاموش آلانك نیینه لازمدر گیدوب اوزینه زحمت ویره اوستمزه قازاق گندره

حاجی قارا سن بلمرسن شکسز بولار جاموش آلان دگللر اولارك سوزینه نجه اینانماق اولور ایشتمدون صفر بگ دیردی که بولارك یوز حیله‌سی اولور

HÂDJÎ KARA (Il s'avance et, s'adressant à ses compagnons :) Mes amis, pourquoi avez-vous laissé partir les Arméniens ? Il fallait leur lier les bras et les laisser dans ces roseaux.

HAÏDÈR BÈY. Pourquoi, Hâdjî ?

HÂDJÎ KARA. Parce qu'ils vont nous envoyer les Cosaques.

HAÏDÈR BÈY. Qu'a besoin l'acheteur de buffles de nous envoyer les Cosaques ?

HÂDJÎ KARA. Tu l'ignores. Ces gens-là ne sont certainement pas des acheteurs de buffles. Comment croire ce qu'ils disent ? N'as-tu pas entendu Safar Bèy dire qu'ils connaissaient mille ruses ?

حیدر بک — حاجی من ضامن که بو سفرده بولاردان سکا هیچ
بر خطا یتشمسون

حاجی قارا — اولان نه دانشرسن مگر ایله بو سفردر گرک بیله
آداملارك بر نچه سی تنبیه اولونا که قاچاقچی‌نك قباقنه
چخمیالار هر قباقا گلنی آدام ساغ سلامت بوراخسه دخی
بولارك الندن قاچاقه گیدوب گتمك می اولور بوندن صکره
هرگز دخی بیله قازانجلو سفرده گرو قالمیاجاقام چه فایده من
سکا آرخاین اولدم دالوده دوردم یوخسه بولاره ضرب
دستمی گوستروب بو نادرستلردن گله‌جکنه یوللاری تمیزلردم

Haïdèr Bèy. Je te garantis que dans ce voyage tu n'auras aucun désagrément avec eux.

Hâdjî Kara. Que dis-tu là? Puisque nous faisons ce voyage, il faut donner une leçon à quelques-uns d'entre eux, afin que désormais ils n'attaquent plus les contrebandiers. Qu'on laisse aller en paix le passant dont on fait la rencontre! Qu'on soit libre d'aller chercher des marchandises de contrebande! Jamais, pour un gain pareil, je ne recommencerai ce voyage. J'ai eu confiance en vous; à quoi cela m'a-t-il servi? J'étais resté en arrière; sans cela j'aurais montré à ces gens la vigueur de mon bras, et purgé les routes de ces malfaiteurs.

عسکر بگ یاخشی براوزگه دفعه راست گلنده ضرب دستڭی
گوسترورسن ایندی گچدی دخی

حاجی قارا الله قویبسا سزده ایشدرسگز دی سوروون دورماقا
وقت یوخدر گرك بو گجه قارقا بازارنه یتشك اوردان من بدلی
سزك یانگزده قویبوب گرك کرم علی ایله اوتم آغجه بدیعه که
صباح جمعه گونیدر بازاره چاتام مالی صاتام

حیدر بگ حاجی اوردان او یانه یالقوز گیده بلورسنمی

حاجی قارا اوردان اویانه دخی که قازاق یوخدر

ʿAskèr Bèy. Bien. Une autre fois tu montreras à qui nous rencontrerons la vigueur de ton bras. Maintenant tu n'en as plus l'occasion.

Hâdjî Kara. Dieu veuille que vous l'entendiez raconter! Mais avancez, ce n'est pas le moment de s'attarder. Il faut que cette nuit nous arrivions au marché de Karka. Là je vous laisserai Bèdèl, car je dois me rendre avec Kèrèm ʿAlî à Âghtchè Bèdîʿ. Demain ce sera vendredi, et je veux vendre mes marchandises au marché.

Haïdèr Bèy. Hâdjî, peux-tu aller seul d'ici là-bas?

Hâdjî Kara. D'ici là-bas il n'y a pas de Cosaques.

حیدر بگ قازاق یوخدر امّا مووراو یساولنه توش گلەسن اونده یاخشی اولماز

حاج قارا من اوزم تاریدن ایسترم کە بر مووراو یساولنه راست گلم اولاردان بر قصاص آلام

حیدر بگ بارك اللّه حاج ماشا اللّه چوخ قوچاق ایمش سن

حاج قارا بر ایکی یساول مکّا راست دوشسون اولارك باشنه بر ایش گتورم کە قیامتەدك دادی داماغلارندن گیتمسون بوندن صکّره خلق اولار سارودن فراغت اولسونلر تا بو یساوللارك بر نجەسنه توتولماسا اولکه اولارك دینجلمز

Haïdèr Bèy. Il n'y a pas de Cosaques, mais tu tomberas sur les gardes du juge de paix, qui ne valent pas mieux.

Hâdjî Kara. Je demande à Dieu de rencontrer l'un des gardes du juge de paix, afin de me venger de ces gens-là.

Haïdèr Bèy. Dieu te bénisse, Hâdjî, et que sa volonté soit faite! Tu as été bien vaillant!

Hâdjî Kara. Puissé-je rencontrer un ou deux des gardes du juge de paix! Je leur ferai goûter quelque chose dont leur palais gardera la saveur jusqu'au jour de la résurrection! Il faut se délivrer de ces gens qui, lorsqu'on rencontre quelques-uns d'entre eux, ne vous font pas grâce.

حیدر بک عجب اولور حاق بزده هنرڭی ایشدروك (باشلیورلر گیتمکه بر آز گیدوب گوزدن ایترلر)

پرده سالنر

دوردنجی مجلس

واقع اولر خوناشین درهسنده آیدینلوق گیجهده ایکی ارمنی بری پیاده بری ایشك اوسته گلرلر

آراکیل مکردیج الله قویسا بو ایل سکسن چوال تاخلمز اولور

مکردیج انشا الله اولور اوج ایلدر تاخلمزی چکرتله ییردی

Haïdèr Bèy. Nous aussi, Hâdjî, nous serons heureux d'entendre raconter tes exploits. (Tous se mettent en marche, et bientôt on les perd de vue.)

Le rideau tombe.

ACTE IV.

La vallée de Khounachin par une nuit claire. Deux Arméniens cheminent, l'un à pied, l'autre monté sur un âne.

Arakel. Dieu veuille, Mkirdidj, que cette année la récolte nous donne quatre-vingts sacs de blé!

Mkirdidj. Dieu veuille qu'il en soit ainsi! Pendant trois ans les sauterelles ont mangé notre récolte.

امّا تاری بو ایل او قدر ویرویدر که گیچن ایلّرکده عوضی چخاجاق

آراکیل مکردیج نه یاخشی دیرم که بزم کهنه زماندن قویولارده تاخللارمز قالرمش یوخسه بو بهالوق ایللرده چوخ کورلوق چکردوك

مکردیج بی‌شكّ بزم دندك تاخلی اولماسیدی دیزاق محالّ آجندن قرلاجاق ایدی

آراکیل اکنچیلکه الله برکت ویرسون دنیاده اوندن یاخشی پیشه یوخدر

Mais, s'il plaît à Dieu, cette année la récolte nous donnera de quoi compenser la perte des années précédentes.

Arakel. Mkirdidj, quelle bonne idée de mettre en réserve dans les puits le blé de notre ancienne récolte! Sans cela combien n'aurions-nous pas été malheureux pendant ces années de disette!

Mkirdidj. Sans doute. Si nous n'avions pas mis du blé en réserve, tous les nôtres seraient morts de faim.

Arakel. Dieu bénisse l'agriculture! Il n'est pas au monde de meilleur métier.

مکردیج آت تاپلّتسی گلر دایان گورك کیمدر (دایانرلار بو حالده قباقدن حاجی قارا گورنر)

کرم علی ایومز یخلدی آغا قباقده ایکی آدام گوروکر دیمدم می یولداشلاردان آیرلما طمعك گوج گتوردی گلدون دی ایندی یاخشی آغجه بدیع بازارنده مالنی صاتارسن بو ساعتده یوکی آلاجاقلار

حاجی قارا کده نه دانشرسن کیمك حدّی وار منم مالمی آلا

کرم علی بیله بو گوروکنلر بر ایرلو دور باخ بولار

Mkirdidj. On entend le pas d'un cheval. Arrête-toi; voyons qui vient. (Ils s'arrêtent. A ce moment Hâdjî Kara se montre devant eux.)

Kèrèm ʿAlî. Que notre maison périsse, maître! Voici deux hommes devant nous. Ne t'avais-je pas dit : « Ne te sépare pas de tes compagnons »; mais ton avidité l'a emporté, et tu es parti. Dis-moi, ne vaudrait-il pas mieux vendre tes marchandises au marché d'Âghtchè Bèdîʿ? Ces hommes vont maintenant prendre tes marchandises.

Hâdjî Kara. Mon enfant, que dis-tu? Qui donc serait en état de prendre mes marchandises?

Kèrèm ʿAlî. Les hommes que voici les prendront. Avance un peu, et regarde-les. Ce sont certainement

شکّسز مووراو یساولی درلر دی چالش گورك نجه یوکنی
ساخلیاجاقسن

حاجی قارا الله قویسا اولاره بر چوپده ویرمنم دیشلرینی
قورتلیالارسن یوکك اوستنده برك اوتور قورخوب بخلما من
بولاری قباقلیم گورم سوزلری ندر توتوب قوللارینی باغلیوب
بخاجاقام دریه تامن اوزمی بر نجه بیلهسنه گوسترمسم یوللار
امین اولماز الله قویسا بر ایش توتم که دخی هیچ کس جرئت
ایدوب قاچاقچی مالنه طمع ایتمسون

کرم علی من مخ کمی یوکك اوستنه دارتوب سالان اولماسا بخلان دگلم

---

des gardes du juge de paix. Voyons, songe au moyen de sauver tes marchandises.

Hâdjì Kara. A Dieu ne plaise! Je vais nettoyer leurs dents avec certain cure-dents. Toi, ne quitte pas les bagages, n'aie pas peur et ne bouge pas. Je vais m'avancer vers eux et je verrai ce qu'ils diront. Je les saisirai, je leur lierai les bras et je les laisserai périr dans cette vallée, afin de montrer à quelques-uns de leurs pareils que les chemins ne sont pas sûrs. Dieu veuille que j'agisse de telle façon que nul, désormais, n'ait l'audace de convoiter les marchandises des contrebandiers!

Kèrèm 'Alì. Moi, je vais rester fixé aux marchandises comme un clou que nul ne peut arracher, une fois qu'il est posé. Je n'en bougerai pas.

حاجى قارا ياخشى (اوتو ايرلو ارمنىلره قباقلاشوب النده تفنك) آى آدام كيمسڭز دينون يوخسه ووردم

مكرديچ آجانم نيه وورسن بز كه سڭا يمانلوق ايلمروك يولدان گيدنوك

حاجى قارا ياوا ياوا دانشما يولدان چوخ آدام گيدر دوغروسين دى گورم كمسڭز بو گيجه وقتى بوردا نيه گوركوسڭز

مكرديچ طوغليوق گيتمشدوك چولده تاخلمزى بچردوك بچوب قورتاروب ايومزه قايدروق

Hâdjî Kara. Bien. (Il s'avance vers les Arméniens, le fusil à la main.) Hé, vous, qui êtes-vous ? Dites-le, sinon je fais feu.

Mkirdidj. Ô mon âme, pourquoi ferais-tu feu ? Nous ne t'avons pas fait de mal, nous passons notre chemin.

Hâdjî Kara. Ne dis pas de sottises ! Il y a bien des gens qui passent leur chemin. Dis-moi la vérité, je veux savoir qui vous êtes. Pourquoi vous voit-on ici à pareille heure de la nuit ?

Mkirdidj. Nous sommes des cultivateurs. Nous étions partis faire notre moisson ; celle-ci achevée, nous rentrions chez nous.

حاجی قارا بو سوزلر ایله منی آلدادا بلمزسکز من سز دینلردن
دکلم من بلرم سز کیمسکز تا من سزك ایککزی‌ده شل کوت
ایتمسم اولکه سزك الکزدن دینجلمز کلوب کیدنلر سزك
الکزدن قورتارماز

مکردیچ (تعجب ایله) اراکیل بو نه دانشر

آراکیل بر عقللو باشلو سوروش کور سوزی ندر نه ایستر

مکردیچ آی قارداش بز فقیر پادشاه رعیتی‌یوق اوز کاسبلقمز
ایله باشمزی ساخلیان آداموق بز عمرمزده برکسه‌یه ضرر

Hâdjî Kara. Vous ne pourrez pas me tromper avec ces paroles. A d'autres! Je sais qui vous êtes, et je ne vous épargnerai pas, vous deux qui ne faites pas grâce à qui tombe en votre pouvoir. Désormais les passants seront délivrés de vous.

Mkirdidj, surpris. Arakel, que dit-il?

Arakel. Interroge-le d'une manière sage et raisonnable, que nous sachions ce qu'il veut dire.

Mkirdidj. Mon frère, nous sommes de pauvres sujets de l'empereur, des hommes vivant de leur travail. De notre vie nous n'avons fait de tort à qui que ce fût. Nous ne faisons pas de brigandage, nous

یتورمشوق یول کسمروك بوننت سالمروق بز نیلروك که اولکه بزم المزدن دینجله بلمر

حاجی قارا من سزك تمام حیله‌لرگزدن خبردارم اگر سز درست ادام اولسیدگز بو گیجه وقتی بو یولده گورمزدگز سزك فکرگز همیشه خلقه ضرر یتورمکدر خلقك ایوین یخمقدر تفنکلرگزی یره سالون یوخسه ووردم

مکردیج آجانم تفنکمز هاردا ایدی که یره سالاق بر چوت اوراقدان باشقه بزده بر زاد یوخدر اگر غرضك بزی سویمقدر اونی بلدر

---

ne sommes pas des révoltés; qu'avons-nous donc fait pour qu'il n'y ait pas de salut possible pour qui tombe entre nos mains?

Hâdjî Kara. Je connais toutes vos ruses. Si vous étiez d'honnêtes gens, on ne vous verrait pas sur cette route à pareille heure de la nuit. Vous pensez sans cesse à nuire à autrui et à ruiner sa maison. Déposez vos fusils, sinon je fais feu.

Mkirdidj. Ô mon âme! où sont nos fusils pour les déposer? Nous n'avons qu'une paire de faucilles. Si tu veux nous dépouiller, dis-le!

حاجى قارا من آدام سويان دگلم سزك كمى اوزگه مالنه طمع ايدنلرك جانين آلانام

آراكيل مكرديج بو نجه قولدوردر من هيچ بونك سوزلرك باشه دوشمرم

مكرديج هيچ منده باشه دوشمرم ديمه گورم نه دانشر (حاجى قارايه متوجه اولوب) قارداش بز كيمك مالنه طمع ايلمشوق بز بر اكنجى خلقوك الله شكر پادشاهه خرج وتوق ويرروك پيكارا گيدروك باجاردوقجه خلقه‌ده خيرمز دكر بو قش بهالوقده تمام قونشو مسلمان اوبه‌لرينه تاخل بورج ويردوك كه

Hâdjî Kara. Je ne suis pas un brigand. Ce que je veux, c'est la vie de ceux qui, comme vous, convoitent le bien d'autrui.

Arakel. Mkirdidj, quel est ce bandit? Je ne comprends rien à ce qu'il dit.

Mkirdidj. Je n'y comprends rien non plus. Ne dis rien; je vais voir ce qu'il dira. (Il se tourne vers Hâdjî Kara.) Mon frère, de qui avons-nous convoité le bien? Nous sommes des paysans qui, Dieu merci, payent leurs impôts à l'empereur. Nous allons nous reposer. Dans la mesure du possible nous faisons du bien à autrui. Pendant la disette de cet hiver nous avons fait des avances de blé à toutes les familles musul-

آجلارندن قرلماسونلر اگر بو زمانەدك طوغلو بر آدامك بر
قوروشنی ییوبسه بزم قانمز سکّا حلالدر

حاجی قارا سزك قانکز چوخدان حلالدر امّا بو زمانەدك
توکن اولمیوب ایندی سزی اجل چکه چکه مکّا دوچار
ایدوبدر اوزگیه قویی قازان اوزی دوشر چوخ آداملارك ایوین
یخوبسکز ایندی جزاگزه یتشرسکز یاراقلارکزی سالون یوخسه
والله تفنکی بو ساعتده اوزگزك باشنه بوشالدورام (ارمنیلر
باشلیرلار قورخماقا)

---

manes du voisinage qui, sans cela, seraient mortes de faim. Si jusqu'à présent nous avons fait tort d'une piastre à un paysan, tu peux répandre notre sang !

HÂDJÎ KARA. Il est permis, en effet, de répandre votre sang ! Jusqu'à présent il ne s'était rencontré personne pour le faire ; mais voici que votre fin approche, et elle sera mon œuvre ! Celui qui creuse un puits destiné à un autre tombe lui-même dedans ! Vous avez ruiné les maisons de bien des gens ; maintenant voici que vous trouvez votre rétribution. Déposez vos armes ; sinon, par Dieu ! je décharge à l'instant mon fusil sur vous ! (Les Arméniens commencent à avoir peur.)

مكردیج آی قارداش یر حقی گوک حقی بزم یاراقمز یوخدر آخر بزم تقصیرمز ندر که سنك بزه بیله غضبك توتر

حاجی قارا سزك تقصیرگز یره نه سغشر نه گویه قورومساق اوشاق باشگزه صنعت قحط اولوبدر

مكردیج آجانم دنیاده بزم صنعتمزدن یاخشی صنعت وارمی بزم پیشمز اولماسا عالم چورك تاپماز

حاجی قارا باخ باخ جرئتنه باخ صنعتنی تعریفده ایدر قرشمال اوشاق خلق عذاب چکسون آللینك تریله مال قازانسون سز مفتنه یره صاحبلوق ایدون بو هاردا گورولوبدر

Mkirdidj. Mon frère, par la terre! par le ciel! nous n'avons pas d'armes! Enfin quel crime avons-nous commis pour t'inspirer une pareille colère?

Hâdjî Kara. Entre la terre et le ciel il n'y aurait pas assez de place pour contenir vos crimes. Exploiteurs de la sécheresse, vous avez pour métier de tirer profit de la disette!

Mkirdidj. Ô mon âme, est-il au monde un métier meilleur que le nôtre? Si notre métier n'existait pas, le monde n'aurait pas de pain.

Hâdjî Kara. En voilà de l'audace! Le fils d'un coureur de femmes vante son métier!

IMPRIMERIE NATIONALE.

مكردیج آقارداش اللّهی سیورسن بزی اینجتمه قوی اوتك چقاق گیدك سنك ایشك ظرافته بنزر

حاجی قارا والله اگر اياغ اياغدن تربدسگز جندكلرگزی یرده سرلمش بلون منم سوزلریمی ظرافت سایرسگز غرضگز بودر كه من سزك کبی سارساقلاره الانام یاخون گلوب اوز بلدوككزی ایدهسگز یاراقلارگزی توللیون دیرم

مكردیج آراكيل نه ایلیك

آراكيل والله من اوزومده مات قالمشم

مكردیج پروردكارا نه ایش ایدی دوشدوك اجانم ایرلو

Mkirdidj. Mon frère, pour l'amour de Dieu, ne nous injurie pas! Laisse-nous partir et continuer notre route. Cela nous semblera une grande faveur.

Hâdjî Kara. Par Dieu, sachez que, si vous faites un seul pas, vous tomberez morts. Vous croyez que je plaisante? Je me laisserais tromper par les paroles de gens aussi sots que vous? Approchez, et faites ce que je vous dis. Déposez vos armes, vous dis-je!

Mkirdidj. Arakel, que faire?

Arakel. Par Dieu, je suis moi-même bien embarrassé.

Mkirdidj. Ô Créateur, quelle affaire nous arrive! Ô mon âme, laisse-nous continuer notre route. Nous

قویمرسن اوتك بس قوی گرو قایدوب باشقه یول تاپوب گیدك

حاجی قارا هیچ وقت اولماز ایاغ ترپده بلمزسگز فکرگز اودر که گیدوب مووراوه خبر ویره‌سگز اوزی گلوب منم اوستمه توکوله الله قویسا سزك اولوم خبرگز مووراوه چاتار بوندن صکره قالان یولداشلرگزه عبرت اولور

مکردیج آجانم سن بزی کیمه حساب ایدرسن که بو اویونی بزم باشمزه گتوررسن

حاجی قارا من سزی حساب ایدرم قولدورا یول کسنه

---

reviendrons sur nos pas et nous suivrons un autre chemin.

Hâdjî Kara. Jamais ! Impossible ! Vous ne pourrez pas faire un seul pas ! Votre intention est d'aller avertir le juge de paix, pour qu'il me tombe dessus. Ce sera la nouvelle de votre mort qu'apprendra le juge de paix, et ce sera un exemple pour vos complices.

Mkirdidj. Ô mon âme, pour qui nous prends-tu pour te moquer ainsi de nous ?

Hâdjî Kara. Je vous prends pour des voleurs, des bandits, des hommes ruinant la maison d'autrui,

خلقك ایوین یخانا ظالمه مفتنه خوره دار آغاجنه لایق اولانا

مکردیج بس سن اوزك کیمسن

حاجی قارا منی سز اوزگز یاخشی بلرسگز بلمسیدگز بو گیجه وقتی درەنك اورتاسندە منی قباقلاردگزمی

مکردیج والله بز اوزمزدە چوخ چوخ پشیمانوق که بو یول ایله گلدوك سگا دوچار اولدوق بز هیچ سنی تانمروق وخیالمزدن‌دە گیچمزدی که سنی گورەجیوك

حاجی قارا بو سوزلر بر پوله دکمز آخرجی سوزمدر منی معطّل ایلمیون تز اولون یاراقلارگزی سالون

faisant le mal pour le plaisir de le faire et méritant la potence !

Mkirdidj. Et toi, qui donc es-tu ?

Hâdjî Kara. Vous savez bien qui je suis ! Si vous ne le saviez pas, vous seriez-vous présentés devant moi à pareille heure de la nuit ?

Mkirdidj. Par Dieu, nous avons bien du regret, oui, bien du regret, d'avoir suivi cette route et fait ta rencontre. Nous ne te connaissons pas du tout et nous ne nous attendions certes pas à te voir.

Hâdjî Kara. Ces paroles n'ont aucune valeur. Voici mon dernier mot : ne me faites pas attendre plus longtemps, et jetez vos armes.

مکردیج آراکیل نه چاره ایدك

آراکیل والله یاراقمز یوخدر بو ایکی اوراقدان باشقه بزده بر کسر تاپولماز ایسترسن تولّیاق ها (اوراقلری قباقه تولّیرلر)

حاجی قارا تفنککزی طپانجه‌کزی قلیجکزی تولّیون یوخسه اود ایلدم

آراکیل آکشی سن نجه آدمسن اللّه حقّی پیغمبر حقّی تفنك طپانجه یوخدر

حاجی قارا ایناممانام یالان دیرسکز گزلیوبسکز تولّیون

Mkirdidj. Arakel, comment nous tirer de là?

Arakel. Par Dieu, nous n'avons pas d'armes. A part ces deux faucilles, nous ne possédons aucun instrument tranchant. Veux-tu que nous les déposions? Tiens! (Ils déposent leurs faucilles devant eux.)

Hâdjî Kara. Déposez vos fusils, vos pistolets, vos sabres; sinon je fais feu!

Arakel. Mon ami, quel homme es-tu donc? Au nom de Dieu, au nom du Prophète, nous n'avons ni fusils ni pistolets!

Hâdjî Kara. Je ne vous crois pas. Vous mentez. Vous cachez vos armes. Jetez-les!

مکردیج چونکه ایناغیرسن اوزك بیل هر نه ایلیه‌جکسن ایله الله جزاڭی ویرسون

حاجی قارا بیله بس گورون نه ایلرم (باشلوینك اوستندن تفنکی آتر ایشك اورکیر آراکیل قورخوسندن ایشکك اوستندن یومالانیر حاجی قارا طپانچه‌نی چکوب بولارك اوستنه یوگورر چغرر) ترپنمیون (بیچاره ارمنیلرك بری یخلمش بری آیاق اوستنه)

مکردیج. آی الله بنده‌سی بزی ناحقّ یره نیه اولدررِ

حاجی قارا ترپنمیون (صگره اوزین کرم علیه توتوب) آکده کرم علی من بولاری آکلمشم تز قاچ قورتار

Mkirdidj. Puisque tu ne nous crois pas, fais ce que tu voudras. Dieu te donnera ta rétribution!

Hâdjî Kara. Puisqu'il en est ainsi, voyons ce que j'ai à faire. (Il couche en joue les Arméniens et tire. L'âne, effrayé, se cabre, et Arakel, à qui la frayeur fait lâcher prise, tombe. Hâdjî Kara prend son pistolet, dont il les menace, et crie:) Ne bougez pas! (Les pauvres Arméniens sont, l'un étendu à terre, l'autre debout.)

Mkirdidj. Ô serviteur de Dieu, pourquoi veux-tu nous tuer injustement?

Hâdjî Kara. Ne bougez pas! (Puis s'adressant à Kèrèm ʿAlî:) Mon enfant, Kèrèm ʿAlî, je tiens ces gens-là en respect; toi, pars vite te mettre en lieu sûr.

کرم علی آی آغا گرو قاچم یا ایرلو

حاجی قارا گیج اوغلی گیج گرویه هارایه قاچاقسن گنه آرازه قایدوب گیده‌جکسن ایره‌لویه قاچ قورتار تز

کرم علی یعنی یوك ایله قاچ دیمرسن‌می

حاجی قارا فو گیج بالاسی گیج البتّه یوکسز نجه گیدرسن

کرم علی من اوزمده بیله بلوم (آت چوبوقلیوب قباقه گوزدن ایتر بو حالده آراکیل ایستر ایاغه دورسون)

Kèrèm ʿAlî. Maître, dois-je partir en arrière ou en avant?

Hâdjî Kara. Fils de nigaud! Nigaud! Où irais-tu en arrière? Veux-tu retourner au bord de l'Aras? Pars en avant, mets-toi vite en lieu sûr.

Kèrèm ʿAlî. C'est-à-dire : Pars avec les marchandises. C'est bien ce que tu veux dire?

Hâdjî Kara. Quel fils de nigaud! Nigaud! En vérité, comment partirais-tu sans les marchandises?

Kèrèm ʿAlî. C'est bien ainsi que je l'entends. (Il pousse le cheval en avant et on le perd de vue. A ce moment, Arakel veut se lever.)

حاجی قارا (قایم صوتیله) ای ترپنمه یوخسه وورده‌م (آراکیل گنه یره سگر بو اثناده مووراو اوسته‌چه بر دسته آدام یتشر)

خلیل یوزباشی (مووراوه) آی آغا بورده‌درلر تاپمشم گلون

ارمنی مکردیچ ای باشگزه دونم گلون بزی بو ظالمك النـدن قورتارون

آراکیل (ایاغه دورمش) آی قربانگز اولوم یتشون بو قولدوردان نجات ویرون

حاجی قارا گوزگزه دونم هر کمسگز گلـون بـولار منم

Hâdjî Kara, d'une voix forte. Ne bouge pas; sinon je fais feu!

(Arakel s'étend de nouveau à terre. Sur ces entrefaites, le juge de paix arrive avec une escorte.)

Le Capitaine Khalîl, au juge de paix. Maître, ils sont ici! Je les ai trouvés! Venez!

L'Arménien Mkirdidj. Oh! Puissé-je tourner autour de vous! Venez! Tirez-nous des mains de ce malfaiteur!

Arakel, se levant. Oh! Puissé-je me sacrifier pour vous! Arrivez! Délivrez-nous de ce brigand!

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner devant vos yeux! Qui que vous soyez, venez! Ces gens-là ne sauraient

قورخومدان ترپنه بلمزلر بولارك قوللری باغلیون مــن چقم گیدم (بو حالده مووراو آداملریله بولاری چوورلر)

مووراو حرامزاده‌لر منم المدن هارا گیده‌جکسکز سوراقکزی آلوب دالکزجه گلمشم خلیل یوز باشی قویما

خلیل یوز باشی (ایلرولویوب ارمنیلره) آی والله ترپنرسکز هامکزی قرروق یاراقکزی سالون

مکردیج آی باشکا دونم بز قولدور دگلوك بزم اوستمزه توکولن بو کشیدر (حاجی قارایه اشاره ایدر خلیل یوز باشی اونك طرفنه چوورلو)

---

me craindre. Liez-leur les bras et retenez-les, que je puisse continuer ma route. (A ce moment le juge de paix et son escorte les entourent.)

Le Juge de paix. Fils de prostituées, où donc échapperiez-vous à mon pouvoir? Je vais vous interroger et vous emmener. Capitaine Khalîl, ne les laisse pas s'échapper.

Le Capitaine Khalîl. (Il s'avance et, s'adressant aux Arméniens :) Par Dieu, ne bougez pas; sinon je vous extermine tous! Déposez vos armes!

Mkirdidj. Oh! Puissé-je tourner autour de toi! Nous ne sommes pas des brigands. C'est cet homme qui nous a attaqués. (Il désigne Hâdjî Kara. Le capitaine Khalîl se tourne alors vers celui-ci.)

خلیل یوز باشی آگشی ترپنمه یاراقڭی سال

حاجی قارا آقارداش من دینج فراغت کسب اهلیم یولدان اوتدوکوم برده بولار منی قباقلیوب آگلیوبلر ایستردیلر سویالار چالشوب اوزمی سویدورمامشم

مووراو خلیل یوز باشی بُیور که هامِڭز یاراقڭزی سالون صڭره هر کیم تقصیرلودر معلوم اولور

مکردیج وآراکیل آی آغا واللّٰه یاراقمز یوخدر ایسترسن یاخون گلون باخون

Le Capitaine Khalîl. Mon ami, ne bouge pas! Dépose tes armes!

Hâdjî Kara. Ô mon frère, je suis un homme sans mauvaises intentions, un marchand. Je suivais mon chemin quand ces deux hommes, se présentant devant moi, m'ont arrêté et ont voulu me dépouiller. Mais j'ai résisté, et ils n'ont pu le faire.

Le Juge de paix. Capitaine Khalîl, ordonne-leur à tous de déposer leurs armes. On verra ensuite qui d'entre eux est coupable.

Mkirdidj et Arakel. Maître, nous n'avons pas d'armes. Veux-tu t'en assurer? Venez, voyez!

خليل يوز باشى (حاجى قارايه) آكشى سن يراقڭى سال مووراو بيورر

حاجى قارا آباشڭا دونم مووراو بورداور باشم اوستنه بودر سالدم منم جانم ومالم مووراوه پيشكشدر امّا بولار يالان ديرلر ياراقلارين گزليورلر (ياراق اسبابنى يره سالر صڭره)

مووراو (اوز آداملريله ياوقلاشوب حاجى قارايه) آكشى من سنى اوچ گيجهدر آختاررام خليل يوز باشى باغلا بونڭ قوللارين (خليل يوز باشى حاجى قارانڭ قوللارين باغليوب)

حاجى قارا آباشڭا دونم منم تقصير ندر

Le Capitaine Khalîl, à Hâdjî Kara. Mon ami, dépose tes armes. Le juge de paix l'ordonne.

Hâdjî Kara. Oh! Puissé-je tourner autour de toi! Le juge de paix est ici! Je dépose bien volontiers mes armes. J'offre ma vie et mes biens au juge de paix. Mais ces hommes mentent; ils cachent leurs armes. (Il dépose ses armes. Puis)

Le Juge de paix. (Il s'avance avec son escorte et, s'adressant à Hâdjî Kara:) Mon ami, voici trois nuits que je te cherche. Capitaine Khalîl, lie-lui les bras. (Le capitaine Khalîl lie les bras de Hâdjî Kara.)

Hâdjî Kara. Oh! Puissé-je tourner autour de toi! Quel crime ai-je commis?

موورآو چوخ دانشما یولداشلرڭی دی یوخسه صباح سنی دار آغاجندن آسدوررم

حاجی قارا آغا منی نیه دار آغاجندن آسدررسان من قولدور دکلم قولدور یول کسن دار آغاجندن آسیلور

موورام نجه قولدور دکلسن بس سن اکلیس ارمنیلرینی سویوب ایپکلرینی آپارانلارنڭ یولداشی دکلسن

حاجی قارا آی آغا باشڭا دونم من بر فقیر آدامم پیشەم سوداگرلکدر آدام سویماق باجارمانام

Le Juge de paix. Ne parle pas inutilement. Fais connaître tes complices; sinon je te ferai attacher demain à la potence.

Hâdjî Kara. Maître, pourquoi me ferais-tu attacher à la potence? Je ne suis ni un voleur, ni un bandit, et ce sont ces gens-là qu'on attache à la potence.

Le Juge de paix. Comment, tu n'es pas un voleur, toi, le complice de ceux qui ont dépouillé les Arméniens d'Iklîs et pris leurs soieries?

Hâdjî Kara. Ô maître, puissé-je tourner autour de toi! Je suis un pauvre homme, le commerce est mon métier, et je suis incapable de dépouiller les gens.

موورآو بس یاراقلو اسبابلو بو گجه وقتی بورَدا نه قایررسن دوز آدام بورَدا گزمز آی اوشاقلار بونی برك ساخلیون گوزم بو آداملار کیمدر (اوزینی چوورر ارمنیلره) آکشی سز کمسکز

مکردیج آقربانك اولوم بز طوغلو فقیر بچنچیوق اکیندن ایومزه قایتدوقمز یرده بو کشی بزی آگلیوب قویمیوب گیدك سن یتشمسیدون بونك الندہ دوستاق ایدون

موورآو (حاجی قارایه) آکشی بولاری سن بورَدا ساخلامشدون

حاجی قارا من بولاری ساخلامشدم یالان ایسه بولارك ایوینی

Le Juge de paix. Alors pourquoi venais-tu par ici, armé et équipé, à pareille heure de la nuit? Les honnêtes gens ne se promènent pas par ici. Mes enfants, gardez-le bien. Je vais voir qui sont ceux-ci. (Il se tourne vers les Arméniens.) Mes amis, qui êtes-vous?

Mkirdidj. Oh! Puissé-je me sacrifier pour toi! Nous sommes des paysans, de pauvres moissonneurs. La moisson terminée, nous rentrions chez nous, quand cet homme nous a arrêtés et retenus. Si tu n'étais pas arrivé, nous serions encore ses prisonniers.

Le Juge de paix, à Hâdjî Kara. Mon ami, tu as retenu ici ces hommes?

Hâdjî Kara. Je ne les ai pas retenus! C'est faux!

الله يخسون آباشڭا دونم بولار منم پولمی كسوب منی سویماق ایستردیلر

مکردیچ آغا یالان دیر او بزی سویماق ایستردی

حاجی قارا بولارده چوخ حیله وار آغا بولاره اینانمه دیبردیلر كه گویا سزڭ یساوللر گزدرلر ایمدی اوز سوزلرنی گزلیرلر

مکردیچ آی آغا والله بو كشی یالان دیر بونڭ سوزینه اینانما بز اولدن آخره اوزمزه طوغلو بچنچی دیوب بونه یالوارمشوق كه بزدن ال چكسون بونڭ بر یولداشیده وار ایدی قاچدی

Que Dieu ruine leurs maisons! Ils voulaient prendre mon argent et me dépouiller!

Mkirdidj. Maître, il ment. C'était lui qui voulait nous dépouiller.

Hâdjî Kara. Ces gens-là sont bien rusés! Maître, ne les crois pas. Tout à l'heure ils se donnaient pour tes gardes; maintenant leur langage est changé.

Mkirdidj. Ô maître, par Dieu, cet homme ment. Ne crois pas ce qu'il dit. Du commencement à la fin nous avons dit que nous étions des moissonneurs, et nous l'avons supplié de nous laisser partir. De plus, il avait un compagnon qui a pris la fuite.

مووراو خلیل یوز باشی دیگل قان که بولارك هانسی دوغرو دیر شیطانده بولارك سوزندن باش آچا بلمز کیم بلسون بولار نجه آدامدرلر بولارك اوچینده گوتورون گیدون صباح نچالنکه گوستررك سلست اولنور هر نجه بیورسه عمل ایدروك (خلیل یوز باشی هامیسنی دوستاق ایدر)

حاجی قارا (باشلیر آغلاماقا) ایوین یخلسون منم ایومی یخان قان قوساسن منی قانا چالخیان ایمانسز اولهسن منی بلایه سالان من هاردا دیوان هاردا من سلستدن قاچردم گنه سلسته دوشدم جبندن بریهدك باشلیاجاقلار سوروشماقا

Le Juge de paix. Capitaine Khalîl, voyons, cherche à savoir qui d'entre eux dit vrai. Satan lui-même ne saurait comprendre ce qu'ils disent. Qui saura ce que sont ces gens-là! Emmenez-les tous les trois. Demain nous les présenterons au commandant, qui les interrogera, et nous ferons ce qu'il ordonnera. (Le capitaine Khalîl les emmène tous prisonniers.)

Hâdjî Kara. (Il se met à pleurer.) Périsse la maison de celui qui ruine la mienne! Puisses-tu vomir ton sang, toi qui troubles le mien! Misérable! tu fais mon malheur! Où suis-je? Où est le tribunal? Je m'étais sauvé pour échapper à leurs questions, et voilà qu'on va m'en faire! On va m'interroger à n'en

دی گل بوش بوش سواللره جواب ویرگوزلە کە آخری اولاجاق

ارمنیلردن بریسی آکشی سنی گورك کبوگلوك شاد اولوب اوزك گلمسون کە بزی ناحاقّ یره مصیبتە سالدون کم بلسون ایندی سلستدن ها وقت قورتاراجایوق اوروسك سلستی بش ایلە قورتارماز تاخلمزی کم یغاجاق خرمانمزی کم دوکەجك آخ آخ

خلیل یوز باشی آکشی آز دانشون یُریون (هامی گیدرلر گوزدن ایترلو)

پردە سالنر

---

plus finir. Allons, viens, réponds à toutes ces questions inutiles dont tu ne verras pas la fin.

L'un des Arméniens. Mon ami, nous voyons que désormais il n'y aura plus de bonheur pour toi, et cela pour avoir été injuste et cruel envers nous. Qui sait maintenant quand nous en finirons avec les interrogatoires ? On en a pour cinq ans au moins avec les interrogatoires russes. Qui va recueillir notre blé ? Qui le battra ? Hélas ! Hélas !

Le Capitaine Khalîl. Mes amis, ne parlez pas tant. Avancez. (Tous partent et on les perd de vue.)

Le rideau tombe.

بشنجی مجلس

واقع اولور اوبەدە حیدر بگ آلاچوقنك ایچندە اوتوروبدر بر گون ایروللو طوی ایدوب گتوردوکی گلنیلە چولدە زورنا قاوال چالولار جاهل اوشاقلار اوینیوب سوز اوخویورلار

حیدر بگ الله کرمکٔا شکر یوخدور گورەسن یا ظاهرادر کە من سنکله قباق قباقە اوتورمشم ایکی ایل چوللردە دردگلە گون گیچروب آخر کە آرزومە یتشدم بو نعمتك شکرنی یرینە یتورە بلمم

صونا خانم حیدر بگ سنی الله آند ویررم کە بوندن صکرە دخی گزمکە گتمیەسن والله دخی منم آیرولقە هرگز تابم یوخدر

ACTE V.

Au village. Haïdèr Bèy est assis sous sa tente. La veille, il s'est marié et a emmené sa fiancée. Au dehors, de joyeux jeunes gens jouent de la flûte, s'amusent et plaisantent.

Haïdèr Bèy. Merci de ta bonté, Seigneur! Est-ce un rêve, ou bien suis-je réellement en face de toi? Deux ans j'ai vécu plein de douleur d'être loin de toi; maintenant j'ai atteint l'objet de mes désirs et je ne saurais assez en remercier Dieu.

Sona Khânoum. Haïdèr Bèy, pour Dieu, jure-moi que désormais tu n'iras plus errer au loin. Ô Dieu!

IMPRIMERIE NATIONALE.

الله ایلمەمش اگر سنك باشکا بر ایش گله یا قاچاق اولەسن یا توتولان من دنیاده ساغ قالا بلمیەجکم بوندن صکره سنی بر گون گورمسم اولجکم .

حیدر بک خاطر جمع اول قولدورلوقه اوغورلوقه هرگز گتمیەجکم نچالنکده مکا دلیله تاپشوروبدر امّا بر یاخشی قازانج یولی تاپمیشوق انشا الله سن اوزکده اوکا مانع اولمازسن چونکه بر آرتوق ایش دگل

صونا خانم دی نجه گورم نجه ایشدر

---

je ne pourrais plus supporter d'être séparée de toi. Si cela arrivait! S'il te survenait quelque malheur, si tu prenais la fuite ou si on t'arrêtait, il n'y aurait plus pour moi de salut en ce monde. Je ne pourrais vivre un jour de plus; je mourrais.

Haïdèr Bèy. Sois tranquille; jamais je ne retournerai faire du brigandage; le commandant me l'a formellement conseillé. Mais nous avons rencontré une occasion avantageuse; à Dieu ne plaise que tu t'opposes à ce que j'en profite! On ne saurait trouver mieux.

Sona Khânoum. Voyons, dis-moi de quoi il s'agit.

حیدر بگ. اوزك بلمرسن ایگرمی بش گون بوندن ایره‌لو سکّا
دیمدم که حاق قارادن پول گوتوروب قاچاق ماله گیدروك
اونده راضی اولمردون ایندی خیرنی گوردون می گیدوب گتورن
ملی بر گونده قارقا بازارنده صاتوب مایه‌سنی ویردوك حاق
قارانك اوغلنه قازانجنی گوتوروب گلدوك یولداشلرمده بو
سفر پایلرینی مکّا ویردیلر اون گونك اچنده خرج چکوب
ایل عادتجه طوی ایدوب سنی گتوردم اگر سنك سوزکّا
باخوب گتمسیدم یا گرك سنی گوتوروب قاچیدم یا
ایندیه‌دك هله آتاك ایونده قالیدون

Haïdèr Bèy. Ne sais-tu pas, ne t'ai-je donc pas dit, il y a de cela vingt-cinq jours, que Hâdjî Kara nous ayant fourni de l'argent, nous partions chercher des marchandises de contrebande. Tu n'en étais pas satisfaite; maintenant ne vois-tu pas quel bonheur en est résulté pour nous? En un jour nous vendions au marché de Karka ce que nous avions rapporté, nous revenions après avoir payé les intérêts de son argent au fils de Hâdjî Kara, et mes compagnons me remettaient la part qui me revenait dans cette expédition. En quinze jours je faisais, selon l'usage de la tribu, les frais du mariage, et je t'épousais. Si j'avais tenu compte de ce que tu me disais, je ne serais pas parti. Qu'en serait-il résulté? Je t'aurais enlevée, ou bien tu serais encore chez ton père.

صونا خانم بس دیرلرکه آخر قدغن درگیدوب گلنلره تنبیه ایدرلر

حیدر بگ البتّه عاجزلری همیشه توترلر مالنی آلوب تنبیه ایدرلر امّا منکا کیم یووق گله بلور

صونا خانم بس سنک قباقکا هیچ چخان اولمادی

حیدر بگ نیه اولمادی اونی بردن چخدی قوودم هامیسی قاچدی گتدی

صونا خانم آی آمان حیدر بگ بو ایشده خطالو ایشه بنزیر

Sona Khânoum. Mais on dit qu'il est défendu de faire de la contrebande, et qu'on inflige à ceux qui en font un châtiment exemplaire.

Haïdèr Bèy. En vérité, ce sont toujours les poltrons qui se font prendre, se laissent enlever leurs marchandises et sont punis. Mais qui donc oserait s'approcher de moi?

Sona Khânoum. N'as-tu donc rencontré personne?

Haïdèr Bèy. Comment n'aurais-je rencontré personne? Tous ceux que j'ai rencontrés, je les ai mis en fuite, et ils ont disparu.

Sona Khânoum. De grâce, Haïdèr Bèy, cette affaire me semble trop dangereuse! Franchement, elle ne

دوغروسی من بوگّاده راضی دگلم حاجی قارایه سفارش ایده‌جکم که دخی سزه پول ویرمسون سزی تولاشدروب آپارمسون والله بو ایشده فکر ایدنده اورکم اسر

حیدر بگ آقز نه وار که اورکك اسر (صونا خانمك بوینین قوجاقلیوب اوزیندن اوپر) آقز قربانك اولم بس نه ایشه یاپوشم بس نه ایله سنی ساخلیم

صونا خانم (باشلیر آغلاماقا) ال چك بو ایشدندن ال چك من آتام ایوندن گتوردوکوم جهز ایله بر ایل یاخشی دولانوق صگره بریاخشی ایش تاپماسان اوزك بیل

---

me plaît pas. Je donnerai à entendre à Hâdjî Kara qu'il ne faut plus vous fournir de l'argent, vous circonvenir et vous emmener. Ô Dieu ! En pensant à cette affaire, mon cœur tremble !

Haïdèr Bèy. Ma chère, pourquoi ton cœur tremble-t-il ? (Il prend Sona Khânoum par le cou et l'embrasse.) Puissé-je me sacrifier pour toi ! Que dois-je faire ? Par quel moyen te garder ?

Sona Khânoum. (Elle se met à pleurer.) Laisse-moi ! Renonce à cette affaire. Il valait mieux ne pas m'épouser encore et me laisser un an de plus chez mon père. Désormais, tu ne trouveras plus d'occasions avantageuses ; sache-le bien.

حیدر بگ بس قوی بر ایکی دفعەدە گیدەم یولداشلریمك
بورجین ویرم صکره دیرسن دخی گیتمنم

صونا خانم (آغلیا آغلیا) هیچ بر دفعەدە قویمانام یارم دفعەدە
قویمانام قوی یولداشلرك گوزلسونلر

حیدر بگ آخر شرطمز بیله ایدی گیتمسم پولّارینی ایسترلر
گوزلمزلر

صونا خانم سنك ایشك اولماسون آنامه سفارش ایدرم آتامه
دیر اولاری ساکت ایدر

HAÏDÈR BÈY. Laisse-moi donc aller une fois ou deux faire de la contrebande et m'acquitter envers mes compagnons. Ensuite je n'y retournerai plus.

SONA KHÂNOUM, pleurant de toutes ses forces. Je ne te laisserai pas partir une seule fois! Pas même la moitié d'une fois! Renonce à ce projet! Que tes compagnons prennent patience!

HAÏDÈR BÈY. Nous avions pris cet engagement : si je ne partais pas, je leur rendais l'argent. Ils n'attendront pas.

SONA KHÂNOUM. Tu n'as pas à t'en inquiéter. Je chargerai m a mère d'en avertir mon père, qui les fera taire.

حیدر بک یاخشی امّا من هیچ بلمرم که سین ندن احتیاط ایدرسن

صونا خانم من اوندن احتیاط ایدرم که گنه سنك آدك چکله ایشه دوشهسین من گونی قارا اولام

حیدر بک بوش بوش خیال ایله بو هیچ وقت اولماز

صونا خانم چه فایده من دیحله بلمرم اورکم یارپاق کمی اسر بلرم گنه سنی المدن آلاجاقلار (بو حالده حاق قارانك آروادی تکذ ایچرو گرر)

HAÏDÈR BÈY. Bien. Mais je ne vois pas du tout ce qui peut t'inquiéter.

SONA KHÂNOUM. Je suis inquiète, parce que ton nom serait prononcé de nouveau, et cela aurait de fâcheuses conséquences. Alors quel triste jour pour moi!

HAÏDÈR BÈY. Sottises! Sottises! N'en crois rien. Jamais cela n'arrivera.

SONA KHÂNOUM. Pourquoi? Je ne puis être tranquille, et mon cœur est agité comme la feuille. Je sais qu'on va encore te séparer de moi. (A ce moment, la femme de Hâdjî Kara, Tonkèz, entre.)

تکذ آباشگا دونم منم ارمی نیلدگز منم ارمك باشنه نه ایش گلدی سز هامِگز گلوبسگز اونك نه اوزی وار نه نوگری وار

حیدر بگ آی آرواد هله بو وقتهدك گلوب چخمیوبدر

تکذ خیر آخر بو نه ایش ایدی ایلدگز کشیجکی تووليوب آپاروب آواره سالدگز یوخسه اولمه ویردگز

حیدر بگ آی آرواد قورخما گورهسن کندلرك هایسنده اگلنوبدر گلور چخار فکر ایله

تکذ کندلرده اگلنمز ایندیهدك باشی النده اولسیدی

Toukèz. Oh! Puissé-je tourner autour de toi! Qu'avez-vous fait de mon mari? Qu'est-il arrivé à mon mari? Vous autres, vous êtes tous revenus, tandis qu'il n'est pas de retour, non plus que son domestique.

Haïdèr Bèy. Comment, femme, il n'est pas revenu? Il n'est pas arrivé?

Toukèz. Non. Qu'avez-vous donc fait? Vous avez circonvenu cet imbécile et vous l'avez emmené pour son malheur. Peut-être l'avez-vous fait mourir!

Haïdèr Bèy. Femme, ne crains rien. Vois-tu, il se sera arrêté dans quelque village, il en vient et sera bientôt de retour. Ne te tourmente pas.

Toukèz. Il ne s'est pas arrêté dans les villages. S'il avait pu faire ce qu'il voulait, il serait maintenant

گلردی من ارمی سزدن ایستروم گرك منم ارمی نجه كه آپاروبسگز ایلهده مگا تاپشوراسگز

حیدر بگ بزه محصّل واقع اولدون ارك اوشاق دگلدی نابالغ دگلدی بز اونی توولیوب آپاریدوق بز اوگا بر تكلیف ایلدوك اوز خیرنی یوخلادی قوشولدی بزه گیتدی هر یرده مغایات اولوب قورخولو یرلردن اوتوروب یوله سالدوق دخی بز نه ایلیك كه گلوب چخمیوبدر چخ گیت باشمی آغرتما

تكذ گیدرم موورواوه نچالنكه شكایت ایتمكه منم ارمی سز

---

de retour. Je vous réclame mon mari! Il me faut mon mari! Puisque vous l'avez emmené, vous me répondez de lui.

Haïdèr Bey. Tu nous en demandes compte? Ton mari n'est ni un enfant, ni un jeune homme sans expérience. Nous l'aurions emmené après l'avoir circonvenu! Nous lui aurions fait avoir du désagrément! Comprenant son intérêt, il est parti avec nous. Partout nous avons veillé sur lui; nous lui avons fait éviter les endroits dangereux; nous l'avons guidé. Que pouvions-nous faire de plus? Est-ce notre faute s'il n'est pas de retour? Sors! Va-t'en! Ne m'importune pas!

Toukèz. Je vais me plaindre au commandant. Vous avez fait disparaître mon mari. (A ce moment, on

اینوروبسگز (بو حالده قشقروق قوپر مووراو وتچالنك آداملری ایله آلاچوق چوورلو)

مووراو تچالنكك بویروقیدر هیچ كس یرندن ترپنمسون

حیدر بگ (قباقه چخوب) مووراو تچالنكك غرضی ندر بیورسون گورم بورادا تقصیرلو یوخدر كه اوندن قاچا

مووراو تقصیرلو وار یا یوخدر آنجاق تچالنك حیدر بگی گورمك ایستر

حیدر بگ حیدر بگ منم هر نه قوللوقگز وار بیورون

تچالنك (ایره‌لو یرییوب) حیدر بگ سن منم نصیحتمی

---

appelle. Le commandant, le juge de paix et les hommes qui les accompagnent se tiennent devant la tente.)

Le Juge de paix. L'ordre du commandant est que personne ne quitte sa place!

Haïdèr Bèy, s'avançant. Que désirent le juge de paix et le commandant? Qu'ils veuillent bien me le dire! Ici il n'y a pas de criminel pour prendre la fuite.

Le Juge de paix. Qu'il y ait ou non un criminel, le commandant veut voir Haïdèr Bèy.

Haïdèr Bèy. Haïdèr Bèy, c'est moi. Veuillez me dire ce qu'il y a pour votre service.

Le commandant, s'avançant. Haïdèr Bèy, tu n'as pas tenu compte de mes conseils. Tu es encore com-

ایشمیوب گنه یمان ایشه قوشولدون ایندی گرك منم ایله قلعیَه گیده‌سن (صونا خانم باشلیر تتره‌مکه آغلاماقا)

حیدر بگ نچالنك سن مکا بیورمشدون که اوغورلوقه قولدورلوقه گیتمه اگر من سنك سوزگدن چخمشم منم یرم سبردر

نچالنك بلی چخویسن اون گون بوندن ایره‌لو آرازدان بر آز یوخارو اکلیس ارمنی‌لرینی سویوب ایپك‌لرینی آلوبسگز ایش آشکار اولوبدر یاخشیسی اودر که تنبیهك یونگل اولماق اچون بوینکا گوتور یولداشلرگی نشان ویر

---

promis dans une fâcheuse affaire; il faut que maintenant tu viennes avec moi à la forteresse. (Sona Khânoum se met à trembler et à pleurer.)

Haïdèr Bèy. Commandant, tu m'avais dit : « Ne te livre plus au brigandage. » Si j'ai enfreint tes ordres, ma place est en Sibérie !

Le Commandant. Oui, tu les as enfreints. Il y a dix jours que, tout près de l'Aras, vous avez dépouillé les Arméniens d'Iklîs et enlevé leurs soieries. L'affaire est claire. Ce que tu as de mieux à faire, pour mériter notre indulgence, est de te soumettre et de faire connaître tes complices.

حیدر بگ نچالنك بُیوررسن که بو ایش آشکار اولوبدر امّا من بر آدمی سویمامشم اگر بر کس منم اوزمه دوروب بو سوزی دیسه من قانمی سکا حلال ایلدم

نچالنك یاخشی خلیل یوز باشی او ارمنیلری بورا چاغر (خلیل یوزباشی اوهان یوز باشنی اوز دستهسی ایله ایرلوگتورر) اوهان یوز باشی بو ایدیمی سزه راست گلن

حیدر بگ نچالنك هر بیله موژیك سوزینه اعتبار ایدوب منی بدبخت ایتمیون

اوهان باشکا دونم من هرگز موژیك دگلم من ایگرمی ایلدر

Haïdèr Bèy. Commandant, tu dis que cette affaire est claire! Je n'ai dépouillé personne! Si quelqu'un peut soutenir contre moi cette accusation, tu es libre de répandre mon sang!

Le Commandant. Bien. Capitaine Khalîl, fais venir ici ces Arméniens. (Le capitaine Khalîl introduit le capitaine Ohan et ses hommes.) Capitaine Ohan, est-ce bien lui dont vous avez fait la rencontre?

Haïdèr Bèy. Commandant, ne m'affligez pas en ajoutant foi aux paroles d'un tel moujik!

Ohan. Puissé-je tourner autour de toi! Jamais je n'ai été un moujik! Depuis vingt ans je sers les au-

ولایت بیوکلرینه قوللوق ایدرم ایگرمی رضامندلك كاغدم وار
گیچن ایل مکا گومش مدال یازمشدیلر آلون بو كاغدلری
بر اوخویون گورون (كاغدلری گوسترر)

نچالنك هله مکا سنك قوللوقلارڭی بلمکه وقت یوخدر
گوردوکون ایشی سویله

اوهان باشکا دونم منم بگلك اچون شهادتنامم دخی وار آلون
اوخویون (شهادتنا معسین جیبندن چقاردوب اوزادر نچالنکه)

نچالنك اولان سوزڭی دی نجابتڭی اثبات ایلمك قوی صکره‌یه
قالسون

---

torités de la province, et j'ai vingt certificats attestant mes bons services. L'année dernière on m'a décerné une médaille d'argent. Prenez ces papiers, lisez-les, voyez ! (Il montre des papiers.)

Le Commandant. Allons, je n'ai pas le temps de m'informer de tes services. Dis ce que tu as vu.

Ohan. Puissé-je tourner autour de toi ! J'ai encore un certificat attestant ma qualité de bèy. Prenez, lisez ! (Il tire le certificat de sa poche et le tend au commandant.)

Le Commandant. Dis ce que tu as à dire, et laisse de côté la preuve de ta noblesse ! On s'en occupera plus tard.

حیدر بگ نچالنك بو شهادتنامه‌لرك یوزی بر پوله دکمز ذاتنده شبهه اولانلار اوز نسبلری اچون شهادت نامه قایردرلر

اوهان بو سوزی نچالنك حضورنده دیمیوب بر اوزگه یرده مکا دیسیدون بو تفنك ایله سکا جواب ویروردم (الینی اوزدوب تفنکنه صکره نچالنکه متوجه اولوب) باشکا دونم من بو آخرنجی نفوس دفترنده بك یازلمشم ایندی بو منم بگلکمی ایستر باتورسون حقّ ایله من بدبخت اولمم

نچالنك بو ساعتده بویوررّام سکا اللّی جوبوق وورارلر بگلکی

Haïdèr Bèy. Commandant, cent certificats semblables ne vaudraient pas la moindre pièce de monnaie. Les gens équivoques produisent toujours des certificats attestant leur noblesse.

Ohan. Si tu me disais cela autrement qu'en présence du commandant, si tu me le disais ailleurs, je te répondrais avec ce fusil! (Il allonge la main vers son fusil. Puis, s'adressant au commandant.) Puissé-je tourner autour de toi! J'ai été inscrit comme bèy au dernier recensement, et cet homme veut nier ma qualité de bèy! Rends-moi justice, que je ne sois pas malheureux!

Le Commandant. Je vais, sur l'heure, donner l'ordre qu'on t'administre cinquante coups de bâton, si

لاپ اونودورسن اگر سواله جواب ویرمسن سندن من
سوروشارام که بو ایدی‌می سزه راست گلن

اوهان بلی باشڭا دونم بو ایدی بزم اوستمزه یولداشلریله
تفنك وقلج چکن ایگرمی یاراقلو اسبابلو آتلو ایدیلر بز آنجاق
اون آدام ایدوق اگر بزدن چوخ اولماسیدیلر سزك دولتگزدن
بولاری قوپاردوق ایله که بزدن اوتوبلر گیدوب اکلیس
ارمنی‌لرینی سویوبلر

حیدر بک بچالنك تمام دانشدوق سوزلر بهتاندر

---

tu n'oublies pas ta qualité de bèy et si tu ne réponds pas à ma question! Je te demande si c'est bien cet homme dont vous avez fait la rencontre.

Ohan. Oui. Puissé-je tourner autour de toi! C'est bien lui qui nous a assaillis avec ses compagnons armés de fusils et de sabres. Ils étaient vingt cavaliers armés et équipés; nous, dix hommes seulement, et, s'ils n'avaient pas été si nombreux, nous les aurions fait disparaître du pays que vous administrez. Mais ils se sont éloignés de nous pour aller dépouiller les Arméniens d'Iklîs.

Haïdèr Bèy. Commandant, tout ce qu'il a dit est faux.

نچالنك تاتار طايفه‌سی تمام يالانچی اولور سن‌ده او جمله‌دن سن سزك سوزكزه اعتبار ايلمك مشكلدر بريسی‌ده ياراقلو اسبابلو ايكی طوغلو ارمنی‌نی آكليوب سويرمش ايندی آشكارا يالان دير كه كويا ارمنی‌لر اونی سويماق ايسترلرمش

حيدر بك من بلمرم كه او كشی كيمدر من قراباغك تمام ياخشی يمان آدملرين تانيرام اونی كورسم بلم كه اونك سوزی دوغرودر يا يالان‌در سنك باشكا آند اولسون كه حقيقتنی عرض ايلرم

نچالنك خليل يوز باشی او توتولان كشينی بورا كتور (خليل

Le Commandant. Tous les Tartares sont des menteurs, et tu es de ces gens-là. Il serait donc difficile d'ajouter foi à vos paroles. L'un des vôtres, armé et équipé, arrête deux paysans arméniens et les dépouille, et l'on voit bien maintenant qu'il mentait en disant que ces Arméniens voulaient le dépouiller.

Haïdèr Bèy. Je ne sais quel est cet homme. Je connais tous les bons et tous les méchants du Karabâgh, et, si je le voyais, je saurais s'il dit la vérité ou bien s'il ment. Je jure sur ta tête que je dis vrai!

Le Commandant. Capitaine Khalil, amène ici ce prisonnier. (Le capitaine Khalil va chercher Hâdjî Kara, et l'in-

یوز باشی گیدوب حاجی قارانی حضوره گتورر) دی سوزم بو کیمدر نجه آدمدر

حیدر بگ نچالنك من بونی تانیرام سنك باشڭا آند اولسون که بو آدام سویان دگل ارمنیلر خلاف عرض ایدوبلر

نچالنك خلیل یوز باشی ارمنیلری گتور (خلیل یوز باشی طوغلولری گتورر) حیدر بگ اودر که سنك سوزڭا اعتبار ایتمرم آخر اوزڭ بر فکر ائیله بس بو ارمنیلر آدام سویان‌درمی امّا بو کشی دیرکه گویا بولار اونی سویماق ایسترمشلر

حیدر بگ بیله دگل بو کشیده یالان دانشر

---

troduit.) Voyons, dis-moi qui il est? Quel homme est-ce?

Haïdèr Bèy. Commandant, je connais cet homme. Je jure sur ta tête que ce n'est pas un brigand. Les Arméniens ont menti.

Le Commandant. Capitaine Khalîl, amène les Arméniens. (Le capitaine Khalîl amène les paysans.) Haïdèr Bèy, voici que je ne puis ajouter foi à tes paroles. Enfin penses-y : ces Arméniens sont-ils des brigands? Et cet homme prétend qu'ils ont voulu le dépouiller!

Haïdèr Bèy. Il n'en est rien. Cet homme ment, lui aussi.

IMPRIMERIE NATIONALE.

نچالنك (آجقلانمش) بس نجه اولملق گرك معلوم كه هامڭز
يالان دانشرسڭز هامڭز تنبيه لايقسڭز من گرك سنى آپارام

حيدر بگ اختيار سنڭدر (صونا خانم باشليور تترمكه)

نچالنك (حاجى قارايه) آكشى سن آخر بو ارمنىلرى نه سببه
اگلمشدون

حاجى قارا باشڭا دونم من اوز كسب كارم ايله دولانان آدامام
هيچ وقت يول كسمك منم ايشم دگل هميشه آلش ويرش ايلرم
پادشاهه چوخ قوللوقلار ايتمشم

Le commandant, furieux. Comment donc les choses se seraient-elles passées? On voit bien que vous mentez tous! Allons, vous méritez tous un châtiment exemplaire, et il faut que je vous emmène.

Haïdèr Bèy. Fais ce que tu voudras. (Sona Khânoum se met à trembler.)

Le Commandant, à Hâdjî Kara. Mon ami, enfin pourquoi as-tu arrêté ces Arméniens?

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner autour de toi! Je suis un homme qui s'occupe d'affaires. Jamais je ne me suis avisé de faire du brigandage. Je ne fais que du commerce, et j'ai rendu de grands services à l'empereur.

نچالنك پادشاهه سن نه قوللوق ایتمش سن آکشی

حاجی قارا باشکا دونم اون بش ایلدر پادشاه گومرکنه ایلده من اللّی تومن خیر ویررم

نچالنك بلی چوخ بیوك قوللوقلار ایدوبسن‌مش الحقّ بیوك مرحمته لایق ایمش‌سن

حاجی قارا بلی باشکا دونم بو قوللوقلارمه گوره گرك مکا قزل مدال ویرلیدی نه اینکه

نچالنك بلی سنك کمی قوللوق ایدنلر چوقدر ویردککز

Le Commandant. Quels services as-tu donc rendus à l'empereur, mon ami?

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner autour de toi! Depuis quinze ans je verse, chaque année, cinquante tomans à la douane impériale.

Le Commandant. Oui, tu as rendu de bien grands services! En vérité, tu mérites bien des égards!

Hâdjî Kara. Oui. Puissé-je tourner autour de toi! Ne devrait-on pas, pour mes services, me donner une médaille d'or?

Le Commandant. Assurément. Ils sont nombreux, ceux qui rendent des services comme les tiens, et s'il

پوللاریده گرك ویروب قزل مدال قایرداق گنه اوزگزه داغداق
جفنگیات دانشما دی گورم ارمنی‌لری نیه آگلشدون

حاجی قارا باشکا دونم اولار منی آگلشدیلر

ارمنی‌لرك بریسی یعنی مکردیچ قربانك اولاق یالان دیر بو بزی
سویماق ایستردی (بو حالده جوانشر مووراونك یساولی یتشوب)

یساول (نچالنکه) آغا مووراومز اکلیسلولری سویان قولدورلاری
توتوب تمام ایپکلری آلوب اوزلرینی دوستاق ایدوب منی
قوللوقگزه گوندردی که بو خصوصده عرض ایدم دالوجه
احوالاتی یازو ایله بلدره‌جك

---

fallait, en échange de votre argent, vous donner des médailles d'or... Ne dis pas de sottises. Voyons, dis-moi pourquoi tu as arrêté les Arméniens.

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner autour de toi! Ce sont eux qui m'ont arrêté!

L'un des Arméniens, c'est-à-dire Mkirdidj. Puissions-nous nous sacrifier pour toi! Il ment. C'était lui qui voulait nous dépouiller. (A ce moment le garde Djouvânchîr, envoyé par le juge de paix, arrive.)

Le Garde, s'adressant au commandant. Maître, notre juge de paix a arrêté les voleurs qui avaient dépouillé les Arméniens d'Iklîs et pris toutes leurs soieries. Il les a fait mettre en prison et m'a envoyé vous prévenir de vive voix, en attendant de vous adresser un rapport sur cette affaire.

موورَاو يقين كه گنه تاتاردرلر

يساول بلی

نچالنك يوخسه خيال ايدوردون كه انگليس يافرنكدرلر

اوهان باشگا دونم قولدور همیسه تاتاردان اولور بزلردن هيچ وقت قولدور اولماز

نچالنك كس سسك بو سزك دوغرولغگزدن دگل اوندن اوتری كه جرئت ايده بلمرسگز وباجارمرسگز

Le Juge de paix. Sans doute ce sont encore des Tartares?

Le Garde. Oui.

Le Commandant. Tu te trompes peut-être. Si c'étaient des Anglais ou des Français?

Ohan. Puissé-je tourner autour de toi! Les voleurs sont toujours des Tartares. Jamais il n'y a eu de voleurs parmi nous.

Le Commandant. Tais-toi. S'il en est ainsi, ce n'est pas parce que vous êtes honnêtes, mais parce que vous n'avez pas assez d'audace pour vous livrer au brigandage.

یساول آغا مووراو بر قاچاقچیده یوکیله توتوب گوندروبدر
(حاجی قارانك رنگی قاچر)

نچالنك هاردادر حضوره گتور (یساول گیدر)

حیدر بك نچالنك ایندی سزه معلوم اولدی که من قولدور
دگلم

اوهان آغا او توتولان قولدورلار بیشك بونك یولداشلریدرلر

نچالنك حقیقت اولنور (بو حالده یساول کرم علینی حضوره گتورر
حاجی قارا اونی گورن کمی وای ایدوب اوزیندن گیدر نچالنك تعجب ایلر)
بو نجه ایشدر بو کشی نیه اوزندن گیتدی بونی آیلدون

Le Garde. Maître, le juge de paix a également pris un contrebandier avec ses marchandises. Il vous l'envoie. (Hâdjî Kara pâlit.)

Le Commandant. Fais-le venir ici. (Le garde part.)

Haïdèr Bèy. Commandant, vous savez maintenant que je ne suis pas un voleur.

Ohan. Maître, les voleurs qu'on a arrêtés étaient certainement ses complices.

Le Commandant. On va connaître la vérité. (A ce moment le garde introduit Kèrèm 'Alî. Hâdjî Kara, en le voyant, pousse une exclamation et perd connaissance. Le commandant, surpris :) Que signifie cette affaire ? Pourquoi cet

گورك (مورداو سو توكر حيدر بك خليل بوز باشی قوليين بوغور حاجی قارا گوزين آچر) آكشی سكّا نه گلدی اوزگدن گيتدون (حاجی قارانك دلی توتلر نچالنك كرم عليه) آكده دوغروسين دی سنی بوراخارام بوكشی سنی كورنده نيه اوزندن گتدی

كرم علی بلمرم باشكّا دونم

نچالنك سن كيم ايله وهاچان قاچاق ماله گيتمشدون

كرم علی من هيچ كيم ايله وهيچ وقت قاچاق ماله گيتمشدم

---

homme a-t-il perdu connaissance? Voyons, faites-le revenir à lui. (Le juge de paix verse de l'eau sur la figure de Hâdjî Kara; Haïdèr Bèy et le capitaine Khalil lui frottent les bras. Hâdjî Kara ouvre les yeux.) Mon ami, que t'est-il arrivé pour perdre connaissance? (Hâdjî Kara a la langue paralysée. Le commandant s'adresse alors à Kèrèm 'Alî.) Mon enfant, dis la vérité, et je te relâcherai. Pourquoi cet homme a-t-il perdu connaissance en te voyant?

Kèrèm 'Alî. Je ne sais pas. Puissé-je tourner autour de toi!

Le Commandant. Quand et avec qui es-tu allé faire de la contrebande?

Kèrèm 'Alî. Je n'ai fait de contrebande avec personne. Jamais je n'en ai fait.

نچالنك نه دانشرسن سنی یوکك اوستنده ترتوبلار نجه داڭا بلورسن

کرم علی منم او یوکدن هیچ خبرم یوخدر

نچالنك بس او مال کیمڭدر

کرم علی بلمرم

نچالنك بس سن آت اوستنده دگل ایدون

کرم علی بلی

نچالنك بس یوکی آتك اوستنه کیم قویوبدر

Le Commandant. Que dis-tu? Ne t'a-t-on pas pris avec ton chargement? Pourquoi fais-tu l'étonné?

Kèrèm ʿAlî. Je ne sais rien de ce chargement.

Le Commandant. Alors à qui appartiennent ces marchandises?

Kèrèm ʿAlî. Je l'ignore.

Le Commandant. Cependant tu étais bien sur le cheval?

Kèrèm ʿAlî. Oui.

Le Commandant. Qui donc t'avait mis sur le cheval?

کرم علی شیطان قویوبدر منم اوندن خبرم یوخدر

نچالنك عزیزم بز شیطانی سندن یاخشی تانیروق اوندان
چوخ ایش باش ویرر امّا قاچاق مال آلش ویرشی ایلمز دی
یوخسه درِیِٔنی سویارام

حیدر بك نچالنك بر عرضم وار

نچالنك دی گورم

حیدر بك قوللوقکزه چوخ چوخ مقصّرم امّا تقصیرمی بوینمه
گوتوررم بو کشینی من ایکی یولداشم ایله قاچاق مال گتورمکه
آپارمشدم بو توتولان اونك نوکریدر چون بو چوخ خسیس

Kèrèm 'Alî. C'était Satan. Je n'en sais rien.

Le Commandant. Mon cher, nous connaissons Satan mieux que toi. Il s'occupe de bien des choses, mais ne fait pas le commerce des marchandises de contrebande. Dis la vérité ; sinon je te fais écorcher !

Haïder Bèy. Commandant, j'ai quelque chose à te dire.

Le Commandant. Voyons, dis.

Haïdèr Bèy. J'ai bien des torts envers vous ; oui, bien des torts ! mais je les avoue. J'avais emmené cet homme ainsi que deux de mes amis chercher des marchandises de contrebande, et ce prisonnier est

اولدوقی ایچون مالی توتولدوقندن اوتری اوزندن گیتدی ارمنیلریده مالینك قورخوسندن یولده اگلمش ایمش

نچالنك (حیدر بگه) مطلب معلوم اولدی بس یولداشلرك كیم ایدی

حیدر بك عسكر بك وصفر بك

نچالنك (مووراوه) اولاری چاغر گتورت

مووراو بو ساعتده (مووراو بر یساول گوندرر)

نچالنك (حیدر بگه) بس نیه اوتانمادون دیدون كه اوهان یالان دانشر

---

son domestique. Étant très avare, cet homme a perdu connaissance en voyant ses marchandises saisies. C'est aussi parce qu'il craignait pour ses marchandises qu'il a arrêté les Arméniens.

Le Commandant, à Haïdèr Bèy. L'affaire est éclaircie! Mais quels compagnons avais-tu?

Haïdèr Bèy. ʿAskèr Bèy et Safar Bèy.

Le Commandant, au juge de paix. Fais-les venir.

Le Juge de paix. A l'instant. (Le juge de paix fait partir un garde.)

Le Commandant, à Haïdèr Bèy. Mais pourquoi n'osais-tu pas dire qu'Ohan mentait?

حیدر بگ اوهان حقیقتده یالان دانشدی نچالنك اوندن اوتری كه بز هامی برده آلتی آدام ایدوق قاچاق مال گتوردوك دورت یوكمز وار ایدی بولاره راست گلوب قورخودوب قوودوق چخوب گلدوك سنك باشك اچون آكلیس ارمنیلرینی سویلماقندن بزم خبرمز یوخدر (بو حالده بر یساول عسكر بگی صفر بگی گترر)

نچالنك حیدر بگ یولداشلرك بولاردرمی

حیدر بگ بلی بولاردر

نچالنك حیدر بگ آگرچه قولدورلق جهتندن سنك

Haïdèr Bèy. Ohan disait la vérité tout en mentant, et cela, commandant, de la manière suivante. Nous étions partis six en tout chercher des marchandises de contrebande, et nous en avions quatre chargements. Nous avons rencontré ces hommes; nous les avons effrayés et chassés, et ils sont partis. Je jure sur ta tête que nous ignorions qu'on avait dépouillé les Arméniens d'Iklîs. (A ce moment un garde amène 'Askèr Bèy et Safar Bèy.)

Le Commandant. Haïdèr Bèy, sont-ce là tes compagnons?

Haïdèr Bèy. Oui, les voici.

Le Commandant. Haïdèr Bèy, tu n'as pas commis de brigandage; mais vous avez passé la frontière

تقصیرك یوخدر امّا چون باشبورتسز سرحدّدن اوتایه
گچوب قاچاق مال گچروب موورواوگوندرن قراوللارك اوستنه
قلج وتفنك چکوبسگز زاکونه گوره گرك من بو ساعتده سزی
دوستاق ایدوب قلعَیَه آپارام

حیدر بگ اختیار سنگدر نچالنك

صونا خانم (یُرُیوب نچالنگك اتکین توتر) قربانك اولم منی اولدور
اونی آپارما منی بی صاحب قویما

نچالنك حیدر بگ بو کیمدر

---

sans passeport, introduit des marchandises de contrebande et menacé de vos sabres et de vos fusils les gardes envoyés par le juge de paix. La loi exige que sur l'heure je vous fasse prisonniers et que je vous emmène à la citadelle.

Haïdèr Bèy. Fais ce que tu voudras, commandant.

Sona Khânoum. (Elle s'avance et saisit le pan de l'habit du commandant.) Puissé-je me sacrifier pour toi! Tue-moi, mais ne l'emmène pas! Ne me laisse pas privée de mon mari!

Le Commandant. Haïdèr Bèy, qui est-ce?

حیدر بک نچالنك بو منم آروادمدر دونن طوی ایدوب
گتورمشم بو بدبختلکه باعث بودر

نچالنك نجه مگر

حیدر بک نچالنك بز بر برمزی نهایتده سویردوك ایکی ایل
ایدی قووشماق حسرتین چکردوك پول تاپمردم طوی ایدم
اخر که قاچاق مال گتوروب ساتدوق قازانجیله طوی ایلدم
بونی گتوردم کاش اولیدم بو گونی گورمییدم

صونا خانم باشکا دونم پادشاهك باشنه چوُر قول خطاسز

Haïdèr Bèy. Commandant, c'est ma femme. Hier je l'ai épousée. C'est elle qui est la cause de ce malheur.

Le Commandant. Comment cela?

Haïdèr Bèy. Commandant, nous avions l'un pour l'autre la plus vive affection. Depuis deux ans nous voulions nous marier; mais je ne pouvais trouver d'argent. Finalement nous avons introduit des marchandises de contrebande; nous les avons vendues et, avec mon gain, j'ai fait les frais du mariage et épousé cette femme! Oh! j'aurais dû mourir et ne pas voir ce jour!

Sona Khânoum. Puissé-je tourner autour de toi! Adresse-toi à l'empereur. Il n'est pas de serviteur

اولماز آغا كرمسز ياز بو ايشى يوخارو بلدر بلكه منم گوز ياشمه رحم ايليه‌لر من دلمدن كاغذ ويرم كه بوندن صكره حيدر بگى هيچ بر يمان ايشه قويميام

حيدر بگ نچالنك من حاضرام كه بو تقصيرى اوز قانم ايله داغستانده پادشاهك دشمنلرينك قباقنده يويام

نچالنك (مووراوه) والله يازيقوم گلر بو بيچاره‌لرى بر بريندن آيرماقه گوره‌سن من بو ايش يوخارو بلدرنه‌دك بولارى ضامنه ويرمك اولورى

مووراو اولور

---

sans faute, non plus que de maître sans générosité. Fais connaître cette affaire en haut lieu; peut-être aura-t-on pitié de mes larmes. Je prends l'engagement formel de ne plus laisser Haïdèr Bèy s'occuper de choses répréhensibles.

Haïdèr Bèy. Commandant, je suis prêt à laver ma faute avec mon sang, en combattant dans le Dâghestân les ennemis de l'empereur.

Le Commandant, au juge de paix. Par Dieu, je serais navré de séparer ces deux infortunés! Vois-tu, en attendant que je fasse connaître cette affaire en haut lieu, la possibilité de les laisser libres sur parole?

Le Juge de paix. Cela se peut.

عسکر بگ نچالنك بزده دشمن قباقنده قلج چالماقا حاضروق

نچالنك (مووراوه) بولاری ضامنه ویر تا یوخارودن جواب گلنجه

مووراو باش اوسته (بو حالده حاجی قارانك آروادی)

تکذ (ایچرو گروب نچالنکك اياغنه دوشنوب) آیاشگا دولم منم ارمی‌ده مگا ویر

نچالنك (حاجی قارایه) کشی دخی قاچاق ماله گتمزسن که

حاجی قارا توبه اولسون نچالنك توبه توبه گیجه گوندوز سگا دعا ایده‌جکم که منی بو عملدن قایناردون

ʿAskèr Bèy. Commandant, nous aussi, nous sommes prêts à affronter l'ennemi et à tirer l'épée.

Le Commandant, au juge de paix. Laisse-les, eux aussi, libres sur parole, en attendant la réponse du gouvernement.

Le Juge de paix. Volontiers. (A ce moment la femme de Hâdjî Kara)

Toukèz (entre et tombe aux pieds du commandant.) Puissé-je tourner autour de toi! Rends-moi mon mari!

Le Commandant, à Hâdjî Kara. Mon ami, désormais tu n'iras plus faire de la contrebande?

Hâdjî Kara. J'en ai bien du regret, commandant, bien du regret! Nuit et jour je prierai pour toi, si tu m'évites le désagrément auquel je me suis exposé.

نچالنك (مووراوه) بونیده ضامنه ویر

مووراو باش اوسته

حاجی قارا باشكا دونم بس مالم نجه اولسون

نچالنك او بارەده صبر ایله

حاجی قارا قربانك اولم مالم یتشمسه اولم

نچالنك اوزك بیل خلیل یوز باشی حاجی قارانك نوكرین وطوغلولاریده بوراخ گیتسونلر (بكلره) سزك نجابتكزه هرگز لایق دگل كه بمان عملرایله اوزكزی بدنام ایدوب امنای

Le Commandant, au juge de paix. Laisse-le aussi libre sur parole.

Le Juge de paix. Volontiers.

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner autour de toi! Que vont devenir mes marchandises?

Le Commandant. Pour cela attends.

Hâdjî Kara. Puissé-je me sacrifier pour toi! Si je perds mes marchandises, j'en mourrai.

Le Commandant. Toi, capitaine Khalîl, rends la liberté au domestique de Hâdjî Kara et aux paysans, afin qu'ils se retirent. (S'adressant aux bèys :) Jamais il ne convient à des hommes tels que vous de s'occuper de choses répréhensibles qui vous valent

دولتك نظرنده خار وذليل اولەسكز نجه كه اوغورلوق ايلەده
قاچاق ماله گيتمك دولت طرفندن قدغندر پادشاهك
امرندن چقان اللّهك امرندن چقان ئميدر اللهك امرندن
چقانا او دنياده غضب يتشور پادشامك امرندن چقانا بو
دنياده اللّهك امرين بترنه بهشت وار پادشاهك امرين
بتورنه مرحمت وشفقّت امناى دولتك رحمى چوخدر اولور كه
سزك بو تقصيرگزى باغشليالر امّا بوندن صكره گركدر نيّت
خالص ايله دولته صداقت انديش اولوب هر بر خصوصده
يمان خيال‌لرى باشكزدن چقارداسكز

une mauvaise réputation et vous rendent méprisables aux yeux des fonctionnaires, telles que le brigandage et la contrebande. Le gouvernement le défend. Qui désobéit à l'empereur désobéit à Dieu[1], et qui désobéit à Dieu sera, en ce monde, poursuivi par sa colère. Qui, en ce monde, obéit à Dieu, gagnera le paradis, et qui, en ce monde, obéit à l'empereur, rencontrera chez les fonctionnaires bien des égards et bien de l'indulgence. Vous avez pu, cette fois, obtenir le pardon de votre faute; mais vous devrez, désormais, montrer de bonnes intentions et agir loyalement avec les autorités. En toute circonstance éloignez de votre esprit les mauvaises pensées!

[1] Le texte porte à deux reprises اليّهك pour اللّهك.

IMPRIMERIE NATIONALE.

بگلر جان باشیله نصیحتکی قبول ایدروك نچالنك

نچالنك (صونا خانمك الندن دوتوب) باخ سنك گوزللوقکا وگوز یاشکا حیدر بگی سندن آیرمادم اوندن یاخشی مغایات اول گنه بر پس ایش توتماسون تا یوخارودن جواب گلنجه

صونا خانم منم باشم اوسته نچالنك آرخاین اول اوزومی اولدوررم که اونی یمان ایشه قویمانام

نچالنك چوخ چوخ راضیم سنك ضامنلوقك هر کسك ضامنلوقندن اعتبارلودر خدا حافظ (ایستر گیتسون)

Les Bèys. Nous recevons de bien bon cœur tes conseils, commandant.

Le Commandant. (Il prend la main de Sona Khânoum.) Vois : je n'ai pas voulu, à cause de ta beauté et de tes pleurs, te séparer de Haïdèr Bèy. Mais sois bien prudente et, en attendant la réponse du gouvernement, qu'il ne fasse rien de répréhensible !

Sona Khânoum. Je te le promets bien volontiers, commandant ! Sois tranquille. Je me tuerais plutôt que de le laisser s'occuper de choses répréhensibles !

Le Commandant. Je suis très satisfait ; oui, très satisfait. Ta parole m'inspire plus de confiance que celle de qui que ce soit. Dieu vous garde ! (Il s'apprête à partir.)

حاجى قارا باشڭا دونم مجالسنك موروارك يساوللرى منى
توتانده جيبمدن يارم عبّاسى چيقاردوبلر ويرسونلر

مجالسنك (موروواره) بيور بو ساعتده بونك پولنى ويرسونلر
يساوللرك گرك بيله عمللرى ترك اولا

حاجى قارا الله سنك عمر دولتڭى آرتورق ايلسون آغا نه قدر
بدنمده جانم واردر سنك بو شفقتڭى اونوتمياجاقم (مجالسنك
اوزاخلاشر دالوسنجه‌ده آدامللر)

پرده سالنر

تمام اولور

Hâdjî Kara. Puissé-je tourner autour de toi, commandant! Les gardes du juge de paix, en m'arrêtant, ont pris dans ma poche un demi-ʿabbâsî. Ordonne-leur de le rendre.

Le Commandant, au juge de paix. Ordonne-leur sur l'heure de lui rendre son argent. Il faut que tes gardes renoncent à de pareils procédés.

Hâdjî Kara. Que Dieu prolonge ta vie et accroisse ton bonheur, maître! Tant que j'aurai une âme dans le corps, je ne pourrai oublier ta générosité! (Le commandant s'éloigne, suivi de son escorte.)

Le rideau tombe.

FIN.

GLOSSAIRE.

N. B. Le خ, en azéri, remplace très souvent le ق médial de l'osmanli; ex. : آرخا «dos, appui»; اوخوماق «appeler»; باخماق «regarder»; چاخماق «frapper avec»; چالخماق «agiter»; چخماق «sortir»; سانخلاماق «garder»; بیرخماق «planter»; شاخماق «briller»; قالخماق «se lever», au causatif قالخزماق; قورخماق «craindre» et ses dérivés comme قورخو «crainte», etc.; یاخون «proche»; یخماق «détruire»; یوخلاماق «éprouver»; یوخارو «en haut». Quelquefois aussi il remplace le ق final; ex. : اوزاخ «loin»; اوشاخ «enfant»; چوخ «beaucoup»; یوخ «il n'est pas».

Le غ remplace le ق initial dans غاچماق «fuir»; غالماق «rester»; غان «sang»; غرلماق «être tué»; غوچاقلوق «bravoure»; غولدور «brigand», et غویماق «placer»; mais on trouve tous ces mots avec le ق. Dans آیاغ «pied», et قولاغ «oreille», on trouve le غ pour le ق final de l'osmanli.

Le ى remplace le ڭ de l'osmanli dans بنزمك «ressembler»; دان «étonnement»; قارانلوق «obscurité» et قونشو «voisin». Il est remplacé par le م dans les adjectifs numéraux ordinaux, qui se forment en مجى au lieu de نجى.

Le ه voyelle permute très souvent avec l'ا, surtout dans les mots turcs. Ce changement s'observe, entre autres, dans les mots arabes et persans suivants : چارا «remède»; فایدا «utilité»; مایا «capital», et یاوا «sot, frivole».

ABRÉVIATIONS.

Ar. . . . . Arabe.

Bergé. . . *Dictionnaire persan-français*. Paris et Leipzig, 1868, petit in-8°.

B. M. . . . Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc-français*. Supplément aux dictionnaires turcs publiés jusqu'à ce jour. Paris, Leroux, 1881-1886, 2 vol. gr. in-8°.

B. M. G.. *Trois comédies traduites du dialecte turc* azéri *en persan* par Mirza Dja'far, et publiées d'après l'édition de Téhérân avec un glossaire et des notes, par C. Barbier de Meynard et S. Guyard. Paris, Imprimerie nationale, 1886, in-18.

D..... تمثیلات ترجمهٔ میرزا جعفر قراجهداغی مطبعهٔ طهران شهر ربیع الاول سنه ۱۲۹۱. Version persane, par Mîrzâ Dja'far Karadjadaghî, des comédies de Mîrzâ Fèth'alî Âkhônd-dzâdè, lithographiées à Téhéran de 1871 à 1874 et réunies en volume à cette dernière date.

Foy..... *Azerbajǧanische Studien mit einer Charakteristik des Südtürkischen.* (Dans les *Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, VI, II, année 1903, p. 126-193.)

Osm.... Osmanli.

P. C.... Pavet de Courteille, *Dictionnaire turk-oriental.* Paris, Imprimerie impériale, 1870, in-4°.

Pers.... Persan.

Radloff.. *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialecte.* Saint-Pétersbourg, 1888-1903, gr. in-8°.

S. E.... *Šejχ Sulejman Efendi's Čagataj-osmaniches Wörterbuch ...bearbeitet von* Dr Ignaz Kúnos. Budapest, 1902, in-8°.

T. o.... Turc oriental.

Vámbéry. *Čagataische Sprachstudien.* Leipzig, Brockhaus, 1867, gr. in-8°.

Y..... *Histoire de Yoûsouf Châh*, nouvelle historique de Mîrzâ Fèth'alî Âkhôndzâdè, texte azéri publié et traduit par Lucien Bouvat. (*Journal asiatique*, Xe série, 1903, t. I, p. 393-489.)

اچار «clé». Cf. هاچار dans Y., 488.

آختارماق «chercher». Cf. Foy, 138, et Y., 484.

آداقلو «fiancé, fiancée», synonyme de نشانلو. Cf. le djagataï اداغليغ donné par Radloff, I, 479. — Litt. «lié par une promesse» آداق.

آرواد (de l'ar. عَوْرَةٌ «pudendum muliebre», avec disparition du ع et métathèse du و et du ر) «femme». Foy, 180 : *arvat*. Cf. l'osm. vulgaire *avrad* donné par B. M., II, 373. — آروادلوق «état, qualité de femme».

آغا «maître, seigneur» (primitivement «frère aîné»). Devient *a'a* dans la prononciation (Foy, 192). Cf. Vámbéry, 209-210, et B. M., I, 74.

آغاج (littéralement «arbre») «parasange», «mesure itinéraire qui varie suivant la nature du terrain : sa longueur moyenne est de six kilomètres», Barbier de Meynard, *L'Ours et le Voleur*, 75. — آغاجلوق «distance d'un parasange».

آلاچوق «petite tente d'osier recouverte de feutre» (آلاچمق dans B. M. G., 6). On retrouve, mais assez rarement, ce mot en osm. sous les formes الچق *altchek* et الجق *aldjek*. Cf. B. M., I, 100, et P. C., 29.

أوْبه، أوْبا (t. o.) «localité, endroit, village», B. M. G., p. 8. — «Petite tente, lieu de campement, soir», dans P. C., p. 40; «tente, foyer», dans Vámbéry, p. 215. — Osm. *oba*.

اوترو، اوترى «pour, en raison de». Se construit d'ordinaire avec l'ablatif, rarement avec le nominatif. Y., 484. On trouve aussi une forme *eutur* donnée par Foy, 181.

اوجا (pr. *oudja* = osm. يوجه *yudjè*, Foy, 190) «haut, élevé».

اورك (pr. *urèk*, Foy, 190) «cœur», en osm. يورك *yurèk*. Y., 484.

اورگنمك (t. o.) «apprendre», P. C., Vámbéry, 220. En osm. اوگرنمك *euyrènmèk*, avec métathèse du گ et du ر.

اوغور (rarement اوغرو comme dans les autres dial.) «brigand, voleur». — اوغورلاماق «se livrer au brigandage, voler» (Vámbéry, 222). — اوغورلوق «brigandage». Ce mot est presque toujours suivi de قولدورلوق.

اوف توف, onomatopée dans le sens de «soupir, gémissement»; on trouve اوف قيلدى «il souffla» dans Rubgouzi, p. 217. Barbier de Meynard, *L'Ours et le Voleur*, p. 20, note.

ايتمك (pr. *itmèk*, Foy, 190) «perdre». — Au passif ايتلمك «disparaître». Cf. P. C., 94, et B. M., I, 218.

اچ «oh! fi donc!» Cf. ايه dans B. M. G., 9.

ايرلو (quelquefois écrit ايرلو; cf. Y., 485) «en avant». T. o. ايلگارى et osm. ايلرو *ilèru*, *ilari*. Remarquer la métathèse du ل et du ر.

ايله (pr. *élè* = osm. اويله *euilè*, Foy, 134, note 5) «ainsi, de cette manière».

ايندى (t. o., Radloff, I, 1450; la forme امدى *imdi*, que possède l'osm., avec م médial = ن, est plus usitée) «maintenant». Y., 485.

باجا «ciel» (D. آسمان).

باجارماق (du pers. باج, Y., 485) «infliger une amende, piller, rançonner».

پاشپورت (du russe пáспортъ) «passeport». Confer l'osmanli پاسپورت (de l'italien *passaporto*) dans B. M., I, 380.

باناروز terme de mépris que D. reproduit sans l'expliquer. Cf. l'arménien պանդուխտ *pandoyr* «niais, imbécile».

باياغ «temps, époque (?)» Se trouve dans cette location : ايله باياغدان برو «depuis un temps pareil», que D. traduit ainsi : از آن وقت تا حال.

برك «fort, solide». — *Pris comme adverbe :* «fortement, solidement». Barbier de Meynard, *L'Alchimiste*, 7.

بليط (du russe билéтъ «billet») «billet, laissez passer». Cf. l'osm. بيليتو *biliètto* (de l'italien *biglietto*) «billet, promesse par écrit de payer», donné par B. M., I, 365.

بوديرمك «faire la culbute» (D. سكندرى كردن). P. C., 164 : بودورمك. Cf. بودور *bodour* «raboteux, inégal, montueux», dans Vámbéry, 246.

بوراخاق «lancer, jeter, congédier», en osm. براقق *brakmak*. Y., 485.

بوسقو «embuscade», en t. o. بوسو (P. C., 170) et بوقو (Vámbéry, 248); en osm. پوسو *pousou* avec پ initial = ب.

بونت (du russe бунтъ «révolte») «révolte, résistance». — بونت سالماق «résister, se révolter».

بيله (pr. *bélè* = osm. بويله *beuilè*, Foy, p. 134, note 5) «ainsi, de cette manière».

پاپاق «bonnet». Barbier de Meynard, *L'Alchimiste*, 7.

پالتار (azéri) «vêtement, costume». Y., 485.

تاپلاشماق (du pers. تاب; cf. BARBIER DE MEYNARD, *L'Alchimiste*, 7) «supporter».

تاپلتعه (?) «bruit de pas». — آت تاپلتسی گلر «on entend les pas d'un cheval» (D. صدای پای اسب میاید).

تاخل (de l'ar. داخل) «récolte». Mot commun à l'osm., au dial. de Crimée et à l'azéri (Radloff, III, 801).

تاری «Dieu», en t. o. تانگری *Tèngri*, en osm. تڭرى *Tañre*.

تای (azéri) «qui fait la paire, semblable, égal» (Radloff, III, 766, et Vámbéry, 257). Cf. l'osm. طای «moitié» dans B. M., II, 274.

تکی «plaise à Dieu que..., afin que» (D. کاش). BARBIER DE MEYNARD, *L'Alchimiste*, 7.

تلسمك (rad. تز «vite» avec le changement du ز en س et sa métathèse) «se hâter, s'impatienter». — تلسك «promptement».

تمثیل (ar.) «pièce de théâtre, comédie». Le pluriel تمثیلات est le titre du recueil d'Âkhôndzâdè.

تویالاشما (d'un verbe تویالاشماق dérivé de l'ar. توبة [?]) «regret, repentir». — تویالاشما ویرمك «inspirer du repentir» (D. توبه دادن).

توریاغ «terre, pays». Cf. Y., 180.

توسدلمك «être aplati, poli». Cf. l'osm. دوزتمك *duzètmèk* (rad. دوز). D. rend cette expression par سفره کردن.

توك (pr. *tuk* = osm. *tuy*. Foy, 130) «cheveu, poil».

تون (t. o., P. C., 427) «nuit», en osm. دون *dun* avec د initial = ت.

تولاشدرماق (?) «circonvenir, gagner, séduire».

جوت (du pers. جفت) «paire, couple». Cf. BARBIER DE MEYNARD, *L'Ours et le Voleur*, 16.

چاشماق «être agité, s'égarer, perdre l'esprit» (P. C., 276).

چاغ «temps, moment». L'azéri connaît aussi la forme چاق avec ق (Y., 486).

چتین «difficile». BARBIER DE MEYNARD, *L'Alchimiste*, 7.

چرپماق «frapper». *Au passif* چرپلماق, *et au réfléchi* چرپنماق. Cf. B. M., I, 581.

چرکرگه «sauterelle», en t. o. چیکورتکای (P. C., 308), et en osm. چکرگه *tchèkirguè*.

چسکن «humidité» (D. رطوبت هوا).

چول «dehors». Cf. Y., 486.

چوورماق «entourer». *Avec le datif* «adresser la parole à» (Y., 486).

حقّانا حقّانا « grâce ! pitié ! », exclamation de douleur ou d'inquiétude (D. هىّ هىّ).

خلوت (ar.). *Avec l'ablatif* « en cachette de ».

دارخاق « être affligé, contrarié » (D. دلتنگ شدن).

دالو , دال (primitivement « dos, épaule, omoplate »; sur les mots دال et دالى, devenus rares en osm., cf. B. M., I, 726) « derrière, en arrière ». — دالو سنجه et aussi دالو جه « sur la piste de, après ». — دال‌لارنده « derrière eux ». Cf. Y., 486.

داناولوق « menu bétail » (D. بز وميش).

دانشماق (azéri; cf. Vámbéry, 258) « parler, causer ».

دورماق « être debout, se tenir, s'arrêter » (osm. طورمق). *Au causatif* دورقوزماق (cf. *dourghouzmak* = djagataï *tourghouzmak* dans Foy, 149 et 166).

دوست (pers.) « ami ». Se prononce vulgairement *dos* (Foy, 191).

دوستاق « prisonnier », forme azérie de *toutsak* dérivé de *toutmak* « prendre », avec métathèse du ت et du س.

ديزاق « localité, village(?) ». D. rend ديزاق عحالى par عحالى.

زاد (de l'ar. ذات; à Tebriz on a conservé la prononciation *zat*. Foy, 190) « chose ».

زاكون (du russe законъ) « loi ».

سارساق « paroles futiles, sottises » (D. جفنگ).

سلست « instruction judiciaire, interrogatoire ». Cf. le russe слѣдствіе. D. rend ce mot par استنطاق. — سلستچى « qui interroge ».

سوراق « enquête, information, action d'interroger » (de سورماق). — « Trou » (du pers. سوراخ avec le خ final changé en ق.)

شل كوت (?). Dans cette phrase : نا مى سزك ايكگزى شل كوت ايتمسم que D. traduit ainsi : نا هما را شل وكول نكنم.

شلّه (pers.) « coupon d'étoffe ».

طوغلو « paysan, cultivateur ».

غارالتو (pour قارالدى) « obscurité, toute chose noire. » Cf. قارالتقو « crépuscule » dans Vámbéry, 310.

غغ « fiente ». Dans les autres dial. قيق avec ق + ق = غ + غ.

قاپاقاپ (azéri; cf. Radloff, II, 407) « à l'improviste, subitement » (D. غفلتا).

قاپيتان (du russe капитанъ) «capitaine». Y., 487. Cf. l'osm. قپودان *kapoudan* (de l'italien, B. M., II, 498).

قاخماق «être planté, enfoncé». Cf. l'osm. قاقمق *kakmak* avec خ = ق.

قادا (de l'ar. خطا; cf. Radloff, II, 306) «faute». — قاداك آلم «que tes fautes retombent sur moi!»

قايتماق (pr. *guéitmak*, *Foy*, 143) «revenir». S. E., 114, et Y. 487.

قَباق (azéri; cf. Vámbéry, 307) «devant, partie antérieure, front», S., 487. — قباقلاشماق «faire face, se présenter à».

قدك (pers.; cf. Bergé, 313) «percale».

قراسوران (qui parcourt سورن la terre قرا) «escorte pour la poste; sentinelle pour veiller à la sûreté d'une localité» (Bergé, 314). Ce terme est toujours employé comme injure dans Âkhôndzâdè.

قِراق «côté, dehors». Y., 487. On trouve aussi la forme قراغ avec غ final = ق.

قرشمال «qui n'est vaillant qu'avec les femmes», terme d'injure que D. reproduit tel quel. C'est peut-être le même mot que كيرپشمال «bohémien», donné par P. C., 485. Cf. toutefois l'arménien գարշ *garch* «exécrable, impur, obscène», et գարշանամ *garchanam* «se souiller».

قزل (littéralement: «rouge») «or» et par extension «pièce d'or, toman de Perse» (D. تومان). — قزل مدال «médaille d'or».

قزهاقز (dans D. غزهاغز) onomatopée pour rendre le bruit des eaux (?). Cf. قيزغر «crier, craquer», donné par Radloff, II, 839, et l'arménien կար-կաշ *karkach* ou կարկաչ *karkadj* «murmure, bruit des eaux».

قشقروق «cri, appel». — Osm. قشقرتمق «répandre l'alarme».

قشنك (azéri selon Vámbéry, 315; cf. S. E., 123) «joli, élégant». Ce mot est entré en persan (Bergé, 316, et B. M. G., 63).

قوچ litt. «bélier», au fig. «brave, vaillant». — قوچوم «mon vaillant (D. شيرم «mon lion»). Cf. قوچاق.

قوچاق «brave, hardi, vaillant, courageux». Cf. Barbier de Meynard, *L'Ours et le Voleur*, p. 36, note.

قورقوشوم «plomb», en djagataï قورغاشون et en osmanli قورشون *kourchoun*.

قولدور (variante غولدور) «voleur, brigand». Cf. Radloff, II,

602. — قولدوولوق «brigandage»; voir aussi اوغورلوق.

قويماق (variante غويماق) «poser, placer, laisser, abandonner, permettre». — الله قويسا «plaise à Dieu que...».

*

كده terme d'affection : «fils, enfant» (D. پسره).

كسو (de كسمك) «instrument tranchant». Osm. «hachette, herminette».

كِشى «homme». — آكشى «mon ami (en adressant la parole à quelqu'un)». — Le diminutif كِشيجك (écrit aussi كشجك) s'emploie comme terme de mépris : «nigaud, imbécile, etc.».

كمى (pr. *kimi* = osm. گبى *guibi*, Foy, 132) «comme».

كوتانجى «laboureur». Radloff, II, 1216, donne la forme كوتانچى avec چ = ج.

كورلوق «gêne, cherté» (D. گرانى).

كوكل (pr. *keuyul*, Foy, 188) «cœur, esprit», en osm. گوڭل *gueuñul*.

كول (?) «arbrisseau, arbuste» (D. بته).

كيچ (?) «nigaud, stupide» (D. ابله).

گنه (pr. *guénè*, Foy, 172) «de nouveau». Y., 488. Osm. quelquefois گينه.

مدال (du russe медáль) «médaille».

مجلس (ar., au pluriel مجالس) «acte» (d'une pièce de théâtre).

مغايات «attention, vigilance, précaution». — ياخشى مغايات اول «prends bien garde!»

مُنات (du russe монéта «monnaie») «rouble de Russie». Cf. B. M. G., 79.

موژيك (du russe мужикъ) «moujik, paysan».

موورواو (du russe мировóй pour мировóй судья́ [?]) «juge de paix». D. reproduit ce mot en ajoutant, entre parenthèses : حاكم «juge».

مين (t. o. مينك; l'osm. a la forme بيك *biñ* et le turkmène *miñ*; cf. Foy, 136) «mille». Y., 488.

نچالنك (du russe начальникъ; cf. B. M. G., 107) «chef supérieur, commandant de district».

نچه (pr. *nétchè*, Foy, 172) «combien?»

هارا «où?» Devient هار (pr. *har*) en composition; ex. : هارده, pr. *harda* (Foy, 186). Y., 488.

هامى «tout, tous». T. o. قاموق et osm. قامو *kamou*; cf. B. M., II, 473. — Y., 488. Voir aussi Foy, 188.

هانی «quand ?». L'osm. vulgaire connait aussi la prononciation *hane* pour قانی *kane*. Y., 488.

ورس (du russe верстá) «verste». D. rend ce mot par گذرگاه.

ورج «utilité, profit, importance». — سنك نه ورجگا «que t'importe ?» (D. بتو چه).

يارياق «feuille». Cf. Y., 488.

يالاواشلوق (dans D. پسند رخت) «mise correcte, élégante».

يالقوز «seul». Cf. le djagataï يالغوز donné par S. E., 98, ainsi que par P. C., 534, qui donne aussi يالغوزين. En osm. يالكز *yaleñez*. Y., 488.

يالكم «à vous! à l'aide!» exclamation de douleur, de surprise ou d'étonnement. Sur cette locution empruntée à l'arabe classique, voir Wright, *Arabic grammar*, t. II, p. 152, 2ᵉ éd.

يغاق «enlever, débarrasser». Cf. يغلجاق dans Y., 489. — Osm. يافه «butin, pillage».

يوباتماق «être en retard» (D. دير كردن).

يومالانماق *avec l'ablatif* «tomber de».

يونگول (t. o.) «léger, faible, condescendant». En osm. يگيل *yèñil*. Cf. Vámbéry, 355, et Radloff, III, 597.

LES INSCRIPTIONS
DE TAKHT I BAHI, DE ZEDA
ET DE RÂMGARH HILL,

PAR

M. A.-M. BOYER.

Que j'aie hésité à publier les résultats auxquels ont abouti mes tentatives de lecture de ces inscriptions, nul indianiste, je l'imagine, n'en saurait être surpris. Les inscriptions en kharoṣṭhî de Takht i Bahi et de Zeda sont, depuis nombre d'années, reproduites en excellents fac-similés, grâce à M. Senart : mais l'état des originaux est tel, qu'il oppose au déchiffrement les obstacles les plus sérieux. Quant aux inscriptions en caractères d'Aśoka de Râmgarh Hill, on doit se contenter jusqu'ici des reproductions de Cunningham dans le *Corp. Inscr. Ind.*, et de celles, qui méritent à leur auteur notre reconnaissance, mais ne sont qu'approximatives, insérées au tome II de l'*Indian Antiquary*. Il serait pourtant regrettable que la partie non encore interprétée de ces documents, qui ne semblent pas sans intérêt, demeurât, sans plus d'efforts tentés, lettre close : sous cette considération, je me suis décidé à apporter en ces pages ma contribution à leur lecture.

Pour les deux inscriptions en kharoṣṭhî, on trouvera au tome XV, 8e série, du *Journal asiatique*, les

fac-similés sur lesquels repose mon travail. M. Senart a donné là le déchiffrement d'une partie des inscriptions et discuté les lectures de Cunningham. Dans les parties suivies ainsi déchiffrées, c'est-à-dire la date complète et les derniers mots de chaque inscription, ma lecture se conforme à peu près en tout à celle du savant indianiste : je les reproduis néanmoins, afin de présenter une transcription du texte entier. Deux ou trois divergences seront signalées à l'occasion.

I. Inscription de Takht i Bahi.

Au sujet de la pierre qui porte cette inscription, Cunningham dit (*A.S.I.*, t. V, p. 59) qu'elle a été employée « for many years, perhaps for centuries, for the grinding of spices ». Quoi qu'il soit de la longueur du temps, on ne peut être étonné qu'ayant servi à pareil usage, elle présente des rainures étrangères à l'inscription, et il faut tenir compte de ce fait pour le déchiffrement. Qu'on veuille considérer l'aspect que présente au premier abord le dernier caractère, de lecture d'ailleurs parfaitement certaine, *e*.

Voici la transcription :

(1) maharayasa gudufarasa vaṣa 20 4 1 1
(2) saṃbadhae tiśatimae 100 3 veśakhasa masasa divase
(3) paṃcame 5 iśa[chu][na][mi] samanabelasamisa goyana sa-
(4) par[i]vara śadhadana sapayasovadanamiraboyanasa
(5) ejhṣunabh[u]pasa puyae madu-
(6) pidupuyae

gudufarasa. Dans *Les Fragments Datreuil de Rhins* (*J. A.*, sept.-oct. 1898), M. Senart a battu en brèche la lecture *ph* du caractère ꭒ (cf. p. 14 du tirage à part). M. O. Franke avait déjà proposé la lecture *f* et est revenu sur ce sujet dans une récente publication (cf. *Pāli und Sanskrit*, p. 111 et suiv.). Il est certain que cette lecture s'adapte au mieux au nom en question, dont l'étymologie iranienne, *vindafarna*, paraît parfaitement établie. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'opinion de M. O. Franke; je remarquerai seulement que le fait de l'apparition de ce caractère là où on attend *bh* ou *y*, mis en regard de ce fait que *v* remplace effectivement dans certains cas *bh* et *y* (cf. *ibid.*, p. 112, n. 14; p. 114) semble une indication des plus sérieuses en faveur de sa thèse. Je crois que tout au moins *f* est encore jusqu'à présent la meilleure notation à adopter pour le signe en question.

saṃbadhae. C'est la lecture de M. Senart; à mon avis, on peut la dire certaine. *Saṃbadhae* est, bien entendu, pour *saṃbadhake* : une pareille remarque s'applique au mot suivant. Quant au sens du mot actuel, je ne puis que me rallier à celui que lui a donné son habile lecteur.

tiśatimae. M. Senart a préféré *tiśatamae*, mettant le trait qui note *i* au compte d'une cassure. Mais la voyelle me semble réellement notée. *Śatimae* se trouve clairement à la première ligne de l'inscription que porte la statue de Hâritî récemment découverte à Skârah Ḍherî.

puṃcame 5. Le *ca* apparaît tout entier, seulement la partie supérieure est plus faiblement marquée et traversée d'une rainure courbée. Pour la lecture 5, je renvoie au commentaire de M. Senart (p. 117).

iśa[*chu*][*na*][*mi*]. Quoique défiguré, *i* est reconnaissable. Quant à *chunami*, qui se trouve à la partie centrale, la plus détériorée, ce mot est à peu près effacé. Voici comment je crois en lire les traces. Après le *śa* vient un trait vertical : la hampe du *chu*. Puis un trait serpentant, d'allure verticale : la partie supérieure de ce trait figure peut-être la partie gauche de la courbe supérieure de *chu*. En tout cas, le reste dudit trait est, je crois, accidentel ; s'il ne l'est pas tout entier. Ensuite, un trait vertical très faiblement marqué, surmonté d'un trait tournant à droite : c'est le *na*. Puis un trait d'allure verticale, en partie nettement accentué, qui représente la voyelle *i* de *mi*.

Pour le sens, c'est le correspondant de *asmin kṣaṇe*, ainsi que l'a reconnu Bühler (cf. *E. I.*, I, p. 384, n. 73). Ou plutôt, à parler exactement, le correspondant sanscrit serait *etatkṣaṇe*. Il n'y a pas lieu, en effet, de supposer ici pour la seconde syllabe de *iśa* une voyelle *e* effacée, la forme *iśachanaṃmi* étant assurée par les excellents fac-similés qu'a publiés M. Stein de quelques-unes des inscriptions par lui si heureusement découvertes au Turkestan chinois (cf. *Arch. expl. in Chin. Turk.*, pl. VIII, N. XVII. 2, l. 1 ; N. XX. 8, l. 2 ; — pl. X, N. XV. 166, undertablet, l. 2). *Iśa* est, avec *ś* au lieu de *s* comme en

mâgadhî, *esa* (=*eṣa*), lequel vaut en prâcrit pour *etad* d'après Hemacandra (*Gram.*, éd. Pischel, 3,85). Il est vrai que ce dernier, en posant une pareille équivalence, la restreint au nominatif, mais il nous est permis d'admettre qu'elle se trouve ici étendue au terme en composition. — Il suit de là, pour le noter immédiatement, que la forme sanscrite équivalente de *iśe chunami* (*infra*, Zeda) serait *etasmin kṣaṇe*.

A en juger par les traces qui demeurent, il ne semble pas que le *na* portât ici l'anusvāra.

samana. Quoique sa partie supérieure soit fruste, *sa* apparaît assez bien à la droite du *ma*, lequel est nettement marqué. *Na* est net.

belasamisa. Nous avons ici le nom du donateur. Le trait qui figure *e* résulte peut-être d'une cassure, mais, rien ne le prouvant, je crois devoir regarder ce trait comme intentionnel. *Sami°* répond naturellement à *svāmi°* : je ne hasarderai aucune conjecture sur le premier terme du composé, dont la lecture demeure discutable.

sapar[*i*]*vara*. Un trait droit horizontal part, à gauche, de la partie moyenne de la ligne verticale du premier *r*, atteint le caractère suivant, coude à angle aigu en remontant vers la droite, atteint l'extrémité gauche de l'élément horizontal dudit *r*, et se prolonge au delà. Je considère cette ligne anguleuse comme accidentelle. Mais vers la même extrémité gauche de l'*r* il y a une autre trace de ligne qui correspond parfaitement à

une voyelle *i*. *Saparivara* se retrouve dans d'autres inscriptions dans le sens de « avec sa famille » (cf. *A. S. W. I.*, t. IV, p. 115, n° 6, n° 7; t. V, p. 81, n° 18; p. 82, n° 20). Mais ici *saparivara* est épithète de *goyana;* nous attribuerons donc à *parivara* (*parivāra*) le sens qu'il possède également de couverture, c'est-à-dire « bâche » de char.

śadhadana. De *śa* il ne reste que la partie supérieure. Les autres caractères sont nets. *Śadhadana* est le « don inspiré par la foi ». Il rappelle le pâli *saddhādeyya*, qui a la même signification dans un sens collectif, et le correspondant de celui-ci en sanscrit buddhique, *śraddhādeya*, lequel a bien plutôt le sens du terme pâli que celui de « Vertrauen » dans les passages du Divyāvadāna où le Dictionnaire abrégé de Saint-Pétersbourg (7° p., p. 378) lui attribue cette dernière signification[1].

[1] Il suffit de comparer avec le commentaire au vers 308 du Dhammapada (cité par Childers, *Diction.*, s. v° *saddhā*) le Divyāvadāna, p. 464 (éd. Cowell et Neil). D'après ledit commentaire, avoir vécu des dons faits par motif de foi, tout en se conduisant mal, mérite l'enfer : *dussīlo pana saddhādeyyaṃ bhuñjitvā anekāni jātisatāni niraye pacceyya*. Le terme *saddhādeyya* a son explication dans le contexte : *yaṃ dussīlo... raṭṭhavāsīhi saddhāya dinnaṃ raṭṭhapiṇḍaṃ samaṇo 'mhīti paṭijānanto gahetvā bhuñjeyya...*

Or, dans le passage en question du Divyāvadāna, il s'agit de religieux condamnés à renaître 500 fois dans la condition de laboureurs parce que, *vihārasvāmisaṃtakaṃ śraddhādeyaṃ paribhujya* (l. 23, cf. l. 19 : *kiṃtu śraddhādeyaṃ bhuktvā bhuktvā*), ils ont mené une vie relâchée.

Le rapport des deux textes, pâli et sanscrit, est tel qu'il me semble difficile de ne pas voir dans le *śraddhādeya* du second le *saddhādeyya* du premier.

paya. Peut être aussi *praya :* le bas du caractère est effacé. C'est le sanscrit *prajā*.

sovadana. La lecture présente ici une sérieuse difficulté. Le *va* me paraît sûr : sa forme est identique à celle du *va* dans *vaṣa*. Mais le caractère suivant est beaucoup moins clair. Toute sa partie supérieure se trouve au-dessus du *va :* il est insolite qu'un caractère revienne ainsi dominer un autre. La conjecture s'offre donc, et elle me semble assez naturelle, que cette partie représente un caractère ajouté après la gravure de celui qui se trouve à gauche du *va :* le graveur n'ayant laissé aucune place entre ce dernier caractère et le *va*, et ne pouvant par conséquent intercaler à sa place normale le signe oublié, l'aura ajouté au-dessus du *va*. Ceci supposé, le caractère assez étrange qui nous occupe se décompose d'une manière fort satisfaisante en *da* + *na*. Je vois dans *sovadana* l'équivalent du nom de femme *suvadanā*. Le nom qui suit est un nom d'homme. C'est à cette diversité de sexe qu'est dû sans doute l'emploi de *paya* en tête du composé (bien qu'en sanscrit *putra* dit de deux puisse signifier le fils et la fille).

miraboyana. C'est, à mon avis, le nom iranien connu Μιθροβουζάνης. De même que dans *gudufara* la première syllabe résulte de ce fait que, sur le terrain de la phonétique persane, l'étape linguistique du passage de *vi* initial à *gu* était déjà commencée (Υ et Γο alternent du reste dans le nom de ce roi sur les monnaies), de même *mira*° résulte, je pense,

de ce que le vieil iranien *mithra* était en voie de prendre la forme plus récente *mihr*.

ejhṣuna. La seule difficulté est ici celle du second caractère, dont la lecture me semble pourtant sûre. Nous avons de nouveau affaire à un nom étranger. *Ejh°* indique peut-être que ce nom est un composé iranien avec *īzad* pour premier terme.

bh[u]pasa. Le caractère que je lis *bh[u]* a beaucoup souffert. Tel qu'il apparaît, on lit plutôt *ka;* mais je crois qu'il y a peu de doute à garder sur la nature de la syllabe qu'il représente.

Je traduis, conservant pour rendre *saṃbadhae* les expressions de M. Senart :

L'an 26 du grand roi Gudufara, cent troisième (103) du comput continu, le cinquième (5) jour du mois vaiśākha, à cette date, du śramaṇa Belasami le don inspiré par la foi : un char muni d'une bâche; en l'honneur du prince Ejhṣuna avec ses enfants Sovadana et Miraboyana ; en l'honneur de sa mère et de son père.

On peut se demander si le don d'un char valait une pareille inscription. Il est possible qu'elle ait été gravée surtout pour faire mention courtoise du bhūpa Ejhṣuna. Il est possible aussi que l'objet donné fût de quelque prix, car nous savons qu'un certain faste, en particulier dans les moyens de transport, pouvait être en usage parmi les religieux distingués par leur science (cf. *Mémoires de Hiouen-thsang*, trad. St. Julien, t. I, p. 78). Quant au mérite résultant d'une pareille libéralité, il avait bien de quoi tenter

un śramaṇa, puisque d'après ce même Divyāvadāna que je citais tout à l'heure, le don d'un char conduit à l'acquisition du pouvoir magique, la *ṛddhi : yānaṃ dānaṃ dadāti ṛddhipādavipākapratilābhasaṃvartanīyam* (p. 482, l. 20).

Quoi qu'il soit de ces conjectures, par une coïncidence assez curieuse je pense retrouver un don analogue dans l'inscription n° 2 éditée et traduite par M. Senart à la suite de celle de Takht i Bahi; je comprends en effet comme il suit la partie qui vient après la date, et où *de* me semble être la lecture du premier caractère :

devadhitiranasa hayana danamukho.

Cette division des mots est certainement la plus naturelle, comme le reconnaissait M. Senart, qui n'avait pas cru cependant devoir l'admettre, ne voyant à *hayana* aucun sens qui parût convenir. Pourquoi ne s'agirait-il pas de « litière »? Ici encore des circonstances que nous ignorons, l'importance, par exemple, du donateur, ont motivé l'inscription commémorative du don.

Quant au nom du donateur, admise la lecture *de*, il signifie « pieux envers les devas ».

II. Inscription de Zeda.

Après avoir corrigé la lecture de la date donnée par Cunningham, M. Senart a reconnu qu'il s'agit non pas précisément du roi Kaniṣka, comme l'avait

cru ce dernier, mais du royaume (*rajami*) de Kaniṣka. M. Senart a également reconnu l'expression *danamukha* qui termine la première partie de l'inscription, et, dans la seconde, le nom propre Liaka, avec le mot *dana* qui la termine : il a justement signalé que l'expression « don » plusieurs fois répétée dans ce document indiquait plusieurs donateurs. Cunningham avait lu le mot *patra* de la seconde partie, et la finale de la troisième, *saghamitrasa dana*, qu'il transcrit un peu différemment, il est vrai.

Je transcris comme il suit :

(1) saṃ 10 1 aṣaḍasa masasa di 20 utaraphaguna iśe chunami
(2) khanaṃ usphamu.casa marḍakasa kaniṣkasa rajami [to]-yadalabhai danamukha sapeadhia sasaśuṣe sati vudhe saputrabanpaliaka-
(3) sa chalapasa ṭhupa dhola unamita dana anuga punavardhase saghamitrasa dana

di 20. Je lis avec Cunningham le signe de la dizaine double.

utaraphaguna. C'est-à-dire *u*[*t*]*tarapha*[*g*]*gu*[*n*]*na*[*ṃ*] = *uttaraphalgunyām*.

iśe chunami. La voyelle *e* est marquée, comme l'a déjà reconnu Bühler (*J. R. A. S.*, 1894, p. 535). Je renvoie à ce que j'ai dit de cette expression en parlant de son analogue à Takht i Bahi.

khanaṃ. La partie supérieure du *kha* est parfaitement visible, en dépit des cassures. Le trait de gauche

paraît, en descendant, se prolonger un peu à son extrémité inférieure, de manière à amener la pensée d'un *bha*. Mais cela ne provient, je crois, que de la largeur du trait horizontal qui part de cette extrémité. — *Khana* qui peut avoir en sanscrit le sens de « fosse » me semble signifier ici un « puits »; les deux sens sont voisins, et *khāta* les possède en sanscrit.

usphamu.casa. Le second caractère a de plus que le signe lu *spa* l'appendice de gauche qui distingue le *pha* du *pa*. La forme du caractère remplacé par un point oriente, au premier coup d'œil, vers une lecture *ro*. Mais, comme en avertit M. Senart, et comme le jeu d'ombre et de lumière le manifeste sur le facsimilé, ce caractère a subi une cassure, qui laisse la lecture incertaine, le contexte ne suggérant ici aucune indication : il s'agit, en effet, du nom du donateur, qui se présente comme un nom étranger.

marḍakasa. Je n'ai guère de doute sur la lecture *rḍa*. L'*r* coupe le *ḍ* d'une façon normale. Le seul point qui me semble pouvoir donner lieu à contestation est la courte ligne horizontale qui part, se dirigeant à gauche, de l'extrémité supérieure du trait coudé gauche de notre *ḍ*. Le retour vers la gauche de ce trait est insolite : la ligne d'où provient ici cette particularité est-elle accidentelle ou voulue? Remarquons que, dans cette partie de l'inscription, les lignes de même nature ne manquent pas, intentionnelles ou non : dans notre mot il en est une à la base du *ma*, qui relie ce caractère au *rḍa;* puis celle qui nous

occupe; une autre relie le haut du *sa* final au *ka* initial du mot suivant, *kaniṣkasa;* le haut du *ni*, dans ce dernier mot, est relié par une autre au *ṣka*. Quant à la ligne en question, celle-ci, profondément gravée, me donne l'impression d'un tracé intentionnel. J'admets donc que le scribe a donné à ce *ḍ* un aspect un peu spécial : *marḍakasa* semble, plutôt qu'apposition au nom qui précède, épithète du nom royal, et le scribe aura peut-être voulu en relever la graphie par quelque singularité, comme il l'a fait précisément pour le nom royal lui-même. Tous les caractères du mot *kaniṣkasa* portent, en effet, à leur extrémité inférieure, un trait courant à droite, certainement intentionnel, inusité pour les autres mots de l'inscription, et dont le but, par suite, paraît avoir été de mettre en évidence ce nom.

Quant au sens de *marḍaka*, ce terme pourrait représenter un nom d'appartenance, par exemple le nom patronymique de Kaniṣka : en l'absence d'un indice positif autorisant à s'arrêter à pareille conjecture, je ne puis le regarder que comme un simple dérivé de *mṛḍ*; le roi porte l'appellation de « miséricordieux ». Il est bien certain qu'on attendrait plutôt quelque titre honorifique; quoique la compassion se trouve parfois citée par les inscriptions au nombre des qualités dont elles font gloire aux princes, ce n'est pas un attribut de ce genre qu'elles nous ont accoutumés à lire en tête de leur nom. Cette appellation, cependant, n'est pas indigne d'un roi, puisque, par l'emploi d'autres vocables dérivés de la même

racine, elle est appliquée à des divinités; elle ne semble pas non plus trop hors de place, accolée au nom d'un prince qui, en tant que buddhiste, — il pouvait l'être alors, — devait faire profession de charité universelle; peut-être, enfin, a-t-elle pu être amenée par sa convenance avec la matière de notre document, d'après lequel, selon que je le comprends, une calamité pesait alors sur le royaume de ce prince, ou du moins sur la partie de ses états où fut composée l'inscription.

[*to*]*yada*. Les deux derniers caractères me semblent sûrs. Le premier est profondément altéré. Je crois reconnaître un *t*, et voici mon analyse. Après le *mi* vient une forte cassure. La tête du *t* est dans la partie supérieure de la cassure, l'élément horizontal de ce caractère est encore visible en creux à droite, le troisième élément, qui n'a dû guère être plus profondément gravé que la branche droite du *ya* suivant, ne subsiste plus que par le plan de droite de son entaille. Au coude de gauche du *t* il y a un trait oblique courant à gauche qui se perd immédiatement dans la largeur de la cassure, et qui peut être le reste d'un *o*.

labhai. Les deux premiers caractères sont, à mon avis, certains. On pourrait se demander s'il ne faut pas lire plutôt *e* que *i* : le dernier me semble plus probable. Dans les deux cas, du reste, on a la forme d'un datif.

sapea. Je ne vois aucune autre lecture probable pour le premier caractère. Quant à l'explication de

ce terme, j'admets que *sapea*, par l'intermédiaire *sapeya*, équivaut ici au pâli *sappāya*. *E* tenant lieu de *ā* se retrouve en prâcrit; cf. *sāhejja*, sansc. *sāhāyya*. — Je n'insiste pas sur la lecture *dhia* (s. *dhiyā*) qui me paraît claire. *Sapeadhia*, littéralement « avec intention de chose salutaire », c'est-à-dire : « dans l'intention de faire une chose salutaire ».

On pourrait expliquer *sapea* d'autre façon, lui donner le sens de « semblable » que *saprāya*, auquel il correspond comme forme, comporte en sanscrit. Le sens serait alors : « avec une semblable intention », l'expression visant ainsi ce qui précède.

sasa. Le bas du premier *sa* se dirige vers la droite, celui du second vers la gauche : les deux directions sont en usage. Je prends *sasa* pour l'équivalent de *sasya*.

śuṣe. Le *ś* est sûr : comparer avec le même caractère dans *iśe*. La branche gauche est en assez mauvais état, cependant je pense y reconnaître la voyelle *u*. *Ṣe* est intact. Les deux caractères qui suivent, *sati*, également. — *Śuṣa* représente le sanscrit *śoṣa*, *u* pour *o* ne peut surprendre ici. Ou peut-être *śuṣu* correspond-il simplement au sanscrit *śuṣa* dans le sens de *śoṣaṇa* (cf. *B. R. W.*, s. v°).

vadhe. Le haut du *v* est très bien conservé. L'élément vertical a, au contraire, beaucoup souffert : il est pourtant encore permis de le suivre sur tout son parcours. La voyelle *u* est visible. Le *dh* a gardé sa forme générale; la tête de ce caractère est tout à fait conforme à celle du *dh* dans *dhia*. Un trait court

dénote qu'il portait au sommet la voyelle *e*. *Vudhe* est, bien entendu, *vrddhe*.

saputra. Il ne saurait guère y avoir de doute sur cette lecture. Le *tra* est très suffisamment indiqué dans sa moitié supérieure; la moitié inférieure est usée, mais se reconnaît cependant, gravée du reste trop près de la voyelle de *pu*.

banpa. Je ne puis guère hésiter sur la lecture du premier caractère; il en va autrement du second. La partie supérieure offre assez sûrement la forme d'un *n*, mais la partie inférieure peut s'interpréter de différentes façons. Elle semble tracée de la manière suivante : l'*n* achevé, le trait remonte à gauche en formant une boucle très étroite, passe à droite, chemine à peu près horizontalement, puis s'infléchit pour descendre suivant une direction verticale. On peut supposer là la graphie d'un *r*, ou d'un *y*, ou d'un *p*. J'élimine la première hypothèse, la boucle me paraissant bien étroite relativement à sa longueur pour la notation d'un *r*. La branche de droite de l'*y* semblerait un peu courte. Le *p* me paraît plus probable : la boucle peut résulter d'une écriture cursive, et la forme du *p* n'a rien que d'admissible. J'adopte donc comme plus probable la lecture *npa*. *Liaka*, qui suit, étant un nom connu, il est à croire que *banpa* forme à lui seul un nom propre.

liakasa. Le *sa* commence la troisième ligne. La tête de ce caractère, parfaitement formée en ligne brisée, écarte, je crois, toute incertitude. Le pied se recourbe vers la gauche. Devant ce signe, il y a,

précédé d'une fente, un trait, ressemblant à un trait d'union, où je ne puis voir qu'un accident de la pierre. Il est, à mon avis, assuré que l'espace libre, qui s'étend à droite, ne contenait aucun caractère.

chalapasa. Le *la* est fort net, et, en tout cas, le caractère que je lis ainsi ne comporte, malgré la ressemblance de notre mot avec *chatrapa*, nullement la lecture *tra*. La lecture *pa* me paraît la plus probable pour le troisième caractère; elle serait bien près de me sembler certaine si ce caractère ne portait à sa partie supérieure, dans le sens horizontal, un trait dont la nature accidentelle n'est pas évidente à mes yeux.

ṭhupa. Le premier caractère est de lecture difficile : le trait qui se détache à gauche du milieu de la hampe n'étant plus guère qu'à peine indiqué. Le *ṭh* était ici manifestement d'un type analogue à celui qu'il présente dans le même mot (sous la forme *ṭhuvaṃ*) à la ligne 6 de l'inscription de Manikyâla (reproduction de M. Senart, *J. A.*, janv.-févr. 1896), type où le trait horizontal supérieur est supprimé; ou bien à celui qu'il lui arrive parfois de présenter dans le manuscrit Dutreuil de Rhins : là, dans les cas auxquels je fais allusion, c'est une ligne très réduite qui correspond à ce même trait horizontal (cf. dans l'éd. de M. Senart, *J. A.*, sept.-oct. 1898, pl. II, A[3] *passim*).

dhola. C'est-à-dire *dhavala*. L'*o* est attaché au milieu du *dh*. Je n'ai pas à insister sur la convenance de cette épithète, qui est assez justifiée par la litté-

rature de l'Inde : je me contenterai de rappeler qu'au témoignage de Hiouen-thsang les édifices publics de ce pays, et même les maisons particulières, étaient blanchis à la chaux (*Mémoires*, trad. St. Julien, t. I, p. 66), et que les stūpas d'Aśoka portent dans la légende bien connue l'épithète de *śāradābhraprabha* (*Divyāv.*, p. 381).

unamita. La courbe caractéristique de l'*u* est suffisamment visible au pied du premier caractère. Le *na* a beaucoup souffert : sa partie supérieure est troublée par une cassure qui empiète aussi sur le *mi*. En descendant, son tracé s'infléchissait vers la droite, un peu plus peut-être que celui du *na* dans *danamukha*. Le pied se recourbait vers la gauche, il reste la trace de cette courbure près de la boucle de l'*u*, courbure à laquelle s'ajoutent d'autres traces qui forment avec elle une figure semblable à un *g*, et que je ne puis regarder que comme accidentelles. — Le *mi* est très largement tracé, et sûr, à mon avis; *ta* est net. — Je regarde *unamita* comme une forme de participe passé passif tirée du thème du présent, ainsi qu'il arrive en prâcrit : ce vocable correspond ainsi non à *unnamita* sanscrit, mais à *unnata*, dont je lui attribue ici la signification de « haut ». Cette épithète ne peut nous surprendre : les inscriptions nous ont assez habitués à voir célébrer, et avec quel luxe d'hyperboles, l'élévation des édifices religieux.

anuga. Il semble que le pied du *g* se recourbe à gauche; mais, d'autre part, à cette ligne en retour s'oppose un trait beaucoup plus long courant à droite.

Cependant c'est bien la courbe de gauche qui continue le tracé du *g*. On pourrait penser que cette courbe constitue avec le trait en question un anusvāra : la forme en serait assez étrange, et je crois bien plutôt que nous n'avons dans ce trait qu'un accident de la pierre. — Je prends *anuga* dans le sens de « serviteur »; un pareil don n'a rien que de normal, et c'est assez de citer ici les deux exemples que nous en offre le *Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra* dont M. Chavannes a récemment publié la traduction dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (t. III, n° 3) : « Song Yun offrit deux esclaves au stūpa du loriot pour qu'ils fussent à perpétuité chargés d'arroser et de balayer » (p. 426). De même, page 411, don de deux esclaves aux bhikṣus pour la même fonction au temple T'o-lo. — Quant à savoir si le serviteur donné par Saṃghamitra était destiné, dans l'intention de celui-ci, à l'entretien du stūpa érigé par Chalapa et ses fils, c'est un point que nous n'avons pas les moyens d'élucider.

puna. Le haut du premier caractère offre les restes d'un *p*. La hampe, après avoir porté l'appareil de droite, se projette violemment à gauche, puis se courbe dans le sens de la verticale descendante, pour se terminer par un cercle où je vois la voyelle *u*. Cette forme du *p* n'est pas l'ordinaire; on trouve cependant son analogue dans les planches d'*Indische Paläographie*, pl. I, 25, VII. Le type que reproduit là Bühler y est indiqué comme appartenant aux mon-

naies : on peut en constater, en effet, l'emploi très net dans pl. XIII, 1, du *Catalogue* de Gardner. Seulement, dans ce dernier cas, la raison de courber la hampe du *p* fut peut-être la proximité du bord de la médaille, qui invitait à rejeter le trait de côté. Il est vrai que l'on peut dire aussi, à l'égard de notre caractère, que le graveur a voulu profiter de l'espace moins rugueux qu'offre la pierre en cet endroit. En somme, la lecture *pu* me paraît entièrement probable. — Quant à *na*, j'avoue ne pouvoir guère hésiter sur sa lecture : c'est, à mon avis, clairement une cassure qui lui donne quelque ressemblance, assez éloignée du reste, avec *pa*.

vardhase. Le premier caractère me paraît certain. Le *dh* se reconnaît assez facilement : les entailles formant zig-zag qui ont reproduit sa forme de ligne brisée demeurent encore bien marquées. Le pied arrondi du caractère accuse la notation d'un *u* ou d'un *r* bouclé : l'*r* me paraît beaucoup plus probable, et je crois en suivre le tracé, qui devait se terminer au point nettement accusé à gauche du pied de *va*. Quant à *se*, le trait supérieur de l'*s* a été, à son extrémité, infléchi vers la droite, afin de recevoir le trait de l'*e* sans se confondre avec lui : du reste, cette inflexion pouvait exister indépendamment de cette voyelle (cf. l'*s* voisin dans *mitrasa*), et la forme de la consonne est normale.

Vardhase pourrait représenter *vṛdhase* : *vṛdháse* est connu comme infinitif védique (*Ṛ. V.*, 5, 64, 5). Mais, selon moi, nous avons ici non le représentant

de cet infinitif, mais celui du datif d'un nom abstrait *várdhas*, à *vṛdh* également, avec guṇa, comme il arrive le plus souvent dans la formation de pareils noms par addition du suffixe *as* à la racine. *Vardhase* égale, par suite, *várdhase*, et appartient ainsi à une déclinaison consonantique : ce n'est pas là, d'ailleurs, un fait unique dans les inscriptions en kharoṣṭhî, le manuscrit Dutreuil de Rhins, en particulier, offre plusieurs formes de ce genre : B, 7, *teyasa* (*tejasā*); C^{ro}, 18, *paśato* (*paśyataḥ*); A^{3}, 8, °*jivino* (*jīvinaḥ*) et autres.

Il se présente tout naturellement à l'esprit de regarder *puna* comme équivalent à *puṇya*, *panavardhase* signifierait alors : « pour l'accroissement de la somme de ses mérites ». Je n'entends en aucune façon nier les chances qu'a cette interprétation d'être la vraie. Je ferai toutefois remarquer que, dans ce cas, on attendrait plutôt une expression du genre *punavardhie*, car c'est un tel dérivé de *vṛdh*, avec ou sans préfixe, que nous sommes habitués à rencontrer en semblable occurrence dans les inscriptions. Mais surtout l'accord que présente avec le contexte une seconde interprétation, qui consiste à égaler *puna* à *panar*, me rend cette dernière préférable. Les deux premiers dons sont faits pour obtenir la cessation de la sécheresse, laquelle amène la misère et la famine : le troisième est offert à la même intention, « pour la re-prospérité », c'est-à-dire « pour le retour de la prospérité ».

C'est sans doute (outre peut-être une seconde raison dont je parlerai tout à l'heure) cette unité d'in-



tention qui motiva le groupement en un seul document des épigraphes commémoratives de ces trois dons. Telles que je les comprends, elles offrent un exemple assez frappant de cette foi populaire à la puissance des œuvres pieuses qui existait, bon nombre d'inscriptions en témoignent, chez les buddhistes de l'Inde, d'accord en cela avec les autres grandes sectes religieuses du même pays. Cette foi attendait comme résultat de l'œuvre pieuse non seulement les biens relatifs au mokṣa, mais ceux aussi de l'ordre mondain : il est telle épigraphe où se présente expressément comme but en vue la santé, la force, la durée de la vie, et je crois bien que, quel qu'en soit le sens scholastique, la formule *savalokahitasukhāya* que l'on retrouve, reproduite en ces termes, ou en d'autres analogues, à Suë Vihar comme à Anyor, à Amarâvatî et Jaggayyapeṭa comme à Junnar, etc., visait, tout aussi bien que la délivrance suprême, la félicité en ce monde. Le sentiment de la bienveillance universelle, cher au buddhisme, se manifeste dans cette formule, comme, sous l'aspect de la compassion, il apparaît encore dans la suivante : *sarvvaduḥkkhaprahānarttham* [sic] (cf. *C. I. I.*, t. III, p. 47 et pl. VI, A). De tous ces maux combattus par l'œuvre pieuse, nous avons dans notre inscription un cas particulier.

J'ai parlé plus haut d'un second motif possible, lequel toutefois me paraît secondaire par rapport au premier, de rassembler en une seule inscription les énoncés des trois dons : c'est qu'ils se rapportent à une

IMPRIMERIE NATIONALE.

même date. Je pense, en effet, que la date placée en tête de l'inscription en commande les trois parties. Et c'est dans ce sens que je traduis comme il suit :

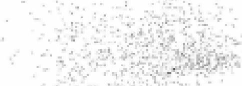
L'an 11, le vingtième jour du mois āṣāḍha, en uttaraphalgunī, à cette date : — le don d'Usphamu.ca : un puits, pour obtenir des nuages de pluie dans le royaume du miséricordieux Kaniṣka ; — dans l'intention de faire œuvre salutaire, la sécheresse des récoltes étant accrue, le don de Chalapa avec ses fils Banpa et Liaka : un stūpa éclatant de blancheur, d'une hauteur élevée ; — pour le retour de la prospérité, le don de Sa(ṃ)ghamitra : un serviteur.

III. Inscriptions de Râmgarh Hill.

On trouvera la notice de Cunningham sur ces deux inscriptions dans *C.I.I.*, t. I, p. 33 ; sa transcription, p. 105 ; les fac-similés, sous le titre un peu inattendu « Caves in Râmnâth Hill », à la planche XV. Il faut ajouter aux notices sur les grottes et leurs inscriptions, que signale Cunningham, celle de M. Beglar, qui n'avait pas encore été publiée, et que l'on trouvera au tome XIII de *A.S.I.*, p. 38 et suiv.

Les fac-similés publiés par Cunningham sont exécutés, nous dit-il (*op. cit.*, p. 33), d'après les photographies et les estampages de M. Beglar. En l'absence d'une reproduction plus précise, ils peuvent donc être pris, cependant, comme base de travail. Quant à ceux publiés par M.V. Ball dans *I.A.*, t. II, p. 246, ce ne sont que de simples copies, qu'on ne peut utiliser que comme point de comparaison.

Les inscriptions en question sont, d'après les fac



similés, en purs caractères d'Aśoka. Elles se trouvent chacune dans une grotte différente : M. Beglar note que ces excavations sont appelées Sîtâ Bangira et Jogi Mârâ (*op. cit.*, p. 39 et 40), et je désignerai nos épigraphes par ces noms.

A. Inscription de Sîtâ Bangira.

Cette inscription porte le numéro 2 sur la planche XV du *Corpus*. Etant donné notre défaut d'assurance à l'égard de l'exactitude entière du fac-similé, je ne crois pas faire acte de témérité en me permettant les conjectures suivantes :

1° Sous la remarque que notre inscription note les anusvāras, je conjecture que le quatorzième caractère de la première ligne, *ka*, était affecté de ce signe. Celui-ci, dans ma transcription, sera noté entre parenthèses.

2° Après le dixième caractère de cette même ligne, dont les hachures du fac-similé font légitimement mettre en doute le parfait état de conservation (surtout si l'on compare la lecture de M. Ball), est marqué un anusvāra : je conjecture que cet anusvāra est le débris d'une voyelle *ā*. Cette voyelle, il est vrai, à prendre normalement les choses, devrait se trouver un peu plus haut, de manière à partir de l'extrémité de la consonne : mais, même à admettre, relativement à la place qu'occupe le point marqué, l'exactitude parfaite du fac-similé, nous voyons à la ligne 2 la voyelle *i* de *ti* et de *hi* gravée à la même hauteur que le serait notre *ā*.

Quant à la consonne elle-même, elle offre l'aspect d'un *ḍ* : le *ḍh*, s'il est peu arrondi à sa partie de gauche, a, jusqu'à son retour vers la droite, une forme qui se rapproche de très près de celle du *ḍ* (cf. *Ind. Pal.*, pl. II, 21, XII); et la détérioration que, comme je viens de le dire, semble avoir subie le caractère, sans parler de notre incertitude au sujet de l'entière fidélité de la reproduction, m'autorise à soupçonner ici un *ḍh* dont la courbe de droite se trouvait là où la partie ombrée du fac-similé accuse une cassure. Je lirai donc [*ḍhā*]. — Une objection insurmontable à cette lecture serait, s'il fut réellement gravé, le sommet de la ligne verticale de gauche, passant au-dessus de la ligne horizontale. Mais l'appendice que forme ce sommet serait anormal même chez le *ḍ*, et je crois pouvoir me hasarder à ne voir là qu'un accident, que cet accident doive être mis au compte de la pierre ou de la reproduction.

Je transcris d'abord en conservant la division en deux lignes que présente l'original. Je reproduis à leur place deux traits de séparation que porte le fac-similé et note par un point ce qui reste du dernier caractère de la première ligne. De la syllabe finale, transcrite [*tā*], il ne reste qu'un trait, mais il indique suffisamment un *t*.

(1) adipayaṃti hadayaṃ | sa[ḍhā] va garaka(ṃ) vayo eti tayaṃ .

(2) dule vasaṃtiyā | hi sāvānūbhūte kudas tataṃ evaṃ alaṃga[tā]



La notation des voyelles longues est observée pour *ā*, sauf dans *adipayaṃti*, (*ā°*); pour *ū*, sauf dans *dule*, (*dū°*); elle est omise pour ī.

On s'aperçoit immédiatement de l'aspect métrique de ce texte. Comme on le voit sur le fac-similé, la fin des lignes a souffert, et j'ai déjà averti que je me contentais de marquer par un point le dernier akṣara de la première ligne, fragmentaire et sur lequel je ne hasarderai aucune conjecture. Mais j'émettrai, au contraire, celle-ci, que nous n'avons pas la première ligne tout entière. M. Ball (*op. cit.*, p. 245) nous avertit que les deux ou trois dernières lettres de chaque ligne sont très endommagées. Je suis bien porté à croire que le mauvais état de la fin de la première ligne s'étend sur un peu plus de lettres qu'il ne pense, qu'il y a là quelques caractères effacés que n'ont pu saisir les estampages et photographies dont disposait Cunningham : il suffit d'en supposer, après celui que j'ai noté par un point, cinq autres, pour obtenir la stance suivante de trois demi-ślokas anuṣṭubh, où les traits du fac-similé marquaient la fin du premier et du quatrième pāda :

adipayaṃti hadayaṃ sa[ḍhā] va garaka(ṃ) vayo
eti tayaṃ. . . . . . . dule vasaṃtiyā
hi sāvānūbhūte kudas tataṃ evaṃ alaṃga[tā]

Je ne discuterai pas la quantité de notre fragment de troisième pāda, *tayaṃ* ne me semblant guère sûr; peut-être pourrait-on conjecturer *tāyaṃ* « en hâte », qui cadrerait bien avec le sens que laissent soupçon-

ner *eti* et la fin du demi-śloka. En ce qui concerne le cinquième pāda, sa forme métrique correspond à celle, tombée d'ailleurs plus tard en désuétude, d'un de ces types plus jeunes d'anuṣṭubh qui vinrent à jour, au cours du temps, dans la poésie des hymnes védiques (voir Oldenberg, *Die Hymnen des Ṛigveda*, I, p. 28) : on peut comparer, par exemple, *Ṛ. V.*, 10, 85, 4, c; 10, 135, 4, c; dont la mesure est identique à celle de notre pāda.

Suivent quelques notes, relatives au sens du texte.

sa[ḍhā]. Je vois là un équivalent de *śraddhā*. Bien que notre texte présente des formes propres à la mâgadhî, *l* pour *r* dans *dale*, *e* pour *a* dans *sāvānū-bhūte*, ce qui s'explique, étant donné l'emplacement géographique de nos deux documents, il ne peut y avoir d'inconvénient à regarder *s* comme remplaçant ici *ś* : on se souviendra qu'en plein Magadha les inscriptions en vieille brâhmî de Barâbar et de Nâgârjunî ne contiennent pas un seul *ś*, quoiqu'il s'y trouve des vocables qui portent cette sifflante en sanscrit. D'ailleurs, notre texte conserve, outre l'*r* dans *garaka*, l'*s* lui-même, là où celui-ci devrait en mâgadhî être remplacé par *ś* : *vasaṃtiyā*, *sāvānū°*; je laisse à part *kudas*, où l'*s* est protégé par la dentale qui suit, et dont la désinence mâgadhî serait vocalique. Nous ne devons donc pas nous croire absolument liés, dans l'interprétation du texte en question, par les règles de la mâgadhî : au surplus, il est possible que la graphie de l'*s* n'y représente qu'une valeur générale

de sifflante, à prononcer réellement, suivant les cas, *s* (dans *kudas*), ou *ś* (dans les trois autres mots).

Śraddhā signifie « foi », et aussi « désir ». *Va*, qui admet le sens de *eva*, marque, dans notre texte, une insistance spéciale sur *sa[ḍhā]* : cette circonstance me fait croire que ce nom est ici employé avec regard aux deux susdites acceptions : il y a jeu de mots; le le sens principal et par lequel *sa[ḍhā]* entre en énumération avec *garaka(ṃ)* et *vayo* étant celui de « désir »; le sens accessoire, celui de « foi ». J'admets ceci d'autant plus volontiers que cette pointe lancée à la *śraddhā* me paraît dans le ton de l'ensemble du texte.

garaka(ṃ). Je prends ce mot comme un dérivé de *gara* dans le sens de « boisson ». Il ne saurait y avoir de difficulté du côté du genre, encore que *gara* dans ce sens apparaisse masculin en sanscrit : il suffit de remarquer qu'en sanscrit même, bien que d'ordinaire un dérivé formé par l'addition du suffixe *ka* à un thème en *a* conserve le genre du primitif, il est toutefois des cas où il admet un genre nouveau.

sāvānūbhūte. Nous avons ici un vocatif : pour le fait de la désinence du nominatif employée à ce cas en mâgadhî, cf. Pischel, *Grammatik der Prākrit-Sprachen*, § 366[b]. La première partie de ce composé correspond à *savvannu*, c'est-à-dire *sarvajña*. Notre présent vocable exprime un attribut du Buddha : le Buddha est-il visé ici, c'est possible.

kudas. C'est-à-dire *kutas*. Le *d* pour *t* entre deux voyelles à l'intérieur d'un mot est mâgadhique, sans

l'être exclusivement (cf. Hemacandra, *Gram.*, éd. Pischel, IV, 302).

tataṃ. C'est-à-dire *tattvam*. Je regarde *tataṃ evaṃ* comme une proposition conditionnelle, avec ellipse de la conjonction, comme il arrive parfois en sanscrit; je fais donc cette expression équivalente à *yadi tattvam evam* (*asti*).

alaṃga[*tā*]. C'est l'équivalent du pâli *alaggatā*.

Je traduis, en conservant le mot *sa*[*ḍhā*] à cause de son double sens :

La *saḍhā* même, la boisson, la jeunesse allument le cœur ..... va ..... [de l'amie] qui demeure au loin. Hé, toi qui es devenu omniscient, d'où peut venir, si la réalité est ainsi, le détachement?

B. Inscription de Jogi Mârâ.

Cette inscription est reproduite au numéro 1 sur la planche XV du *Corpus*. Elle consiste de deux parties, gravées chacune en caractères de taille différente, d'après le fac-similé. La seconde partie répète d'abord la première, puis y ajoute. La teneur de l'inscription est d'un genre qui se rapproche fort de celui de l'épigraphe précédente : les deux grottes étant situées à proximité l'une de l'autre, il semble ainsi que le lieu, à l'époque où furent gravés ces textes, était toute autre chose que le rendez-vous de l'ascétisme.

La présente inscription ne note pas les voyelles longues. Nous y trouvons les formes les plus caractéristiques de la mâgadhî : partout *ś* pour *s* (l'inscrip-

tion n'offre pas de cas où la mâgadhî maintient l'*s*), *l* pour *r*, le nominatif singulier masculin en *e*. Il y a plusieurs traits de séparation : je les reproduis en transcrivant, et indique par les lettres *a* et *b* les deux parties de l'inscription.

a. (1) śutanuka nama
(2) devadaśikyi
b. (3) śutanuka nama | devadaśikyi |
(4) taṃ kaṃayitha baluna śeye |
(5) devadine nama | lupadakhe |

śutanuka. Il faut entendre *śutanukā* : le nom propre connu, *sutanu*, avec le suffixe *ka*. De même *nama* est pour *nāma*.

devadaśikyi. Le mot est réellement *devadāśikyī*, féminin de *devadāśikya*, formé de *devadāśa* par l'affixe *ikya* (cf. Pischel, *Gram. der Prāk.-Sprach.*, § 598). De nouveau *ś* à la place de *s*.

taṃ. Nous avons ici dans ce mot un accusatif féminin.

kamayitha. C'est-à-dire *kāmayi(t)thā*. Cette forme de 3ᵉ pers. sing. d'aoriste moyen est usitée, pour parler de cas en rapport avec nos inscriptions, dans celles d'Aśoka : M. Senart en a rassemblé les exemples dans *Les Inscriptions de Piyadasi*, t. II, p. 401.

baluna. Je considère *bala* comme équivalent au sanscrit *baṭa*, par l'intermédiaire *baḍu*. Il est du reste possible que *l* soit ici écrit pour un son *ḷ*. *Baluna* représente ainsi le sanscrit *baṭūnām*, et est écrit pour *balūnaṃ* ou *balūna* : cette dernière forme existe en prâ-

crit, et on la trouve, du moins apparente, dans les inscriptions qui se rapportent à l'époque à laquelle semble appartenir la nôtre; en somme elle est ici possible, bien qu'il puisse paraître plus probable, vu les cas nombreux où les inscriptions en brâhmî d'Aśoka montrent le génitif écrit en °*naṃ*, qu'un *anusvāra* ou a disparu sur la pierre, ou a été omis soit par le graveur, soit par les reproductions.

śeye. C'est l'analogue du pâli *seyyo* pour *śreyān*. Le mot a passé ici aux thèmes en *a*, et nous l'avons au nominatif singulier.

lupadakhe. *Lupadakha* (c'est-à-dire *lū*°) représente le sanscrit *rūpadakṣa*.

Je traduis comme il suit :

a. Śutanukā, de nom, la devadāsī.

b. Śutanukā, de nom, la devadāsī. Il l'a aimée, l'excellent entre les jeunes gens, Devadi(n)na, de nom, l'artiste en statues.

Nous sommes bien loin, avec le contenu de ces deux inscriptions, de la teneur des autres documents rédigés dans la vieille écriture brâhmî : les graves enseignements d'Aśoka, les donations pieuses, et même la vulgaire communication administrative de la plaque de Sohgaurâ. Bühler écrivait, à propos de cette dernière inscription, qu'elle fournissait un appui de valeur à l'opinion, d'ailleurs d'autres côtés encore probable, que déjà dans le troisième siècle avant J.-C. la connaissaace des caractères de l'écriture était largement répandue parmi le peuple. Je crois que les



inscriptions de Râmgarh Hill ne constituent pas l'argument le moins probable que puisse mettre en ligne cette opinion.

M. Beglar a noté (*A. S. I.*, t. XIII, p. 41) qu'à la voûte de la grotte qui contient la dernière épigraphe se trouvent inscrits quelques autres caractères dont il publie la reproduction. Les caractères ainsi reproduits ne donnent pas une suite, plusieurs des lettres primitivement inscrites ayant disparu; d'autres sont défigurées. A en juger par la forme d'un *m* qu'elle contient, cette inscription, si inscription il y a, est d'un âge postérieur à celui de la précédente; cependant elle est archaïque, et les autres caractères lisibles gardent les formes du temps d'Aśoka. Les deux premiers donnent *śâdhaṃ*, puis vient une ligne d'allure verticale et qui semble un trait de séparation. Si quelque conjecture pouvait être de mise à l'égard d'un pareil débris, je supposerais qu'une partie de la voyelle du *ś* a disparu (la droite du *ś* manque elle-même en partie) et que nous avons ici *śidhaṃ* = *siddhaṃ* (il n'y a pas lieu de songer à un *śādhā* équivalent de *śraddhā*). Ce serait, du reste, perte de temps que d'insister sur de pareilles conjectures; ce que je voulais mettre en évidence est le fait, signalé par par M. Beglar, que le tracé de ces caractères fait entaille dans une peinture qui orne la voûte de la grotte : cette peinture, où se trouvent représentés oiseaux, poissons, arbres, figures humaines, est donc antérieure auxdits caractères et par conséquent fort ancienne, peut-être du temps de l'épigraphe principale

et, pour hasarder cette supposition, peut-être l'œuvre du rūpadakṣa Devadinna; en tout cas, quels que soient d'ailleurs les défauts que M. Beglar y remarque, elle mériterait, à titre de spécimen de l'art antique de l'Inde, une étude, avant que le suintement de la voûte, qui l'a déjà fait disparaître en maint endroit, ait achevé de la détruire[1].

[1] Ce mémoire était en cours d'impression quand j'ai eu connaissance, par le numéro de la *Z. D. M. G.* en dernier lieu paru (t. 58, n° 2, p. 455 et suiv.), du récent voyage de M. Th. Bloch à Râmgarh Hill et de ses notes sur les deux épigraphes. Les nouvelles photographies qu'il a rapportées et dont il promet la publication permettront, je l'espère, la lecture et l'interprétation définitives de l'une et l'autre inscription.

MADAGASCAR ET LES ÎLES UÂQ-UÂQ,

PAR

M. GABRIEL FERRAND.

Ibn al-Faqîh al-Hamadhânî dit dans son *Kitâb al-boldân*[1] : « Il n'y a pas de mer plus grande au monde que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et par le Qolzom atteint (les îles) des Uâq-Uâq de la Chine. (Les îles) des Uâq-Uâq de la Chine diffèrent (de celles) des Uâq-Uâq du midi en ce que (les îles) des Uâq-Uâq du midi produisent de l'or de mauvaise qualité[2]. » Les Uâq-Uâq de la Chine ont été assimilés au Japon par M. J. de Goeje[3]. « Les îles du Japon, dit l'éminent professeur de Leyde, portent un nom tout différent (de celui de

[1] Éd. de Goeje; Leyde, 1886, in-8°, p. v.

[2] Cf. *Livre des merveilles de l'Inde*, texte arabe publié par Van der Lith, trad. M. Devic; Leyde, 1883-1886, in-4°, p. 285, n. 2. — Comme on le verra plus loin, les Uâq-Uâq de la Chine produisent de l'or en abondance et d'excellente qualité.

[3] *Excursus* F, en appendice dans le *Livre des merveilles de l'Inde*, intitulé : *Le Japon connu des Arabes*. Cet article se trouve, en hollandais, dans le recueil : *Verslagen en mededeelingen der kon. Akademie van Wetenschappen*. Afd. Letterkunde. 2e reeks. X, p. 178; et traduit en français dans les *Annales de l'Extrême-Orient*, V, p. 66.

Sîlâ) chez les Arabes : ce sont les îles des Ouâq-Ouâq (Ouôq-Ouôq), sur lesquelles toutefois on a fait des rapports tellement extraordinaires et fantastiques, que des géographes sérieux comme Yaqout et Abou'l-feda ont à peine osé en prendre note. Quant aux savants européens, un seul, autant que je sache, a voulu assimiler ces îles au Japon (*Tausend und eine Nacht*, teutsch von Habicht, 1825, I, p. 299, Anm. 24), mais par simple conjecture et sans preuve à l'appui . . . . Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les géographes arabes placent les îles Ouâq-Ouâq dans l'Extrême-Orient. Le texte d'Ibn Khordâdbeh[1] est incorrect, mais avec un peu de peine et en s'appuyant sur le manuscrit on parvient à en tirer ce qui suit : « A l'orient de la Chine on trouve le pays des Ouâq-Ouâq, qui est si riche en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or. On y voit des bois d'ébène excellent. » Un peu plus loin, le même auteur parle de Sîlâ qu'il distingue fort bien des Ouâq-Ouâq, et parmi les produits exportés de l'Inde et de la Chine il cite « l'or et le bois d'ébène provenant des Ouâq-Ouâq[2] ». A la même page il dit : « La longueur de cette mer (la mer des Indes) est, de Kolzom (l'ancienne Clysma, près Suez) jusqu'aux Ouâq-Ouâq, de 4,500 parasanges », et ces mots sont reproduits textuellement dans les

[1] *Kitâb al-mosâlik wa'l-mamalik* (*liber viarum et regnorum*), éd. et trad. de Goeje; Leyde, 1889, p. 50.

[2] *Ibid.*, p. 51.

voyages de Sindbad (*Mille et une Nuits*). Istakhrî[1] et Ibn Haukal[2] se bornent, comme Mokaddasi, dans leur géographie au territoire l'Islam et ne parlent des Ouâq-Ouâq que dans leur description de la mer Persique qu'ils indiquent comme étant un golfe de l'Océan commençant aux frontières de la Chine et des Ouâq-Ouâq. Leur contemporain Ibn al-Fakih[3] dit que les Ouâq-Ouâq se trouvent derrière la Chine et ajoute, comme les autres, que l'océan Indien s'étend de Kolzom jusqu'aux Ouâq-Ouâq de la Chine. Yaqout se contente de mentionner que « le pays des Ouâq-Ouâq se trouve au delà de la Chine, et qu'on en parle dans les contes et les fables ». Dans l'ouvrage *Mafâtih-al-Olûm* (Ms. de Leyde n° 514, fol. 66 r°) qui a été écrit vers la fin du x[e] siècle, le Ouâq-Ouâq est indiqué comme se trouvant à côté de la Chine, dans l'Asie orientale. De même dans les ouvrages de Birounî, d'Edrîsî (là où il ne copie pas Masʿoudi), Kazwînî, Dimachqî (le *Mokhtasar* A. V. plus haut, p. 279) et autres qui, ici, ne diffèrent que par les détails plus ou moins précis qu'ils donnent, il est dit que le pays des Ouâq-Ouâq est situé à l'est de la Chine. Autant que je sais, il n'y a que Masʿoudi (III, p. 6), et ceux qui l'ont copié, qui ait placé ces îles au sud de l'Afrique et pris les Ouâq-Ouâq pour le dernier pays que l'on rencontre après avoir dépassé le Zanguebar et Sofâla, de même qu'il indique

[1] *Viæ regnorum*, éd. de Goeje; Leyde, 1870, p. ۱۴۲.
[2] *Viæ et regna*, éd. de Goeje; Leyde, 1873, p. ۱۹۳.
[3] *Loc. cit.*, p. ۳ et ۷.

Silâ comme étant le « dernier pays au delà de la Chine[1] ».

Le texte de Maçoudi[2] est, en effet, caractéristique et formel en ce qui concerne les Uâq-Uâq de l'océan Indien occidental : « Le terme de leur course (des marins de l'Oman et de la tribu de Azd) sur la mer de Zendj est l'île de Kanbalou, dont nous avons déjà parlé, et le pays de Sofalah et des Wakwaks, situé sur les confins du Zanguebar et au fond de ce bras de mer[3] . . . . . . De même que la mer de Chine aboutit au pays de Sila (Japon), dont nous avons eu déjà occasion de parler, de même les limites de la mer de Zendj sont au pays de Sofalah et des Wak-Wak, pays qui produit de l'or en abondance et d'autres merveilles; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zendjes bâtirent leur capitale; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent Waklimi[4]. Ce nom, comme on l'a vu déjà, a été dans tous les temps celui de leurs souverains. Le Waklimi a sous sa dépendance

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, p. 297-298.

[2] *Les Prairies d'or.* éd. et trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille.

[3] M. Van der Lith (loc. cit., *Excursus* E, p. 285) propose de rectifier ainsi : « . . . la fin de leur course est Kanbaloh; ils vont même plus loin jusqu'au Sofâla et le pays des Ouâq-Ouâq qui est situé aux confins extrêmes du pays des Zindjs et à la partie inférieure de la mer des Zindjs ». (*Les Prairies d'or*, t. I, 1861, p. 233.)

[4] Il faut lire dans le texte arabe وفليمى au lieu de وقليمى. Cf. également Maçoudi, t. I, p 371, فليمى. C'est le mot suaḥili *mfalme* « roi », plur. *uafalme.* Cf. J. Torrend, *A comparative grammar of the South-African bantu languages*, Londres, 1891, in-8°, p. xxxiv, note 1.

tous les autres rois zendjes, et commande à trois cent mille cavaliers[1]. Les Zendjes emploient le bœuf comme bête de somme, car leur pays ne fournit ni chevaux, ni mulets, ni chameaux, et ils ne connaissent même pas ces animaux[2]. La neige et la grêle leur sont inconnues comme à tous les Abyssins[3]. Il y a parmi eux des tribus qui ont les dents très acérées et qui sont anthropophages. Le territoire des Zendjes commence au canal dérivé du haut Nil et se prolonge jusqu'au pays de Sofalah et des Wak-Wak[4]. »

Les *Prolégomènes historiques* de Ibn Khaldoun contiennent des renseignements identiques :

« Ensuite cette mer (de l'Inde) passe successivement auprès de la ville de Macdachou (Magadoxo), du pays de Sofala, de la contrée des Ouac-Ouac. » — « Îles, ajoute le traducteur dans une note, dont les arbres produisaient, dit-on, des fruits qui ressemblaient à des têtes humaines et qui poussaient des cris de *ouac-ouac*. On croit pouvoir identifier ces îles avec les Seychelles[5]. »

C'est, avec celle de Reinaud[6] qui est plus impré-

[1] Ce détail s'applique aux Bantous de la côte africaine.

[2] Cette remarque s'applique, au contraire, à Madagascar où le bœuf est fréquemment employé non pas comme bête de somme, mais comme monture. Ces animaux spéciaux sont décornés : on les appelle *umbi-suavali* « bœuf-cheval ».

[3] C'est également exact pour les côtes africaine et malgache.

[4] *Les Prairies d'or*, t. III, 1864, p. 6 et 7.

[5] Trad. DE SLANE, *Notices et extraits, etc.*, Paris, 1862, p. 95 et note.

[6] *Géographie d'Aboulfeda*, t. I, p. CCCVIII, CCCIX; Paris, 1848 in-4°.

cise encore, la seule tentative d'assimilation des Uâq-Uâq avec une île ou un groupe d'îles voisins de la côte orientale d'Afrique. Ces conjectures n'étaient appuyées par aucun argument, ne reposaient sur aucune base; elles n'ont pas été retenues.

M. Van der Lith a émis l'hypothèse, dans un *excursus* du *Livre des merveilles de l'Inde*, que les Uâq-Uâq africains sont « peut-être les Wagogo, tribu nègre demeurant dans le pays à l'ouest d'Usagara jusqu'à Ouyansi. M. Stanley (*How I found Livingstone*, 2ᵉ éd., Londres, 1872, p. 249) les a décrits. Les limites du pays données par Mas'oudi (voir *supra*) sont assez confuses; néanmoins il ressort de sa description que le Sofâla des Zindjs et le pays des Ouâq-Ouâq de l'Afrique sont situés environ à la même hauteur. Comme le Sofâla des Zindjs commençait déjà à Mozambique, et comme il est bien certain que du temps de Mas'oudi on ne connaissait pas au juste les limites du pays des Ouâq-Ouâq, il n'est pas du tout improbable que Mas'oudi ait voulu parler des Wagogo qui véritablement se trouvent sur les confins extrêmes du pays des Zindjs. Il reste pourtant des difficultés à résoudre. Ibn al-Fakih dit que l'on exporte de l'or mauvais de chez les Ouâq-Ouâq. On ne trouve pas d'or dans le territoire des Wagogo. Remarquons d'abord que la mention de l'or *mauvais* nous avertit que nous ne sommes pas dans les régions véritablement aurifères, et de plus qu'autrefois on ne savait pas au juste où étaient les limites des districts de l'Afrique produisant de l'or, puisque du temps de

Dapper on s'imaginait la partie de l'Afrique, habitée entre autres par les Wagogo, comme très riche en or. Cet auteur (t. I, p. 661), qui certes était mieux renseigné que Mas'oudi, parle de la richesse en or du pays des Monoumugi ou Nimeamaye. Suivant lui, ce pays est situé très loin dans l'intérieur et vis-à-vis des royaumes de Mombaze, Quiloa et Melinde, ayant au nord l'Abyssinie et le royaume de Makoko, au sud Monomotapa et Mozambique, à l'orient Mombaze et Quiloa, et à l'occident le Nil entre deux lacs. Mais je ne saurais résoudre le problème, de quelle manière les Arabes ont pu entendre parler d'une tribu nègre demeurant dans l'intérieur du pays, et qui, autant que nous sachions, n'était pas en communication directe avec les habitants de la côte et ne faisait pas de commerce avec les ports de la mer de l'Inde[1] ».

Il ne saurait être question d'assimiler les Uâq-Uâq avec les Wagogo ou Ougogo. Ces derniers habitent le pays situé à peu près à l'intersection de 6° 30′ de latitude sud et du 33ᵉ méridien, c'est-à-dire à plus de 300 kilomètres de la mer. L'expression جزائر الواقواق, généralement employée par les géographes arabes, ne permet pas d'émettre une pareille conjecture et de rechercher une assimilation en dehors d'une île ou d'un groupe d'îles voisins de la côte orientale d'Afrique[2]. Les arguments qui suivent me

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, Excursus E, p. 285, n. 2.

[2] Le Père J. Torrend (*A comparative grammar of the South-African bantu languages*, p. XXXIV, XLII et 311) assimile les Uâq-Uâq

semblent, au contraire, autoriser l'assimilation des îles Uâq-Uâq avec Madagascar.

Quatre manuscrits arabico-malgaches particulièrement importants dont trois appartiennent à la Bibliothèque nationale et le quatrième à l'École des Lettres d'Alger, contiennent, avec une légère différence orthographique, le mot *vahuakå*[1] :

Ms. 7 du XVIe siècle : أَرِيَّابِهُكَ *andriam-bahu(a)kå*, fol. 75 v°, l. 1, composé de *andriã* et *vahu(a)kå ;*

Ms. 8, au plus tard de la fin du XVIIe siècle : أَرِيَّابِهُوْكَ *andriam-bahu(a)kå;* fol. 8 r°, l. 5, composé également de *andriã* et *vahuakå ;*

Ms. 13 probablement moderne وَهُوَكِ *vahuaki̊*, p. 31, l. 1;

Ms. d'Alger également moderne : وَهُوَكِ *vahuaki̊*, p. 61, l. 1-2.

Le و transcrit régulièrement le *v* malgache. Les documents indigènes écrits en caractères arabes en offrent de très nombreux exemples. Je citerai les suivants :

Ms. 7.	وَوْ	*vaa* « fruit », fol. 62 v°, l. 5.
	وَوْ	*vaa* « rognon », fol. 71 v°, l. 9.
	وَوَ	*vava* « bouche », fol. 71 r°, l. 1.

aux Hottentots et aux Bushmen. Pour les mêmes raisons, cette conjecture n'est pas plus acceptable que celle de M. Van der Lith.

[1] Je transcris le malgache phonétiquement pour avoir une transcription uniforme semblable à celle des mots arabes. Les voyelles finales *å*, *i̊*, sont muettes; *u* = *ou*.

Ms. 8. وُوَجِهِ *vuadzihi* « visage », fol. 12 v°, l. 5.

وُوَ *vua* « atteint », fol. 13 r°, l. 7.

وَيْوَوِ *vaivavi* « femme », fol. 15 r°, l. 7.

Ms. 13. وَدِ *vadi* « époux », p. 25.

وِطَ *vita* « terminé », p. 30.

وُرِ *vuri* « réunis », p. 31.

Ms. d'Alger. وُأَزِرِ *vuaziri*[1], p. 54, l. 6.

وَاوِيْ *vavi* « femelle », p. 55, l. 5.

وُوُ *vuvu* « aboiement », p. 58, l. 1.

Bien que la transcription de *v* par و ne soit ni anormale ni douteuse, j'ai tenu à en donner quelques exemples. Les mots arabes وجه et وزير devenus en malgache *vuadzihi* et *vuaziri* sont, en la circonstance, particulièrement probants.

Aux leçons précédentes *vahukâ* et *vahuakî* en dialectes sud-orientaux s'ajoute la leçon donnée par Flacourt : *vahuakâ*[2] en dialecte Antanusi, et enfin la forme moderne *vahuakâ* des dialectes du Centre, de l'Est et du Nord. *Vahuakâ*, pour employer la

[1] Ancien nom de caste dérivé de l'arabe وزير.

[2] *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, Paris, 1658, in-8°, s. v° *royaume*, *vahouacha*; *Petit recueil de plusieurs dictions*, p. 3, chap. II, s. v° *roy*, *drianbahohach* (sic).

forme la plus répandue, signifiait, aux XVIe et XVIIe siècles, *royaume, sujets*. Le souverain s'appelait *andriam-bahuakâ* (*andriã* + *vahuakâ*), litt. : *le roi du royaume, des sujets*. Le nom composé *andriam-bahuakâ* est tombé en désuétude et a été remplacé par *ampandzakâ* « *roi, celui qui gouverne* »; *vahuakâ* s'est maintenu et a conservé le même sens : *royaume* (dans quelques dialectes maritimes seulement), *sujets, peuple, l'ensemble des membres d'une peuplade, d'une tribu, d'un clan*. La tribu islamisée des Antam-bahuakâ qui habite la partie de la côte sud-est autour de la ville de Manandzari[1], portait anciennement le nom de *Andriam-bahuakâ* ou princes du royaume. Il s'est modifié dans la langue moderne; la tribu s'appelle maintenant *Antam-bahuakâ*, les gens du royaume[2]. *Vahuakâ* est un mot extrêmement répandu et très fréquemment usité. Dans les réunions publiques ou *kabari*, le chef s'adressant à ses sujets les appelle : *ri vahuakâ* « *ô sujets, ô peuple!* » Il est prononcé dans toutes les conversations, sérieuses et banales, officielles et privées; il entre dans toutes les compositions, le proverbe, la fable, la chanson, la légende. Ce peuple de parleurs qu'est le peuple malgache en émaille ses discours. C'est certainement l'un des premiers mots entendus par les Arabes qui ont visité les côtes de la grande île africaine; c'est certainement aussi celui qui a dû les frapper davan-

[1] D'après M. A. Grandidier, par 21° 14′ 30″ de latitude sud.

[2] Cf. sur cette tribu mes *Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 2e partie, chap. III, Paris, 1893.

tage par sa consonance spéciale à forme d'onomatopée. Nous venons de voir que le *v* malgache se transcrit par و. Inversement, le *v*, qui n'existe pas en arabe, est prononcé و par les Arabes : *vahuakâ* devient donc *uahuak*.

L'*h* de *vahuakâ* est une spirante douce presque muette. Je crois volontiers à une racine trilittère *VaUaKâ* dans laquelle un *h* orthographique a été infixé pour atténuer l'hiatus résultant de la position intervocalique d'un *U* consonne; *VaUaKâ* est ainsi devenu *Va*^{h}*UaKâ*. Cet exemple n'est pas unique dans dans la langue. On peut citer :

fihaviana, nom d'action du verbe *mihavy*[1] composé de *mi* + *h* intervocalique + *avy*;
bihiava, terme de divination, de l'arabe بياض;
salehimanana, espèce de génie, de l'arabe سليمان;
zahidy, excellent, de l'arabe جيّد[2]

[1] *Mihavy* ne peut en aucune façon être considéré comme un composé de *avy* et du préfixe verbal *miha*, dont la voyelle finale serait apocopée. *Miha* donne aux verbes le sens de se mettre progressivement dans l'état ou d'accomplir progressivement l'action exprimée par la racine :

ratsy « méchant »;
miharatsy « devenir progressivement méchant ».

Mihavy signifie seulement *venir*; *fihaviana*, *fihaviâ* en dialecte sud-oriental, signifie *venue*, *arrivée*. Il faut donc décomposer ce dernier nom en *fi* + *h* intervocalique + *aviana*, ce substantif ne comportant aucune idée d'action progressive, ce qui serait, au contraire, le cas s'il était formé de *fiha* (du préfixe verbal progressif *miha*) et *aviana*.

[2] Cf. mon article sur *l'élément arabe et souahili en malgache ancien et moderne* dans le *Journal asiatique* de novembre-décembre 1903.

où l'*h* intervocalique est aussi purement orthographique et n'a d'autre objet que d'adoucir l'hiatus. L'*h* de *vahuakâ*, dont nous devons tenir compte en malgache, puisqu'il nous est attesté par des textes arabico-malgaches[1], n'a pas dû être perçu par les Arabes qui ont seulement entendu *vauak* et transcrit واواق. L'étymologie populaire aurait ensuite rapidement transformé ce mot en واقواق par répercussion de la seconde syllabe sur la première. Cette interprétation me satisfait davantage que la modification sémantique de واهواق en واقواق par le passage de la spirante *h* à l'explosive ق. Quoi qu'il en soit, il est aisé par l'un ou l'autre de ces stades intermédiaires :

Vahuakâ

Va^{h}uakâ *Va'uakâ* *Vauakâ* *Uauaq*	*Vauakâ* *Uauaq*	*Uahuaq*

Uâq-Uâq

d'arriver de وَهُوَكَ à واقواق. Madagascar, ainsi désignée par quelques géographes arabes, serait donc l'île ou, avec les îlots des côtes nord-est et nord-ouest, les îles Uâq-Uaq جزائر الواقواق[2].

[1] Voir *supra*, p. 15.

[2] Le mot Uâq-Uâq existe dans la langue arabe et signifie : espèce d'arbre dont on faisait des encriers, coucou, aboiement du chien, bavarder. Il désigne également l'hirondelle. M. René Basset, Directeur de l'École des Lettres d'Alger, me signale une glose d'Ach-Cherichi (commentaire de Hariri, I, 294) où il est employé avec ce

L'extrait de Maçoudi qui précède vient à l'appui de cette opinion : Madagascar est bien « le pays des Uâq-Uâq situé aux confins du Zanguebar et au fond du bras de mer (des Zendjs)[1] ». L'édition de Ibn al-Faqîh par M. de Goeje permet de constater, ainsi que l'avait indiqué déjà l'éminent professeur de Leyde, que les Arabes croyaient à l'existence de deux pays des Uâq-Uâq : l'un voisin de la Chine, le Japon ; l'autre, le Uâq-Uâq du Midi, voisin de l'Afrique. Ce dernier me paraît être Madagascar.

Il y a un autre argument en faveur de l'assimilation des Uâq-Uâq avec Madagascar, plus concluant peut-être parce qu'il nous explique en quelque façon l'origine de la légende arabe sur l'arbre merveilleux. « J'en arrive maintenant, continue M. de Goeje, aux récits sur l'arbre merveilleux qui a été le point principal pour tous les auteurs postérieurs qui ont écrit sur le Ouâq-Ouâq. Ibn Khordâdbeh n'en dit rien ; al-Birounî paraît n'en rien croire. Il est probable que Mas'oudi a été le premier à donner le récit dans tous les détails ; du moins si nous pouvons en croire Edrîsî (t. I, p. 92), qui dit que Mas'oudi raconte sur le compte de cet arbre des choses tellement peu vraisemblables qu'il n'ose les reproduire. Nous ne trouvons rien à ce sujet dans ce qui nous reste des ouvrages de Mas'oudi. La description la plus ancienne que nous ayons de cet arbre est celle qui se trouve

dernier sens : وجم كريشة الوقواق des oiseaux comme la plume de l'hirondelle (allusion à la forme de la queue de l'hirondelle).

[1] Voir *supra*, p. 492.

dans les *'Adjaïb al-Hind :* Mohammed fils de Bâbichâd m'a dit, d'après ce qu'il avait appris de gens qui auraient abordé au pays des Ouâq-Ouâq, qu'on y trouve un grand arbre aux feuilles rondes et quelquefois oblongues, qui porte un fruit analogue à la courge, mais plus grand et offrant quelque apparence d'une figure humaine. Quant le vent l'agite, il en sort une voix. L'intérieur est gonflé d'air comme le fruit de l'*'ochar*. Si on le détache de l'arbre, il s'en échappe aussitôt du vent, et ce n'est plus qu'une peau. Un matelot voyant de ces fruits, dont la forme lui plaisait, en coupa un pour l'emporter; mais il se dégonfla à l'instant, et ce qui resta entre les mains de l'homme était flasque comme un corbeau crevé[1].

« Nous lisons dans l'ouvrage de Kazwînî : On dit que les îles des Ouâq-Ouâq sont appelées ainsi parce qu'il y croît un arbre produisant un fruit ressemblant à une femme pendue par les cheveux. Quand ce fruit est mûr, il pousse le cri de « Ouâq-Ouâq », et dans ce cri les indigènes croient voir un présage. Dimachqî (p. 149) : « (Les Ouâq-Ouâq) portent ce nom d'après un arbre chinois qui s'appelle Ouâq et qui ressemble au noyer ou au khîâr chember (*cassia fistula*) et qui porte des fruits pareils à (la tête de) l'homme. Quand un fruit est mûr, il pousse le cri de « Ouâq-Ouâq », répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces îles et ceux de la Chine en tirent des augures. » Ibn-Iyâs a publié l'extrait suivant

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, loc. cit., p. 65-66.

du livre *Ikhtirâk-al-âfâk* : « Cette île est (ces îles sont) appelées Ouâq-Ouâq, parce qu'il y a là une île isolée où l'on trouve un arbre qui porte un fruit ressemblant à la tête d'une femme pendue par les cheveux. Quand un de ces fruits est mûr, il pousse avec force le cri « Ouâq-Ouâq, loué soit Dieu, le créateur », puis il tombe et sèche immédiatement. Les indigènes s'en emparent aussitôt, car il a des propriétés très utiles[1]. » M. de Goeje cite ensuite des légendes identiques mentionnées par Ibn al-Ouardi, dans les *Mille et une nuits* (conte de Ḥasan al-Baṣrî, qui va faire un voyage aux îles Uâq-Uâq) et par le dictionnaire persan *Borhân Kâti'*. « De tous ces rapports, ajoute-t-il, j'étais incliné à conclure qu'il croît au Japon un arbre donnant un fruit ayant la forme d'une vessie ressemblant à une tête humaine, et qui, lorsqu'on le cueille, éclate et produit un certain son. Si cela était vrai, c'était une confirmation du résultat auquel j'étais arrivé, que Ouâq-Ouâq est le Japon. J'écrivis donc à M. Geerts, de Yokohama, pour obtenir des renseignements qu'il me fit parvenir aussi détaillés que possible. Il m'assura que, pas plus en réalité que dans les contes, les traditions et les fables, il n'existe au Japon un arbre répondant aux détails donnés ci-dessus. Il est vrai que, dans la grande Encyclopédie du Japon, publiée en 1713 et intitulée « *Wa-kan-zan-sai-dzu-e* », il est question d'un arbre merveilleux qui a beaucoup de rapports avec

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, loc. cit., *Excursus* F, p. 302.

celui qu'ont décrit les Arabes, mais il est indiqué comme poussant dans un autre pays que le Japon. De plus, ce récit est assurément dérivé de sources chinoises. « Les plus grands naturalistes du Japon même, écrit M. Geerts, comme mon vieil ami Ito Keiske, de Yédo, sont dans une ignorance complète à ce sujet[1]. » M. de Goeje assimile ensuite cet arbre merveilleux qui, selon les Chinois, serait « une des choses les plus remarquables du pays arabe[2] », avec l'arbre *'ochar*, l'*asclepias procera* ou *gigantea* des botanistes, dont il est question dans les *Merveilles de l'Inde*[3]. En ce qui concerne les Uâq-Uâq africains, une autre explication est possible, également empruntée à la botanique. On trouve en très grande quantité sur les côtes et dans l'intérieur de Madagascar un *pandanus* appelé *vakua* dont le nom indigène a été francisé en *vacquois* et *baquois*. Voici la description qu'en donne le *Dictionnnaire de botanique* de H. Baillon, s. v° *vacquois :*

« Vacoua, Vacquois, Vaquois (*Pandanus* L. F.). Genre d'arbres et arbustes monocotylédones, qui donne son nom à la famille des Pandanacées et qui la constitue avec le genre *Freycinetia*. Ce sont des plantes dressées, à tiges courtes ou plus souvent assez élevées, et qui, dans ce dernier cas, ont à peu près le port des Palmiers, avec de nombreuses et épaisses racines adventives qui étayent le tronc et

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, Excursus F, p. 302-303.

[2] *Ibid.*, p. 502.

[3] Voir *supra*, p. 18.

descendent obliquement vers le sol. Ils portent de longues feuilles rectinerves, insérées en spirale sur la portion supérieure du tronc ou des branches, engainantes à la base, acuminées, récurvées, carénées, ordinairement dentées-spinescentes sur la carène et sur les bords et pouvant causer de graves blessures. Les fleurs dioïques sont groupées en spadices : les mâles solitaires ou en inflorescences composées; les femelles souvent retombant lors de la maturité des fruits, avec feuilles florales souvent spathacées et colorées . . . Le fruit est un syncarpe, souvent volumineux. Mûrs, les carpelles sont drupacés ou ligneux, souvent unis en groupes . . . On se sert des feuilles de plusieurs espèces, notamment du *Pandanus utilis* (le *Vakaa* de Madagascar), pour la confection de nattes, vêtements, toitures, etc. »

Cette description botanique n'explique en aucune façon la légende orientale, mais le nom indigène du *pandanus* y suffira. *Vakua* prononcé par un Arabe devient *uakua*. C'est évidemment encore le nom de l'île des géographes arabes. Nous sommes autorisés à supposer que *uakaa* est devenu *uakuak* par influence de la première syllabe sur la dernière. Le caractère d'onomatopée de celle-là, le vocalisme identique de la syllabe suivante rendent naturelle, presque inévitable, la transformation de *uakua* en *Uâq-Uâq*. D'un arbre à nom d'onomatopée si caractéristique, l'imagination et la tendance au merveilleux des Arabes ont bientôt fait un arbre à têtes humaines en guise de fruits, poussant le cri de *uâq-uâq*. De là vient vrai-

semblablement, mieux encore que du mot *vahaakâ* le nom de « île Uâq-Uâq » donné à Madagascar.

L'existence d'après Ibn al-Faqîh, de deux groupes d'îles portant le même nom si caractéristique de Uâq-Uâq, situés l'un près de la Chine, l'autre dans le voisinage de la côte orientale d'Afrique, est vraiment extraordinaire; mais cette étrange coïncidence n'est pas inexplicable. Je croirais volontiers à l'extension du Uâq-Uâq africain jusqu'au Japon. On se rappelle qu'à l'époque où écrivait Ibn al-Faqîh, au commencement du xe siècle de notre ère, la mer des Indes était figurée d'après la conception ptoléméienne: l'Afrique du Sud se prolongeait dans l'Est jusqu'à l'Insulinde et fermait ainsi l'Océan Indien dont elle faisait une autre Méditerranée. Les îles Uâq-Uâq qui, dans l'hypothèse précédente, seraient Madagascar, ont pu sans grande difficulté désigner également le Japon qu'une terre imaginaire reliait à l'Afrique australe. De cette application d'un même nom à deux îles ou groupes d'îles différents serait venue la distinction nécessaire du géographe arabe entre les Uâq-Uâq de la Chine et les Uâq-Uâq africains. Le nom ancien du Japon était, en effet, très voisin de واقواق. « Le nom chinois pour le Japon d'après le dialecte de Canton où les Arabes avaient dû l'entendre prononcer, dit M. de Goeje, est Wo-kwok, la première partie étant le nom proprement dit, la seconde voulant dire « pays » [1]. L'homophonie presque parfaite de واقواق

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, loc. cit., p. 299.

et *Wo-kwok* a dû suffire pour appliquer au Japon la légende malgache des arbres merveilleux. Le continent austral de Ptolémée unissant l'Insulinde à l'Afrique australe avait ouvert la voie à toutes les erreurs géographiques ; des géographes orientaux ont ainsi pu facilement sinon confondre, tout au moins croire très voisines, des îles telles que Madagascar et le Japon qui passaient pour n'être que deux pays d'une même partie du monde. Ce qui rend cette conjecture très acceptable, c'est que ni les Arabes, ni les Persans n'ont vraisemblablement connu le Japon. « Il est probable, dit M. de Goeje, que les Chinois ne les ont pas engagés à entrer en relations avec ce pays et que ce sont eux qui ont cherché à détourner les marchands de la navigation au Japon, en leur faisant un grand nombre de récits sur les périls qu'ils auraient courus s'ils avaient tenté de visiter cette contrée. Tout ce que les Arabes connaissaient du Japon, ils l'avaient appris des Chinois, de la même manière que le nom du pays, sauf quelques particularités racontées par des capitaines du navire qui, en s'écartant de leur route, y avaient passé. Il faut cependant remarquer qu'il n'est nullement improbable que ces derniers se soient quelquefois trompés et qu'ils aient noté comme appartenant aux Ouâq-Ouâq telle île qui ne faisait point partie du Japon[1]. » Il est, au contraire, extrêmement vraisemblable que les Arabes ont connu de très bonne heure une partie

[1] *Les Merveilles de l'Inde*, loc. cit., p. 299.

de la côte orientale d'Afrique au sud de l'Équateur, Zanzibar, les Comores et la côte Nord-Ouest de Madagascar. Ainsi me semble acquise l'origine africaine — malgache, comme j'ai essayé de le démontrer — de la légende des Uâq-Uâq que la conception ptoléméienne de la mer des Indes aurait permis d'appliquer ensuite au Japon.

Les Bantous des îles Comores, de Zanzibar et de la côte d'Afrique voisine désignent la grande île africaine sous le nom de *Buki*. *Buki* n'est pas suaḥili et ne peut être rattaché à aucune racine bantoue. Il me paraît également vraisemblable que *Buki* est la forme suaḥilie du malgache *vahaakâ*, *vahuakî*, dans certains dialectes maritimes. Au double point de vue phonétique et sémantique, l'équivalence des deux mots ne présente aucune difficulté. Les Bantous n'ont pas perçu la spirante douce intervocalique; reste donc *vauakî*. *Vaaakî* et *Buki* sont assez voisins pour que je n'y insiste pas. Au point de vue du sens, je présenterai les mêmes arguments que pour l'assimilation de *vahuakâ* avec واقواق. Les Bantous des îles et du continent voisins ont été frappés par cette consonnance particulière du mot *vahuakî* et ils l'ont introduit dans leur dialecte sous la forme *Buki* pour désigner Madagascar et ses habitants. Au commencement du XVIIe siècle, ainsi qu'en témoigne la relation de voyage du Père Luis Mariano[1], les

[1] *Exploração portugueza de Madagascar em 1613. Relação da jornada e descobrimento de S. Lourenço que o vice-rei da India D. Jeronymo de Azevedo mandou fazer por Paulo Rodrigues Da Costa, capitão*

Portugais appelaient les Malgaches *Buques*. C'est le *Buki* suaḥili qui leur avait été donné comme nom ethnique par les Bantous servant de pilotes et d'interprètes dans la flotte portugaise. L'étymologie du suaḥili *Buki* par le malgache *vahuakî* ne me paraît guère contestable. Nous savons que *Buki* n'est pas un mot bantou et désigne exclusivement Madagascar. L'identification géographique n'était pas en cause; il s'agissait seulement de trouver le mot malgache qui a donné naissance au nom suaḥili de la grande île africaine.

Je n'ai mentionné dans cette courte note que les arguments qui me paraissent indispensables pour établir l'assimilation des îles Uâq-Uâq avec Madagascar. L'identité géographique de l'île des géographes arabes était seule en cause. Si ma conjecture est acceptée par les orientalistes et les géographes, si l'identification peut être considérée comme certaine et définitive, il restera à placer les autres îles de la géographie arabe par rapport aux îles Uâq-Uâq devenues Madagascar. Il faudra rectifier une grande partie des hypothèses précédemment émises et remanier en quelque sorte la carte de l'océan Indien occidental. C'est ce que je me propose de faire, si cette note reçoit un accueil favorable[1].

e descobridor, dans *Bol. Soc. Geog.*, Lisbonne, 7ᵉ série, nº 5, 1887, *passim*.

[1] Les circonstances m'ont obligé à rédiger rapidement cette note. M. Gaudefroy-Demombynes, secrétaire de l'École des langues orientales, m'a été d'un grand secours pour la bibliographie orientale. Je lui adresse mes plus cordiaux remerciements.

IMPRIMERIE NATIONALE.

UNE
SECTE RELIGIEUSE D'ASIE MINEURE.
LES KYZYL-BÂCHS,

PAR

M. F. GRENARD.

Il existe en Asie Mineure une secte religieuse importante, dont les membres, répandus depuis Erzeroum jusqu'à Aïdin, sont appelés vulgairement Kyzyl-bâchs et se donnent à eux-mêmes le nom de ʿAlévis. Ils tiennent leurs pratiques et leurs croyances dans le plus grand secret et le mystère dont ils s'enveloppent n'avait pu jusqu'à présent être pénétré. Les uns sont Kurdes, les autres, la grande majorité, sont Turcs et ne parlent que la langue turque. Ces derniers ne se distinguent extérieurement des Turcs musulmans-sunnites que par la coupe de la barbe et des cheveux; ils ne se rasent pas la tête et, au lieu de se tailler la barbe, ils la laissent le plus souvent croître en liberté. D'ailleurs ils se disent musulmans-sunnites. Ils refusent de s'avouer Kyzyl-bâchs ou ʿAlévis, ou, lorsqu'on les oblige à en convenir, ils assurent qu'ils n'en sont pas moins de fidèles disciples du prophète Mohammed. Devant des témoins musulmans ils font ostensiblement les prières prescrites par le Coran.

Ceux d'entre eux qui ont quelque chose à perdre, les chefs et les riches, sont particulièrement circonspects dans leur attitude et leur langage. Un jour que je m'informais d'un certain Ahmed effendi, chef kyzyl-bâch de Kourouldjak, village situé entre Divrighi et Darendeh (vilâyet de Siwâs), et que je demandais s'il était ʿAlévi, mon interlocuteur, Kyzyl-bâch lui-même, me répondit en souriant : « Oh! cela dépend des jours de la semaine. »

Ordinairement et lorsqu'ils n'ont rien à craindre, les Kyzyl-bâchs ne font ni prières, ni ablutions; ils boivent du vin et n'observent pas le ramazan. Ils n'ont même pas de mosquées, ou bien ils mettent leur bétail et leurs grains dans celles que le gouvernement les a forcés de construire. Les trois quarts d'entre eux ne pratiquent pas la circoncision et les jeunes soldats sont circoncis d'autorité à leur arrivée au régiment. Souvent ils essayent d'expliquer, en se disant Bek-tâchis, la contradiction flagrante qu'il y a entre ces faits et leurs prétentions à l'islamisme.

Les Bek-tâchis, en effet, très nombreux dant tout l'empire ottoman et spécialement en Roumélie, professent comme les Kyzyl-bâchs une vénération particulière pour ʿAli. Ils disent qu'il est inséparable du prophète Mohammed, qu'il est la chair de sa chair, qu'il est le dernier prophète et le dernier khalife. En l'honneur de ses fils martyrs, Haçan et Houçein, ils portent le deuil et jeûnent les premiers jours de moharrem. Cependant ils reconnaissent Abou-Bekr, ʿOmar et ʿOthmân pour khalifes légitimes, et ils s'ac-

cordent ainsi avec les sunnites. De même ils ne se croient pas tenus de faire régulièrement les cinq prières et ablutions quotidiennes, ni d'observer le jeûne du ramazan. « Nous ne croyons pas, disent-ils, être débarrassés de nos devoirs envers Dieu en lui adressant des prières publiques et ostentatoires à heure fixe. Pour se présenter à Lui, il faut se préparer pendant longtemps. Il n'a pas besoin de nos prières; si nous en faisons, c'est pour nous, pour fortifier et améliorer notre âme. Ce qui importe, ce ne sont pas les formules et les œuvres, c'est la sincérité de la foi et la pureté du cœur. » Ils sont donc en quelque sorte les protestants de l'Islam. Mais si graves que nous paraissent les divergences qui les séparent des orthodoxes, elles n'aboutissent pas à un schisme, elles ne brisent pas la forte et souple unité de l'Islam; le manteau vert du Prophète couvre également les Bek-tâchis et les autres fidèles.

Or telle n'est point la situation des Kyzyl-bâchs. Les Musulmans ne les reconnaissent point pour des frères; ils les détestent, bien qu'ils ne possèdent sur leur compte que des renseignements vagues et légendaires; ils les tiennent à l'écart, les excluent autant que possible des fonctions administratives, et, si en général ils ne les maltraitent point parce qu'ils sont dociles et timides, ils les ont confinés pour la plupart dans une misère étroite. Presque seuls parmi les Kyzyl-bâchs, les chefs mal soumis du Dersîm ont gardé une position sociale importante.

Les Kyzyl-bâchs n'appartiennent donc pas à la

famille islamique. Mes recherches particulières m'ont permis d'établir qu'ils sont une secte chrétienne corrompue, très analogue aux Noçaïris de Syrie. Ils ont emprunté aux Musulmans de Perse le nom et la légende de ʿAli et s'en servent comme d'un déguisement. De même que les chiites, ils jeûnent les douze premiers jours de moharrem et pleurent la mort de Haçan et de Houçeïn. De même que les chiites extrêmes, ils considèrent ʿAli comme le Dieu créateur incarné et fait homme. Mais, avant lui, Dieu s'était manifesté au monde à diverses époques sous la forme humaine, et il doit apparaître de nouveau à la fin des temps. La multiplicité de ses hypostases a été un obstacle à la propagation de la vraie foi. A ce propos les Kyzyl-bâchs citent ces vers, tirés probablement de leur livre religieux[1] :

بیك بر كسوتدن باش كوستردی
بر كسوتده باش كوسترسه ایدی
جهانی كلهجك ایدی ایمانه

Il s'est montré sous mille et une formes; s'il s'était montré sous une seule forme, tout le monde serait venu à la (vraie) foi.

La principale de ces incarnations de Dieu antérieures à ʿAli est Jésus-Christ, le Fils et le Verbe de Dieu, le Sauveur du monde, celui qui intercède au-

[1] Les Kyzyl-bâchs m'ont dit, en effet, avoir un livre particulier; mais je n'ai pu ni me le procurer, ni même en connaître le titre.

près du Père pour l'humanité pécheresse, celui que l'on n'invoque pas en vain et qui est présent partout quand on l'appelle.

Les Kyzyl-bâchs croient, comme les chrétiens, que Dieu est un en trois personnes. Il semble que pour eux ʿAli soit la représentation terrestre du Père, de même que Jésus est celle du Fils. Quelques-uns d'entre eux m'ont dit qu'ils considéraient Mohammed comme l'hypostase de l'Esprit, du Paraclet. Mais quand on les presse, ils finissent par avouer que la vénération qu'ils professent pour Mohammed est de pure forme, qu'en réalité ils ne le tiennent ni pour Dieu, ni pour prophète, et qu'ils ne lisent point le Coran.

Ils croient que Marie est mère de Dieu et qu'elle a conçu sans cesser d'être vierge par un acte de la volonté divine. Ils ont une grande dévotion pour elle et récitent en son honneur des espèces de litanies.

Au-dessous du Dieu suprême, unique en trois personnes, ils reconnaissent l'existence de cinq êtres intermédiaires entre la Divinité et l'homme. Ce sont des archanges correspondant aux cinq *yatim* des Noçaïris, auxiliaires de Dieu dans l'œuvre de création et d'entretien du monde. Peut-être dérivent-ils des *Amecha Spenta* de l'Avesta, Immortels bienfaisants qui aident Ahoura Mazda dans sa tâche. Les Amecha Spenta sont, il est vrai, au nombre de six; mais il conviendrait de mettre à part le premier d'entre eux, Vohou Manô, qui est analogue à Jésus : il est l'Intercesseur qui obtient du Père le pardon des fautes;

il est le Verbe et l'Envoyé de Dieu qui transmet ses révélations. Au reste, c'est à titre de simple hypothèse, non vérifiable pour le moment, que je suggère cette idée sur l'origine des cinq Archanges des Kyzyl-bâchs.

Outre ces cinq êtres supérieurs, les Kyzyl-bâchs vénèrent douze ministres de Dieu, qui correspondent aux douze apôtres et aux douze *nakîbs* des Noçaïris, et quarante personnages au nombre desquels ils comptent Salman le Persan.

Les Kyzyl-bâchs se défendent énergiquement d'avoir aucun culte pour Satan. Plusieurs d'entre eux m'ont dit que l'Adversaire puissant et obstiné de Dieu et de ses créatures se montrait sous la forme humaine à certaines époques et opposait une de ses incarnations à toute incarnation de Dieu. Ainsi Yézîd se dressa en face de ʿAli; ainsi, à la fin des temps, l'Esprit du mal viendra sur terre livrer un dernier combat à la dernière incarnation de Jésus. On sait que les Noçaïris ont la même croyance. Ayant l'idée préconçue que les Kyzyl-bâchs étaient peut-être manichéens, je les ai souvent et de toutes les manières interrogés sur ce point. Je n'ai pu obtenir de renseignements plus précis.

Les Kyzyl-bâchs célèbrent pendant la nuit une cérémonie religieuse qui n'est autre dans le fond que la messe chrétienne un peu altérée dans la forme. Je n'y ai pas assisté et j'en parle seulement d'après les témoignages concordants des Kyzyl-bâchs. Le prêtre qui officie chante, en s'accompagnant d'un instrument

de musique, des prières en l'honneur de 'Ali, de Jésus, de Moïse et de David. Ce dernier personnage est très vénéré; on récite même, m'a-t-on assuré, des fragments de ses Psaumes traduits ou adaptés en langue turque. Le prêtre a une canne en bois de saule qui rappelle le *barsom* de l'Avesta. Il la trempe dans l'eau en disant des prières. L'eau ainsi consacrée est distribuée ensuite dans les maisons. Au cours de la cérémonie, les assistants confessent publiquement leurs péchés à la manière des premiers Chrétiens.

Le prêtre leur impose, s'il y a lieu, des pénitences variées, fréquemment sous la forme d'amendes en argent ou en nature. Alors on éteint les lumières et l'on se livre à des lamentations pour pleurer les fautes commises. Les lumières rallumées, le prêtre prononce l'absolution; puis il prend des tranches de pain et une coupe de vin (ou d'un liquide analogue), les consacre solennellement, trempe le pain dans le vin et le distribue à ceux des assistants qui se sont confessés et qui ont obtenu l'absolution.

L'absolution peut être refusée, au moins pour un certain temps.

De même, tout le monde n'est pas admis indistinctement à la confession publique; on en exclut temporairement ceux dont leurs voisins ne peuvent donner un témoignage favorable. C'est une véritable excommunication.

Des Kyzyl-bâchs kurdes m'ont rapporté que, dans la cérémonie que je viens de décrire en abrégé, un mouton est sacrifié selon un certain rite après la

confession publique et que les morceaux (*loḳmah*) en sont distribués par le prêtre avec le pain et le vin aux assistants absous.

Plusieurs des fêtes chrétiennes sont observées par les Kyzyl-bâchs. Ainsi, ils célèbrent leurs Pâques le même dimanche que les Arméniens et ils s'y préparent par un jeûne d'une semaine. Ils honorent plusieurs saints chrétiens, par exemple saint Serge, qu'ils appellent Khizr Elias. Sa fête, précédée d'un jeûne d'une semaine, tombe le 9 février.

Le divorce n'est pas admis, et cela encore prouve l'origine chrétienne de la secte.

Le clergé des Kyzyl-bâchs est organisé à peu près comme le clergé chrétien. Ils ont des prêtres, qu'ils nomment *dédeh*, intermédiaires obligés entre Dieu et l'homme; au-dessus des prêtres, des évêques, et au sommet de la hiérarchie, des patriarches, au nombre de deux, m'a-t-on dit, qui sont considérés comme des descendants de ʿAli et investis d'un pouvoir de nature divine. Ils sont les interprètes de la parole de Dieu; tout bon Kyzyl-bâch doit croire ce qu'ils affirment et faire ce qu'ils ordonnent. C'est là une conception chrétienne que les Musulmans ne connaissent pas.

L'un de ces patriarches est le cheïkh de Khoubyâr. Il vit dans un *tekké* assez misérable, construit dans un site sauvage qui domine un torrent, affluent de la rivière de Tokat, à quelque 55 kilomètres au nord-est de Siwâs. On conte que ʿAli enfant vint à Khoubyâr. Tombé au pouvoir des ennemis de la

foi, il fut enfermé dans une fournaise. Pendant sept jours un feu ardent brûla. Lorsqu'on ouvrit la fournaise on vit qu'elle était fraîche, que ʿAli vivait et que l'enfant portait en souriant une fleur dans la main. Le cheïkh de Khoubyâr, reconnu comme cheïkh musulman par le Gouvernement ottoman, est muni d'un firman impérial; mais on lui a supprimé la subvention annuelle qu'on lui servait autrefois.

Les Kyzyl-bâchs se rendent souvent en pèlerinage au sanctuaire de Khoubyâr. Parmi les tekkés qu'ils honorent le plus après celui-là, ils m'ont cité Sévidji, Pir Soultanli, Yalendjak, Hadji Bektâch. Ce dernier est, en quelque sorte, le parrain musulman de la secte.

En dehors des emprunts qu'elle a faits au christianisme, à l'islamisme et même au mazdéisme, la religion des Kyzyl-bâchs a conservé des restes importants des vieux cultes païens de l'Asie Mineure. Je pourrais m'étendre longuement sur ce sujet; mais, beaucoup de traces de paganisme se retrouvant chez les voisins musulmans et chrétiens des Kyzyl-bâchs, je me bornerai à signaler les points les plus caractéristiques. Tel est le respect religieux voué à certains arbres, qui croissent le plus souvent solitaires sur les hauteurs; il ne faut ni les couper, ni les ébrancher sous peine de s'attirer les malheurs les plus graves; on y suspend des ex-voto, des chiffons multicolores, et de temps à autre on y sacrifie des moutons ou des poulets. Les Kyzyl-bâchs honorent également d'un culte le soleil, la lune et la source des

rivières. Ces deux derniers cultes rappellent celui de l'antique déesse Anahita, personnification à la fois de la lune et de l'eau fécondante, Artémis et Aphrodite tout ensemble, la même qu'Astarté et que Tanit. Je pense que, lorsqu'on connaîtra mieux la religion des Kyzyl-bâchs, on y découvrira des vestiges plus importants et plus précis d'une religion qui a tenu autrefois une très grande place dans cette partie de l'Asie, comme en témoignent les sanctuaires des deux Comana. Tout le monde est d'accord pour accuser les Kyzyl-bâchs de se livrer dans leurs cérémonies nocturnes à des orgies semblables à celles qui signalaient le culte d'Anahita. Mais je n'ai jamais pu en avoir la preuve. Mon ami Békir pacha, alors qu'il était moutessarrif de Tokat, me rapporta un jour qu'il avait fait venir un certain nombre de Kyzyl-bâchs, qu'il les avait interrogés sur ce point et qu'ils avaient avoué l'exactitude des bruits qui courent sur leur compte. Je lui demandai s'ils n'avaient pas ainsi parlé moins par respect de la vérité que par crainte du bâton. Il rit et je restai perplexe comme devant.

En résumé, il ressort de cet exposé que les Kyzyl-bâchs sont essentiellement une secte chrétienne qui a incorporé au christianisme la légende et le culte de ʿAli, à peu près de la même manière que l'ont fait les Noçaïris, dont ils se rapprochent d'ailleurs par beau coup de côtés. Ils ont parfaitement conscience du lien qui les rattache aux Chrétiens; ils leur témoignent en général une bienveillance et une confiance dont

j'ai moi-même senti les effets. La cordialité particulière avec laquelle ils m'ont toujours accueilli a corrigé ce qu'avait de fâcheux la répugnante saleté où ils vivent.

Leurs femmes ne se couvrent pas le visage devant les Arméniens; ils acceptent ceux-ci en qualité de parrains de mariage, leur conférant ainsi un véritable titre de parenté. Ils ont un ou deux villages près de Kars qui ont été annexés à la Russie après la dernière guerre. Les habitants avaient demandé aux autorités russes d'être inscrits sur les registres officiels sous la dénomination de *yarem kristian*, demi-chrétiens. Mais cette rubrique ne fut pas jugée suffisamment administrative. Au contraire, ils haïssent les Musulmans qu'ils tiennent pour les soldats de Satan. La fréquentation des Musulmans et la cohabitation avec eux constitue une souillure à leurs yeux; aussi ceux d'entre eux qui reviennent du régiment sont-ils soumis à une cérémonie de purification, qui seule leur permet de prendre de nouveau part aux cérémonies de leur religion.

Le nombre total des Kyzyl-bâchs doit dépasser un million. Presque tous les Kurdes occidentaux appartiennent à cette secte, à savoir tous ceux du Dersim et la plupart de ceux du sandjak de Malatia (vilâyet de Mazouret oul-Azîm), ceux du Kaza de Terdjan, du sandjak d'Erzingian, une partie de ceux du kaza de Kighi (vilâyet d'Erzeroum), ceux du Kaza de Zara et beaucoup de ceux qui sont répandus dans le reste du vilâyet de Siwâs. Dans le vilâyet de Bitlis,

on n'en rencontre plus que 2,000, dans le kaza de Varto. La majorité des Turcs ou soi-disant Turcs du vilâyet de Mazouret oul-Azîm sont Kyzyl-bâchs. Un grand nombre de Turcs de cette religion habitent dans le kaza de Baybourt (vilâyet d'Erzeroum) et partout dans le vilâyet de Siwâs, mais plus spécialement dans les kazas de Siwâs, Divrighi, Tonous, Yildizelli, Hafik, Zileh, Mesdjid-euzu et Hadji-Keuy. Je compte au total 365,000 Kyzyl-bâchs dans ce dernier vilâyet, 107,000 dans celui d'Erzeroum, probablement 300,000 dans celui de Mazouret oul-Azîm. Je sais d'ailleurs qu'ils sont très répandus dans les environs de Samsoun, dans la province d'Angora et dans quelques districts voisins.

Les renseignements que j'ai pu obtenir non sans peine sur les Kyzyl-bâchs sont encore bien incomplets; mais outre qu'ils permettent de se faire une idée générale de cette secte curieuse, je crois qu'ils faciliteront beaucoup les recherches futures.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 13 MAI 1904.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Allotte de la Fuÿe, de Blonay, l'abbé Bourdais, Bouvat, Cabaton, l'abbé Chabot, de Charencey, Dussaud, Rubens Duval, Fargenel, Fossey, Foucher, Halévy, Cl. Huart, l'abbé Labourt, Leroux, Sylvain Lévi, Macler, Mondon-Vidailhet, Schwab, Vinson, *membres;* Chavannes, *secrétaire.*

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

M. le Président annonce la mort du capitaine Désiré Lacroix, auteur d'un ouvrage sur la numismatique annamite, et celle de M. Odend'hal assassiné par une tribu sauvage du sud-est de l'Indo-Chine. Au nom de l'École d'Extrême-Orient, M. Foucher rend hommage au dévouement et à l'activité scientifiques de M. Odend'hal et exprime les regrets que nous inspire sa mort tragique.

M. Cl. Huart présente, au nom de M. Eugène Révillout, une brochure intitulée *L'Évangile des douze Apôtres récemment découvert.*

Est reçu membre de la Société :

M. Maurice Zeitlin, rabbin, diplômé de l'École des hautes études; 19, place des Vosges, Paris; présenté par MM. Halévy et de Charencey.

M. Halévy signale l'importance des quatre inscriptions cunéiformes trouvées par M. Sellin à Ta'anek, en Palestine; ces textes confirment l'opinion précédemment soutenue par M. Halévy que les Habiris des tablettes de Tell-el-Amarna sont une population de l'Élam et ne doivent pas être identifiés avec les Hébreux.

M. de Charencey signale certaines affinités de vocabulaire entre le basque et les langues chamitiques telles que l'égyptien, le libyen, le copte, le berbère.

M. Vinson présente quelques observations.

M. J.-B. Chabot communique à la Société deux notes qui seront publiées dans un prochain cahier du *Journal.* — La première est relative aux mots nabatéens אכפלא et מבקרא que M. Chabot a rencontrés, à différentes reprises, dans les inscriptions sinaïtiques. — La seconde a pour but de démontrer que le texte publié dans le *Journal asiatique* (mai-juin 1903) par M. Macler, sous le titre de *Chronique de Mar-ibas Kaldayo*, d'après le manuscrit syriaque 306 de la Bibliothèque nationale, est une simple compilation empruntée directement à la version arabe de la Chronique de Michel le Syrien. Il en est de même des prétendus «Extraits de la Chronique de Jacques d'Édesse» renfermés dans ce même manuscrit 306.

M. Ferrand propose d'identifier avec Madagascar les îles Ouâq-Ouâq dont parlent Maçoudi et divers autres géographes arabes.

M. le Président lève la séance à 6 heures, après avoir annoncé que l'Académie des inscriptions a partagé entre trois membres de la Société le prix Bordin, en attribuant : 1,500 francs à M. Marçais, 1,000 francs à M. Fossey, 500 francs à M. Cabaton.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 13 mai 1904.)

Par l'India Office : *Annual Progress Report of the archæological Survey Circle. United Provinces.* March 1903. Calcutta. With photographs and drawnings; in-folio.

— *Bibliotheca Indica*, nos 1059-1066. Calcutta, 1903; in-8°.

Par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts : *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires.* T. II, fasc. I et II. Paris, 1904; in-8°.

Par la Société : *Sacred Books of the East.* Vol. XLVIII, part 3, by G. Thibaut. Oxford, 1904; in-8°.

— *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*, nov.-déc. 1902. Paris, 1903; in-8°.

— *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.* Année 1903, 3e livraison. Paris, 1904; in-8°.

— *Journal des savants*, avril 1904. Paris, gr. in-4°.

— *Journal asiatique*, janv.-févr. 1904. Paris, in 8°.

— *The Journal of the Anthropological Society of Bombay.* Bombay, 1903; in-8°.

— *Atti della Reale Accademia dei Lincei.* Vol. XI, parte 2a, fasc. 11. Roma, 1903; in-4°.

— *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, Febbrajo 1904. Roma; in-8°.

— *Bulletin de la Société de géographie*, mars 1904. Paris; in-8°.

— *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine.* S. IV, vol. VII. Constantine, 1903; in-8°.

— *Catalogue of printed books and manuscripts in Sanskrit*, belonging to the Oriental Library of the Asiatic Society.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.* 58 Band, I Heft, 1904. Leipzig; in-8°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Par la Société : *The Journal of the Bombay branch of the Royal Asiatic Society.* N° XLIX. Vol. XXI. 1903. Bombay, 1904; in-8°.

— *Journal de la Société finno-ougrienne*, XXII. Helsingissä, 1904; in-8°.

Par les auteurs : George DUCROCQ, *Pauvre et douce Corée.* Paris, 1904; in-8°.

— M. COURANT, *Catalogue des livres chinois, japonais, etc.* 4° fasc. 1904. Paris.

— Otto WEBER, *Theologie und Assyriologie im Streite um Babel und Bibel.* Leipzig, 1904; in-8°.

— Ch. VIROLLEAUD, *Fragments de textes divinatoires assyriens.* London, 1903; in-4°.

— Dr. H. HILGENFELD, *Ausgewählte Gesänge des Giwargis Warda von Arbel.* Leipzig, 1904; in-8°.

— Dr. J. H. DE BOER, *The History of philosophy in Islam*, translated by Ed. R. Jones. London, 1903; in-8°.

— M. G. MORISSE, *Contribution préliminaire à la langue Si-hia* (extrait). Paris, 1904; in-4°.

— Rev. G. U. POPE, *A Handbook of the ordinary dialect of the Tamil language*, 7th edition. Oxford, 1904; in-8°.

— K. NIELSEN, *Die Quantitätsverhältnisse des Polmarklappischen.* Helsingfors, 1902; in-8°.

— Pontus LEANDER, *Ueber die sumerischen Lehnwörter im Assyrischen.* Upsala, 1904; in-8°.

— Torgny Karl SEGERSTEDT, *Til fråga om Polytheismus Upkomst.* Stockholm, 1903; in-8°.

— G. J. RAMSTEDT, *Ueber die Konjugation des Khalkha-mongolischen.* Helsingfors, 1902; in-8°.

— HSUEH CHI TCHANG, *Konversationsbuch in drei Sprachen: Deutsch, Französisch, Chinesisch.* Wien, 1904; in-8°.

— JIVANJI JAMSHEDJI MODI JÂMÂSPJI, *Pahlavi, Pazend and Persian texts.* Bombay, 1903; in-8°.

— H. PAASONEN, *Mordvinische Lautlehre.* Helsingfors, 1903; in-8°.

Par les éditeurs : *Revue biblique internationale*, avril 1904. Paris; in 8°.

— *Revue critique*, n°s 14-18. 1904. Paris; in-8°.

— *Le Globe*, mars 1904. Genève; in 8°.

— *Revue Africaine*, n° 251, 4° trim. 1903. Alger; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire. Paris, 1904 in-8°.

— *The American Journal of Semitic languages and literatures* (Hebraïca), April 1904. Chicago; in-8°.

— *Al-Machriq*, avril 1904. Beyrouth; in-8°.

— *Korea Review*, February 1904. Seoul; in-8°.

— *Le Muséon*, N. S. Vol. V. N° 1. Louvain, 1904; in-8°.

— *Bollettino*, n° 40. Firenze, 1904; in-8°.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 13 mai 1904.)

M. P. Odend'hal.

Messieurs,

M. le Président vient de vous faire part de la perte cruelle qu'ont éprouvée nos études en la personne de M. P. Odend'hal, administrateur des services civils de l'Indo-Chine. Le coup est particulièrement douloureux pour l'École française d'Extrême-Orient : elle l'a d'autant plus vivement ressenti, que c'est la première fois que le destin, si souvent tenté par ses membres, ne les ait pas épargnés. Jusqu'ici tout lui avait réussi, sous la vigoureuse et sage direction de notre collègue, M. Finot, je ne dis pas au gré de nos vœux, mais presque au delà de nos espérances. Les angoisses que nous avait causées en 1900 la présence à Pékin d'un de ses pensionnaires, M. Pelliot, enveloppé dans le siège des légations européennes, n'avait fait que rendre plus douce la joie de le voir revenir, le front ceint de lauriers et les mains pleines

d'un admirable butin scientifique. Le tour complet d'Indo-Chine exécuté par MM. Finot et de Lajonquière, l'exploration du Cambodge menée par ce dernier en une saison difficile, les longues et laborieuses fouilles de MM. Parmentier et Carpeaux en Annam, notamment celles qui les retinrent tout près d'un an dans le cirque de collines fiévreuses et infestées de tigres de My-ṣõn, toutes ces expéditions et ces fatigues si vaillamment entreprises et affrontées n'avaient, en dépit d'un climat perfide, donné lieu à aucune sorte d'accident : et voici que nous les voyions porter leurs fruits dans l'*Inventaire archéologique du Cambodge* déjà paru, dans l'*Inventaire descriptif des monuments chams* déjà terminé et qui sera bientôt sous presse. Restait, pour remplir le plan méthodique que s'était assigné l'École, à dresser l'inventaire des monuments du Laos. Or un collaborateur s'était rencontré et offert que sa préparation scientifique, autant que son expérience du pays, rendait plus capable que personne de mener à bien cette tâche... Mais ce n'est pas cette tâche seule que sa mort prématurée et tragique laisse interrompue, sans doute pour longtemps : nous avons perdu du même coup la série d'études ethnographiques et philologiques sur les races, les dialectes et les littératures du Laos que nous étions en droit d'attendre de son intrépidité de voyageur et de sa facilité de linguiste : et que ne pouvait-on augurer encore dans l'avenir de tant d'énergie unie à tant d'intelligence ?

Si pénible qu'il soit d'insister sur un malheur aussi irréparable, vous penserez sans doute que nous devons bien à l'infortuné collègue qui, l'an dernier, promenait ici parmi nous sa bonne humeur spirituelle, ce dernier devoir de recueillir ensemble les souvenirs que nous avons gardés de lui. Tous, vous vous rappelez cette silhouette maigre et nerveuse et, dans cette figure ravagée par la fièvre des forêts laotiennes, ces yeux caves mais pleins du feu de son esprit, et, ajouterai-je, de son cœur : car ses intimes savent bien comment ce Celte cachait, sous des airs volontiers sarcas-

tiques et moqueurs, un fond de sentimentalité tendre. Né à Brest le 24 novembre 1867, d'une famille d'origine irlandaise, il quittait presque au sortir de Saint-Cyr les plaisirs faciles de la vie de garnison pour les responsabilités si lourdes, mais si passionnantes, qui attendent l'Européen dans les colonies d'Extrême-Orient. Inspecteur de la garde civile au Laos dès 1890, il accompagna les capitaines de Malglaive et Coignard dans leurs explorations entre le cours moyen du Mékhong et la côte annamite : bientôt il fut lui-même chargé «de rechercher une voie de pénétration du littoral vers la rivière d'Attopeu». Sa vie courut les plus grands dangers et sa santé en demeura compromise; mais sa mission fut couronnée d'un plein succès. Son rapport[1], daté de Hué, le 24 février 1894, et contenant, outre ses itinéraires, les observations géologiques, politiques, économiques, ethnographiques, linguistiques qu'il avait eu l'occasion de faire chemin faisant, témoignait d'aptitudes si éminentes et si diverses qu'il lui ouvrit aussitôt les portes de l'administration : tour à tour, on lui confia le poste de Savannakhet, qu'il avait fondé, et le commissariat d'Attopeu. Toutefois il ne donna définitivement sa démission de capitaine qu'en 1902 pour être nommé administrateur de 3[e] classe des services civils de l'Indo-Chine : mais, depuis trois ans déjà, il dirigeait, en qualité de vice-résident, puis de résident, la province nouvelle de Phan-rang qui, transformée de fond en comble par les irrigations, fut bientôt citée partout comme modèle. C'est là que les divers membres de l'École ont tour à tour rencontré et, par l'irrésistible attirance des aspirations communes, appris à estimer Odend'hal comme un confrère et à l'aimer comme un ami. M. Cabaton a déjà dit, dans l'introduction de ses *Nouvelles recherches sur les Chams*, toute la reconnaissance qu'il a gardée à celui «qui s'était tant intéressé à ses recherches et les avait facilitées de

[1] Ce rapport a paru dans la *Revue indo-chinoise*, 1894, 2[e] semestre.

tout son pouvoir ». M. Parmentier dira sans doute dans la préface de son *Inventaire descriptif des monuments chams* tout ce qu'il dut également à son concours lors de son exploration archéologique de cette région, le *Pāṇḍuraṅga* des vieilles inscriptions sanskrites. Pour ma part, si les morts à Paris n'allaient si vite, je me serais volontiers borné à attendre de pouvoir vous lire la notice que M. Finot ne manquera pas de consacrer dans le *Bulletin* à la mémoire de celui qui a rendu et comptait encore rendre tant de services à l'École et qui, par arrêté du 8 mars 1903, en avait été nommé correspondant. Réduit que je suis aujourd'hui à mes impressions personnelles, vous m'excuserez de vous conter que les quelques jours pendant lesquels j'ai eu la bonne chance de partager la vie d'Odend'hal demeurent parmi les plus intéressants que j'aie passés en Indo-Chine. Ma vérandah s'ouvrait sur la vaste cour de la résidence, tout encombrée de chariots et de bêtes de charge comme celles d'un caravansérail indien, et où, dès cinq heures du matin, la voix claironnante de notre pauvre ami sonnait le réveil et répandait une animation magique : car on était encore dans la période où il fallait tout improviser à la fois, depuis la côte jusqu'au plateau du Lang-biang, site du futur *sanatorium* de l'Indo-Chine méridionale. Puis, ses transports mis en route et ses chantiers en train, il trouvait le temps d'écouter infatigablement les différends que venaient lui soumettre les indigènes, confiants dans son équité et attirés par son don de sympathie. S'agissait-il de litiges qu'il convenait d'aller régler sur place, il était toujours prêt à partir : je le vois encore, pour une question d'irrigation, mesurant avec sa canne, sous le lourd soleil de midi, la hauteur de l'eau dans des rizières inondées et sachant non seulement reconnaître le mal, mais encore prescrire le remède. Aucune de ces mille besognes ne mettait en défaut son universelle compétence pas plus que sa plume alerte ne reculait devant la rédaction d'aucun rapport. Et quand venait enfin l'heure tardive du repos du soir, vous devinez sans peine quel plai-

sir c'était de retrouver, dans l'homme d'action, le fin lettré au courant de toutes les nouveautés et l'orientaliste déjà bien informé que reflétait sa bibliothèque si variée; et c'est ainsi qu'il m'avoua chercher et trouver souvent le délassement de ses travaux ou l'emploi de ses trop fréquentes insomnies dans le déchiffrement d'un texte sanskrit.

Aussi quand, l'an dernier, il employa la meilleure part de son congé à travailler avec plusieurs d'entre nous au Collège de France et à l'École des hautes études, il venait surtout coordonner et perfectionner les sérieuses connaissances qu'il avait su acquérir seul. Un voyage à Ceylan et dans l'Inde du Sud, prélevé encore sur son temps de liberté, complétait son éducation d'indianiste. Quand il arriva à Hanoï au mois de janvier dernier, nul n'était mieux préparé à entreprendre cet inventaire scientifique du Laos dont il souhaitait passionnément être chargé. Un tel désir allait trop au-devant des projets de M. Finot pour qu'il ne le recommandât pas chaudement au Gouverneur général, dont l'approbation ne se fit pas attendre. Au début de février, Odend'hal m'envoie de sa vieille résidence de Phan-rang, où il est venu achever ses préparatifs, un compte rendu de l'ouvrage du commandant de Lajonquière que vous pouvez lire dans le numéro de mars-avril de la *Revue de l'histoire des religions*, apparemment le dernier article qui doive paraître sous sa signature. En même temps il me met au courant de ses projets : «Je suis ici bouclant mes caisses et organisant mon convoi pour remonter le long de la chaîne annamite du Dar-lac à Attopeu; de là je gagnerai Saravane, puis le Mékhong...» Ceci est du 4 février; le 23 mars, il m'écrit encore de Cheo-Reo (Palai Chiu), poste nouvellement fondé au confluent du Song-la et de l'Ayoune. Dans l'intervalle la récolte archéologique a été bonne : à 65 kilomètres au nord de Ban-Methuot, il a pu étudier à loisir les ruines d'un temple cham que le lieutenant Oum n'avait fait qu'entrevoir et qui, après cinq jours de fouilles, lui ont fourni un beau *mukha-liṅga* (liṅga à visage) et 86 lignes d'inscrip-

tion. Près de Cheo-Reo même, il a relevé, outre une tour déjà visitée en 1902 par MM. Parmentier et Carpeaux, l'emplacement d'une ruine nouvelle. Son objectif le plus proche est Kon-toum où il sait retrouver, au chef-lieu de la mission chrétienne des Bahnars, avec une sécurité complète, un centre de ravitaillement assuré et les moyens d'expédier un nouveau courrier. Mais déjà les présages sinistres s'accumulent et l'horizon est sombre devant lui. Son fidèle boy, qui l'avait accompagné jusqu'en France, est mort de la fièvre des bois. L'état politique du pays est lamentable au nord du Dar-lac : l'anarchie et la guerre sont d'ailleurs la règle parmi ces peuplades sauvages — les Annamites les appellent *Moïs*, et les Laotiens, *Khas* — qui vivent encore en pleine barbarie au fond de leurs forêts et de leurs montagnes, retranchés derrière leurs palissades et leurs chausse-trapes de bambou contre toutes les civilisations qui ont tour à tour effleuré l'Indo-Chine. Il se heurte à la plus farouche de toutes, celle des Jaraïs, qui font le vide autour de lui : «Je crains bien de ne pouvoir faire d'ici à Kon-toum grande moisson ethnographique. . . » Il ne devait pas même atteindre Kon-toum !

Non content de relever les muets vestiges que la civilisation chame a laissés en plein pays sauvage, beaucoup plus avant dans l'intérieur des terres qu'on ne pouvait penser, Odend'hal entreprend en effet d'entrer en pourparlers avec les seules autorités que reconnaissent à peu près unanimement les tribus de ces parages, à savoir ces fameux sorciers (les Jaraïs disent *Patao*, les Annamites *Xa* et les Laotiens *Sadet*) qui sont censés commander aux éléments[1]. On connaissait déjà ceux de l'eau et du feu : Odend'hal a constaté l'existence d'un troisième, d'ailleurs inférieur en prestige aux deux autres, celui du vent. L'aventure était des plus

[1] Pour les seuls renseignements que nous possédions sur ces sorciers, voir la relation du capitaine Cuignet dans la *Mission Pavie, Géographie et voyages*, III, et celle de M. Lavallée, in *Bull. École fr. d'Extr.-Or.*, I, p. 303.

périlleuses. Contre une méfiance que rien ne dissipe et une convoitise que rien n'assouvit, ni le désintéressement scientifique de notre ami, ni ses sympathies bien connues pour les indigènes, aucune des qualités qui l'avaient fait si bien venir des Laotiens et des Annamites, ne pouvait lui être ici d'aucun secours. Nul ne s'en rendait compte mieux que lui, qui avait déjà failli en faire dès 1894 la fatale expérience. Il était enfin le dernier à ignorer que « depuis quatorze ans l'administration française n'avait échangé avec les Sadet que des coups de fusil ». Rien ne l'arrêta dans ce qu'il crut être son devoir, et un premier succès récompensa sa diplomatie patiente et avisée : « Une bonne nouvelle, écrit-il le 1er avril à sa famille : je viens d'obtenir la soumission du Roi de l'Eau; je compte recevoir dans quelques jours celle du Roi du Feu : c'est la paix de la région désormais assurée. Cela a été dur. J'ai un peu risqué : car, pour obtenir ce résultat, j'ai dû m'aventurer seul et sans armes dans ce pays ennemi... » Quelques jours plus tard, les gens qui lui amenaient de Kon-toum des éléphants pour ses bagages le rencontrent dans un village voisin de celui du Roi du Feu, avec lequel il continuait à négocier. Le 7, ce dernier, feignant d'accepter sa visite, le faisait traîtreusement assassiner à coups de lances et brûler le corps[1]... Ainsi est mort Prosper Odend'hal, à peu près de la même manière, à peu près au même âge que Francis Garnier, car je ne craindrai pas d'évoquer ici cette ombre héroïque. Assurément le temps et l'occasion lui ont manqué pour faire d'aussi grandes choses, aussi bien dans le domaine de la politique que dans celui de la science : mais personne ne me démentira si je dis que c'étaient deux hommes de la même trempe.

[1] Aux dernières nouvelles (28 juin), la colonne de secours, commandée par M. l'inspecteur de la garde civile Vincilioni, a retrouvé, sur leur bûcher même, les restes de notre malheureux ami, auxquels les derniers honneurs ont ainsi pu être rendus. Ses notes de voyage et ses papiers auraient également été recouvrés et expédiés à Hanoï.

Et l'on ne saurait faire de notre collègue un plus bel éloge que de constater comment, grâce au mystérieux recul de la mort, son souvenir s'associe spontanément dans nos mémoires à celui du plus glorieux de ses précurseurs.

A. F.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 13 mai 1904.)

DE QUELQUES PARTICULARITÉS DES DIALECTES CHAMITIQUES.

Depuis assez longtemps déjà, l'attention des amateurs de philologie comparée s'est portée sur certaines affinités plus ou moins réelles qui se manifestent entre les dialectes des enfants de Sem et ceux de la postérité de Cham. Peut-on en induire l'existence d'un lien de parenté réelle unissant ces divers groupes d'idiomes? La question semble loin encore d'être résolue, et nous n'avons pas l'intention de la traiter ici. Qu'il nous suffise de signaler quelques rapprochements entre les parlers Berbers et Nilotiques et ceux de races tant de l'Ancien que du Nouveau Monde.

On ne saurait nier la ressemblance étroite de certains vocables Basques avec leurs correspondants des idiomes du nord de l'Afrique et de la vallée du Nil. On en pourra juger par les exemples qui suivent. Sans doute, des recherches plus persistantes nous eussent permis d'en augmenter le nombre.

B. désignera ici la langue Basque; — K., le Kopte; — E., le Vieil Égyptien; — T., le Tamachek' du grand désert; — F., le dialecte Berber de Figuig. Enfin, nous indiquerons par B.M., le Béni-ménacer en vigueur dans le Sahara; — CH., le Schellah ou Berber du Maroc; — H.R., le Harakta; — Aou., l'Aouéli midden du Sahara; — GH., le dialecte de Ghadamès,

I. B. Alab, a « fille »; K. ⲁⲗⲟⲩ « enfant, jeune homme »; (dial. Baschmourique) ⲁⲗⲁⲩ, même sens. Rapprochez-en le

T. *ili* « fille » ; — GH. *elli* ; — B. M. يايس *ilis*, idem. Le *b* final du mot B. semble adventice, à moins qu'on ne songe à y voir une atténuation du ⲱ K. final. Ajoutons que la labiale en question réapparait dans bon nombre de noms de famille Basques. Ex. : *Izeba* « tante » ; — *oçeba* « oncle » ; — *illoba* « fillâtre ». Nous savons notamment que, dans certains dialectes de la Biscaye, le *b* joue devant l'article final le rôle d'une lettre purement adventice ; ainsi ils diront *artoba* ou même *artoma* « le pain », au lieu de *artoa*, qui est la forme normale. L'affinité que nous avions cru d'abord retrouver entre *alaba* et le thème gaulois *alabi* « beau » semble purement fortuite, en raison même de la diversité de sens.

II. B. Acherri, a ; Azari, a ; Azeri, a ; Aiseri, a « renard » ; K. (dial. Baschmour.) ⲃⲁϣⲁⲣ « renard, chacal » ; (dial. Memphit. et Thébain) ⲃⲁϣⲱⲣ, m. s. Le mot en question se retrouvait dans l'idiome des anciens indigènes de la Libye, idiome qui semble avoir eu une étroite parenté avec l'Égyptien. *Βασσάρια τά ἀλωπέκια οἱ Λίβυες λέγουσι* « Les Libyens appellent *bassaria* les animaux de l'espèce du renard », nous dit Hésychius. Enfin on le rencontrera encore, mais sous une forme plus archaïque, comme le prouve le maintien de la gutturale médiale qui n'a pas encore eu le temps de devenir une sifflante ou chuintante, dans certains dialectes Nilotiques : cf. Saho, *wakari*, *vakari* « chacal » ; — Afar, *wakâri*, *wako*. Si le mot reparait enfin dans le *βασσαρίς* « renard » en langue Thrace, comme nous l'apprend le même Hésychius, aussi bien que dans le terme *βασσάραι* « les renards, les rousses », désignant les Ménades qui traitèrent Orphée à peu près de la même façon que le méchant rousseau Typhon avait traité son frère, le brun Osiris, cette similitude s'explique sans peine. On ne saurait conclure sans doute, comme le veut M. Salomon Reinach (*La mort d'Orphée*, p. 242 et suiv. du numéro de septembre-octobre 1902 de la *Revue archéologique*), à un emprunt lexicographique fait par les peuples de Libye aux Grecs fondateurs

de Cyrène. Ces rapprochements étymologiques constitueraient plutôt, à notre avis (voir *Sur les origines du mythe d'Orphée*, p. 561 et suiv. du numéro de mai-juin 1903 du *Journal asiatique*), une preuve que l'histoire du prince de Thrace consiste, au moins en grande partie, en une simple contrefaçon du vieux mythe osirien.

Rien d'étonnant à ce que la labiale initiale soit tombée en B., c'est un phénomène phonétique qui se produit assez volontiers; cf. *okhilo, a* « pivert » qui n'est que le Français *boquillon*; — *ere* et *bere* « aussi, également », etc.

Ajoutons enfin que, dans le dialecte Biscayen, ces noms du renard se trouvent remplacés par un autre terme tout différent, à savoir *laki, a,* sans doute d'origine Indo-Européenne; cf. Grec, λύγξ « lynx »; — Allemand *Luchs*; — Anglo-saxon *lox*, m. s.

III. Berri, a « nouveau »; K. (dial. Memphit.) ⲃⲉⲣⲓ m. s.; (dial. Théb.) ⲃⲣⲣⲉ, ⲃⲉⲣⲣⲉ, et (dial. Baschmour.) ⲃⲉⲣⲣⲓ « novus, recens, juvenis ».

Ce mot *berri* reparaît dans un certain nombre de villes de l'antique Ibérie et de l'Aquitaine. On peut l'invoquer comme indice de l'existence dans ces régions d'un certain nombre de peuplades parlant des idiomes plus ou moins apparentés au B. actuel. Citons par exemple *Iliberis*, litt. « ville neuve », de *ili* « civitas », aujourd'hui *Elne* à deux lieues environ de Perpignan, — *Eliberis*, m. s. ou *Elvire*, près de Grenade en Andalousie, — *Cocoliberis* ou « ville neuve des Caucones », actuellement *Colioure*, à six lieues sud environ de Perpignan, etc., etc.

IV. B. Min, a « douleur, mal »; E. *men*, m. s.

V. B. Ogi, a « pain, blé » où le *i* final, ainsi qu'il arrive le plus souvent, mérite de passer pour adventice; K. (dial. Baschmour.) ⲁⲓⲕ, ⲁⲉⲓⲕ « pain »; (dial. Théb.) ⲟⲉⲓⲕ; (dial. Memph.) ⲱⲓⲕ, m. s., et ⲱⲓⲕ « froment ». — E. *ak*, *ek* « panis ». Rapprochez-en le T. *tagelt* « orge » où, comme nous le

le faisait remarquer feu l'explorateur Duveyrrier, *ag*, *ak* constitue seul l'élément radical. Il ne faut pas oublier que l'emploi et, sans doute aussi, la culture du blé dans le sud-ouest de la Gaule remonte aux temps préhistoriques, c'est-à-dire pour le moins à l'époque dite *Cervidienne*. Or cette dernière marque (voir M. E. Piette, *Études d'ethnographie préhistorique*, p. 5 et 10 du tome VII de la revue *L'anthropologie;* Paris, 1896) la transition de la période quaternaire ou de la pierre taillée à celle de la pierre polie.

En tout cas, nous tiendrons pour purement fortuite la ressemblance du B. *ogi* avec le Phrygien βέκκος « pain », — Schypétar ou Albanais *bouk*, d'une racine Indo-Européenne *bhag* « manger », aussi bien qu'avec le *arkhâs* du Sanscrit védique, rapproché par Pictet du Polonais *orkhitz* « épeautre », apparenté lui-même au Zyriène (dial. Ougro-Finnois) *rok* « bouillie ».

VI. B. Sar « entrer »; B.M. زار *sar* « précéder, aller en avant ». Rien à faire évidemment avec le Sanscrit *sṛ* « ire, fluere ».

VII. B. Zazpi « sept » nous paraît devoir être bien plutôt rapproché de l'E. et K. ϣⲁϣϥ, ⲥⲁϣϥ, m. s., que de l'Indo-Européen *saptan*, du Latin *septem*.

VIII. B. Erre « brûler » présente certainement bien plus d'analogie avec le F. ارغ *err*, m. s., d'une racine *er'* « brûler, briller, être jaune », qu'avec le Latin *urere*.

Dans d'autres cas, la ressemblance du B. avec le Chamitique reste plus douteuse ou pourrait, du moins, être plus facilement attribuée au pur hasard. Mentionnons par exemple :

1° B. Egi « faire »; Berber Harakta et Taroudant اڭ *eg*, m. s.; mais ne pourrait-on pas plutôt tirer ce mot du Latin *agere*; — Béarnais *agi* « faire, agir »?

2° B. Ethor « venir », dial. Berber du Touat et du Gourara اتف *atef* « entrer »; H.R. *ad'ef*, m. s., — B.M. *adef;*

mais comment expliquer la mutation du *f* final Berber en *r* du B.?

3° Hiru «trois»; Aou. ƎO·⁚ *karadh*, m. s.; — Sergou ⵜ⊓□⊺ *gradet* «trois». Alors, on ne pourrait pas songer au Magyar *harom* «trois», lequel n'a rien à faire avec les précédents?

Nous n'avons jusqu'à présent mentionné que des affinités lexicographiques, lesquelles se peuvent expliquer par l'hypothèse d'emprunts. En voici d'autres qui semblent avoir plus d'importance au point de vue de la parenté des idiomes entre eux. Elles portent, en effet, sur la partie du langage la plus stable sans doute, et la moins susceptible d'être échangée. Nous voulons parler des pronoms personnels. Ils offrent une singulière ressemblance dans les dialectes Chamitiques, en Basque et dans certains idiomes du Nouveau-Monde, ceux de la souche Algique ou Delaware-Algonquine, ainsi que nous nous étions efforcés de l'établir dans un précédent travail (voir *Études algiques*, p. 52, du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. IV; Paris, 1902). On en jugera par le tableau ici soumis au lecteur.

1re PERSONNE DU SINGULIER.

α. Langues Chamitiques: Dial. de Bougie et CH., *nek* «je, moi»; — Zouaoua et Keloui (de l'Asben), *nekh;* — Zénaga, *nika.*

β. Langue Basque : *ni* «je, moi»; et cas actif *nik.*

γ. Langues Américaines: Lenâpé, *ni; n';* — Penobscot, *nin;* — Algonkin, *nin, nind.*

2e PERSONNE DU SINGULIER.

α. Langues Chamitiques : Dial. de Bougie et Zouaoua, *ketch* «tu, toi»; — CH., *kai, ki;* — Zénaga, *kouk.*

β. Langue Basque : *hi* «tu, toi», et cas actif *hik.* Le *h* initial représente ici, sans aucun doute, une gutturale pri-

mitive comme dans Hobe, a « fosse », du Béarnais *Cobe;* — Harri, a « pierre, roc » du Vieux Gaulois *karrakos.*

γ. Langues Américaines : Lenâpé, *ki, k';* — Penobscot, *kil;* — Algonkin, *ki, kid.*

3e PERSONNE DU SINGULIER.

α. Langues Chamitiques : Zouaoua, *netha* « il, celui » ; — CH. *netham,* id. ; — Zénaga, *nenta.*

γ. Langues Américaines : Lenâpé, *neka, nekama;* — Penobscot, *nekham.*

On remarquera, en outre, un autre point de contact entre les dialectes Chamitiques et ceux des rives du Saint Laurent : c'est la rareté ou même l'absence absolue de l'adjectif; cette partie du discours n'existe pour ainsi dire pas dans les langues Berbères. Elle se trouve remplacée par le participe. Ainsi le B.M. *Sen laouâret d'izziden, d'iziraren* « deux baguettes minces, longues » répond littéralement à « deux baguettes étant minces, étant longues » ; — le T. *Illa r'our iaïs ioulaz'en* « j'ai un bon cheval » équivaut à « est chez moi un cheval étant bon ».

Les choses ne se passent guère autrement dans les parlers Canadiens. Si l'adjectif ne fait pas absolument défaut parmi eux, il apparait du moins fort rarement (voir abbé Cuoq, *Grammaire de la langue Algonquine,* p. 85 du vol. de la sect. 1re, 1891, des *Mémoires de la Société royale du Canada*). Le plus souvent, ils le remplacent, comme ceux de l'Afrique boréale, par des formes participielles. Ainsi la locution algonkine *Ningotawasingwa neta cawenindjikwedjik* « beati misericordes » répond, au pied de la lettre, à « qu'ils sont heureux, les *gens* faisant miséricorde ».

Quelles conclusions tirer de ces rapprochements étranges entre idiomes parlés sur les rives opposées de l'Atlantique ? Peut-être de nouvelles recherches parviendront-elles à nous

renseigner quelque peu à cet égard. En tout cas, il nous suffira pour aujourd'hui de signaler la présence d'éléments Chamitiques et spécialement Égyptiens dans le lexique Basque.

De Charencey.

BIBLIOGRAPHIE.

Musée-ï humayam. — *Meskoukat-i qadîmè-ï islamiyyè qatalogky.* Parties III et IV. Constantinople, 1318-1321. XX-276 pages, 4 planches en phototypie; XXVII-567 pages et 7 planches en phototypie. — *Qourchoun musuer qatalogky.* Constantinople, 1321, 71 pages.

Le Musée impérial ottoman de Constantinople vient de publier la suite des catalogues en langue turque de son intéressante collection de monnaies et de médailles. La troisième partie du catalogue des anciennes monnaies musulmanes est consacrée aux pièces frappées sous les règnes des descendants de Tchingiz-khân, des Mongols de Perse, des Djélaïrides ou Ilékaniens, ainsi que des khâns de Crimée; une préface de S. Exc. Hamdi-bey, directeur du Musée, présente au public Moḥammed Mubarek-bey, fils de Ghalib-bey, qui, après la mort de son père, a assumé la charge de continuer ses œuvres et de mettre au jour le troisième volume. Le quatrième a été rédigé par Ahmed Tevḥîd-bey, employé au bureau des traductions de la Sublime-Porte; il mentionne 1098 pièces frappées sous les anciens khâns du Turkestan, les Ghaznévides, les Seldjoukides du Khorasan, de l'Irâq et de Roum, les Saltouqides d'Erzeroum (ce nom est écrit *seldouq* sur les monnaies), les Mengoudjides d'Erzingiou, les Danichmend, les princes de Qaraman, d'Aïdin, de Çâroukhan, de Mentéché, de Kermiyan et de Sinope (les fils d'Isfendiyar), les Arténides et enfin les Turcomans du

Mouton-Noir et du Mouton-Blanc. La partie relative aux Seldjoukides de Roum complète le catalogue spécial publié en 1309 de l'hégire par Ghalib-bey; elle débute par une monnaie de cuivre non datée frappée au nom de Rokn ed-din Mas'oûd Ier et portant à l'avers un buste d'empereur romain de Byzance; cette pièce ressemble beaucoup à celles qui ont été émises par Alexis Ier Comnène.

Le catalogue des sceaux de plomb est dû à la plume de Khalil Edhem-bey; il comprend la description de 70 numéros, depuis les empreintes au nom des khalifes abbassides Abou Dja'far Mançoûr et Motawakkil, jusqu'à celles de l'époque du sultan ottoman Ibrahim, en passant par celles qui mentionnent la dynastie des Idjlides ou descendants d'Abou-Dolaf el-'Idjlî à Kéredj (entre Ispahan et Hamadan), les Bouïdes et les Kâkoûïdes d'Ispahan. Quinze sceaux arabo-byzantins, dont l'un porte une légende syriaque, sont la perle de cette collection. C. H.

Die Augenheilkunde des Ibn Sina aus dem arabischen übersetzt und erläutert, von J. Hirschberg und J. Lippert. Leipzig, Verlag von Veit und Comp., 1902.

Depuis quelques années, Avicenne est en vogue. Il y a trois ans à peine, M. Carra de Vaux publiait son étude sur les doctrines de ce philosophe, et M. Mehren ajoutait un opuscule de plus à la série de ses traités mystiques. Après avoir régné dans les Universités du moyen âge occidental, Avicenne, laissé dans l'ombre, reparaissait mieux connu par des éditions critiques et des traductions plus exactes. L'œuvre médicale de cet homme universel, le fameux *Canon* qui, pendant plusieurs siècles, avait été le livre de chevet de tout étudiant en médecine de l'Europe occidentale, méritait aussi d'être étudié en détail, aux lumières de la science moderne.

Cette fois, c'est un spécialiste, qui s'est arraché un instant à ses savants travaux ophtalmologiques, pour étudier, tra-

duire et annoter l'oculistique d'Avicenne. Le professeur J. Hirschberg, professeur à la faculté de médecine de Berlin, était déjà préparé par ses études antérieures à approfondir les travaux des médecins arabes. Deux études médicales publiées par lui, à dix ans d'intervalle, l'une sur la Tunisie, l'autre sur l'Égypte, indiquaient la nouvelle direction imprimée aux recherches du savant ophtalmologiste. Cette année, M. Hirschberg, aidé de son collègue le professeur J. Lippert, nous donne, sous le titre de «L'Ophtalmologie d'Ibn Sina», la série des traités d'Avicenne relatifs aux organes de la vue et à leurs affections. Ces traités, au nombre de quatre, sont contenus dans le 3ᵉ livre, 3ᵉ branche, du *Canon*. Le premier traite de l'anatomie des yeux et de leurs affections en général; le deuxième traite en détail des maladies du globe de l'œil; le troisième, de celles des paupières; le quatrième enfin est consacré à la puissance visuelle, à son activité et à ses altérations. La traduction, claire et sobre, révèle une compréhension parfaite d'un texte parfois hérissé de difficultés que des spécialistes seuls pouvaient résoudre. Les traducteurs se sont entourés de toutes les garanties nécessaires pour établir un texte définitif. Leur texte est basé sur trois sources : l'édition imprimée à Boulâḳ en 1294 (1877), qui est une des meilleures productions de la typographie égyptienne, l'édition de Rome de 1593 (*Al Qanun fi 'l tibb li-Abî Ali Ibn Sina, in typ. Medicea*), et les manuscrits 6269-6271 de la Bibliothèque royale de Berlin. L'annotation ajoutée par les traducteurs à leur œuvre est des plus sérieuses; elle consiste principalement en citations des textes grecs des passages d'Aristote, de Galien, d'Oribase, de Paul d'Égine et d'Aëtius, emprunts que l'on trouve dissimulés sous le texte d'Avicenne; en parcourant ces notes, on se rendra compte de la part, nullement exagérée, que la médecine arabe doit à la médecine grecque. En publiant leur traduction, les docteurs Hirschberg et Lippert n'ont pas pensé uniquement aux ophtalmologistes; ils ont voulu que leur œuvre servît également à la lexicographie arabe; aussi les arabisants leur seront-

ils reconnaissants d'avoir ajouté à la fin du volume trois *indices :* un pour les termes anatomiques et pathologiques, un pour les noms de médicaments et d'instruments, et un pour les noms d'auteurs disséminés dans l'ouvrage. Une traduction publiée avec tant de soin fait bien augurer des prochains travaux des professeurs Hirschberg et Lippert, qui ont dirigé leur attention, croyons-nous, vers un auteur dont l'œuvre en oculistique est beaucoup plus importante et les résultats plus précis, Al-Kaḥḥâl Ṣalâḥ ad-Din ibn Yoûsouf. Puissent les traducteurs nous donner, en quelques opuscules de ce genre, un *corpus* des oculistes et ophtalmologistes arabes, dont l'intérêt serait indiscutable. Le choix d'Ibn Sina pour ouvrir la série est en tout cas des plus heureux.

Georges SALMON.

LE R. P. VAN DER BURGT. — *DICTIONNAIRE FRANÇAIS-KIRUNDI, AVEC L'INDICATION SUCCINCTE DE LA SIGNIFICATION SWAHILI ET ALLEMANDE.* 1 vol. in-4° de 640 pages, orné de 138 gravures et d'une carte. Bois-le-Duc, Hollande, 1904.

Une des préoccupations constantes de Mgr de Lavigerie avait été, on le sait, de développer, chez ses missionnaires, l'étude des langues que parlent leurs néophytes. Aussi avait-il prescrit que dans chaque localité où se rencontrait un idiome non encore écrit, un des Pères blancs consacrât plusieurs heures chaque jour à la confection d'un dictionnaire. Les éléments lui en devaient être fournis par ses conversations avec les indigènes.

Les ordres de Sa Grandeur ont été fidèlement exécutés et nombreuse apparait la liste des œuvres publiées par les Pères blancs et offrant un intérêt sérieux au point de vue linguistique.

Celui dont nous annonçons ici la publication mérite, sans doute, d'être considéré comme l'un des plus importants. Il consiste en un dictionnaire français, mais avec traduction

d'abord en Swahili, l'un des dialectes les plus répandus dans ces régions et qui constitue une sorte de *Lingua franca*, puis en allemand.

Enfin arrive la partie *Kirundi*, qui constitue la principale de l'ouvrage. On sait que l'idiome ainsi appelé se parle chez les Urundis, lesquels habitent à l'Est du lac Tanganika entre 2° 1/2 et 3° 1/2 de latitude Sud et les 29° et 31° degrés de longitude Ouest. La disposition en question est on ne peut plus pratique et rend le livre du Père van der Burgt aussi utile pour le voyageur ou le négociant que pour le missionnaire.

L'auteur débute par une savante introduction où sont traitées une foule de questions des plus intéressantes, tant au point de vue philologique qu'à celui de l'ethnographie. Le lecteur ne manquera pas d'en faire son profit. Regrettons que les bornes si étroites imposées à un compte rendu ne nous permettent pas d'en donner un résumé même succinct.

Ensuite arrive le lexique proprement dit. Il ne s'agira pas ici d'une aride nomenclature de mots. L'auteur nous donne en abondance des exemples de l'emploi de chacun d'eux, et dans son dictionnaire nous retrouverons, au moins, les éléments d'une véritable grammaire. Le Révérend Père a soin d'ailleurs de nous donner les détails les plus circonstanciés sur les mœurs, croyances, usages des indigènes. Nous nous trouvons, de la sorte, en face d'une véritable encyclopédie concernant le pays Urundi. Près de cent quarante planches et gravures suivies d'une carte viennent d'ailleurs faciliter l'intelligence du texte.

Somme toute, le Kirundi appartient à la grande famille Bantou dont les représentants occupent toute l'Afrique équatoriale, depuis le grand Océan jusqu'à l'Atlantique. Il se rapproche notamment des autres idiomes du même groupe par son système si compliqué de préfixes qui servent à répartir les substantifs en diverses classes et rappellent, mais sur une bien plus vaste échelle, les suffixes indiquant le genre dans les dialectes indo-européens. Il est, du reste,

demeuré beaucoup plus indemne d'influences étrangères que le Swahili, lequel a pris notamment à l'Arabe plusieurs des noms des points de l'espace, à savoir *Mashariki* «Orient», et *Mangribi* «Occident».

Disons pour nous résumer que l'œuvre monumentale dont nous nous permettons de dire un mot ici fait le plus grand honneur à la patiente érudition du R. P. van der Burgt. Elle sera consultée avec fruit par quiconque s'occupe d'ethnographie et de philologie africaine. Tous nos compliments également à la société «L'illustration catholique» de Bois-le-Duc qui l'a si splendidement éditée.

Cte DE CHARENCEY.

ESSAIS DE MUSICOLOGIE COMPARÉE. Le rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge, par Pierre AUBRY, archiviste-paléographe, diplômé de l'École des Langues orientales. Paris, H. Welter, 1903. In-8°, 85 pages.

Les mélodies liturgiques sont aujourd'hui exécutées sur un même rythme dans toutes les églises orientales. La mélodie est chantée sur une série de battements égaux; c'est ce que l'on appelle le *χρόνος*. Comme cette manière d'exécuter est commune à tout l'Orient, on a soutenu qu'elle remontait au temps où s'est constituée la liturgie, en d'autres termes, qu'elle est apostolique. C'est contre cette conclusion que vient protester M. Aubry.

Dans une première partie, il analyse ce rythme, le rapproche de ceux de la musique turque et, après avoir constaté que les réformateurs chrétiens (grecs ou arméniens) de la musique liturgique au XVIIIe siècle avaient connu et pratiqué la musique turque, il indique brièvement comment, suivant lui, le *χρόνος* a pu sortir d'une simplification des rythmes compliqués de la musique turque.

La conclusion relative à l'antiquité du *χρόνος* cesserait dès lors d'être certaine. On n'a le droit de tirer d'une coïncidence entre faits de basse époque la preuve d'une commu-

nauté ancienne, qu'autant qu'il est établi que la coïncidence ne résulte pas d'un emprunt. De ce que le mot *gaz* s'étend à toutes les langues de l'Europe, il ne s'ensuit pas que le mot est indo-européen. Il y a là un principe de méthode capital et que l'on perd de vue trop souvent.

Si le *χρόνος* n'est pas nécessairement ancien, quel était le principe du rythme des mélodies liturgiques dans les églises orientales? le même que celui des mélodies latines. Ces mélodies sont chantées en notes égales, sans autre temps fort que l'accent des mots sur lesquels on les chante.

En effet, les diverses langues liturgiques anciennes, à savoir le latin, le grec, l'arménien, le syriaque, le copte ont, dans chaque mot, une syllabe affectée de l'accent d'intensité, et c'est cet accent dont le retour à des places plus ou moins déterminées constitue le rythme des poèmes liturgiques arméniens.

Le travail de M. Aubry, tout plein de faits précis et d'exemples curieux empruntés à toutes les langues liturgiques orientales, est un premier essai sur un domaine encore presque vierge. La partie concernant la métrique arménienne est particulièrement soignée et intéressante. L'auteur sans doute n'a pu encore qu'esquisser les grandes lignes du sujet. Mais, en posant les problèmes et en indiquant des solutions vraisemblables, il a ouvert la voie aux recherches ultérieures. Cet ouvrage, tout inspiré des doctrines musicologiques des Bénédictins de Solesme, fait le plus grand honneur à son auteur. F. Macler.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Rāja-çekhara's Karpūra-mañjarī, critically edited by Sten Konow and translated by Ch. R. Lanman (*Harvard Oriental Series*, vol. IV). Cambridge, Mass., 1901.

L'éloge et la réputation de la *Harvard Oriental Series* et de son distingué directeur, M. Ch. R. Lanman, ne sont plus

à faire. Trois volumes étaient jusqu'ici parus, signés de MM. H. Kern, R. Garbe et de feu H. C. Warren, trois noms dont la haute autorité garantissait l'œuvre et appelait le succès.

Le quatrième volume, qui date de deux ans déjà, n'est pas inférieur aux précédents, et peut être considéré comme un modèle d'édition scientifique. Le drame de Rājaçekhara a ceci de particulier qu'il est écrit tout entier en prâcrit et ne présente pas le mélange de sanscrit et de dialectes populaires dont le théâtre indou est coutumier. L'édition en était par là même d'autant plus pénible, puisque nul savant indianiste n'a encore jugé à propos de rassembler les matériaux d'un lexique prâcrit.

C'est M. Sten Konow qui s'est chargé de l'établissement du texte. A cet effet, il s'est servi de onze manuscrits, la plupart jaïnas, et de deux commentaires. Le large appareil critique, dont témoignent les notes copieuses consignées au bas des pages, permet de juger combien étaient insuffisantes les deux éditions indigènes de la *Karpūramañjarī*. Il est en même temps la preuve des difficultés qu'il y avait à surmonter pour dégager enfin la leçon la plus sûre et la plus satisfaisante.

M. Sten Konow n'a pas borné sa tâche à l'édition du texte. Il a joint un index de tous les mots de la pièce. Chacun des termes est accompagné de son correspondant sanscrit et de sa traduction en anglais. Ce glossaire, qui compte 56 pages in-8°, constitue une des plus utiles contributions à la lexicographie prâcrite et offre de riches documents pour la compilation future d'un dictionnaire général.

La troisième partie est due encore à M. Sten Konow. Elle consiste en un essai sur la vie et les œuvres de Rājaçekhara, qui contient toutes les données acquises à la science jusqu'à ce jour et complète ainsi l'étude publiée par M. V. S. Apte, à Poona, en 1886.

M. Ch. R. Lanman s'est réservé le soin de traduire en anglais la *Karpūramañjarī*. Il y a mis scrupules de dilettante et a su vaincre avec élégance et précision des difficultés

accumulées. Sa version est d'ailleurs précédée d'une analyse de la pièce et de notes nombreuses qui éclaircissent tout ce qu'un lecteur, même peu initié, pourrait trouver d'obscur.

Cette analyse de l'édition américaine de la *Karpūramañjarī* est, bien entendu, trop rapide pour mettre en évidence tous les mérites du livre. Je ne voudrais cependant pas terminer sans appeler l'attention sur les renseignements historiques, géographiques, littéraires et techniques contenus dans les deux dernières parties. Dans l'esprit de M. Lanman, ils sont destinés aux élèves; mais plus d'un maître y trouvera sans doute intérêt et profit.

R. Simon, *The musical compositions of Somanātha*, critically edited, with a table of notations. Leipzig, Harrassowitz, 1904.

La musique indoue avait été jusqu'ici l'objet de bien peu de travaux. Il était permis de le regretter, car plus d'un passage des commentaires indigènes restait, de ce fait, plongé dans une semi-obscurité. Entre autres exemples, je citerai seulement la glose de Mallinātha sur la stance I, 10 du *Śiśupālavadha*. M. Richard Simon a entrepris de combler cette lacune dans le domaine de la philologie indoue. L'an dernier, il publiait dans les *Sitzungsberichte der k. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, p. 447-469, un fort intéressant mémoire intitulé «Die Notationen des Somanātha». La partie principale en était consacrée à l'examen des signes employés par Somanātha à l'établissement de ce qu'on pourrait appeler une partition pour vīṇā (luth indou). La brochure dont il s'agit maintenant est en quelque sorte l'application du précédent mémoire. Elle contient les vers 37-166 du Ve chant du *Rāgavibodha*. Ces stances sont essentiellement musicales. Elles ne renferment d'autres syllabes que celles qui représentent les sept notes fondamentales de la gamme. Mais la plupart de ces syllabes sont accompagnées d'un signe diacritique spécial, correspondant à chacune des 23 notations particulières dont se sert Somanātha. Dans ces conditions, il ne fallait guère songer à la typographie pour reproduire le texte

d'une manière intégrale et exempte d'erreurs. C'est pourquoi M. Richard Simon a fait autographier son manuscrit. Si l'esthétique y perd un peu, la clarté, la netteté et la précision ne laissent absolument rien à désirer. Il ne reste plus qu'à trouver l'instrumenti-te assez habile pour exécuter les 32 pages de ce texte musical, dont il rendra jusqu'aux nuances en tenant compte des 23 signes spéciaux dont la table termine la brochure.

Hṛîshikeśa Śâstrî and Śiva Chandra Gui, *A descriptive Catalogue of Sanskrit manuscripts in the Library of the Calcutta College*, fasc. 17 et 18. Calcutta, 1903.

La première partie du fascicule 17 termine la description des œuvres tântriques. 41 manuscrits sont examinés. Selon la méthode adoptée par les auteurs, le début, la fin et le colophon de chacun de ces manuscrits sont reproduits intégralement et dans le texte original. Quelques ouvrages sont cependant l'objet de citations plus étendues. A ce titre, il convient de signaler en particulier les manuscrits suivants :

100. Le *Śyāmārahasya*, en 22 chapitres, avec un long extrait du chapitre 3.

105. Le *Mātṛkāyantra*, reproduisant le tableau du même nom, constitué par 50 carrés contenant chacun une lettre de l'alphabet dont le pouvoir magique est décrit dans une stance correspondante.

126. Le *Kālītantra*.

134. Le *Lakṣmīnārāyaṇapaṭala*.

La fin de ce même fascicule et le fascicule 18 tout entier sont consacrés à des manuscrits de kāvyas, au nombre de 257. Les numéros qui ont paru le plus dignes d'intérêt sont :

69-71. La *Deśāvalīvivṛti*, un traité de géographie par Jagamohana Paṇḍita.

72-77. Le *Pāṇḍavavijayakāvya*, ou description poétique de la conquête de l'Inde par les Pāṇḍavas.

93. La *Vidvanmodataraṅgiṇī*, qui expose, sous forme de

dialogue, les principes des différentes écoles philosophiques indoues.

Les autres manuscrits concernent en général des poèmes bien connus et même tout à fait classiques.

Mgr Doulcet, *Dictionnaire italien-bulgare-français*, 1re partie. Paris, 1903.

Le tome XXIX (premier de la troisième série) des *Actes de la Société philologique* constitue la première partie (lettres A-E) d'un dictionnaire italien-bulgare-français dont Mgr Doulcet, évêque de Philippopoli, a entrepris la publication, et qui comprendra vraisemblablement trois volumes. Il est conçu sur un plan analogue à celui du *Nouveau Dictionnaire français-roumain et roumain-français* de M. G. M. Antonescu (2e édit., Bukarest, 1894-1895). Il y a donc lieu d'espérer qu'il rendra les mêmes services et obtiendra le même succès que ce dernier. Il ne laissera rien à désirer quant au nombre des vocables enregistrés, mais on pourra regretter que l'auteur se soit borné à une simple nomenclature de termes, sans éclaircir la plupart d'entre eux par des exemples empruntés soit à la langue écrite, soit au parler populaire. Ceci n'est qu'une simple remarque, car, pour exprimer une opinion générale, il convient d'attendre l'achèvement de l'ouvrage. Toutefois, on peut d'ores et déjà formuler un vœu : c'est que Mgr Doulcet termine son travail par un index des mots bulgares et des mots français. On aurait ainsi trois dictionnaires en un seul, ce dont, croyons-nous, se féliciteraient fort les intéressés. A. Guérinot.

Littérature arabe, par Cl. Huart, consul de France, secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes (dans la collection «Histoires des littératures»). Paris, librairie Armand Colin, 1902, in-8° écu de XIV-470 pages. Prix : broché, 5 francs; relié toile, 6 fr. 50.

Cet ouvrage vient combler une lacune. Comme le fait remarquer M. Huart dans son avant-propos, il n'existait, dans

notre langue, aucun travail d'ensemble sur la littérature arabe. L'Angleterre, l'Italie et la Russie n'étaient guère mieux partagées que nous; mais il y a plus d'un demi-siècle que Hammer-Purgstall faisait paraître les premiers volumes de sa vaste compilation intitulée *Litteraturgeschichte der Araber*, et M. Brockelmann nous donnait dernièrement les derniers fascicules de sa *Geschichte der arabischen Litteratur*, dont un abrégé vient de paraître. Tout en utilisant les travaux de ses devanciers, et surtout celui de M. Brockelmann, si précieux au point de vue bibliographique, mais qui ne donne guère une vue d'ensemble de la littérature arabe, M. Huart a suivi un autre plan. S'adressant au grand public comme aux orientalistes de profession, il a voulu donner un tableau exact, sinon rigoureusement complet, de cette littérature depuis ses origines jusqu'à la fin du XIXe siècle. Pour atteindre ce but il était nécessaire de réduire la partie bibliographique à ses éléments essentiels, et de laisser de côté les auteurs peu connus; mais, en revanche, le lecteur connaîtra, après avoir parcouru ce volume, les grandes lignes de l'histoire littéraire des Arabes.

Après un chapitre consacré à l'Arabie, à ses habitants et aux origines de la poésie arabe, M. Huart passe successivement en revue la poésie anté-islamique, le Coran et la littérature sous les Oméyyades. La période abbasside, de beaucoup la plus importante, aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue politique, fait l'objet de quatre chapitres dont le premier, d'un très vif intérêt, est consacré à l'influence persane sur la civilisation arabe. M. Huart examine ensuite la grammaire, l'histoire, les fables, les anecdotes, la tradition du Prophète et la jurisprudence sous la période abbasside. Puis viennent deux chapitres consacrés, l'un à la littérature de la prise de Bagdad (1258) à la fin du XVIIIe siècle, l'autre aux auteurs du XIXe siècle. On lira avec intérêt le curieux chapitre consacré à la presse périodique arabe, qui termine l'ouvrage. M. Huart a donné, en outre,

une bibliographie et un index. Son livre est appelé à rendre bien des services à tous ceux qui s'occupent de nos études. Qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que des manuels semblables soient rédigés pour l'histoire des littératures persane et turque.

Lucien Bouvat.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III, X[e] SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Le gérant :
Rubens Duval.